Bismarck

Bismarck, Die gesammelten Werke

№

der handschriftlich numerierten Auflage

Bismarck, Otto Fuerst von

Die gesammelten Werke

1. Auflage

Otto Stollberg & Co., Verlag für Politik und Wirtschaft
Berlin

Verlag für Politik u. Wirtschaft, Berlin SW 48

Den Druck des Werkes besorgte die Buchdruckerei Otto Stollberg & Co., Berlin SW 48, Besselstraße 21

Politische Schriften

Bearbeitet von
Dr. Herman von Petersdorff
Archivrat im Geheimen Staatsarchiv Berlin

3. Band: März 1859 bis September 1862

Bismarck, Die gesammelten Werke, Band 3

Inhalt des Dritten Bandes

Politische Schriften

Nr. 1—369 Berichte und Denkschriften vom März 1859 bis September 1862 . . . . 1—399

Personenregister . . . . 401—409

1. Schreiben an Minister v. Schleinitz.

[Eigenhändig.]

Petersburg[1]), 17./29. März 1859.

E. E. beehre ich mich für heut nur g. anzuzeigen, daß ich vor einigen Stunden glücklich hier eingetroffen bin; meine Reise war in Folge winterlichen Wetters und starken Schneefalls sehr beschwerlich; ich bin 130 Stunden lang ohne Aufenthalt gefahren und mit 8 Courier-Pferden einige Mal vollständig im Schnee stecken geblieben, so daß wir zu Fuß weiter gehn mußten; der Schlitten war demungeachtet nicht anwendbar.

Ueber Politik bin ich natürlich nicht im Stande schon zu schreiben; nur den englischen Gesandten habe ich gesehn, indem er die Uebersendung von Briefen, die ich für ihn hatte, mit seinem Besuche erwiderte. Diejenigen Mittheilungen die er mir über den jetzigen Stand der Congreßfrage[2]) machte, werden für E. E. nicht mehr neu sein. Von Interesse war, außer der Befriedigung meiner Neugierde in Betreff der Thatsachen, nur der Umstand, daß Sir J. Crampton von dem Ernst und der Aufrichtigkeit der russischen Mitwirkung für Erhaltung des Friedens überzeugt zu sein erklärte. Ihm schien der fernere Verlauf in der Art vorzuschweben, daß die Verständigung zunächst zwischen England, Rußland, Frankreich und Preußen stattfinden, dann aber deren gemeinschaftliche Bemühungen den Beitritt Oestreichs herbeiführen würden. Nach seiner Meinung hinge die Erhaltung des Friedens lediglich von dem einheitlichen Zusammenwirken jener 4 Mächte ab; beobachte eine von ihnen eine abweichende Haltung, so werde Oestreich Schwierigkeiten machen. Es ist das immerhin characteristisch für die englischen oder doch die Cramptonschen Meinungen in Betreff Oestreichs.

Bei dem Fürsten Gorczakow habe ich mich gemeldet; er war aber beim Kaiser und will mir heut Nachmittag noch eine Stunde geben, wo er mich annimmt.

Die Briefe an die höchsten Herrschaften, welche mir anvertraut waren, in specie die J. K. H. der Frau Prinzessin von Preußen, habe ich bereits abgegeben, mit Ausnahme desjenigen für S. M. den Kaiser. J. M. die Kaiserin Mutter hatte die Gnade, sich gleich nach meiner Ankunft nach meinem Befinden erkundigen zu lassen.

Ich schreibe diese Zeilen nur weil sich grade eine Gelegenheit bietet; einer der Banquiers nämlich, mit welchen die neue russische Anleihe negozirt wird, reist heut. Der englische College sagte, daß die Anleihe gesichert sei, (12 Mill. l. sterling wenn ich nicht irre), und die nahmhaftesten englischen Häuser sich betheiligen. Auch darin liegt eine Garantie für den Frieden und besonders für die hiesigen Absichten.

Mit der ausgezeichnetesten Hochachtung ...

---

[1]) Die folgenden Nummern bis zum 2. Mai 1862 sind sämtlich, wenn nicht ausdrücklich ein anderer Ort angegeben ist, aus Petersburg datiert.

[2]) Rußland hatte dem britischen Kabinett den Vorschlag des Zusammentritts eines Kongresses gemacht, dem Großbritannien am 20. März zustimmte. Am 21. gelangte der Vorschlag nach Wien. Am 23. stimmte das Wiener Kabinett unter gewissen Bedingungen zu.

*2. Telegramm an Minister v. Schleinitz.

30. März 1859.

Le prince Gortschakow dit qu'il consent à faire Londres centre [des][1]) délibérations préliminaires; il est d'accord avec Malmesbury que discussion stérile sur désarmement général proposé par le comte de Buol ne doit pas retarder congrès. Quatre bases[2]) seraient spécifiées dans invitation. Le baron de Brunnow mande voix consultatives des Etats Italiens consenties à Paris et Vienne

*3. Bericht an den Prinzregenten.

(Ausfertigung.)[1])

4. April/23. März 1859.

Mon arrivée à St. Pétersbourg a été retardée par l'état des routes, encombrées de neige, et n'a eu lieu que le septième jour après mon départ[2]). Le prince Gortschakow m'a reçu le lendemain. Avant d'être nommé à ses fonctions actuelles il a été mon collègue à Francfort pendant plusieurs années, et depuis cette époque nos relations personnelles, renouées à plusieurs reprises, n'ont pas cessé d'être excellentes. Après l'échange des assurances de satisfaction et de bienveillance d'usage en pareille occasion, le prince est entré en matière des affaires du jour, me mettant d'abord au fait de ce qui s'était passé depuis mon départ de Berlin. J'ai résumé dans une dépêche télégraphique, adressée au Baron de Schleinitz le 18/30 ce qui m'a paru essentiel dans cet entretien[3]). La proposition d'admettre au congrès les états italiens à titre de voix consultatives avait rencontré de l'opposition à Vienne, comme incompatible avec la dignité des souverains, surtout de ceux de Naples et de Rome; de simples délégués, chargés de se procurer les informations utiles à leurs gouvernements paraissaient préférables au comte de Buol. L'avis du prince Gortschakow sur ce point, pour lequel il me disait être d'accord avec le comte Walewski, fut, d'abandonner aux Gouvernements italiens le soin de définir la qualité de leurs représentants, pourvu qu'ils ne prétendraient pas à des voix délibératives. Il qualifia de tergiversation les idées que le cabinet de Vienne avait interjetées à l'égard du désarmement général; la solution de ce problème préjugerait l'issue du congrès, si elle était possible; mais toute discussion à ce sujet n'aboutirait qu'à une polémique stérile sur la délimitation du pied de paix d'une armée; la réunion la plus prompte du congrès et l'entrée en matière avec des dispositions sincères pour le main-

---

2. [1]) „des" ergänzt aus dem Konzept.
[2]) Am 28. März 1859 überreichte der außerordentliche Gesandte Großbritanniens, Lord Augustus Loftus, dem Grafen Buol in Wien die bereits früher als Kongreßbasis bezeichneten vier Punkte in nachstehender Formulierung:
1° security for peace between Austria and Sardinia — Wahrung des Friedens zwischen Österreich und Sardinien
2° The evacuation of the Roman states by foreign armies and reformes to be considered for the Italian States — Räumung der päpstlichen Staaten von seiten der fremden Armeen und die in den italienischen Staaten vorzunehmenden Reformen.
3° Substitution for the Austrian Italian treaties — Ersatzmaßregeln an die Stelle der österreichisch-italienischen Verträge.
4° No territorial arrangements of treaties of 1815 to be touched — Die Territorialbestimmungen der Verträge von 1815 sollen nicht berührt werden.

3. [1]) Das Konzept eigenhändig. Die Ausfertigung von drei verschiedenen Händen geschrieben.
[2]) Bismarcks Abreise von Berlin erfolgte am 23. März.
[3]) Vgl. Nr. 2

tien de la paix seraient les meilleurs moyens pour détendre la situation et pour arriver à la réduction de l'appareil guerrier; faire de cette dernière une question préalable serait vouloir retarder ou faire échouer l'œuvre de la paix, mieux vaudrait dire franchement qu'on ne veut pas du congrès. „Le cabinet de Londres", continua le prince, „est du même avis que nous, quant au désarmement général, mais il a énoncé le désir, d'engager le Piémont à renvoyer ses nouveaux contingents, en obtenant en échange la garantie de l'Angleterre et de la France. Il n'est guère probable que le Gouvernement sarde soit assez fort dans ce moment pour pouvoir se défaire de Garibaldi et de ses légions qui, détachées du cadre de l'armée régulière, deviendraient un élément bien autrement dangereux pour le repos de l'Italie, et puis on devrait exiger que l'Autriche dans ce cas exécutât une réduction analogue, sans cependant[4]) humilier cette puissance par l'offre d'une garantie. Il faut, dit-il, organiser le travail des cabinets intéressés au maintien de la paix, en centralisant à Londres les délibérations préliminaires; autrement nous risquons de gaspiller un temps précieux par les efforts isolés des gouvernements et de prolonger le feu croisé de dépêches télégraphiques, sans arriver à une entente. D'après les dispositions connues des cabinets de Berlin, d'ici, de Londres et de Paris ces 4 gouvernements seront en état, en procédant d'un commun accord, d'assurer la paix à l'Europe. Mais il faut hâter l'ouverture du congrès, pour ne pas s'exposer plus longtemps à la chance d'événements imprévus, dont l'Italie pourrait être le théâtre".

Hier, à une seconde entrevue, le ministre russe a manifesté la même tendance d'accélérer la marche des travaux préparatoires et de tenir invariablement au rendez-vous du 30 avril à Bade, sans dévier pour aucune considération sécondaire. Il rejeta comme purement dilatoire l'idée, mise en avant par la France, de n'inviter les états italiens qu'après la réunion du congrès des grandes puissances. Pour écarter les difficultés, soulevées à l'égard du caractère à accorder aux délégués italiens, il proposa de préciser leur position comme analogue à celle des représentants de la Hollande et de la Belgique au congrès de Londres en 1832. Il s'est plaint que de part et d'autre surgissaient des questions subordonnées, n'ayant trait qu'aux formalités et au choix du lieu de la réunion, questions sans importance en elles-mêmes et propres seulement à entraver la marche des négociations sur le fond des affaires. Le lendemain, sur une injonction télégraphique du baron de Schleinitz, je me suis rendu chez le prince, pour plaider en faveur de Manheim au lieu de Bade, comme endroit de réunion. J'ai rencontré l'opposition la plus énergique; il m'a dit qu'il connaissait Manheim, qu'il n'y avait que deux hôtels qui encore n'en méritaient pas le nom, et que l'idée d'établir un „phalanstère" diplomatique dans le château était impraticable, comme chacun des ministres amènerait une partie de sa maison et de sa chancellerie, avec l'intention d'établir un menage à lui. Sir John Crampton, qui lui aussi par ordre de son gouvernement avait à se prononcer en faveur de Manheim, n'a pas été plus heureux que moi; au contraire, le ministre russe paraît même avoir réussi à lui prouver, que les localités de Manheim étaient au fait inconvenables.

Il serait difficile, Monseigneur, de retracer textuellement ou à-peu-près tout ce que le prince Gortschakow m'a dit au sujet des grandes questions du jour. Les incidents que la correspondance télégraphique a mis au jour dans le courant de la dernière semaine, en partie ont été écartés depuis par de nouvelles péripéties et n'offrent plus qu'un intérêt historique[5]).

---

[4]) Im Konzept folgt: pouvoir.

[5]) Bis hierher ist die Ausfertigung von gewöhnlicher Schreiberhand geschrieben. Im folgenden setzt die Hand des Attachés bei der preußischen Gesandtschaft, des Premierleutnants Klüber ein.

Mon très-humble rapport ne peut que reprendre et amplifier le contenu des dépêches télégraphiques, par les quelles j'ai tâché de tenir au courant le baron de Schleinitz. Je puis résumer en somme les impressions, que m'ont laissées les entretiens réitérés avec le ministre des affaires étrangères, en déclarant que le ressentiment contre l'Autriche paraît être le plus puissant, on dirait même le seul ressort, qui pour le moment détermine l'action politique du cabinet russe. Ce ne sont pas seulement les dispositions individuelles du prince Gortschakow qui me font faire cette observation. Sans tenir compte des propos qui se redisent dans les coteries militaires, „que, la guerre une fois commencée, on ne ferait la paix qu'avec l'archiduc d'Autriche", et d'autres bravades de mauvais goût et de mauvaise augure pour ceux, qui les prononcent, je puis dire que parmi les hommes sérieux et placés à la tête des affaires je n'ai pas rencontré un seul qui n'abonde en ce sens-là. Il y a un fond de haine incarnée qui excède mes prévisions, et qui paraît devoir s'assouvir avant de laisser rentrer dans son assiette naturelle la politique de la Russie. Même les propos de Leurs Majestés dans les entretiens dont Elles m'ont honoré, étaient à l'égard de l'Autriche marqués au coin d'une inimitié irréconciliée.

Sans vouloir, après un séjour d'une semaine prononcer une opinion arrêtée par mes premières impressions cependant je suis porté à croire, que ce ressentiment profond et énergique, qui paraît dominer toutes les classes de la population, ne s'éteindra pas avant d'avoir obtenu une réparation dans le domaine des réalités politiques. C'est moins encore la cession d'une partie du territoire de la Russie, que la restriction imposée à sa souveraineté au sujet de l'armement maritime, qui a froissé l'amour-propre de la nation. La tendance à réagir contre les stipulations du congrès de Paris, mise en parallèle à l'opposition de la France contre les traités de 1815, pour résulter de faits plus récents, n'en est pas moins passionnée. Ce serait sans doute servir la cause de la paix générale, si on parvenait à diriger l'essor de ce sentiment dans les voies de la négociation, en lui faisant obtenir des satisfactions politiques et personnelles dans les lices du congrès plutôt que dans celles du combat.[6])

Les circonstances, sous les quelles se réunira le congrès, permettront au prince Gortschakow de rendre à son collègue d'Autriche les déboires[7]) qu'il a éprouvés lui-même au congrès de Paris; il est donc probable que l'envie de se trouver en face de son adversaire et de faire apprécier à celui-ci le revers de la médaille orientale, soit une des causes principales de l'impatience avec laquelle le prince Gortschakow presse l'affaire du congrès. Cette revanche à gagner au champ de bataille des négociations diplomatiques pourrait devenir un élément[8]) d'utilité générale, si elle contribuait á émousser l'aiguillon de la vengeance, et à cicratiser les plaies de l'orgueil russe.

L'audience à la quelle j'ai eu l'honneur de remettre à S. M. l'Empereur mes lettres de créance a eu lieu vendredi 1 avril/20 mars. Après avoir passé par le cérémonial d'usage l'Empereur m'a fait entrer dans Son cabinet, où Il a daigné s'entretenir avec moi pendant deux heures à-peu-près. S. M. m'a exprimé, en y revenant plusieurs fois dans le progrès de la conversation les sentiments de l'amitié la plus constante et de la confiance à toute épreuve dont Elle est animée pour Votre Altesse Royale. „Je regarde, m'a-t-Elle dit,

---

[6]) Hier setzt die Hand des Leutnants Klüber in der Ausfertigung aus. Das Folgende ist von der Hand des sécrétaire interprète (Bertolotti) geschrieben. Vgl. Nr. 468.

[7]) In der Ausfertigung stand erst: devoirs.

[8]) In der Ausfertigung stand erst: évènement. B. hat eigenhändig den Text des Konzepts hergestellt. Hier sowohl wie bei déboires (vgl. Anm. 7) lag ein Hörfehler des Schreibers vor, dem B. den Text seines Konzepts diktierte.

l'alliance intime avec la Prusse comme un legs sacré[9]) que je tiens de mon père et de l'Empereur Alexandre et comme une conséquence naturelle et inaltérable des liens du sang qui m'unissent à la maison Royale". En parlant de Ses relations avec les autres puissances, l'Empereur d'abord énuméré Ses griefs contre l'Autriche. Il voulait s'abstenir de critique la politique du cabinet de Vienne jusqu'au moment de l'ouverture du congrès de Paris; l'Empereur François[10]) Joseph jugerait lui même à son for intérieur jusqu' à quel point les loix de la morale ordinaire étaient applicables aux mesures politiques des souverains. Mais depuis l'entrée en négociation l'attitude de l'Autriche vis-à-vis de la Russie n'a offert, aux yeux de l'Empereur Alexandre, q'une série de vexations et d'offenses gratuites, tandis que les procédés de l'Empereur Napoléon avaient fait preuve des dispositions les plus conciliantes et de la franchise la plus cordiale. Même l'Angleterre, continua l'Empereur, la lutte une fois terminée, n'a pas cessé d'agir avec la droiture d'un ennemi loyal. „Il est donc juste, que Je sois l'ami de mes amis; c'est à la Prusse en première ligne, que Je me sais des obligations, mais il me serait impossible dans des contestations entre la France et l'Autriche de me ranger du côté de la dernière. Je ne crois pas, Moi, à l'utilité de l'ingratitude en fait de politique[11]). Avec l'Angleterre je suis mieux qu'avant la guerre; les coups d'épée font de meilleurs amis que les intrigues. Je tâcherai d'utiliser au profit de la paix les bonnes relations dans lesquelles je me trouve avec ces puissances; mais si nos efforts communs n'y aboutissent pas, si néanmoins la guerre éclate, Je mettrai sur pied un corps d'observation à la frontière autrichienne. Iusqu'ici Je n'ai fait d'autres apprêts que de diriger le 3ième corps de mon armée sur Kiew; il est vrai que J'ai fait rappeler 50 000 „semestriers"[12]), mais ce rappel tient lieu de recrutement; après la guerre le chiffre de mon armée était au delà du double de l'effectif du pied de paix; J'ai renvoyé à leurs foyers les hommes dont se composait l'excédant, et j'en fais rentrer annuellement le nombre équivalant à un recrutement regulier, lequel n'a pas eu lieu depuis. Tout ce qui a été dit sur des armements qui devaient s'opérer en Russie est controuvé; la situation géographique de mon pays relativement au théâtre de la guerre me laissera toujours de temps de prendre les mesures à l'occasion. „J'espère que par le congrès la guerre sera ajournée, mais il me paraît peu probable qu'on puisse l'éviter. Mon frère Constantin m'écrit que le roi Victor Emanuel lui a manifesté sa ferme résolution de ne pas suivre l'exemple de son père en s'associant à la révolution; mais la révolution sera plus forte que lui, elle le prendra à la remorque. Je me serais volontiers associer à un système tendant à localiser la guerre en Italie, pour prévenir une conflagration générale, qui pourrait avoir des résultats bien autrement graves qu'une défaite passagère de l'Autriche; mais si cette idée n'a pas l'approbation des autres puissances, la Russie certes n'est pas intéressée en première ligne à la réaliser."

Tel est à-peu-près le résumé de ce que m'a dit Sa Majesté, en faisant rouler la conversation tantôt sur la politique, tantôt sur toutes les matières imaginables. L'Empereur m'a parlé avec un tel abandon que je me sentirais coupable d'une indiscrétion, si je voulais tex-

---

[9]) In der Ausfertigung stand ursprünglich: l'aigle léger Die Korrektur nach dem Konzept ist wieder von B. Vgl. zu dieser Wendung: Die große Politik der europäischen Kabinette 1871—1914. Band III (1922), S. 23. 25.

[10]) Von hier ab (bis zum Schluß) setzt in der Ausfertigung wieder die Hand des Premierleutnants Klüber ein

[11]) Anspielung auf das bekannte Wort des Fürsten Felix Schwarzenberg nach der Niederwerfung des ungarischen Aufstandes im Jahre 1849 mit russischer Hilfe: Die Welt wird staunen über unsere Undankbarkeit.

[12]) Urlauber

tuellement reproduire toutes les expressions dont Il s'est servi, et qui à coup sur n'étaient pas destinées à être redigées en procès-verbal.[13])

Le départ inattendu d'un voyageur propre à être chargé de nos dépêches m oblige à abréger ce rapport, et[14]) je me borne finalement à peu de mots relativement à la dépêche télégraphique, par laquelle j'ai mandé au Baron de Schleinitz le refus du comte Cavour de prendre part à un congrès ou de faire retirer les troupes sardes de la frontière. N'ayant pas pu voir le prince Gortschakow, j'ai donné cette nouvelle sur l'autorité de mon collègue d'Angleterre, qui de même m'a dit que le gouvernement anglais, aussi bien que le prince Gortschakow, étaient d'avis de ne tenir auqu' un compte de cette boutade du cabinet de Turin, mais de passer outre en la regardant comme non avenue. . . .

4 Privatschreiben an Minister v. Schleinitz.

4. April 1859.

E. E. beabsichtigte ich ein ausführliches Schreiben vorzulegen; die Abreise des Überbringers dieser Expedition findet aber plötzlich zwei Tage früher statt, als erwartet wurde. Ich beschränke mich daher auf die g. Bitte um geneigte Beschleunigung der Sendung des Nachfolgers für Herrn von Werthern, indem ich bei diesem bewegten Geschäftsgange Bankrott an Arbeitskräften mache. Die Kürze der Zeit hat mich genötigt, den letzten Teil des anliegenden Immediatberichts[1]) direkt zu diktieren, und E. E. werden aus dem Wechsel der Handschriften und aus den eigentümlichen Mißverständnissen, welche den Korrekturen zugrunde liegen, ersehen, daß bisher niemand hier gewohnt ist, französisch unter Diktat zu schreiben. Ich darf nach E. E. letzten Zusicherungen der Zuversicht leben, daß ich Croy als Sekretär bekomme; mein Aufenthalt hier hat mich nur in der Überzeugung bestärkt, daß ein derartiges soziales und sprachkundiges Element ein dringendes Bedürfnis der hiesigen Gesandtschaft ist.

Mit der ausgezeichnetsten Verehrung verharre ich . . .

Der sécrétaire interprète schreibt, wie ich erst beim Lesen der Depesche ersehe, noch wunderlichere Worte beim Diktieren, als mein ehrlicher Klüber, von dessen Hand der Schluß ist.

5. Bericht vom 7. April 1859 an Minister v. Schleinitz, betr. Besuch beim englischen Gesandten und zwei Unterredungen mit dem Fürsten Gortschakow wegen der angeregten Entlassung der sardinischen Truppen und des Verhaltens Österreichs in der Kongreßsache; Besuch Sir John Cramptons wegen derselben Sache. Randbemerkungen des Zaren zu einer Depesche an den Baron Brunnow. Auch der König von Neapel und der Papst lehnen es ab, auf dem Kongreß zu erscheinen. — Vgl. Raschdau I 3 ff., 191 ff.

6 Telegramm vom 9. April 1859 an Minister v. Schleinitz: Die russische Regierung erblickt in dem Verhalten Österreichs dessen Weigerung, an dem Kongreß teilzunehmen, und schlägt vor, in Wien zu eröffnen, daß die Mächte sich ohne Österreich über die Bewahrung des europäischen Friedens verständigen würden. — Vgl. Raschdau I 8. Dort Kürzung.

---

[13]) Vgl. Bismarck an Schweinitz 24. Januar 1877. Große Politik usw. II 126.
[14]) Von hier ab ist das Konzept nicht mehr eigenhändig

4. [1]) Vgl. Nr. 3.

7. # Schreiben an Minister v. Schleinitz.

[Eigenhändig.]

9.—11. April 1859.

E. E. habe ich durch meine heutige telegraphische Depesche schon den hauptsächlichen Inhalt der Mittheilungen zur Kenntniß gebracht, welche der Fürst Gortschakow heut mir und meinem englischen Collegen gleichzeitig machte. Zur Vervollständigung füge ich in der Anlage die telegraphische Depesche bei, welche Sir John Crampton heut an seine Regirung gerichtet und von welcher er mir Abschrift zu nehmen gestattet hat. Ich weiß nicht, ob das Eintreffen des Herzogs von Montebello irgend welchen Anstoß zu diesem bestimmteren Auftreten des hiesigen Cabinetes gegeben hat. Der Französische Botschafter äußerte gestern zu mir, daß bei seiner Abreise aus Paris daselbst gar kein Zweifel mehr an dem Zustandekommen des Congresses obgewaltet: die Weigerung Oestreichs, denselben ohne vorgängige Entwaffnung Sardiniens zu beschicken, werde den Kaiser Napoleon um so unangenehmer berühren, als er darin nur einen durchsichtigen Vorwand sehn könne, friedlichen Verhandlungen auszuweichen. Der Kaiser Napoleon habe, wozu er sich unter dem Drucke einer englisch-preußischen Ermahnung nicht herbeigelassen haben würde, schon vor der Abreise Cavours von Paris,[1]) diesem mit eindringlicher aber freundschaftlicher Offenheit Vorstellungen gegen das System der Frei-Corps gemacht. Cavour habe sich die Gefahren desselben nicht verhehlt, aber auch erklärt, daß er thatsächlich außer Stande sein werde, diese bedenklichen Bundesgenossen zu verabschieden, wenn die Stimmung nicht gleichzeitig durch eine Modification der drohenden Stellung Oestreichs besänftigt würde, da durch letztre allein die sardinischen Rüstungen provocirt und bedingt seien. Die Priorität der Truppenaufstellung sei bei Oestreich.

Der Fürst Gortschakow sagte mir heut, daß weder Rußland noch Frankreich dem Turiner Cabinet eine einseitige Entwaffnung vorweg zumuthen würden. Beide Regirung[en] würden sich nur solche Vorschläge aneignen, durch welche von Oestreich dieselben Garantien wie von Sardinien verlangt würden. Die ganze Entwaffnungsangelegenheit sei vor der Hand nicht wesentlich; der Congreß könne ohne ihre Erledigung beginnen und sich mit ihr beschäftigen; es sei nicht wahrscheinlich, daß einer der beiden Gegner während der Unterhandlungen plötzlich angreifen werde, weil er damit die Meinung von ganz Europa dem Gegner zuführen würde. In den englischen vier Punkten sei zuerst die Entwaffnung Sardiniens zur Sprache gebracht worden, aber doch nur als Gegenstand, auf welchen die Verhandlungen des Congresses sich zu richten hätten, keinesweges als präliminäre Frage, deren Lösung dem Beginne des Congresses vorherzugehn habe. Daß Östreich, in der Hoffnung auf den Beistand des übrigen Deutschland, lieber Krieg führen als auf dem Congreß erscheinen wolle, darüber sei nachgrade kaum ein Zweifel möglich. Wollten nun die übrigen Mächte den frivolen und auf muthwillige Friedensstörung gerichteten Weigerungen Oestreichs gegenüber das Werk der Verständigung durch das Mittel eines Congresses bei der ersten ernsten Schwierigkeit fallen lassen und ihre Unterthanen den Gefahren eines Krieges von unberechenbarer Ausdehnung preisgeben, so könne Rußland sich einstweilen leichter als die Andern darüber beruhigen. Es fehle hier nicht an beachtenswerthen Stimmen, welche die Regirung wegen der Anregung des Congresses, wegen ihrer Bemühungen den Frieden zu erhalten, laut tadelten; welche viel mehr darauf rechnen wollten, daß aus dem Kampfe und der daraus folgenden gegenseitigen Schwächung der

[1]) Cavour verließ Paris am 30. März.

andern Mächte ein günstiger Moment für Rußland hervorgehn werde. Der christlichen Gesinnung des Kaisers entspreche eine machiavellische Politik der Art nicht; wenn man aber den Zweck wolle, müsse man auch ehrlich die Mittel dazu wollen. Der Fortschritt der Bestrebungen zur Erhaltung des Friedens werde gegenwärtig von Oestreich durch eine Forderung gehemmt, welche in ihrer Einseitigkeit ungerechtfertigt und deren Erfüllung keine nothwendige Vorbedingung für Eröffnung des Congresses, ja nicht einmal unbedenklich sein würde, indem die italiänischen Freischaren, von der sardinischen Regirung entlassen, unbedingt die Ruhe und den Frieden Italiens auf eigne Hand stören würden. An dieser in der Hauptsache unwesentlichen und willkührlichen Forderung Oestreichs werde nun das Friedenswerk scheitern, wenn die übrigen Mächte nicht dem Wiener Cabinette zu zeigen sich entschließen könnten, daß es ihnen voller und nachdrücklich[er] Ernst sei mit dem Willen, ihren Unterthanen die Leiden eines nutzlosen Krieges zu ersparen. Der Glaube, daß eventuell der Congreß à quatre wirklich ins Leben treten könne, werde in Wien schon hinreichen, die Abneigung gegen seine Beschickung zu überwinden.

Letztres gab auch Sir John Crampton zu; ebenso bestritt er dem Fürsten nicht, daß es für Lord Malmesbury von hohem Werthe sein müsse, bei den in nächster Woche bevorstehenden parlamentarischen Discussionen über die auswärtige Politik, die Behauptung, alles für den Frieden gethan zu haben, durch die abgeschlossene Thatsache, daß der Congreß gesichert sei, bekräftigen zu können. Das Zustandekommen des Congresses könne sogar entscheidend werden für die Erhaltung des gegenwärtigen Cabinetes.

Den 10. April. Eine Gelegenheit, durch welche ich dieses Schreiben hätte befördern können, hat sich, wie das hier so oft geschieht, auf morgen vertagt; da morgen vielleicht die gleiche Unsicherheit eintritt, so beschränke ich meinen Vortrag auf die obige Darstellung dessen, was Fürst Gortschakoff mir mitgetheilt und was den Chancen der diesseitigen Post also nicht entzogen zu werden braucht.

Der Herzog von Montebello sagt mir so eben, daß nach seinen jüngsten Nachrichten Oestreich die Frage von der allgemeinen Entwaffnung in den Vordergrund stelle. Diese könne an sich niemals einen Werth haben, welcher über die Bedeutung wohlwollender Sentenzen hinausgehe; eine Vorfrage des Congresses könne sie ihrer Natur nach nicht werden; wenn Oestreich seine Betheiligung am Congresse durch die Gewißheit erleichtert fände, daß diese Frage daselbst zur Verhandlung gelange, so empfehle es sich gewiß, dem Wiener Cabinete den Bau dieser Brücke nicht zu verkümmern.

Den 11. April. Mein Reisender fährt heut so wenig wie gestern, und eine Post geht zu meiner Überraschung des Sonntags und Freitags von hier nicht ab, so kann ich dieses Schreiben, welches nur die Bedeutung eines Commentars zu den bereits zu „schätzbarem Material" gewordenen telegraphischen Depeschen hat, erst der heutigen Post anvertrauen.

Heut früh ließ mich der Fürst Gortschakow rufen, um mir auf Grund einer Londoner Depesche dasjenige mitzutheilen, was ich heut telegraphisch gemeldet habe. Gleichzeitig erhielt ich E. E. gen. Weisung von dieser Nacht, welche gegen den Congreß zu Vier die bons offices zu Drei vorschlägt. Durch den Verzicht Oestreichs auf die vorgängige Entwaffnung Sardiniens, und durch die Anregung der allgemeinen Entwaffnung an deren Stelle, ist, wie auch Fürst Gortschakow sagt, „seit gestern die Lage der Dinge vollständig verändert", und erscheinen für den Augenblick die Hindernisse des Congresses zu Fünf gehoben. Einige Besorgniß äußerte der Minister noch wegen der Fortdauer und Verstärkung der östr. Truppenaufstellungen, denen Frankreich ähnliche gegenüberzustellen schließlich nicht vermeiden könne.

Graf Szechenyi wünschte von mir zu erfahren, welche Antwort ich aus Berlin wegen des Congresses zu Vier hätte; ich habe gesagt, bisher keine, und bei der veränderten Sachlage erwartete ich auch keine. Mein östr. College war gestern schon von der neuen Wendung der Dinge unterrichtet gewesen, aber weniger positiv als heut.

Mit der ausgezeichnetsten Hochachtung usw.

*8. Telegramm an Minister v. Schleinitz.

13./1. April 1859.[1])

Notre proposition d'interposer bons offices de la Prusse, la Russie, l'Angleterre, selon 23me protocole,[2]) a été soumise à l'Empereur par le prince Gortschakow. Sa Majesté répond qu'Elle ne ferait partie d'aucune combinaison excluant la France. Le prince Gortschakow dit que la Russie et la France sont résolues à soutenir la Sardaigne contre condition de désarmement préalable, que tout repose en la question si l'Autriche y renonce et que résolution de l'Autriche dépend de la réponse que l'Archiduc Albert[3]) apportera de Berlin.

9. Vertraulicher Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.]

18./6. April 1859.[1])

*In verschiedenen preußischen und andern Blättern sind die jüngsten Anlehen der hiesigen Regierung in teilweise unrichtiger Auffassung besprochen worden. In der Voraussetzung, daß E. E. neben den augenblicklich im Vordergrund stehenden Fragen der allgemeinen Politik diesen Finanzoperationen Ihre Aufmerksamkeit zuzuwenden geneigt sind, erlaube ich mir einige Bemerkungen über dieselben vorzulegen.

Die durch die Häuser Bonart, Magnus u. s. w. eingeleitete auswärtige Anleihe unterscheidet sich ihrer Natur nach nicht von ähnlichen Maßregeln anderer Regierungen. Sie ist bestimmt, edle Metalle vom Auslande herbeizuziehen, um dem Mangel derselben in der Circulation, welcher sich in Gestalt des Agios vom Gold gegen Papier fühlbar macht, abzuhelfen. Das Haus Stieglitz ist bei der Negoziierung umgangen worden und soll seiner desfallsigen Empfindlichkeit durch finanzielle Manöver Luft machen, welche auf Herabdrückung des Kurses der amtlichen Valuten berechnet sind, während es früher in entgegengesetzter Richtung der Regierung zur Seite stand. In der Tat sind seit dem Abschluß der neuen Anleihe die Wechselkurse zunächst noch weiter gefallen, was teils der Kontremine des Hauses Stieglitz, noch mehr aber dem Umstande zugeschrieben wird, daß den inländischen Kapitalisten eine Beteiligung bis zum Belaufe von 2 Millionen Lst. zugestanden worden ist, infolge deren für den Augenblick also etwa 14 Millionen Rubel in edlen Metallen nach dem auswärtigen Einzahlungsplatze abfließen, um später mit dem Gesamtbetrage der Anleihe hierher zurückzukehren.

---

8. [1]) Das Konzept eigenhändig.
[2]) In diesem Sinne hatte Schleinitz am 10. April an B telegraphiert Vgl. Nr. 7.
[3]) Erzherzog Albrecht ging am 11. April in besonderer Mission nach Berlin, wo er bis zum 20. April blieb. Vgl. über die Sendung Sybel II 318. Friedjung, Kampf usw. II 13.

9. [1]) Das Konzept datiert 14./2. April.

Eigentümlicher sind die Verhältnisse der unter dem Namen der inneren Anleihe gleichzeitig versuchten Konsolidierung der Bankdeposita.

Die Neigung der russischen Kapitalisten, ihre Gelder in der kaiserlichen Bank zu deponieren und dieser die anderweite nutzbare Anwendung derselben zu überlassen, ist seit langer Zeit vorherrschend und übersteigt zeitweise das Maß, bis zu welchem die Bank diesen Depositen eine statutgemäße Verwendung zu geben vermag. Der Gesamtbetrag derselben soll 900 Millionen Rubel betragen und wurde früher mit 4% verzinst. Unter den einzelnen reichen Leuten hat der bekannte Jakowleff über 30, Alexejeff über 20 Millionen S.R. in der Bank liegen. Der erstere hat, beiläufig bemerkt, zu den Lasten des orientalischen Krieges nach und nach 8 Millionen S.R. freiwillig beigetragen und unter anderem zum Invalidenfonds eine durch Unterschleif verloren gegangene Summe von 1 Million S.R. in Gestalt eines einzigen Bankschecks ersetzt. Eigentümlich ist die Erscheinung, daß gerade während des Krieges die Einlagen in die Bank beträchtlich höhere Summen erreicht haben, als durchschnittlich im Frieden. Sie erklärt sich aus den großen Gewinnsten, welche im Publikum an den fast ohne Ausnahme im Inneren aufgekauften Kriegsbedürfnissen gemacht worden sind. Da auf der anderen Seite das Bedürfnis der Kapitalanlagen in den verschiedenen Zweigen produktiver Tätigkeit durch den Krieg vermindert worden war, so soll die Bank in den letzten Jahren zeitweise viele Millionen in Depot gehabt haben, welche sie ihrerseits verzinste, wegen Mangel an Verwendung aber zinslos liegen ließ.

Der bei weitem größte Teil der der Bank anvertrauten Gelder wurde und wird von letzterer zu hypothekarischen Darlehen in der Weise verwendet, daß dieselben sich bei einer Verzinsung von 5% durchschnittlich in 37 Jahren amortisieren und so zur Bank zurückfließen. Während nun die in die Bank gelegten Gelder von seiten der Deponenten zu jeder Zeit zurückgefordert werden konnten, war die Bank ihrerseits nicht in der Lage, die Summen, welche sie ausgeliehen hatte, nach Belieben von ihren Schuldnern einzuziehen, sie mußte sich vielmehr mit den ihr in den statutenmäßigen Fristen zurückfließenden Amortisationsraten begnügen. Eine Änderung der Amortisations- oder Kündigungsfristen für Darlehen aus der Bank würde eine in ihren ersten Wirkungen gefährliche Störung der Kreditverhältnisse aller Grundbesitzer zur Folge gehabt haben. Die Bankverwaltung ist daher seit längerer Zeit darauf bedacht gewesen, ihr Verhältnis zu den Deponenten so zu modifizieren, daß sie den Übelstand, Deposita, für welche es an Verwendung fehlt, verzinsen zu müssen, ebenso nach Möglichkeit vermeidet wie die Gefahr, daß bei eintretenden Krisen die Summe der zurückgeforderten Einlagen gelegentlich ihre Barbestände und die fälligen Tilgungsraten ausstehender Darlehen übersteigt. Sie hat deshalb zunächst zu dem Mittel gegriffen, den Zinsfuß der Deposita von 4% auf 3% herabzusetzen. Hierdurch wurde eine merkliche Zurückhaltung der Einlagen und eine Verminderung der zinslosen Bestände herbeigeführt, zugleich aber auch die Maßregel vorbereitet, welche gegenwärtig versuchsweise auf 6 Monate zur Ausführung gebracht werden soll und vermöge deren der Deponent vermocht werden soll, gegen Wiedererhöhung seines Zinsgenusses von 3% auf 4 % auf das direkte Kündigungsrecht seines Kapitals zu verzichten. Es ist fraglich, ob dieses System des Rentenkaufs à fonds perdu bei einer Bevölkerung, welche an denselben noch nicht gewöhnt ist, Anklang finden wird. Wenn es der Regierung gelingt, unter der Form dieser „inneren Anleihe“ ihre Untertanen an das neue System zu gewöhnen, so wird sie ihren zinslosen Betriebsfonds bedeutend vermindern und ohne Rücksicht auf die Bedürfnisse der Deponenten das landesübliche Kreditsystem den Grundbesitzern gegenüber zu allen

Zeiten aufrecht erhalten, auch über die Substanz der in Renten konvertierten Deposita einstweilen verfügen können. Bisher aber scheint der Gedanke, sich an Stelle der Rückzahlung des Kapitals mit der Möglichkeit des Verkaufs der dafür erworbenen Rente zu begnügen, noch zu fremdartig, um im Publikum Anklang zu finden und um ohne weiteres zur Regel des Banksystems gemacht werden zu können.

Ich erlaube mir, an diesen Gegenstand einige anderweite Bemerkungen als Material zur Beurteilung der hiesigen Zustände zu knüpfen.*

Eine Wahrnehmung, welche mich gleich nach meiner Ankunft in Erstaunen gesetzt hat, ist die, daß die Postverwaltung sich der Eisenbahn von hier nach Pleskow nicht bedient, sondern ihre Beförderung von Personen, Briefen und Paketen nach wie vor auf der alten Landstraße durch Pferdekräfte bewirkt, obschon die Eisenbahn statutenmäßig verpflichtet ist, ein oder zwei Postwagen von bestimmten Dimensionen gratis zu befördern und diese Beförderung um 15—16 Stunden schneller bewirken würde, als es die Postpferde zwischen hier und Pleskow vermögen. Jemand, der in die hiesigen Verhältnisse eingeweiht ist, sagt mir, daß die Posthalter auf der bisherigen Landstraße nach Pleskow, welche bei der Beförderung mit der Eisenbahn ihren sehr vorteilhaften Betrieb würden einstellen müssen, wohlhabend und einflußreich genug befunden worden sind, um die Postverwaltung dahin zu vermögen, daß sie an die Eisenbahngesellschaft hinsichtlich der Zahl der Achsen und der Konstruktion der Postwagen Forderungen gestellt hat, welche über die Bestimmungen der Konzessionsverträge hinausgehen. Die eingehenden Korrespondenzen und Verhandlungen der verschiedenen Behörden behufs Prüfung, Begutachtung und Entscheidung dieses Streitpunktes erfordern nun eine geraume Zeit, während welcher die Posthalter sich eines ungestörten Genusses der Vorteile ihrer Stellung erfreuen.

Eine andere charakteristische Erfahrung ist es für mich gewesen, daß mir auf die Erkundigung nach tüchtigen russischen Advokaten, zu welcher ich durch einen innerhalb der dienstlichen Geschäfte vorgekommenen Fall veranlaßt war, von wohlunterrichteter und zuverlässiger Seite die Auskunft erteilt wurde, daß Advokaten, auf deren Rechtlichkeit man in wichtigen Prozessen vertrauen könne, überhaupt nicht existierten. Sobald ein Prozeßobjekt der Mühe wert sei, werde jeder russische Advokat, nachdem er die Sache der einen Partei übernommen, mit dem Gegner seines Klienten in Unterhandlung treten, um die Interessen seiner Partei praevaricando zu verkaufen. Das Urteil scheint in seiner Allgemeinheit hart, kommt aber von so glaubwürdiger Quelle und wird durch die von der Gesandtschaft vor meiner Zeit gemachten Beobachtungen so bestimmt bestätigt, daß ich einstweilen nicht umhin gekonnt habe, dasselbe in einem amtlichen Bericht über den Prozeß des Herrn von Klitzing[2]) meinen Vorschlägen zugrunde zu legen.

Die große Angelegenheit der Bauren-Emanzipation bildet unausgesetzt den Gegenstand der Beratungen in den Konseilsitzungen, welche unter dem Vorsitze Sr. Majestät des Kaisers abgehalten werden. Man sagt, daß bei Gelegenheit der Großjährigkeitserklärung des Thronfolgers im September d. J. ein weiterer Fortschritt in der Sache äußerlich kundgegeben werden soll. Über das gegenwärtige Stadium der Beratungen habe ich bisher keine Spezialitäten in Erfahrung gebracht, und erwähne ich die Angelegenheit hier nur, um einen Beweis für die instinktive Klugheit und Besonnenheit der großen Masse des russischen Baurenstandes anzuführen.

---

[2]) Vgl. Schlözer, Petersburger Briefe S. 149.

Man sagt mir, daß aus allen Teilen des Reichs die Nachrichten dahin übereinstimmen, daß die leibeigenen Bauren, weit entfernt, durch eine trotzige Haltung und durch ungeduldige Kundgebungen das Werk der Emanzipation zu erschweren, vielmehr in der jüngsten Zeit in einer gegen früher auffälligen Weise alle ihnen gesetzlich obliegenden Leistungen bereitwillig erfüllen und auch die sonst säumigen und passiv widerstrebenden unter ihren Genossen zu gleichem Verfahren freiwillig anhalten. Es sei, sagt man mir, als ob eine allgemeine Verabredung unter diesen Millionen stattfände, durch eine verständige Haltung und durch Kundgebung des vollsten Vertrauens in die Absichten des Kaisers sich das Wohlwollen Sr. M. zu sichern. Die anfangs sporadisch aufgetauchten gewaltsamen Ausbrüche von ungeduldiger Neigung zur Selbsthilfe, welche zu blutigen, aber vereinzelt gebliebenen Exzessen geführt haben, sollen überall vollständig verschwunden sein.

Ein anderer Beweis von der Verständigkeit des russischen Bauren liegt in dem raschen Fortschritt der Teilnahme an den Mäßigkeitsvereinen und der Reaktion gegen das nationale Laster des Branntweinsaufens. Diese Bewegung scheint ursprünglich in den polnischen Provinzen unter Leitung der katholischen Geistlichkeit entstanden zu sein und sich von dort nach dem eigentlichen Rußland ausgebreitet zu haben. Die Beispiele, daß ganze Gemeinden in der Kirche oder in sonstiger feierlicher Weise die gegenseitige Verpflichtung zur Enthaltung vom Branntwein eingehen, mehren sich im Süden, wie im Norden des Reichs. Im hiesigen Gouvernement fand vor einigen Tagen eine Feier statt, bei welcher die Bewohner mehrerer Kirchspiele, wie dies in jedem Jahre geschehen, von der Gutsherrschaft bewirtet wurden. Der unentgeltlich und reichlich verabreichte Branntwein ist dabei von keinem aus der versammelten großen Volksmenge berührt worden.

Diese Enthaltsamkeit beeinträchtigt natürlich die Revenuen des Staates, wenn auch einstweilen nur diejenigen der Branntweinpächter. Die Klagen der letzteren haben in den Kreisen der Beamten Gehör gefunden, und es sind in verschiedenen Gouvernements Zirkulare der Verwaltungsbehörden ergangen, durch welche dieselben ihre Untergebenen darüber aufklären, daß die erwähnten Mäßigkeitsbestrebungen unter die von dem russischen Gesetze gegen unerlaubte Vereine und deren Tätigkeit vorgesehenen Bestimmungen fallen, wonach die Beamten also denselben mit den geeigneten Mitteln entgegenzutreten haben.

Auf meine eigene Beobachtungen kann ich bisher wenig Wert legen, aber alle Besprechungen mit urteilsfähigen Leuten bestätigen mir, daß in der vielleicht 40 Millionen zählenden altrussischen Bauernbevölkerung diesem Reiche noch auf lange Zeit eine für den Kaiser vollständig zuverlässige, in sich gesunde und in hohem Grade zu kommunaler Selbstständigkeit befähigte Grundlage für die Entwickelung neuer Ordnungen im Innern und verstärkter Macht nach außen zu Gebote steht. Der höhere Adel ist zwar, vermöge seines regelmäßigen Aufenthalts in den Hauptstädten und im Auslande, mit der bäuerlichen Bevölkerung nicht in denjenigen Wechselbeziehungen, in welchen er seinen Pflichten gegen das Land nach den Anforderungen einer andern als derjenigen Auffassung genügen könnte, welche der Stellung eines russischen Beamten oder Offiziers anklebt: aber vielleicht tut man der russischen Aristokratie[3]) Unrecht mit dem bei uns üblichen Vorurteil, nach welchem sie in ihren amtlichen, sozialen und häuslichen Beziehungen als besonders verderbt und von Rechts- und Ehrgefühl entblößt dargestellt wird. Die vielfach wahrnehmbaren Erscheinungen einer Entsittlichung und Fäulnis, wie sie aus übereilter und unrichtiger Aneignung der Ergebnisse fremder Zivilisation leicht hervorgehen, finden sich fast ausschließ-

[3]) Im Konzept folgt hier: „doch", von Bismarcks Hand eingeschaltet.

lich in den Kreisen des Beamtentums und in denjenigen Kategorien der übrigen Bevölkerung, welche aus diesem Beamtenstande hervor- oder in demselben untergegangen ist.*) Unter den Beamten sind es wiederum, wie in allen anderen Ländern, diejenigen, welche mit dem Lieferungswesen aller Art für Militär- und Zivilverwaltung und mit dem Baufach zu Wasser und zu Lande zu tun haben, unter denen die Korruption am weitesten gediehen ist; womit ich indessen nicht sagen will, daß die Integrität der übrigen Ressorts mit derjenigen unserer richterlichen oder Verwaltungsbeamten irgendwie in Vergleich gezogen werden könnte.

In der Besprechung der Maßregeln der Regierung scheint in allen Kreisen und selbst in der Presse eine sehr ausgedehnte Freiheit zu herrschen, und wenn vor einigen Wochen ein hiesiger Litterat, welcher in einem der vielen gegenwärtig erscheinenden Winkelblätter aufreizende Korrespondenzen eines polnischen Emigranten abgedruckt hatte, vermöge diskretionärer Verfügung in eine Festung verwiesen wurde, so geschah dies auf Requisition der Statthalterschaft in Warschau, welcher jene Artikel Anstoß gegeben hatten, während sie hier, am Druckorte, unbeachtet geblieben waren.

*10. Schreiben an Minister v. Schleinitz.

[Eigenhändig.]

18./6. April 1859.

E. E. gen. telegraphische Mittheilung von vorgestern benachrichtigt mich, daß die Entscheidung über Ernennung des ersten Legations-Secretärs einstweilen vorbehalten bliebe.

Bei meiner Abreise von Berlin habe ich geglaubt hoffen zu dürfen, daß die Ernennung des Prinzen Croy gesichert sei. Es steht mir nicht zu, E. E. Entscheidung weiter vorgreifen zu wollen, als es bisher durch meine Bitten und Vorstellungen geschehn ist. Ich will auch nicht wiederholen, in wie hohem Grade es mir billig erscheint, bei einem Posten, wo der Secretär vermöge der Localverhältnisse nothwendig in die Intimität eines Familiengliedes zu dem Gesandten tritt, und wo die climatischen Verhältnisse 8 Monat im Jahre zu engem Zusammenleben im Hause nöthigen, auf die persönlichen Beziehungen beider Beamten zu einander Rücksicht zu nehmen. Ich habe mir schon die Ehre gegeben, diese Gesichtspunkte E. E. mündlich darzulegen. Auf Grund meiner hiesigen Wahrnehmungen erlaube ich mir noch einen andern hervorzuheben. Die tägliche Correspondenz mit den hiesigen Behörden erfordert einige Sicherheit im französischen schriftlichen Ausdruck, und die Ausschließlichkeit mit welcher in der Gesellschaft, selbst von Deutschen und von Russen untereinander, französisch gesprochen wird, macht einige Gewandheit im mündlichen Gebrauch dieser Sprache sehr wünschenswerth. Ich habe von Herrn von Schlötzer noch keine französische Ausfertigung gesehn, nach welcher sich ein Schluß auf seine Vertrautheit mit dem Idiom ziehn ließe; die Art, wie er die Sprache spricht, läßt aber nicht auf Geläufigkeit und Correctheit im Ausdruck schließen. Der sécrétaire interprète[1]) versteht vom Französischen nicht mehr, als etwa eine sehr mäßige deutsche Gymnasialbildung einem Secundaner geben mag. Thatsache ist, daß die alltäglichsten Expeditionen in den laufenden, stündlich wiederkehrenden Anschreiben an hiesige Behörden in einem Styl redigirt werden,

*) Im Konzept: aufgegangen sind.
[1]) Vgl. die betr. Bemerkungen Nr. 3 und Nr. 4.

der mich nöthigt, jede einzelne dieser Tausende von Nummern sorgfältig durchzugehn und Änderungen an einem großen Theile derselben zu machen. Wenn ich, der ich bisher fast niemals in den Fall gekommen, das Französische anderweit als in gelegentlichen Privatbriefen zu schreiben, von dieser Unbeholfenheit und Unrichtigkeit des Ausdruckes frappirt werde, so läßt sich denken, daß die Acten der russischen Ministerien von unsern amtlichen Redactionen ein ausgedehntes Repertoir von erheiternden Stylübungen besitzen, und muß ich annehmen, daß meine Herrn Vorgänger den laufenden Geschäftsverkehr über Proceß- und Heimathsangelegenheiten einer detaillirten Durchsicht und Correctur nicht immer gewürdigt haben, sonst müßten sich für die täglich wiederkehrenden Kategorien gewisse mustergültige Formeln gebildet haben. Gewiß werden E. E. in dieser Sachlage ein der Rücksicht werthes Moment für die Wahl des Nachfolgers des Freiherrn v. Werthern finden. Ein andres liegt in der Art der hiesigen Gesellschaft; dieselbe übertrifft, so zahlreich wie sie ist, an gleichmäßiger äußrer Politur und Sicherheit ihrer Mitglieder meiner Ansicht nach jede andre. Eine eckige oder spießbürgerliche Erscheinung hat in London und Paris mehr Chance der Kritik zu entgehn, als hier. Diesen Umstand haben alle übrigen Regirungen in der Auswahl ihrer gesandschaftlichen Beamten sorgfältig berücksichtigt, und auch Herr von Werthern entsprach in dieser Beziehung allen Anforderungen. Unter den Herrn, welche mir außer dem Prinzen Croy beigegeben werden könnten, befindet sich aber mehr als einer, welcher ausschließlich durch die Eigenschaft eines Preuß. Legationssecretärs in den hiesigen Salons getragen werden und welcher in socialer Beziehung mehr meiner Unterstützung bedürfen, als mir eine solche gewähren würde.

E. E. geneigter Würdigung dieser Umstände sehe ich mit Vertrauen entgegen, und ich sollte meinen, daß auch für die Herrn, welche in der Anciennetät näher stehn, der hiesige Posten nichts Anziehendes haben kann, wenn sie bei dem Missionschef zunächst die Meinung zu überwinden haben, daß ihre lediglich auf das Dienstalter begründeten Ansprüche mit den Bedürfnissen des Kgl. Dienstes nicht übereinstimmen.

Sollten E. E. glauben, auf meine Bitte dennoch nicht eingehn zu können, so würde ich, ungeachtet der großen mir persönlich zufallenden Geschäftslast, eine einstweilige Fortdauer des gegenwärtigen Vacat-Zustandes immer noch lieber sehn, als eine unwillkommne Neubesetzung.[1]) Mit der ausgezeichnetesten Hochachtung . . .

11. Bericht vom 18./6. April 1859 an Minister v. Schleinitz, betr. eine Unterredung mit dem Fürsten Gortschakow, dem Herzog von Montebello und Sir John Crampton über die Frage des Kongresses und der Erhaltung des Friedens sowie betr. eine Unterredung mit dem Fürsten Gortschakow allein, in welcher der Fürst Preußen vor den Gefahren einer Ermutigung Österreichs zum Kriege warnte und erklärte, daß Rußland im Fall eines Krieges nicht neutral bleiben würde. Hinweis auf die Aufrichtigkeit der Ratschläge des Fürsten und die nicht zu verkennenden Interessen Rußlands sowie auf die Gefahr eines Aufstandes auf dem Balkan bei Ausbruch eines Krieges, wodurch Österreich in seiner Unterstützung Preußens gegen Frankreich behindert werden würde. — Vgl. Raschdau I 17 ff.

[1]) Am 19. Mai 1859 wurde der Legationssekretär Prinz Georg von Croy zum 1. Legationssekretär bei der Kgl. Gesandtschaft in St. Petersburg ernannt.

*12. Telegramm an Minister v. Schleinitz.

21. April 1859. Abends 10 Uhr.

Prince Gortschakow trouve que nos armements sans déclaration publique qu'ils[1]) n'ont[2]) pour objet que l'intégrité du territoire allemand sont un encouragement à l'Autriche pour faire la guerre contre les intérêts de l'Europe. Il croit que[3]) pour empêcher l'explosion de la guerre[4]), que nous aussi avec l'Angleterre et la France remettions à Vienne une note identique[5]) avec celle que d'ordre de l'Empereur remet Balabine aujourd'hui, cela étant de l'équité, peut-être de l'honneur des quatre cabinets après l'adoption textuelle par la France et la Sardaigne du plan proposé.

*13. Telegramm an Minister v. Schleinitz.

22. April 1859.

L'Empereur, très irrité de ce qu'il appelle le manque de bonne foi de l'Autriche, est disposé à la résolution énergique[1]) dont le prince Gortschakow veut remettre l'examen après la fête[2]), trouvant aujourd'hui les renseignements incomplets; question de rupture des relations diplomatiques, si l'Autriche persévère à la sommation adressée à la Sardaigne.

*14. Telegramm an Minister v. Schleinitz.

24. April 1859. 4 Uhr.

Karolyi n'apportant rien de satisfaisant, avis lui est donné de se munir d'autres instructions par télégraphe, avant parler à l'Empereur. Balabine [a] reçu [l']ordre protester carrément et menacer mesures énergiques pour lesquelles quatre corps d'armée seront mobilisés; publications là-dessus sont attendues après pâques. On nous accuse d'encourager l'Autriche par nos armements et de marcher à la remorque de la Diète. Je vous communique par écrit ce que j'ai répliqué. Walewski dit qu'il paraissait sûr que nous viendrions au secours de l'Autriche, même dans guerre qu'elle aurait provoquée par agression gratuite.

---

12. [1]) „publique“ unterstrichen. Dazu von der Hand des Prinzregenten mit Tinte bemerkt: „Der Zeitungs-Artikel genügt ihm also nicht.“ Gemeint ist augenscheinlich der allerdings erst am 21. April in der „Preußischen Zeitung“ erschienene Artikel, in dem offiziös mitgeteilt wurde, daß Preußen zur Sicherheit des Deutschen Bundes Anordnungen zur Kriegsbereitschaft von drei Armeekorps erlassen habe und in dem noch besonders betont wurde, daß die Maßregel lediglich defensiven Charakter habe.

[2]) So im Konzept. In der Vorlage steht verstümmelt: „qui n'ont“. Fürst Bismarck hat in der verstümmelten Stelle in der vom Geheimen Staatsarchiv veranlaßten Abschrift bei deren Durchsicht im Jahre 1890 über ont mit Bleistift „aient“ geschrieben.

[3]) Text offenbar verstümmelt. Im Konzept steht statt „que“ „urgent“.

[4]) Hier von der Hand des Fürsten Bismarck 1890 in dem erwähnten Abschriftsexemplar zur Herstellung des Sinnes mit Bleistift eingeschaltet „il suffirait“.

[5]) „identique“ unterstrichen. Dazu von der Hand des Prinzen von Preußen bemerkt: also dieselbe Idée. Werther könnte sich dem anschließen, wenn England es thut und Frankreich. W. Pr. v. P.

13. [1]) Konzept: à dispositions énergiques.

[2]) Das Osterfest fiel auf den 24. April.

15 Bericht an den Prinzregenten.

[Ausfertigung.]

27./15. April 1859.

Les phases par lesquelles le mouvement politique a passé depuis la date de mon très humble rapport précédent[1]), n'offrent plus qu'un intérêt historique au point de vue de la situation établie par les dernières résolutions de la cour de Vienne. Je m'abstiens donc de les retracer, et je me borne au précis des impressions du jour.

A la première nouvelle de la concession faite par la France au sujet du désarmement préalable[2]), le maintien du prince Gortschakow a de nouveau révélé l'énergie de la haine qu'il porte lui-même à l'Autriche ou dont il est l'organe. Il s'était montré jusque là uniquement préoccupé de l'idée du congrès et du beau rôle qu'il se proposait d'y jouer en dépit du comte de Buol. La déclaration du cabinet français était évidemment de nature à faciliter la réunion de ce congrès qui devait fournir au prince l'occasion de briller par le don de la parole et de tenir l'attention de l'Europe suspendue à ses lèvres. Les personnes qui le connaissent intimement prétendent qu'à son gré il n'aurait pas renoncé à cette mise en scène si flatteuse à son imagination. Quoi qu'il en soit, le langage qu'il nous a tenu, après avoir sondé l'intention de Sa Majesté l'Empereur, ne marqua que le mécontentement de voir l'Autriche sortir avec les honneurs de la guerre d'une impasse où on la croyait acculée. On ne se doutait pas alors que ce serait le cabinet de Vienne même qui se refuserait à un expédient dont la première idée était d'origine autrichienne. Le ministre nous montra officiellement de l'humeur. Faisant allusion à nos apprêts militaires, dont en même temps le bruit lui était parvenu de Vienne, il nous dit, à m. de Montebello et à moi: „La Prusse et la France ont viré de bord; dès que vous encouragez l'obstination de l'Autriche, la Russie s'en lave les mains. L'Empereur a dédaigné la politique machiavélique de ceux qui lui ont conseillé de laisser les autres nations s'entre-égorger et de profiter de l'épuisement qui en résulterait. Mais après ce qui s'est fait, nous aurons la conscience nette, en nous renfermant dans une attitude expectante, avec pleine liberté d'agir selon les circonstances.“

Après le succès prompt et complet en apparence qu'avait eu la démarche française à Turin, le cabinet russe s'est prêté, non sans quelque répugnance, à suivre la nouvelle direction que celui de Paris venait d'imprimer à la marche des négociations. En se résignant à ajourner le congrès au terme que lui assignerait le résultat des travaux des commissaires pour le désarmement, le ministre nous a dit: „Je n'ai pas des entrailles de père pour ce plan, mais je l'adopte, pourvu qu'il marche“. — Arrivé à ce point, tout le monde ici croyait toucher à une solution pacifique ou du moins à un calme de durée indéterminée. Il est vrai que l'Autriche n'avait pas encore consenti et que les nouvelles de Vienne accusaient plutôt l'intention d'une entrée en campagne immédiate que le retour à des dispositions conciliantes. Mais on était loin de supposer que la cour de Vienne voudrait encourir la responsabilité qu'entraînerait un refus donné à l'Europe, unanime dans le désir de maintenir la paix et dans les propositions destinées à l'assurer.

Le gouvernement russe, abstraction faite des sentiments de bienveillance qui animent Sa Majesté l'Empereur, a d'excellentes raisons pour désirer la paix. Il a un besoin urgent

---

[1]) Nr. 3.

[2]) Darüber machte B. am 19. April telegraphische Meldung.

de repos et d'aisance dans le monde capitaliste, pour que les fonds affluent aux emprunts que l'on vient d'émettre. A ce point de vue, des troubles qui surgiraient dans l'Europe occidentale et qui boucheraient l'écoulement des capitaux étrangers, seraient tout aussi préjudiciables aux intérêts du gouvernementque sa propre participation à une guerre en dehors de ses frontières. On se contenterait volontiers d'une leçon à donner à l'Autriche, sans que la paix fût effectivement rompue. L'idée de prolonger pendant les négociations préliminaires et définitives un état d'armement qui charge les finances de l'Autriche d'un excédant de quatre millions de florins par semaine, non compris le déficit régulier, l'espoir de faire peser sur le cabinet de Vienne la supériorité que comporterait la position de la Russie au congrès, pouvaient défrayer le ressentiment national, sans trop compromettre les projets dont le gouvernement est préoccupé à l'intérieur. Mais dès que l'Autriche pousse à la guerre plutôt que de subir les échecs qu'on ne veut pas lui épargner; dès que les inconvénients de la guerre, dont on aimerait à se dispenser, s'imposent en vertu de la politique autrichienne, la Russie va se demander quels sont les avantages que l'état de guerre peut lui offrir, à la place des bienfaits de la paix qui lui échappent. Ce ne sera pas, certes, un retour à des dispositions plus bienveillantes pour l'Autriche dont en ce cas les résolutions de l'Empereur Alexandre seront empreintes. Déjà c'est le mot d'ordre d'appliquer au comte de Buol les épithètes de „boute-feu“ et de „brandon de la discorde“, réservées jadis à lord Palmerston ou au comte de Cavour.

C'est une impression mêlée de satisfaction et de dépit qu'a produite sur ce cabinet la nouvelle que l'Autriche se refuse aux dernières propositions anglaises, et qu'elle a pris une attitude en dehors du concert européen, en choisissant le point le plus important des négociations communes pour objet d'une sommation dont la matière et les formes trahissent le dessein bien arrêté d'arriver à la rupture. Mes dépêches télégraphiques ont rendu compte de la vive irritation causée par ces nouvelles à l'Empereur; Sa Majesté voit avec beaucoup de peine que le progrès des réformes, la convalescence de l'état des finances, le développement du système des chemins de fer, enfin tous ses projets favoris se trouvent également entravés par les procédés du cabinet de Vienne qu'Elle taxe d'outrecuidance et de déloyauté. Mais, au reste, ce n'est pas sans une âpre jouissance que l'on voit l'Autriche s'engager dans une fausse route et perdre les sympathies de ses alliés, surtout celles de l'Angleterre qui ne paraît pas trop fâchée d'avoir gagné un honorable prétexte pour se dégager de toute l'obligation envers l'Autriche et pour faire dorénavant plus franchement prévaloir ses intérêts particuliers qui, pour le moment, lui conseillent de ménager ses relations avec la France et l'opinion du parti libéral et ennemi à l'Autriche. Le baron de Brunnow dit dans une de ses dernières dépêches que le cabinet britannique, malgré ses protestations pacifiques, ne verrait pas de mauvais oeil une lutte qui affaiblirait également la France et l'Autriche, et que l'Angleterre enverrait dans la Méditerranée des forces considérables dont l'emploi final prouverait que la Sicile lui tenait plus au coeur que la Sardaigne.

Dans le premier rapport que j'ai eu l'honneur d'adresser à V. A. R.[3]), j'ai avancé que les sentiments hostiles à l'Autriche se montraient tout aussi forts chez S. M. l'Empereur que chez le prince Gortschakow. Tout ce que j'ai vu depuis, a dû me confirmer dans cette opinion. Le ministre a l'habitude de convoquer presque tous les jours à des pourparlers confidentiels les représentants des grandes puissances, à l'exception de l'Autriche.

[3]) Vgl. Nr. 3

Nous y avons vu à plusieurs reprises que les projets d'instructions télégraphiques ou écrits à l'adresse de Balabine, après avoir été soumis à l'approbation de Sa Majesté, revenaient du château corrigés de la main de l'Empereur, pour leur donner une expression plus énergique ou plus menaçante. Les indications que S. M. l'Impératrice-Mère a daigné me donner quelquefois au sujet des dispositions et des propos de l'Empereur, ont été de la même nature.

Le prince Gortschakow n'est pas homme à nourrir ou à suivre des convictions indépendantes et dépourvues de l'autorisation impériale. C'est un esprit actif et brillant, d'une conception prompte et facile, mais doué de cette souplesse nationale qui lui fait refléter les moindres nuances des dispositions de son maître. Lui-même, pour exprimer sa soumission à la volonté de l'Empereur, se compare à une éponge à laquelle la pression de la main de l'Empereur fait rendre le liquide dont elle est pénétrée. Nous avons trouvé le langage ministériel plus ferme et plus accentué toutes les fois que nos conférences avaient été précédées par le travail au cabinet de l'Empereur.

Depuis le séjour de l'Archiduc Albert à Berlin[4]) on m'a montré un peu de froideur, qui se fait sentir dans les détails de la vie quotidienne, soit par un accueil plus réservé de la part du prince Gortschakow, soit par la contenance de l'Empereur que l'on rencontre assez souvent à la promenade et qui depuis cette époque ne m'a plus adressé la parole.

L'ordre dans lequel la visite de l'Archiduc a été suivie de nos armements[5]), de nos propositions à la Diète[6]) et des résolutions guerrières de l'Autriche, a fait naître la supposition que ces faits fussent connexes entre eux. Le prince Gortschakow, en me communiquant la nouvelle de nos mesures militaires qu'il tenait d'abord de Vienne et plus tard du baron de Budberg, ne m'a pas caché le malaise qu'elle avait produit; il m'a dit que, ces préparatifs, ne pouvant être dirigés c o n t r e l'Autriche, auraient nécessairement l'effet d'encourager le calcul du cabinet de Vienne dont le point de départ reposait dans la conviction que l'Allemagne serait assez complaisante et assez crédule, pour s'attirer les guerres de l'Autriche, quelle qu'en fût l'origine; que cette conviction, traitée d'aveuglement jusqu'aujourd'hui, n'était que trop justifiée par nos armements, surtout s'ils devaient être suivis d'une proposition analogue faite à Francfort, pour appeler sous les armes nos confédérés dont l'ardeur belliqueuse et le manifestement hostile à la France donnerait un caractère très prononcé à nos mesures.

J'ai fait observer au premier abord et avant d'en être chargé officiellement, que l'attitude prise à Berlin et à Francfort ne pouvait être destinée qu'à la défense du territoire fédéral; que les dispositions unanimes des autres gouvernements allemands et la portée irrécusable des traités fédéraux nous imposaient des obligations auxquelles nous ne saurions nous soustraire et qui constituaient des éléments indispensables à notre politique, vu qu'il nous importait également de ne pas nous aliéner les sympathies de l'Allemagne ni nous laisser déborder en prenant une position á l'écart.

Là-dessus, dans une conversation tout-à-fait confidentielle et privée, le prince me tint à-peu-près ce langage: „Quest ce que c'est que l'Allemagne, se ce n'est la Prusse? — déduction faite de la Prusse, il reste d'un côté l'Autriche avec cinq millions d'Allemands en Allemagne, avec des traditions et des intérêts en tout temps étrangers et souvent

[4]) Vgl. Nr. 3

[5]) Vgl. Nr. 8

[6]) Preußen hatte am 23. April im Bundestage den Antrag auf Marschbereitschaft der Hauptkontingente und Armierung der Bundesfestungen gestellt, der einstimmig angenommen wurde.

hostiles à l'Allemagne, — de l'autre un agglomérat de gouvernements disparates dont l'existence ne serait pas tenable en dehors d'une confédération soutenue par cette Prusse même qu'ils détestent et qu'ils craignent, dont en temps de paix ils entravent le développement et la politique fédérale et dont au moment du danger ils réclament le secours comme un hommage qui leur revient, parce qu'ils sont cette Allemagne, à laquelle la Prusse a la noble tâche de se dévouer sans retour. Avec l'Autriche la Prusse se trouve dans une société léonine: aussitôt qu'à Vienne on a besoin de votre appui et de votre armée, au dire de l'Autriche, n'y a-t-il plus d'autre rivalité entre les deux gouvernements que celle du devoir envers la patrie commune; personne ne doit mieux savoir que vous, Monsieur, si en temps ordinaire la politique et le langage de l'Autriche à l'égard de la Prusse ont été empreints, je ne dis pas de ce dévouement désintéressé auquel aujourd'hui elle fait appel, mais seulement d'un esprit médiocrement conciliateur ou équitable. La gêne que vous éprouvez dans la situation actuelle, la pression que vous subissez, ne sont-elles pas le résultat bien naturel de cette fiction au moyen de laquelle l'Autriche est parvenue à confondre l'Allemagne et la Diète fédérale comme deux choses parfaitement identiques? Au moyen ingénieux de cette fable convenue la Prusse se voit réduite à justifier ses titres au respect et à la reconnaissance de la nation allemande par l'empressement qu'elle met à subordonner sa politique et ses intérêts à la sagesse d'une majorité à la disposition de l'Autriche; majorité qui se compose de gouvernements sans armée et sans responsabilité européenne. Ces souverains allemands qui aiment à vous prodiguer leurs conseils, ne sont-ils pas mûs par des intérêts en rivalité ou en opposition aux vôtres? et cette opinion publique dont vous suivez les impulsions, est-elle autre chose que le retentissement confus des préjugés d'une foule ignorante et criarde qui puise ses inspirations et son jugement aux sources frelatées d'une presse dont vous connaissez la vénalité et les passions aveugles inspirées par l'esprit de parti? Les meneurs de la presse à la solde de l'Autriche ont tellement contracté l'habitude de vous accabler d'injures et de calomnies, que même le langage destiné à vous séduire reste marqué au coin de l'insolence accoutumée.

En vous soumettant à l'influence de vos confédérés, vous n'obligerez que des ingrats et vous habituerez les puissances étrangères, qui ont besoin de votre concours, à chercher la Prusse à Francfort ou à Vienne; tandis qu'en adoptant résolument une attitude qui prouve que vous êtes décidés à ne plus prendre conseil que des intérêts purement prussiens, vous assujettirez les petits Etats à la politique qui vous conviendra, et on ira chercher l'Allemagne à Berlin."

J'ai répliqué que la ligne qu'il venait de tracer à notre politique, était à peu près conforme à mon opinion personnelle, et qu'avec ses idées il ferait un excellent ministre de Prusse à Francfort, mais que pour le coup notre maintien ne s'écartait nullement du système précisé, vu que nous n'aurions pas pu agir autrement, si tout le territoire allemand en dehors de l'Autriche nous appartenait et s'il n'y avait aucune sympathie de confédéré ni opinion publique à ménager. „Si la guerre éclate entre deux pays limitrophes du nôtre", continuai-je, „il devient urgent pour le gouvernement le plus pacifique de pourvoir à la protection de son territoire et de ses sujets. Nous n'avons pas fait autre chose. Il est fâcheux sans doute que l'agitation d'une partie de nos confédérés, que la visite de l'Archiduc à Berlin et en dernier lieu que la sommation autrichienne aient exposé nos mesures à être envisagées sous un faux jour. Mais décidément on a tort de supposer la connexité entre des événements où il n'y a que coïncidence. La sommation, nous venons

de la désapprouver hautement et dans des termes qui prouvent au moins que nous avons le coeur net de toute complicité. Les préparatifs militaires sont tellement anodins en comparaison aux armements que font nos voisins, que personne ne peut s'en inquiéter, ni même s'en étonner; ils ont été arrêtés avant la visite de l'Archiduc, laquelle en a même retardé l'exécution. Nous ne menaçons personne, et je suis autorisé déclarer que nos relations avec l'Autriche sont les mêmes après le départ de l'Archiduc qu'avant son arrivée, et que nous n'avons pris aucun engagement en dehors de ceux que nous imposent les traités fédéraux. Ces derniers nous obligent à défendre le territoire allemand, et il faut que, le cas échéant, nous y soyons préparés. Nous ne soupçonnons pas la loyauté de l'Empereur Napoléon à l'égard de l'Allemagne, mais personne ne peut préjuger les complications d'une guerre à laquelle un membre de la Confédération se trouve engagé par rapport à ses possessions non-allemands. Et, après tout, quelle que soit la confiance que nous inspire l'Empereur Napoléon, elle ne peut pas nous dispenser de tenir compte des vicissitudes de la vie humaine; si ce souverain venait à mourir, avec lui s'écrouleraient toutes les garanties qui reposent en sa personne. Voilà les considérations qui ont présidé aux résolutions parfaitement indépendantes et prussiennes que notre gouvernement vient de prendre. Nous ne marchons pas à la remorque des petits gouvernements, ni à l'instigation de ce cri braillard d'une foule inepte que l'on se plaît à honorer du nom de l'opinion publique. Mais il nous importe de prévenir au sein de la Diète toute initiative maladroite ou mal inspirée à laquelle d'autres gouvernements auraient pu se croire autorisés par notre silence et de trancher les difficultés inhérentes à toute discussion sur l'application de l'article 47 de l'acte final de Vienne; article épineux en vertu duquel la majorité qui selon toute apparence ne ferait pas defaut à l'Autriche, peut réduire les gouvernements qui sont en minorité, à l'alternative d'abdiquer la politique qu'ils ont soutenue, ou d'enfreindre formellement les dispositions des traités fédéraux. Vous trouverez bien juste que nous tâchions d'éviter l'un et l'autre. Par une circulaire du baron de Schleinitz en date du 28 février et par un mémoire annexé sur l'article 47 adressés à toutes les cours allemandes le gouvernement a clairement précisé la position qu'il prendrait vis-à-vis d'une tentative de lui forcer la main par l'application de cet article; mais il faut bien lui permettre de chercher un biais pour parer aux éventualités prévues par ladite circulaire".

Je craindrais de fatiguer V. A. R., si je voulais reproduire le détail des conversations réitérées que j'ai eues à ce sujet avec le prince Gortschakow et, sur un ton plus réservé, avec l'ambassadeur de France. Je n'indique que les points sur lesquels j'ai appuyé en conformité aux ordres que le baron de Schleinitz m'a fait parvenir. Aussi paraît-il qu'après les exposés rassurants auxquels j'ai été autorisé, les premières indispositions, causées par nos armements, se soient un peu calmées, quoiqu'elles n'aient pas disparu entièrement. Le comte Walewski a fait dire au duc de Montebello qu'il ne lui était presque plus permis de douter qu'au premier coup de canon la France serait menaçée par les forces de la Prusse et de la Confédération, et l'Empereur Alexandre est toujours de l'opinion que l'Autriche n'aurait pas osé aller aussi loin qu'elle a été sans l'encouragement qu'elle avait puisé dans ce qu'on appelle nos complaisances fédérales.

Le comte Karolyi est arrivé à un moment bien ingrat. On le connaît ici, où il a été secrétaire de légation, et on apprécie les qualités qui le distinguent. Mais on est au comble de l'irritation contre son souverain, et en sa qualité officielle on lui fait un accueil glacial. La cause qu'il doit plaider, offrirait peu de chances à l'avocat le plus habile, mais le comte Karolyi jouit de l'avantage honorable et exceptionnel parmi les diplomates de son pays de

briller plutôt par la droiture que par la finesse. Il n'a pas encore vu l'Empereur, mais avec le prince Gortschakow il a eu un entretien dans lequel il s'est attaché à rallier le ministre russe au „principe conservateur", défendu par l'Autriche contre la Sardaigne. Le prince s'en est moqué comme d'un anachronisme qui aurait pu servir au temps de l'Empereur Nicolas, mais au sujet duquel on était bien désabusé aujourd'hui. La conversation n'a abouti qu'à établir nettement le refus absolu de l'Autriche de siéger à un congrès auquel participerait un plénipotentiaire du Piémont, et que le cabinet de Vienne avance cette question de susceptibilité au point de vue de l'étiquette, comme seul motif qui l'oblige à livrer l'Europe aux calamités de la guerre.

Tout ce qu'on a pu tirer du comte Karolyi et des instructions dont il est muni, n'est que la paraphrase du mot prononcé par le comte Buol et que je tiens de Sir John Crampton, „qu'il irait plutôt à la potence qu'au congrès", mot qui par lui seul explique les allures de la diplomatie autrichienne dans les négociations des dernières semaines.

A l'occasion d'une causerie tout-à-fait intime le comte Karolyi que je connais d'ancienne date, m'a parlé avec la plus parfaite franchise. Il m'a dit que l'administration régulière des provinces italiennes de l'Autriche était impossible, tant que le Piémont ne renoncerait pas au système constitutionnel et à la politique nationale; qu'il fallait en finir, parceque les charges imposées aux finances de l'Autriche par la nécessité d'entretenir dans le Milanais des forces aussi considérables devenaient insupportables à la longue. „On n'a qu'à empêcher l'intervention de la France", dit-il, „et nous ferons entendre raison à la Sardaigne au bout de quinze jours."

Ce serait donc pour simplifier l'administration de la Lombardie et pour économiser les quatre millions par an, dépensés par l'Autriche pour l'entretien d'un excédant de 20 000 hommes que l'on veut entraîner l'Allemagne à faire une guerre qui, avant même d'avoir commencé, a détruit pour un milliard de valeurs, qui ne manquerait pas d'embraser l'Europe entière et à laquelle l'existence même des gouvernements qui y prendraient part formerait l'enjeu.

L'Autriche peut agir dans la prévision qu'il lui sera possible de se décharger du fardeau de la guerre, en l'imposant à l'Allemagne et que la Prusse se croyant menacée elle-même d'un débordement du côté de la France, ou ne résistant plus aux appels faits à son dévouement à la „patrie commune", consentira à détourner l'attaque française de l'Italie en l'attirant à l'Allemagne. Si cette prévision était juste, il ne serait que trop conforme à la politique habituelle de l'Autriche qu'elle tînt à entamer une guerre dont le danger et les charges ne tarderaient pas à retomber en première ligne sur la Prusse; une guerre que d'autrichienne deviendrait prussienne au premier coup de canon tiré sur les bords du Rhin[7]). Si l'occasion se présente à l'Autriche de faire ses guerres avec les troupes et aux dépens de la puissance rivale en Allemagne, il est bien a présumer qu'elle voudra en profiter sans scrupule.

Mais si, au contraire, ce calcul n'a pas d'autres bases que les illusions et l'aveuglement produits par l'habitude des succès de ce genre et par l'orgueil incapable de céder aux exigences de la raison politique, alors je ne puis que souscrire au jugement porté par mon collègue d'Angleterre qui dit que la conduite du cabinet de Vienne „frise l'imbécillité".

---

[7]) Vgl. Schreiben Bismarcks an Legationsrat Wentzel, 1. Juli 1859 (Bismarckjahrbuch V S. 21) und an seine Gattin 2. Juli 1859.

La décision de l'Empereur de mettre sur pied de guerre quatre corps de son armée[8]), a été subsécutive à nos armements, sans être calculée à y riposter. La mesure n'a été provoquée que par l'ultimatum autrichien dont la nouvelle a été suivie immédiatement par la résolution de l'Empereur. Il est impossible de préjuger avec certitude le rôle que ces forces seront destinées à jouer. A l'occasion des déclarations que j'ai faites au prince Gortschakow sur l'absence de toute stipulation secrète qui pourrait nous lier à la politique de l'Autriche, je lui ai adressé, au ton d'une plaisanterie, la question s'il pouvait me rassurer également au sujet de ses engagements avec la France. Il m'a répondu: „Vous voulez être délivré de ce cauchemar des russisch-französischen Bündnisses qui trouble le sommeil des pères de famille à la Diète? eh bien! dormez en paix!“ Quelques heures plus tard il m'a fait rappeler, quoique sachant qu'à cause d'une indisposition je bornais mes sorties aux plus strictes exigences du service. Il revenait du palais. Disant que tout à l'heure il m'avait répondu en plaisantant, mais, comme il était de la volonté de l'Empereur et de ses propres intentions de faire présider la franchise la plus loyale aux relations des deux pays et à mes rapports personnels qu'il m'autorisait de lui adresser tout de bon la question à laquelle j'avais touché et de la préciser de manière à pouvoir y répondre par oui ou non. Voilà l'interpellation que j'ai formulée: „Est-ce qu'il existe un engagement en vertu duquel la Russie serait tenue à prendre part à une guerre qui éclaterait entre la France et l'Autriche?“ Le prince m'a répondu par un „non“ catégorique. Ayant reçu peu de temps après la dépêche par laquelle le baron de Schleinitz m'informa qu'il était question d'un traité d'alliance signé entre la Russie et la France et dont on citait les spécialités, j'ai remercié le prince de m'avoir mis à même de contredire des bruits qui étaient parvenus à Berlin à propos d'une stipulation pareille et j'ai demandé si l'assurance qu'il m'avait donnée, s'appliquait tout de même au cas où la guerre entre les deux puissances aurait été provoquée par une agression gratuite, dirigée par l'Autriche contre le Piémont et si j'étais en droit de regarder ses réponses comme officielles. Il m'a alors confirmé sa première réponse, ajoutant que même dans le cas précité la Russie ne serait obligée par aucun engagement antérieur à déclarer la guerre à l'Autriche, mais qu'il ne répondait pas des résolutions que l'Empereur prendrait à l'avenir et qui dépendaient de la conduite de l'Autriche. Il m'a autorisé à regarder cette réponse comme officielle. Elle ne dit pas grand chose au fond; que la déclaration de guerre éventuelle soit prévue par une stipulation secrète, ou qu'elle soit le résultat probable des résolutions à prendre, l'incertitude reste la même.

Je suis de l'avis que les armements projetés sont destinés en première ligne à détruire l'assurance avec laquelle à Vienne on se refuse à croire à la probabilité d'une diversion hostile de la part de la Russie. On espère que l'on pourra plus facilement ramener l'Autriche à des dispositions plus pacifiques, après lui avoir ôté l'illusion qu'elle n'ait rien à craindre de ce côté-là.

Il est à présumer que la Russie va développer une série de démonstrations militaires en progression d'énergie, jusqu'a ce que l'Autriche cède à la pression que l'on se propose d'exercer. Si la guerre éclate en Italie, les armées russes s'approcheront de la frontière pour obliger l'Autriche à neutraliser une partie de ses forces; en cas que l'Autriche s'y refuserait, faisant semblant de ne pas prendre au sérieux l'attitude des troupes russes, celles-ci franchiront la frontière, parcequ'on se rendrait ridicule en permettant qu'une telle

---

[8]) Diese Tatsache meldete der preuß. Militärbevollmächtigte in Petersburg Major v. Loën an Schleinitz unter dem 24. April.

démonstration soit traitée comme non avenue. De même je suis convaincu que tout secours prêté à l'Autriche par la Confédération ou par des gouvernements allemands serait considéré par la Russie comme un signal d'attaquer l'Autriche, pour rétablir l'équilibre en faveur de la France.

Il répugne à l'Empereur de penser à la possibilité que, dans le cas d'une guerre générale, il pourrait ne pas se trouver du même côté que la Prusse; mais il ne paraît guère que cette considération aurait assez de force pour l'arrêter à l'état de neutralité, si les chances de la guerre se déclaraient en faveur de l'Autriche, soutenue par l'Allemagne ou isolée. On se figure déjà, d'après les propos que j'entends à l'occasion, la situation qui résulterait d'une déclaration de guerre que nous pourrions faire à la Russie. On dit que, sans démordre de l'attaque sur l'Autriche, on se tiendrait vis-à-vis de la Prusse sur la défensive la plus stricte, laquelle indépendamment des avantages géographiques de la Russie serait facile, nos forces étant engagées à la guerre contre la France; le support donné par nous à l'Autriche forcerait peut-être la Russie à utiliser les sympathies des races slaves et grecques, impatientes de la domination autrichienne et turque, malgré l'antipathie de l'Empereur contre un tel moyen de guerre.

Sans attacher de l'importance à ces conjectures trompeuses qui s'appuient sur des pourparlers fortuits, je ne saurais cependant, dans une situation si grave, passer sous silence les opinions professées par mes collègues allemands qui se sont tout-à-fait familiarisés avec l'idée d'une guerre de l'Allemagne contre la Russie et la France et qui trouvent que nous aurions tort de reculer devant la tâche qu'elle nous imposerait. Voici le raisonnement que je leur ai opposé dans les conversations auxquelles ils m'ont engagé: Par ses armées et par son action sur les nations Danubiennes la Russie est bien assez forte pour neutraliser à elle seule les moyens militaires de l'Autriche. La guerre française resterait donc à la charge de la Prusse et des autres confédérés, sauf l'Autriche, dont les troupes disponibles pour la guerre en Allemagne balanceraient tout au plus les forces que nous aurions détachées contre la Russie. Les corps mixtes de l'armée fédérale et celui de Bavière joints à l'armée prussienne forment un effectif assez respectable. Mais cet élan guerrier et ce dévouement à la cause commune dont aujourd'hui les journaux et les tribunes retentissent à l'unisson, est-ce qu'ils survivront à des revers qui laisseraient au pouvoir de l'ennemi les foyers de nos alliés? N'est-il pas plus que probable que l'occupation du territoire d'un membre de la Confédération par les armées françaises serait régulièrement suivie par une transaction stipulant le rappel du contingent et la neutralité du pays, sous l'honnête prétexte de la sollicitude paternelle que l'on doit au bien-être de ses sujets? Combien de princes allemands y aura-t-il qui voudront accepter l'hospitalité du camp prussien plutôt que la restitution de leurs résidences et de leur souveraineté sur le pied d'une nouvelle Confédération Rhénane? Nous ne sommes pas pusillanimes au degré de nous croire trop faibles pour défendre à nous seuls l'indépendance de notre pays, mais après y avoir réussi, nos efforts et nos sacrifices démesurés n'auraient pour prix que des souvenirs militaires.

En écrivant ces lignes j'ai reçu le courrier que le baron de Schleinitz m'a expédié le 23. Il était porteur d'une lettre de V. A. R. que j'ai sans délai envoyée à Zarskoje-Selo, où S. M. l'Impératrice-Mère reste depuis la délivrance de S. A. I. la Grande-Duchesse Olga.

Les informations que le baron de Schleinitz m'a fait parvenir par ce courrier au sujet de nos armements, sont venues bien à propos. La singulière nouvelle, arrivée par le télégraphe, que nos troupes étaient en marche pour occuper la Galicie en exécution d'une

convention avec l'Autriche, malgré le dementi le plus péremptoire que j'y ai opposé, a été si bien accréditée parmi les militaires et à la cour, que le baron de Loën, qui revient de Zarskoje-Selo, dit qu'il a été mal accueilli sous l'impression de cette charge, qui paraît servir de ballon d'essai lancé par quelque journal autrichien. Mais le fait qu'on y a ajouté foi, prouve bien jusqu'à quel degré on se méfie de nos intentions. J'ai passé chez le prince Gortschakow, qui a reçu avec une vive satisfaction les explications que mes instructions m'autorisaient à lui donner, et qui en a fait part de suite à S. M. l'Empereur, rentré en ville ce soir à six heures. Le ministre m'a donné connaissance des nouvelles télégraphiques qui annoncent les premiers mouvements des troupes françaises et autrichiennes sur le territoire sarde.

16. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.]

27. April 1859.

Durch Leutnant von Witzleben[1]) habe ich heute E. E. h. Erlaß vom 23. d. M. und mit demselben das Promemoria über die Bedeutung der Artikel 46 und 47 der Bundesschlußakte erhalten.

Da ich eine diesseitige Expedition noch nicht beendigt und dieselbe nicht länger als bis morgen aufhalten möchte, so erlaube ich mir nur wenige Worte in betreff dieser Materie. Wenn die Bundesgrundgesetze vermöge des Artikels 46[2]) den Fall ins Auge gefaßt haben, daß ein Bundesstaat auf Grund seiner auswärtigen Besitzungen einen Krieg führt, welcher dem Bunde gänzlich fremd bleibt, so enthalten sie doch keine Bestimmungen in betreff des Falles, daß ein solcher Bundesstaat durch die Wechselfälle des Krieges veranlaßt würde, seine etwa vom Feinde geworfenen und verfolgten Truppen auf das Bundesgebiet zurückzuziehen. Es kann unmöglich in der Absicht der Bundesverträge gelegen haben, aus dem Bundesgebiete eine Art von fester Burg zu machen, aus welcher heraus die Staaten, welche zugleich auswärtige Besitzungen haben, andere fremdländische Regierungen nach Belieben und ohne Veranlassung angreifen könnten, um im Falle eines üblen Ausgangs sich auf die Assekuranz des Bundes zurückzuziehen, sich innerhalb des Bundesgebietes zu strategischen Zwecken frei zu bewegen und aus demselben hervor Ausfälle zu machen, während dem ursprünglich angegriffenen Gegner das Betreten des deutschen Teils des Kriegstheaters bei Strafe eines Bundeskrieges untersagt bleibt.

Das Korrektiv für solche Vorkommnisse liegt in den Artikeln 36 und 37.

Ich erlaube mir, auf die letzteren lediglich g. aufmerksam zu machen und höherem Ermessen anheimzustellen, ob und wieweit die Konsequenzen des zweiten Alinea von Artikel 36 und des zweiten Satzes von Artikel 37 weiter in Betracht zu ziehen und etwa wenigstens der Fall einer Abmahnung Österreichs ins Auge zu fassen sei.

Es könnte vielleicht unter irgendwelchen Eventualitäten der Zukunft für uns von Wert sein, eine derartige Verwahrung und Verwarnung wenigstens versucht und allen Ansprüchen, welche das Ausland an die vertragsmäßige Polizei des Bundes über eigenmächtige Mitglieder desselben erheben kann, genügt zu haben.

---

[1]) Feldjäger.

[2]) Vgl. den Wortlaut der Wiener Schlußakte, gedruckt u. a. bei Zeumer, Quellensammlung zur Geschichte der deutschen Reichsverfassung, 2. Aufl., Tübingen 1913, Nr. 219 (S. 545 ff.).

17. Privatschreiben an Minister v. Schleinitz.

28./16. April 1859.

E. E. wollen mir gestatten, meinem beifolgenden Immediatbericht[1]) wenige Worte hinzuzufügen. Zunächst um die Länge desselben zu entschuldigen, da bei den seltenen Gelegenheiten der Stoff sich anhäuft, schnell veraltet und durch die Telegraphie schon des Interesses beraubt ist. Dann um E. E. meinen gehorsamsten und aufrichtigsten Dank für die Ernennung von Croy zu sagen, dessen Ankunft ich mit Freuden entgegensehe.

Bei Gelegenheit der Leichenfeier des Fürsten Hohenlohe, welcher S. M. der Kaiser beiwohnte, sah ich soeben den Fürsten Gortschakow. Derselbe hielt mich nach Beendigung der Zeremonie in der Kirche zurück und sprach mir, gestützt auf den mit Totenköpfen gezierten Katafalk, seine ganze Empfindlichkeit über den englischen Vermittlungsversuch aus. Ich gebe seine Worte ungefähr im Urtext: Je leur souhaite tout le succès imaginable, mais je ne leur cacherai pas notre surprise de voir l'Angleterre se détacher brusquement d'un concert qui s'était formé sur les bases proposées par l'Angleterre. Cela n'est pas de nature à encourager à une action commune avec l'Angleterre pour l'avenir.

S. M. der Kaiser hatte schon mehrmals Mißtrauen gegen England geäußert und behauptet, daß es doppeltes Spiel spiele; Gortschakow und die Beliebtheit von Sir John Crampton hatten dieser keimenden Mißstimmung entgegengewirkt. Jetzt aber schließt man sich verdrießlich und in verletzter Eigenliebe noch enger an Frankreich an, und Gortschakow hat mehr als früher Heimlichkeiten vor mir mit dem französischen Botschafter. Ich bedaure, daß ich so wenig Gelegenheit habe, den Kaiser zu sehen; seit meiner Antrittsaudienz bin ich ihm einige Male zufällig begegnet, aber nur das erstemal wechselte er einige Worte mit mir.

Bei der Unbestimmtheit von Werthern's Abreise habe ich den Feldjäger Hahn heute expediert, vielleicht kann ich durch Werthern weiteres schreiben.

Mit der ausgezeichnetsten Verehrung verharre ich . . .

18. Bericht vom 28./16. April 1859 an Minister v. Schleinitz, betr. russische Verstimmung über die von England übernommene Vermittlung. Savoyische Neutralität. Audienz Karolyis beim Zaren. — Vgl. Raschdau I S. 43 ff.

*19. Telegramm an Minister v. Schleinitz.

29. April 1859.

Le prince Gortschakow a déclaré au ministre d'Angleterre qu'il y a conventions écrites entre la Russie et la France, mais aucunement ennemies aux intérêts anglais; il m'a réitéré officiellement assurances analogues déjà mandées.[1]) Ses paroles au ministre d'Angleterre semblaient indiquer que la Russie est tenue à empêcher l'Autriche sortir triomphante de lutte et à assister, si l'Autriche assistée par l'Allemagne.

---

17. [1]) Vgl. Nr. 15.
19. [1]) Vgl. Nr. 15, S. 22.

20. Telegramm vom 29. April 1859 an Minister v. Schleinitz, betr. Anfrage des Herzogs von Montebello, ob Preußen bereit sein würde, neutral zu bleiben, falls Frankreich die Bundesgrenze achten würde. — Vgl. Raschdau I S. 46.

21. Bericht vom 29./17. April 1859 an Minister v. Schleinitz, betr. den französischen Vermittlungsvorschlag, üble Laune Gortschakows, Empfang des diplomatischen Korps anläßlich des kaiserlichen Geburtstages, Brief Kaiser Franz Josefs an den Zaren, Besprechungen Gortschakows mit den Gesandten von England, Frankreich und Preußen, das angebliche russisch-französische Bündnis, Unterredung mit dem französischen Botschafter wegen der von diesem angeregten neutralen Haltung Preußens, desgl. mit dem englischen Gesandten über Lokalisierung des Krieges, die eventuelle Neutralität Preußens, Unterredung mit Sir J. Crampton über den Argwohn des Zaren, daß England den Krieg wünsche wegen Sizilien und der Vorteile einer Schwächung Frankreichs. „What the Devil sollten wir mit Sizilien tun". Äußerungen des Zaren über die verschiedene Haltung Preußens und des übrigen Deutschlands. — Vgl. Raschdau I S. 47 ff.

22. Telegramm an Minister v. Schleinitz.

30. April 1859.

Kaiser Alexander hat mir eben auf Ball selbst gesagt, daß er uns gegenüber in betreff gesamter Bundesgrenzen Garantie eines französischen Versprechens, sie nicht zu überschreiten, schriftlich übernehmen wolle, wenn wir versprechen, Frankreich nicht anzugreifen. Sein Wunsch, den Krieg in Italien abzusperren, und sein Anerbieten, sich in dieser Weise zu binden, sei der beste Beweis, daß er keine bedenkliche Abrede mit Frankreich habe, zugleich auch das beste Mittel, sie zu verhüten.

*23. Telegramm an Minister v. Schleinitz.

30. April 1859.[1])

L'ambassadeur de France, en présence du prince Gortschakow, vient de me préciser son idée comme suit:

Déclaration réciproque et simultanée faite[2]) à St.-Pétersbourg et à Londres de la part de la France qu'elle respectera [le][3]) territoire germanique, et de la part de la Prusse qu'elle maintiendra sa neutralité. Selon le gré de la Prusse: garantie de la Russie et de l'Angleterre, secret absolu de toute la transaction et, si pour garder secret, il paraît utile, retrancher Londres l'Angleterre[4]) de combinaison ci-dessus. L'ambassadeur de France dit

[1]) Diese Depesche hat dem Prinzregenten anscheinend nicht vorgelegen, da sie keinen darauf bezüglichen Vermerk trägt.
[2]) Konzept: Déclarations réciproques et simultanées faites.
[3]) ergänzt nach dem Konzept.
[4]) Vorlage am Rande von der Hand des Dechiffreurs „sic!" Im Konzept steht zwischen „Londres" und „Angleterre" „et". „Londres" ist offenbar versehentlich geschrieben für „Russie"; „et" war bei der Depeschierung ausgefallen.

que la France, si elle reconnaît territoire germanique clos pour troupes françaises et ouvert pour autrichiennes, se doit compensation militaire de pouvoir dégarnir ses frontières au Rhin. Il y a apparence qu'il dépend de nous de limiter guerre à l'Italie et d'en préserver l Europe.

24. Telegramm an Minister v. Schleinitz.

1. Mai 1859.[1])

Der Brief des Kaisers von Österreich[2]) hat in vertraulichem Ton die Voraussetzung ausgesprochen, daß Österreich der Beistand Rußlands gegen das revolutionäre Prinzip nicht fehlen werde. Die Antwort Kaiser Alexanders II. drückt Bedauern aus, daß Österreich die Vorschläge Englands nicht angenommen habe, bereitwillig[3]) Friedensverhandlungen wieder aufzunehmen, und bemerkt,[4]) daß der Kaiser von Österreich[5]) aus Erfahrung wisse, wie schwer es werde, persönliche Gefühle den Interessen des Landes zu opfern. . . .

*25. Telegramm an Minister v. Schleinitz.

2. Mai 1859.

Informé par le baron de Budberg que lord Bloomfield continue à nous entretenir des traités secrets de la Russie, le prince Gortschakow m'engage à transmettre de nouveau déclaration officielle que la Russie n'a alliance offensive et défensive avec personne, qu'elle possède liberté d'action la plus parfaite et qu'après assurance donnée au ministre d'Angleterre et à moi, on doit être de mauvaise foi et vouloir semer discorde, pour soutenir bruits dont on connaît l'origine et la fausseté. Prince Gortschakow se plaint que Votre Excellence aurait désigné au ministre de France à Berlin nos derniers armements comme provoqués par ceux de la Russie. Publication et rédaction de l'article que j'envoie en clair,[1]) ordonnées par l'Empereur de Russie. La Sardaigne portera plainte contre l'Autriche à Berlin et Francfort s. M.

*26. Telegramm an Minister v. Schleinitz.

4. Mai 1859.

L'ambassadeur de France est venu me demander si je n'avais point de réponse de Berlin au sujet de la double déclaration de la Prusse et la France sur neutralisation du territoire germanique[1]) dont les garanties excluraient toute appréhension de liaison dangereuse entre la Russie et la France. J'ai répondu que question grave demande temps pour délibérer. Dois-je dire que j'attends réponse?[2])

---

24. [1]) Das Konzept eigenhändig.
[2]) Vgl. Nr. 21.
[3]) verstümmelt. Konzept: Bereitwilligkeit.
[4]) Konzept: Bemerkung.
[5]) Konzept: Kaiser Alexander.

25. [1]) Ein Dementi der Bündnisgerüchte im Journal de St. Petersburg.

26 [1]) Vgl. Nr. 23.
[2]) Auf der Depesche steht von der Hand des Prinzregenten mit Bleistift vermerkt: „Die Antwort habe ich noch nicht gesehen." Unter dem 6. Mai erging an Bismarck ein Erlaß, in dem es hieß: „Es

27. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.]

3. und 4. Mai 1859.

E. E. werden inzwischen meinen g. Bericht vom 27. April,[1]) die Bestimmungen der Bundesschlußakte betreffend, erhalten haben. Der Gedanke, welcher demselben zugrunde lag, war in mir durch eine zufällige Unterredung mit dem Herzog von Montebello hervorgerufen, welcher mir in Gegenwart des Fürsten Gortschakow die Frage vorgelegt hatte, wie es nach den Bundesverträgen zulässig sein könne, daß ein Mitglied des Bundes nach seinem Belieben einen Nachbarstaat angreifen und diesem, wenn er sich erfolgreich verteidige, die Barriere der Bundesgrenze und die Drohung des Bundeskrieges entgegenstellen könne; wenn die Bundesgarantie so absolut sei, daß sie auch dann, wenn Bundesglieder einen Angriffskrieg unternehmen oder ihre auswärtigen Nachbarn provozieren, der Gesamtheit die unbedingte Pflicht auferlege, den Ruhestörer zu schützen, so habe der Bund in diesem Punkt einen für die Nachbarn Deutschlands bedenklichen Charakter.

Ich erwiderte, daß das Recht der reindeutschen Staaten zur Kriegsführung durch die Bundesverträge beschränkt sei und daß namentlich die Artikel 36 und 37 der Schlußakte in dieser Beziehung eine Art von polizeilicher Gewalt des Bundes begründeten, deren Ausübung indessen gegen die Staaten mit außerdeutschen Besitzungen rechtlich und tatsächlich schwierig sei.

Ich habe dieser Besprechung, welche mir den Anstoß zu meinem Berichte vom 27. gab, bisher lediglich den Wert einer theoretischen Erörterung beigelegt und bin erst vor einigen Tagen durch die Frage des Fürsten Gortschakow, ob sich etwa an jene Artikel der Schlußakte Verhandlungen von einiger Aussicht auf Erfolg würden knüpfen lassen, wieder an diese Materie erinnert worden. Auch der Marquis Sauli hat dieselbe in ähnlicher Weise demnächst mit mir besprochen.

Ich habe beiden Herren geantwortet, daß die Bestimmungen der Art. 36 und 37 der Anschauungsweise der Majorität im Bunde einen großen Spielraum ließen, daß nach meiner äußerlichen Wissenschaft bei den meisten der Bundesglieder die Meinung vorwalte, daß Österreichs Haltung ihm durch das Bedürfnis der Verteidigung aufgedrungen sei und daß

---

geschieht auf ausdrücklichen Befehl S. K. H., daß ich in betreff der von dem Herzog von Montebello angeregten Idee Ihnen nachstehendes eröffne. Sie kennen den Hauptgesichtspunkt, von welchem geleitet wir unsere gegenwärtige politische Stellung eingenommen haben. Wir haben die Erhaltung des Friedens erstrebt, solange der Krieg noch nicht ausgebrochen war; jetzt, nachdem dies geschehen, werden alle unsere Bemühungen auf Wiederherstellung des Friedens gerichtet sein. Um zu diesem Ziele zu gelangen, halten wir zweierlei für geboten: einmal wünschen wir uns den kriegführenden Mächten gegenüber die volle Freiheit unserer Aktion zu bewahren; sodann aber wird es unser eifrigstes Bestreben sein, uns mit Rußland und England über diejenigen Grundlagen zu verständigen, welche dazu angetan sein dürften, im geeigneten Momente den kriegführenden Mächten als die Basis einer endlichen friedlichen Verständigung angelegt zu werden. Wir verhehlen uns nicht, daß der Gedanke einer solchen gemeinsamen Verständigung über eine geeignete künftige Friedensbasis zwischen den drei bisher vermittelnden Mächten zu erzielen, für den Augenblick große Schwierigkeiten darbietet, da einerseits hierfür in den italienischen Verhältnissen noch jeder neue Anknüpfungspunkt fehlt, andererseits aber bei dem gefährdeten Bestande des Ministeriums Derby für einen solchen Versuch sich auch in England kein sicherer Boden darbietet. Wir verzichten daher allerdings für den Augenblick darauf, Schritte in dieser Richtung zu tun. Das Ziel selbst aber behalten wir nichtsdestoweniger unverrückbar im Auge. Mit dem auf dieses Ziel gerichteten Bestreben würde es jedoch im Widerspruch stehen, wollten wir einer der kriegführenden Mächte gegenüber uns der Freiheit unserer Aktion begeben. Wie wir Österreich gegenüber eine bindende Erklärung sorgfältig vermieden haben, so werden wir auch Frankreich gegenüber uns die Freiheit unserer Entschlüsse vorbehalten müssen.“ Es wird B. anheimgestellt, sich dementsprechend gegen den Herzog von Montebello in derselben vertraulichen Art äußern zu wollen, in welcher dieser letztere ihm seine Ideen mitgeteilt habe.

[1]) Nr. 16.

bisher die Eigenschaft Österreichs als Bundesglied in seinen italienischen Händeln äußerlich nicht beteiligt erscheine. Es sei also nicht wahrscheinlich, daß eine Anzeige Sardiniens von seinen Streitigkeiten mit Österreich am Bunde den Erfolg haben werde, daß man eine Abmahnung Österreichs beschließe. In der Bundesversammlung eine Erörterung hervorzurufen, von welcher man erwarte, daß sie den Keim zu erneuten europäischen Friedensverhandlungen liefern werde[2]), erscheine mir nach meiner Kenntnis der dortigen Verhältnisse nicht praktisch. Die einzige Wirkung, welche meinem persönlichen Urteil nach ein Schritt Sardiniens am Bunde haben könnte, sei mehr formeller und juristischer Natur, indem er[3]) einem Einwande vorbeuge, welchen man Sardinien, falls dasselbe gegen die Rechtmäßigkeit einer Intervention[4]) des Bundes protestiere, entgegenhalten könne, den Einwand natürlich, daß das Turiner Kabinett die Bundesverfassung durch seinen Gesandten in Frankfurt kennen müsse und daß es daher, wenn es sich von einem Bundesgliede unrechtmäßig angegriffen geglaubt habe, seine Anzeige und Beschwerde darüber nach Art. 36 der Schlußakte rechtzeitig hätte anbringen können.

Fürst Gortschakow sagte mir nun gestern, wie ich telegraphisch bereits gemeldet habe,[5]) daß Sardinien in Berlin und Frankfurt über Österreich Beschwerde führen wolle; er wußte mir aber noch nicht zu sagen, ob dabei auf die Bestimmungen der Schlußakte Bezug genommen werde und ob der Gedanke dazu etwa durch den Herzog von Montebello infolge unseres früheren Gespräches angeregt worden sei. Die Nachricht des Fürsten Gortschakow stammte von Herrn von Fonton.

Derselbe hatte ihm vor einigen Tagen auch telegraphisch gemeldet, daß am Montag, den 2. c., entweder von Österreich oder von einem Staate, dessen Chiffre nicht zu entziffern war, in der Bundesversammlung der Antrag auf volle Mobilmachung des Bundesheeres gestellt werden würde. Von Preußen erwarte man eine energische Opposition, die Majorität für Österreich sei aber unzweifelhaft, falls nicht von Rußland und England entschiedene und selbst drohende Schritte bei den einzelnen deutschen Kabinetten vorher erfolgen würden. Herr von Fonton fügte hinzu, daß die kleinen Staaten durch den Mißbrauch der ihnen vermöge der Verträge von 1815 verliehenen Autonomie diese Verträge selbst antasteten und ihre Autonomie verwirkten. Der Fürst Gortschakow legt dem letzteren Räsonnement Fontons kein Gewicht bei, bemerkte aber, daß es allerdings schwer sein werde, wenn die deutschen Staaten es zum Kriege trieben, nach Beendigung desselben wieder einen Kongreß zusammenzubringen, welcher, gleich dem jetzt beabsichtigt gewesenen, die Erhaltung der Verträge von 1815 zur Vorbedingung haben würde.

Zu energischen Schritten bei den deutschen Kabinetten nach dem Antrage Fontons erklärte Fürst Gortschakow sich nicht berufen, weil dieselben einen neuen und einigermaßen berechtigten Vorwand zu Klagen über Rußlands Einmischung in die Bundesangelegenheiten liefern würden.

Die Bemerkung, daß gerade die kleinen deutschen Staaten am lebhaftesten darauf hindrängen, den bevorstehenden Krieg aus einem italienischen in einen allgemeinen europäischen zu verwandeln, während doch gerade sie mehr als die Großmächte das Interesse haben sollten, den Frieden und die Verträge zu erhalten, auf welchen allein ihre, der Stütze zur selbständigen Macht entbehrende Existenz beruhe, erregt hier bei allen denen,

---

[2]) Vorlage: werden.
[3]) Vorlage: sie.
[4]) Vorlage: Invention.
[5]) Vgl. Nr. 25.

welche die deutschen Verhältnisse und den Einfluß Österreichs auf dieselben nicht aus eigener Anschauung kennen, das größte Befremden. Nicht nur S. M. der Kaiser und der Fürst Gortschakow, sondern auch die Vertreter von Frankreich und England haben demselben wiederholt gegen mich Ausdruck gegeben. Je größer die Verstimmung hierüber ist, um so mehr haben die Erläuterungen über unsere neuesten Rüstungen befriedigt, zu welchen E. E. mir durch die telegraphische Weisung vom 30. v. M. den Auftrag erteilt hatten. Die Versuche der offiziösen österreichischen Blätter, unsere Rüstungen und Anträge am Bunde unumwunden als Ergebnis der mit dem Erzherzog Albrecht angeblich getroffenen Verabredungen hinzustellen, haben durch jene unsere Erklärungen den Boden verloren. Doch hätte man gewünscht, daß die maßlose Sprache eines Teils der Presse und namentlich der Kreuzzeitung einen stärkeren Widerspruch durch Veröffentlichungen seitens der Regierung fänden. Dabei klagt Herr von Budberg, daß die Äußerungen mancher hohen und den ah. Kreisen nahestehender Militärs im direktesten Widerspruch zu den amtlichen Äußerungen des Kabinetts ständen und in großen Kreisen falsche Vorstellungen über die Absichten des letzteren verbreite[6]). Die Nachricht, daß E. E. angeblich Herrn von Moustier gegenüber die Rüstungen Rußlands als Ursache der Verstärkung der unsrigen bezeichnet hätten, während ich auf Grund der Weisung E. E. vom Sonnabend eine anderweite Motivierung mitgeteilt hatte, befremdete hier einigermaßen, so daß ich für nötig hielt, E. E. telegraphisch von jenem Mißverständnis des Herrn von Moustier Anzeige zu machen.[7])

Das rückhaltlose Vertrauen, welches S. M. der Kaiser in die ah. Gesinnungen und Absichten S. K. H. des Prinzregenten setzt, macht es mir möglich, die Bestrebungen, mit welchen ich jedem Keim von Mißtrauen in betreff der Aufrichtigkeit unserer Politik entgegentrete, auf den Fürsten Gortschakow und auf gelegentliche Erörterungen mit dem Herzog von Montebello zu beschränken. Dagegen hat die Haltung Englands auch den Kaiser persönlich mit Mißtrauen und Sorge erfüllt. S. M. ist der Meinung, daß das englische Kabinett vielleicht von Hause aus, jedenfalls seit einigen Wochen, gegen die Sicherstellung des Friedens gleichgültig gewesen sei, wenn es nicht gar den Ausbruch des Krieges als Ausgangspunkt seiner Berechnung für innere und auswärtige Politik zulasse. S. M. besorgt, daß nur die Befürchtung, von dem englischen Volke für mitschuldig an dem Ausbruche des Krieges gehalten zu werden, und die Rücksicht auf die Wahlen das englische Kabinett nötigten, sich den Schein der Friedensliebe zu geben.

Ich habe geglaubt, im Sinne unserer Politik zu handeln, wenn ich bei Gelegenheit einer längeren Unterredung, welche mir der Kaiser auf dem Balle am 29. v. M.[8]) gestattete, mich bemühte, diesem Argwohn entgegenzuwirken, indem ich S. M. Mitteilung von vertraulichen Besprechungen mit Sir John Crampton machte, aus welchen unzweideutig hervorging, daß wenigstens dieser mein Kollege eifrig bestrebt ist, an der Erhaltung des Friedens mitzuarbeiten. Wenn ich hiermit und durch andere Auseinandersetzungen den Kaiser nicht zu beruhigen vermochte, so wird es doch dazu beigetragen haben, das wohlwollende Vertrauen zu erhalten, mit welchem S. M. den hiesigen Vertreter Englands beehrt, während dessen Beziehungen zum Fürsten Gortschakow sich zu erkälten anfangen.

Der letztere ist insbesondere über den einseitigen letzten Vermittelungsversuch Englands ungehalten und behauptet, daß es nicht Schwäche, sondern nur versteckte Berechnung sein könne, wenn England unmittelbar nach der rücksichtslosen Behandlung, die es von Öster-

---

[6]) Wohl verschrieben für „verbreiteten".
[7]) Vgl. Nr. 25.
[8]) Vgl. Nr. 22.

reich erfahren habe, und nach seinem Protest gegen dieselbe sich dazu hergebe, durch ein gemeinschaftliches Manöver mit Österreich den Schein der letzten Ablehnung eines friedlichen Versuches auf Frankreich zu werfen. Der Fürst klagt auch, daß Lord Augustus Loftus in Wien und namentlich Lord Bloomfield in Berlin eine Haltung beobachteten, welche von der ostensiblen Linie der Politik ihres Kabinetts zugunsten Österreichs abweiche, und daß sie dadurch dem Friedensbruch des Wiener Kabinetts Vorschub leisten. Lord Bloomfield, sagt er, habe sich unablässig bemüht, uns über unsere eigenen Absichten hinaus zu Kriegsrüstungen und zu einer feindseligen Haltung gegen Frankreich zu drängen, und wenn derselbe nach den von Rußland über angebliche Verträge mit Frankreich gegebenen Zusicherungen noch fortfahre, dergleichen unwahre Gerüchte zu einer aufregenden Einwirkung zu benutzen, so müsse man daraus nachteilige Schlüsse für die Friedensliebe des englischen Kabinetts ziehen. Wenn die Vertreter Englands an den übrigen deutschen Höfen, wo ihnen weniger Selbstgefühl und Besonnenheit gegenüberständen als bei uns, nur[9]) gleiche Haltung beobachteten, so falle die Mitschuld an der gefährlichen Aufgeregtheit der deutschen Regierungen dem englischen Kabinett zur Last. England behauptet,[10]) die Lokalisierung des Krieges zu wollen, und mache unter dem Vorwande dieses Bestrebens Vorstellungen gegen die Rüstungen Rußlands, während es sich doch sagen müsse, daß alle Hoffnung auf diese Lokalisierung verloren gehe, sobald andre deutsche Staaten sich zugunsten Österreichs an dem Krieg beteiligten.

Auf die Interpellation Sir John Cramptons in betreff der Bestimmung des „Lüdersschen Korps", welches sich an der österreichischen Grenze zusammenziehe, hat Fürst Gortschakow erwidert, daß ein Lüderssches [Korps] bisher nicht existiere; im übrigen sei es kein Geheimnis, daß der Kaiser Rüstungen angeordnet habe. Wenn aber außer den kriegführenden Mächten selbst ganz Deutschland sich auf den Kriegsfuß setze, die Türkei ihre Heere sammle und England, abgesehen von den kriegerischen Vorbereitungen, welche es an seinen Küsten und in seinen Häfen ins Werk setze, starke Flotten nach dem Mittelmeere zu senden erkläre, so könne Rußland nicht zugemutet werden, daß es allein auf dem Friedensfuß bleiben solle, zumal da seine geographischen Verhältnisse ihm nicht gestatteten, Rüstungen im Falle des Bedürfnisses mit derselben Schnelligkeit zu bewirken, wie dies bevölkerteren Ländern möglich sei. Wolle England ebenso ehrlich wie Rußland die Lokalisierung des Krieges, so habe es dieses System zunächst bei den deutschen Regierungen zur Anerkennung zu bringen, denn von diesen und nicht von Rußland sei der erste Anstoß zur Generalisierung des Krieges zu befürchten.

Sir John Crampton hat mir noch heute wiederholt, daß eine Absicht des englischen Kabinetts, den Krieg zuzulassen, während man ihn hätte hindern können, durchaus in das Reich der Unmöglichkeiten gehöre. Wenn seine Regierung einen politischen Fehler mache, so könne es höchstens der sein, daß sie in dem übereifrigen Bestreben, sich den Beweis vor dem Parlamente zu sichern, daß sie alles für den Frieden getan habe, vielleicht zu ängstlich und zu vielseitig in ihren Versuchen gewesen sei. Sir John sah in dieser Frage die gefährlichste Klippe für den Bestand des jetzigen Ministeriums; nicht, weil er besorgte, daß man in England die Aufrichtigkeit der Friedensliebe des Kabinetts bezweifeln werde, sondern weil die Gegner des Kabinetts die Zweckmäßigkeit der zur Erhaltung des Friedens angewandten Mittel bestreiten würden. Es werde sehr schwer halten, die Masse der über auswärtige Verhältnisse unwissenden englischen Wähler davon zu

[9]) So die Vorlage. Vielleicht verschrieben für „eine".
[10]) Offenbar verschrieben für „behaupte".

überzeugen, daß das volle Gewicht des englischen Einflusses, richtig verwandt, nicht hingereicht haben sollte, um den Frieden Europas gegen willkürliche Störungen durch einzelne Regierungen zu sichern.

Graf Derby sei ohnehin der Geschäfte seit langer Zeit überdrüssig und behalte sie nur aus persönlicher Rücksicht auf die dringenden Wünsche Ihrer Majestät der Königin. Es sei daher nicht unmöglich, daß ein Kabinettswechsel stattfinden werde, und dann gelange vermutlich Lord Palmerston ans Ruder, welcher sich in den Mittelklassen der englischen Bevölkerung des Rufes überlegener Geschicklichkeit in der Handhabung auswärtiger Geschäfte erfreue.

4. Mai. In der hiesigen diplomatischen Tätigkeit, welche bisher in täglichen Konferenzen der Gesandten der Großmächte mit dem Fürsten Gortschakow ihren hauptsächlichen Ausdruck fand, ist seit dem Ende der vorigen Woche ein gewisser Stillstand eingetreten, während dessen mit Spannung den Nachrichten aus Italien über Kriegsereignisse und aus Berlin und London über die Aufnahme, welche das System der Lokalisierung des Krieges dort findet, entgegengesehen wird. Der Herzog von Montebello hat seinen ursprünglich gesprächsweise hingeworfenen Andeutungen über die Neutralisierung des Bundesgebietes in weiterer gelegentlicher Besprechung eine immer bestimmtere Form gegeben und behandelt dieselben jetzt, wenn er sich erkundigt, ob ich eine Antwort erhalten habe, gewissermaßen als amtlich gemachte Proposition. Zur Entgegennahme solcher würde ich mich ohne besondere Ermächtigung von E. E. nicht berufen gefühlt haben. Bei der Wichtigkeit der Frage für den Frieden aller bisher nicht beteiligter Staaten habe ich nicht umhin gekonnt, E. E. die gemachten Eröffnungen telegraphisch zu melden,[11]) und wird der Fortschritt derselben zur größeren Bestimmtheit aus der Fassung meiner Depeschen ersichtlich gewesen sein. Die letzteren sind, der Bedeutsamkeit der Sache entsprechend, so ausführlich gewesen, daß ich denselben kaum etwas hinzuzufügen wüßte.

Auch der englische Gesandte hat auf die Anfrage, zu welcher er in derselben Weise wie ich, nur etwas später und direkt durch Fürst-Gortschakow veranlaßt worden war, noch keine Antwort aus London erhalten. Die am Freitag abend von Sr. M. dem Kaiser gegen mich ausgesprochene Bereitwilligkeit, die Garantie gegen jedes Überschreiten der Bundesgrenze durch französische Truppen übernehmen zu wollen,[12]) hat der Fürst Gortschakow seitdem in wiederholten Äußerungen zu mir und zu Sir J. Crampton bestätigt, indem er mit Bezugnahme auf die Gerüchte über russisch-französische Verträge hinzufügte, wie in der Übernahme einer solchen Bürgschaft durch Rußland die beste Widerlegung jener Gerüchte liege und wie es nunmehr nur noch von unseren Kabinetten abhänge, sich durch Annahme des vom Herzog von Montebello aufgestellten Vorschlages eine sichere Garantie dafür zu verschaffen, daß auch nach Ausbruch des Krieges keine Verbindungen von beunruhigender Tendenz zwischen den Kabinetten von Petersburg und Paris eingegangen werden könnten. Auch für Österreich müsse eine große Beruhigung in einem Abkommen liegen, welches ihm die Sicherheit gewähre, daß seine Gegner im Falle siegreichen Vordringens an den Grenzen der österreichischen Bundesländer haltmachen und den Haupthafen Österreichs, Triest, als neutral behandeln müßten, während Österreich sich der Hilfsmittel seiner deutschen Provinzen und der[13]) Freiheit, dieselben als eine für den Feind unzugängliche Basis strategischer Operationen zu benutzen, nach Belieben bedienen werde.

[11]) Vgl. Nr. 23 und 26.
[12]) Vgl. Nr. 22.
[13]) Vorlage: die.

Wenn Frankreich diese Ungleichheit der militärischen Vorteile durch ein feierliches Versprechen sanktioniere, so dürfe es dafür, wie der Herzog von Montebello sagt, eine Kompensation in Anspruch nehmen, welche es darin finden werde, daß man ihm gestatte, seine nordöstlichen Grenzen von Truppen zu entblößen[14]) und damit zugleich für Deutschland jedes Motiv des Argwohns gegen französische Invasionsgelüste zu beseitigen.

Indem ich der ah. Entscheidung Sr. K. H. des Prinz-Regenten in betreff der vorliegenden Frage in Untertänigkeit entgegensehe, erlaube ich mir die g. Bemerkung, daß durch eine uns von England und Rußland in der gedachten Weise gestellte identische Bürgschaft nicht nur der bisherige Bestand unserer Beziehungen zu Rußland gesichert, sondern ein neues Element gewonnen sein würde, um eine Entfremdung zwischen Rußland und England zu verhüten, wie es meines unvorgreiflichen Dafürhaltens in unserem politischen Interesse liegt[15]).

Für den Fall, daß es nicht gelingen sollte, den Krieg auf Italien zu beschränken, kann ich auch heute der Ungewißheit zukünftiger Eventualitäten gegenüber als Leitfaden meines Urteils nur die schon ausgesprochenen und von allen meinen Kollegen, auch von Graf Karolyi geteilte Überzeugung festhalten, daß Rußland, solange es überhaupt noch kriegsfähig ist, nicht zugeben werde, daß Österreich siegend aus dem zu gewärtigenden Konflikte hervorgeht. Wenn der Kaiser dieselbe Abneigung gegen Österreich hegt, wie sein Minister, so erreicht die Vorliebe S. M. für Frankreich allerdings nicht die gleiche Höhe, wie die des Fürsten Gortschakow; es soll sogar in diesen Tagen von den Gegnern des Fürsten ein Versuch gemacht worden sein, den Kaiser zu überzeugen, daß sein Minister sich von Frankreich in einer den russischen Interessen nachteiligen Weise ins Schlepptau nehmen lasse. Auf ganz unverbürgte Gerüchte hin nennt man den Fürsten Orlow, den Generalgouverneur von Finnland Grafen Berg und einige andere hochstehende Personen, aber nicht den Grafen Nesselrode, als beschäftigt mit dem Plane, die Wahl des Kaisers auf Baron Meyendorff an Stelle des Fürsten Gortschakow zu lenken. Ich zweifle, daß der Baron, den ich häufig sehe, gern bereit sein würde, diese Stellung zu übernehmen. Wie dem auch sei, gewiß ist die Meinung des Kaisers über Frankreich grundverschieden von jener sympathischen Bewunderung, mit welcher so viele unter den Nationalrussen ihre Blicke nach Paris richten. Aber abgesehen von der dankbaren Erinnerung, welche S. M. für das Verhalten des Kaisers Napoleon während und nach den Pariser Friedensunterhandlungen bewahrt, ist es für Rußland nach seiner dermaligen Stellung zu Österreich und in Ermangelung sicherer Beziehungen mit England nicht wohl möglich, es zu einer Schwächung oder Demütigung Frankreichs und zu dem damit mutmaßlich verbundenen Sturz der napoleonischen Dynastie kommen zu lassen und so den Stützpunkt zu verlieren, welchen die russische Politik in den gegenwärtigen Beziehungen zu Frankreich gewonnen hat. Sobald Frankreich infolge der Parteinahme des übrigen Deutschlands für Österreich von einer Übermacht bedroht wäre, dürfte Rußland meiner Ansicht nach auch dann, wenn das mächtige Element des Hasses gegen Österreich hier nicht tätig wäre und wenn von jeder Versuchung, welche in der Gestaltung der orientalischen Angelegenheiten liegen kann, Abstand genommen würde, lediglich aus Motiven der politischen Gleichgewichtsberechnung, keinen Augenblick anstehen, den Franzosen durch einen Angriff auf Österreich Luft zu machen.

---

[14]) Vgl. Nr. 23.
[15]) Vgl. oben S. 30.

Österreich spielt unzweifelhaft, wenn es zum allgemeinen Kriege kommt, ein sehr hohes Spiel, aber ebendeshalb ist auch, falls es glücklich spielt, der Gewinn ein außerordentlich großer. Wenn es ihm gelänge, die ausschließlich unter österreichischen Impulsen entstandene und durchweg österreichisch gefärbte deutsche Bewegung siegend gegen Frankreich, vielleicht gar mit unserer Hilfe bis Paris zu führen, so würde Österreich nicht nur die unbedingte Herrschaft über Italien, sondern auch, ungeachtet der Staatsbankerotte, die es schon gemacht hat und noch machen wird, eine so dominierende Stellung in Deutschland gewinnen, daß Preußen auf lange Zeit hin in den Schatten und in zweite Linie gestellt wäre. Selbst wenn wir uns an den Siegen Österreichs beteiligt und dieselben durch unsere mächtige Hilfe vorzugsweise ermöglicht hätten, würde m. E. der Umstand, daß wir lediglich als verstärkende Kraft für einen von Österreich wider unseren Willen vorbereiteten und ausgeführten Stoß gedient hätten, gerade dazu beitragen, uns als eine Macht zu kennzeichnen, welche die Impulse deutscher Politik nicht zu geben, sondern zu empfangen bestimmt ist.

Sollte diese meine Anschauung der Zukunft richtig sein, so glaube ich nicht zu weit zu gehen, wenn ich behaupte, daß auch wir nicht zugeben können, daß Österreich die Aufgabe, welche es sich für den bevorstehenden Krieg gestellt zu haben scheint, triumphierend durchführe.

Je unerfreulicher für uns die Alternative sein muß, die Konsequenzen eines etwaigen österreichischen Siegeslaufes über uns ergehen zu lassen, oder in den letztern unter Zerstörung der bisherigen Bundesverhältnisse hemmend einzugreifen, um so dringender empfiehlt es sich, wie mir scheint, den Ereignissen vorzubeugen, aus welchen derartige Konsequenzen sich entwickeln könnten. Bleibt der Krieg auf Italien beschränkt, so kann ein mächtiger Einfluß auf die Gestaltung der Friedensbedingungen den inzwischen geschonten Kräften Preußens und Deutschlands nicht entgehen. Wird der Krieg aber ein allgemeiner, so hätte er für uns nur dann einen Kampfpreis, welcher den erschöpfenden Anstrengungen, die er uns auferlegt, entsprechen würde, wenn wir uns nicht auf der Seite Österreichs und seiner Bundesgenossen befänden. Diese Annahme würde nur in dem Fall ausgeschlossen sein, wenn wir schon vor unserem Anschluß an die Sache Österreichs von letzterem Zugeständnisse erlangten, deren Anerkennung nach siegreichem Verlauf des Kampfes demnächst erst bei den schwächeren Bundesgenossen, welche mit uns gemeinschaftlich gesiegt haben würden, auch wider deren Willen durchgesetzt werden müßte; ein System, welches weder vom Standpunkt der politischen Moral, noch von demjenigen der Sicherheit seiner Erfolge erhebliche Vorzüge vor dem entgegengesetzten eines offenen Bruches mit Österreich und seinen Verbündeten haben würde, insbesondere wenn uns durch den Mißbrauch der Bundesverhältnisse und der Majoritätsbeschlüsse ein rechtmäßiger Anlaß geboten würde.

Ein Krieg, den wir im Bunde mit Österreich und den deutschen Mittelstaaten führen, kann uns nicht wohl irgendein wünschenswertes Äquivalent für die Anstrengungen und Gefahren gewähren, welche er mit sich bringt, und der Sieg, zu welchem wir Österreich verhelfen würden, bringt Konsequenzen mit sich, vermöge deren wir demnächst von Österreich und seinen Bundesgenossen schwerlich weniger zu befürchten haben würden als von Frankreich im Falle einer Niederlage Österreichs.

Ich ziehe hieraus den Schluß, daß wir die Teilnahme am Kriege insoweit vermeiden müssen, als wir sie nicht zu einer vorteilhaften Umgestaltung unseres Bundesverhältnisses benutzen können oder wollen; daß wir ferner ein Interesse haben, den Sieg Österreichs über Frankreich ebensowenig zuzulassen als eine Verletzung des deutschen Territoriums durch Frankreich, und daß für den Augenblick die Lokalisierung des Krieges, mit der

Bürgschaft Rußlands und, wo möglich, Englands gegen Verletzungen der deutschen Grenze durch Frankreich, ein glückliches Resultat preußischer Politik darstellen würde.

E. E. höherem Ermessen beehre ich mich diese Betrachtungen zu geneigter Würdigung vorzulegen.

*28. Telegramm an Minister v. Schleinitz.

9. Mai 1859.

Fürst Gortschakow bittet um unsere Unterstützung bei der Pforte für die Investitur von Cusa, da die Pariser Konferenz[1]) gestört und Provisoria in der orientalischen Frage gefährlich, hat auch Bedenken jetzt, nachdem bereits Aufruhr in Herzegowina, an Ustav[2]) zu rütteln, will Milosch Ruhe und status quo empfehlen. Willisens Sendung[3]) macht dem Fürsten Gortschakow Sorge, daß wir dem Drang der kleinen Staaten weichen; ich widerspreche dem bestimmt und Baron Budberg auch.

29. Privatschreiben an Minister v. Schleinitz.

12. Mai 1859.

E. E. sage ich meinen g. Dank für die so reiche und interessante Expedition, welche ich vorgestern abend durch Feldjäger Hahn erhalten habe. Im Laufe des gestrigen Tages habe ich Gelegenheit gefunden, mich in der allgemeinen Richtung der mir zugegangenen Mitteilungen gegen den Fürsten Gortschakow auszusprechen. Mein beifolgender Bericht enthält darüber näheres, und erlaube ich mir in diesen Zeilen eine andre Seite der Frage zur Sprache zu bringen, welche ich in amtlicher Form nicht mit derselben Offenheit zu berühren wage, da ich noch nicht weiß, bis zu welchem Grade sie E. E. als verdammliche Ketzerei erscheinen wird.

Aus den acht Jahren meiner Frankfurter Amtsführung habe ich als Ergebnis meiner Erfahrungen die Überzeugung mitgenommen, daß die dermaligen Bundeseinrichtungen für Preußen im Frieden eine drückende, in kritischen Zeiten eine lebensgefährliche Fessel bilden, ohne uns dafür dieselben Äquivalente zu gewähren, welche Österreich, bei einem ungleich größern Maße eigner freier Bewegung, aus ihnen zieht. Beide Großmächte werden von den Fürsten und Regierungen der kleinern Staaten nicht mit gleichem Maße gemessen; die Auslegung des Zweckes und der Gesetze des Bundes modifiziert sich nach den Bedürfnissen der österreichischen Politik. Ich darf mich E. E. Sachkenntnis gegenüber der Beweisführung durch detailliertes Eingehn auf die Geschichte der Bundespolitik seit 1850 enthalten und beschränke mich auf die Nennung der Rubriken von der Wiederherstellung des Bundestages, der deutschen Flottenfrage, der Zollstreitigkeiten, der Handels-, Preß- und Verfassungsgesetzgebung, der Bundesfestungen Rastatt und Mainz, der Neuenburger und der orientalischen Frage. Stets haben wir uns derselben kompakten Majorität, demselben Anspruch auf Preußens Nachgiebigkeit gegenüber gefunden. In der orientalischen Frage erwies sich die Schwerkraft Österreichs der unsrigen so überlegen, daß selbst die

[1]) Der internationalen Pariser Konferenz lag die Ausführung der Bestimmungen des Pariser Friedens vom 30. März 1856 ob, wozu die Einsetzung eines Fürsten in der Moldau und Walachei gehörte.

[2]) Konzept: serbische Verfassung. Ustav (russisch, s. v. a. Ordnung, Satzung) ist die Bezeichnung für die serbische Verfassung.

[3]) Der General Adolf v. Willisen wurde preußischerseits am 9. Mai nach Wien entsendet. Über diese Mission vgl. Sybel, Begründung des Deutschen Reiches II 323 f.

Übereinstimmung der Wünsche und Neigungen der Bundsregierungen mit den Bestrebungen Preußens ihr nur einen weichenden Damm entgegenzusetzen vermochte. Fast ausnahmslos haben uns unsre Bundesgenossen damals zu verstehn gegeben oder selbst offen erklärt, daß sie außerstande wären, uns den Bund zu halten, wenn Österreich seinen eignen Weg gehe, obschon es unzweifelhaft sei, daß das Bundesrecht und die wahren deutschen Interessen unsrer friedlichen Politik zur Seite ständen; dies war damals wenigstens die Ansicht fast aller Bundesfürsten. Würden diese den Bedürfnissen oder selbst der Sicherheit P r e u ß e n s jemals in ähnlicher Weise die eignen Neigungen und Interessen zum Opfer bringen? Gewiß nicht, denn ihre Anhänglichkeit an Österreich beruht überwiegend auf solchen Interessen, welche beiden das Zusammenhalten g e g e n Preußen, das Niederhalten jeder Fortentwickelung des Einflusses und der Macht Preußens als dauernde Grundlage ihrer gemeinschaftlichen Politik vorschreiben. Ausbildung des Bundesverhältnisses mit österreichischer Spitze ist das natürliche Ziel der Politik der deutschen Fürsten und ihrer Minister; sie kann in ihrem Sinne nur auf Kosten Preußens erfolgen und ist notwendig nur gegen Preußen gerichtet, solange Preußen sich nicht auf die nützliche Aufgabe beschränken will, für seine gleichberechtigten Bundesgenossen die Assekuranz gegen zu weit gehendes Übergewicht Österreichs zu leisten und das Mißverhältnis seiner Pflichten und seiner Rechte im Bunde, ergeben in die Wünsche der Majorität, mit nie ermüdender Gefälligkeit zu tragen. Diese Tendenz der mittelstaatlichen Politik wird mit der Stetigkeit der Magnetnadel nach jeder vorübergehenden Schwankung wieder hervortreten, weil sie kein willkürliches Produkt einzelner Umstände oder Personen darstellt, sondern ein natürliches und notwendiges Ergebnis der Bundesverhältnisse für die kleinern Staaten bildet. Wir haben kein Mittel, uns mit ihr innerhalb der gegebenen Bundesverträge dauernd und befriedigend abzufinden.

Seitdem unsre Bundesgenossen vor neun Jahren unter der Leitung Österreichs begonnen haben, aus dem bis dahin unbeachteten Arsenal der Bundesgrundgesetze die Prinzipien ans Tageslicht zu fördern, welche ihrem Systeme Vorschub leisten können, seit die Bestimmungen, welche nur eine Bedeutung im Sinne ihrer Stifter haben konnten, soweit sie von dem Einverständnisse Preußens und Österreichs getragen werden, einseitig zur Bevormundung preußischer Politik auszubeuten versucht werden, haben wir unausgesetzt das Drückende der Lage empfinden müssen, in welche wir durch die Bundesverhältnisse und ihre schließliche historische Entwicklung versetzt worden sind. Wir mußten uns aber sagen, daß in ruhigen und regelmäßigen Zeiten wir das Übel durch geschickte Behandlung wohl in seinen Folgen abzuschwächen, aber nichts zu seiner Heilung zu tun vermochten. In gefahrvollen Zeiten, wie es die jetzigen sind, ist es zu natürlich, daß die andre Seite, welche sich im Besitz aller V o r t e i l e der Bundeseinrichtungen befindet, gern zugibt, daß manches Ungehörige geschehn sei, aber im „allgemeinen Interesse" den Zeitpunkt für durchaus ungeeignet erklärt, um vergangne Dinge und „innere" Streitigkeiten zur Sprache zu bringen. Für uns aber kehrt eine Gelegenheit, wenn wir die jetzige unbenutzt lassen, vielleicht nicht sobald wieder, und wir sind später von neuem auf die Resignation beschränkt, daß sich in regelmäßigen Zeiten nichts an der Sache ändern läßt.

S. K. H. der Prinzregent haben nach dem Rate E. E. eine Haltung angenommen, welche den ungeteilten Beifall aller derer hat, denen ein Urteil über preußische Politik beiwohnen kann und die sich dasselbe nicht durch Parteileidenschaften getrübt haben. In dieser Haltung sucht ein Teil unsrer Bundesgenossen durch unbesonnene und fanatische Bestrebungen uns irre zu machen. Wenn die Staatsmänner von Bamberg so leichtfertig bereit

sind, dem ersten Anstoß des Kriegsgeschreis der urteilslosen und veränderlichen Tagesstimmung zu folgen, so geschieht das vielleicht nicht ganz ohne tröstende Hintergedanken an die Leichtigkeit, mit der ein kleiner Staat im Fall der Not die Farbe wechseln kann. Wenn sie sich aber dabei der Bundeseinrichtungen bedienen wollen, um eine Macht wie Preußen ins Feuer zu schicken, wenn uns zugemutet wird, Gut und Blut für die politische Weisheit und den Tatendurst von Regierungen einzusetzen, denen unser Schutz unentbehrlich zum Existieren ist, wenn diese Staaten, deren gesamter Bestand einem Dritteil unsrer Armee militärisch nicht gewachsen ist, uns den leitenden Impuls geben wollen, und wenn sie als Mittel dazu bundesrechtliche Theorien in Aussicht nehmen, mit deren Anerkennung alle Autonomie preußischer Politik aufhören würde — dann dürfte es m. E. an der Zeit sein, uns zu erinnern, daß die Führer, welche uns zumuten, ihnen zu folgen, andern Interessen dienen als preußischen, und daß sie die Sache Deutschlands, welche sie im Munde führen, so verstehn, daß sie nicht zugleich die Sache Preußens sein kann, wenn wir uns nicht aufgeben wollen.

Ich gehe vielleicht zu weit, wenn ich die Ansicht äußere, daß wir jeden rechtmäßigen Anlaß, welchen unsre Bundesgenossen uns bieten, mit Eifer ergreifen sollten, um die Rolle der Verletzten zu übernehmen und aus dieser zu derjenigen Revision unsrer gegenseitigen Beziehungen zu gelangen, deren Preußen bedarf, um in geregelten Beziehungen zu den kleinern deutschen Staaten dauernd leben zu können. Ich glaube, wir sollten den Handschuh, den Bayern uns hinwerfen zu wollen scheint, bereitwillig aufnehmen und kein Unglück, sondern einen Fortschritt zur Krisis der Besserung darin sehn, wenn eine Majorität in Frankfurt einen Beschluß faßt, in welchem wir eine Überschreitung der Kompetenz, eine willkürliche Änderung des Bundeszweckes, also einen Bruch der Bundesverträge finden können, je unzweideutiger die Verletzung zutage tritt, desto besser. In Österreich, Frankreich, Rußland finden wir die Bedingungen nicht leicht wieder so günstig, um uns eine Verbesserung unsrer Lage in Deutschland zu gestatten, und unsre Bundesgenossen sind auf dem besten Wege, uns vollkommen gerechten Anlaß dazu zu bieten, auch ohne daß wir ihrem Übermute durch unsre eigne Geschicklichkeit in unauffälliger Weise nachhelfen. Sogar die Kreuzzeitung wird, wie ich eben aus der Sonntagsnummer ersehe, in ihrem blinden Eifer stutzig bei dem Gedanken, daß eine Frankfurter Majorität ohne weitres über die preußische Armee disponieren könnte. Nicht bloß an diesem Blatt habe ich bisher mit Besorgnis die Wahrnehmung gemacht, welche Alleinherrschaft sich Österreich in der deutschen Presse durch das geschickt angelegte Netz seiner Beeinflussung geschaffen hat, und wie es diese Waffe zu handhaben weiß. Ohne dieselbe wäre die sogenannte öffentliche Meinung schwerlich zu dieser Höhe montiert worden; ich sage die sogenannte, denn das wirkliche Gros der Bevölkerung ist niemals für den Krieg gestimmt, wenn nicht die tatsächlichen Leiden schwerer Bedrückung es gereizt haben. Es ist soweit gekommen, daß kaum noch unter dem Mantel allgemein deutscher Gesinnung ein preußisches Blatt sich zu preußischem Patriotismus zu bekennen wagt. Die allgemeine Piepmeierei (verzeihen E. E. diesen so bezeichnenden Ausdruck) spielt dabei eine große Rolle, nicht minder die Zwanziger[1]), die Österreich zu diesem Zwecke niemals fehlen. Die meisten Korrespondenten schreiben für ihren Lebensunterhalt, die meisten Blätter haben die Rentabilität zum Hauptzwecke, und an einigen unsrer Berliner und andrer Blätter vermag ein erfahrner Leser leicht zu erkennen, ob sie eine Subvention Österreichs wiederum erhalten haben, sie bald erwarten, oder sie durch

[1]) d. h. die Zwanziguldenstücke.

drohende Winke herbeiführen wollen. Die Kreuzzeitung tut gratis, was Koller irgend wünschen kann. Die andern kombinieren ihre Richtungen nach den Rücksichten, welche sie teils auf die Subvention, teils auf das Abonnement zu nehmen haben.

Ich weiß nicht, ob wir nicht unsre offiziöse Einwirkung auf die Presse zu sehr eingeschränkt haben, und ich glaube, daß wir einen erheblichen Umschlag in die Stimmung bringen könnten, wenn wir gegen die Überhebungen unsrer deutschen Bundesgenossen, besonders Bayerns, die Saite selbständiger preußischer Politik in der Presse anschlügen. Vielleicht geschehn in Frankfurt Dinge, welche uns den vollsten Anlaß dazu bieten. Bayern kann seine 108 000 M. (?) unmöglich lange demonstrativ auf den Beinen halten; das Münchner Kabinett wird seit dem Eintritt Schrencks, wenn dieser seiner Vergangenheit nicht untreu wird, sich viel entschiedener als bisher an Österreich anschließen, und Pfordten wird das Bedürfnis haben, die Augen der Welt auf die Beratungen der Bundesversammlung zu lenken.

In diesen Eventualitäten kann sich, wie E. E. mir bereits in einer telegraphischen Depesche andeuteten, die Weisheit unsrer militärischen Vorsichtsmaßregeln noch nach andern Richtungen hin betätigen und unsrer Haltung Nachdruck geben. Dann wird das preußische Selbstgefühl einen ebenso lauten, und vielleicht folgenreicheren Ton geben, als das bundestägliche. Das Wort „deutsch“ für „preußisch“ möchte ich gern erst dann auf unsre Fahne geschrieben sehn, wenn wir enger und zweckmäßiger mit unsern übrigen Landsleuten verbunden wären, als bisher; es verliert von seinem Zauber, wenn man es schon jetzt, in Anwendung auf seinen bundestäglichen Nexus, abnützt.

Ich fürchte, daß E. E. mir in diesem brieflichen Streifzuge in das Gebiet meiner frühern Tätigkeit ein ne sutor ultra crepidam im Geiste zurufen; aber ich habe auch nicht gemeint, einen amtlichen Vortrag zu halten, sondern nur das Zeugnis eines Sachverständigen wider den Bund ablegen wollen. Ich sehe in unserm Bundesverhältnis ein Gebrechen Preußens, welches wir früher oder später ferro et igni werden heilen müssen, wenn wir nicht beizeiten in günstiger Jahreszeit eine Kur dagegen vornehmen. Wenn heut lediglich der Bund aufgehoben würde, ohne etwas andres an seine Stelle zu setzen, so glaube ich, daß schon auf Grund dieser negativen Errungenschaft sich bald bessre und natürlichere Beziehungen Preußens zu seinen deutschen Nachbarn ausbilden würden, als die bisherigen. Wenn wir zu ihnen analoge Verhältnisse hätten, wie Österreich vermöge der jetzt angefochtenen Verträge sie zu den italienischen Herzogtümern hatte, so läge mutatis mutandis schon darin ein großer Fortschritt für uns.

*30. Bericht an den Prinzregenten.

[Ausfertigung.]

13. Mai 1859.

L'activité que le cabinet russe avait deployée pour parvenir à la réunion du congrès a fait place à une attitude expectante et calme en apparence, depuis que les événements ont fait avorter ce projet en définitive.

Le prince Gortschakow, plus sobre de communications que par le passé, ne préside plus à ces petites conférences, auxquelles il aimait à rassembler les représentants des grandes puissances. Il ne nous reçoit plus qu'isolément. Hier il m'a fait prier de passer chez lui, pour me donner lecture d'une dépêche qu'il a destinée à réfuter l'assertion mise en avant par lord Derby, que les négociations

de lord Cowley avaient été sur le point de réussir, quand elles furent interrompues par la proposition russe du congrès. Le ministre dit lui-même que cette pièce qui sera communiquée au cabinet de V. A. R. ne doit servir qu'à figurer dans le bluebook, comme pièce de conviction à la charge du ministère Derby. Le langage du texte anglais auquel cette dépêche contenait la réponse n'est pas tout aussi poli, qu'il aurait pu l'être dans une rédaction officielle, et le congrès, ce projet favori du cabinet russe, y est traité à-peu-près comme un abus, dont l'Angleterre abjure à tout jamais de se rendre coupable.

Il va sans dire que cette correspondance n'a pas contribué à cimenter l'amitié entre le prince Gortschakow et le cabinet actuel de Sa Majesté Britannique. Aussi la chute de ce dernier est-elle regardée comme un fait accompli par les gens de politique en cette capitale, et dans le monde officiel on se fait fête de l'arrêt de mort prononcé contre un cabinet que S. M. l'Empereur soupçonne de duplicité dans les transactions qui ont précédé la rupture, et dont le prince Gortschakow accuse hautement l'incapacité et la faiblesse, comme les causes principales qui auraient fait échouer les efforts, que les autres puissances ont voués au maintien de la paix.

Sir John Crampton, n'étant lui-même pas trop rassuré sur la vitalité du ministère et ne sachant pas comment faire face aux reproches dont on accable un gouvernement que bientôt peut-être il ne sera plus en droit de défendre ni quoi répondre à toutes les questions discrètes et indiscrètes qu'on lui adresse sur la probabilité des chances des lords Palmerston, John Russell ou Clarendon, se montre peu et parle moins encore.

En face de la déroute complète où se trouve le crédit public dans l'Europe entière, le gouvernement a ajourné la réalisation des emprunts, sauf à en renouer les engagements à un moment plus opportun. Cette résolution a été adoptée sous l'influence de l'ordre d'idées qui se rattache au dessein de localiser la guerre en Italie, dans l'espoir d'en amortir les secousses et d'en abrèger la durée si l'on peut parvenir à la circonscrire dans un foyer restreint. Les ouvertures confidentielles qui à ce sujet m'ont été faites par le duc de Montebello et avec concours du prince Gortschakow ont fourni matière à une série de dépêches télégraphiques que j'ai adressées au baron de Schleinitz et aux instructions qui me sont parvenues en retour. Je me suis prévalu des éléments que ces dernières mettaient à ma disposition, pour prouver au duc de Montebello, qu'en nous refusant à des engagements formels à prendre vis-à-vis de l'une des parties belligérantes, nous n'en étions pas moins disposés à prêter le concours le plus loyal à l'accomplissement d'une tâche trop conforme aux intérêts des deux pays, pour avoir besoin d'être sanctionnée par des conventions. Si le maintien de la paix générale nous avait été à coeur, la sollicitude de préserver des maux de la guerre la partie de l'Europe qui n'en était pas encore affectée le serait tout autant. J'ai fait observer que les assurances verbales que depuis le commencement de la guerre nos deux gouvernements avaient échangées par l'organe de leurs représentants, établissaient la garantie qu'ils étaient l'un et l'autre, malgré les changements survenus dans les relations entre la France et l'Autriche, prêts à continuer les rapports de bonne intelligence qui subsistent entre eux. La manière, dont les deux cabinets se sont énoncés au sujet de leurs intentions réciproques, en sa portée virtuelle équivaut donc presque à des promesses de la nature de celles que le duc m'avait invité à proposer au baron de Schleinitz, tandis qu'une convention explicite et officielle avec une des puissances en guerre, munie de la garantie formelle de deux puissances étrangères, ne saurait rester secrète, et qu'en privant notre gouvernement de la liberté d'action et de l'attitude impartiale qui le rendent se émi-

nemment propre à servir la cause de la paix, elle paralyserait s'influence salutaire que jusqu'ici il exerce sur ses confédérés allemands et qui seule peut contenir ou modérer l'essor de l'agitation qui s'est emparé des esprits.

Mon exposé m'a paru satisfaire l'ambassadeur de France, quoiqu'il aurait désiré, que les assurances mutuelles que nous avions échangées verbalement, fussent portées sous une forme confidentielle quelleconque à la connaissance des cabinets de St. Pétersbourg et de Londres, pour leur donner par ce procédé plus de consistance et pour en faire tenir compte au gouvernement anglais dans les calculs qu'il pourrait former sur l'avenir.

Sir John Crampton m'assure, que son gouvernement persévère dans le système de circonscrire la guerre en Italie, et que tous les représentants de l'Angleterre ont l'ordre d'y vouer leurs efforts les plus assidus, et ceux en Allemagne surtout, de se servir de toute leur influence pour calmer l'ardeur guerrière des gouvernements de second ordre. Il tenait une lettre de lord Bloomfield qu'il m'a montrée aujourd'hui et dans laquelle le représentant de la Reine auprès de V. A. R. affirme, qu'il fait tout ce qu'il peut pour fortifier le gouvernement de Monseigneur dans l'attitude réservée qu'il a prise, et pour nous faciliter la tâche de paralyser les velléités belliqueuses de nos confédérés. La nouvelle donnée par le ministre de Russie à Francfort, portant que Sir Alexandre Malet avait approuvé l'idée de concentrer un corps fédéral sur le Haut-Rhin, ne pourrait, au dire de mon collègue, se baser que sur un malentendu, un pareil langage de Sir Alexandre étant tout-à-fait impossible en présence des instructions générales données par le gouvernement britannique à tous ses agents diplomatiques. Sir John m'a confirmé les données fournies par le comte de Bernstorff sur le refroidissement des relations entre le cabinet de St. James et celui de Vienne. Il soutient que lord Derby ait été, par des assurances très-précises données par le comte Buol à lord Cowley, insidieusement trompé sur les intentions de l'Autriche et que le manque de foi dont le cabinet de Vienne aurait fait preuve à cette occasion n'était que trop justement qualifié par le mot de „criminel" dont lord Derby s'était servi.

Le comte Karolyi m'a dit qu'il regardait sa mission comme terminée et comme échouée en même temps et qu'il désirait pouvoir abandonner une position, où les marques de bienveillance personnelle, desquelles en souvenir de son séjour antérieur on lui fait l'aumône en compensation des déboires politiques, sont autant de blessures faites à son sentiment de dignité. Il ajoute qu'à Vienne on s'était fait une fausse idée sur les dispositions surtout de l'Empereur Alexandre à l'égard de l'Autriche et qu'après tout il avait pu se convaincre lui-même que le contenu et le ton de la lettre autographe de l'Empereur son maître[1]) n'étaient pas adaptés aux sentiments qui avaient succédé à l'ancienne intimité entre les deux souverains.

Le mystère qui plane sur la mission prétendue ou réelle du prince Windischgrätz[2]) n'est pas encore levé. Lundi dernier le baron de Meyendorff m'a parlé de l'arrivée du prince comme d'une chose certaine, son passage par Varsovie ayant été annoncé par le télégraphe; le lendemain j'ai vu des personnes dignes de foi, qui prétendaient avoir vu le prince Windischgraetz, qui selon elles de la gare du chemin de fer s'était rendu droit à Zarskoe-Selo, tandisque le prince Gortschakow, sans précisement nier le fait, me dit qu'il n'en savait rien; avant-hier cependant il m'a donné le résumé d'une dépêche de monsieur de Balabine dans laquelle la mission Windischgraetz était désignée comme formant l'objet

[1]) Vgl. Nr. 21 und Nr. 24.
[2]) Eine solche war am 11. Mai gemeldet worden.

principal de toutes les conversations politiques à Vienne. En évitant de donner à ma question si la mission aurait lieu une réponse bien explicite, il m'a cependant dit, qu'elle aurait pu être très utile, si elle avait eu lieu il y a deux mois, mais que dans ce moment il lui serait pénible de voir un homme d'état si justement apprécié pour ses qualités et pour ses principes politiques, arriver mal à propos pour faire des ouvertures qui n'étaient plus de mise. „Ils sont capables, ajouta-t-il, de nous offrir la démission du comte de Buol[3]), et nous en serions fort embarrassés, car tant que la politique autrichienne se trouve en désaccord avec la notre, nous devons désirer que le ministre actuel de l'Empereur François Josephe reste en fonction; tout successeur qu'on pourrait lui donner, serait plus habile et plus dangereux, quant à des concessions plus matérielles, que le cabinet de Vienne pourrait vouloir nous offrir, en résiliation du traité de Paris, la bonne volonté de l'Autriche ne nous servirait pas à grand'chose sous celle de l'Angleterre".

Après tout il est probable que l'Empereur François Josephe ait eu l'intention d'envoyer le prince Windischgraetz, mais qu'il y ait renoncé, après avoir reçu la réponse que l'Empereur Alexandre a faite à la lettre autographe dont le comte Karolyi était porteur. Le ministre de Russie à Vienne dans ses rapports a rendu compte d'un entretien qu'il a eu avec le prince Windischgraetz, et le prince Gortschakow m'a communiqué des fragments de cette conversation, qui prouvent que monsieur de Balabine a eu l'instruction de ne pas encourager le prince à se charger de cette mission. En effet elle ne peut offrir aucune chance de succès, si l'accueil qu'on lui fera répond aux propos que l'envoyé de Russie, d'après son rapport, a fait entendre au prince Windischgraetz, et que le prince Gortschakow a approuvés en me les répétant. Mais quoiqu'il en soit il y a ici bien de gens sérieux qui aujourd'hui encore croient que la mission aura lieu.

Les éclaircissements que les dépêches de la dernière expédition du baron de Schleinitz m'ont mis en état de donner au prince Gortschakow sur la ligne de conduite que V. A. R. a tracée à son gouvernement et sur les faits qui en résultent, ont été accueillis avec une entière satisfaction. L'Empereur après en avoir été instruit par son ministre, m'a fait dire, que l'Europe, si on parvenait à la préserver d'un embrasement général et à limiter l'étendue et la durée des ravages de la guerre, en serait redevable en première ligne à la sagesse et la fermeté de la politique de V. A. R., qui à la fois avait su sauvegarder l'intégrité du territoire allemand et contenir les emportements de l'esprit de parti. La Prusse, dit le prince Gortschakow, par l'attitude qu'elle vient de prendre, va s'acquitter noblement d'une double tâche. Elle s'est constituée gardienne de la dignité et des intérêts de l'Allemagne; les autres puissances lui en reconnaissent le droit, mais sans pouvoir en séparer la responsabilité pour la conduite de tous ces gouvernements que la Prusse couvre de sa garantie; la vocation de les protéger entraîne celle de les surveiller et de réprimer les excès qu'ils pourraient être tentés de commettre à l'abri de la protection dont ils jouissent.

La cour réside à Zarskoe-Selo, et je n'ai pas eu l'honneur de voir Leurs Majestés depuis le 23 Avril/5 Mai, où la fête de Ste. Alexandra a été célébrée, et le 24 Avril/6 Mai, où S. M. l'Empereur a passé en revue le corps des gardes impériales. A ces occasions, et surtout à la dernière, S. M. a daigné me distinguer par les marques les plus flatteuses et les plus notoires de Sa bienveillance. J'en rends compte d'autant plus volontiers, que les bontés dont l'Empereur m'honore ne sont que l'expression des sentiments de l'amitié étroite et sincère dont S. M. est animée à l'égard de V. A. R.

---

[3]) Die Entlassung des Grafen Buol erfolgte bereits am 4. Mai. Sein Nachfolger wurde Graf Rechberg.

Il paraît que le retour du grand-duc Constantin est attendu à un terme pas trop éloigné, comme les équipages de S. A. I. viennent de partir pour Odessa

31. Vertraulicher Bericht vom 19. Mai 1859 an Minister v. Schleinitz: Unterredung mit dem Fürsten Gortschakow. Auffassung des Gerüchts von einem russisch-französischen Bündnis in Neapel. Bemerkungen des Fürsten dazu und darüber, daß Rußland eine Störung des europäischen Gleichgewichts zu verhindern trachte, über die orientalischen Angelegenheiten (englische arrière-pensées). — Rußland ist zurzeit anscheinend uninteressiert bei den nationalen Bewegungen in den Donauländern. Äußerungen Gortschakows über die Stimmung Deutschlands. Eventuelle Unterstützung Preußens gegen Frankreich durch Rußland in Aussicht gestellt. Nach Gortschakows Ansicht liegt der Angelpunkt der Lage in Preußen. Seine Bemühungen für ein einseitiges Versprechen Frankreichs wegen der Neutralität des Bundesgebiets. Stellung des Herzogs von Montebello und Sir John Cramptons dazu. Russische Berichte über die Stimmung an deutschen Höfen. An das Jahr 1848 erinnernde Gärung. „Les petits clochers s'écrouleront les premiers." Verwirrung der Begriffe über konservative und reaktionäre Strömungen. Hoffnungen der Demokratie von der Ausdehnung des Kampfes. Gefahren für die napoleonische Dynastie. Napoleon der wirksamste Verschluß der Pandorabüchse. Rußland wird eine Niederlage Napoleons zu verhindern suchen. Sinken des Rubels. Bemühungen Rußlands, den Krieg zu lokalisieren und die Ruhe im Orient zu erhalten, desgleichen seine Beziehungen zu England zu bessern. Diese von Bismarck mit Erfolg unterstützt. Brief Napoleons III. an den Zaren. Vermutungen über dessen Inhalt. Bedeutung einer Berufung Rechbergs. Sendung des Fürsten Windischgrätz. Verlängerung des Aufenthalts des Grafen Karolyi. Montenegrinische Lokalkommission. Programm der Minciolinie. — Vgl. Raschdau I, S. 66 ff.

*32 Telegramm an Minister v. Schleinitz.

19. Mai 1859.

Fürst Gortschakow zeigt mir eigenhändige Bemerkung des Kaisers, daß dieser Graf Münsters Sendung unzeitig finde. Bericht[1]) mit Adler.[2])

33. Privatschreiben an Minister v. Schleinitz.

20. und 21. Mai 1859.

E. E. erhalten beifolgend in meinem g. Berichte vom gestrigen Datum[1]) eine Skizze der im Augenblick hier vorwaltenden Anschauungen, in welcher ich neue Tatsachen nicht zu melden vermocht habe. Nur über die Sendung von Gr. Münster erlaube ich mir hier einiges hinzuzufügen.

32. [1]) Vgl. Nr. 33.
[2]) Stettiner Dampfschiff.

33. [1]) Vgl. Nr. 31.

Der Fürst Gortschakow ließ mich gestern zu ungewöhnlich früher Stunde zu sich bitten, und empfing mich gleich mit der Mitteilung, daß Gr. Münster herkommen werde. Er bemerkte dazu, daß diese Sendung zu frühe komme und er sich gar nicht denken könne, wozu dieselbe eigentlich dienen solle. Der Zusammenstoß der feindlichen Heere könne jetzt doch nicht mehr aufgehalten werden, und durch die Ergebnisse desselben werde erst eine Grundlage zu den weitern Auffassungen der Verhältnisse gewonnen werden. Augenblicklich liege kein Material zu besonderen Verhandlungen vor, und durch ein unruhiges Treiben zum Handeln in Momenten, welche an sich keine Aufforderung zum Handeln enthielten, könne weder für uns noch für Rußland noch für unsre gegenseitigen Beziehungen etwas gebessert werden. Es sei schon unglücklich genug, daß die deutschen Rüstungen, die unsrigen eingeschlossen, so früh eingetreten wären; ihre täglichen Kosten hängten sich als ein Gewicht an die Regierungen, welches dieselben, ähnlich wie bei Österreich, zur Verwendung der bereitgestellten Kräfte dränge, auch wenn das wohlerwogene politische Bedürfnis keine hinreichende Aufforderung dazu enthalte. „Und wenn etwas zu besprechen sei, warum solle neben mir noch Gr. Münster dabei tätig sein? Wenn etwa neben den amtlichen Beziehungen des Kön. Gesandten zu dem Kais. Minister noch Verhandlungen mit einem etwaigen Ministerium „in partibus“ gepflogen und dazu Münsters frühere Verbindungen utilisiert werden sollten, so sei er, Gortschakow, darüber zwar sehr ruhig, aber der Kaiser könne einen solchen, an sich fruchtlosen, Versuch nicht gern sehen“. „Es gibt in Rußland, fuhr er fort, nur zwei Menschen, welche die Politik des Kabinetts kennen, den Kaiser, der sie macht, und mich, der sie vorbereitet und ausführt; S. M. ist sehr verschwiegen, und ich sage nur, was ich will, und das sage ich Ihnen lieber und offener als einem andern. Der Kaiser hat seine guten Gründe gehabt, gerade mich zum Minister zu nehmen, ich habe mich lange geweigert, und jede andere Kombination befürwortet, namentlich die von Orlow-Budberg; der Kaiser ist mit meiner Ablehnung nach Moskau gegangen, hat aber doch nach seiner Rückkehr an seiner Wahl festgehalten und meine Weigerung überwunden. Ma position est inexpugnable parce que je ne la défends pas. Solange ich sie aber innehabe, stehe ich ihr allein vor, und weder bei Orlow, noch bei Nesselrode oder Panin wird jemand etwas ausrichten, das er durch mich nicht hat machen können. Mir persönlich wäre es sehr lieb, wenn Gr. Münster herkäme, um sich davon zu überzeugen.“

Ich erwiderte darauf, daß ich von der beabsichtigten Sendung gar nichts wisse, daß sie aber gewiß nicht den Charakter einer Mission bei einem Ministerium in partibus haben könne; zu einer Empfindlichkeit könne in einer solchen Mission doch höchstens für mich, nicht aber für den Fürsten ein Anlaß liegen. Mir aber scheine der Schritt nur die Bedeutung zu haben, daß ich selbst sowohl wie das Kaiserliche Kabinett von den Intentionen S. K. H. des Prinzen Regenten unmittelbarer und eingehender in Kenntnis gesetzt werden solle, als dies schriftlich möglich sei, und daß dieses durch eine dem Kaiser bekannte und willkommene Persönlichkeit wie Münster geschehe, sei nicht unnatürlich, und gewiß nicht damit beabsichtigt, etwas neben den und ohne die amtlichen Wege durchzusetzen oder zu erfahren. „Warum, fragte der Fürst, läßt man dann nicht lieber Sie auf einige Tage nach Berlin kommen? Sie haben den Takt gehabt, alle Nebenwege, die Ihnen offenstehen konnten, zu vermeiden, und sich dadurch des Kaisers und mein Vertrauen gesichert. Münster hatte hier unter dem Hochseligen Herrn eine Stellung, die für einen Ausländer, wenn er auch dem befreundetsten Hofe angehört, in den Augen jedes Russen unmöglich ist.“

Während dieses Gespräches kamen die dem Kaiser vorgelegten Einläufe aus Zarskoe-Selo zurück. Der Fürst nahm zuerst die telegraphische Meldung über Münsters Sendung, in welcher Budberg gesagt hatte, daß er E. E. seine Zweifel über die Opportunität dieser Mission nicht verschwiegen habe, und er zeigte mir, daß der Kaiser bei diesem Passus an den Rand geschrieben hatte „bien fait“, fügte auch hinzu, daß S. M. mit solchen Marginal-Noten ziemlich sparsam sei. Mit mehr Befriedigung als vorher kam der Fürst darauf nochmals auf seine Stellung und auf seine Nebenbuhler zurück. Fürst Orlow, sagte er, habe eine Abneigung gegen alle Geschäfte, und sei, teils aus übertriebener Vorsicht, teils aus Apathie, kaum je dahin zu bringen, daß er eine Meinung über politische Dinge äußere. Graf Panin würde gern das Auswärtige übernehmen, sei aber dem Kaiser persönlich unangenehm, bei allen seinen Untergebenen verhaßt und ein prinzipieller Gegner der Emanzipation, eine Art russischer Kreuzzeitungsmann. Graf Nesselrode sei mit Traditionen verflochten, mit welchen der Kaiser nach außen wie nach innen gebrochen habe. Wenn der Kaiser einmal nötig finden sollte, den Posten anderweit zu besetzen, so habe Budberg die meiste Aussicht, und er, Fürst G., werde ihn jedenfalls S. M. als seinen Nachfolger empfehlen. Die Schwierigkeit dabei werde sein, daß der Kaiser es nicht für tunlich halte, wieder einen „deutschen Namen“ in diese Stelle zu bringen; es sei aber, nach des Fürsten Ansicht, unter den Russen kein ebenso geeigneter vorhanden.

Der Kais. Minister sagte schließlich, daß er offener gegen mich gewesen sei, als es in seinen Gewohnheiten liege, und daß er erwarten dürfe, ich würde sein Vertrauen mit unbedingter Diskretion erwidern. Indem ich diese Erwartung des Fürsten auf E. E. übertrage, habe ich geglaubt diese Konversation in ihren Details vertraulich vortragen zu sollen, da sie gerade in diesen Anhaltspunkte für die Entschließungen über die Münstersche Sendung bietet, ohne eines Kommentars zu bedürfen.

An Grf. Adlerberg ist in diesen Tagen der Befehl des Kaisers gegangen, keine Berichte mehr einzuschicken, welche Herr von Budberg nicht vorher gesehen hätte, und Herrn von Maltitz, der aus Weimar eine sympathisierende Schilderung der nationalen Aufregung eingesandt hat, läßt S. M. durch den morgen abreisenden Herrn von Tutscheff sagen, er möge bedenken, daß er nicht mehr Heidelberger Student, sondern russischer Diplomat sei. Nach Weimar und Stuttgart hat der Kaiser, wie er selbst sagt, sehr ernsthaft und deutlich geschrieben. S. M. ist empfindlich über die vielen Ratschläge in betreff der russischen Politik, welche von den hohen Verwandten in Deutschland eingehn, und über den Ton, in welchem sie vorgetragen werden. Es heißt da stets, Rußland müsse tun, der Kaiser müsse einsehen, und wenn nicht, so folgten beleidigende Alternativen. Am allerunpassendsten aber seien die Briefe, welche an Mitglieder der Kaiserlichen Familie, beispielsweise an die Großfürstin Helene von deren Herrn Brüdern, und an die Prinzessin von Oldenburg aus Nassau, eingingen und mit der Post befördert würden, damit sie gelesen werden sollten, während sie doch die größten „Sottisen“ für den Kaiser enthielten. Die Frau Großfürstin Helene sagt mir, daß die Sprache ihrer Herren Brüder in deren Briefen allerdings eine sehr starke sei.

I. Kais. H. die Frau Herzogin Georg von Mecklenburg ist auf ausdrücklichen Befehl des Kaisers nach Paris gegangen, während dem Herzog freigestellt wurde, ob er seine Gemahlin dahin begleiten wolle. Die Frau Großfürstin Marie vertritt seit ihrer Rückkehr im Schoße der Kaiserlichen Familie mit Lebhaftigkeit die Beziehungen zu Frankreich. Eine besonders bittere Verurteilung erfährt in den höchsten Kreisen das österreichische System der „Ausnutzung“ des piemontesischen Landes, von welchem man annimmt, daß es zur Hungersnot und zu Insurrektion und Räubereien führen müsse.

21. Mai. Gestern abend habe ich E. E. telegraphische Benachrichtigung, daß die Sendung Münsters unterbleibt, mit g. Danke erhalten. Heut früh schreibt mir Fürst Gortschakow dasselbe, nachdem er mir gestern spät noch hatte sagen lassen, daß Münster sich heut auf dem Wladimir einschiffe. Unter meinen hiesigen deutschen Kollegen vertreten Gr. Montgelas und Gr. Münster (Hannover) vollständig das Maß kriegerischen Eifers, welches ihren Regierungen eigen ist, während Herr von Könneritz in seinen persönlichen Überzeugungen unsrer Auffassung näher steht, der württembergische Lobstein aber mehr Russe als Deutscher ist. Nach den Fontonschen Berichten hat Bar. Beust übrigens in Frankfurt nicht dieselbe Mäßigung an den Tag gelegt, wie sein hiesiger Vertreter, sondern den Kreuzzug gegen Paris gepredigt und sich dabei mit solcher Sicherheit auf angebliche Äußerungen englischer Minister berufen, daß Sir A. Malet sich, wie es scheint, zu einer Sprache hat verleiten lassen, welche keine Rechtfertigung in seinen Instruktionen findet. Gr. Karolyi empfiehlt seinem Kabinette, nachdem er sich hier orientiert hat, die russischen Demonstrationen an der Grenze keineswegs leicht zu nehmen; er glaubt, daß Deutschland zum Kriege gegen Frankreich und Rußland gleichzeitig gelangen werde, sieht aber darin keine Gefahr für uns, und meint, daß man, um uns ein lebhafteres Interesse zur Sache zu verleihen, und für den Fall des Sieges über beide Gegner Deutschlands, das „Präsidium in der Militärkommission“ zu Frankfurt von Wien aus versprochen habe, falls die übrigen Bundesgenossen damit einverstanden sein würden. Für solchen Kampfpreis allerdings kann man Preußen schon einsetzen! wenigstens als Österreicher.

Mit der g. Bitte, diesen Brief nicht als für die Akten bestimmt ansehen zu wollen, verharre ich in der ausgezeichnetsten Hochachtung . . .

*34. Telegramm an Minister v. Schleinitz.

22. Mai 1859.

Baron Budberg hat gemeldet, que S. A. R. le Régent est péniblement ému de ce que l'Empereur de Russie trouve la mission du comte Münster inopportune. Diesseitige Antwort E. E. bekannt. Kaiser ungnädig, daß mir seine eigenhändige Anmerkung durch Fürst Gortschakow gezeigt. Fürst Gortschakow, darüber verstimmt, wirft mir vor, daß ich vertrauliche Mitteilungen berichte; was er an Baron Budberg mitteilen wolle, telegraphiere er ihm direkt. Meine Stellung schwierig, wenn durch Baron Budberg hierher bekannt wird, was ich berichte, und er, anstatt meiner, Organ unserer Eröffnungen ist. Seine Meinung von uns ist kühl und ich als unser Dolmetscher sorgfältiger.

35. Privatschreiben an Minister v. Schleinitz.

22. Mai 1859.

E. E. habe ich mir erlaubt, in Ermanglung sicherer Gelegenheit für die nächsten Tage, heute in betreff der Münsterschen Sendung zu telegraphieren. In dem Bestreben, 100 Worte nicht zu überschreiten, habe ich meine Gedanken mit der respektwidrigen Kürze ausgedrückt, welche dem telegraphischen Style anklebt[1]), und beeile mich in diesen Zeilen, von denen ich noch nicht voraussehe, wann ich sie werde abschicken können, schicklichere Explikationen zu geben. Mein gestern durch den Adler abgegangener Brief enthält die Erläute-

[1]) Vgl. Nr. 34.

rung meiner, vielleicht zu lakonisch gefaßten, ersten Depesche über Münster, bei welcher ich mich, angesichts der hohen Telegraphenrechnung vom April, bemüht hatte, innerhalb der wohlfeilen aber der Deutlichkeit feindliche[n] Grenze von 25 Worten zu bleiben. Der Fürst Gortschakow hatte mich nicht ersucht, über unsre Unterredung zu berichten, mir aber auch nicht das Versprechen zu schweigen abgenommen. Er schien eher zu wünschen, daß ich auf meine Verantwortung meine Wahrnehmungen meldete. Ich habe demnächst im engsten Vertrauen mit Baron Meyendorff gesprochen, dessen Anschauungen den unsrigen näher stehen, als die des Ministers. Auch er war der Meinung, daß die Mission zu früh kommen werde, und daß man die in einer solchen liegenden Mittel nicht jetzt abnutzen müsse, weil man sie in einem späteren Momente vielleicht wirksamer verwenden könne. Jetzt werde ein solcher Schritt dem Kaiser kaum einen guten Eindruck machen, weil er sich die Motive nicht zu erklären vermöge, sie vielleicht sogar unrichtig deuten werde. Außerdem sei, was mir vollständig neu war, die Person Münsters dem Kaiser Alexander „noch immer nicht angenehm", wenn er auch aus Liebe zu S. K. H. dem Prinzen Regenten und aus diskreter Rücksicht auf das Andenken des hochseligen Kaisers, nichts davon merken lasse.

Unter diesen Umständen glaubte ich E. E. nicht verschweigen zu dürfen, was ich wahrnahm, und würde gleich ausführlicher telegraphiert haben, wenn ich geglaubt hätte, daß die Mission so schnell und schon vor Eingang eines schriftlichen Berichtes in Angriff genommen werden würde, nachdem Budberg Bedenken über die Opportunität geäußert hatte.

Nachdem durch Budbergs Meldung von dem verletzenden Eindruck der hiesigen Auffassung auf S. K. H. den Regenten die Sache wieder an den Kaiser gekommen war, so ist letzterer über dieses Ergebnis ungehalten gewesen und hat den Fürsten zur Rede gestellt, der mir wiederum auf einer gestrigen Soiree bei I. M. der Kaiserin Mutter Vorhaltungen über meine Indiskretion machte, obschon es ihm gewiß lieb gewesen wäre, wenn durch letztere die Mission ohne weitere Nachwehen vertagt oder verhindert worden wäre.

Gestatten mir E. E. bei dieser Gelegenheit eine Bemerkung, welche in dem großen Zentrum der Geschäfte sich vielleicht weniger aufdrängt, als bei den einzelnen Gesandtschaften. Da Budberg länger als ich in den Beziehungen beider Höfe tätig ist, so hat der Lauf der Geschäfte eine natürliche Neigung mehr durch seine als durch meine Hände zu gehen; in Budbergs Beruf aber liegt es, den Dingen von Hause aus den dem russischen Interesse anpassenden Zuschnitt zu geben. Budberg hat für uns ohne Zweifel ein relatives Wohlwollen, aber seine Fähigkeit, andre zu lieben oder zu bewundern, ist überhaupt nicht stark, seine Meinung von uns und unsren Zuständen, gelinde gesagt, frei von jeder Überschätzung, und seine Berichte und deren Wirkung entsprechen diesen Prämissen. Seine Nachrichten über geschäftliche und Personal-Verhältnisse sind dabei stets sehr genau und schnell, da ihm, wie ich von meinem Berliner Aufenthalt her weiß, sehr vielseitige Quellen zufließen. In Mitteilungen an Gortschakow über solche Vorgänge, welche sich der Beobachtung des Gesandten in Berlin darbieten, kann ich natürlich mit Budbergs Meldungen nicht gleichen Schritt halten, da die nach allen Seiten hin in Anspruch genommene Tätigkeit des Ministeriums dem einzelnen Gesandten nicht so detaillierte Information gewähren kann, wie Budberg, der nur hieher zu berichten hat, sie seinem Vorgesetzten liefert. Da es aber für uns vorteilhafter ist, wenn der Verkehr beider Höfe weniger durch den russischen und mehr durch den preußischen Gesandten geht, so möchte ich anheimstellen, wenigstens solche Eröffnungen, welche auf unsrer Initiative beruhen, soviel als möglich durch mich und nicht durch Budberg anbringen zu lassen. Meine Unbekanntschaft mit der Münsterschen Sendung bei ihrer Meldung durch Budberg und nachdem auch mein hannöverscher Kollege davon

zu wissen schien, ließ hier die Frage aufkommen, ob mir das volle Vertrauen meiner Regierung fehle, eine Vermutung, die stets naheliegt, wenn einem Gesandten eine Spezialmission zur Seite gestellt wird, ohne daß die Veranlassung zu derselben im Augenblick für jedermann zu erkennen ist. Ich selbst habe diesen Eindruck nicht gehabt, denn wenn auch die Ansichten über unsre politischen Aufgaben, welche ich, ohne gefragt zu sein, und vielleicht mit zu großer Lebhaftigkeit, in meinen Berichten und Briefen vorgetragen habe, nicht überall E. E. Billigung haben, so bin ich mir doch bewußt, daß mein Verhalten nach außen in Übereinstimmung mit meinen Instruktionen ist und bleiben wird.

Gortschakow ist bisher gegen mich sehr mitteilend gewesen, ohne daß ich von solchen Offenherzigkeiten, welche Budberg Verlegenheiten bereiten könnten, Gebrauch gemacht hätte, da beide Höfe nicht gewinnen, wenn man ohne Not das persönliche Einvernehmen mit den Trägern des gegenseitigen Verkehrs gefährdet. Budberg aber meldet ohne Auswahl, was er erfährt; ohne Entstellung, soviel ich weiß, aber manches gelegentlich gesprochene Wort, manches hingeworfene Urteil wird mehr als es hat sein sollen, wenn es in einem Berichte figuriert. Bei dieser rückhaltlosen Genauigkeit der Nachrichten, welche über jedes Detail hieher gelangen, ist es für mich eine wesentliche Bedingung unbefangener Berichterstattung, daß Budberg von meinen Äußerungen nicht viel mehr erfährt, als er mit der Post hätte schreiben oder in claris telegraphieren können.

Unsere Kammerverhandlungen[2]) haben natürlich seinen Beifall nicht gehabt. Er bezeichnet als hauptsächliches Ergebnis derselben den Eindruck, daß die crême der gewählten preußischen Intelligenz in beiden Häusern zwar viel Deklamation, aber, nach Abzug derselben, nicht einen einzigen staatsmännischen Gedanken zutage gefördert habe, der das Niveau des alltäglichen Journalismus überrage. An der Haltung der Regierung vermißt er Entschiedenheit in der Berichtigung falscher Tatsachen, die von der Tribüne her behauptet wären.

Zu meiner lebhaften Freude habe ich von Croy die Nachricht erhalten, daß ich ihn bald erwarten darf. Die Arbeitslast, welche der Schutz der preußischen Untertanen regelmäßig mit sich bringt, ist groß, und vermöge der Personalverhältnisse der Kanzlei bin ich genötigt, vieles selbst zu tun, was bei andren Gesandtschaften den Sekretären und Kanzlisten allein obliegt. Bertolotti ist ein sehr wenig brauchbarer Beamter und Schlözer, abgesehen von seiner geringen Vertrautheit mit dem Französischen, ein oberflächlicher Arbeiter. Ich muß die einfachsten Konzepte ändern und jedes Mundum selbst kollationieren. Die Tradition des Herrn von Rochow ist hier noch fühlbar, der zu allen Geschäften, die nicht zur hohen Politik und zu seiner persönlichen Stellung nach oben in Beziehung standen, sich ziemlich so verhielt, wie der Demokrat sich den Diplomaten im allgemeinen vorstellt, d. h. gleichgültig und ohne jeden Diensteifer. Herr von Werthern hat sich vom Moment meiner Ankunft an feindselig und zurückhaltend gegen mich benommen und mir die Einführung in Geschäfte und Gesellschaft sehr erschwert, auch, wie ich allmählich höre, allerhand Nachteiliges in hiesigen Kreisen über mich geredet; ich habe das der Abneigung zugeschrieben, nach seiner Ernennung zu einem selbständigen Posten noch unter mir hier zu fungieren, und habe diesem unberechtigten Gefühl Rechnung getragen, indem ich mich ohne ihn behalf. Nachdem Werthern sich als außer Funktion befindlich ansah und mir das mündlich erklärt hatte, mußte ich Herrn von Schlözer, zunächst mündlich, den Wunsch ausdrücken, er wolle sich mehr à portée der Geschäfte halten, solange der telegraphische Verkehr in Chiffern so leb-

[2]) Am 12. und 13. Mai.

haft wäre; und auf seine überraschend unhöfliche Verantwortung erließ ich eine schriftliche Verfügung, durch die ich ihn ersuchte, sich täglich einmal in den Vormittagsstunden bei mir einzufinden. Die Folge davon war, daß Herr von Schlözer, den ich bis dahin selten und meist nur wenn ich i h n besuchte, gesehen hatte, vom 11. April an einen vollen Monat lang g a r n i c h t zu mir kam. Nachdem ich so lange geduldig gewartet hatte, um seinem eigenen Takte eine Initiative zur Herstellung freundlicher Beziehungen zu überlassen, ließ ich ihn rufen, hielt ihm sein Verfahren und die Unmöglichkeit, dasselbe ohne Nachteil für den Dienst länger durchzuführen, vor. Seitdem beschränkt sich unser Verkehr auf eine tägliche dienstliche Unterredung, und die Selbstüberschätzung meines Mitarbeiters gibt mir vor der Hand keine Aussicht auf ein besseres Verhältnis[3]). Ich habe in Frankfurt 8 Jahre lang in bester Harmonie mit meinen Untergebenen und mit ziemlich schwierigen Attachés gelebt, aber allerdings ließen Ordnung und Eifer im königlichen Dienst dort nichts zu wünschen übrig, und das Bestreben, diese Erfordernisse da herzustellen, wo sie nachgelassen haben, bringt immer sein Unbequemes mit sich. Ein brauchbarer und tätiger Beamter ist der hiesige Kelchner und ein eifriger wenigstens der junge Schiller, der souffredouleur der Kanzlei. Ich bitte E. E., meine Klagen über Schlözer für jetzt nicht dienstlich aufzunehmen, ich werde versuchen, ihn zu zähmen, bevor ich amtliche Beschwerde führe; ich motiviere durch die Erzählung nur meine Sehnsucht nach Croy, da ich landsmannschaftlich ziemlich isoliert bin. Loën ist mein guter Freund, aber über Politik nicht viel mit ihm zu reden, auch meist in Zarskoe, und ich weiß nicht, ob er in Beantwortung kaiserlicher Fragen das genaue Maß für Schweigen und Reden stets vor Augen hat.

Mit der ausgezeichnetsten Hochachtung verharre ich . . .

36. B e r i c h t v o m 26./14. M a i 1859 a n d e n P r i n z r e g e n t e n, betr. Abreise des Grafen Karolyi. Klatsch über seine Abschiedsaudienz. Mitteilungen Gortschakows über sie. Gespräch Budbergs mit Schleinitz über die künftige Haltung Rußlands. Gortschakow über seine letzte Unterredung mit Karolyi. Malmesbury hat es abgelehnt, die Verwertung seiner Zirkulardepesche vom 2. Mai zu gestatten. Rundschreiben Gortschakows an die deutschen Bundesregierungen zugunsten einer Lokalisierung des Krieges. Unterhaltung Gortschakows mit Montebello über den Ernst der Lage, die das Mißtrauen der konservativen Regierungen weckende Politik Napoleons III. und Englands zweifelhafte Haltung. Seine scharfe Sprache könnte zu einer Annäherung zwischen Frankreich und England führen. Bemühungen Frankreichs und Englands zur Aufrechterhaltung der Ruhe in den christlichen Provinzen der Türkei. Russische Besorgnis wegen der möglichen Haltung Deutschlands. Russische Politik gegenüber Serbien. Gerüchte über bevorstehenden Rücktritt Gortschakows augenscheinlich haltlos. — Vgl. Raschdau I S. 78 ff. und 213 ff.

37. B e r i c h t v o m 27. M a i 1859 a n M i n i s t e r v. S c h l e i n i t z, betr. die Beantwortung der fünf Fragen Englands an Rußland durch den Fürsten Gortschakow. Doppelzüngigkeit Englands? Verminderung der Hoffnung auf besseres Einvernehmen zwischen Rußland und England. Unsichere Stellung des englischen Ministeriums. — Vgl. Raschdau I 85 ff.

---

[3]) Siehe dagegen Berichte vom 14. VI., 21. VII., 23. VIII. 1860, 31. V., 15. VI., 13. XI. 1861. Schlözer selbst äußert sich sehr häufig über sein Verhältnis zu B (seinem „Pascha“) in seinen Petersburger Briefen, herausgegeben von Leopold v. Schlözer, Berlin 1921, so S. 122 f., 124, 126 f., 131 f., 155 f., 160.

*38. Schreiben an Minister v. Schleinitz.

[Eigenhändig.]

27. Mai 1859.

E. E. bitte ich g., mir gen. gestatten zu wollen, daß ich mich in der Zeit von jetzt bis zum 10. Juni, sobald der augenblickliche Stand der Geschäfte es thunlich erscheinen läßt, auf 4 Tage von hier entferne, um 2 Tage in Moskau zuzubringen. Ich habe dort jemand[1]) zu besuchen, mit dem mir eine Besprechung nicht nur persönlich wünschenswert, sondern auch politisch interessant ist; auch würde ich dem nervenaufregenden Treiben dieser Stadt gern auf einige Tage entrückt sein. Wenn der Geschäftsverkehr dringlicher wird, als in den letzten Tagen, so versteht sich, daß ich auf die Excursion verzichte, die ich zur Noth auch in 3 Tagen abmachen kann und am liebsten etwa Sonnabend den 4. Juni, nach dem nächsten Abgange des Adlers, unternehmen würde. In der Hoffnung, daß E. E. mich, der ich seit dem Sommer 1857 keinen Tag Urlaub gehabt habe, nicht durch eine abschlägliche Antwort an das Steinpflaster fesseln werden, verharre ich . . .

39. Privatschreiben an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.]

30. Mai 1859.

E. E. zeige ich mit Rücksicht auf meinen Wunsch, Petersburg für 4 Tage verlassen zu dürfen, g. an, daß sich der Fürst Gortschakow am 1. Juni auf 14 Tage nach Zarskoe Selo begibt, um dort eine Kur zu gebrauchen, und uns dabei den Wunsch ausgedrückt hat, nur in besonders dringenden Fällen geschäftlich aufgesucht zu werden. Meine Entfernung auf einige Tage würde unter diesen Umständen noch weniger Nachteil für den Dienst haben. Der Fürst ersucht mich, E. E. auf den Erlaß aufmerksam zu machen, den er Budberg über die letzte Unterredung mit Karolyi geschickt hat und den Budberg auf Verlangen zeigen wird; er stimmt mit dem Inhalt meines letzten Immediatberichts[1]). Karolyis Freunde, besonders Plessen, der ihm persönlich sehr nahe steht, sagen, daß er sehr niedergeschlagen und sorgenvoll abgereist ist und die Meinung, daß Österreich nichts von Rußland zu besorgen habe, vollständig aufgegeben hat. Gegen den französischen Botschafter fährt der Fürst Gortschakow fort, die Sprache zu führen, welche ich in meinem Bericht schilderte, indem er empfiehlt, dem Kriege jede revolutionäre Färbung zu nehmen, ihn zu einem Kabinetts-Kriege zu machen und zunächst den Prinzen Napoleon aus seiner selbständigen und prätendierenden Stellung in Toskana abzurufen. Ich bemühe mich nach Kräften, diese Dispositionen zu fördern, und möchte g. anheimstellen, durch Budberg oder mich einen Ausdruck der Anerkennung in diskreter Form darüber an den Fürsten gelangen zu lassen.

Großes Aufsehen hat hier in den diplomatischen und kaufmännischen Kreisen die Nachricht gemacht, daß den preußischen Schiffskapitänen durch das Konsulat Vorsicht in betreff weiter Reisen wegen Kriegsgefahr empfohlen worden sei. Sir John Crampton besuchte mich vorgestern, um mir mitzuteilen, daß dieses Gerücht auf der Börse eine terreur panique verbreitet habe, indem man erzähle, daß unser Konsul von der Gesandtschaft (by his minister) amtlich zu dieser Warnung

38. [1]) Fürst und Fürstin Jussupow. Vgl. Brief an die Gattin vom 6. Juni 1859.
39. [1]) Nr. 36.

aufgefordert worden sei. Ich konnte nur erklären, daß ich von der ganzen Sache nichts wisse und sie daher jedenfalls in dieser Gestalt nicht richtig sein könne. Sir John machte mir bemerklich, daß es für unsere Schiffer sehr wichtig sein werde, hierüber sichere Aufschlüsse zu erhalten, da augenblicklich die Kaufleute infolge dieser Nachricht Bedenken trügen, preußischen Schiffen Ladung zu geben, und diese selbst nicht wagten, solche nach außerhalb der Ostsee zu übernehmen; einer der Kapitäne habe nach Aussage des englischen Konsuls eine sehr vorteilhafte nach Holland schon abgelehnt. Ich habe mich darauf zu unsrem Generalkonsul Kempe begeben, welcher mir sagte, daß er allerdings von E. E. angewiesen sei, unsere Schiffer zur Vorsicht zu ermahnen, und daher nicht anders gekonnt habe, als mit den Kapitänen in diesem Sinne sprechen, von welchen es wiederum die Schiffsmakler und von diesen die ganze Börse erfahren habe. Er habe keine Mittel, der Aufregung und Ängstlichkeit im kaufmännischen Publikum entgegenzutreten, habe aber den Kapitänen selber vorgestellt, daß es dem Interesse ihrer Reeder vielleicht mehr entsprechen werde, einstweilen die Ladungen zu übernehmen, welche sie bekommen könnten, und im Falle der Not auf die Möglichkeit des Einlaufens in irgendeinen neutralen Hafen zu rechnen, als die Leiden des Krieges durch Stilliegen und ängstliche Küstenfahrten schon jetzt zu übernehmen, ehe einmal gewiß sei, ob wir überhaupt in Krieg geraten würden. E. E. werden hiernach oder nach den Berichten der Konsuln an anderen Plätzen geneigtest ermessen, ob sich etwa eine beruhigende Äußerung im einstweiligen Interesse unsrer Reederei empfiehlt. Ich habe mich jeder Äußerung enthalten, nachdem ich erfahren, daß das Gerücht auf einer wirklichen Weisung der K. Regierung beruhte, obschon mein englischer Kollege in mich drang, etwas zur Beruhigung der Kaufleute zu tun, von welchen sich seitdem eine Anzahl mit Anfragen an mich gewandt haben. Soll etwas derart geschehen, so würde ich um telegraphische Weisung gehorsamst bitten.

Die Stadt beginnt, sich mit überraschender Schnelligkeit ihrer Bewohner zu entleeren, und wir Diplomaten werden bald auf den Umgang mit einander beschränkt sein. Es ist das kein Fortschritt auf dem Gebiete gesellschaftlicher Annehmlichkeiten, insbesondere sind die deutschen Kollegen für mich ein chronisches Übel, dessen Leiden mir soeben bei einer gemeinschaftlichen Besichtigung des unter preußischer Protektion stehenden deutschen Armenhauses besonders anschaulich geworden sind, und über dessen ärztliche Behandlung ich noch nicht mit mir einig werden kann. Obgleich ich diesen Kollegen, auf Grund von Frankfurter Antezedentien und Verleumdungen, keine persona grata bin, so machen sie doch den landsmannschaftlichen Anspruch, in betreff politischer Mitteilungen auf mich angewiesen zu sein, weil sie selbst den Fürsten Gortschakow selten sehen und er sich auf große Politik mit ihnen nur in den engsten amtlichen Grenzen einläßt. Die Dreistigkeit, mit welcher mir unter diesem Vorwande die indiskretesten Fragen à brûle pourpoint gestellt werden, übersteigt jede Voraussicht eines wohlerzogenen Politikers, und besonders dem Grafen Karolyi habe ich geradezu aus dem Wege gehen müssen, um nicht das Opfer der entschlossenen Rücksichtslosigkeit zu werden, mit der er mich, unter Berufung auf das bundesfreundliche Verhältnis, der Inquisition unterwarf, sobald er meiner habhaft werden konnte. Solchen Fragen gegenüber mag ich mich verhalten, wie ich will, so entgehe ich doch niemals dem Mißbrauch meiner Antworten. Färbe ich meine Auslassungen einigermaßen rücksichtsvoll für den Frager, d. h. österreichisch-mittelstaatlich, so höre ich sehr bald in russischen Kreisen, daß Preußen anfange seine bisherige Politik unhaltbar zu finden und selbst ich mich von der Gerechtigkeit der Ansichten der Bundesmajorität nachgrade überzeuge. Dergleichen Gerede verfehlt nie, bis an den Minister und nach Hofe gebracht zu werden. Weiche ich

einer Antwort aus, so heißt es, daß ich mich nur mit Russen, Franzosen und Sir John einlasse, gegen den deutschen Landsmann aber den boutonnierten Großmachtsvertreter spiele. Vertrete ich aber ehrlich den Standpunkt unsrer Regierung, indem ich uns die Initiative in Deutschland gewahrt wissen will und mich bemühe, Illusionen und leidenschaftlichen Hoffnungen keine Ermutigung zu gewähren, so werde ich als Bonapartist und Verschwörer gegen Deutschland angeklagt, mit allen den Übertreibungen und Entstellungen von Wort und Tat, welche ich von Frankfurt her gewohnt bin, und welche ihren Ausdruck oft genug in diplomatischen Beschwerden und in Anklagen auf dem Wege fürstlicher Korrespondenzen gefunden haben. Wenn ich mit Montebello, oder mit Sauli, dem Sardinier, der außer mir der einzige reitende Diplomat ist, zusammen auf den Promenaden gesehen werde, so ist das in den Augen mancher Herren schon ein verwerflicher Mangel an deutschem Patriotismus. Gr. Münster geht glücklicherweise übermorgen fort; er ist, unter seiner Hülle von niedersächsischem Phlegma, der Aufgeregteste von allen, und vermöge unsrer näheren Bekanntschaft ist es für mich doppelt schwierig, auf die Fragen, die er als „guter Freund" zur Diskussion stellt, mich als Diplomat so auszusprechen, daß ich möglichst wenig Stoff zur Berichterstattung und Verketzerung gebe. Könneritz, der Sachse, trägt eine lebhafte Begeisterung für Preußen zur Schau, schilt über Beust und über Österreich und spricht, als ob er unter einem Ministerium Carlowitz mit deutscher Unionspolitik fungierte; es mag seine Herzensmeinung sein, aber es ist ein gutes altes Sprichwort bei uns, daß man keinem Meißner trauen soll. Montgelas ist in tiefster Verstimmung über die Entwertung der Metalliques und scheint sonderbarerweise das beste Mittel, diesem Übel abzuhelfen, in der Verallgemeinerung des Krieges zu erblicken. Auf meinen Wunsch, in Deutschland Sammlungen für unsere hiesigen Wohltätigkeitsvereine zu veranlassen, entgegnete er, daß in Bayern kein Kreuzer eingehen werde, weil alle bisher wohlhabenden Leute am Rande des Ruins ständen; sein Schwiegervater (Seinsheim) habe seinen Etat von 6 Pferden auf 2 beschränken müssen und der reiche Graf Schönborn sei in der peinlichsten Lage; jedermann habe sein Vermögen in österreichischen Papieren, „daher kommt auch", setzte er naiv hinzu, „bei uns die zornige Stimmung gegen Napoleon".

Die Frau Großfürstin Marie hat vermutlich eine in unsren höchsten Kreisen getane Äußerung mißverstanden, wenn sie hierher die Nachricht gebracht hat, es existiere für Preußen aus dem Jahre 1848 (!) her eine Verpflichtung, Österreich die Minciolinie zu garantieren und keinen Feind hinüberzulassen. Ich habe dies dahin berichtigt, daß unter einer solchen Verpflichtung, falls sie Allerhöchsten Ortes als existent bezeichnet worden, nur eine moralische, nicht eine vertragsmäßige werde verstanden worden sein.

Fürst Gortschakow hat in den letzten Tagen jeden Morgen mit dem Kriegsminister und dem Chef des Generalstabes (Lieven) gearbeitet, und heut und morgen finden Konseilsitzungen statt, um dann 14 Tage zu ruhen.

Mit der ausgezeichnetsten Hochachtung verharre ich . . .

40. Bericht vom 4. Juni 1859 an Minister v. Schleinitz, betr. Gespräch mit dem Zaren, dessen fortdauernde Besorgnisse wegen der erregten Stimmung in Deutschland und Bemerkungen über die Münstersche Sendung. Feste Stellung des Fürsten Gortschakow beim Zaren. Alexanders II. Vertrauen auf die Festigkeit des Prinzregenten. Aufklärung über die Nichtanmeldung des Großfürsten Konstantin in Konstantinopel. Türkische Neutralitätserklärung. Urlaub. — Vgl. Raschdau I, 88 f.

41. Vertraulicher Bericht vom 10. Juni 1859 an Minister v. Schleinitz: Auslegung und Bedeutung der englischen Zirkulardepesche vom 2. Mai. Gebrauch, den Bismarck von der Depesche gemacht hat. Wirkung seiner Handlungsweise. Äußerung des Zaren über den englischen Premierminister. — Vgl. Raschdau I, 90 f.

42. Privatschreiben an Minister v. Schleinitz.

11. Juni 1859.

E. E. kann ich von einer äußerlich erkennbaren politischen Tätigkeit des hiesigen Kabinetts auch heut nichts melden. Fürst Gortschakow ist noch in Zarskoe, der Hof in Peterhof, wo ich mich gestern bei I. M. der Kaiserin Mutter und den Großfürstinnen Marie und Helene im Laufe des Tages befand. Ich hörte dort das, wie man mir sagte, von einem deutschen Hof hieher telegraphierte Gerücht, daß Graf Bernstorff nach Berlin berufen sei, um das Ministerium der auswärtigen Angelegenheiten zu übernehmen. Ich halte für meine Pflicht, dergleichen Gerüchte E. E. zu melden, wenn sie in den höchsten Kreisen auf diese Weise zutage treten und dort, gleich den erwähnten, einen Eindruck von Bestürzung machen, indem die Nachricht, wenn sie gegründet wäre, hier als ziemlich sicheres Anzeichen gelten würde, daß wir sofortigen Krieg gegen Frankreich beabsichtigten. In anderen Kreisen als bei den höchsten Herrschaften hat das Gerücht nicht verlautet.

Die Nachrichten von den fortdauernden Unfällen der Österreicher im Felde[1]) und von den Siegen der Verbündeten werden hier mit einem Frohlocken aufgenommen, als ob es Triumphe der eigenen Armee wären. Diese Verherrlichung der französischen Armee in allen Ständen ist so lebhaft, daß sie auch für mich, der ich mich für die Landsmannschaft mit den Österreichern doch nicht vollständig begeistern kann, ihr Verletzendes hat. Sogar die unteren Stände, wenigstens soweit sie dem Militär angehören, nehmen an diesen Kundgebungen Anteil, in den höheren aber, besonders in Moskau, ist es eine Art von Fanatismus, der gar nicht mit sich diskutieren läßt.

I. K. H. die Großfürstin Helene reist heut auf einem Kriegsschiff nach Stettin ab; dagegen ist die Rede davon, die als sicher angesehene Reise I. M. der Kaiserin Mutter bis Ende Juli oder Anfang August zu vertagen.

Mit der ausgezeichnetsten Hochachtung verharre ich . . .

43. Bericht vom 15. Juni 1859 an Minister v. Schleinitz: Mitteilung des Fürsten Gortschakow über das formelle Verhalten des russischen Kabinetts zu den kriegführenden Höfen. Entsendung des Grafen Schuwalow als Militärbevollmächtigten in das Hauptquartier Napoleons III. — Vgl. Raschdau I, 92.

44. Bericht an den Prinzregenten.

(Ausfertigung.)[1])

17. Juni 1859.

Les dépêches que le baron de Schleinitz m'avait expédiées par le dernier paquetboot m'ont fourni le prétexte de rompre la consigne dont le prince Gortschakow avait

42. [1]) Am 4. Juni waren die Österreicher bei Magenta geschlagen worden. Sie räumten darauf Mailand.
44. [1]) Das Konzept eigenhändig

entourée le loisir de son séjour à Tsarskoe-Selo, pour donner des soins à sa santé. Il y avait dix jours que je ne l'avais pas vu, et il m'a parlé au début de notre entretien dans un ton plus réservé que de coutume. Il aime à refléter les dispositions de S. M. l'Empereur, qu'il me disait être peu satisfait des nouvelles arrivées de Berlin, et en même temps il m'en veut d'avoir été trop explicite dans mes rapports sur l'impression produite ici par le projet de la mission du comte de Münster. C'est surtout le fait qu'à cette occasion il m'avait montré une remarque autographede l'Empereur[2]) qu'il me reproche de ne pas avoir passé sous silence. Cependant le besoin de l'épanchement et les dispositions favorables à mon égard ont bientôt repris le dessus, et après quelques explications bienveillantes, il m'a fait lecture d'une lettre que, d'ordre de l'Empereur, il a adressée à m. de Titow pour être communiquée au Roi de Württemberg. Cette pièce devant être portée à la connaissance du baron de Schleinitz, je m'abstiens d'en faire l'analyse; elle est rédigée à l'intention de faire apprécier aux gouvernements secondaires de l'Allemagne les dangers qu'ils courraient en suivant l'entraînement des passions guerrières, et de leur recommander de se rallier à la politique de V. A. R., en les rassurant en même temps sur les tendances que des insinuations malveillantes prêtent à la Prusse.

Après le dîner le prince Gortschakow me fit lire les rapports confidentiels du baron de Budberg et de m. de Balabine. Il résulte de ces derniers que le comte Karolyi, de retour de sa mission, a pris à tâche de rectifier les notions erronées qu'à Vienne on s'était faites sur les dispositions de la cour de Russie. Ses relations ont porté le cabinet de Vienne à renoncer en définitive à la mission du prince Windischgrätz[3]). Le comte Karolyi a déclaré que l'intensité du ressentiment contre l'Autriche avait dépassé ses prévisions dans toute l'échelle sociale de la population, mais que c'était surtout une erreur des plus graves d'avoir supposé à Sa Majesté l'Empereur des sentiments moins vifs ou moins hostiles à l'Autriche qu'au prince Gortschakow; qu'au contraire en haut lieu il s'était trouvé tellement en face de résolutions péremptoirement arrêtées qu'il ne se serait jamais chargé de cette mission, impossible dès l'origine, s'il avait connu d'avance le terrain sur lequel il avait à opérer. Il se loue, du reste, de l'accueil bienveillant fait à sa personne par le prince Gortschakow en dehors des relations officielles. Il aurait pu ajouter qu'au dire du prince-même il devait cet agrément en grande partie à mon intervention et aux renseignements que je lui avais fournis.

Ayant reçu avant-hier la dépêche télégraphique en date du 14 par laquelle le baron de Schleinitz m'engage à donner connaissance au cabinet impérial de l'augmentation de nos armements[4]) ordonnée par V. A. R., je me suis de nouveau rendu à Tsarskoe-Selo où le prince Gortschakow, après avoir reçu ma communication, en a informé l'Empereur qui réside encore à ce château. S. M. aussitôt m'a fait appeler dans Son cabinet où Elle a daigné S'entretenir avec moi pendant plus d'une heure. Parlant d'abord de nos dernières mesures d'armement, l'Empereur me dit qu'il s'en félicitait, si elles devaient servir à augmenter le poids de l'attitude dans laquelle nous nous étions maintenus jusqu'à présent, et á fortifier l'ascendant que la Prusse était appelée à exercer sur les résolutions de l'Allemagne fédérale. S. M. m'invita à me rendre l'organe auprès de V. A. R. de l'entière confiance avec laquelle Elle voyait persévérer notre politique à suivre la ligne de conduite

---

[2]) Vgl. Nr. 32 und 33.
[3]) Vgl. Nr. 30.
[4]) Am 14. Juni hatte der Prinzregent die Mobilmachung von 6 Armeekorps angeordnet.

que V. A. R. a tracée dans la direction la plus propre à concilier les exigences de la dignité et des obligations fédérales avec le besoin de ménager les chances du retour à la paix, qui reposent dans la restriction de la guerre à son foyer actuel.

Dans l. but du rétablissement de cette paix dont peut-être on n'était plus éloigné, la Russie serait prête à saisir le premier moment favorable pour unir ses efforts à ceux de la Prusse. „J'ai été le premier", me dit S. M., „à rendre justice à la loyauté et à la sagesse du système politique que mon oncle a adopté; je m'en suis fait l'avocat auprès de tous les souverains allemands avec lesquels j'ai été en correspondance; un ministre de Prusse n'aurait pas plaidé plus chaleureusement les intérêts de son pays que je l'ai fait moi dans mes lettres adressées au Roi de Württemberg, au Grand-Duc de Saxe et à d'autres princes allemands. En réclamant en faveur de la Prusse l'initiative de la politique allemande, j'ai été guidé par mes convictions politiques, mais en même temps par les sentiments qui m'attachent personnellement au Prince-Régent, à la famille Royale et, je puis dire, à la Prusse. Ces sentiments sont pour moi un héritage inaliénable que je tiens de mon père et de ma mère; ils n'ont jamais varié, ils sont les mêmes aujourd'hui, et mon cœur souffrirait péniblement, si je voyais se refroidir ces relations auxquelles, de mon côté, j'apporte l'amitié la plus cordiale. Je regrette sincèrement qu'il y ait eu des malentendus à propos de la mission du comte de Münster[5]). Le fait est qu'au moment où elle m'était annoncée, je l'ai trouvée, ,intempestive', mais j'ai été loin de vouloir dire par là que je me refusais à des explications franches et amicales, quelle qu'en soit la portée. Selon mon avis, le moment alors n'était pas favorable pour avancer notre entente au delà du point où nous en étions; puis il est vrai que je suis reconnaissant au Prince-Régent de m'avoir envoyé en votre personne un représentant avec lequel j'aime à causer et à traiter en toute confiance et intimité. Mais ce n'est pas dire que j'aie la moindre hésitation à recevoir les ouvertures que mon oncle voudra me faire, avec le même empressement amical, si elles m'arrivent par la voie d'une mission spéciale. Je n'avais pas prévu que mon désir de reculer tant soit peu le moment d'un épanchement qui, à mon idée, ne pouvait être complet, avant que la situation au théâtre de la guerre ne se fût plus nettement dessinée, indisposerait votre cabinet; autrement je vous prie de croire que j'aurais préféré de faire taire les considérations qui m'ont dicté ma conduite.

Je suis prêt à m'expliquer à cœur ouvert avec vous, j'ai bonne conscience à l'endroit de la Prusse, et je n'ai rien à cacher à mon oncle. Je tiens à cultiver l'amitié qui nous unit, et à en resserrer les liens; ce serait avec une douleur profonde que je la verrais se refroidir, et si un malheur pareil m'arrivait, il n'y aurait pas de ma faute, car je ferais[6]), pour l'éviter tout ce que me permettent le devoir et l'honneur. Ecrivez cela au Prince-Régent."

L'Empereur me demanda ensuite si le comte Münster n'avait pas manifesté le désir d'assister à l'inauguration du monument de feu l'Empereur. Je n'en savais rien, mais j'ai cru devoir affirmer que le comte Münster espérait avoir la permission de Sa Majesté de venir prendre part à cette solennité.

„J'aurai beaucoup de plaisir"; continua l'Empereur, „à y voir le comte; je connais l'attachement qu'il avait pour feu mon père, et l'affection que celui-ci lui portait. La piété que je voue à la mémoire de mon père, me lie à tous ceux qu'il a aimés. Je vous

[5]) Vgl. Nr. 32 ff.
[6]) So in der Vorlage und im Konzept statt ferai

autorise à en faire part au comte Münster et à l'inviter à venir assister aux fêtes qui auront lieu le 25 de ce mois[7]).

En ramenant la conversation à la situation du jour, l'Empereur fit ressortir les conséquences qui à sa conviction aurait l'entrée en guerre de l'Allemagne. „Jusqu'ici", dit-il, „nous avons réussi à maintenir l'Empereur Napoléon dans les limites d'une guerre régulière comme tout cabinet pourrait la faire à un autre; en tenant compte des représentations qui lui ont été adressées de la part de mon gouvernement et de celui de l'Angleterre, il s'est abstenu de donner à la mission du prince Napoléon en Toscane[8]) le développement qui peut-être avait été prémédité, et les efforts que nous avons faits de part et d'autre l'ont disposé à renoncer au projet d'une descente sur les côtes de la Dalmatie, projet propre à devenir le point de départ d'un mouvement insurrectionnel aux plus vastes dimensions parmi les nations qui habitent le bassin du Danube. La dernière proclamation française[9]), comparée à la première[10]), marque un pas sensible vers la modération, si l'on apprécie la difficulté qu'il y a de se détacher de la fausse route dans laquelle on s'était engagé par cette manifestation inconsidérée, qui paraissait vouloir ignorer l'existence des souverains italiens. Mais si en face de la supériorité qui serait acquise à l'Autriche par l'assistance active de l'Allemagne, l'Empereur Napoléon se trouvait forcé à lutter pour son existence, il est à présumer qu'il n'écouterait plus la voix de la modération que jusqu'ici je lui ai fait entendre. Il n'est pas homme à se laisser intimider; il connaît les ressources que lui offre l'élan national dont le peuple français est capable, quand il voit son sol menacé d'une invasion dont il ne comprendrait pas les motifs et qu'il croirait, par conséquent, injuste et arbitraire. Se voyant engagé dans une lutte à mort, Napoléon se servirait sans scrupule de toutes les armes qu'il trouve à sa portée. Il existe à peine un coin de l'Europe où le feu des passions révolutionnaires, attisé et propagé par tous les moyens dont la France dispose, ne trouverait de la matière à combustion. Où est le gouvernement qui alors resterait maître de sa politique? La guerre deviendrait inévitablement générale à l'Europe entière, il ne s'agirait plus de consulter ses sympathies, mais de subir la contrainte des nécessités politiques; les chances et l'issue de cette conflagration universelle resteraient soustraites à toute prévision, de même que le rôle que le destin assignerait à chacune des puissances. Je ne saurais même préjuger celui de la Russie; mon assistance ne vous fera pas défaut contre toute attaque injuste, de quel côté qu'elle fût dirigée contre la Prusse; mais il faut que l'Allemagne ne se mette pas dans le tort; tout homme d'état qui envisage avec calme l'état des choses en Europe, peut en inférer, sans que je le dise, qu'il me doit être impossible de voir d'un bon oeil l'Allemagne attaquant la France, sans être provoquée ni menacée. J'appelle la paix de tous mes voeux, ses chances reposent

---

[7]) Am 19. Juni depeschierte der preußische Militärbevollmächtigte Oberst v. Loën an den Minister v. Schleinitz, daß der Zar den Grafen Münster zum 25. dringend einlade. In einem Privatschreiben vom 24. Juni schrieb Schleinitz an Bismarck: „Die militärische Deputation zur Einweihung des Denkmals für Kaiser Nikolaus wird in Petersburg erscheinen und mit ihnen der erst perhorreszierte, nun erbetene Münster. Der Prinzregent ist auf diese Idee sehr bereitwillig eingegangen und freut sich im Grunde, daß auf diese Weise der ihm selbst sehr schmerzliche Mißton in den Beziehungen zu seinem kaiserlichen Neffen definitiv beseitigt wird." (S. Briefw. m. Schleinitz S. 40.)

[8]) Vgl. Nr. 36.

[9]) Am 8. Juni erließ Napoleon III. von Mailand aus eine Proklamation an die Italiener, in der es hieß: „Ich komme nicht hierher mit dem Plane, die Fürsten zu entsetzen, noch euch meinen Willen aufzuerlegen; meine Armee wird sich nur mit zwei Dingen abgeben: Eure Feinde bekämpfen und die Ordnung im Innern aufrechterhalten."

[10]) Am 3. Mai 1859 hatte Napoleon eine Proklamation erlassen, in der es hieß: Österreich habe die Dinge bis zu einem solchen Punkte gebracht, daß es bis zu den Alpen herrschen oder daß Italien bis zum Adriatischen Meere frei sein müsse.

uniquement dans la circonscription de la guerre en Italie; le duc de Montebello qui doit être au fait des intentions de son souverain, fait pressentir qu'arrivé à la ligne du Mincio, l'Empereur des Français essaiera d'entamer des négociations. Je suis décidé à y prêter mon concours, aussitôt que j'entreverrai la moindre chance de succès. Je tâcherai alors de me mettre à l'oeuvre en commun avec la Prusse, et je n'entrerai dans aucune transaction sans votre participation. Dans les discussions[11]) nous nous entendrons sur les garanties de l'équilibre européen, qu'il n'est pas de mon intérêt, non plus que du vôtre, de voir compromises, et les changements que l'on voudrait apporter aux traités en vigueur, ne pourront s'opérer sans votre consentement, aussi bien que sans le mien. Il est vrai que je ne saurais me familiariser au système du cabinet de Vienne qui déclare les traités de 1815 inaltérables en tout qu'ils protègent les intérêts de l'Autriche, mais passibles de modifications en cas contraire. Elle a consenti à ériger ses anciennes provinces belges en royaume indépendant, elle n'a éprouvé aucune hésitation à s'emparer de Cracovie, et personne n'a invoqué les stipulations des traités de Vienne comme incompatibles avec les sacrifices que la dernière paix conclue à Paris imposait à la Russie. Toutes ces questions pourront se discuter dans un esprit de conciliation, si on a recours aux négociations, et il y a des indices que même l'Autriche est plus disposée à admettre un examen impartial des causes qui ont amené la guerre. L'Allemagne sera-t-elle donc plus autrichienne que l'Autriche? veut-elle encourager la cour de Vienne à de nouveaux efforts guerriers par des démonstrations militaires qui certes n'intimideront pas l'Empereur Napoléon? car il sait qu'il se perdrait en cédant aux menaces de l'étranger sans coup férir, et qu'il a plus de chances de se maintenir par la lutte la plus désespérée que par des concessions qui porteraient atteinte à l'orgueil national de son pays. Le système d'une pression militaire à exercer sur la politique de la France n'aurait pas même de la chance s'il était résolument secondé par l'Angleterre; mais qui, dans ce moment, saurait préjuger l'attitude que le cabinet britannique ira prendre en face d'une guerre générale, accompagnée peut-être de révolutions qui toujours gagnent plus ou moins de sympathies chez une partie des éléments de l'opinion publique et de la presse anglaises! Qui nous garantit que le nouveau cabinet[12]) ne juge pas de sa convenance d'apprécier en première ligne les intérêts des classes manufacturières et commerçantes, qui demandent impérieusement le plus prompt retour à la paix, et que, pour y arriver, on n'emploie pas le moyen de peser sur l'Autriche comme le parti plus faible et plus disposé à céder?

Je ne me cache pas les difficultés dont la situation de la Prusse est entourée dans des circonstances si graves en elles-mêmes et compliquées encore par les institutions fédérales et par l'excitation qui dans plus d'une direction agite les esprits en Allemagne. Mais ces difficultés ne vont-elles pas se multiplier et s'aggraver dès le moment où la guerre éclatera sur les bords du Rhin? A quels moyens devrez-vous recourir pour maintenir l'unisson, je dis même la subordination des gouvernements allemands? car il faudra qu'ils se soumettent à la dictature de la Prusse pour avoir des chances de succès. Vous sera-t-il possible de ménager toutes ces susceptibilités des gouvernements secondaires dont vous connaissez les prétentions par des expériences récentes? êtes-vous préparés à répondre aux exigences qui sortiront des rangs du parti libéral et desquelles peut-être il

---

[11]) Im Konzept folgen hier die Worte: si nous sommes assez heureux d'y arriver.

[12]) Am 11. Juni war das Kabinett Derby-Malmesbury zurückgetreten. An seine Stelle trat ein Ministerium Palmerston, in dem Lord John Russell das Auswärtige übernahm. Am 17. Juni war die Neubildung vollzogen.

faudra tenir compte pour ne pas laisser se détendre au milieu des calamités de la guerre l'essor national dont vouz aurez besoin? Quelles, enfin, seront les conditions dont l'Autriche fera dépendre la loyauté de sa conduite dans le rôle de votre alliée, quand ce sera vous qui aurez besoin d'elle? et si elle agit de bonne foi, disposera-t-elle de toutes ses ressources, si la France se met à faire la guerre à coups de révolutions?

Voilà une série de questions sur lesquelles il ne m'appartient pas de donner une opinion, mais qui s'offrent à mon esprit, si je me figure les chances de l'avenir.

Je vous ai parlé avec l'abandon le plus franc, et je laisse à votre tacte d'en rendre compte au Prince-Régent; mais dans tous les cas vous aurez mal interprété ma pensée, si vous dites quelque chose qui pourrait faire de la peine à Son Altesse Royale, car l'essence de tout ce que j'ai voulu dire, c'est que je me sens lié de l'amitié la plus étroite et la plus constante à mon oncle le Prince-Régent, et qu'il m'est un besoin de l'en savoir convaincu."

En finissant cet entretien, S. M. m'a engagé à rester pour le dîner, et dans l'intervalle Elle m'a permis de m'établir dans un cabinet pour noter le contenu de ce qu'Elle venait de me dire. C'est d'après ces notes prises sur le fait que j'ai rédigé mon très-humble rapport.

Après le dîner de Leurs Majestés, auquel n'assistaient avec moi que le prince Gortschakow et le prince Bariatinski, gouverneur du Caucase, l'Empereur a fait avec moi à pied un tour dans le jardin, pour me le faire voir, et dans sa conversation il a répété et commenté quelques-uns des points dont il m'avait parlé le matin. Il a retracé entre autres sous le point de vue militaire les difficultés que les alliés avaient eues à vaincre en 1814 pour arriver à Paris, à une époque où la France se trouvait dans un état d'affaissement physique, après les pertes en hommes et en moyens de défense qu'elle avait subies.

De retour en ville, j'ai eu la visite de Sir John Crampton et du duc de Montebello. Sur mon entretien avec le premier j'adresse un rapport confidentiel au baron de Schleinitz[13]). L'ambassadeur de France était gravement préoccupé de nos mesures militaires, et quand je luis disais que d'après les nouvelles télégraphiques sur le contenu des journaux de Berlin l'intention du gouvernement pour le moment semblait se borner à vouloir traiter sous les armes, il m'a répondu que son cabinet peut-être ne serait pas fâché de voir le dénouement pacifique accéléré par une médiation armée, pourvu que les bases en seraient appropriées à la situation actuelle et que le maintien de la puissance médiatrice ne serait ni trop menaçant ni trop partial. Il m'a communiqué ensuite quelques rapports des agents français à Carlsruhe et à Stuttgart portant que les esprits commençaient à se calmer dans le midi de l'Allemagne, et un autre de Dresde d'après lequel le baron de Beust serait dans l'irritation la plus forte au sujet des conventions qu'il nous soupçonne de négocier avec l'Autriche en dehors des Etats secondaires et à leur préjudice.

45. **Vertraulicher Bericht vom 18. Juni 1859 an Minister v. Schleinitz**, betr. Abschwächung der fünf englischen Fragen und der englischen Erklärungen wegen Nichtduldung einer Blockade der deutschen Küsten durch Sir John Crampton. — Vgl. Raschdau I, 101 f.

46. Privatschreiben an Minister v. Schleinitz.

18. Juni 1859.

E. E. werden aus meinem heutigen Immediatbericht[1]) gen. ersehen, wie sich der Kaiser Alexander über unsre neuesten Maßregeln zu mir ausgesprochen hat. Die Quintessenz da-

[13]) Vgl. Nr. 45.

[1]) Nr. 44.

von, die er mir dreimal, und zuletzt nach der Tafel, wiederholte, waren die drei Punkte: Seine Freundschaft für S. K. H. den Prinzen Regenten, bei deren Versicherung er innerlich sehr bewegt war; dann der Wunsch, daß Münster komme, damit alle Verstimmung über dies Thema abgetan werde; und drittens, que la guerre générale dans toute l'Europe deviendrait inévitable, wenn wir Frankreich angriffen. Der letzte Satz ist wohl nicht anders zu deuten, als daß auch Rußland sich dann vom Kriege nicht freihalten könne. Die hiesigen Rüstungen gehn nach allem, was ich in Moskau und sonst habe erfahren können, sehr langsam, also eventuell auf spätes Eingreifen berechnet, oder auf die Hoffnung, daß es überhaupt noch nicht dazu kommt.

E. E. werden vielleicht die Gewogenheit haben, bei Sr. K. H. zu befürworten, daß die Herkunft Münsters nicht etwa unterbleibt. Es würde das dem Kaiser wiederum einen Anlaß zur Verstimmung geben. Mir wird es schließlich auch sehr lieb sein, wenn Münster kommt; denn vier Augen sehn mehr als zwei, und er wird dann imstande sein, die Entstellungen, die sein hannöverscher Vetter, ein erblicher Preußenfeind, über meine hiesige Wirksamkeit verbreitet, zu widerlegen. Rechberg soll vor seinem Abgange von Frankfurt geäußert haben, soviel Gewicht werde Österreich wohl noch haben, um mich unschädlich machen zu können. Daß er kein Mittel dazu scheut, ist bei seinem Charakter und seinem Haß gegen meine Person wohl denkbar. Ich werde im Laufe des nächsten Monats ein Urlaubsgesuch einreichen, um meine Frau abzuholen, sobald ich mit der Hauseinrichtung fertig bin; bei der Gelegenheit werden E. E. mir vielleicht erlauben nach Berlin zu kommen, um mündliche Informationen über manches einzuholen.

Bei Fürst Gortschakow waren mit dem letzten Schiffe Nachrichten eingegangen, daß bei uns in der Tat von einem Kabinettwechsel die Rede sei. Der Fürst sprach sich dabei, in Übereinstimmung mit Budbergs Berichten, in der anerkennendsten Weise dahin aus, daß das Vertrauen des hiesigen Kabinetts zu dem unsrigen, abgesehen von den persönlichen Beziehungen beider ah. Herrn zueinander, vorzugsweise auf die Wirksamkeit E. E. im Rate der Krone basiert sei. Auf der hiesigen Börse soll heut ein Anschlag des Finanzministers aushängen, mit der Nachricht, daß Preußen die Vermittlung behufs Zusammentritts eines Kongresses übernommen habe.

Der Abgang des Schiffes nötigt mich zu schließen, nachdem ich in meinen Arbeiten für diese Expedition dadurch sehr behindert worden bin, daß ich drei Tage der Woche in Zarskoe und einen in Peterhof am Hofe und in Geschäften zuzubringen hatte.

Mit der ausgezeichnetsten Hochachtung verharre ich . . .

47. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.]

2. Juli 1859.

Durch Feldjäger habe ich soeben E. E. h. Erlasse vom 24. und 26. vorigen Monats, Nr. 89 und 90, die italienischen Angelegenheiten betreffend,[1]) zu erhalten die Ehre gehabt, und werde ich mich noch heute nach Zarskoe-Selo begeben, um dem Fürsten Gortschakow

[1]) Die Erlasse enthielten Darlegungen wegen einer von Preußen, Rußland und England anzustrebenden Vermittlung, zu der Preußen insbesondere nach der Niederlage der Österreicher bei Solferino am 24. Juni der gegebene Augenblick gekommen zu sein schien.

die vorgeschriebenen Mitteilungen zu machen. Einstweilen benütze ich den heutigen Abgang des Adler, um den Inhalt einiger vertraulicher Besprechungen zu melden.

Fürst Gortschakow war schon seit mehreren Tagen unserer Mitteilungen gewärtig und hat selbst die Initiative ergriffen, um deren mutmaßlichen Inhalt mit mir zu besprechen. Ich kann aus seinen, ohne Kenntnis der nunmehr eingetroffenen Vorlagen geäußerten Bemerkungen nur zwei Punkte hervorheben. Einmal war er der Ansicht, daß es, wenn man überhaupt zu Verhandlungen gelangen wolle, notwendig sein werde, der Bezeichnung einer Basis derselben, selbst in betreff der allgemeinen Umrisse, bis zum Zusammentritt von Bevollmächtigten Anstand zu geben; sonst würden unsere Bestrebungen, ebenso wie die Bemühungen Rußlands, einen Kongreß zustande zu bringen, an den verfehlten Versuchen scheitern, schon vor dem Beginn mündlicher Verhandlungen den eigentlichen Gegenstand letzterer zur Entscheidung zu bringen. Je allgemeiner daher unsere Einladung lediglich dahin gerichtet sein werde, daß man zusammentreten möge, um sich über die Herstellung des Friedens zu besprechen, desto mehr Aussicht würden wir haben, unsern Zwecken näherzutreten.

Der zweite Punkt war der, daß der Fürst zwar bereit sein werde, formelle Präliminarfragen der Erörterung durch die in Berlin akkreditierten Gesandten zu überlassen, daß er aber die persönliche Beteiligung der auswärtigen Minister an den Verhandlungen wünschen müsse, sobald es sich um die Verständigung über den materiellen Inhalt der Basen einer Vermittelungspolitik handle. Von dem gleichen Wunsche sei, wie er glaube, auch Lord John Russell beseelt.

In ähnlicher Weise hat der Herzog von Montebello, ohne Zweifel durch den Fürsten Gortschakow von unsern Absichten in Kenntnis gesetzt, mir wiederholentlich ohne Aufforderung von meiner Seite über die Aussichten einer von uns zu versuchenden Vermittelung gesprochen; einmal indem er mich besonders deswegen aufsuchte, und dann gestern abend bei einer Begegnung an einem dritten Orte.

Er sagte, daß unsere Vermittelung ihre bedenklichen Seiten für Frankreich habe, weil wir in dieselbe nicht unparteiisch, sondern von Hause aus als Bundesgenosse Österreichs einträten und wahrscheinlich entschlossen seien, im Falle des Mißlingens der Verständigung, welches auch die Ursachen davon sein möchten, unter allen Umständen gegen F r a n k r e i c h aktiv einzugreifen. Nachdem wir dieser unserer Politik durch Worte, Kriegsrüstungen usw. eine immerhin bedrohlich scheinende Grundlage gegeben hätten, sei für den Kaiser Napoleon die Rolle des Nachgebens doppelt schwierig geworden. Er fügte noch hinzu, daß unsere hierher und nach London bestimmten Vermittelungsvorschläge nach den ihm aus Wien zugegangenen Nachrichten von uns zuerst an Österreich, also einseitig einer der streitenden Parteien, mitgeteilt und angeblich auf Verlangen des Wiener Kabinetts modifiziert worden seien. Nichtsdestoweniger glaube er, daß Frankreich bereitwillig auf das Vermittelungswerk eingehen werde, wenn nur die erste Einleitung sich von bedrohlichen Manifestationen und von der Aufstellung solcher Vorbedingungen freihalte, welche dem Kaiser Napoleon ein annehmbares Ergebnis von Hause aus als unerreichbar erscheinen lassen würden. Zu solchen rechne er die Forderung der Rückkehr zum status quo ante bellum.

Als Hauptsache bezeichnet auch er, daß man zunächst nur zu dem Zusammentritt von Repräsentanten der drei neutralen Großmächte behufs der Besprechung der Mittel zur Herstellung des Friedens gelange. Auf solche Vorschläge, welche das Gewicht dieser drei Mächte hinter sich hätten, könne der Kaiser Napoleon, nach seiner Stellung in[2]) Frank-

[2]) Konzept: zu.

reich, leichter Konzessionen machen, als ausschließlich preußischen Forderungen gegenüber, welche nach unserer Mobilmachung immer einen mehr oder weniger komminatorischen Charakter haben würden.

Ich habe mich darauf beschränkt, die Auseinandersetzungen des Herzogs mit der Bemerkung zu erwidern, daß mir über die Absichten der K. Regierung, auf welche er Bezug nähme, noch nichts näheres bekannt sei und ich mich deshalb einer Erörterung der von ihm berührten Gesichtspunkte enthalten müsse. Bei einer andern Gelegenheit bemerkte der französische Botschafter, indem er seine Wünsche für einen baldigen Frieden vortrug, daß für Frankreich eine Notwendigkeit, den Krieg fortzusetzen, kaum vorliege, nachdem dem neuen Kaiserreiche der für das Bestehen einer französischen Regierung notwendige Bedarf an Kriegsruhm für die Lebenszeit Napoleons gesichert sei, und man sich gern durch vereintes Wirken der drei neutralen Großmächte eine „douce violence" zum Frieden werde antun lassen.

Ich beehre mich, diese mir avant la lettre und unaufgefordert zugeflossenen Mitteilungen über den Inhalt der heute eingetroffenen Expedition vertraulich und lediglich pro informatione zu E. E. geneigter Kenntnisnahme zu bringen, indem ich mir vorbehalte, amtlichen Bericht zu erstatten, sobald ich vom Fürsten Gortschakow eine Äußerung auf die ihm heute zu machende Mitteilung erhalten haben werde.

48. Telegramm an Minister v. Schleinitz.

6. Juli 1859.

Antwort (des Kais. Kabinetts)[1] auf unsere Mitteilung geht Sonnabend[2] ab. Man nimmt unseren Vorschlag im Prinzip an, ohne zu spezifizieren, verzichtet auf Zusammentritt der Kabinettchefs; sobald England gleichmäßig im Prinzip bereit, müsse man Frankreich und Österreich zur Angabe ihrer Bedingungen des Friedens auffordern. Frankreich hat sich auf russische Anfrage zur Annahme der von uns vorgeschlagenen Vermittelung bereiterklärt; England hält Vermittelung unzeitig, nicht vor September tunlich; Baron Brunnow hofft aber, Sinnesänderung zu bewirken, von hier nachdrücklich dazu angewiesen.

49. Vertraulicher Bericht vom 8. Juli/26. Juni 1859 an Minister v. Schleinitz, betr. die zum Teil sich widersprechenden Äußerungen des Fürsten Gortschakow zum preußischen Vermittlungsvorschlage, die ablehnende Haltung Englands, mißtrauische Stimmung der deutschen Mittelstaaten gegen Preußen, Fürst Windischgrätz, Nachricht vom Waffenstillstand, vermutliche Gründe Österreichs dazu. — Vgl. Raschdau I, 107 ff.

50. Privatschreiben an Minister v. Schleinitz.

9. Juli 1859.

E. E. sage ich meinen verbindlichsten Dank für das freundliche Schreiben, mit dem Sie mich beehrt, und für den Schutz, welchen Sie mir gegen die persönliche Anfeindung deutscher

[1]) An Stelle dieser in der Vorlage eingeklammerten, also ergänzten Worte heißt es im Konzept: des Fürsten Gortschakow.
[2]) 9. Juli.

Bundesgenossen und vielleicht auch engerer Landsleute gewährt haben[1]). Nachdem ich seit dem Montag täglich entweder in Zarskoe oder Strelna oder Peterhof und hier bei dem sechsstündigen Einweihungsfest in Staats- und Hofdienst war, habe ich nur eben die Zeit gefunden, einen flüchtigen Bericht über die Entwicklung unserer Vermittlungsangelegenheit zu diktieren[2]). Ich fand Gortschakow bei der ersten Eröffnung etwas lau, und obgleich er seine Antwort vom Kaiser in zwei Stunden, noch ehe ich Zarskoe verließ, erhielt, so teilte er mir doch noch nichts davon mit, sondern telegraphierte erst nach Paris den Auftrag, sofort bei Napoleon anzufragen. Der Kaiser muß es so befohlen haben, und es ist wohl richtig, daß ohne Frankreich nicht zum Frieden zu gelangen ist, aber ich konnte doch einiges Befremden über diesen Intimitätsvorzug Frankreichs vor Preußen nicht verhehlen. Ich machte bemerklich, daß wir eine preußisch-russische Vermittlung bei Frankreich, aber nicht eine französisch-russische Preußen gegenüber erstrebten, und daß ich nach den mündlichen Äußerungen Sr. M. über Rußlands Verhältnis zu uns geglaubt hätte, daß eine offene Aussprache zwischen uns auch ohne Frankreichs Mitwirkung stattfinden könne. Er beruhigte mich mit der Verweisung auf unsere, mir nicht bekannte, vorgängige Anfrage in Wien und mit der Notwendigkeit, Frankreich nicht in die Stellung zu bringen, als werde ihm die Vermittlung aufgedrungen, nachdem einige Empfindlichkeit im Ehrenpunkt schon durch unsre Mobilmachung in Paris erregt sei; je höflicher man in der Form der Einleitung für Frankreich sei, desto mehr könne man auf Mäßigung im Sachlichen daselbst rechnen. Ich fuhr fort, einige Verstimmung an den Tag zu legen, bis mich Gortschakow vorgestern bei dem Fest aufsuchte, um mir zu sagen, qu'on acceptait avec empressement et sans phrase, et que l'on concéderait volontiers à la Prusse l'honneur de la direction d'une affaire, dont le succès serait dû à son initiative. Mag nun selbständiger Entschluß des Kaisers oder das Einverständnis Frankreichs den überwiegenden Anteil daran haben, jedenfalls war diese letztere Äußerung, deren Essenz ich nur wiedergebe, so eingehend wie möglich und nach Ton und Form von dem Wunsche diktiert, uns den Eindruck der vollsten entente cordiale zu machen. Auch Münster sagt mir, daß er mit den Auslassungen des Kaisers gegen ihn sehr zufrieden ist, während nach Gortschakows Version S. M. sich vielleicht in zu lebhaften Äußerungen gegen Münster, für den Fall wir zum Kriege schreiten sollten, ergangen hätte. Unter den russischen Militärs, auch denen der sogenannten deutschen Partei, ist übrigens die Stimmung gegen Österreich noch immer so, daß mir der Baron Lieven, ein älterer Herr und Chef des Generalstabes, gestern sein lebhaftes Bedauern über die Nachricht von einem Waffenstillstand äußerte, weil die Nemesis ihr Werk an Österreich noch lange nicht vollendet habe. Ich fürchte nun leider, daß dieser Göttin die Gelegenheit zur Fortsetzung ihrer Tätigkeit durch diese Pause nicht wird benommen werden. Österreich wird tun was es kann, um das Vermittlungswerk scheitern zu lassen; Széchényi sagt mir das ganz offen mit dürren Worten, und solange Graf Rechberg Hoffnung hat, die Armee und die Finanzen Preußens für Österreich „ausnützen" zu können, wird er jedenfalls lieber versuchen, ob preußisches Blut Italien nicht wieder ankitten kann, ehe er es aufgibt. Die Schläge, die uns treffen, tun ihm nicht weh, und sollte der Verbrauch unsres Vermögens den Bankrott nicht abwenden können, so ist Österreich dabei doch vielleicht imstande, sich aus der gemeinschaftlichen Masse auf unsre Kosten schadlos zu halten. Ich fürchte, wenn wir Krieg machen, Oesterreichs Verrat mehr als Frankreichs Waffen. Von der bayerischen

[1]) Vgl. Briefwechsel mit Schleinitz S. 40.
[2]) Vgl. Nr. 49

Armee hat es hier eine eigene Vorstellung erweckt, daß ein Bedienter des Grf. Montgelas, und zwar ein gewöhnlicher, auf dem Wagen stehender Livreediener, zum Offizier in derselben ernannt ist; seine Qualifikation besteht in einem Schnurrbart und in der Gabe des Lesens und Schreibens. Montgelas ist einfältig genug die Sache selbst zu erzählen, weil er sich dadurch gehoben fühlt, daß sein Lakai des porte-épée's gewürdigt wird. Ich hoffe, daß mein Urlaub in Gnaden bewilligt werden wird; ich bin seit meiner Ankunft noch nicht gesund gewesen, und verspreche mir Besserung von einer Luftveränderung, und von dem Aufhören dieses ungewohnten garçon-Lebens.

Mit ausgezeichneter Hochachtung verharre ich . . .

51. Telegramm vom 16. Juli 1859 an Minister v. Schleinitz, betr. die russische Forderung einer Prüfung der Pariser Verträge durch die fünf Mächte, Wunsch des Zaren nach engerem Verhältnis mit Preußen, sein Mißtrauen gegen den Friedensschluß. Bevorstehende Abreise[1]). — Vgl. Raschdau I 112.

52. Privatbrief an Minister v. Schleinitz.

Nauheim, 2. September 1859.[1])

E. E. zeige ich g. an, daß ich meine Badekur, nachdem sich Wiesbaden als ein ärztlicher Mißgriff erwiesen, hier fortgesetzt habe und in einigen Tagen beendigen werde. Wenn ich auch noch nicht ganz schmerzfrei und noch weit entfernt von der früheren Rüstigkeit bin, so darf ich mich doch als in voller Genesung begriffen ansehen. Indessen warnen mich die hiesigen Ärzte, in Übereinstimmung mit den Berlinern, dringend vor einer direkten Übersiedlung aus dem Badeleben nach Petersburg und drohen mir mit Rückfällen und anderen Leiden, falls ich nicht einige Wochen lang die Wirkung des Bades und die Beruhigung der Nerven in einem weniger heterogenen Klima abwarte. Unter diesen Umständen bitte ich um die Erlaubnis, noch nicht auf meinen Posten, sondern zunächst über Berlin nach Pommern gehen zu dürfen. Wenn nicht augenblicklich Geschäfte vorliegen, von denen ich keine Kenntnis habe, so darf ich annehmen, daß ich in Petersburg zunächst nicht werde vermißt werden, da S. M. der Kaiser sowohl als Fürst Gortschakow nur zur Feier der Großjährigkeit des Thronfolgers in die Residenz zurückkehren und gleich nach derselben wieder gegen Ende des Monats Oktober auf Reisen gehen. Ich erwähne das nicht mit dem Hintergedanken, meine Ferien soweit ausdehnen zu wollen, schon um deshalb nicht, weil mir die Jahreszeit zur Reise mit Frau und Kindern zu spät werden würde.

Meine Wünsche beschränken sich auf 3 Wochen Ruhe und Pflege im eigenen Hause; sollte aus irgendwelchen mir unbekannten Gründen Gefahr im Verzuge sein, so würde ich darauf verzichten, aber allerdings nach ärztlicher Meinung die Möglichkeit einer neuen und anhaltenden Invalidität zu befürchten haben. Aus den Zeitungen ersehe ich, daß ich

51. [1]) Am 16. Juli trat B. einen dreiwöchentlichen Urlaub an, um seine Familie nach Petersburg abzuholen. Seine Vertretung daselbst übernahm der erste Legationssekretär Prinz Croy. Während des Urlaubs erkrankte B. Am 28. Juli wurde ihm infolgedessen zum Gebrauch einer ihm verordneten Badekur eine dreiwöchentliche Verlängerung desselben bewilligt.

52. [1]) Nach dem Abdruck bei Poschinger, Bausteine zur Bismarckpyramide (Berlin 1904) S. 47 ff. In der 1905 erschienenen Veröffentlichung „Bismarcks Briefwechsel mit dem Freiherrn v. Schleinitz“ ist der Brief nicht enthalten.

leider keine Aussicht habe, E. E. in Berlin auf der Durchreise zu finden. Ich beklage es doppelt, daß meine Krankheit mich verhindert hat, bei meiner Anwesenheit in Berlin S. K. H. dem Regenten aufzuwarten; in Ostende mich unberufen einzustellen, hat einen Anstrich von Zudringlichkeit, und nach Berlin kehrt S. K. H., wie es heißt, in den nächsten Wochen nicht zurück; ich habe deshalb kaum die Aussicht, mich ah. Orts vorstellen zu dürfen, ehe ich in Petersburg einwintere, und doch bin ich meinem Gefühl nach nicht en règle, wenn ich dem Kaiser beim Wiedersehen sagen muß, daß ich seinen erlauchten Oheim gar nicht gesehen habe. E. E. bitte ich deshalb g. mir gen. nach Berlin telegraphisch Nachricht geben zu wollen, ob S. K. H. vielleicht befiehlt, mich in Ostende zu sehen, bevor ich auf meinen Posten zurückkehre. Ich beabsichtige am Mittwoch den 7. d. M. in Berlin einzutreffen, um behufs einiger Besprechungen mit den Herren im Ministerium zwei Tage dort zu bleiben. Erhalte ich dort keine telegraphische Weisung, so würde ich meine Reise nach Norden fortsetzen, einstweilen bis Reinfeld bei Zuckers in Hinterpommern (nahe bei Danzig) und dort bis gegen Ende des Monats auf dem Lande bleiben, falls mir nicht inzwischen der Befehl zugeht, mich sofort auf meinen Posten zu begeben. Von hier reise ich den Mittwoch früh ab.

Da ich keine sichere Gelegenheit zur Beförderung dieses Briefes habe, so widerstehe ich der Versuchung, politische Wahrnehmungen und Betrachtungen zu Papier zu bringen, und bitte nur S. K. H. dem Regenten den Ausdruck meiner tiefsten Ehrfurcht zu Füßen zu legen und die Versicherung der ausgezeichnetsten Hochachtung zu genehmigen . . . .[2])

53. Privatschreiben an Minister v. Schleinitz.

Berlin, 25. September 1859.

E. E. beehre ich mich verabredetermaßen zu melden, was ich hier mit Budberg besprochen habe. Ich konnte aus seinen Äußerungen schließen, daß die Frage, ob und wie beide ah. Herrschaften zusammentreffen könnten, schon Gegenstand der Erwägung mit ihm gewesen ist, und daß der Kaiser einerseits die Zusammenkunft lebhaft wünscht, während er andrerseits findet, daß sie nicht in unmittelbarer Nähe des K. Krankenlagers stattfinden könne, solange der Zustand Sr. M. ein solcher sei, daß jeder Zutritt, auch der äußeren Form nach, untersagt bleibe. Nach des Kaisers Ansicht würde es, ebenso wie auf sein eigenes Gefühl, so auch auf die öffentliche Meinung, einen peinlichen Eindruck machen, wenn er sich am diesseitigen Hoflager auf Besuch einfinde, ohne einem so nahen Verwandten, wie dem Könige, in einem so schweren Leiden irgendeinen unmittelbaren Beweis der Teilnahme geben zu können.

Nach meiner Auffassung der Gefühlsweise des Kaisers glaube ich, daß diese Version Budbergs die einfache Wahrheit ist, und daß ein etwaiges Bestreben, die Zusammenkunft auf russisches Gebiet zu verlegen, keinen Anteil an seinen Auslassungen hat, wennschon er andeutete, daß das Erscheinen des Kaisers Franz Josef in Warschau nicht außer dem

---

[2]) Als B. am 7. September von Bad Nauheim in Berlin eintraf, fand er ein Telegramm von Schleinitz aus Ostende vor, durch das ihn der Prinzregent nach Baden-Baden beschied. B. begab sich am 10. September dorthin. Sein Aufenthalt daselbst dehnte sich dadurch aus, daß sich Schleinitz erst am 18. in Baden-Baden einfand. Am 23. September traf B. wieder in Berlin ein, um dort mit dem Baron Budberg wegen einer Zusammenkunft des Prinzregenten mit dem Zaren zu verhandeln.

Bereich des Wahrscheinlichen liege. Ich sagte ihm, daß ein wiederholter Besuch S. K. H. des Regenten in Warschau, nach meiner persönlichen Auffassung, den für uns wünschenswerten Eindruck auf die politische Welt verfehlen werde. Er brachte darauf Breslau zur Sprache und fragte, ob dort wohl Truppen genug wären, um dem Kaiser eine Revüe zu geben. Ich erwiderte: Truppen genug, aber es scheine mir des durchsichtigen Vorwandes, einige Regimenter zu sehen, gar nicht zu bedürfen, sondern der frühere Besuch S. K. H. des Regenten, die nahe Verwandtschaft, die schwebenden politischen Fragen würden es gewiß vor aller Welt natürlich erscheinen lassen, wenn der Kaiser und sein durchlauchtigster Oheim sich zu sehen und zu besprechen wünschten. Budberg stimmte dem bei, erklärte sich selbst lebhaft dafür zu interessieren und meinte nur, daß irgendeine vertrauliche Anregung, eine Andeutung, daß sein Besuch gern gesehen werde, etwa durch Loën, dem Kaiser den Anstoß geben müsse, wenn er nach Preußen kommen solle. Wäre der König in seinem leidenden Zustande nicht gerade in der Residenz anwesend, so würde, bei den Dispositionen des Kaisers, nichts der Art nötig sein, um ihn nach Berlin zu führen, so aber scheine Breslau der einzige geeignete Ort.

Fürst Gortschakow wird sich schon einige Tage vor dem Kaiser in Warschau einfinden. Wenn S. K. H. der Prinz Regent es vielleicht angemessen hielten, daß ich mich zur Zeit der Ankunft des Kaisers in Warschau an das dortige Hoflager begäbe, wozu meine dienstliche Stellung einen natürlichen Vorwand bietet, und eine Einladung nach Breslau vermittelte, so würde ich mich dem mit Vergnügen unterziehn und um geneigte Befehle bitten. Meine Überzeugung, daß die entrevue und deren politischer Eindruck für uns sehr wünschenswert sei, kann ich nur gehorsamst wiederholen.

Mein Freund Unruh hat mich gestern hier aufgesucht, um mir zu sagen, daß die Antwort auf die Stettiner Adresse[1]) durchaus günstig gewirkt habe. Er erzählte mir als Zeichen der Stimmung, daß der sonst sehr avancierte Demokraten-Häuptling Metz aus Darmstadt in Frankfurt unter Beifall seiner Gesinnungsgenossen ausgerufen habe: Lieber das schärfste preußische Militärregiment als die kleinstaatliche Misere. Unruh's Freunde hofften in der Presse bald eine diesseitige Entgegnung auf die österreichische Note an den Herzog von Coburg[2]) zu finden, in welcher wenigstens die Mangelhaftigkeit der jetzigen Bundesverfassung offen anerkannt würde.

Ich gehe heut von hier nach Reinfeld bei Zuckers in Pommern ab. Für meine Reise mit Familie nach Petersburg wollte ich mir einen großen Diligence-Wagen auf die Grenze bestellen, wozu ich etwa 10 Tage vorher in Petersburg Auftrag geben muß. Falls ich daher Weisungen erhielte, die auf Beschleunigung oder Verzögerung meiner Reise von Einfluß wären, so würde ich E. E. zu g. Danke verpflichtet sein, wenn mir dieselben zeitig nach Reinfeld zugingen. Wenn Sie keine Befehle für mich haben, so würde ich meine Karawane etwa in 14 Tagen gegen Norden in Bewegung setzen, um in mäßigen Etappen über Riga Pskow zu erreichen.

Mit ausgezeichneter Hochachtung verharre ich . . .

---

[1]) Stettiner Bürger hatten dem Prinzregenten eine Bitte um Bundesreform übersandt. Der Minister des Innern Graf Schwerin antwortete, daß die Regierung zu rechter Zeit die Wege zu finden wissen werde, auf denen die Interessen Deutschlands und Preußens sich mit den Geboten der Pflicht und Gewissenhaftigkeit vereinten. Die Erinnerungen Unruhs enthalten nichts über dessen Besuch bei Bismarck am 24. September 1859.

[2]) Graf Rechberg hatte am 4. September 1859 eine Note an den österreichischen Gesandten in Dresden gerichtet, in der er die Haltung des Herzogs Ernst von Coburg in der Bundesreformsache als Bundesbruch bezeichnete. Vgl. dazu Ernst II., Aus meinem Leben II, S. 522 ff.

54. Privatschreiben an Minister v. Schleinitz.

Reinfeld, 8. Oktober 1859.

Verehrtester Freund und Gönner.

Mit dem verbindlichsten Danke habe ich Ihr freundliches Schreiben aus Baden vom 29. v. M. erhalten und mir danach die Berechnung gemacht, daß ich am Ende nächster Woche, etwa den 15., hier aufbrechen und am 16. in Berlin eintreffen würde. Ich hatte dabei die Zeitungsangabe, daß der Kaiser am 20. nach Warschau kommen werde, zum Maßstab genommen. Nun lese ich heut in einem Berliner Blatte die dreiste Behauptung, daß unser selbstherrschender Neffe „zu Ende nächster Woche in Berlin erwartet werde". Ich glaube bisher nicht daran, aber es wäre doch möglich, daß der Reiseplan sich geändert und daß vielleicht die Einwendungen, mit welchen ich im Gespräch mit Budberg die Bedenken gegen einen Besuch in Berlin selbst zu entkräften suchte, gemeldet und gewürdigt worden wären. Wie dem auch sei, sollte es Ihnen aus irgendeinem Grunde erwünscht sein, daß ich früher als am 16. in Berlin eintreffe, so bin ich jedes Winks gewärtig, und bitte nur ihn mir, wenn es eilig ist, telegraphisch per Station Stolp in Pommern zugehn zu lassen. Unsere postalischen Beziehungen hier in den kassubischen Bergen erfreuen sich noch nicht derselben Durchbildung, wie in den bewohnteren Teilen der Monarchie, und insbesondere besteht für Berliner Briefe die eigentümliche Einrichtung, daß sie in Stolp beinah 24 Stunden ausruhn, bevor sie mit einer Seitenpost für die letzten 4 oder 5 Meilen ihres Weges instradiert werden.

S. K. H. der Prinz Regent wird wohl die Gnade haben, mir nach Warschau, als ostensiblen Grund des Erscheinens, ein Schreiben mitzugeben, welches, wenn dies noch erforderlich sein sollte, dem Kaiser den letzten Anstoß zur Reise gibt, oder wenn die Reise schon feststeht, mir lediglich als Einführung, im Stile nachbarlicher Begrüßung, dient. Findet S. K. H. keine Veranlassung zu einem solchen Schreiben, so würde eine vertrauliche Mitteilung an Budberg in betreff meiner Reise wohl ausreichend sein, um dieselbe einzuleiten.

Nach den Zeitungen scheint es ja in der Tat, daß die Mittelstaaten uns die Pistole vorhalten wollen, um uns Reform-Vorschläge abzudringen oder uns zu dem Eingeständnis zu nötigen, daß wir die Quadratur des deutschen circulus vitiosus nicht zu lösen vermögen. Auf eine so dreiste Anfrage ließe sich in mannigfachen Tonarten antworten; die Bundesverfassung in thesi und die Art, wie man sie seit 1850 hat auslegen und handhaben wollen, bieten uns reichen Stoff zu einer kräftigen Erwiderung, vorausgesetzt, daß wir jenen Kabinetten nicht den Gefallen tun, ihrer Kritik positive Vorschläge einer idealen Verfassung Deutschlands vorzulegen, sondern das Bessermachen der „bundesfreundlichen Erwägung aller" zuschieben, welcher durch einseitige Forderungen vorzugreifen wir uns nicht erlauben.

In der Hoffnung baldigen Wiedersehns schließe ich mit der Versicherung meiner aufrichtigen Verehrung und Anhänglichkeit . . .

55. Privatschreiben vom 12. Oktober 1859 an den russischen Gesandten in Berlin Freiherrn v. Budberg, betr. Reise nach Petersburg. — Vgl. Bismarckjahrbuch VI 94 f.

56. Privatschreiben an Minister v. Schleinitz.

Reinfeld, 12. Oktober 1859.

Hochgeehrter Freund und Gönner. Zu meiner Überraschung erhalte ich gestern abend einen Brief von Budberg mit der telegraphischen Benachrichtigung aus Petersburg, daß der von mir gewünschte Reisewagen (Post-Diligence) am Freitag in Tauroggen eintreffen werde. Meine Verabredung mit Budberg war gewesen, daß er besagten Wagen einstweilen nur en principe für mich bestellen und ich 10 Tage, ehe ich ihn brauchte, durch Telegraph den Zeitpunkt bestimmen würde, wo er in Tauroggen sein sollte. Es ist nun möglich, daß Budberg, bei der Besprechung an wichtigere Dinge denkend, die Verabredung einfach nicht verstanden und angenommen hat, daß meine Abreise definitiv auf die erste Woche dieses Monats festgesetzt sei, während ich ihm diesen Termin nur als einen eventuellen für den Fall nannte, daß höheren Orts nichts bestimmt würde, was mich aufhalten könnte. Es ist aber auch möglich, daß Budberg oder Gortschakow aus irgendeinem Grunde meine Anwesenheit bei der Zusammenkunft der allerhöchsten Herren, oder meine Reise nach Warschau nicht wünschen, daß Budberg, der in Geschäften etwas eifersüchtig, im Grunde seines Herzens auch österreichischer ist als ich, o h n e mich zu sein wünscht. Jemand bezeichnete mir in Petersburg die Wiederanknüpfung der Freundschaft mit Österreich als „das Pferd, auf welchem Budberg hoffe in das Ministerium einzureiten". Das alles sind vielleicht Gebilde meiner unbeschäftigten Phantasie in dieser Einsamkeit. Aber ich muß nach Budbergs Brief wenigstens annehmen, daß er von meinem nochmaligen Kommen nach Berlin und von der Warschauer Absicht nichts weiß oder nichts wissen will, denn er sagt keine Silbe davon und wünscht mir einfach glückliche Reise.

Da ich nun nicht weiß, ob und was E. E. mit ihm über diese Dinge schon gesprochen haben, und ihm weder mehr noch weniger von hier schreiben möchte, so antworte ich ihm einstweilen nicht[1]), sondern nehme mir die Freiheit, Ihre Vermittlung anzurufen, vielleicht in der Form, daß Sie die Güte hätten, ihm zu sagen, ich schriebe bei Gelegenheit anderweiter Korrespondenz, daß ich gerade einen Brief von ihm erhielte, den ich noch beantworten würde, und der mich in Verlegenheit setzte, weil ich nicht wüßte, wie lange der Wagen in Tauroggen auf mich warten könne. Da der Zeitpunkt meiner Reise ganz von Ihrer Bestimmung abhängt und ich weder ein leibliches, noch geistiges Bedürfnis habe zu remonstrieren, so wäre ich sehr dankbar, wenn Sie Budberg sagen wollten, wann ich ungefähr reisen soll, damit er seinen voreiligen Wagen danach instruiert. Erhalte ich bis dahin nicht andere Weisung, so bleibe ich bei der Angabe meines letzten Schreibens und treffe am 16. in Berlin ein; bis dahin klärt sich auch wohl auf, ob jener Wagen ein „Wink", eine Intrige oder ein Mißverständnis ist.

In freundschaftlicher Verehrung und Anhänglichkeit verharre ich . . .[2])

---

[1]) Bei Nr. 55 handelt es sich danach offenbar um einen nicht abgeschickten Brief.

[2]) Am 14. Oktober reiste B. über Berlin nach Warschau. Sein Aufenthalt daselbst und die daran anschließende Reise nach Breslau in Begleitung des Zaren währte vom 17. bis 24. Oktober. Am 29. Oktober traf er wieder in Reinfeld ein. Auf der wenige Tage darauf angetretenen Reise nach Petersburg erkrankte er auf dem Gute seines Freundes v. Below, Hohendorf bei Reichenbach, Kr. Pr. Holland, an einer Lungenentzündung.

57. Privatschreiben an Minister v. Schleinitz.

Hohendorf, 19. Dezember 1859.

Verehrter Freund und Gönner. Meine Besserung ist Gott sei Dank so weit vorgeschritten, daß ich mir wieder gestatten darf, die Feder zur Hand zu nehmen und mein anliegendes Urlaubsgesuch noch mit einem privaten Ausdruck meiner Dankbarkeit für Ihre Teilnahme und Ihr Wohlwollen zu begleiten.

Der Rückfall meiner Krankheit war fast ernsthafter als der erste Ausbruch; ich fürchtete Nervenfieber, Typhus und dergleichen. Ich sehe das Ganze als eine Explosion alles des Aergers an, den ich 8 Jahre hindurch in Frankfurt angesammelt habe, über alle die Dinge, die ich sah, ohne sie ändern zu können, ohne in Berlin auch nur Glauben zu finden, außer bei Herrn von Manteuffel, der eine ganz klare Einsicht in die Sachlage hatte, aber nicht immer für gut fand, dieser Einsicht gemäß zu handeln. Wenn man täglich contre vent et marée, sozusagen am k u r z e n Ende des Hebels arbeitet, dabei den schlimmsten Widerspruch aus dem eigenen Lager und von den früheren Freunden erfährt, den Gegner stetig Terrain gewinnen sieht, so muß man nach Jahren hoffnungslosen Ringens entweder zu einer hochdiplomatischen Gleichgültigkeit gegen die zukünftigen Geschicke des eigenen Landes, oder zum Bankrott seiner privaten Nerven gelangen. Der war bei mir eigentlich schon eingetreten, als ich nach Petersburg kam, und das dortige Klima hat nichts weiter getan, als diese Tatsache zur klaren Anschauung zu bringen. Verzeihn Sie einem Kranken, daß er es nicht lassen kann, von seinen Leiden und dessen Ursachen zu reden.

Meine Frau hat mir heut einen Brief vorgelegt, den mein Schwager infolge einer Unterredung mit Ihnen geschrieben hat. Ich sehe die Notwendigkeit einer Vertretung, ihre Unvermeidlichkeit, sobald Gortschakow nicht selbst zum Kongreß[1]) geht, vollkommen ein, obschon mir dabei zumute ist, wie einem tatendurstigen Leutnant, der im Kriege wegen Engbrüstigkeit zum Garnisondienst kommandiert wird.

Wenn ein Stellvertreter für mich nach Petersburg geht, so würde ich demselben dankbar sein, wenn er meine, in ihrer Verlassenheit verfallende Wohnung benutzen wollte. Dieselbe ist seit dem Juli auf stündlich zu erwartende Ankunft meiner Familie gerüstet; Dienerschaft, Möbel, Wagen, Pferde (Wagen- und Reit-), Silber, Wäsche und Geschirr jeder Art, so daß mein Vertreter, dem ich alles gern zur Disposition stelle, im Zustande primitiver Entblößung an der Türe erscheinen kann und sich mit seinem Eintritt in den Besitz allen dessen setzt, was zum Bedarf eines gesandtschaftlichen Hauses gehört, zum notwendigen wie zum ornamentalen. Für meinen Haushalt wäre es dabei eine Wohltat, wenn die Diener vor dem Müßiggang, die Pferde vor dem Steifwerden und die Sachen vor Rost und Motten bewahrt würden; besonders seit mein major domus, Klüber, verreist ist, der alle Zahlungen und den Empfang der vielen vom Auslande noch immer kommenden Vorräte und Sachen besorgte, bin ich etwas ängstlich über die Gestaltung meines unter Croy's Vormundschaft verwaisten Haushaltes[2]).

Sollte mein Befinden in einigen Wochen von der Art sein, daß die Ärzte mir zwar einen Ausflug nach Berlin, aber keine Reise nach Rußland gestatteten, so würde ich mich

---

[1]) Frankreich hatte am 29. November, Österreich am 1. Dezember zu einem europäischen Kongreß Einladungen ergehen lassen, der in Paris stattfinden und sich mit der italienischen Frage beschäftigen sollte, schließlich aber nicht zustande kam.

[2]) Über Croy steht in diesem Briefe nach Kohl, Bismarcks Briefe an Braut und Gattin, 6. Aufl., Nr. 336, Anm. 2, eine Bemerkung, daß er geschäftlich unbrauchbar sei. Sie ist in der Ausgabe von 1905 ohne Andeutung einer Lücke ausgelassen.

sehr freuen, wenn ich Ihnen mit irgendwelchen Dienstleistungen in landtäglichen Sphären nützlich werden könnte. Wenn auch einige Fanatiker unter den „Wienern in Berlin“[3]) welche die Kreuzzeitungs-Opposition unterhalten, keiner Verständigung zugänglich sind, so glaube ich doch auf das politisch nüchterne gros der Landjunker Einfluß üben zu können, wenigstens vermochte ich es noch auf dem Regentsschafts-Landtage, dem letzten, an dem ich mich tätig beteiligte. Meine Hoffnung ist indessen, daß mir Aeskulap gestattet, mit Ablauf der mir jetzt gestellten Genesungsfrist direkt in meine nordische Häuslichkeit zu eilen, denn die provisorischen Existenzen in Gasthöfen und bei Gastfreunden, die ich seit so langer Zeit führe, haben mir rechtes Heimweh nach einer bleibenden Stätte gegeben. Leider ist mir mein Petersburger Haus zum 1. Juni a. St. wieder gekündigt, und es drängt mich schon das Bedürfnis, für anderweites Unterkommen zu sorgen, zur Reise.

Der deutschen Politik folge ich in den Zeitungen noch immer mit Vorliebe. Ich glaube, die jetzigen Vorgänge sprechen zugunsten meiner Meinung, daß wir keine Wahl haben, als entweder der erste unter den deutschen Mittelstaaten freiwillig sein zu wollen oder zwischen uns und dem österreichisch-würzburgischen Bundestage wenigstens eine Trennung von „Tisch und Bett“ herzustellen, da die volle Scheidung und anderweite Wiederverheiratung vertragsmäßig nicht zulässig ist. Das Referat über die Reform des Heeres hat man uns zugeschoben. Könnte man die Gelegenheit nicht benutzen, um, etwa unter Herstellung eines „hessischen“ Armeekorps, für uns ganz offen das Oberkommando über das 9. und 10. und das hessische Korps, mit rein politischer, auf unsere Macht und unsern Mangel an Rechten gestützter, Motivierung zu fordern? Doch ich will nicht ohne Akten-Kenntnis politisieren.

Mit aufrichtigster Verehrung und Anhänglichkeit Ihr ergebenster Freund und Diener.

58. Privatschreiben an Minister v. Schleinitz.

Hohendorf, 29. Dezember 1859.

Verehrtester Freund und Gönner. Soeben geht mir in einem Privatbrief die Nachricht zu, daß unter den eventuell nach Petersburg zu schickenden Vertretern vorzugsweise Harry Arnim und Georges Werthern genannt werden. Wird die, für mich finanziell voraussichtlich schmerzhafte, Vertretung dadurch zu einer Notwendigkeit, daß Gortschakow nicht nach Paris geht, oder erfordern sie die Geschäfte auch ohne dieses, so wäre mir Arnim unter den disponibeln Persönlichkeiten am meisten persona grata und auch durchaus geeignet, mit dem Fürsten gut zu stehen und demselben den Eindruck zu machen, daß er verstanden und gewürdigt wird. Wenn E. E. in gewohnter Güte meinen Wünschen und Bitten nach Möglichkeit Rechnung tragen wollen, so erlaube ich mir vor allem von Werthern abzuraten. Derselbe ist von Gortschakow in vollstem Bruche geschieden. Ich will lieber auf jede Gefahr hin in den nächsten Tagen die Reise nach Petersburg antreten.[1])

Mit meiner Gesundheit geht es langsam besser, aber, wie es scheint, diesmal sicher. Seit das Wetter milder ist, fahre ich im offenen Schlitten aus, und die frische Luft stärkt mich besonders.

Mit der aufrichtigsten Verehrung verharre ich . . .

---

[3]) Anspielung auf das Singspiel dieses Namens von Karl Ludwig Blum († 1844).

[1]) Die Wahl des Regenten wegen des Vertreters Bismarcks fiel auf den Grafen Perponcher-Sedlnitzki, der seine Ernennung unter dem 2. Januar 1860 erhielt.

59. Privatschreiben an Minister v. Schleinitz.

Hohendorf, 9. Februar 1860.

Verehrtester Freund und Gönner. Ich würde Ihnen schon früher geschrieben haben, wenn nicht der auf- und abschwankende Zustand meiner Gesundheit, bei dem Wunsche, etwas Bestimmtes über dieselbe melden zu können, mich zu wiederholtem Aufschub veranlaßt hätte. Jedesmal wenn ich mich so fühle, daß ich zu allen Reisen und dienstlichen Leistungen fähig zu sein glaube, und mit der Absicht umging, mich bei Ihnen vollständig gesund zu melden, wurde ich durch irgendeine Verschlimmerung davon abgehalten, deren Ursache bei der Verweichlichung, in die ich nach dreimonatlicher Stubenluft geraten bin, in sehr geringfügigen Umständen liegen konnte. Ich bin der Meinung, daß die Verlängerung dieses schonenden und langweiligen Krankenregimes mehr deprimierend als fördernd auf mich wirkte und daß ich mehr aushalten lernte, wenn ich mir mehr zumutete. Der hiesige Arzt aber verlangt Schonung und wieder Schonung, wobei seine ärztliche Weisheit allerdings sicherer ist, nicht des Irrtums überführt zu werden. In betreff meiner Rückkehr nach Petersburg geht er offenbar von der Voraussetzung aus, daß ich dort jeder Unbill des nordischen Winters bei Tage und bei Nacht schutzlos ausgesetzt sein würde, und natürlich ist es, daß meine Angehörigen von der Furcht angesteckt werden, welche die Schrecknisse des sechzigsten Breitegrades einem jeden einflößen, der ihnen noch nicht näher ins Gesicht gesehen hat.

Bei diesem Zwiespalt meiner Ansichten und Wünsche mit denen meiner ärztlichen und häuslichen Umgebung möchte ich, mit Ihrer Erlaubnis, zunächst die kleinere Reise nach Berlin versuchen, um zu sehen, wie sie mir bekommt, und um dort eine ärztliche Autorität aufzufinden, welche die Verantwortung für meine Reise nach Petersburg zu übernehmen bereit ist. Herr von Below, der diese Zeilen mitnimmt, will in etwa 8 Tagen, nach Beendigung der Diskussion über das Ehegesetz, wieder herkommen, um dann, wenn sich mein Zustand nicht wieder verschlimmert, mit mir wieder nach Berlin zu reisen. Ich würde ihn schon heut begleiten, wenn die allgemeine Opposition dagegen nicht den Arzt auf ihrer Seite hätte und ich, als scharf verbranntes Kind, das Feuer, mit dem man mir droht, doch etwas fürchten gelernt hätte.

In der Politik bin ich nachgerade desorientiert, da ich mich nur aus den Zeitungen au fait halten kann. Aus dem Mißtrauen, mit welchem ganz Europa ein vergleichungsweise so unbedeutendes Vergrößerungs-Gelüste Frankreichs wie das Savoyische aufnimmt, läßt sich wenigstens abnehmen, daß ein so unverhältnismäßiger Machtzuwachs Frankreichs, wie die Rheingrenze ihn gewähren würde, von allen Staaten, auch abgesehen von ihrem Verhältnisse zu Preußen, lediglich im Interesse des Gleichgewichts, mit dem Schwerte bestritten werden würde, und daß wir uns mit diesem Popanz so sehr nicht einschüchtern zu lassen brauchen. La préponderance que donnerait à la France un agrandissement aussi démesuré, ne manquerait pas „d'engendrer" une coalition de l'Europe entière, qui viendrait nous reprendre ces provinces; cela ne serait qu'un dépôt sagte mir buchstäblich der Kaiser Napoleon im Jahre 1857, und ich halte es noch heute für wahr. Eine Eroberung dagegen, die sich ihm aufdrängen wird, das ist der Rheinbund der Würzburger. Das dynastische Interesse führt sie unabänderlich dahin, und es ist stärker in den Fürsten, als das deutsche, trotz aller Redensarten; auch bei uns ist es so, und mit mehr Recht, aber wir müssen nur nicht glauben, daß die andern edler oder einfältiger sind als

wir, und daß Hannover, Hessen oder Bayern jemals anstehen werden, ihre dynastischen Interessen zu retten oder auch nur zu fördern, wenn ihre Bundestreue gegen Preußen das einzige Gegengewicht ist. Würde ein König von Preußen es vor seinem Gewissen verantworten können, wenn er die Existenz von Staat und Volk der Erhaltung des jetzigen Bundessystems, und des rechtlichen Bestandes von Darmstadt oder Nassau in demselben, bewußter Weise zum Opfer brächte? Ich glaube, alle Preußen werden mit mir die Frage verneinen, und bei den kleinen deutschen Fürsten dürfen wir dreist auf ein noch geringeres Maß von idealem Schwung in der Politik, von opfermutiger Hingebung für gemeinsame Zwecke und auf ein größeres von rancune gegen Preußen rechnen, als im umgekehrten Verhältnis. Wir würden uns, wenn das Messer an der Kehle und unser Land in der Gewalt des Feindes wäre, schließlich durch einen Separatfrieden so gut als möglich retten müssen; in derselben Lage sind alle unsere Würzburger Bundesgenossen aber schon dann, wenn die Franzosen an der Weser oder am Ober-Main gegen uns ständen, mit dem alleinigen Unterschiede, daß den Größeren unter ihnen alsdann immer noch ein vorteilhafter Friede von Frankreich, und mindestens status quo ante, geboten werden würde. Woher würden diese Regierungen sonst den Mut nehmen, uns in der jetzigen, kriegdrohenden Zeit, bei der offenkundigen Schwäche von Oesterreich, so dreist und herausfordernd gegenüberzutreten, wenn sie nicht die Rückzugslinie auf den Rheinbund schon ins Auge gefaßt hätten? Auch wenn wir uns gefügig gegen ihre Majoritäten erwiesen, würden wir ihre hingebende Liebe für den Kriegsfall nicht erwerben, das „Hemd bleibt ihnen näher als der Rock", „Württemberg näher als der Bund",[1] wie mir der kluge alte Herr in Stuttgart vor 5 Jahren selbst sagte. Wenn wir auf Würzburger Beistand gegen Frankreich unsere Hoffnung setzten, so würden wir auf Sand bauen; sie kehren sich im Unglück gegen uns und sind lästig und begehrlich als siegende Genossen. Was würden wir erst für eine Sprache von ihnen zu hören bekommen, wenn Preußen einmal durch „wirksame Bundeshilfe" gerettet worden wäre, d. h. sich mit eigenen Truppen in einem Bundeskriege siegreich geschlagen hätte!

Unser einziges Mittel, ihnen den Weg nach Paris abzuschneiden, ist immer, daß wir mit Frankreich besser stehn als sie. Wir brauchen deshalb nicht Frankreichs Komplize und Genosse für allerhand verwegene Pläne zu sein; für unsere natürlichen Bundesgenossen, ganz unter vier Augen gesagt, halte ich viel mehr Piemont, gegen Frankreich vorkommendenfalls ebenso wie gegen Oesterreich. Für Piemont, wenn es sich auf Preußen stützen könnte, würde Frankreichs Allianz aufhören, gefährlich und herrisch zu sein.

Sie sehn, wie ein kranker Mann in seiner Einsamkeit radotiert, wenn er aus den praktischen Geschäften heraus ist. Was mich schließlich noch zu sehr interessiert, um darüber zu schweigen, ist die Frage, ob die Abgeordneten irgendein gelegentliches Pronunziamento in der deutschen Politik machen werden. Ich habe von hier kein Urteil über die Opportunität; prima facie scheint es mir aber, daß das Gewicht unsres Auftretens erheblich wachsen würde, wenn die Regierung ihre Wünsche für Konsolidierung der Bundesverfassung, die jetzigen Mängel derselben und die, teils verfassungsmäßigen, teils von Würzburg und Wien aus künstlich bereiteten, Schwierigkeiten der Stellung Preußens im Bunde, ruhig aber offen darlegte. Es herrscht im eigenen Lande, und besonders unter den Alt-Konservativen, eine nebelhaft irrige Vorstellung über das Bundesverhältnis und

[1]) Vgl. Bd. II S. 397.

das, was für Preußen darin möglich ist und was die andern von uns fordern. Es würde nicht schwer sein, beipflichtende und stärkende Manifestationen der Landesversammlung zu erhalten. Mit der aufrichtigsten Verehrung . . .[1])

60. Privatschreiben an Minister v. Schleinitz.

Berlin, 4. April 1860.

E. E. kann ich leider meine Aufwartung heut nicht machen, weil mich über Nacht ein Unwohlsein befallen hat, welches mir nicht erlaubt, auszugehen. Mein Diener war schon auf dem Wege, um meinen gestern erteilten Auftrag, E. E. um eine Stunde zu bitten, auszuführen, als ich zum Bewußtsein meines leidenden Zustandes gelangte, oder, mit anderen Worten, nach einer übeln Nacht aufwachte. Ich bedaure sehr, daß ich auf diese Weise einstweilen verhindert bin, einem Befehle S. K. H. des Regenten nachzukommen, der mich im Laufe des gestrigen Tages wiederholt zu E. E. führte. Derselbe betraf die kurhessische Angelegenheit und zunächst die Kenntnisnahme von einem Schriftstück, welches die allerhöchsten Ansichten über diese Frage enthält. Mit der ausgezeichnetsten Hochachtung E. E. . . .

61. Schreiben an Minister v. Schleinitz.

Berlin, 9. April 1860.

E. E. würde ich die Anlage[1]) schon früher überreicht haben, wenn ich eher als gestern zu einer schmerzfreien schreibenden Haltung befähigt gewesen wäre.

Ich habe, der Abrede gemäß, nur eine flüchtige, ungefähre Skizze hingeworfen; mehr zu tun fehlte die Zeit, die Arbeitskraft, das Aktenmaterial und vor allem der Glaube, daß die Anlage einer andern Bestimmung als dem Papierkorbe entgegengehe.[2]) Sollte sie, was ich nicht vermute, benutzt werden, so bedürfte namentlich der letzte Teil weiterer Ausführung; dazu müßte man wissen, was wir anregen wollen, und ob der Kollege mit „Volksvertretung am Bunde" geängstigt werden soll. Ich bin dafür, kann aber nicht auf eignen Kopf ein Programm der Art aufstellen.

Wollen E. E. mir im Verlauf des Tages eine Stunde geben, die Sache vorzutragen, so bin ich sehr dankbar und imstande auszugehn.

Die Anlage ohne reines Konzept zu lesen, kann ich nicht raten, und wiederhole, daß ich, wenn wirklich Aussicht auf Benutzung derselben wäre, doch eine Sichtung und Ordnung des Raisonnements und eine sorgfältige Ausarbeitung einiger Teile desselben vorbehalten müßte.

Mit der ausgezeichnetsten Hochachtung verharre ich . . .[3])

---

59. [1]) Anfang März reiste B. nach Berlin, um sich ärztlich untersuchen zu lassen. Dort wünschte der Regent seine fernere Anwesenheit.

61. [1]) Es handelt sich augenscheinlich um den Entwurf zu einer Erklärung Preußens am Bundestage, der sich im Hausarchiv befindet und unter der folgenden Nummer abgedruckt ist.

[2]) Der Entwurf ist, soweit ersichtlich, in der Tat nicht verwendet worden.

[3]) Da B. durch den Regenten und auch Schleinitz weiter in Berlin festgehalten wurde, zog sich sein Aufbruch nach Petersburg noch bis Ende Mai hinaus. Am 5. Juni traf er endlich wieder in Petersburg — nach fast elfmonatlicher Abwesenheit — ein. An demselben Tage wurde Graf Perponcher vom Zaren in Abschiedsaudienz empfangen.

*62. Entwurf zu einer Erklärung Preußens am Bundestage.[1]

[1860.]

Der Zweck, für welchen der Bund laut Artikel . . . der Bundesakte gestiftet ist, wird sich, nach Ansicht der K. Regierung unter den heutigen Verhältnissen nur dann erreichen lassen, wenn die Tätigkeit des Bundes von dem Vertrauen und der Teilnahme der deutschen Nation getragen und dadurch für die Zeit der Gefahr das einheitliche Wirken der gesamten Kräfte deutscher Fürsten und Männer verbürgt wird.

Die K. Regierung kann sich nicht verhehlen, daß diese Bedingung nach einem 45 jährigen, im großen und ganzen von friedlichen Zuständen begünstigten Bestehen des Bundes nur unvollkommen verwirklicht ist. Das Ergebnis, welches in dieser Beziehung der Zeitraum vor 1848 geliefert hatte, rief in dem genannten Jahre bei den Bundesregierungen selbst das Bedürfnis hervor, die Bundeseinrichtungen umzugestalten. Das Mißlingen der darauf gerichteten Versuche bewies nicht, daß das Streben nach stärkeren Bürgschaften für Deutschlands Zukunft ein unberechtigtes, sondern nur, daß die Auswahl und die Benutzung der eingeschlagenen Wege unrichtig und daß die damaligen öffentlichen Zustände besonnenen und maßhaltenden Reformen nicht günstig waren.

Die K. Regierung gab sich daher, als sie zur Reaktivierung des Bundestages die Hand bot, der Hoffnung hin, daß die Erfahrungen einer Vergangenheit, welche die Schäden des frühern Systems ins Licht gestellt hatte, dem Streben nach Abhilfe derselben das bereitwillige Entgegenkommen aller Bundesgenossen sichern würden. Diese Hoffnung hat sich nicht erfüllt. Seit die Ruhe im Lande hergestellt ist, sind zwar von manchen Seiten Anregungen zu Bundesreformen erfolgt, welche Zeugnis ablegen von der Erkenntnis der Mangelhaftigkeit des Bestehenden und von dem Verlangen nach Verbesserung; tatsächlich aber fällt das Wirken des Bundes mehr und mehr in die einseitige Richtung zurück, welche ihm in einer früheren Periode durch die Karlsbader Beschlüsse gegeben war und vermöge welcher seine Aufgabe mehr in Unterstützung der Wünsche einzelner Regierungen ihren Untertanen gegenüber als in dem Schutze und der Fortbildung des gesamten Rechtsbestandes unter Kräftigung des einheitlichen Nationalbewußtseins zu erfüllen gesucht wurde. Je stärker der Bund für den erstern, von dem ehemaligen Rheinbund am vollständigsten erfüllten Zweck wird, desto schwächer für den zweiten. Es gibt Gefahren, und sie stehen vielleicht nahe bevor, denen Deutschland nur dann gewachsen ist, wenn seine Völker in einmütiger Erhebung für ein nationales Gesamtinteresse eintreten. Schwerlich wird jemand behaupten, daß die bisherigen Bundeseinrichtungen in diesem Sinne die Bedeutung eines nationalen Palladiums erlangt haben, für dessen Verteidigung das deutsche Volk freudig und opferbereit seine Gesamtkraft einsetzen würde. In der Fähigkeit der deutschen Nation, sich als Einheit zu fühlen und demgemäß zu handeln, ist das einzige Bindemittel zu finden, welches den Bundesvertrag zu etwas a n d e r e m machen kann, als zu einem gewöhnlichen Staatsvertrage benachbarter Souveräne, welchem die herkömmliche Klausel ewiger Dauer beigefügt ist.

Es ist daher die wichtigste und zugleich schwierigste Aufgabe des Bundes, dem Gefühle nationaler Einheit Rechnung zu tragen, es zu beleben und zu kräftigen, gleichzeitig aber die geschichtlich überkommenen Rechte der Einzelstaaten zu schützen und die Grenze zu ziehen, bis zu welcher eine dieser beiden Richtungen auf Kosten der anderen verfolgt werden darf.

---

[1] Ein anderer, stark abweichender Entwurf, gedruckt Bismarckjahrbuch VI 99—102.

Die Anhaltspunkte, welche die Grundgesetze des Bundes in letzterer Beziehung bieten, sind, nach der Allgemeinheit ihrer Fassung, weit auseinandergehender Auslegungen fähig. Die Stifter des Bundes scheinen von der Wahrheit durchdrungen gewesen zu sein, daß es nicht tunlich sei, eine theoretische Lösung dieses Problems für alle Zeiten festzulegen, und daß die Bürgschaften organischer Fortbildung des Bundesrechtes nicht in starren Formen, sondern in deren Elastizität und in dem Geiste zu finden seien, welcher sie ausfüllen und beleben werde.

In diesem Sinne wurden, in der Voraussetzung, daß die Beachtung der realen Machtverhältnisse dem politischen Takte überlassen werden könne, Stimmverhältnis und Kompetenz so reguliert, daß einander widersprechende Auffassungen über die Rechte der Majoritäten und Minoritäten platzgreifen konnten. In diesem Sinne wurden durch Art. 13 B. A., 56 Schl. A. und andere Bestimmungen getroffen, welche den Rechtsschutz verfassungsmäßiger Freiheit, aber auch eine Reihe von Beschlüssen ermöglichten, welche ohne Ausnahme das charakteristische Merkmal tragen, daß sie einzelnen Regierungen bei Beschränkung der verfassungsmäßigen Rechte ihrer Untertanen den Beistand der Rechtstheorien und des Ansehens der Bundesversammlung leihen.

Diese Freiheit der Bewegung, welche dem Bunde durch die Fassung seiner Grundverträge gelassen war, ist dahin benutzt worden, daß das beabsichtigte Nationalinstitut lediglich die Grundlage und Schutzwehr jenes partikularen Unabhängigkeitsgefühles geworden ist, welches weniger die deutschen Stämme, als die einzelnen Regierungen in ihren Beziehungen zu ihren Nachbarn einerseits und zu ihren Untertanen andererseits beseelt. Das Bewußtsein, nur von dem eigenen souveränen Willen die Beweggründe des politischen Verhaltens entnehmen zu dürfen, hat sich unter der Ägide des Bundes zu einer Höhe ausgebildet, welche jeder früheren Epoche deutscher Geschichte fremd war und welche je länger desto nachteiliger auf die Festigkeit des Verbandes der Bundesregierungen unter sich und mit dem deutschen Volke zurückwirkt.

Die rücksichtslose Anwendung der Theorie von der Gleichheit der Bundesglieder und von der Allgewalt der Majoritäten verbietet einer Macht wie Preußen, welche dem Bunde mehr zu gewähren glaubt, als sie von ihm zu empfangen hofft, und deren Rechte am Bunde weit hinter dem Maße ihrer Pflichten zurückbleiben, sich einer Bundespolitik wie der bisherigen rückhaltslos hinzugeben.

Wenn Einzelstaaten, ohne die zu selbständiger Erfüllung staatlicher Zwecke in Krieg und Frieden nötige Macht und Ausdehnung zu besitzen, eine Autonomie in Anspruch nehmen, vermöge deren das Zusammenwirken der Verteidigungsmittel Deutschlands gelähmt und auf dem Gebiete der materiellen Interessen Territorien von geringem Umfange zu unübersteiglichen Hindernissen des Verkehrs gemacht werden, so ist es schon um deswillen nicht zu verwundern, daß eine Bundesverfassung, unter deren Schutz diese Zerfahrenheit sich zu verewigen droht, im Vertrauen und der Liebe des deutschen Volkes nicht Wurzel zu fassen vermag.

Die Entfremdung gegen dieselbe muß aber erheblich wachsen, wenn die Erfahrung lehrt, daß es dieselben Bundeseinrichtungen sind, unter deren Autorität die verfassungsmäßigen Rechte der Völker auf Teilnahme an der Gesetzgebung des eigenen Landes, bald in dem einen, bald in dem andern Staate, dem politischen Ermessen des Bundestages vermöge der Auslegung vieldeutiger Bestimmungen des Bundesrechtes zum Opfer fallen.

Die K. Regierung verzichtet darauf, einer Versammlung, welcher die Tatsachen bekannt sind, darzulegen, welche Opfer eigener Interessen und eigener Überzeugung die

K. Regierung im abgelaufenen Jahrzehnt der Herstellung und Befestigung der Einigkeit und der Schonung des Ansehens der Bundesgewalt gebracht hat und welche Haltung der Mehrheit der Bundesregierungen Preußen gegenüber das Ergebnis dieser Selbstverleugnung gewesen ist.

Sie begnügt sich, ihren Gesamteindruck von der Bundespolitik dieser Epoche in wenigen Sätzen wiederzugeben.

Im Innern ist die Tätigkeit der Bundesversammlung seit ihrer Reaktivierung fast ausschließlich in der Sphäre repressiver Einwirkung auf die Verfassungen und die Gesetzgebung der Bundesländer praktisch geworden.

In den auswärtigen Beziehungen hat sich der Bund zu einer wirksamen Wahrnehmung deutscher Interessen nicht berufen gesehen; wohl aber war mehr als einmal die Wehrkraft Deutschlands nahe daran und ohne Preußens Haltung wahrscheinlich genötigt, in schweren Kämpfen die Rolle der Kriegsreserve für eine Politik zu übernehmen, in welche ein Bundesglied durch außerdeutsche Interessen verwickelt war und welche sich nach ihrem Beginn und ihrem Verlauf jeder Mitwirkung, Beratung oder Kontrolle durch den Bund und seine Mitglieder entzieht.

Die K. Regierung ist zu lebhaft von den Pflichten durchdrungen, welche ihr die von der Vorsehung anvertrauten Interessen ihrer eigenen Untertanen und dem deutschen Volke gegenüber auferlegen, um nicht endlich ihre Stimme offen und laut gegen eine Politik zu erheben, welche nach ihrer Ansicht dem Bunde und dessen einzelnen Gliedern verderblich werden muß.

Sie knüpft diese Erklärung an die Verhandlung der kurhessischen Angelegenheit, weil sich an dieser nach verschiedenen Richtungen hin die Kennzeichen der Gesamtpolitik wiederfinden, welcher entgegenzutreten Preußen den Beruf fühlt.

Zunächst in materieller Beziehung. Wiederum erliegt, nach dem Beschlusse der Majorität, eine deutsche Landesverfassung dem Bunde. Die Ausrüstung des Bundes den Verfassungen gegenüber erweist sich dabei um eine seit 1851 hergestellte Waffe vermehrt; vor 1848 war es nicht üblich, Verfassungen zu prüfen, ob sie mit dem Bundesrechte übereinstimmten, und sie nach dem Ergebnis dieser Prüfung zu modifizieren, oder auch ganz außer Wirksamkeit zu setzen, weil die angefochtenen Teile von dem übrigen Inhalt „nicht wohl zu trennen“ seien. Auch in der Strenge der Beurteilung von Verfassungen hat der Bund im Vergleich mit der Zeit der Karlsbader Beschlüsse einen Fortschritt gemacht, denn die jetzt verurteilte Verfassung hatte, ungeachtet ihrer unleugbaren Mängel,[2]) welche abzustellen die Königl. Regierung wiederholt erklärt hat,[3]) seit 1831 fast 20 Jahre lang unangefochten von seiten des Bundes bestanden. Dieser Fortschritt bedroht nach Umständen den Bestand jeder deutschen Verfassung; denn da die Bundesgrundgesetze über Verfassungen nach ihrem allgemeinen Inhalt erst durch A u s l e g u n g eine praktische Bedeutung gewinnen, so kommt es nur auf die jedesmalige Interpretation des Bundesrechtes durch einen Majoritätsbeschluß an, um eine Verfassung mit demselben in Widerspruch zu setzen.

Nicht minder hat der Bundestag hinsichtlich der Leichtigkeit, seine Kompetenz Verfassungen gegenüber zu begründen, eine neue Stellung genommen. Die Artikel . . . . der Bundes-Schlußakte bestimmen, daß — dem Bunde Einmischung in die Gesetzgebung

---

[2]) Die Worte: „ungeachtet ihrer unleugbaren Mängel“ von Bismarck mit Bleistift eingeschaltet.

[3]) Der Zusatz zu der Bleistifteinschaltung Bismarcks „welche abzustellen die Königl. Regierung wiederholt erklärt hat“ von anderer Hand (des Prinzregenten ?) mit Bleistift eingeschaltet. Das Wort „Königl.“ offenbar irrtümlich für „kurhessische“ oder „kurfürstliche“.

nicht zusteht, Art. 56, daß Verfassungen nur auf gesetzmäßigem Wege geändert werden können. Nach den Konsequenzen des Majoritätsbeschlusses vom . . . . würde es ein Ausfluß der regelmäßigen Kompetenz des Bundes sein, ebensogut wie S. K. H. den Kurfürsten von Hessen auch jeden anderen deutschen Souverän, der darum nachsucht, mit Rechtskraft autorisieren zu können, die Verfassung seines Landes „außer Wirksamkeit zu setzen“ und eine „revidierte Verfassung“ nach Maßgabe eines beigelegten Entwurfs „im Wege der Gesetzgebung“ einzuführen.

Diesen bundesrechtlichen Theorien gegenüber vermag kein deutsches Verfassungsrecht, aber auch kein Vertrauen der Nation auf Rechtsschutz durch den Bund zu bestehen.

In formeller Beziehung bietet der Majoritätsbeschluß vom . . . . besonders durch das Verhalten der Mehrheit gegen die Einsprache Preußens zu ernsten Betrachtungen Anlaß. Bis zum Jahre 1848 wurde es am Bunde vermieden, eine der beiden Großmächte in wichtigen Fragen zu überstimmen. Die Folge dieses Systems war es, daß der Bund wenigstens durch äußere Eintracht der Regierungen ein Element von Stärke und Ansehen sich erhielt. In neuerer Zeit hält die Mehrheit nicht für erforderlich, die Stimmen zu wägen, sondern beschränkt sich darauf, sie zu zählen. Der prinzipielle Widerspruch Preußens ist in dieser Sache, obschon sie von jedenfalls zweifelhafter Kompetenz war, lediglich nach dem Maßstabe einer Stimme unter 17 beachtet und der Protest Preußens gegen den Beschluß mit einfacher Bezugnahme auf letztere erwidert worden.

So unzweifelhaft es ist, daß eine Macht wie Preußen dem Bunde nicht mit der Voraussetzung beitreten konnte, daß ihr Wille und ihre Ansichten in demselben kein stärkeres Gewicht haben würden, als die des kleinsten stimmberechtigten Staates, so wird sich doch die K. Regierung niemals weigern, die Verträge, welche sie eingegangen ist, auch wenn der Buchstabe dem Geiste nicht entspricht, zu erfüllen, solange sie ihr gehalten werden. Aber wenn die Mehrheit ihrer Bundesgenossen die Bedeutung, welche Preußen für seinen Rat und seine Stimme im Bunde beansprucht, verkennt und in einer politischen Richtung verharrt, welche Preußen den Bedürfnissen der deutschen Nation, dem ausgesprochenen Zwecke des Bundes und den bestehenden Bundesrechten gleichmäßig zuwiderlaufend findet, wird auch Preußen sich dem Bunde gegenüber auf die Leistung genau bemessener Bundespflichten zurückziehen und darauf halten, daß der Bund seine Tätigkeit auf die strengen Grenzen seiner Kompetenz beschränke.

Die letzteren sind durch den Majoritätsbeschluß vom . . . . und durch die Deutung, welche der Bundesbeschluß vom . . . . 1852 durch jenen erhielt, überschritten, und die K. Regierung wird jedem Versuche, dem Beschluß vom . . . . durch etwaige Bundeshilfe Nachdruck zu verleihen, auf Grund der von ihr kundgegebenen rechtlichen Auffassung konsequent entgegentreten.[1])

Sie verwahrt sich wiederholt gegen diesen Beschluß vom . . . . und sagt sich von der Politik, deren Ausfluß er ist, unter bundesfreundlicher Warnung vor den endlichen Resultaten derselben um so mehr öffentlich los, als sie fest entschlossen ist, in ihren eigenen Landen diejenige Entwickelung verfassungsmäßiger Rechtszustände nachdrücklich zu schützen und zu fördern, gegen welche sie die Mehrheit ihrer Bundesgenossen einen für Deutschland beklagenswerten Kampf fortsetzen sieht.

Die K. Regierung hat mit ihren Anträgen in betreff der Bundeskriegsverfassung den Weg zur Kräftigung des Bundes angedeutet, welchen sie einzuschlagen entschlossen ist.

[1]) Die Worte: „auf Grund der von ihr kundgegebenen rechtlichen Auffassung konsequent entgegentreten“ von Bismarck mit Bleistift eingesetzt für: „mit allen ihr zu Gebote stehenden Mitteln zurückweisen“.

Sie wird zur Herstellung engerer Verbindung der Glieder des Bundes sowie zur Belebung der Teilnahme der deutschen Nation für den Bund demnächst weitere Reformvorschläge zur Verhandlung stellen.

Sie verhehlt sich die Schwierigkeiten nicht pp., darf aber im Vertrauen auf die deutschen Gefühle der Bundesregierungen und des gesamten[5]) Volkes, über welches sie herrschen pp. Macht der Umstände pp. hoffen, daß möglich wird, was unmöglich scheint und die Übereinstimmung der Ansichten zwischen ihr und ihren Bundesgenossen auf diesem Wege wiederzugewinnen sein wird.

Die K. Regierung[6]) wird, sobald sie für diese ihre Bestrebungen auf eine entgegenkommende Aufnahme von seiten ihrer Bundesgenossen hoffen darf, denselben von neuem und in überzeugender Weise dartun können, daß sie weder eigennützige Zwecke noch Umgestaltungen erstrebt, welche dem Rechte und der Geschichte Deutschlands zuwiderlaufen, sondern daß sie in der Konsolidierung der Wehrkraft des Bundes nur die Mittel sucht, den gesamten Rechtsbestand der deutschen Staaten gegen äußere Gefahren wirksamer zu schützen, und daß sie diesen, nach der gegebenen Natur der Dinge ihr vorzugsweise obliegenden Beruf mit gleicher Treue hinsichtlich der Rechte ihrer Bundesgenossen wie der eignen zu erfüllen entschlossen ist.

63. Privatschreiben an Minister v. Schleinitz.

9. Juni/27. Mai 1860.

E. E. sind durch Graf Perponcher in Besitz aller Mitteilungen, welche ich etwa über die hiesige Situation geben könnte. Ich bin in langsamen Tagereisen, mit 5 Nachtquartieren hieher gegangen, um mich keiner Gefahr von Erkältung und Anstrengung auszusetzen, und befinde mich hier den Umständen nach wohl. Eine Audienz bei S. M. dem Kaiser gewärtige ich noch, und habe bisher nur mit dem Fürsten Gortschakow verkehrt, der Zarskoe Selo bewohnt. Ich fand ihn zunächst etwas zurückhaltender, als er im vorigen Jahre, und noch in Warschau, gegen mich gewesen ist. Überraschend war ihm die, unter dem 20./2. von Budberg gemeldete Nachricht von der bevorstehenden Zusammenkunft S. K. H. des Regenten mit dem Kaiser Napoleon gewesen. Er sprach aber gegen mich seine Genugtuung darüber aus, in der Hoffnung, daß es bei dieser Gelegenheit gelingen werde, uns und die übrigen deutschen Fürsten über Frankreichs Absichten in der nächsten Zukunft zu beruhigen. Das russisch-französische Bündnis behandelte er als englische Gespensterseherei und Verleumdung und sprach sein Bedauern aus, daß Lord John Russell, den er persönlich liebe, sich als Minister kurzsichtig und wankelmütig beweise, wie die neueste Phase der orientalischen Frage wiederum dartue. Er sagte, daß er sich die Unsicherheit des englischen Kabinetts in seiner Haltung zwischen Frankreich und den andern Mächten nur dann erklären könne, wenn er annähme, daß Lord Palmerston, mit der egoistischen Gleichgültigkeit gegen die Zukunft, welche sehr allen Freigeistern eigen sei, lediglich den Zweck verfolgt, Lord John zu ruinieren; aus Neid vor und nach dem Tode. Die Worte des Fürsten waren im ganzen so wenig französisch gefärbt, daß sie eher ein Bedauern darüber ausdrückten, daß England noch immer Rußland für einen gefährlichern

[5]) „gesamten" von Bismarck mit Bleistift eingeschaltet.
[6]) Der hier beginnende Schlußabsatz von Bismarcks Hand mit Tinte hinzugefügt.

Nebenbuhler und Gegner halte, als Frankreich. Über die Richtigkeit dieses Eindrucks getraue ich mir aber nicht zu entscheiden, ehe ich den Kaiser nicht gesehen habe.

Nach einigen Äußerungen Gortschakows muß ich annehmen, daß von uns vor einigen Monaten dem hiesigen Kabinette Eröffnungen gemacht worden sind, welche hier als Aufforderung zur Errichtung einer Koalition gegen Frankreich aufgenommen und ablehnend beantwortet sind. Da ich den Fürsten nicht merken lassen wollte, daß mir diese Tatsache fremd sei, so führte ich das Gespräch auf diesem Gebiete nicht weiter. Er schien diese Episode als hauptsächliche Ursache einer von ihm vorausgesetzten Verstimmung in Berlin zu betrachten. Der von mir mitgebrachte Brief S. K. H. des Regenten hat bei dem Kaiser günstig gewirkt, wie dies hoffentlich die von Perponcher mitgenommene Antwort Sr. Maj. bestätigt. Gortschakow knüpft den Wunsch daran, daß die (mir nicht bekannten) Reserven des allerhöchsten Schreibens in betreff unsres Zusammenhaltens in der orientalischen Frage mit der Gesamtheit der Großmächte einer spezielleren Annäherung an die russischen Auffassungen Platz machen möchten; denn der Orient sei das Gebiet, auf welchem ein intimeres Verhältnis der beiden verwandten Höfe seinen praktischen Wert für Rußland betätigen könne. Er brauchte dabei den Ausdruck: que la poire soit mûre ou non, l'Empereur veut qu'elle ne tombe pas, mais qu'on la rattache; nous voulons le repos, et rien que le repos; il sera compromis, si l'on persiste à s'aveugler sur les dangers, dont il est menacé. Sobald ich S. M. gesehen haben werde, berichte ich ausführlicher. In der Duntenschen Sache[1]) scheint Budberg von hier schonend getadelt worden zu sein, daß er sie in zu hohem Tone aufgenommen habe.

Mit der aufrichtigsten Verehrung verharre ich . . .

64. Bericht vom 14. Juni 1860 an den Prinzregenten, betr. Audienz bei Kaiser Alexander II.: Teilnahme des Statthalters des Königreichs Polen an der Königsberger Feier aus Anlaß der Eröffnung der Königsberg—Eydtkuhner Bahn; die russische Orientpolitik, Englands unehrliche Haltung dabei und in der italienischen Frage; Rußlands italienische Politik; seine Politik gegenüber Napoleon; der russische Dreibundsgedanke zur Fesselung der unruhigen Politik Frankreichs; angebliche Annäherungsversuche Napoleons Österreich gegenüber; die Frage der Sicherung des linksrheinischen Gebiets. Dringendstes Interesse des Zaren an der Erhaltung Preußens. Es gelte zu verhindern, daß Deutschland nach dem Untergang Preußens nichts weiter wäre als ein großer Rheinbund. Ev. „Entente" vom Zaren angeregt; bevorstehende Zusammenkunft in Baden-Baden; die scharfe Kritik Napoleons in der deutschen Presse und in den deutschen Parlamenten; Ersparnisse beim russischen Heere — Vgl. Raschdau I, 113 ff. und 230 ff.

65. Privatschreiben an Minister v. Schleinitz.

14. Juni 1860.

E. E. habe ich, in Betracht der bevorstehenden Zusammenkunft in Baden, das Wichtigere aus meinem beifolgenden Immediatbericht[1]) schon telegraphisch gemeldet. Den

63. [1]) Über den durch den russischen Gesandtschaftsattaché in Berlin, Graf Dunten, einen Verwandten des hessischen Ministers v. Dalwigk, im Mai veranlaßten Zwischenfall vgl. Bernhardi III 337.

65. [1]) Vgl. die vorhergehende Nummer.

Bericht überbringt Herr von Schlözer, bis dahin fehlte eine sichere Gelegenheit. In Parenthese bemerke ich dabei, daß ich dem Überbringer in geschäftlicher Beziehung, besonders was Lokalkenntnis und Diensteifer für landsmännische Interessen anbelangt, das größte Lob erteilen kann, so daß darüber meine anfängliche Verstimmung gegen ihn gänzlich verblichen ist.

Zu dem Immediatbericht bemerke ich noch nachstehendes g.: der Kaiser stellte in der Hauptsache den Gesichtspunkt auf, daß es leichter sei, Napoleon ruhig zu erhalten, wenn man mit ihm Arm in Arm, als wenn man sich ihm gegenüber befände: „Wenn ich den Halt an Preußen habe und Preußen an mir, so ist jeder von uns in seinen Beziehungen zu Frankreich sichrer und kann fester auftreten; die ganze Verbindung hat für Napoleon dann einen so hohen Wert, als Garantie für seine Sicherheit und sein Ansehn, sie schützt ihn, solange sie dauert, gegen die Gefahr allgemeiner Koalition, so daß er sie schwer aufgeben wird. Wir werden ihn so, auf freundschaftlichem Wege, vielleicht in Ordnung halten können, indem wir untereinander intimer stehn, als jeder von uns mit ihm. Frankreich feindselig gegenüberzutreten, solange es sich vermeiden läßt, verbietet mir das Interesse Rußlands, zumal mir die englische Politik gar keine Möglichkeit der Annäherung und des Vertrauens gewährt."

Daß es nicht der Zug des persönlichen Vertrauens oder dankbarer Liebe ist, welcher den Kaiser Alexander in die Richtung dieses Bündnisses treibt, sondern daß eine unbefangene Erwägung sachlicher Verhältnisse das Motiv abgibt, darf ich aus den Ausdrücken abnehmen, in welchen S. M. Ihr Mißtrauen gegen Napoleon und Ihre Meinung von der Unberechenbarkeit seiner Entschlüsse aussprachen. Die Ausdrücke waren derart, daß ich glauben würde, das Vertrauen zu mißbrauchen, mit dem der Kaiser sich mir gegenüber gehn ließ, wenn ich sie im Bericht wiederholt hätte. S. M. war überhaupt nicht minder gnädig für mich wie früher. Er schickte die mich introduzierenden Zeremonienmeister schon von weitem mit dem Ruf „sans cérémonies" zurück, umarmte mich mit großer Herzlichkeit und bewies die gnädigste Teilnahme an meinem Wohlergehn. Er redete mir zu, mich für den Sommer dort in Zarskoe S. zu etablieren, wo die Luft gesunder sei, und ließ mir nachher durch Fürst Gortschakow Häuser bezeichnen, die leer ständen. Die Ausführung liegt aber um einige Tausend Rubel außerhalb meines Budget[s], und dieser Gegenstand nimmt nachgerade meine ganze Sorgfalt als Familienvater in Anspruch, wenn ich hier nicht Schiffbruch leiden soll. Ich schicke vielleicht hierbei, oder am Sonnabend, einen kurzen Bericht über die russischen Geldverhältnisse[2]), mit deren Verschlechterung die steigende Teurung Hand in Hand geht. Vielleicht hilft das neue Anlehn, dessen Bedingungen, mit $4^1/_2$ % zu 92, und 2 % Provision, also netto = 5 % pari, noch nicht schlecht aussehn. Die Bankiers wurden an demselben Tage wie ich vom Kaiser empfangen, unmittelbar vor mir, und die Audienz hatte wenigstens Sr. M. die Laune nicht getrübt; ihr Inhalt schien also bessere Aussichten für das Land zu bieten. Der Kaiser muß übrigens, nach den Wendungen und Betonungen, in denen er über Napoleon sprach, selbst verdrießliche Erfahrungen im Verkehr mit dem Herrn an der Seine gemacht haben; auf welchem Gebiete etwa neuerdings, das ist mir noch nicht klar.

Gortschakow ist, bei wiederholter Begegnung, ganz der Alte für mich. Ganz identisch mit der des Kaisers sieht seine Politik aber doch nicht aus. Es ist, nach dem Charakter des Kaisers, nicht denkbar, daß S. M. in offenem, freiwilligem Gespräch etwas anderes als seine

---

[2]) Vgl. Nr. 67.

wirkliche Meinung sagt; dieselbe fiel mehr gegen als für das Franzosentum aus, in Italien aber stand sie sehr entschieden auf Seite Neapels gegen Sardinien; damit stimmt nun gar nicht eine mir bekannte Zensur-Instruktion aus dem auswärtigen Ministerium, nach welcher Österreich und **Neapel** der beliebigen Kritik preisgegeben, jeder Angriff auf Frankreich aber streng verpönt wird. Sogar die französische Eisenbahn-Gesellschaft soll, wo es nötig ist, sie öffentlich anzugreifen, nicht mit diesem Namen, sondern als Gesellschaft „der Fremden" bezeichnet werden. Doch stimmt letztere, Frankreich anlangende Instruktion allerdings mit dem, was der Kaiser über die schädliche und provozierende Wirkung der Preßangriffe auf Napoleon sagte. Aber Neapel?

Etwas kühl empfing mich wunderlicherweise der französische Botschafter, weil ich früher, als bei ihm, bei Crampton gewesen war. Letzterer reiste gleich nach meiner Ankunft fort, und ich wünschte doch ihn zu sehen. Ich bin übrigens der einzige Gesandte in der Stadt, alle andern sind in der Umgegend zerstreut.

Mit der aufrichtigsten Verehrung verharre ich ....

66. **Vertraulicher Bericht vom 15./3. Juni 1860 an Minister v. Schleinitz**, betr. Eindruck der Teilnahme der deutschen Fürsten an der Zusammenkunft in Baden auf den Zaren und Gortschakow. Öffentliche Erklärung über die Zusammenkunft angeraten. Schleswigsche Frage. Stimmung der deutschen Höfe gegenüber Preußen. Unfreundliche Erklärungen Beusts. Sizilische Angelegenheit. — Vgl. Raschdau I 120 ff.

*67. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Konzept.]

15./3. [Juni][1]) 1860.

Während der Dauer meiner Abwesenheit aus Rußland haben die öffentlichen Geldverhältnisse einen unverkennbaren weiteren Rückschritt gemacht. Der Minderwert des Papiergeldes im Vergleich zu Silber findet durch die Kurs-Angaben auswärtiger Börsen über Petersburger Valuten keinen vollständigen Ausdruck. Ich weiß nicht, durch welche Mittel beispielsweise der Wechselkurs von Berlin auf Petersburg zu zirka 97 erhalten wird, während hier, wo sogar beim Ankauf kupferner Scheidemünze gegen Papiergeld ein Verlust von 3 % getragen werden muß, silberne Scheidemünze, auch nach deren Reduktion für ein Kreditbillett von 1 Rubel, nur gegen einen Abzug von 8 % hier in Petersburg zu haben ist. In der Provinz, wie ich in Kowno und Dünaburg auf meiner Reise mich überzeugen konnte, verliert man bis zu 15 Kopeken auf den Rubel, um sich den nötigen Bedarf von kleiner Silbermünze zu verschaffen. Beim Billettverkauf an den hiesigen Eisenbahnen werden dem Publikum Beträge von ½ Rubel und darüber in schweren Kupferrollen herausbezahlt.

Als Ursachen des obwaltenden Mangels an metallischen Zirkulationsmitteln höre ich die Tatsache angeben, daß die leibeigenen Bauern jedes Metallgeld, welches durch ihre Hände gehe, ohne weiteres vergraben und verstecken, weil sie voraussehen, daß bei Ein-

[1]) Von der Hand Bismarcks ist die im Konzept fehlende Monatsangabe nachträglich mit Bleistift „July" ergänzt, aber irrig. Die in dem Bericht erwähnte „vorgestern stattgehabte" Generalversammlung der russischen Eisenbahngesellschaft fand Mitte Juni statt. Vgl. den Bericht in der Spenerschen Zeitung vom 22. Juni 1860 (Nr. 144) unter St. Petersburg 16. Juni. Desgl. den Hinweis auf den vorliegenden Bericht in Nr. 65 und den Bericht an Schleinitz vom 15. August 1860.

tritt ihrer Freilassung, unter welchen Bedingungen dieselbe auch stattfinden möge, sie des baren Geldes in hohem Grade bedürftig sein werden. Das Papiergeld aber hat weder ihr Vertrauen noch eignet es sich zum Vergraben.

Daneben sind offenbar die schon früher angegebenen[2]) Ursachen der Verschlechterung der Geldverhältnisse nach wie vor wirksam. Alle hiesigen Sachverständigen sind darüber einig, daß ungeachtet aller entgegenstehenden nationalökonomischen Theorien dieses Land den fortgesetzten Abfluß edler Metalle nach dem Auslande nicht ertragen könne, welcher durch den Sommer-Aufenthalt fast der gesamten reichern Klassen im Auslande und durch die übermäßig starken Bezüge ausländischer Bedürfnisse für die Krone und für Privatleute bedingt ist.

Das Gleichgewicht wurde früher von Zeit zu Zeit durch massenhafte Kornausfuhr hergestellt, welche zu hohen Preisen in solchen Jahren stattfand, wo andere europäische Länder von Mißernten betroffen waren. Diese Quelle ist seit langer Zeit nicht flüssig gewesen. Wegen Mangels teils an Absatz, teils an Kommunikationsmitteln sollen die großen Vorräte der Rußlands Reichtum bildenden Rohprodukte, wie Getreide, Talg, Nutzhölzer, auf den Stapelplätzen nicht nur des Innern, sondern auch der Küste, festliegen, ohne verwertet werden zu können. Die Geschäftsleute erwarten eine Besserung teilweis von der Vollendung des Eisenbahnnetzes, ihre nächste Hoffnung aber bleibt auf Mißernten des übrigen Europas gerichtet.

Die russische Kaufmannschaft ist in der schwierigen Lage, die Artikel, welche sie der innern Konsumtion aus andern Ländern zuführt, in Silber bezahlen zu müssen, während sie an ihre russischen Abnehmer nur gegen Papier verkaufen kann.

Die Wirkungen dieses ganzen Sachverhältnisses auf den Verkehr brauche ich nicht näher zu schildern, da wir dieselben an den analogen österreichischen Verhältnissen seit Jahren haben in größerer Nähe beobachten können. Doch prägen sich hier die Konsequenzen wegen der strengern Abgeschlossenheit des gesamten russischen Verkehrswesens von der übrigen Welt noch schärfer aus. Zunächst ist die Teuerung aller Verbrauchsgegenstände, welche nicht in verhältnismäßig rohem Zustande in die Konsumtion übergehen, auch im letzten Jahre wieder erheblich gestiegen. Als ein Beispiel unter vielen führe ich die Steigerung der Mietspreise an, besonders für kleinere Wohnungen. Ein Handwerker, der mit seiner Familie eine Wohnung von 2 geringen Zimmern in schlechter Gegend inne hat, zahlt dafür monatlich 30 Taler. Der tägliche Lohn eines deutschen[3]) Arbeiters von nur durchschnittlicher Brauchbarkeit in den am meisten verbreiteten Gewerben ist auf 1 Rubel 75 bis auf 2 R. gestiegen, ein Fortschritt von 30 bis 40 % gegen die Zeit vor einem Jahre.[4]) Gewöhnliche russische Tagelöhner brauchen 1 Rubel Tagelohn, um bestehn zu können. Ein Pfund Butter in Gestalt von Sahne, die man im Hause buttert, kostet 1½ Rubel. Der Marktpreis für Rindfleisch en gros ist nach Ausweis der Tabellen seit 1835 von 75 Kopeken (22½ Silbergroschen) auf 4½ Taler für das Pud gestiegen, hat sich also versechsfacht.

Wenn sich auch ein Teil der Hoffnungen verwirklichen sollte, welche sich an das Ergebnis der neuen Anleihe knüpfen, so wird doch die eingetretne Steigerung der Preise erfahrungsmäßig kaum wieder rückgängig werden.

Der scheinbar günstige Satz, zu welchem die Anleihe untergebracht ist, 92 bei 4½ %, verliert übrigens alle Bedeutung, wenn man hört, daß das Geschäft von Baring und Ge-

---

[2]) Vgl. Nr. 9, Bericht vom 18. April 1859.

[3]) So, wohl verschrieben für „russischen".

[4]) Von hier ab eigenhändig.

nossen nicht à forfait übernommen ist, sondern daß sie nur die Vermittler sind, welche gegen 2 % Provision das Papier an den Markt bringen. Die wirkliche Verwertung kann sich also erheblich unter 90 stellen.

An Kritikern und Weltverbesserern fehlt es in der nun entfesselten russischen Presse natürlich nicht. Wie aber wenig Leute viel Lärm machen können, ersieht man daraus, daß die besonders bittre und laute Opposition in der Eisenbahnfrage sich bei der vorgestern stattgehabten Generalversammlung als von einer geringen Minderheit ausgehend dargestellt hat, etwa 200 Stimmen gegen zirka 3000; wobei allerdings in Anschlag zu nehmen, daß die großen Geldmächte, wie Pereira und Baring mit der Menge ihrer Aktien etwa die Hälfte dieser 3000 Stimmen bildeten. Für die so viel und hart angegriffne französische Gesellschaft spricht es übrigens, daß ein Mann von so unbestrittener Integrität wie Meyendorff sie öffentlich in Schutz nimmt.

Wie sehr auch auf andern Gebieten die Aufgeregtheit einer oppositionellen Minorität über die Ziele hinausschießt, beweist der Umstand, daß neulich bei einem Festessen der Mitarbeiter an der Bauern-Emanzipationssache ein höherer Beamter einen Toast auf „den ersten Begründer bäuerlicher Freiheit" — Pugatscheff, ausbrachte. Eine so öffentliche Demonstration zugunsten dieses wilden Mordbrenners hat einiges Befremden der Anwesenden erregt, etwa wie ein Toast auf Tilly in Magdeburg, ohne indessen dem Urheber etwas andres als die höfliche Bitte des Vorsitzenden um „Mäßigung" zuzuziehn. Über den jetzigen Stand der Bauernfrage bin ich noch nicht unterrichtet genug, um Näheres angeben zu können.

68. Vertraulicher Bericht vom 21./9. Juni 1860 an Minister v. Schleinitz über eine Verstimmung des Fürsten Gortschakow gegen Frankreich. — Vgl. Raschdau I 125 f.

69. Privatschreiben an Minister v. Schleinitz.

24. Juni 1860.

Verehrtester Freund und Gönner. Ich sollte heut eigentlich nicht schreiben, denn ich weiß nichts zu sagen, was Ihrer Aufmerksamkeit würdig wäre. Es ist lediglich die Anfrage des Engländers, ob ich seinem Kurier etwas mitzugeben hätte, die mir als Anstoß dient, ein Lebenszeichen zu geben. Über Politik kann ich namentlich nichts melden, da ich seit vorgestern, wo ich die Expeditionen über Spanien als sechste Großmacht[1]) und die Instruktion an Dapples mit der Post erhielt, noch nicht in Zarskoe war, Gortschakow sich aber hier nicht sehen läßt. Gedachter Schweizer Diplomat soll noch auf Reisen im Inneren, jenseit Moskau sein. Die Versetzung Spaniens in eine höhere Klasse auf Grund des sehr mittelmäßig bestandenen Examens im Marokkanischen scheint mir dürftig motiviert. Der Vorschlag hat auch in der Allgemeinheit, wie er auftritt, wohl keinen andren Sinn als den einer Demonstration und captatio benevolentiae, eine lateinische Parallele zu Rußlands Auftreten für die griechischen Christen. Ein besonderes Rangabzeichen für Großmächte, welches man Spanien per decretum verleihen könnte, gibt es nicht; innerhalb der Sphäre, wo sich spanischer Einfluß fühlbar machen kann, beispielsweise in portugiesischen, westindischen, marokkanischen Angelegenheiten, wird das Kabinett von Madrid

[1]) Vgl. Nr. 70.

in ungezwungener Weise Berücksichtigung seiner Wichtigkeit finden. An Fähigkeit aber, in die Welthändel ohne Rücksicht auf deren lokales Domizil, einzugreifen, ist ihm beispielsweise Amerika, Sardinien, anscheinend auch die Türkei überlegen, sobald sie einmal das Glück hätte, einen handfesten Sultan oder Bezier an die Spitze zu bekommen. Ob es nicht nützlich wäre, die Staaten zweiten und dritten Ranges, wie Sardinien, Schweden, Bayern, Holland, Spanien, Belgien (soweit die Neutralität es gestattet), mehr als bisher an der großen Politik zu beteiligen, ist eine Frage, die zwei Seiten hat; diese Teilnehmer wären wahrscheinlich für Preußen wichtiger und nützlicher, als für jede der andern 4 Mächte; aber Spanien allein herauszuheben, scheint willkürlich und von zweifelhaftem Nutzen für uns, wenn ich auch überzeugt bin, daß der etwaige Plan französischer Hegemonie über die Lateiner zu den châteaux en Espagne gehört, und das Streben danach nur zum Bruch mit der italienischen oder spanischen Nationalität schließlich führen würde.

Der Türke hat sich bei mir bitter beklagt über die Verleumdungen, die man gegen seine sanfte und tugendhafte Regierung vorbringt, und versichert, daß es wohl einzelne Beamte, von denen man wünschen könnte, daß sie besser wären, in der Türkei wie in jedem Staate gäbe; das aber sei sicher falsch, daß ausschließlich die Christen Gegenstand einer systematischen Mißregierung seien. Kurz, es kam etwa auf Goltzs Ansicht heraus, daß es den Christen schlecht, den Türken aber nicht viel besser ginge.

Montebello hat mir gestern sehr befriedigt über Baden gesprochen; er hatte den guten Geschmack, die Sache so darzustellen, als seien die übrigen deutschen Fürsten nicht Napoleons wegen, sondern jene sowohl wie dieser, jeder Teil für sich, zu S. K. H. dem Regenten gekommen. Für die Publizität eignet sich diese Auffassung vorzugsweise, indem sie für das Erscheinen der Fürsten sowohl das Motiv des Mißtrauens gegen Preußen, wie auch das der Deferenz gegen Napoleon beseitigt, und S. K. H., comme de raison, als vermittelndes Zentrum des Ganzen hinstellt. Die Wiener Presse, die zuerst ihrer Erbitterung freien Lauf ließ, scheint einzulenken; wenn das geschieht und die österreichischen Blätter im übrigen Deutschland dieselbe Parole bekommen, so wird sich jede mißliebige Darstellung der Zusammenkunft aus der Presse ziemlich beseitigen lassen. Beharrt die Kreuzzeitung in einer feindlichen Kritik, so wirkt das auf die Gesamtheit des öffentlichen Eindrucks nicht gerade nachteilig.

Mit Solms bin ich sehr zufrieden; es fehlt ihm die Routine in den hier eigentümlichen Geschäften; aber er ist sehr fleißig, lernbegierig und ungewöhnlich fähig. Auf Croy haben die Erfahrungen des letzten Jahres anspornend gewirkt, und über Mangel an Interesse für den Dienst kann ich nicht klagen; bei der vermehrten Sorgfalt, die er anwendet, leistet er in den kurrenten Sachen besseres als ich nach dem vorjährigen début erwarten konnte.

Mit meiner Gesundheit geht es erheblich besser als in Berlin; ich trinke Karlsbader Mühlbrunnen und benutze morgens den Newa-Kai als Promenade.

Soeben erhalte ich die Nachricht vom 18., daß Sie nach Baden gehn. Indem ich einen neidischen Gedanken zurückdränge, der nicht dem Kongreß, sondern den grünen und blauen Bergen sein Dasein verdankt, begleite ich Sie mit den besten Wünschen und mit der Bitte, den allerhöchsten Herrschaften den Ausdruck meiner Untertänigkeit zu Füßen zu legen; daneben mich auch der Fürstin Mentschikoff zu empfehlen, und den sonst etwa anwesenden schönen Russinnen und Frankfurterinnen.

In freundschaftlicher Verehrung verharre ich . . .

70. Bericht vom 27./16. Juni 1860 an Minister v. Schleinitz: Schwierigkeit, Gortschakow zu treffen. Unterredung mit dem Fürsten über den Vorschlag, Spanien in den Kreis der Großmächte aufzunehmen. Verstimmung Gortschakows gegen Frankreich, die aber mehr dem Schmollen des Liebhabers gleicht im Gegensatz zu der Abneigung Kaiser Alexanders II. gegen Napoleon. Erklärungen Gortschakows zugunsten des Königs beider Sizilien gegen Sardinien. Frage, ob Frankreich für eine konservative Politik zu gewinnen sei. Befürwortung eines engeren Verhältnisses zwischen Österreich und Preußen durch Gortschakow. Erklärungen des österreichischen Geschäftsträgers dazu. Frage der Wiederherstellung der Heiligen Allianz. Gespräch mit dem Chevalier Regina: „L'amitié de l'Autriche porte malheur!" — Vgl. Raschdau I, 127 ff., 237 ff.

71. Bericht vom 30./18. Juni 1860 an Minister v. Schleinitz, betr. Unterhaltung mit dem Fürsten Gortschakow über die Savoyer und die sizilische Angelegenheit, das Verhältnis Rußlands zu Frankreich und die Badener Zusammenkunft. — Vgl. Raschdau I, 131 f.

72. Vertraulicher Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Diktat.]

14./2. Juli 1860.

Nach vorgängiger Verabredung mit dem Fürsten Gortschakow habe ich mich gestern zu einer Besprechung nach Peterhof begeben. Der Geburtstag J. M. der Kaiserin-Mutter wurde daselbst durch ein Galadiner an der Marschallstafel gefeiert, zu welchem ich befohlen war; da aber die Einladung sich mit meiner Hinfahrt gekreuzt hatte, so war ich ohne Uniform und aß deshalb auf Wunsch des Fürsten Gortschakow mit ihm allein auf seinem Zimmer.

Er hatte im Laufe des Vormittags mit dem englischen Geschäftsträger und dem Grafen Thun konferiert, nachdem letzterer am Morgen früh die Antrittsaudienz nach seiner Rückkehr vom Urlaub bei Sr. M. dem Kaiser gehabt hatte. Der K. österreichische Gesandte hat nach Mitteilung des Fürsten nichts neues von Erheblichkeit mitgebracht, wohl aber im allgemeinen die Instruktion, alles aufzubieten, um ein inniges Einvernehmen beider Höfe wiederherzustellen, und zu diesem Behuf den Kaiser Alexander zu versichern, daß der Einfluß Österreichs in allen europäischen Fragen, vornehmlich aber in der orientalischen, unbedingt zur Disposition Rußlands stehe. Die Deputation österreichischer Offiziere, welche zur Feier 150jährigen Bestehens des Garderegiments des hochsel. Kaisers von Österreich hierhergeschickt ist, besteht aus dem Grafen Festetics, dessen Bruder sich hier in russischem Dienst befindet, und dem Sohne des Grafen Rechberg. Beide sind mit einer Auszeichnung von Sr. M. dem Kaiser behandelt worden, welche im Vergleich mit der Haltung des hiesigen Hofes vor etwa einem Jahre wenigstens ein vollständiges Verschwinden aller äußerlichen Zeichen von Gereiztheit gegen Österreich anzeigt. Die betreffenden Ordensverleihungen, Stanislaus I. und Annenorden III. Klasse, gehen nach Ansicht des Fürsten Gortschakow über die Rangstellung beider Offiziere hinaus; ein noch deutlicheres Symptom liegt aber in der wohlwollenden und auszeichnenden Art, wie der Kaiser persönlich mit ihnen verkehrt.

Auf die Zusicherung des Grafen Thun in der gestrigen Audienz hat S. M. wohlwollend geantwortet und in erster Linie den Rat erteilt, sich unter allen Umständen mit **uns** zu einigen und zu diesem Behufe keine Konzessionen auf dem Gebiete der deutschen Politik zu scheuen. Die Mittelstaaten würden alsdann unter beihelfender Einwirkung Rußlands, wenn es nötig wäre, sich den beiden deutschen Großmächten, trotz aller entgegenstehenden Gelüste einzelner, unzweifelhaft anschließen und sich auf diese Weise ein Damm gegen die Fluten der Revolution bilden lassen, deren Hereinbrechen von Italien nach Ungarn, unter Umständen auch nach Frankreich, augenblicklich die bedrohlichste Gefahr für Europa bilde.

Denselben Rat hat Fürst Gortschakow dem Grafen Thun gegeben und hinzugefügt, daß die Verständigung beider deutschen Mächte nur durch Konzessionen Österreichs angebahnt werden könne; denn Preußens Stellung sei an sich im Bunde so ungünstig wie möglich und erlaube uns keine weiteren Opfer; außerdem aber sei Preußen gegenwärtig der Stärkere, weniger Gefährdete und an Fähigkeit, Verbündete zu finden, Begünstigtere unter beiden Staaten: es sei daher an Österreich, entgegenzukommen und einzulenken. Graf Thun hat die letztere Ansicht nicht ohne Empfindlichkeit zurückgewiesen, darauf aber die Antwort erhalten, daß man aus Österreichs Nachgiebigkeit gegen Preußen allein werde entnehmen können, ob das Wiener Kabinett der Belehrung durch Tatsachen zugänglich und eine haltbare Verständigung mit ihm möglich sei.

In einem vertraulichen Schreiben an Herrn von Balabine, welches der Fürst mir vorlas, hat er letzteren beauftragt, sich bei allen **vertraulichen** Gelegenheiten in vorstehendem Sinne zu äußern, amtlich aber die Sache vorsichtig zu behandeln.

Ich fragte den Fürsten, welche Rückwirkung seiner Ansicht nach die Herstellung enger Intimität zwischen Berlin und Wien auf unser Verhältnis zu Rußland haben werde; er erwiderte darauf etwa folgendes:

„Rußland wird für Preußen immer der sicherere und deshalb intimere Verbündete im Vergleich mit Österreich bleiben, solange S. M. der Kaiser regiert, und hoffentlich länger. Wir haben von einer Intimität beider deutschen Mächte nichts zu besorgen, da in den direkten Beziehungen jeder Anlaß zur Uneinigkeit mit uns fehlt, im Orient aber Preußen kein dem unsrigen entgegengesetztes Interesse hat, und Österreich, sobald es ein solches haben könnte, dasselbe uns zu opfern für jetzt bereit ist. Außerdem aber fällt Österreichs Politik mit der Sr. M. des Kaisers, das Türkische Reich in statu quo zu erhalten, notwendig zusammen."

Ich schaltete hier die Frage ein, ob die Herstellung der Intimität der beiden deutschen Höfe von dem Fürsten als eine Vorbereitung der Rückkehr zur Allianz der drei östlichen Mächte ins Auge gefaßt werde. Der Fürst lehnte diesen Gedanken aber wiederum mit der einfachen Erklärung ab, daß er unmöglich sei; und auf meine Frage, „weshalb?" erhielt ich keine weiteren Gründe als allgemeine Klagen über die Unzuverlässigkeit des Wiener Kabinettes, die er durch das Verhalten des Freiherrn von Prokesch in Konstantinopel motivierte. Der letztere berichte nach Wien, daß er sich in vollem Einverständnis mit dem Fürsten Labanow bewege, und tue in Konstantinopel das genaue Gegenteil hiervon. Obschon der Internuntius, in seiner Hoffnung, Nachfolger des Grafen Rechberg zu werden, sich mit ziemlicher Selbständigkeit bewege, so liege doch hier der Verdacht ziemlich nahe, daß vom Wiener Kabinett das alte österreichische Hausmittel doppelter Instruktionen angewandt werde, einer ostensiblen und einer geheimen, welche einander aufhöben.

Ich bin während der vor und nach Tische mehrere Stunden dauernden Unterhaltung bemüht gewesen, mir die Widersprüche, welche in den lebhaften und reichhaltigen Aus-

lassungen des Kais. Ministers zutage traten, unter einen gemeinschaftlichen Gesichtspunkt zu bringen. Wenn Rußland seinerseits Preußen die Stellung eines engen Verbündeten des Petersburger und des Wiener Kabinettes anweisen will und das Wiener Kabinett die Freundschaft Rußlands sucht, so sollte man glauben, daß Rußland auch die gleichen Beziehungen zu beiden deutschen Mächten in sein Programm aufnehmen müßte. Ich kann mir denken, daß das hiesige Kabinett den oben erwähnten „Damm“ gegen die Revolution in Gestalt eines konsolidierten Deutschlands in der Berechnung herstellen will, hinter demselben, je nachdem die Umstände sich gestalten, seinen Platz einnehmen oder offenlassen zu können. Der Lieblingsgedanke des Fürsten Gortschakow bleibt immer der der preußisch-französisch-russischen Allianz; derselbe ist durch das Mißtrauen des Kaisers gegen Napoleon und durch die Abneigung Sr. M. gegen die italienische Revolution einstweilen zurückgedrängt; er blickte aber noch durch in einer Äußerung des Fürsten, daß Rußland, wenn Frankreich sich vollständig auf Seite der Revolution drängen lasse, sich von demselben vollständig lossagen müsse, denn Rußlands Platz sei niemals auf Seite der Revolution. Das Bestreben, eine engere Anlehnung Preußens und Österreichs aneinander herzustellen, kann durch den Wunsch eingegeben sein, dadurch die Annäherung jeder einzelnen dieser Mächte an Frankreich und selbst an England zu verhüten. Die englische und die österreichische Politik werden hier, wegen des diametralen Gegensatzes beider in der brennenden italienischen Frage, als unvereinbar angesehen. Ein engerer Anschluß Preußens an Österreich muß in diesem Sinne die Wege des erstern von denen Englands ableiten. Vielleicht liegt die richtigste Erklärung der angedeuteten Haltung des hiesigen Kabinetts in seinem Antagonismus gegen England. Letztere Macht war die einzige, über welche Fürst Gortschakow sich gestern feindlich äußerte, indem er ihr vorwarf, die Konferenzverhandlungen[2]) mit besonderer Wichtigkeit behandelt zu haben, solange Hoffnung vorhanden gewesen sei, bei denselben das geeinigte Europa unter Englands Leitung gegen Frankreich ins Treffen zu führen. Nachdem hierzu keine Aussicht mehr vorhanden, lasse Lord John Russell die Aufgabe der Konferenz dahin zusammenschrumpfen, daß bei ihrem Zusammentritt ein status causae et controversiae aufgenommen, demnächst einige Monate Zeit für fruchtlose Verhandlungen der Schweiz mit Frankreich gelassen und schließlich in einem zweiten Protokoll konstatiert werde, daß die Parteien sich nicht hätten einigen können.

Mit dem persönlichen Auftreten des englischen Geschäftsträgers und dem Inhalte der letzten Londoner Depeschen[3]) war der Fürst demungeachtet sehr zufrieden. Er sah in ihnen eine glänzende Rechtfertigung der Initiative, welche er selbst vor einigen Monaten in der orientalischen Frage ergriffen habe.

Nach der heute von mir telegraphisch an E. E. gemeldeten Mitteilung Englands über seine Expedition nach Syrien wünscht das Londoner Kabinett selbst Verhandlungen der fünf Mächte über des mesures ultérieures plus permanentes zur Pazifikation Syriens. Nach Inhalt einer englischen Depesche, welche Herr Erskine gestern dem Fürsten vorgelesen hatte, hält sich letzterer für berechtigt, in dieser Äußerung Englands eine Erklärung zugunsten des Systems gemeinschaftlicher Bevormundung (tutelle collective) zu erblicken,

---

[2]) Die Schweiz hatte anläßlich der Annexion Savoyens durch Frankreich die Einberufung einer Konferenz beantragt.

[3]) Das Londoner Kabinett erklärte sich darin bereit, das Ergebnis der vom Sultan angeordneten Untersuchung über die Christenverfolgungen in Syrien abzuwarten, was Rußland seinerseits bereits vorgeschlagen hatte, und vertrat den Standpunkt, daß die Mächte, die am Pariser Frieden vom März 1856 beteiligt waren, zu untersuchen hätten, inwieweit die Bestimmungen des Hatt-i-Huma-jun vom Februar 1856 ausgeführt wären.

und hat dem englischen Geschäftsträger seine Befriedigung mit den Worten: „mieux vaut tard que jamais“ darüber ausgesprochen, daß die Fürsorge Englands für die orientalischen Christen jetzt über die früher so scharf getadelte Rußlands weit hinausgehe; denn es sei nicht denkbar, daß England die europäischen Christen nicht ebenso werde schützen wollen wie die asiatischen, zumal ein Ausbruch von Unruhen in Bosnien und Bulgarien, wo sie nur durch fremde L a n d h e e r e gedämpft werden könnten, viel bedenklicher für die Macht der Türkei und den europäischen Frieden sei, als die Bewegung an einer den Flotten zugänglichen Küste.

Der Fürst gab sich der Hoffnung hin, daß die Ehrlichkeit der Absichten, mit welchen Rußland die orientalische Frage vor einigen Monaten angeregt habe, schließlich die Anerkennung ganz Europas finden werde. Rußland wolle keine Erwerbungen in der Türkei, sondern nur hindern, daß der jetzige Zustand dieses Reiches durch Aufstände oder fremde Einmischung irgendeine den Interessen Rußlands nachteilige Veränderung erleide. Als solche nannte er beispielsweise die Bestrebungen nach irgendeiner Art von byzantinischem Reiche unter fremder Protektion. In solchen liege Gefahr für den Frieden Europas, und sobald England nur irgend mehr spezifiziere, was es unter seinen „mesures ultérieures plus permanentes“ eigentlich verstehe, werde man sehen, daß Rußland zu jeder Maßregel, welche die Verbesserung der Lage der Christen irgendeines Bekenntnisses in Aussicht stelle, von wem auch die Initiative dazu ausgehen möge, bereitwillig die Hand bieten werde, weil es dadurch die Garantien der Dauer des türkischen Reiches zu verstärken glaube.

In betreff Italiens klagte Fürst Gortschakow den Grafen Rechberg eines leidenschaftlichen und bornierten Pessimismus an. Man scheine in Wien die Konzessionen des Königs von Neapel[4]) mit scheelem Auge anzusehen und diesem Monarchen das Martyrium eines hoffnungslosen Widerstandes mit eigenen Kräften in der Hoffnung anzuraten, daß die Revolutionierung des gesamten Italiens schließlich die Notwendigkeit einer Verständigung Frankreichs mit Österreich herbeiführen werde. Von einem so gewagten Spiele sei auf das entschiedenste abzuraten, weil die Brandstätte der Revolution dabei leicht eine Ausdehnung gewinnen könne, welche weder Frankreich noch Österreich zu beherrschen fähig sei. Der Kaiser bitte deshalb dringend, daß S. K. H. der Prinzregent den Grafen Brassier anweisen wolle, in Gemeinschaft mit dem Fürsten Gagarin die Gesandtschaft des Königs von Neapel, welche über Verständigung mit Piemont in Turin unterhandle, bei Lösung ihrer Aufgabe angelegentlichst zu unterstützen. In einer Depesche an Graf Kisselew empfiehlt das hiesige Kabinett auch dem französischen, das Programm des Königs von Neapel als den einzigen Ausgangspunkt für die Pazifikation Italiens energisch festzuhalten und besonders von dem Vorschlag völliger Lostrennung Siziliens von Neapel Abstand zu nehmen, weil in dem sizilischen Vizekönigtum allein die Lösung der Aufgabe zu finden sei, die Sizilianer zu befriedigen, ohne den Intriguen Sardiniens und Englands durch Schöpfung eines kleinen unselbständigen Königreichs eine neue Pforte zu öffnen. Die Instruktion an Kisselew wird E. E. durch Baron Budberg mitgeteilt werden; sie geht erst heute ab, und mit der Weisung, Graf Pourtalès Einsicht davon zu geben.

Im ersten Teile meines Vortrages habe ich versäumt, eines Privatbriefes von Balabine zu erwähnen, welchen der Fürst mir nach Tische vorlas. In demselben wird gesagt, daß der Artikel der „Preußischen Zeitung“[5]), nach welchem wir an der bisherigen Politik

---

[4]) Vgl. über diese Alfred Stern, Geschichte Europas, Band IX, S. 57.

[5]) Ueber die Zusammenkunft in Baden-Baden. Vgl. Abdruck in der Spenerschen Zeitung 1. Juli 1860 (Nr. 152).

festhalten würden, die Vertreter sämtlicher deutschen Mittelstaaten veranlaßt habe, sich zu Graf Rechberg zu begeben, und Herr von Balabine bei seinem darauf folgenden Besuch den Grafen sehr erregt gegen Preußen gefunden habe. Herr von Balabine knüpft daran die Betrachtung, daß nach der Zusammenkunft von Baden jede Seite in Deutschland die Nachgiebigkeit der entgegengesetzten erwartet habe, und wenn man sachlich Preußen eine solche nicht zumuten könne, so scheine ihm nach seiner persönlichen Beobachtung unzweifelhaft, daß Graf Rechberg und die mittelstaatliche Diplomatie fest entschlossen seien, ihrerseits nicht zu weichen. Wenn mir Fürst Gortschakow durch Mitteilung dieses Briefes so schlechte Aussicht für die uns empfohlene Verständigung mit Österreich eröffnete, so mußte ich fast zu der Vermutung gelangen, daß er hofft, neue Enttäuschungen, die unserer in Wien warten, würden uns schließlich empfänglicher für den Gedanken des russisch-französischen Bündnisses machen.

73. Bericht vom 21./9. Juli 1860 an Minister v. Schleinitz: Die bevorstehende Teplitzer Zusammenkunft. Russischer Rat zur Nachgiebigkeit an Dänemark. Orientalische Frage. Nöte des Königs von Neapel. Unwahrscheinlichkeit des Zustandekommens der Konferenz wegen Savoyen. Leibeigenschaftsfrage. — Vgl. Raschdau I, 140 ff.

74. Privatschreiben an Minister v. Schleinitz.

21./9. Juli 1860.

Verehrtester Freund und Gönner. Meinen verbindlichsten Dank für das Schreiben, mit welchem Sie mich aus Baden erfreuten, spreche ich erst heut aus, weil ich zur Zeit der letzten sichern Gelegenheit, zwischen meinem Besuch in Peterhof und dem Abgange des Schiffes, nur eben die Zeit hatte, den flüchtigen und deshalb etwas langen Bericht[1]) zu diktieren, der am Dienstag in Ihre Hände gelangt sein wird. Die Idee der Tripelallianz mit uns und Frankreich ist hier schon mehr in den Hintergrund getreten; man hat sich überzeugt, daß wir keine Neigung haben, uns in diese Troika einspannen zu lassen, und empfiehlt uns seitdem die Verständigung mit Österreich. Doch war der Ausdruck der Befriedigung, die mir Gortschakow über die Zusammenkunft in Teplitz aussprach, nicht von der Lebhaftigkeit, die ihm bei freudigen Anlässen eigen ist; er freute sich mehr amtlich als herzlich; über Frankreich ist er auch in steigender Verstimmung; überhaupt fand ich ihn niedergeschlagen und unlustig, desorientiert. Meine vertrauliche Ankündigung des bevorstehenden Geschenks der Werke Friedrichs des Großen erfreute ihn aber aufrichtig, mehr als irgendeiner der vielen Orden, wie er sagt; ich hoffe, daß ich mit nächstem die Autorisation zur Überreichung erhalte. Ich las ihm die in Baden von S. K. H. dem Regenten gehaltene Rede vor; er bemerkte zunächst, er finde sie als Rede meisterhaft, er fühle sich außerstande, eine Rede der Art in freiem Vortrag zu halten. Dann setzte er hinzu: Sie werden trotzdem sehen, daß Beust Recht behält und daß die deutschen Fürsten zu keiner Einigung kommen, weil die Minister nicht wollen; Hand in Hand mit Österreich können Sie vieles durchsetzen, wenn Österreich ehrlich mit Ihnen handelt; das aber ist die große Frage. „Das Ausweichen der Mittelstaaten nach Frankreich hin“, sagte er, „um einem dualistischen Druck zu entgehen, fürchte ich nicht, es ist zu unpopulär in Deutschland.“

[1]) Nr. 72.

Ich sah gestern in Oranienbaum den Prinzen Peter von Oldenburg und den Herzog Georg von Mecklenburg. Beider Äußerungen über deutsche Politik waren insofern interessant, als man sie als Ergebnis der Stimmungen ansehn kann, die in den fürstlichen Kreisen der Heimat herrschen. Beide Herrn zollten der Haltung S. K. H. des Regenten in Baden die unbedingteste Bewunderung und sprachen ihre Anerkennung in vielfacher Wiederholung aus; sie hofften einen Abschluß der deutschen Einigung von der bevorstehenden Zusammenkunft mit dem Kaiser Franz Josef, aber unverkennbar in der Voraussetzung, daß Preußens Politik ihrer selbständigen und liberalen Richtung entsagen und sich in das Fahrwasser sogenannter Bundespolitik werde drängen lassen. Das dualistische Oberkommando des Bundesheeres hielt Herzog Georg für etwas im Kriege sich von selbst Ergebendes, wollte aber für Friedenszeiten die bisherige Einrichtung und Frankfurt als „militärischen Mittelpunkt" festgehalten wissen, da es den Fürsten widerstreben werde, von Berlin aus inspiriert und kontrolliert zu werden. Vor allem hoffte er, daß Preußen nicht mit der „Revolution" kokettieren und mit den Völkern gegen die Fürsten gemeinschaftliche Sache machen werde. Dem Zusammenhange nach bezog sich das auf Kurhessen. Er ist ein sehr liebenswürdiger Herr, aber seine Politik schaut rückwärts statt in die Zukunft.

Thun ist bis jetzt für mich vortrefflich; er wohnt leider bei Oranienbaum, für einen Mann, der so viel laufende Geschäfte hat, wie der preußische Gesandte hier, so gut wie außer der Welt. Auch ihm hat Gortschakow die Verständigung mit Preußen um jeden Preis empfohlen; Thun aber, der bisher Auftrag hatte, die mit Rußland um jeden Preis zu suchen, sieht in Gortschakow das einzige Hindernis der Durchführung seiner Aufgabe; vom Kaiser hofft er alles zu erreichen, wenn es nur gelänge, Gortschakow zu entfernen. Daß er mich zum Bundesgenossen für letzteren Zweck zu werben suchte, beweist, welches Vertrauen er in mich setzt. Sehr bedaure ich, daß Montgelas nach Berlin gekommen ist; gute Beziehungen zwischen uns und Bayern sind so sehr zu wünschen, und er ist gerade der Mann, sie zu stören. Er hat sich hier mit fast allen Kollegen schlecht gestanden, mit dem Hof und dem Ministerium aber sich ganz überworfen, über Visiten und Einladungssachen, Plazierung bei Tisch und dergl.; über den Großfürsten Nikolai hat er sich, wegen zu später Einladung zur Tafel oder Audienz, in amtlicher Note beschwert. Seine Frau hat kurz vor der Abreise geäußert: Hier sei nicht der Ort für ihren Mann, weil nur laufende Geschäfte vorkämen, mais à Berlin „où il s'agit de taquiner le gouvernement, il sera parfaitement à sa place". Ich würde diese eheliche Ansicht über die Aufgabe des bayerischen Gesandten an unsrem Hofe nicht wiedergeben, wenn mir der Tatbestand nicht von einem so sichern und wohlwollenden Mann, wie Tolstoy, der adjoint du ministre, erzählt worden wäre. Montebello, fürchte ich, wird uns im Winter verlassen, wenn es sich bestätigt, daß seine Frau, wie die hiesigen Ärzte meinen, unheilbar am Krebse leidet; er ist ein versöhnliches Element und der bescheidenste Franzose, den man finden kann, aber wohl nicht ganz au secret de la pensée intime seines Herrn; die Geschäfte gehen mehr durch Kisselew.

Croy wünscht im August auf Urlaub zu gehen; ich habe nichts darwider, doch möchte ich gern, daß Solms dann wenigstens etwas länger bliebe. Die Arbeitskraft von Schlözer ist zwar ausgezeichnet, aber die Masse der Geschäfte zweiter Abteilung auch erdrückend. Solms ist sehr brauchbar, fleißig und lernbegierig; er hat aber, wie es scheint, einen Schreck vor der hiesigen Arbeitslast bekommen, vielleicht ist ihm auch das Leben zu teuer, obschon ich ihm durch Gewährung freier Wohnung und freier Station die Sache wesentlich erleichtre. Kurz, er hat keine Lust zu bleiben; Schlözers Stelle mag er nicht, und über Schlözer, als

Ersten, kann man ihn auch nicht stellen. Schlözern habe ich wegen seiner dienstlichen Pflichttreue und Arbeitsamkeit alle ursprünglichen Gravamina über sein Betragen gegen mich vollständig vergeben und vergessen. Solms ist eine gute Akquisition für jede Gesandtschaft; wenn er aber nicht g e r n hier bleibt, so behalte ich meine beiden Bisherigen ohne Murren, oder vielmehr mit Vergnügen. Ich bitte darin aber durchaus keine Kritik gegen Solms zu sehn; er würde mir im Gegenteil ein sehr angenehmer Gehilfe sein, wenn er den hiesigen Aufenthalt lieb gewinnen oder pekuniär durchführen könnte. Bei der Gelegenheit sage ich Ihnen meinen verbindlichen Dank, daß meine Gehaltszahlung ohne Abzug stattgefunden hat; hier rechtlich mit dem Gelde auszukommen, ist eine Schiffahrt zwischen Klippen. Sehr dankbar würde ich für eine vertrauliche Notiz über die Höhe der hiesigen Geschäftsträger-Zulage sein; Croy hat es seit 7 Wochen noch nicht über seine Delikatesse gewinnen können, in betreff dieses Punktes die von mir gewünschten Erkundigungen einzuziehn, und schulde ich ihm wahrscheinlich ein kleines Vermögen.

Mit der aufrichtigsten Verehrung Ihr ergebenster ...

*75. Vertraulicher Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.]

27./15. Juli 1860.

Zu wiederholten Malen habe ich die Ehre gehabt zu berichten, daß das hiesige Kabinett dem österreichischen den Rat erteilt hat, dem Bedürfnis der Verständigung mit Preußen Opfer zu bringen, sogar erhebliche, wenn es sein müsse.[1]) Graf Chun bestätigt mir dies insoweit, als er zugibt, daß Fürst Gortschakow vor des Grafen Ankunft dem österreichischen Geschäftsträger Grafen Revertera bei Gelegenheit einer zufälligen Unterhaltung in diesem Sinne gesprochen habe. Gewiß ist, daß Graf Rechberg durch ein Privatschreiben an Graf Chun dem Fürsten Gortschakow hat sagen lassen, wie sehr er für den wahrhaft freundschaftlichen Rat dankbar sei, und daß die Ergebnisse der Zusammenkunft in Teplitz[2]) den Beweis liefern würden, daß Österreich in der anempfohlenen Richtung weitergehen werde als die Welt erwarte.

Bezeichnend für die persönliche Auffassung des Grafen Chun ist es, daß er mir gegenüber die sehr bestimmten Empfehlungen einer Annäherung an Preußen, mit welchen der Kaiser bei der Antrittsaudienz den Wunsch nach einer intimen österreichisch-russischen Allianz beantwortet hat, jetzt vollständig ignoriert, nachdem er in einem früheren, von ihm vergessenen Gespräch die Tatsache mit einigen Restriktionen zugegeben hatte. Daß dieselbe richtig und die Verständigung mit uns von hier aus wiederholt und auf das eindringlichste nach Wien hin angeraten ist, weiß ich von S. M. dem Kaiser selbst.

Graf Chun äußerte gegen mich die Hoffnung, daß die Zusammenkunft in Teplitz zu einem engen Bündnis und zu einer Garantie der beiderseitigen Gesamtstaaten führen würde.

Ich erwiderte, daß S. K. H. der Regent gewiß gern mit Österreich eine so enge Verbindung eingehen werde, als die Interessen des eigenen Landes es gestatteten. Die durch letztere gezogene Grenze wesentlich zu erweitern, hänge allein von Österreich ab und von den

---

[1]) Vgl. Nr. 70, S. 83, Nr. 72, S. 84, Nr. 73, S. 88.

[2]) Am 26. Juli hatte die Zusammenkunft zwischen Kaiser Franz Josef und dem Prinzregenten zu Teplitz stattgefunden.

Modifikationen, welche in der bisherigen österreichischen Politik zugunsten Preußens eintreten würden. Die hierauf gegebenen unbestimmten und ausweichenden Antworten ließen mich nur soviel erkennen, daß die jetzigen Ansichten meines Kollegen über deutsche Politik und Preußens Aufgabe in derselben auch heute sich von denen nicht wesentlich unterscheiden, welche er vor neun Jahren im Auftrage des Fürsten Schwarzenberg mir gegenüber in Frankfurt zu vertreten hatte und welche er damals wie jetzt mit mehr Geschick und in besseren Formen als die Herren von Prokesch und Graf Rechberg zur Geltung zu bringen suchte. Jedenfalls würde Graf Thun, wie mir scheint, das russische Bündnis, zu dessen Anbahnung seine Instruktionen ihn anweisen, lieber sehen als das preußische. Ich will mich freuen, wenn ich ihm hierin Unrecht tue, und wird inzwischen das Ergebnis der Zusammenkunft in Teplitz E. E. hoffentlich schon den Beweis geliefert haben, daß der Kaiser Franz Josef die beiderseitigen Ansprüche und unsere Bedeutung für Österreich richtiger würdigt als sein hiesiger Vertreter.

76. Privatschreiben an Minister v. Schleinitz.

27. Juli 1860.

Geehrtester Freund und Gönner. Verstatten Sie mir, damit jede amtliche Unannehmlichkeit den Beteiligten fern bleibt, ganz privatim nachstehendes zur Sprache zu bringen.

Unser Depeschensack wird vielfach zu Privatsendungen benutzt; dagegen läßt sich in gewissen Grenzen nichts sagen, besonders wenn damit Personen, die uns dienstlich nützlich sein können, eine Gefälligkeit erwiesen wird. Im übrigen bin ich aber der unvorgreiflichen Meinung, daß die Mitglieder der Gesandtschaft, welche unter diesem unfreundlichen Himmelsstrich auszuharren verurteilt sind, für sich und ihre Angehörigen ein vorzugsweises Anrecht an den leeren Raum dieses großen Ledersackes haben, vorbehaltlich natürlich etwaiger Sendungen von seiten der H e r r n vom Ministerium. Dieses Anrecht wird aber beeinträchtigt, und die Moralität der Gesandtschaft bei den hiesigen Zollbehörden kompromittiert, wenn beliebige Partikülier sich das Wohlwollen, ich weiß nicht wessen, in dem Maße erwerben, daß Pakete von Gerson und andern Handeltreibenden, im Gewichte von 28 Pfund das einzelne Stück, unter Verschluß mit dem Ministerialsiegel, ihren Weg in besagten Sack finden und demselben eine unförmliche und verdächtige Gestalt und Größe geben. Ich habe mir erlaubt, solche die Post- und Zoll-Gefälle eines befreundeten Hofes beeinträchtigenden Sendungen umgehend zurückzuschicken, sie haben aber ihren Weg zum zweitenmal in demselben Sack hieher genommen. Ich möchte g. bitten, mich zu autorisieren, daß ich alle dergleichen Gepäck, wenn nicht entweder Absender oder Empfänger aus dienstlichen Gründen Beachtung verdienen, oder sich, sei es durch ministerielle Empfehlung oder direkt, meines Wohlwollens versichert haben, ohne weiteres zurückschicke. Ich gestehe, daß ich weniger aus Tugend als aus Eigennutz diesen abusus zur Sprache bringe, denn indem ich für ganz indifferente Leute den Packmeister mache, wage ich bisher selbst nicht, bedenkliche Bücher über Rußland für mich kommen zu lassen, andrer kleiner Nützlichkeiten zu geschweigen.

Wir haben hier seit 14 Tagen eine Hitze bis zu 28 und 30° R im Schatten; die Steine der ganzen Stadt sind heiß gebrannt wie ein Ofen. Bald werden wir uns darnach zurücksehnen.

Aus Baden schreibt man mir, daß zur Zeit der dortigen Zusammenkunft der Chef der österreichischen Presse in Süddeutschland, Geschäftsträger Braun in Frankfurt, daselbst eine

Anzahl Bummler im Solde gehabt habe, die abwechselnd vive l'empereur schreien und dann in verstärktem Chor zischen und pfeifen mußten. Ich kenne den Herrn und würde mich nicht wundern, wenn's wahr wäre.

Darf ich bitten, wenn sich in ungesuchter Weise Gelegenheit bietet, Ihren K. Hoheiten dem Regenten und dem Prinzen Friedrich Wilhelm meinen alleruntertänigsten Glückwunsch zur Entbindung der Frau Prinzessin[1]) zu Füßen zu legen.

Mit der aufrichtigsten Verehrung stets der Ihrige . . .

77. Vertraulicher Bericht vom 2. Aug./21. Juli 1860 an Minister v. Schleinitz, betr. Mitteilungen des französischen Botschafters über die italienische Politik Frankreichs. Ansichten Montebellos über die Lage Italiens. Besorgnisse des sardinischen Gesandten. — Vgl. Raschdau I 144 f.

78. Privatschreiben an Minister v. Schleinitz.

9. August 1860.

E. E. beehre ich mich in betreff der hiesigen Gehaltverhältnisse, und zunächst der meinigen im Verlauf des vergangenen Jahres, nachstehende Momente zu gen. Erwägung zu stellen.

Ich habe Petersburg in der zweiten Hälfte des Juli v. J. in Urlaub verlassen, um, nachdem ich meine häusliche Einrichtung vollendet hatte, meine Familie hierher abzuholen. Die Herreise im März v. J. unter besonders ungünstigen Witterungsverhältnissen, der klimatische Wechsel und der anstrengende Dienst im Frühjahr v. J. hatten mir ein Unwohlsein zugezogen, welches sich bei der Rückkehr nach Deutschland so verschlimmerte, daß ich genötigt war, meinen Urlaub, einschließlich einer Badekur, bis zum 7. September auszudehnen. Als ich an diesem Tage, mit der Absicht, meine Reise hierher fortzusetzen, von Nauheim in Berlin eintraf, fand ich dort eine telegraphische Depesche E. E., mit dem Befehl, mich vor der Rückkehr auf meinen Posten zu S. K. H. dem Regenten nach Baden zu begeben. Von dort erhielt ich den Auftrag, zunächst in Berlin mit Budberg wegen der Zusammenkunft in Breslau zu verhandeln, und auf meinen desfallsigen Bericht an E. E. die Weisung, mich noch nicht nach Petersburg, sondern bei Ankunft des Kaisers nach Warschau zu begeben. Der Erfolg bewies die Zweckmäßigkeit dieses Auftrages, indem ich bei meiner Ankunft in Warschau am Kaiserlichen Hofe die Stimmung vorfand, für die Reise des Kaisers nach Breslau, unter dem Vorwande der Ermüdung Sr. Majestät, eine Einladung an S. K. H. den Regenten nach Warschau zu substituieren. Von Breslau kam ich, mit der Erlaubnis, nunmehr nach Petersburg zu gehen, am 29. wieder in Reinfeld in Pommern an und trat ohne Aufenthalt meine Reise hieher an. Auf derselben erkrankte ich, wie E. E. bekannt, in Ostpreußen, indem ich meinem angegriffenen Zustande durch Ausführung der Mission nach Warschau wohl zuviel zugemutet hatte und mir einen Rückfall zuzog, der stärker als die erste Krankheit war. Die einfache Reise nach Petersburg würde ich anfangs September ebenso gut haben ausführen können, wie die von Berlin nach Baden, von dort nach Pommern und dann nach Warschau; für das dortige Treiben im Hof- und Geschäftsleben aber war ich nicht hinreichend gekräftigt. In den ersten

[1]) Am 24. Juli war die Prinzessin Viktoria von Preußen von einer Tochter entbunden, die den Namen Charlotte empfing († als Herzogin von Sachsen-Meiningen am 1. Oktober 1919).

Tagen des März hatte ich mich soweit erholt, daß ich nach Berlin gehen konnte, und mein dortiger Arzt riet mir nicht, wie ich erwartet hatte, zu einer Badekur, sondern hatte gegen meine Reise nach Petersburg nichts einzuwenden. Daß ich dennoch bis zum Ende Mai in Berlin bleiben mußte, lag nicht an mir, nachdem ich die Erlaubnis zur Abreise wiederholentlich dringend erbeten und fast ungnädigen Bescheid darüber bekommen hatte.

E. E. wollen aus vorstehendem gen. entnehmen, daß ich mich vom Juli, ich glaube dem 23., bis zum 7. September v. J. in einem durch Krankheit verlängerten Urlaub befand, von da bis zu Ende Oktober v. J., und wiederum von Anfang März bis Ende Mai d. J. in dienstlicher Veranlassung von hier ferngehalten wurde, und daß ich anfangs November v. J., im Begriff, von der Dienstreise nach Warschau auf meinen Posten zurückzukehren, auf der Reise hieher erkrankte und bis anfangs März krank blieb.

Ich bin darnach im vorigen Jahre zuerst 7 Wochen in Urlaub gewesen. Für diese Zeit wird mich ein Gehaltsabzug, wie ich hoffe, um so weniger treffen, als die Ausdehnung des ursprünglich nur auf 3 Wochen genommenen Urlaubs durch eine Krankheit bedingt wurde, die ich mir durch langjährige, stete Anspannung im k. Dienste, in Verbindung mit dem Wechsel des Klimas und der Lebensweise nach meiner Versetzung hierher, nach dem Urteil aller Ärzte zugezogen habe. Abgesehen von den beiden Zeiträumen im vorigen Herbst und in diesem Frühjahr, in denen ich dienstlich abwesend war, handelt es sich ferner um die beiden letzten Monate des vorigen und die beiden ersten dieses Jahres, die Zeit meiner zweiten Krankheit. Wie mir während derselben privatim geschrieben wurde, treffen nach den herkömmlichen Bestimmungen einen Gesandten, der auf der Reise nach seinem Posten erkrankt, für die Dauer dieser Krankheit keine Abzüge. Wenn ich darin richtig berichtet bin, so dürfte diese Regel wohl in meinem Fall besonders Anwendung finden, da ich von einer dienstlichen Verwendung kommend reiste und mir durch diese die Krankheit zugezogen hatte. Es war, genau genommen, auf der Reise von Warschau nach Petersburg, daß ich erkrankte, die ich mit dem Umweg über Breslau und Berlin zu machen hatte. Mir ist es selbst ein peinliches Gefühl, so lange Zeit dienstunfähig gewesen zu sein und doch die dienstlichen Einnahmen in Anspruch zu nehmen. Ich bin dadurch auch abgehalten worden, irgendwelche Reisekosten oder Diäten für die dazwischen liegenden dienstlichen Verwendungen zu verlangen. Dieselben würden sich für die Zeit vom 7. September bis Ende Oktober und von Anfang März bis Ende Mai d. J., sowie für die Reisen von Berlin nach Baden, von Pommern nach Warschau und zurück, nach meinem Überschlag auf mehr als 1200 T. belaufen, während mich der Aufenthalt in Berlin in diesem Frühjahr allein über 2000 gekostet hat. Ebenso habe ich, in der Überzeugung, daß auch mit mir nicht zu streng gerechnet werden würde, die Geschäftsträgerzulagen auch für die Zeiten, wo ich dienstlich von hier abwesend war, März, September und Oktober v. J. mit zusammen etwa 800 T. getragen (im ganzen für voriges Jahr 1700 T.), obschon nach einem Bescheid, den ich vor einigen Wochen auf desfallsige vertrauliche Anfrage erhielt, die Zulage in solchen Fällen von der Legationskasse übernommen wird.

Ich habe im ganzen, abgesehen von dieser Krankheit, seit dem Herbst 1857 nur 14 Tage Urlaub gehabt und beabsichtige, vor dem Sommer 1861 nicht um solchen einzukommen. Wenn ich inzwischen im Jahre 1859 über 3 Monate und im Jahre 1860 zwei Monate hindurch, Krankheit halber keinen Dienst habe tun können, so beklagt dies niemand mehr als ich selbst, aber ich glaube nicht, daß ein solcher, innerhalb und infolge dienstlicher Verwendung einen Gesandten betreffender Unfall durch Verkürzung des regelmäßigen

Einkommens erschwert werden kann. Jedenfalls würde mich wahrscheinlich kein Abzug getroffen haben, wenn ich dieselben Krankheitszustände mit gleicher Dauer hier auf meinem Posten durchgemacht hätte, nachdem ich mich meiner Absicht entsprechend, im September v. J. hierherbegeben. Nur durch die Sendung nach Warschau wurde ich daran verhindert und durch eben dieselbe wahrscheinlich krank. Die Kosten wurden durch den doppelten Haushalt, den ich führte, höher als wenn ich hier gewohnt hätte...[1]) Ich will mich bemühn, unter Benutzung jeder Erfahrung Ersparnisse einzuführen, wo ich kann, und so das Gleichgewicht zu erhalten. Ich sehe aber doch voraus, daß entweder eine Erhöhung des Gehaltes oder eine Reduktion der ganzen bisherigen äußerlichen Stellung der Gesandtschaft auf das Niveau derjenigen der kleineren Staaten in kurzem notwendig werden wird. Sollte das, ohnehin durch die Einrichtungskosten und die doppelte Haushaltung des vorigen Jahres gestörte, Gleichgewicht meines Budgets durch Gehaltsabzüge ferner beeinträchtigt werden, so muß ich die Hoffnung aufgeben, es wiederherzustellen, und werde mit den Einschränkungen, die nötig sind, um mich vor Schulden zu bewahren, schon jetzt beginnen, indem ich meine Wohnung kündige, eine kleinere nehme und mich nach allen Richtungen hin so einrichte, daß ich die Ausfälle der Vergangenheit aus den Ersparnissen der Zukunft decke. Ich würde immer noch hinter dem Ersparungssystem des Grafen Nostitz in Hannover zurückbleiben; aber der äußere Luxus ist mir nicht persönliches Bedürfnis, und ich bin fest entschlossen, keine Schulden zu machen.

Bei E. E. glaube ich unter diesen Umständen auf gen. Gehör rechnen zu dürfen, wenn ich g. bitte, mich mit Abzügen für das vergangene Jahr, in welchem ich Unglück und Verdruß genug gehabt habe, verschonen zu wollen.

Mit der ausgezeichnetsten Hochachtung verharre ich . . .

*79. Vertraulicher Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.]

10. August/29. Juli 1860.

Nachdem ich E. E. gen. vertrauliche Mitteilung über die Teplitzer Zusammenkunft vorgestern durch Herrn v. Loën und die amtliche am Montag durch die Post erhalten hatte, sprach ich mich gestern gegen den Fürsten Gortschakow im allgemeinen nach Anleitung beider Aktenstücke aus. Ich dankte ihm für die wohlwollende Mitwirkung einer Verständigung, die er in Wien habe eintreten lassen, und hob hervor, daß bestimmte Konzessionen auf dem Gebiete des Bundes r e ch t e s sich nicht so formulieren ließen, daß dieselben an und für sich von materiellem Werte für uns wären, und daß es uns daher vielmehr darauf ankomme, in der Bundes p o l i t i k von Österreich denjenigen praktischen Beistand zu erhalten, für welchen wir, sobald seine Folgen erkennbar würden, uns der österreichischen Politik durch nützliche Gegendienste gern dankbar erweisen würden. Die Eventualitäten, welche nach beiden Richtungen hin in Aussicht genommen werden könnten, seien von beiden Herrschern eingehend erwogen und hätten diese Besprechungen die erfreulichste Übereinstimmung der Allerhöchsten Ansichten zutage gefördert.

---

[1]) Der Herausgeber des Briefwechsels Bismarcks mit Schleinitz bemerkt an dieser Stelle: Es folgen detaillierte Zahlenangaben über Teuerungsverhältnisse, Preise der täglichen Bedürfnisse, Vergleiche mit der Bezahlung anderer Gesandtschaften und dergleichen.

Der Fürst erwiderte: „Sie nehmen auf diese Weise denselben richtigen Standpunkt, wie wir ihn Österreich gegenüber innehalten, indem wir zur Grundlage einer Verständigung mit Österreich zunächst Taten verlangen, welche eine Umkehr von der früheren Politik des Wiener Kabinetts beweisen, auf Grund von bloßen Versprechungen uns dagegen keine Verpflichtungen zugunsten Österreichs auferlegen können. Sind Sie aber gewiß, daß man in Teplitz von Ihrer Seite nicht weiter gegangen ist? daß kein wenigstens mündliches Versprechen einer indirekten Garantie für den österreichischen Besitzstand, einer Teilnahme an den Kriegen, zu welchen Österreich genötigt werden könnte, gegeben worden ist? — Der Punkt, auf welchen es in dieser Beziehung in erster Linie ankommt, wird immer Venedig sein, wo Österreich mit der meisten Wahrscheinlichkeit einem Angriff ausgesetzt ist.“

Ich erwiderte hierauf, daß mir von einer neu eingegangenen und schon fest formulierten Verpflichtung Preußens, sich an außerdeutschen Kriegen Österreichs zu beteiligen, nichts bekannt sei, meine persönliche Ansicht von der Unwahrscheinlichkeit einer solchen aber nach meiner längeren Abwesenheit aus Deutschland von keinem Gewicht sei[1]).

Fürst Gortschakow sprach nicht gerade bestimmt aus, daß er vermute, es seien weitergehende Zusagungen von uns an Österreich erteilt worden, aber ich schloß doch aus seinen Reden mit Wahrscheinlichkeit, daß er von einer anderen Seite etwas der Art gehört haben mag, ungefähr dahingehend, daß wir Österreich, wenn es in Italien angegriffen würde, unterstützen wollten, wenn aber Österreich selbst angriffe, wir ihm nur insoweit helfen wollten, als wir diesen Angriff für notwendig zur Abwehr erkennten.

Es ist nicht unmöglich, daß Graf Thun, der einige Stunden vor mir bei dem Fürsten gewesen war, demselben die unmittelbaren und bisher feststehenden Ergebnisse der Teplitzer Zusammenkunft in einem für Österreich vorteilhafteren Lichte geschildert hat, als ich es nach den mir zuteilgewordenen Mitteilungen zu tun berechtigt war. Die unbestimmten Andeutungen des Fürsten, der es fernerhin vermied, mir direkte Fragen darüber zu stellen, würden dann den Zweck gehabt haben, zu konstatieren, inwiefern unsere Version mit der österreichischen übereinstimmt. Ich bedauere, daß Graf Thun so lange bei Oranienbaum auf dem Lande wohnt, für mich bei meinen vielfachen laufenden Geschäften fast unerreichbar ist, sonst würde ich mich vor dieser Berichterstattung mit ihm besprochen haben.

80. Privatschreiben an Minister v. Schleinitz.

11. August 1860.

Verehrtester Freund und Gönner. Mit dem aufrichtigsten Dank habe ich Ihr Schreiben vom 3. erhalten, welches mir über Teplitz die willkommensten Aufschlüsse gibt. Es ist der einzig mögliche Weg mit Österreich, wenn wir für praktische Dienste praktischen Gegendienst leisten. Alle formellen Konzessionen bleiben wertlos, solange ihnen der Geist, in dem sie ausgeführt werden, nicht einen Wert verleiht. Übrigens kann es wohl sein, daß die Fortschritte auf dem Gebiete des Liberalismus, deren sich Österreich als Beweis des Entgegenkommens in der Presse rühmt, uns nützlicher werden, als man in Wien vielleicht annimmt. Sie werden zur Folge haben, daß sich auch in den Mittelstaaten die von den Regierungen unabhängigen Elemente mehr beleben, sich in Kammern und in der Presse

[1]) Ueber die Teplitzer Zusammenkunft vgl. Alfred Stern, Geschichte Europas, Bd. VIII, S. 454 f.

rühren, und deren Beteiligung an der deutschen Politik wird letztere in einen für Preußen günstigeren Fluß bringen, als es von der unbeeinträchtigten Tätigkeit Beustischer Ministerien zu erwarten ist. Die Zeit wird lehren, wieweit die Rückwirkung des plattierten Wiener Liberalismus auf das Würzburger Revier reicht. In specie danke ich noch für die Betätigung Ihres Wohlwollens in der Gehalts-Abzugsfrage, ich gebe hiebei ein reichhaltiges Material[1]), vermöge dessen ich glaube, daß Sie zu dem gütigst zugesagten Schutz gegen das Kassen-Departement rechtlich imstande sein werden. Erstaunen Sie nicht, daß ich so ausführlich darin gewesen bin; die Sache kann für mich indirekt eine sehr entscheidende werden. Die Ziffern, welche ich angebe, sind keine Gruppierung ad hoc, sondern der wahre Stand meiner Ausgaben, wie ich mich anheischig mache, bei demnächstigen amtlichen Anträgen auf Erhöhung der Gehälter der Gesandtschaftsmitglieder mit allen Belägen darzutun. Zu den angeführten Ausgaben von gegen 36 000 T. kommen noch einige 1000 für Reitpferde, Jagd, Zigarren, alte Rheinweine und andere persönliche Liebhabereien, die ich, als zweifellos ex propriis zu bestreiten, außer Ansatz ließ. Damit ist aber auch alles, was ich zum Gehalt zusetzen kann, erschöpft. Ich war sehr arrangiert, ehe ich Frankfurt verließ; ich werde praenumerando bezahlt und bezahle postnumerando, bin also jetzt um ein Quartal, mit etwa 8000 T., derangiert. Kommt dazu noch eine Herauszahlung, so hört die Situation auf, noch irgendeine gemütliche Seite zu haben. Ich bin ein zu guter Familienvater, um in Verschuldung zu geraten; ich setze mich dann auf den état Könneritz, mit 3000 Rubel für einen entresol im großen Haus Jerebzoff, zwei bescheidenen Dienern und der steten Consigne „nicht zu Hause". Die Aussicht, daß man sich dann allerhöchstenorts nach Leuten umsehen wird, die mehr zuzusetzen bereit sind, wäre mir in Frankfurt sehr unwillkommen gewesen; hier schreckt sie mich nicht. Das Leben in diesem großen Steinhaufen, unter diesem Breitengrade, wo ich, nachdem ich selbst gesund bin, seit 10 Wochen noch keinen Tag gehabt habe, wo nicht meine Frau oder eins meiner Kinder den Besuch des Arztes nötig gehabt hätte, hat an sich keinen Überschuß an Behagen. Kommen noch Geldsorgen und die ganze gêne und Demütigung glänzenden Hungerleidens dazu, so ist nach meinem Geschmack ein bescheidener Posten in Mittel-Europa, oder selbst die Erlaubnis, mit Wartegeld auf dem Lande zu leben, vorzuziehen. Der Dienst des Königs und des Landes würde darunter auch nicht leiden, denn viele meiner Kollegen haben einen anders gearteten Ehrgeiz als ich und würden gern den Platz einnehmen, wenn ich desselben wegen Mangels an repräsentativer Befähigung nicht mehr würdig befunden würde. B e i d e Redern z. B. sind sofort bereit, hier mit brüderlichen oder eigenen Mitteln ein tadelloses Haus zu machen, und Perponcher, Schulenburg, Savigny, Löwenstein würden alle einen hoffnungsreichen Moment haben, wenn ich den „glücklich Beseitigten" zugesellt wäre. Mein Gewissen könnte also darüber, daß ich dem Vaterlande um schmutziger Geldfragen willen meine Dienste verkümmerte, ganz beruhigt sein. Um aber von ernsten Dingen ernst zu reden, ich sehe Ihrer Entscheidung in dem Vertrauen entgegen, daß ich an Ihrem wohlwollenden Gefühl für alles, was recht und billig ist, den besten Advokaten habe, und werde das Ergebnis und die Folge, die sich für mich daran knüpfen können, ohne Empfindlichkeit entgegennehmen, wie man gutes und schlechtes Wetter erträgt, ohne etwas anderes als die „Kleidung" danach zu wechseln, unter Umständen freilich auch die Wohnung. Solms drängt in der Tat auf seine Abreise, sobald Schlözer, den er vertritt, zurück sein wird; Croy's erbetener Urlaub ist noch nicht

[1]) Vgl. Nr. 78.

eingetroffen; ob, wenn er fort ist, Solms zu entbehren sein wird, hängt von Schlözers, von mir noch nicht so gründlich geprüfter Arbeitskraft ab; für Croy ist Schlözer jedenfalls mehr als Ersatz.

Ich bin heut zur Kaiserin-Mutter befohlen und muß deshalb die Post etwas früher als sonst schließen. Vielleicht erfahre ich dort, ob der Kaiser von Österreich hier eine andre Version über Teplitz erhalten hat, als von uns, wie ich solches gestern aus Gortschakows Reden herauszuhören glaubte.[1])

Die Zeit drängt, und ich schließe mit der Versicherung meiner aufrichtigsten Verehrung als stets der Ihrige in treuer Ergebenheit . . .

81. Vertraulicher Bericht vom 15./3. August 1860 an Minister v. Schleinitz, betr. die Handhabung der russischen Zensur. Neuerliche Änderung derselben in antifranzösischem Sinne trotz vertrauten Verkehrs Gortschakows mit dem französischen Botschafter. — Vgl. Raschdau I 146 ff.

82. Bericht vom 22./10. August 1860 an Minister v. Schleinitz, betr. eine Unterredung mit dem sardinischen Gesandten über die Teplitzer Zusammenkunft. — Vgl. Raschdau I 150 f.

83. Bericht vom 22./10. August 1860 an Minister v. Schleinitz, betr. die Feier des Napoleonstages und des Geburtstages des Kaisers Franz Josef in Petersburg. — Vgl. Raschdau I 152.

*84. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.]

23./11. August 1860.

Bei Gelegenheit eines Besuchs, welchen mir der englische Geschäftsträger gestern machte, wünschte derselbe meine Meinung über die geheimen Zwecke zu hören, durch welche Rußlands Politik in betreff der orientalischen Frage bedingt werde, indem er die Motive der Menschlichkeit und Christenpflicht nicht ausreichend finde, um das lebhafte Interesse zu erklären, welches Rußland den christlichen Bewohnern der Türkei widme. Ich erwiderte, daß Mr. Erskine die Rücksichten vielleicht unterschätze, durch welche das Kaiserliche Kabinett sich dem russischen Volke gegenüber zur Betätigung seiner Teilnahme an den Geschicken der griechischen Glaubensgenossen genötigt sehe. In betreff des Kaisers stehe meine Überzeugung dahin fest, daß Sr. M. persönlich jede ehrgeizige Spekulation auf den Verfall der Türkei fremd sei. Der einzige, mir gegenüber vom Kaiser selbst niemals ausgesprochene, vom Fürsten Gortschakow aber mehrmals angedeutete Hintergedanke, jedenfalls der zunächst liegende, bestehe vielleicht in dem Verlangen, die Stipulationen des Pariser Friedens abgeschafft zu sehen, vermöge deren Rußland die Herstellung einer Flotte im Schwarzen Meere untersagt sei. Der englische Geschäftsträger war der Meinung, daß diese Tatsache, wenn sie unzweifelhaft wäre, allein hinreichen würde, uns zu der An-

[1]) Vgl. die vorhergehende Nummer.

nahme ehrgeiziger Pläne auf seiten Rußlands zu berechtigen, da eine russische Flotte im Schwarzen Meere bei der Neutralisierung und Geschlossenheit des letzteren ausschließlich zum Dienste einer aggressiven Politik gegen die Türkei bestimmt sein werde. Ich machte dagegen geltend, daß es sich bei dieser Frage in erster Linie um einen Ehrenpunkt für Rußland handle, in dem der Verlust der Autonomie in betreff der eigenen Küsten und deren Verteidigung für ein Reich wie Rußland eine offene Wunde bleibe und auf die Politik desselben in unberechenbarer Weise zurückwirke.

Ohne den Verlauf dieser Konversation näher zu verfolgen, erlaube ich mir nur den Umstand hervorzuheben, welcher mich hauptsächlich zur Berichterstattung über dieselbe veranlaßt, daß nämlich Mr. Erskine sehr lebhaft und bestimmt erklärte, England könne niemals darauf eingehen, auf jene Stipulationen zu verzichten, welche die einzige wirkliche Errungenschaft der nach so vielen Seiten hin verfehlten Anstrengungen des orientalischen Krieges bildeten. Er berief sich dabei auf die ihm bekannten Ansichten Lord John Russells und des englischen Kabinettes überhaupt und war der Meinung, daß die Regierung seines Landes niemals wagen werde, durch das Fallenlassen der gedachten Stipulation vor dem englischen Volke das Geständnis abzulegen, daß der orientalische Krieg, der dem Lande so viele direkte und indirekte Opfer auferlegte, für England kein Resultat gehabt habe, welches der Mühe wert sei, beibehalten zu werden.

Die Handhabe, welche die gegenwärtige Sachlage dem französischen Kabinette behufs seiner Einwirkung auf Rußland gewähre, schlug mein englischer Kollege nicht hoch an, indem er auf die Tatsache verwies, daß die Beziehungen zwischen Petersburg und Paris im Laufe des letzten Jahres notorisch kühler geworden seien und durch die persönliche Stimmung des Fürsten Gortschakow und die Neigung der altrussischen Partei zwar ihr Leben fristeten, auf dem praktischen Felde der europäischen Politik aber nur selten einen erkennbaren Ausdruck fänden. Unter diesen Umständen sei es um so befremdlicher, daß die russische Politik fortfahre, sich gegen England jederzeit ablehnend, wenn nicht feindselig zu verhalten. Man müsse daraus schließen, daß Rußland die Verständigung mit Frankreich vielleicht noch nicht gefunden habe, aber doch sie zu suchen nicht müde werden wolle. Diese Andeutung über die Unfreundlichkeit der russischen Politik gegen England erklärte ich mir aus dem Umstande, daß Mr. Erskine den Fürsten Gortschakow, als er ihn das letztemal gesehen, unter dem Eindrucke der Nachrichten gefunden hatte, welche ihm über die Vorgänge im Schoße der Pariser Konferenz und über das Verhalten Lord Cowleys bei derselben zugegangen waren. Bei der Lebhaftigkeit, mit welcher der Fürst Eindrücke empfängt und wiedergibt, wird er wahrscheinlich in dieser Besprechung mit dem Vertreter Englands eine willkommene Erleichterung für seine augenblickliche Mißstimmung gefunden haben.

85. Bericht vom 23. August 1860 an Minister v. Schleinitz. Gerüchte über eine russischen Truppen durch Bergvölker im Kaukasus zugefügte Schlappe und über Entsendung von Truppen aus dem Kaukasus nach Syrien. — Vgl. Raschdau I 153.

86. Privatschreiben an Minister v. Schleinitz.

23. August 1860.

Geehrter Freund und Gönner! Es läßt sich von hier heut nicht viel Politisches melden; die Quellen, aus denen Berichte entstehen, fließen nicht, selbst die sonst so lebendigen Gortschakowscher Mitteilungen. Die Gewalt brutaler Tatsachen hält sie geschlossen, und man wartet ab, wie sie sich entwickeln werden, diese Tatsachen, um dann aus ihnen zu machen, was gemacht werden kann. Neapel steht natürlich im Vordergrunde mit seinen unliebsamen, auch hier mit Sorge erfüllenden Nachrichten von heut und gestern,[1]) und von Syrien ist es augenblicklich still; auch der aufgetauchte Plan, Truppen dahin zu schicken, scheint schon wieder gefallen zu sein, wenn er je ernstlich gemeint war. Der Kaiser ist nach Moskau und Umgegend. Ich habe ihn seit Wochen nicht gesehn; im vorigen Jahre wurde ich zu den Paraden als Leutnant eingeladen, in diesem als Rittmeister nicht; der General Weymarn, welcher dergleichen besorgt, behauptet, daß das russische Auge durch den weißen Adler unter meinen kleinen Epauletten verletzt werde. Es hat auch sein Gutes, denn ich wüßte gar nicht, wie ich die laufenden Arbeiten bewältigen sollte, wenn ich noch einige Tage mit militärischen Expeditionen verloren hätte. Solms hat eminente Fortschritte in Bearbeitung der hier üblichen Sachen gemacht, und in noch 6 Monaten wäre er vielleicht so ferm, wie Schlözer darin; er hat im Französischen merklich gewonnen, nur der juristische Fühlfaden mangelt noch etwas. Er will nicht bleiben; Klima, Ueberhäufung mit Arbeit, Teurung, alles schreckt ihn ab, vielleicht auch die Stellung als zweiter Sekretär. Croy macht alle die Sachen der gewöhnlichen Routine jetzt besser; bei den häufig vorkommenden längeren Noten, welche die Natur prozessualischer Relationen haben, fehlt ihm aber die Gabe der Redaktion. Persönlich habe ich ihn sehr gern, er ist ein angenehmer Hausgenosse; aber Schlözers geschulte Arbeitskraft bleibt die Stütze, auf die ich von nächster Woche an einige Hoffnung auf Erleichterung setze. Gleichen Erfolg wird Gortschakows in nächster Woche endlich erwartete Uebersiedlung zur Stadt haben, wenn er nicht wieder mit dem Hofe nach Zarskoje geht. Montebello und Thun sind seit mehreren Tagen zur Jagd bei Nowgorod, Crampton noch in 6 Wochen nicht zu erwarten. Ich bin der einzige arbeitsame Mensch hier.

Halten Sie mich nicht für undankbar, wenn ich gegen die Verfügung meines Gehalts-Abzugs amtlich remonstriert habe; ich bin überzeugt, daß dieselbe ein durch Ihre Güte sehr abgeschwächter Ausdruck der ursprünglichen bösen Intentionen der Kasse ist. Aber es ist das erstemal seit meiner Studentenzeit, daß ich wirklich anfange, mit „Nahrungssorgen" zu kämpfen, und ich muß versuchen, diesen Schaden von mir abzuwenden; ich hoffe, es wird gelingen, nachdem Sie der Sache die günstige Wendung gegeben haben, daß ich für die 3 Monate meiner Krankheit, zu Anfang des Jahres, durch das ministerielle Arbitrium gedeckt bin, für April und Mai mich aber auf das Zeugnis Sr. K. H. des Regenten und einigermaßen auf Ihr eigenes berufen darf, daß ich von einem wahren Heimweh nach Petersburg beseelt, und sehr unglücklich über mein Gasthofsleben in einer arsenikgrünen Stube des Hôtel d'Angleterre, meine Abreise bis zur Gefahr ungnädiger Antworten mit allem Eifer betrieben habe und nur durch allerhöchsten Befehl am Hoflager gehalten wurde. Ich gebe mich daher den günstigsten Hoffnungen hin, die tiefe

[1]) Garibaldi war an der Südspitze Calabriens gelandet.

Bresche meines Budget[s] abgewendet zu sehn. Einen Antrag auf Erhöhung der gesandtschaftlichen Dotation im ganzen halte ich für Pflicht gegen den Posten und gegen die Beamten der Mission; ich werde das Bedürfnis so gründlich wie möglich darlegen und mich schließlich nach der Decke strecken; die Kritik der Decke trifft dann nicht mich, sondern den Staatshaushalt, oder die Armut des Aerars.

Das Wetter ist hier sehr kalt geworden, und die Bäume färben sich schon herbstlich. Mit meiner Gesundheit geht es gut, aber mein jüngster Sohn ist seit 3 Wochen gefährlich krank, eine Art Fieber, welches Kinder hier oft bekommen und welches der Sumpfluft zugeschrieben wird. Meine arme Frau ist von Nachtwachen vollständig erschöpft. Der Adler geht seit heute eine Stunde früher als sonst und nötigt mich, zu Ihrer Freude, wie ich fürchte, diesen inhaltlosen Brief zu schließen. Mit aufrichtigster Verehrung und Ergebenheit der Ihrige.

*87. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.]

31./19. August 1860.

Fürst Gortschakow teilte mir gestern mit, daß der Kaiser Franz Josef bei Gelegenheit der Audienz, welche Herr v. Balabine zur Ueberreichung seiner Creditive gehabt, sein Bedauern darüber ausgesprochen habe, daß der Fürst Metternich bei Gelegenheit der Pariser Konferenzen in betreff Syriens die russischen Vorschläge nicht mit der Entschiedenheit unterstützt habe, welche der Inhalt seiner Instruktionen erwarten ließ.

Fürst Gortschakow hat darauf den Wunsch nach Wien geäußert, daß dieses Bedauern von dem Wiener Kabinett in unzweideutiger Weise zur Kenntnis des französischen gebracht werden möchte, und er hoffte, daß irgendeine analoge Aeußerung auch von unserer Seite erfolgen werde, damit man in Paris von den falschen Vorstellungen zurückkomme, welche man sich bei dieser Gelegenheit von den Beziehungen Rußlands zu Oesterreich und Preußen gebildet habe.

Nach dem Bericht des Herrn v. Balabine hatte ihm der Kaiser mit Bezug auf Teplitz gesagt: „que S. A. R. le Prince Régent ne lui avait laissé rien à désirer et qu'il avait été très-content de Mr. de Schleinitz."

Die Frage, ob der Kaiser Franz Josef in Warschau mit dem Kaiser Alexander zusammentreffen werde, wird unter meinen Kollegen viel besprochen und dabei behauptet, daß der Kaiser Alexander die Wiederanknüpfung der persönlichen Intimität beider Monarchen davon abhängig mache, daß der Kaiser von Oesterreich in irgendeiner Form eine genugtuende Erklärung in betreff der Politik seines Kabinetts während und nach dem orientalischen Kriege gebe. Der Kaiser Alexander habe in Weimar[1]) eine Aussprache in dieser Richtung erwartet und sei durch das Unterbleiben derselben befremdet worden. Dieselbe sei ebensowenig in dem späteren Briefwechsel beider Kaiser[2]) und bisher überhaupt nicht erfolgt.

Wie dem auch sei, so darf ich aus Privatgesprächen mit dem Fürsten Gortschakow doch so viel entnehmen, daß Graf Thun bemüht gewesen ist, eine ausdrückliche Einladung des

[1]) In Weimar fand am 1. Oktober 1857 eine Zusammenkunft des Kaisers Franz Josef mit dem Kaiser Alexander II. statt. Vgl. Band II 250 ff. 281.

[2]) Vgl. Nr. 21 u. 24, S. 26 u. 27.

Kaisers von Oesterreich nach Warschau herbeizuführen, daß man aber von russischer Seite, ohne den Gedanken an eine Zusammenkunft irgendwie von der Hand zu weisen, sich doch zu einer förmlichen Initiative in Herbeiführung derselben nicht verstehen will.

*88. Vertraulicher Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.]

31./19. August 1860.[1])

Bei einer gelegentlichen Unterhaltung mit dem Fürsten Gortschakow fragte ich denselben, ob er seinerseits nicht durch die hiesige Presse etwas tun würde, um die Behauptungen vieler deutscher Zeitungen zu widerlegen, daß Rußland uns in Gemeinschaft mit Frankreich den Antrag gemacht habe, das linke Rheinufer gegen anderweitige Entschädigung abzutreten.[2]) Ich gab zu erwägen, daß die Absurdität dieses Gerüchts zwar für jeden praktischen Geschäftsmann auf der Hand liege, daß es aber doch nicht wünschenswert sei, wenn in der urteilslosen Mehrheit des Publikums sich die Meinung festsetze, daß etwas Wahres solchen dreist wiederholten Behauptungen zugrunde liege.

Der Fürst antwortete verneinend, zunächst mit der Berufung auf das Sprichwort: „qui s'excuse, s'accuse"; demnächst fügte er in deutscher Sprache hinzu: „Rußlands Politik muß vor der Hand ‚e n i g m a t i s c h' bleiben, und wird es so lange bleiben, als Europa den Schandbrief nicht zurücknimmt, den uns der Pariser Frieden angeheftet hat, indem er einer Macht wie Rußland die freie Bewegung auf ihren eigenen Küsten und Gewässern untersagt. Solange dieser ehrenrührige Zustand dauert, wird derselbe die

---

[1]) Da sich ein dahingehender Vermerk nicht findet, scheint dieser Bericht dem Prinzregenten n i c h t vorgelegt zu sein. Bei den sonstigen politischen Berichten Bismarcks ist es in dieser Zeit fast durchgehend geschehen.

[2]) B. hatte bei den „vielen deutschen Zeitungen" u. a. die „Wochenschrift des Nationalvereins" vom 20. Juli und 3. August 1860, ferner die „Magdeburger" und „Ostpreußische Zeitung" im Sinne, wie aus seinem bekannten Brief vom 22. August 1860 (an Herrn v. Below? Vgl. Kohl, Bismarckbriefe, 6. Auflage, S. 204 ff.) hervorgeht. Zu dem Gerede über diese Sache vgl. den Brief des Geh. Legationsrats Wentzel an B. vom 8. August 1860 (Bismarckjahrbuch V 126 f.; dieser Brief zeigt, daß die von B. dem Fürsten Gortschakow gestellte Frage, über welche hier berichtet wird, auf eine Anregung des Bundestagsgesandten v. Usedom zurückzuführen ist) nebst den Beilagen dazu, außerdem das Gespräch Theodor Bernhardis mit Max Duncker vom 1. Mai 1860 (Bernhardis Tagebuchblätter III 328), die Aufzeichnungen Bernhardis über seinen Besuch bei Gustav Freytag am 31. August 1860 (a. a. O. IV 14) und den Brief König Leopolds I. von Belgien an den Herzog Ernst von Coburg-Gotha (ebenda IV 32). Ferner ist zu vergleichen der Artikel der „Hamburger Nachrichten" vom 19. Februar 1895 Nr. 43 (Morgen-Ausgabe): „Eine geschichtliche Berichtigung". Der Staatsminister Rudolf v. Auerswald schritt gegen jene Zeitungsartikel sogleich ein. (Vgl. Auerswalds Brief an B. vom 28. August 1860 (Bismarckjahrbuch VI 103). Die Quelle für die Behauptung, daß Bismarck bereit gewesen sei, das linke Rheinufer an Frankreich abzutreten, scheint niemand anders als Schleinitz gewesen zu sein. Wenigstens findet sich die Behauptung zuerst in einem Briefe des damaligen preußischen Presseleiters Max Duncker an den Fürsten Karl Anton von Hohenzollern vom 30. Mai 1860, wo angegeben wird, daß B. Herrn v. Schleinitz gegenüber jene Bereitwilligkeit nicht abgeleugnet habe. Vgl. Johannes Schultze, Max Duncker, Politischer Briefwechsel aus seinem Nachlaß, Stuttgart und Berlin 1923, S. 204. Der Herausgeber des Dunckerschen Nachlasses konnte daher mit Recht dem Verdacht Ausdruck geben, daß Schleinitz die Sache böswillig erfunden habe. Schon früher einmal (im Jahre 1854) war ein ähnliches Gerücht über Bismarck verbreitet worden. Damals war der Urheber desselben der Vertreter Oldenburgs im Bundestage, Herr v. Eisendecher, gewesen (vgl. die Briefe des Generals Leopold v. Gerlach an Bismarck vom 24. Oktober und 16. Dezember 1854 und Bismarcks Randbemerkungen dazu [Ausgabe Kohl S. 116 und 124], ebenso Bismarcks Brief an Gerlach vom 25. Oktober 1854 [Ausgabe Kohl S. 174]). Vgl. auch in dem Brief Bismarcks an Schleinitz vom 8. September 1860 (vgl. Nr. 95) die Wendung: „Zu einer Politik von zweifelhafter Ehrbarkeit, wie hinterrücks die Türkei zu leiten und auf unsre Kosten Frankreich zu befriedigen, wird sich der Kaiser nie treiben lassen," und in dem vom 9. Februar 1860 (Nr. 59) die Mitteilungen über das Gespräch mit Napoleon im Jahre 1857.

russische Politik bei allen möglichen Gelegenheiten in unberechenbarer Weise aus ihren natürlichen Geleisen drängen.[3]) Lord Palmerston selbst hat mir 1857 gesagt, daß diese Stipulationen ein Mißgriff seien und sich keine fünf Jahre halten könnten; drei von diesen fünf Jahren sind verflossen. Oesterreich hat sich ganz zu unserer Disposition gestellt, um die Aufhebung jener Bestimmungen anzubahnen, aber es hat bisher keine Erfolge gehabt. England führt zugunsten ihrer Erhaltung als Motiv an, daß das Schwarze Meer ein geschlossenes sei und wir eine Kriegsflotte auf demselben nur zu Angriffen gegen die Türkei benutzen wollen könnten. Der Vordersatz dieser Behauptung ist schon bedeutungslos, denn England ist gewiß nicht die Macht, die sich im Kriegsfalle durch Klauseln eines Vertrages vor den Dardanellen würde aufhalten lassen. Jede Kriegserklärung hebt für die Beteiligten die Verträge auf, und unsere Küsten am Schwarzen Meere sind wehrlos gegen jeden, der sich mit oder ohne Einwilligung der Türkei befugt glaubt, seine Flotte durch die Meerengen zu führen. Diese Erwägung steht für uns aber erst in zweiter Linie; die Hauptsache ist der Ehrenpunkt, der sich daran knüpft, daß ein großer Staat wenigstens Herr im eigenen Hause sein muß. Es würde gar nicht in unserer Absicht liegen, und wir würden es auch in einem Menschenalter nicht ermöglichen können, wieder eine so große Flotte wie die frühere im Schwarzen Meere zu halten. Es ist aber ein europäisches Bedürfnis, bei einem Reiche wie Rußland nicht eine offene Wunde des nationalen Ehrgefühls bestehen zu lassen. Wenn auch der Kaiser, seinem Herzen nach, den Frieden liebt und Verträge, die er geschlossen hat, jederzeit treu erfüllen wird, so sollte man doch Rußland von diesem Stachel befreien, der eine fortwährende Versuchung mit sich führt, das bestehende europäische Vertragsrecht durch eine der mannigfachen Komplikationen, welche dasselbe gegenwärtig bedrohen, einer Abänderung entgegengehen zu lassen."

Ich erlaube mir bei Vorstehendem auf meinen geh. Bericht vom 23./11. d. M., die Auslassungen des englischen Geschäftsträgers[4]) über denselben Gegenstand betreffend, Bezug zu nehmen.

*89. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung]

31./19. August 1860.

Bei dem kais. Ministerium sind vorgestern telegraphische Nachrichten über eine Niederlage der königlich sizilianischen Truppen in Calabrien und über den verzweifelten Stand der Verhältnisse in Neapel eingegangen. Es ist bezeichnend, daß dieselben der Veröffentlichung, welche sonst sofort durch das Journal de St. Petersbourg zu erfolgen pflegt, zum Teil zwei Tage, zum Teil noch heute vorenthalten sind. Der letztere Teil betrifft, wie mir Fürst Gortschakow sagte, die Absicht des Königs Franz, die Stadt Neapel für neutral zu erklären und, wenn hierauf eingegangen werde, die Unterlassung des Bombardements zu versprechen, sowie die Nachricht, daß die Abreise des Hofes nach Gaëta bereits stattfinde. Der Fürst knüpfte an diese Mitteilung einerseits eine Kritik der Unfähigkeit, mit welcher die Sache des Königs geführt worden sei, andererseits eine An-

[3]) Vgl. Nr. 84, 91, 94, 95, 103 und andere Stellen.
[4]) Vgl. Nr. 84 S. 97.

erkennung der konservativen Haltung, welche die französische Politik in den letzteren Tagen nehmen zu wollen scheine. „Ich erblicke darin teilweis," sagte er, „eine Frucht der energischen Sprache, welche Rußland in Paris hat führen lassen."

Allerdings muß das Wort Rußlands in Paris von Gewicht sein, wenn der Kaiser Napoleon die Lage der Dinge in demselben Lichte erblickt wie Fürst Gortschakow, der mir zu verstehen gab, daß nur Rußland den Abschluß einer Koalition gegen Frankreich noch aufhalte, denselben aber in der Hand habe, nachdem England ihn angelegentlich betreibe, sich zu diesem Behufe dem hiesigen Kabinett zu nähern suche und an der Bereitwilligkeit der deutschen Mächte zum Beitritt nicht gezweifelt werde. Rußland würde, um einen entscheidenden Druck auf die Entschließungen Napoleons zu üben, gewiß[1]) in einer überaus günstigen Lage sein, wenn es Deutschlands und Englands[2]) Geneigtheit zum Kriege gegen Frankreich als Operationsbasis annehmen kann, auf welche gestützt es nach Belieben entweder die Hand zu einer übermächtigen Koalition zu bieten oder ein gewisses Gleichgewicht zugunsten Frankreichs herzustellen vermag. Ob die Dinge soweit gediehen sind, ob zu diesem Zweck Fürst Gortschakow zu unserer Verständigung mit Oesterreich hilfreiche Hand geleistet hat,[3]) und dieselbe vielleicht nicht ungern in einem für Frankreich bedrohlichen Lichte erscheinen sieht, lasse ich dahingestellt sein. Bei Oesterreich mag die Neigung zu einer aggressiven Koalition gegen Frankreich und Sardinien sehr stark, von England muß sie, nach den Aeußerungen des Fürsten, als bestimmtes Ziel ins Auge gefaßt sein, und wenn wir in dieselbe Bahn eintreten, so würde Napoleons mutmaßliches Verderben oder mögliche Rettung in der Hand Rußlands liegen. Durch andere Gläser als die mir vom Fürsten Gortschakow vorgehaltenen betrachtet, erscheint aber die englische Politik wohl[4]) kaum geneigt, der russischen eine so entscheidende Rolle zufallen zu lassen, und dürfte das Vertrauen zwischen dem Londoner und dem hiesigen Kabinette schwerlich schon so weit erstarkt sein, daß ersteres seine Interessen für sichergestellt halten würde, wenn es sich jede Rückkehr zur Anlehnung an Frankreich abschneidet.

Jedenfalls würde es nach der Meinung des Fürsten Gortschakow eine unrichtige und leidenschaftliche Politik sein, wenn man die falsche Lage, in welcher der Kaiser Napoleon durch seine Fehler und durch die unerwartete Entwickelung der italienischen Bewegung geraten ist, benutzen wollte, um ihn zu verzweifelten Schritten zu treiben. Wolle er, in richtiger Würdigung der Gefahren, welche seine gewagte Politik für alle europäischen Throne heraufbeschworen habe, in bessere Wege einlenken, so würde man nach Ansicht des Fürsten eine schwere Verantwortung auf sich laden, wenn man willkürlich und ohne zwingende Not Europa in einen allgemeinen Krieg stürzte, dessen Ergebnisse immer nicht nach allen Richtungen hin sich abmessen ließen. Im gegenwärtigen Augenblicke lägen aber bemerkenswerte Symptome einer solchen Wendung der französischen Politik vor. Napoleon habe nach London und nach Turin teils amtliche teils vertrauliche Erklärungen gegeben, aus denen hervorgehe, daß er Sardinien, wenn Oesterreich zum Kriege provoziert werde, jede Unterstützung versagen, daß er dem republikanischen und selbst dem unitarischen

---

[1]) „gewiß" fehlt im Konzept.

[2]) Im Konzept hinter „Englands" noch die Worte „Feindschaft und". In der Ausfertigung steht ursprünglich dafür „Freundschaft und". Diese Worte sind dann durchstrichen.

[3]) Vgl. Nr. 70, 72, 73, 74, 75.

[4]) Konzept: noch.

Prinzip in Italien entgegentreten werde, und daß er lediglich an den Bedingungen des Züricher Friedens[5]) festhalten wolle. Er erkenne nach wie vor die Annexionen[6]) nicht an, und werde Oesterreich in einem abwehrenden Kriege kein Hindernis in den Weg legen, wenn es nur den Besitzstand in der Lombardei nicht störe.

Man müsse, meinte Fürst Gortschakow weiter, immerhin auf der Hut sein, zunächst aber doch abwarten, ob nicht der Kaiser der Franzosen durch die Erkenntnis der Gefahren, die ihm aus der italienischen Bewegung und aus dem Mißtrauen erwachse, mit welchem sein bisheriges Verhalten die andern Mächte erfüllt hat, bewogen werden wird, sich auch für die Dauer eine beruhigendere Politik anzueignen. Durch eine möglichst analoge, feste und besonnene Haltung der übrigen Mächte lasse sich viel in dieser Richtung tun, und der Friede sei ein zu kostbares Gut, um nicht alles zu seiner Erhaltung anzustrengen. Wenn England zu einiger Modifikation seiner bisher in Italien verfolgten Politik bewogen werden könnte, so berechtige die jüngste Wendung der französischen zu den besten Hoffnungen.

*90. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Eigenhändig.]

31. August 1860.

E. E. beehre ich mich in Nachstehendem über eine Unterredung zu berichten, welche ich gestern Abend mit dem Fürsten Gortschakow hatte.

Er kam spät am Abend zu mir und begann das Gespräch mit der Mittheilung, daß Baron Gevers vom Könige der Niederlande beauftragt sei zu erkundigen, ob dem Kaiser der Besuch des Königs in Warschau willkommen sein werde. Man hat geantwortet, daß der Kaiser sich jederzeit freuen werde, seine Verwandten zu sehn, aber ausdrückliche Einladungen zu einer Zusammenkunft in Warschau nicht ergehn lassen wolle. Infolgedessen wird der König Wilhelm nach Warschau kommen. Der Fürst sagte mir weiter, daß es nicht gewiß, aber doch möglich sei, daß der Kaiser von Oestreich ebenfalls dort eintreffen werde, die Zusammenkunft werde in Wien jedenfalls lebhaft gewünscht, und Graf Thun habe Schritte in der nächsten Umgebung des Kaisers Alexander versucht, um eine ausdrückliche Einladung an den Kaiser Franz Joseph nach Warschau herbeizuführen; man habe den Grafen aber damit an Fürst Gortschakow verwiesen. Er (Gort.) sei nun der Meinung, daß sein Kaiser, so nützlich auch eine solche Zusammenkunft unter Umständen werden könne, doch keine Art Initiative nehmen dürfe, um sie herbeizuführen. Ich fragte darauf, ob diese seine Meinung in Zusammenhang stehe mit einer Besorgniß, daß der Kaiser der Franzosen in einer ausdrücklich eingeladnen Zusammenkunft den Beweis einer entstehenden Coalition erblicken und unter diesem Eindruck irgend welchen raschen Entschluß fassen könne. „Was ist da zu besorgen," entgegnete mir der Fürst, „die Coalition ist in der Luft, la coalition est dans l'air." Er wiederholte den Ausdruck mehrmals in beiden Sprachen. „Il n'y manque plus que le consentement de la Russie pour l'établir un fait accompli. England bemüht sich, uns dazu zu bringen, es hat sich

---

[5]) Der am 10. November 1859 auf Grund der Abmachungen von Villafranca zwischen Frankreich, Oesterreich und Sardinien zu Zürich abgeschlossene Frieden.

[6]) Das Großherzogtum Toskana, die Herzogtümer Parma und Modena und die päpstliche Provinz Romagna waren im Laufe des Jahres 1859 von Sardinien annektiert worden.

uns in den letzten Tagen sehr genähert; das Londoner Cabinet hat keinen andern Gedanken mehr, als Europa zum Kriege gegen Napoleon zu verbünden; wir brauchen nur ja zu sagen, und das Netz ist fertig. Indessen man muß den Napoleon nicht in den Krieg treiben; zeigen wir ihm, daß wir ihn nicht fürchten und nicht zu fürchten haben, mais dès qu'il est sage, muß man ihm keine unnöthigen Avanien anthun, sondern Europa den Frieden erhalten, so lange man kann. C'est l'enfant prodigue de l'Europe, mais il ne faut pas en faire un enfant perdu, il faut toujours être prêt à tuer le veau gras pour lui, dès qui'l revient vers la voie du salut. Il a fait fausse route en Italie, der Kaiser hat ihm in Stuttgart[1]) alles vorhergesagt, aber Napoleon hat geglaubt Phrasen zu hören, wo er auf die aufrichtige Wahrheit stieß; er hat sich deshalb in der Haltung Rußlands während des italiänischen Krieges verrechnet und ist in eine schwierige Stellung gerathen. Für den Augenblick aber ist er auf gutem Wege, er erkennt die Gefahren, welche die italiänische Revolution für ihn selbst bringt. Er hat sich in einer Note an Persigny, die bald bekannt werden wird, und noch stärker in Turin, dahin ausgesprochen, qu'il avait voulu régler les institutions de l'Italie, mais pas les détruire, daß er weder die Republik, noch die Einheit Italiens zulassen könne, und daß er die Annexionen nicht anerkenne; Piemont habe daher auf keine Unterstützung in einem Kriege gegen Oestreich zu rechnen, und Frankreich werde, wenn Italien Oestreich zum Kriege nöthige, den Operationen des letztern kein Hinderniß in den Weg legen, vorausgesetzt, daß die Bestimmungen des Züricher Friedens, in specie der Sardinische Besitz der Lombardei, respectirt würden."

Der lebhafte Vortrag des Fürsten ließ unentschieden, welche dieser Sätze sich in der Persignyschen Note befinden, und welche in amplificirenden Eröffnungen gegen Sardinien ausgesprochen sind. Als ich Zweifel äußerte, ob die Italiäner, auch wenn die Revolution sich Neapels und des Kirchenstaates bemächtigen sollte, einen Angriff auf Oestreich wagen würden, fuhr er fort: „Vielleicht nur, wenn sie auf eine Bewegung in Ungarn rechnen können, aber auch wenn sie Besonnenheit genug hätten, sich eines solchen Angriffs zu enthalten, wird doch Frankreich die ‚Unität' Italiens nicht dulden, wahrscheinlich nicht einmal die Vertreibung des Papstes; und was soll dann aus Neapel werden? Garibaldi kann doch dort auf die Dauer nicht herrschen, die Republik in der Form kann Frankreich eben auch nicht zulassen."

Nach diesen und andern Digressionen auf das Gebiet der Tagespolitik kam Fürst G. auf die Warschauer Reise zurück, indem er mir sagte, daß I. M. die Kaiserin Ihre Entbindung gegen den 15. September alten Styls erwarte, der Arzt aber an einen frühern Eintritt derselben, etwa Anfangs Sept. a. St. glaube; 9 Tage nach der Entbindung werde jedenfalls der Kaiser abreisen und bis zu seiner Ankunft in Warschau so wenig Zeit als möglich zu[2]) verlieren, um die Truppen bei der vorgerückten Jahreszeit bald aus dem Lager und Bivouak zu erlösen.

Ich warf die Frage hin, ob die Zeitungsnachrichten über eine Reise Sr. K. H. des Regenten nach Warschau irgend eine ihm (Gort.) bekannte Unterlage hätten. Er erwiderte: „Das müssen Sie besser wissen als ich; wollen Sie Sich darüber vergewissern, so erkundigen Sie Sich in Berlin, und für den Fall, daß S. K. Hoheit der Regent etwa die Absicht hat, den Breslauer Besuch des Kaisers in diesem Jahre in Warschau zu

[1]) Auf der Zusammenkunft Alexanders mit Napoleon daselbst September 1857.
[2]) So im Text. „zu" wäre zu streichen.

erwidern, sagen Sie Ihre eigne Herzensmeinung darüber, aber beziehn Sie Sich nicht auf mich, ich muß aus dem Spiel bleiben, eine Initiative darf von uns nicht ausgehn. Zwei von Ihren Herrschaften kommen nach Bialystok, aber das ist eine Jagd-Einladung, keine politische." Ich sagte darauf, daß ich bisher ohne Kenntniß von den allerhöchsten Absichten sei, mich aber natürlich für jeden Vorgang interessirte, der die persönlichen Beziehungen Sr. K. H. des Regenten und des Kaisers fördre, und daher neugierig gewesen sei, von ihm Näheres zu erfahren.

Der ganze Besuch Gortschakows bei mir hatte, meinem Eindruck nach, den Zweck, mir Veranlassung zu geben, daß ich den Gedanken der Reise Sr. K. Hoheit nach Warschau anrege, oder, wenn dieß anderweit schon geschehn ist, zu seiner Verwirklichung mitwirken helfe; Fürst Gortschakow pflegt sonst, abgesehn von den Höflichkeits-Visiten, mit denen er bei mir nicht im Rückstande ist, garkeine Herrenbesuche zu machen, und zu dieser Unterredung ließ er mich aus einer bei meiner Frau versammelten kleinen Gesellschaft ausdrücklich herausrufen; gewiß nicht, um mir politische Neuigkeiten mitzutheilen, die er jedem überläßt sich im Ministerium bei ihm selbst zu holen.

Ob der Besuch des Kaisers von Oestreich in Warschau so wahrscheinlich ist, wie die Aeußerungen Gortschakows mich annehmen lassen, werden E. E. ohne Zweifel auf andrem Wege controliren können. Ich beschränke mich darauf, das Vorstehende als Material zur Erwägung bei den etwaigen Allerhöchsten Entschließungen zu E. E. geneigter Kenntniß zu bringen. Insofern als die Pflege guter Beziehungen zwischen beiden Cabineten meine dienstliche Aufgabe ist, würde ich mich natürlich sehr freuen, wenn S. K. H. der Regent den Kaiser in Warschau besuchte. Die politische Gesamtauffassung Sr. M. des Kaisers ist der unsrigen verwandter als die seines Ministers, und jeder persönliche Verkehr mit Sr. K. H. dem Regenten trägt dazu bei, den Kaiser in der ihm eigenthümlichen Richtung zu kräftigen und den Fürsten Gortschakow in dieselbe hineinzuziehn. Genehmigen usw.

91. Bericht vom 5.[1]) September 1860 an den Prinzregenten. Bei dem französischen Botschafter beobachtete Mißstimmung. Dessen Klage, daß seitens der Mächte nichts geschehe zur Verhütung einer allgemeinen Konflagration, die bei dem anscheinend zwischen Oesterreich und Italien bevorstehenden Kriege drohe. Vermutung, daß Fürst Gortschakow die unbehagliche Lage, in der sich Frankreich befindet, als Handhabe zu benutzen sucht, um von der Schwarzmeerklausel loszukommen. — Vgl. Raschdau I 161 ff., 247 ff.

92. Privatschreiben an Minister v. Schleinitz.

6. September 1860.

E. E. werden aus meinem gestrigen Bericht[1]) über Aeußerungen des Herzogs von Montebello entnehmen, wie bescheiden die Ansprüche sind, welche Frankreich, im Sinne piemontesischer Politik, für den Fall eines Kriegs seines Bundesgenossen vom vorigen

91. [1]) Der Tag nach dem Konzept ergänzt. Das Konzept eigenhändig. Das Datum ergibt sich auch aus Nr. 96, 97 und 99.
92. [1]) Vgl. Nr. 91.

Jahr mit Oesterreich, erheben würde. Nicht einmal die Lombardei brauchte notwendig bei Sardinien zu bleiben, wenn sie nur nicht an Oesterreich zurückfällt. Ich füge dem Bericht, der mit Gelegenheit heut abgeht, diese Zeilen zu, weil ich im Journal de St. Petersbourg eine Depesche lese, nach welcher Frankreich Rom und die nächste Gegend gegen jeden Angriff verteidigen würde, während der französische Botschafter mir sagte, daß der Widerspruch Englands es nötig gemacht habe, auf den Plan zu verzichten, den Kirchenstaat als Barriere zwischen Süden und Norden festzuhalten. Er fügte hinzu, daß England protestantische Skrupel vorschütze, durch welche es von direkter Verteidigung des Papstes abgehalten werde. Der Herzog fürchtete aber, daß England, indem es die italienische Revolution fördre und gewähren lasse, gar keine englisch-italienische Interessen im Sinne habe, sondern nur den Zweck unverrückt im Auge behalte, dort einen Brand zu entzünden und zu schüren, der dem Napoleon ins Haus brennen müßte, oder ihn jedenfalls, vermöge der Unvereinbarkeit der vorjährigen Politik Frankreichs mit seinem schließlichen Bedürfnis, kein einiges Italien aufkommen zu lassen, Verlegenheiten zu schaffen, welche bis zu europäischen Kriegen und Koalitionen führen könnten.

In der Anlage erlaube ich mir einige Notizen über die Verstärkung der vier westlichen Armeekorps (1., 2., 3., 5.) vorzulegen, welche mir aus sicherer Privatquelle zugehen. Bemerkenswert ist, daß danach der Kriegsfuß, auf den jene Korps im Frühjahr v. J. gesetzt wurden, nur ein halber war, der jedes auf einige 40 000 M. brachte, daß aber seitdem erst die Erhöhung auf die volle Kriegsstärke stattgefunden hat. Die 4 Korps stehen in dem Halbkreis von der Dniestermündung bis zum Niemen, so daß der rechte Flügel des 5. (bessarabischen) Korps sich am oberen Dniester (Chotin) an den linken Flügel der drei polnischen anschließt. Jedes derselben ist in diesem Sommer mit gezogenen Geschützen versehen worden, deren Zahl entweder für die drei ersten, oder für alle vier, darüber bin ich zweifelhaft, bis jetzt 72 betragen soll. Die vier Korps, welche, nach allen in Rußland zu veranschlagenden Abzügen, doch immer etwa 200 000 M. disponibel haben werden, würden im Lande nötigenfalls entbehrt werden können, da das 4. und 6., die Moskauer Reserve-Armee, das Garde- und das Grenadier-Korps für den inneren Dienst und etwaige mäßige Küstenverteidigung ausreichen, der Kaukasus aber seine besondere Armee hat.

Ueber die eventuelle Zusammenkunft in Warschau höre ich von Loën, daß der Kaiser mit ihm auf der Reise viel bestimmter über den Besuch Sr. K. H. des Regenten gesprochen hat, als Gortschakow mit mir. Letzterer weiß von den Aeußerungen Sr. M. bis gestern nichts, und war sehr befremdet, als ich sagte, daß ich nach Andeutungen J. M. der Kaiserin Mutter vermutete, daß zwischen den allerhöchsten Herrschaften die Sache schon bestimmtere Formen angenommen habe.

Ich hoffe, daß der Brief, in welchem Herr von Loën die Eröffnungen des Kaisers mitteilte, ungefährdet an seine ah. Bestimmung gelangt ist; ich erhielt ihn aus Twer, einige Stunden nach Abgang des Lokalschiffes von hier, und schickte ihn durch expressen Boten über Land nach Kronstadt zu Händen des Kapitän Steffens.

Die mutmaßliche Ankunft des Kaisers von Oesterreich nach Warschau wird hier in den moskowitischen Kreisen pur sang als etwas sehr Widerwärtiges besprochen, und man versichert, daß er sehr kalt empfangen werden werde, daß nur zu wünschen sei, daß S. K. H. der Regent nicht gleichzeitig mit Kaiser Franz Josef erscheine, damit man wisse, wem die Abneigung der öffentlichen Meinung gelte, usw. Ich glaube, sie werden,

wenn es soweit kommt, alle diese Rodomontaden vergessen haben, und genau tun, wie der Kaiser tut, und, in Erwartung österreichischer Orden, eher noch mehr.

Mit der ausgezeichnetsten Hochachtung verharre ich . . .

93. Vertraulicher Bericht vom 7. September 1860 an Minister v. Schleinitz, betr. die beabsichtigte Monarchenzusammenkunft in Warschau. Einzelheiten über die Feier des 18. August. Falsche Nachricht betr. die Regimenter König Friedrich Wilhelms III. und des Kaisers Franz. — Vgl. Raschdau I 154 ff.

94. Bericht vom 7. September 1860 an den Prinzregenten. Die am 5. d. M. ausgesprochene Vermutung findet durch ein Gespräch mit Gortschakow Bestätigung. Gortschakow beansprucht für sich die Urheberschaft des Gedankens, Vorsichtsmaßregeln gegen einen europäischen Brand zu treffen. Seine Kritik an dem französischen Minister des Auswärtigen. Er verlangt von Frankreich hinreichende Bürgschaften für seine Zuverlässigkeit. Die „entehrenden" Fesseln des Pariser Friedens. Da Gortschakow gegen die Verläßlichkeit der napoleonischen Politik in Italien geäußerte Bedenken ablehnt, sind diese Bürgschaften auf einem andern Gebiet zu suchen. Sobald Frankreich die Unmöglichkeit eines Bündnisses mit England einsieht, wird es wahrscheinlich, daß Rußland auf Frankreich einen Druck in seinem Sinne ausüben kann. Möglichkeit, daß Rußland noch weitere Ziele als die Revision des Pariser Friedens verfolgt. Der sardinische Gesandte bisher von Gortschakow verhindert, Rußland Mitteilung von den Annexionen zu machen. — Vgl. Raschdau I 157 ff., 242 ff.

95. Privatschreiben an Minister v. Schleinitz.

8. September/27. August 1860.

Verehrtester Freund und Gönner, verzeihen Sie mir, wenn ich in den beiden letzten Immediatberichten[1]) breite Konjunkturalpolitik treibe, wie ein Zeitungsschreiber, anstatt feste geschäftliche Tatsachen zu melden. Die Dinge werden sich erst noch abklären und erkennbarer werden müssen. Unzweifelhaft ist Montebello in einiger Sorge, daß Italien und das allgemeine Mißtrauen der Höfe Unheil heraufbeschwören können, nicht nur über Napoleon, daraus macht er sich weniger, sondern über Frankreich und dessen Botschafterposten. Gortschakow meint, mit Montebello würde er sich sehr leicht einigen, aber der Thouvenel! den findet er nicht à la hauteur. Wenn ein englischer Korrespondent alle die sprudelnden Ergüsse mit angehört hätte, so wäre wieder eine politische Seeschlange fertig, in Gestalt einer kontinentalen Koalition gegen England, oder, wenn Preußen sich weigert, eine neue Auflage des Schwarzenbergschen Drei-Kaiserbündnisses von 1851 gegen die beiden revolutionären Protestanten: Preußen und England, diesmal vergesellschaftet mit dem Türken, der die Zeche in erster Linie zu bezahlen hätte. Aber die Pläne der Politiker sind meiner geringen Erfahrung nach immer viel hausbackener,

[1]) Nr. 91 u. 94.

als der Laie sie sich ausmalt. Ich glaube, daß es sich für Rußland wirklich nur darum handelt, vor der Hand, das Flottenverbot im Schwarzen Meer loszuwerden, ein Fleck, der, mit dem wiederkehrenden Selbstbewußtsein des Kabinetts, seine Eigenliebe mehr und mehr peinigt. Zu einer Politik mit weiten und kühnen Zielen, und von zweifelhafter Ehrbarkeit, wie hinterrücks die Türkei zu teilen und auf unsre Kosten Frankreich zu befriedigen, wird sich der Kaiser durch seine Minister nie treiben lassen; seine Ziele liegen näher und sind friedlicher.

Fürst Gortschakow sagte mir, seine französischen Intimitäten gewissermaßen entschuldigend, daß er mit **uns** dieselben Pläne wegen „Italiens" pari passu verhandeln würde, wenn er nicht glaubte, daß wir ohne weiteres alles an England mitteilen, und dieses, entgegengesetzte Interessen in Italien verfolgend, die beabsichtigte konservative Politik sofort hintertreiben würde. „Ich muß schon fürchten," sagte er, „daß alles, was ich zu Ihnen im Vertrauen darüber rede, von Ihnen nach Berlin geschrieben und dann bald am englischen Hof bekannt wird; tun Sie mir deshalb den Gefallen und schreiben gar nicht über diese Dinge, bis ich Sie selbst darum bitte." Das konnte ich nun zwar nicht vermeiden zu versprechen, er muß sich aber selbst sagen, daß man solche Versprechen dienstlich nicht halten kann. Gewiß scheint aber, daß alles, was von uns in London mitgeteilt wird, auch in Paris kein Geheimnis bleibt, und von dort jedenfalls **hier** wieder angebracht wird, wenn es sich irgend eignet, um hier Mißtrauen zu erwecken oder Verdruß zu machen. Es pflegt heutzutage nichts geheim zu bleiben, und die Welt weiß immer mehr als wirklich geschieht, und alles viel früher als es geschieht; z. B. die Zusammenkunft in Warschau steht noch jetzt kaum fest, die Zeitungsleser aber haben schon seit zwei Monaten nicht den mindesten Zweifel darüber und würden heut von der amtlichen Ankündigung gar nicht mehr überrascht sein. Die Nachricht ist veraltet, noch ehe sie richtig war. Gortschakow hofft der Begegnung alles zu nehmen, was Frankreich besorgt machen und durch ein neues „Pitt- und Coburg"-Geschrei dahin treiben könnte, sein Heil in Krieg und Nationalitäts-Revolutionen zu suchen.[2]) Ich kann nur wiederholen, wie wichtig es für die hiesigen Verhältnisse ist, die persönlichen Beziehungen zwischen Sr. K. H. dem Regenten und dem Kaiser lebendig und warm zu halten. Die Verehrung des Kaisers für seinen erhabenen Ohm ist so aufrichtig und seit den Vorgängen der letzten Monate womöglich gesteigert, daß S. K. Hoheit mehr in russischer Politik ausrichten können als alle Diplomaten, wenn sie auch erheblich befähigter wären als allerhöchst dero untertänigster Diener, der Schreiber dieses.

Ich muß meine plauderhafte Tintenergießung abbrechen, da der Postdampfer nach Kronstadt vor meinen Fenstern schon dicke Wolken des schwärzesten Rauchs von sich gibt und einige zu zeichnende munda meiner Feder noch harren.

Mit der aufrichtigsten Verehrung und Ergebenheit der Ihrige.

96. **Bericht vom 12. September 1860 an Minister v. Schleinitz:** Gespräch mit dem österreichischen Gesandten über die Verständigung zwischen Fürst Gortschakow und der französischen Botschaft betr. die Rückkehr zu den Grundlagen des Züricher Friedens. Versuch der Beschwichtigung der Empfindlichkeit des Grafen Chun, um einstweilen störende Wirkungen in Wien

---

[2]) Anspielung auf das Dekret des französischen Nationalkonvents vom 15. Dezember 1792 und die folgenden Maßnahmen Frankreichs gegen die vom jüngeren Pitt geführte antifranzösische Koalition und deren damaligen Feldherrn Prinz Josias von Coburg.

zu verhindern. Bedenken Thuns. Sendung des Baron Baude nach Paris. Das Verlangen Napoleons in Turin, sich einer Verletzung der Grenzen des Kirchenstaats zu enthalten, weckt bei Gortschakow Befriedigung, auf der englischen Gesandtschaft lebhafte Verstimmung. — Vgl. Raschdau I 164 ff.

97. Bericht vom 13. September 1860 an Minister v. Schleinitz: Begründung der in den Immediatberichten vom 5. u. 7. September dargelegten Anschauungen: Rußland sucht einen Druck auf Frankreich auszuüben, um von der Schwarzmeerklausel loszukommen. Einlenken Napoleons in der italienischen Frage durch die Depesche an Persigny vom 22. August. — Vgl. Raschdau I S. 167 ff.

*98. Vertraulicher Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Eigenhändig.]

13. September 1860.

Bei Gelegenheit eines Besuchs, den mir der Herzog von Montebello in diesen Tagen machte, zeigte er sich sehr befriedigt von der Haltung seiner Regirung in der italiänischen Frage. Die Fälle, in welchen die Politik Napoleons sich der Billigung seines hiesigen Botschafters erfreut, sind im Ganzen selten, und letztrer hat in der Diplomatie etwa eine analoge Stellung wie der Marschall Castellane in der Armee; die Regirung weiß, daß er nicht zu ihren Anhängern gehört, verläßt sich aber auf seine Rechtlichkeit im Dienst. Die Zufriedenheit des Herzogs mit der neusten Richtung der italiänischen Politik seines Kaisers beweist also, daß letztre den Wünschen eines conservativen Orleanisten mehr als früher entspricht. Meine Frage, warum unter diesen Umständen seine Hoffnungen auf eine friedliche Entwicklung der Dinge so gering seien, als sie mir in den letzten Tagen erschienen wären, veranlaßte ihn, von der italiänischen auf die orientalische Frage überzugehn. Er sei gleich mir, sagte er, überzeugt, daß der Kaiser Alexander niemals aus freien Stücken den Frieden einem ehrgeizigen Anschlage auf die Türkei opfern werde; la politique du désintéressement werde und müsse aufrecht erhalten werden, so lange es irgend möglich sei, aber diese Möglichkeit scheine grade jetzt ihre Grenze erreicht zu haben, und was solle aus den türkischen Ländern werden, wenn der Staat, welchen sie bilden, unhaltbar zusammenbricht? Die Bildung unabhängiger slavisch-griechischer Staaten könne Oestreich nicht zugeben, weil sie zuviel Anziehungskraft auf seine eignen stammverwandten Unterthanen üben würden. Oestreich müsse um seiner eignen Erhaltung willen über die Grenze greifen, wenn die Türkei sich in ihre Bestandtheile auflöse. Könne Rußland dabei unthätig zusehn? Die Abgrenzung zwischen der östreichischen und der russischen Wirkungssphäre in jenen Gegenden sei geographisch schwierig, aber doch möglich; England vermöge aus einem türkischen Schiffbruche sehr werthvolle und für die Verbindung mit Indien ihm unentbehrliche asiatische Besitzthümer an sich zu bringen, und werde alle „Inseln“ als rechtmäßiges Zubehör der schönen Sammlung ansehn, die es davon schon besitze. „Aber Frankreich und Preußen, wie sollen die verhältnismäßig bedacht werden, wenn die 3 andern Mächte sich vergrößern? Die Türkei kann beiden, aus geographischen Gründen, keinen reellen Zuwachs an Macht, in der Art wie jenen, gewähren.“

Ich erwiderte, daß in der Richtigkeit dieser Ansicht ohne Zweifel eine verstärkte Aufforderung für uns beide läge, die Türkei zu erhalten, wie wir könnten. Der Botschafter gab dieß zu, wiederholte aber, daß der Moment sich nähere, wo keine menschliche Macht dieses Leben werde verlängern können, und daß diese Ansicht selbst in England sich Bahn breche. Er fragte mich dann, lediglich im Tone geschäftsloser causerie, ob mir die zwischen Frankreich und Rußland vor dem Frieden von Adrianopel gepflogenen Verhandlungen bekannt seien; auf meine verneinende Antwort sagte er: Auch damals glaubte man schon, daß der letzte Augenblick des osmanischen Reichs gekommen sei, und der Herzog von Angouleme verlangte, daß man sich mit England über die daraus folgenden Eventualitäten verständigen solle; die Minister Carls 10. entschieden sich aber in mehren Sitzungen für continentale Verabredungen, in erster Linie mit Rußland, als dem voraussichtlich factischen Besitzer Constantinopels. In denselben wurde darauf Bedacht genommen, Preußen die Mittel zu einer maritimen Bedeutung zu gewähren, indem man ihm die ganzen Nordseeküsten, einschließlich Hollands und, unter gewissen Eventualitäten, den deutschen oder den ganzen festländischen Theil von Dänemark, Hanover, die freien Städte und Sachsen zudachte, dessen König in Rheinpreußen entschädigt werden sollte. Frankreich würde Belgien erhalten haben, England die holländischen Colonien, der König der Niederlande mit der Residenz Constantinopel denjenigen Theil der Türkei, welchen die Abfindungen Rußlands und Oestreichs übrig lassen würden. Die Erwerbung wirklich deutscher Provinzen, etwa mit der Rheingränze, sei schon damals wie jetzt von Frankreich als unpractisch, und als ein auf die Dauer nicht haltbarer Besitz angesehn worden. (Elsaß? obenein protestantisch!)[1])

Ich kann nicht behaupten, daß der Herzog irgend eine Andeutung hätte fallen lassen, daß man es jetzt ähnlich machen könne. In der ganzen Reihenfolge der Conversation lag freilich etwas der Art, und wäre vielleicht klarer hervorgetreten, wenn ich mir erlaubt hätte den agent provocateur zu machen. Ich antworteltel, daß die Voraussicht des Zusammenbrechens der Türkey sich vielleicht jetzt ebenso unrichtig erweisen könne, wie vor einigen 30 Jahren, und daß der Zeitpunkt für Besprechung irgendwelcher Abänderung der Karte Europas ein sehr ungünstiger sei. „à qui le dites-Vous,“ war die Antwort, „je ne parle que de souvenirs historiques, et nous aurions enfanté un commérage bien dangereux, si Vous vouliez envisager cette conversation sous un autre point de vue.“ Thatsächlich kann ich also nur das berichten, daß der Herzog das osmanische Reich nicht mehr als haltbar betrachtet, und deshalb eine trübe Zukunft vorhersieht.

99. Privatschreiben an Minister v. Schleinitz.

15./3. September 1860.

Verehrter Herr und Freund, Ihre telegraphische Anfrage, ob ich die Depesche 229 erhalten hätte, öffnete mir die Augen darüber, daß aus meinen Immediatberichten vom 5. und 7.[1]) das eigentliche Thema probandum nicht klar genug hervortritt, und nachdem

---

98. [1]) Es handelt sich bei dem hier mitgeteilten Projekt um den sog. „großen Plan“ des Ministers Polignac. Vgl. darüber u. a. Gervinus, Geschichte des 19. Jahrhunderts, VIII (1866), S. 324—327, und insbesondere Alfred Stern in der Historischen Vierteljahrsschrift, 1900, S. 49—77.

99. [1]) Nr. 91 u. 94.

ich die Konzepte wieder gelesen, finde ich allerdings, daß ich die eigentliche Basis der Situation, die französische Depesche an Persigny vom 22. August, nur mit der allgemeinen Bezeichnung „der neuesten Eröffnungen Frankreichs nach London und Turin“ abgefunden habe. Bei der Schnelligkeit, mit welcher die Ereignisse laufen, behandelte ich diese Urkunde über die letzte Schwenkung der Pariser Politik bereits als Material für Beckers Weltgeschichte, und wandte mich so einseitig den späteren Konsequenzen der Tatsache zu, daß diese selbst zurücktrat und meine vollständige Bekanntschaft mit ihr nicht klar ersichtlich blieb. Jeder schreibt unter dem Eindruck dessen, was ihn umgibt, und hier war seit acht Tagen die diplomatische Atmosphäre von der Frage erfüllt, was seit Mitteilung der franz. Depesche vom 22. Aug. zwischen Gortschakow und Montebello so eifrig verhandelt werde. Ersterer machte aus der, hier sehr früh mitgeteilten Depesche an Persigny und den sich daran knüpfenden französischen Zirkularen kein Geheimnis, lobte die konservative Wendung, welche man in Paris genommen habe, und schrieb sich ein wesentliches Verdienst an derselben zu. Mir gegenüber sprachen er und Montebello von dem Plan Frankreichs, den österreichisch-italienischen Krieg, der kommen müsse, zu lokalisieren, und sich unschädlich abspinnen zu lassen. Montebello ließ durchblicken, daß er mit Fürst G. über diesen Plan nicht einig werden könne, und der Fürst war sehr arm an Gründen für seine Weigerung, sich auf ein Verlangen einzulassen, welches der russischen Politik so ganz zu entsprechen schien. Die Verhandlungen hatten vorläufig die Absendung eines Kuriers nach Paris durch Montebello zur Folge. Außer mit mir scheint mit keinem dritten Gesandten über den Plan gesprochen worden zu sein, wenigstens erfuhr Thun nur durch mich davon, und der englische Geschäftsträger sieht noch heute in einer freiwilligen Abtretung Venedigs durch Oesterreich den alleinigen Ausweg aus dem Labyrinth der italienischen Frage. Er erklärt dabei die Abberufung des französischen Gesandten aus Turin für Blendwerk (humbug) und glaubt, daß hinter den Kulissen die vollkommenste entente cordiale Frankreichs mit Sardinien fortdaure. Dies war das Skelett der Situation, von der ich durch meine beiden Immediatberichte Rechenschaft geben wollte; weil ich aber die Kontinuität der Darstellung durch einige Sprünge beeinträchtigt habe, so erlaube ich mir zur Ausfüllung der Lücken hierbei eine weiter zurückgreifende Skizze, in Gestalt eines Berichts ohne Kopf und Schwanz einzureichen.[2]) In dem Moment, wo ich dies schreibe, bringt mir Schlözer den Beweis, daß es nicht zutrifft, indem er meine Intention mißverstanden und einen regelmäßigen Bericht daraus gemacht hat, dem ich deshalb wenigstens eine geschäftsmäßige Einleitung an die Stirn kleben muß.

Die französierende Phantasie der National-Russen beschäftigt sich mit dem Gedanken, daß nicht nur König Max, sondern auch Kaiser Napoleon nach Warschau kommen werde. Ersteres wird mir aus zuverlässiger Quelle bestätigt, so daß ich es gestern telegraphiert habe; aber Napoleon — daran zweifle ich, obwohl mit Schüchternheit, da das Unwahrscheinlichste heut alle Tage geschieht und die „Solidarität der kontinentalen Interessen“ hier Stichwort ist. — Mir und den Meinigen geht es mit Gottes Hilfe wohl, und meine Gesundheit hat sich seit meiner Herkunft täglich gekräftigt, trotz der Arbeitslast, die mich selten zu Atem kommen läßt; nicht einmal zu den nötigsten Besuchen bleibt mir Zeit, wenn die 50 000 Reklamations-Preußen gehörig abgewartet werden sollen. Im Handelsministerium hat man eigentümliche Ideen über die Denkungs-

---

[2]) Vgl. Nr. 97.

art hiesiger Geschäftsleute; man glaubt, daß sachliche Gründe über den Nutzen von Verkehrserleichterungen, in Zoll- und Eisenbahnsachen (Doppelgeleise nach Kowno) hier irgendwelche Beachtung finden. „Wir verlangen gar keinen Einfuhrhandel," sagt man mir, „er ist schon viel zu stark, und die Ausfuhr wollen wir von Kowno eben **nicht** nach Königsberg, sondern nach Riga und Libau dirigieren!" Ueber die Handels- und Tarifverhältnisse berichte ich nächste Woche; fin de non recevoir, durchweg.[3]) Außer der Ueberbürdung mit Arbeit wird mein Behagen einigermaßen durch Nahrungssorgen gestört. Seit meiner Studentenzeit befinde ich mich zum erstenmal wieder in einer österreichischen Finanzlage, d. h. in der des stehenden Defizit, und ist mir darüber nur das eine klar, daß es so nicht bleiben kann. Ich werde Anträge machen, sie werden aber abgelehnt werden, und ich muß mich dann entweder in das Proletariat des hiesigen diplomatischen Korps oder in meine Heimat zurückziehen. Dazu der Hohn der Legationskasse, die mir Abzüge macht für die Zeit meines Aufenthalts in Berlin, wo mich mein Heimweh nach Petersburg fast zur Insubordination in Gestalt einer Flucht auf meinen Posten verleitete! „Doch fühllos, wie das Eisen, war"[4]) pp. Verzeihen Sie diesen hastigen Brief, das Dampfschiff raucht dicht vor meinem Fenster, und mahnt mit seinem Qualm zur Eile. In freundschaftlicher Hochachtung Ihr aufrichtig ergebener .

100. **Bericht vom 18. September 1860 an Minister v. Schleinitz:** Russische Erwägungen wegen Abbruchs der diplomatischen Beziehungen mit Sardinien anläßlich dessen Einfalls in die Marken und Umbrien. Die Abberufung des französischen Gesandten in Turin. — Vgl. Raschdau I 170 f.

101. **Bericht vom 18. September 1860 an den Prinzregenten:** König der Niederlande verhindert, an der Warschauer Zusammenkunft teilzunehmen. Auslassungen Gortschakows über die Warschauer Begegnung. Die Audienz Montebellos. — Vgl. Raschdau I 172 f.

*102. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.]

19./7. September 1860.

In betreff der Reise Sr. M. des Kaisers stehen nunmehr folgende Anordnungen fest: Abreise von St. Petersburg 20. September/2. Oktober, Ankunft in Warschau 29. September/11. Oktober. Abfahrt von Warschau 8./20. Oktober früh, Ankunft in St. Petersburg 9./21. Oktober abends. Nach dem, was mir Fürst Gortschakow sagt, scheint der Zeitpunkt der Entbindung I. M. der Kaiserin, der jedenfalls vor dem 15./27. d. M. erwartet wird,[1]) ohne Einfluß auf die vorstehenden Bestimmungen bleiben zu sollen.

---

99. [3]) Erst am 24. September erfolgte ein ausführlicher Bericht über Besprechungen zur Herstellung besserer Handelsverhältnisse zwischen Preußen und Rußland. Vgl. Nr. 109.

[4]) Vgl. Schiller, Der Gang nach dem Eisenhammer, 14, 3 und 4:
Denn fühllos, wie das Eisen, war
Das Herz in ihrer Brust.

102. [1]) Die Kaiserin Maria Alexandrowna von Rußland, geb. Prinzessin von Hessen und bei Rhein, wurde am 3. Oktober 1860 von einem Sohne (Großfürst Paul) entbunden.

Von seiten Oesterreichs ist hier angefragt worden, ob der Kaiser wünsche, daß der Kaiser Franz Josef mit Sr. K. H. dem Prinzregenten gleichzeitig in Warschau anwesend sei, oder ob S. M. vorziehe, die beiden allerh. Herrschaften an verschiedenen Tagen dort zu sehen. Man hat darauf geantwortet, daß der Kaiser keine Gründe habe, die letztere Alternative zu wünschen, und Sr. K. H. dem Regenten sowie dem Kaiser Franz Josef die nähere Bestimmung des Eintreffens in Warschau lediglich anheimstelle.

Eine weitere Anfrage aus Wien ist darauf gerichtet gewesen, ob es dem Kaiser Alexander unwillkommen sein werde, wenn der Graf Rechberg sich in Warschau im Gefolge des Kaisers Franz Josef befinde, nachdem man in Wien gehört habe, daß S. K. H. der Regent von E. E. begleitet sein werde. Der Kaiser Alexander hat hierauf erwidert, daß ihm jedermann in Warschau willkommen sein werde, den der Kaiser von Oesterreich dahin mitbringen wolle.

Den Grafen Thun, der sich noch auf dem Lande befindet, habe ich in den letzten Tagen nicht gesehen; doch sagte mir Fürst Gortschakow, daß derselbe Befehl erhalten habe, während der Anwesenheit seines Kaisers ebenfalls in Warschau zu sein.

Der Fürst teilte mir bei dieser Gelegenheit auch mit, daß der Wiener Hof gewünscht habe, den Grafen Thun zum Botschafter zu ernennen, daß aber von hier aus auf erfolgte Anfrage die Reziprozität abgelehnt worden sei; dem Anscheine nach sei aber dieser Plan noch nicht aufgegeben, denn Graf Thun sei pekuniär hier sehr viel besser gestellt worden, als sein Vorgänger, und bei der Auswahl seiner Wohnung habe er Anfragen nach Wien gerichtet, infolgederen die österreichische Regierung die Miete des Lazareffchen Hauses (eines der schönsten in der Stadt) auf Staatskosten mit 13 000 Rubel Silber jährlich übernommen habe. Der Entschluß diesseits, keinen Botschafter nach Wien zu schicken, stehe indessen fest, und er (Gortschakow) habe empfohlen, es bei der jetzigen Einrichtung auch von seiten Oesterreichs zu belassen. Durch Gewährung der Mittel zu einer ausgedehnten Repräsentation für den Grafen Thun werde der beabsichtigte Zweck praktisch vollkommen erreicht, indem die geschäftlichen Beziehungen der Botschafter zum kais. Hofe sich hier von denen der Gesandten nicht wesentlich unterschieden.

Jedenfalls läßt sich aus dem Vorstehenden ersehen, wie das Wiener Kabinett bemüht ist, durch jedes Mittel seine Beziehungen zu Rußland zu beleben und allen Wünschen des hiesigen Hofes anzupassen.

Ich erlaube mir an das Obengesagte die gehorsame Bitte zu knüpfen, daß E. E. mich geneigtest benachrichtigen wollen, ob S. K. H. der Prinzregent befiehlt, daß auch ich mich zur Zeit der Zusammenkunft in Warschau einfinde.

*103. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.]

19./7. September 1860.

Bei Besprechung der Warschauer Zusammenkunft nahm der Fürst Gortschakow gestern wiederum Gelegenheit, sich über die Revision der Pariser Friedensbestimmungen

in betreff des Schwarzen Meeres auszusprechen. Ich würde, nachdem ich E. E. über meine Wahrnehmungen über diesen Gegenstand in meinen letzten Berichten gemeldet habe, nicht nochmals auf denselben zurückkommen, wenn der kais. Minister mich nicht ausdrücklich zur Mitteilung seiner Auslassungen aufgefordert hätte. Er wollte sie zwar nicht als amtliche Eröffnungen behandelt wissen, drückte aber doch den Wunsch aus, daß der Inhalt unsres Gesprächs zu E. E. Kenntnis gelange.

Er war der Meinung, daß das Gewicht, welches Rußland auf diese Frage lege, von den ihm befreundeten Kabinetten unterschätzt und die dafür maßgebenden Motive verkannt würden. Die frühere Flotte des Schwarzen Meeres sei ein „teures Spielzeug" gewesen; Rußland müsse und werde wieder in den Besitz der vollen Souveränität über seine Küstengebiete gelangen, und dann werde man sehen, daß sein praktisches Bedürfnis in jenen Gewässern sich auf Verteidigung der Küsten beschränke, die jetzt schutzlos seien, sobald in Kriegsfällen die Dardanellenverträge außer Kraft träten. Dieser Nützlichkeitsgrund aber sei untergeordneter Natur im Vergleich mit dem Ehrenpunkte, welchen diese Demütigung des russischen Nationalgefühls berühre. Daß ein Reich wie Rußland nicht ferner an einer offnen Wunde der Art leide, sei ein europäisches Bedürfnis, und wenn Europa ein solches nicht empfinde, so sei es Aufgabe der russischen Politik, dasselbe fühlbar zu machen. Die letztere werde nicht eher imstande sein, einen natürlichen, regelmäßigen und den persönlichen Sympathien des Kaisers entsprechenden Gang auf die Dauer anzunehmen als bis sie in dem fraglichen Punkte klaglos gestellt sein werde. Solange dies nicht der Fall sei, bleibe ihr ein unberechenbares Element beigesellt, durch dessen Schwerkraft sie in kritischen Momenten aus ihren natürlichen Bahnen gedrängt werden könne.

Ich wandte ein, daß es nur von dem russischen Kabinette abhänge, über das Gewicht, welches der Kaiser dieser Frage beilege, keine der andern Regierungen im unklaren zu lassen.

Der Fürst erwiderte: „Une grande puissance ne doit pas avouer qu'elle trouve sa dignité compromise ni s'exposer à des refus, en demandant à être relevée d'une humiliation par ceux qui la lui ont fait subir. Wir haben im vorigen Jahre in Warschau und Breslau Andeutungen über unsre Wünsche gemacht, nach der kalten Aufnahme aber, welche sie bei Preußen und Oesterreich gefunden haben, können wir den Versuch der Initiative nicht erneuern, sondern werden abwarten, wie lange das übrige Europa es mit seinen Interessen vereinbar findet, daß eine der großen Mächte durch das unabweisliche Gebot der Ehre gezwungen ist, nach einer günstigen Gelegenheit zur Abänderung des vertragsmäßigen Rechtsstandes zu trachten."

Ich weiß nicht, welche u n s in Warschau oder Breslau gemachten Andeutungen der Fürst gemeint haben kann; in betreff Oesterreichs aber sagte mir Graf Thun vor wenigen Tagen, daß das Wiener Kabinett seit dem vergangnen Herbst wiederholte und zum Teil offiziell formulierte Anträge auf Revision des Pariser Friedens zugunsten Rußlands in Paris gemacht habe, aber ohne Erfolg. (Wir sind damit „abgepufft", war sein Ausdruck.)

Ich habe meinerseits, weil mir die Intentionen Sr. K. H. des Regenten in dieser Angelegenheit nicht bekannt sind, vermieden, durch Fragen nach den Tatsachen, auf welche sich Fürst Gortschakow bezog, dem Gespräch mit ihm eine weitre Ausdehnung zu geben.

*104. Telegramm an den Minister des Auswärtigen.

20./8. September 1860.

Le baron de Budberg[1]) recevra l'instruction de nous proposer rappel simultané des missions à Turin. L'Empereur trouve que dignité de la couronne[2]) l'exige, mais il n'y procédera que de concert avec nous, espérant que communauté des principes entraînera communauté d'attitude.

*105. Telegramm an den Minister des Auswärtigen.

21./8. September 1860.

Dispositions[1]) du cabinet par rapport au rappel [de la] mission [à] Turin[2]) modifiées, vu que l'ambassadeur de Sardaigne restera à Paris,[3]) que protection militaire française se bornera au voisinage [de] Rome et que entrevue de Cialdini[4]) avec Napoléon a précédé invasion sarde, d'après nouvelles d'aujourd'hui. Décision de l'Empereur Alexandre demain.

*106. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Konzept.]

21./9. September 1860.

In der Zeit zwischen meinen beiden telegraphischen Meldungen vom gestrigen Tage[1]) hat der Fürst Gortschakow seine Meinung von den Absichten des Pariser Kabinettes und infolgedessen seine Entschließungen in betreff des Abbruchs der diplomatischen Verbindung mit Sardinien wesentlich geändert.

Die Stimmung des hiesigen Kabinettes, durch welche mein Telegramm vom gestrigen Vormittag[2]) veranlaßt wurde, beruhte auf der Voraussetzung, daß der Zurückberufung des Barons Talleyrand die Erteilung der Pässe an Herrn Nigra folgen und daß Frankreich den Status quo des päpstlichen Gebietes ernstlich schützen würde. Die letztere Voraussetzung war allerdings nicht unberechtigt, nachdem der Herzog von Montebello dem Fürsten Gortschakow in der vorigen Woche ein amtliches Telegramm mitgeteilt hatte, nach dessen Inhalt das französische Kabinett entschlossen war, „de s'opposer à toute attaque, dirigée par des troupes sardes contre celles du Pape", nachdem ferner von Rom hierher

---

104. [1]) Im Konzept lautet das Anfangswort des Telegramms „Mardi". Der Dienstag fiel auf den 25. September. Vgl. Nr. 107.
[2]) Im Konzept heißt es: [des] couronnes.

105. [1]) Konzept Dispositions modifiées.
[2]) Vgl. Nr. 104.
[3]) Vgl. Raschdau I 170 f.
[4]) General Cialdini, der Befehlshaber der piemontesischen Truppen, die in die Marken und Umbrien eingerückt waren, hatte am 28. August den auf einer Reise durch Savoyen begriffenen Kaiser Napoleon in Chambéry aufgesucht, um ihn günstig für den sardinischen Angriff auf den Kirchenstaat zu stimmen. Damals sollen die Worte des Kaisers gefallen sein: „Faites, mais faites vite."

106. [1]) Nr. 104 u. 105.
[2]) Nr. 104.

gemeldet worden war, daß dort dasselbe Telegramm mit dem Zusatz: „s'opposera de vive force" mitgeteilt und der unmittelbare Anlaß zur Ablehnung des sardinischen Ultimatums geworden sei. Daß diese telegraphische Erklärung hier nicht etwa mißverstanden worden ist, sondern wirklich die Verteidigung des gesamten dermaligen päpstlichen Gebietes durch Frankreich in Aussicht stellte, darüber hat mir der erste Sekretär der französischen Botschaft an demselben Tage, wo die Depesche hier eingegangen war, in Gegenwart der Vertreter von England und Niederland die bestimmtesten Erklärungen gegeben, also gar kein Geheimnis daraus gemacht. Dazu kam, daß Frankreich sich nach Angabe seines Botschafters dadurch verletzt fühlte, daß sein auf Zurücknahme der sardinischen Note in betreff der Soldtruppen gestelltes Verlangen durch den Ueberfall der letzteren von seiten Sardiniens beantwortet worden war.

Angesichts der ersten telegraphischen Nachrichten über den Einfall der Sardinier in den Kirchenstaat machte ich den Fürsten Gortschakow darauf aufmerksam, daß man wohl gleichzeitig von Bewegungen französischer Truppen hätte hören müssen, wenn in Paris die „opposition de vive force" ernst gemeint sei. Er hatte den Herzog von Montebello über diesen Punkt schon befragt und die Antwort erhalten, daß die Abwehr nur auf dem Boden des Kirchenstaates selbst erfolgen könne, dort aber die französischen Truppen noch zu schwach an Zahl seien.

Unter diesen Umständen gab sich Fürst Gortschakow, wie er mir sagte, der Hoffnung hin, daß der Kaiser der Franzosen durch die dermalige Lage Europas zu einer aufrichtigen Umkehr seiner italienischen Politik sich veranlaßt finde, und glaube ihn in dem besseren Wege dadurch zu befestigen und zu stärken, daß von seiten der großen konservativen Mächte durch Abberufung auch ihrer Gesandtschaften aus Turin von der neuen Haltung Frankreichs in zustimmender Weise Akt genommen werde.

In diesem Sinne wurde hier der Entwurf eines Abberufungsschreibens an den kais. Geschäftsträger in Turin ausgearbeitet, welcher Herrn von Budberg morgen mit dem Auftrage zugehen sollte, die Annahme derselben Maßregel bei uns zu beantragen, indem man ohne Preußen damit nicht vorgehen wolle. Den Entwurf und die Instruktion an Baron Budberg las mir Fürst Gortschakow gestern früh vor. Der erstere nahm auf die Schritte Bezug, welche das kais. Kabinett nach dem Abgange der Garibaldischen Expedition und in verstärktem Maße nach deren Uebertragung auf das Festland in Turin getan hat, um gegen die heimliche Unterstützung zu protestieren, welche dieses völkerrechtswidrige Beginnen von Sardinien aus gefunden habe. Nachdem nunmehr die Regierung des Königs Viktor Emanuel durch ihren Ueberfall der päpstlichen Staaten direkt und offenkundig sich an einer Bewegung beteiligt habe, welche alle die Grundsätze, auf denen die bestehenden Rechtsverhältnisse Europas beruhen, umzustürzen drohe, könne die kais. Regierung es ihrer Würde nicht länger entsprechend finden, einen Vertreter Sr. Majestät des Kaisers als stillschweigenden Zuschauer dieser Tatsachen in Turin zu belassen.

Nachdem ich auf Grund dieser Sachlagen E. E. gestern mittag telegraphiert hatte,[1]) ließ mich Fürst Gortschakow gestern abend nochmals bitten, zu ihm zu kommen und sagte mir etwa Folgendes:

„Er sei stets der Meinung gewesen, daß die Zuverlässigkeit der neusten Haltung Frankreichs sich danach werde bemessen lassen, ob die sardinische Gesandtschaft in Paris

[1]) Vgl. Nr. 104.

bleibe oder ihre Pässe erhalte. Er habe inzwischen den Herzog von Montebello gesehen und von ihm erfahren, daß die Funktionen des Herrn Nigra in Paris keine Unterbrechung erleiden würden und daß der militärische Schutz Frankreichs sich auf die Positionen beschränke, welche die französischen Truppen innehätten. Es müsse also mit dem Widerstande Frankreichs gegen den sardinischen Angriff nur eine diplomatische Opposition gemeint gewesen sein; die nach Rom gelangte Version mit dem Ausdruck „de vive force" sei ihm, dem Herzog, nicht bekannt, obschon er selbst das an ihn ergangene Telegramm in analogem Sinne aufgefaßt habe.

Außerdem habe er erfahren, fügte Fürst Gortschakow hinzu, daß Cialdini kurz vor seinem Einfall in den Kirchenstaat zu Grenoble eine Besprechung[2]) mit dem Kaiser Napoleon gehabt habe.

Wenn das kais. Kabinett mit dem Abbruche des diplomatischen Verkehrs mit Sardinien insbesondere den Zweck verbunden hatte, die französische Politik zu weiterem Vorschreiten in konservativer Richtung dadurch zu ermutigen, daß andere Mächte ihrem Beispiele folgten, so scheine nach diesen Aufklärungen ein derartiges Resultat kaum zu gewärtigen. Eine andere Frage sei, ob Preußen und Rußland auch abgesehen hiervon den einmal angeregten Schritt tun wollten. Wenn man sich dazu entschließe, so müsse es aber vollständig geschehen und auch die Erteilung der Pässe an die sardinischen Gesandten in Berlin und Petersburg damit verbunden werden. Er wolle jetzt Sr. M. dem Kaiser hierzu nur insoweit raten, als es von uns ausdrücklich gewünscht werde."

In diesem Sinne war gestern abend eine zweite Instruktion an Baron Budberg ausgearbeitet worden, mit welcher sich Fürst Gortschakow heute nach Zarskoje Selo begeben hat, um die Entscheidung Sr. M. des Kaisers einzuholen. Das Resultat hat er mir heute abend mitzuteilen versprochen, und werde ich telegraphisch melden, was ich erfahre.[3])

Einstweilen ist hier, auch wenn man uns die Wahl stellt, unverkennbar der Wunsch vorherrschend, daß wir uns nicht für die Abberufung entscheiden. Fürst Gortschakow hob in unserem Gespräch wiederholt hervor, wie unbequem und wie wenig wirksam an sich ein diplomatischer Bruch sei, wenn keine Aussicht vorliege, daß ihm kräftigere Maßregeln folgen würden. Indem ich mir erlaubt habe, die Umstände, welche den Wechsel der Situation begleitet und bedingt haben, ausführlich darzulegen, lasse ich dahingestellt sein, inwieweit Fürst Gortschakow und der Herzog von Montebello sich durch ihre eigenen Wünsche in betreff der französischen Politik über die wahre Bedeutung der Absichten des Kaisers Napoleon haben täuschen lassen oder ob in Paris die strengere Haltung gegen Sardinien wirklich eine Zeitlang ernst gemeint und dann eine veränderte Richtung das Resultat der Besorgnis gewesen ist, durch weiteres Eingehen auf das von hier aus empfohlene System und die etwa gestellten Bedingungen sich die Rückkehr zur Anlehnung an England unwiderruflich abzuschneiden.

Die starken Ausdrücke, in welchen der Entwurf der Abberufung für Fürst Gagarine diese Maßregel als eine gebieterische Forderung der Würde der Krone hinstellte und der ausdrückliche Wunsch des Fürsten Gortschakow, daß ich dieses Motiv in mein Telegramm von gestern vormittag aufnehmen möge, lassen wenigstens nicht daran zweifeln, daß der

---

[2]) Die Zusammenkunft fand nicht in Grenoble, sondern, wie oben (Anm. 4 zu Nr. 105) bemerkt, in Chambéry statt. Vgl. auch Nr. 108 S. 118 f.

[3]) Vgl. Nr. 107.

kais. Minister gestern früh noch glaubte, für sein Vorschreiten in dieser Richtung festen Boden unter sich zu haben.

Wie diese Enttäuschung auf seine Pläne und Hoffnungen zurückwirken wird, nach welchen er geglaubt hatte, Frankreich für die Solidarität der kontinentalen und konservativen Interessen zu gewinnen, und nach dieser Seite in Warschau tätig zu sein beabsichtigte, werde ich vielleicht später berichten können.

Besonders bezeichnend fand er den Umstand, daß der Kaiser Napoleon ungeachtet der dringendsten Wünsche des Herrn Thouvenel die Reise nach Afrika nicht habe aufgeben wollen.[1]) Wenn derselbe in der jetzigen kritischen Lage sich zu einer Abwesenheit von länger als einem Monat entschließe, so könne man daraus entnehmen, daß Frankreich sich die Ereignisse zunächst ungestört entwickeln lassen wolle.

*107. Telegramm an Minister v. Schleinitz.

21. September 1860 nachmittags.

L'Empereur Alexandre a ordonné de maintenir proposition du rappel de nos missions à Turin, avec renvoi des missions sardes de Berlin et St. Pétersbourg. Baron Budberg fera ouverture[1]) mardi,[2]) désirera réponse télégraphique. Prince Gortschakow se dit joué par le cabinet des Tuileries.

*108. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.]

21. September 1860 abends[1]).

Nachdem ich soeben den Fürsten Gortschakow bei seiner Rückkehr aus Zarskoje Selo gesprochen, hat die vorstehende Depesche nur noch den Zweck, E. E. den Hergang darzulegen, durch welchen schließlich der Inhalt meines Telegramms von heute nachmittag[2]) bedingt ist.

Fürst Gortschakow empfing mich mit der Bitte, unsere ganze Konversation von gestern abend[3]) als „non avenue“ zu betrachten, nachdem der Kaiser befohlen habe, bei dem Plane der Abberufung der Gesandtschaften aus Turin zu verharren, wenn auch auf der Hand liege, daß von seiten Frankreichs der Bruch der diplomatischen Beziehungen nur ein scheinbarer sei und auf einem mit Sardinien vorher abgekarteten Spiele beruhe. S. M. der Kaiser habe die in der Sache selbst liegenden Gründe, ganz abgesehen von dem durch Frankreich gegebenen Anstoß, entscheidend gefunden und wolle nicht auch nur insoweit eine stillschweigende Billigung des sardinischen Verfahrens zulassen, als solche in dem Verbleiben der russischen Gesandtschaft zu Turin gefunden werden könne. S. M. wolle indessen mit der Vollziehung des diplomatischen Bruches nicht isoliert, sondern nur dann vorgehen,

---

106. [1]) Kaiser Napoleon hatte am 11. September von Toulon aus eine Reise nach Algier angetreten, wo er am 17. September eintraf.
107. [1]) Konzept ouvertures.
[2]) 25. September. Vgl. Nr. 104.
108. [1]) Fortsetzung von Nr. 106.
[2]) Vgl. Nr. 107.
[3]) Vgl. Nr. 106.

wenn die Maßregel von uns gleichzeitig ergriffen würde. Auch wird ein besonderes Gewicht darauf gelegt, daß mit der Abberufung unserer Gesandten zugleich die Erteilung der Pässe an die Vertreter Sardiniens in Berlin und Petersburg verbunden werde, weil sonst der beabsichtigte Schritt bei seiner ohnehin nur demonstrativen Natur den Stempel der Halbheit tragen würde.

Eine Beschleunigung der Entscheidung ist dem kais. Kabinett namentlich um deshalb wünschenswert, weil man Wert darauf legt, daß die Angelegenheit vor der Warschauer Zusammenkunft entschieden sei und nicht als ein Ausfluß der letzteren erscheine. Fürst Gortschakow befürchtete, daß die bevorstehende Reise Sr. K. H. des Regenten nach Jülich[4]) die Beschlußnahme verzögern könne, und fragte mich, ob E. E. bei der Wichtigkeit der Sache, welche das hiesige Kabinett ganz von unserer Entschließung abhängig mache, nicht vielleicht geneigt sein würden, Sr. K. H. an den Rhein zu folgen, wenn ein mündlicher Vortrag hochdenselben erforderlich schiene.

Nach einem aus Turin hier eingegangenen Telegramm ist der erste Sekretär der französischen Gesandtschaft daselbst als chargé des affaires officielles sans caractère diplomatique verblieben und hat Baron Talleyrand bei seiner Abreise geäußert, daß er bald zurückzukehren hoffe. Fürst Gagarine bemerkt dazu, es sei im Grunde alles beim alten geblieben und die Geschäfte der französischen Gesandtschaft würden betrieben wie früher. Zugleich erwähnt er, daß die Forderung Garibaldis, Cavour zu entlassen und ihm 30 000 Mann piemontesischer Truppen nach Neapel zu geben, allgemeine Bestürzung in Turin erregt habe.

Fürst Gortschakow nimmt an, daß das gesamte Verhalten Frankreichs und Piemonts in den letzten Wochen in Chambéry zwischen dem Kaiser Napoleon und dem General Cialdini im voraus festgestellt worden sei[5]) und daß die drohenden Erklärungen Frankreichs an Sardinien,[6]) die telegraphischen Zusagen der Verteidigung des Kirchenstaates,[7]) ebenso wie die Sommation Sardiniens an die päpstliche Regierung[8]) und der Angriff der Piemontesen auf die römischen Truppen[9]) nur verschiedene Szenen einer und derselben mit Napoleon verabredeten Komödie bildeten.

Ihm ist seine Enttäuschung über diesen Punkt um so empfindlicher, als der Kaiser Alexander dieselbe, geleitet von seinem Mißtrauen gegen Napoleon, seit Wochen vorhergesagt hatte und von seinem Minister mit Mühe beschwichtigt worden war. Der Herzog von Montebello ist, wie mir Fürst Gortschakow sagt, „in Verzweiflung“ über die Täuschung, zu der man ihn gemißbraucht hat.

Fürst Gortschakow sucht die Motive des von der französischen Politik getriebenen doppelten Spiels in dem Bestreben des Kaisers Napoleon, sich für alle Umstände freie Hand zu halten, um einerseits sich von der Verantwortung für die Handlungen des Turiner Kabinettes und jeder Verpflichtung, demselben vorkommendenfalls beizustehen, völlig lossagen zu können, andrerseits die italienischen Verschwörer und ihre Attentate[10]) nicht

---

[4]) Der Prinzregent nahm am 24. u. 25. September an militärischen Uebungen in Jülich teil.
[5]) Vgl. Nr. 105.
[6]) Vom 11. September 1860 für den Fall, daß die Sardinier die päpstlichen Truppen angriffen.
[7]) Vgl. Nr. 106 S. 115 f.
[8]) Vgl. Nr. 106.
[9]) Vgl. Naschdau I 170.
[10]) Anspielung auf das am 14. Januar 1858 von dem Carbonaro Felice Orsini gegen Napoleon III. in Paris verübte Attentat.

wieder gegen sich herauszufordern, außerdem aber zu vermeiden, daß ihn die Konsequenzen der einen oder der anderen Richtung, die er hätte einschlagen können, einem Bruch entweder mit England oder mit den kontinentalen Mächten entgegenführten.

„C'est bien habile peut-être", fügte der Fürst dieser Auseinandersetzung hinzu, „mais c'est pécher sur trop d'habileté, und schließlich gewinnt ein Kabinett nicht, wenn es den Glauben an seine Ehrlichkeit bei allen andern untergräbt. Diese Erfahrung hat Oesterreich in den letzten zehn Jahren gemacht, und Frankreich wird ihr nicht entgehen, wenn es so fortfährt".

*109. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.]

24./12. September 1860.

Auf den h. Erlaß vom 4. v. M.[1]) Nr. 10202, die Handelsverhältnisse zwischen Preußen und Rußland betreffend, beehre ich mich Nachstehendes gehorsamst zu berichten.

Seit meiner Ankunft auf hiesigem Posten habe ich mich bei jeder sich darbietenden Gelegenheit bemüht, im Sinne des unter dem 11. März v. J. zuteil gewordenen Auftrages zu wirken; da indessen die Natur desselben schnelle und allgemeine Erfolge nicht in Aussicht nehmen ließ, sein Inhalt vielmehr für die ganze Dauer meiner hiesigen Mission eine der vornehmsten Aufgaben meiner Tätigkeit bilden wird, so habe ich bisher nur diejenigen in dem Erlasse vom 22. Dezember 1858 und der begleitenden Denkschrift berührten Punkte zum Gegenstande besonderer Berichterstattung gemacht, in betreff deren sich eine Aussicht auf praktische Ergebnisse oder doch auf Anknüpfung von Unterhandlungen darbot, wie solches hinsichtlich des Verkehrs mit russischem Papiergeld, der Wege- und Flußzölle in Polen und neuerdings der Verbesserungen der Paßbestimmungen für Fremde der Fall war und wie er sich gegenwärtig bezüglich der Vereinfachung der Nomenklatur des Tarifs hoffen läßt. Auf diesen letzteren Punkt werde ich mir erlauben am Schlusse des Berichtes zurückzukommen.

Die Zollsätze des bestehenden Tarifs und das Bedürfnis einer weiteren Herabsetzung derselben habe ich zu verschiedenen Zeiten mit dem Fürsten Gortschakow, Herrn von Tolstoy, dem Finanzminister,[2]) dem Chef der Zollverwaltung,[3]) den Departementsräten der betreffenden Ministerien und den einflußreicheren Mitgliedern des Reichsrats besprochen. Ich habe dabei alle die Erwägungen geltend gemacht, welche einer freieren Entwicklung unserer Handelsbeziehungen zu Rußland das Wort reden können und, insoweit ich dazu in der Denkschrift vom Dezember 1858 Anleitung fand, die Wahrnehmungen mitgeteilt, zu welchen uns die Wirksamkeit des neuen Tarifs Anlaß gegeben hat.

Bezüglich der in dem h. Erlasse vom 11. März v. J. ausgesprochenen Voraussetzung, daß es die Absicht der kais. russischen Regierung sei, auf der Bahn der Verkehrs-

[1]) Der Erlaß vom 4. August 1860 brachte einen an B. ergangenen Erlaß vom 11. März 1859 und einen an seinen Vorgänger Herrn v. Werther am 22. Dezember 1858 ergangenen Erlaß in Erinnerung. Diese beiden Erlasse und eine dem Erlasse vom 22. Dezember 1858 beigefügte Denkschrift beschäftigten sich mit der Frage der Belebung der Handelsverhältnisse zwischen Preußen und Rußland, die infolge des von Rußland auch in einem im Jahre 1857 bestimmten Zolltarif festgehaltenen strengen Prohibitivsystems für Preußen unbefriedigend waren.

[2]) Kniäjewitsch.

[3]) General Paschkoff.

freiheit weiter fortzuschreiten und der von uns hieran geknüpften nachbarlichen Pflicht, das kais. Gouvernement darauf aufmerksam zu machen, in welchen Beziehungen nach den vorliegenden Erfahrungen die bei der Zollreform leitend gewesenen Gesichtspunkte nicht erreicht seien, erlaube ich mir nachstehende gehorsamste Bemerkungen:

An allen obengenannten Stellen ohne Ausnahme habe ich die Ueberzeugung feststehend gefunden, daß an eine Aenderung des Tarifs von 1857 vor Ablauf der sechs Jahre, für welche derselbe von Hause aus festgestellt wurde, keinenfalls zu denken sei. Die Regierung habe in dieser Beziehung der einheimischen Fabrikation gegenüber, welche durch rasch aufeinander folgende Abänderungen des Tarifs unzweifelhaft leiden würde, eine unabweisliche Verpflichtung übernommen, bis 1864 an dem Gegebenen festzuhalten, und diese sei noch im vorigen Jahre durch eine amtliche Zusage des Finanzministers bekräftigt worden, welche erteilt ward, nachdem von Moskauer Fabrikanten die Befürchtung ausgesprochen worden war, daß schon in nächster Zeit neue Reduktionen des Tarifs zu erwarten stünden. In betreff dessen aber, was nach 1863 zu tun sei, fand ich die Ansichten des Finanzministers unseren Wünschen nicht gradezu ungünstig. Er wollte die Frage der weiteren Reduktion für jetzt als eine offne betrachtet wissen, bei deren Entscheidung die Erfahrungen maßgebend sein würden, welche man über die Rückwirkung des jetzigen Tarifs auf die einheimische Industrie bis dahin machen werde und deren Zusammenstellung man schon von jetzt ab vorbereite. Der Minister erklärte sich dabei gerne bereit, alle diesseitigen Wünsche und alle bei uns über die Wirkungen des Tarifs gemachten Beobachtungen entgegenzunehmen und als Material für die vorkommenden Erwägungen zu benutzen. Er stellte mir anheim, unsere Anträge in Form vertraulicher Mitteilung durch mich an ihn gelangen zu lassen und dieselben so genau wie möglich als bestimmte Abänderungsvorschläge zu bestimmten Positionen des Tarifs zu redigieren. Auf amtliche Verhandlungen über Tarifsangelegenheiten glaubte er aber sich nicht einlassen zu können, wie mir denn auch der Fürst Gortschakow bei ähnlicher Gelegenheit sagte, daß er den Tarif stets und ausschließlich als Gegenstand russischer Gesetzgebung und niemals als solchen internationaler Verhandlungen ansehen werde. Ebenso versicherte mir der Geheimrat Maltzoff, der das auswärtige Ministerium in dem Komitee für Zollangelegenheiten vertritt, daß auf eine strenge Beobachtung dieses Prinzips bei Abschließung aller Handelsverträge gehalten werde, und einzig zugunsten Schwedens gewisse, bei der Abtretung von Finnland stipulierte Abweichungen von demselben stattfänden.

Etwas weiter als der Finanzminister geht der Chef der Zolldirektion, General Paschkoff, auf unseren Standpunkt ein. Er ist der einzige, der gradezu einräumt, daß es zweckmäßig sein werde, zu weiteren Ermäßigungen des bestehenden Tarifs allmählich vorzuschreiten. Nachdem ich indes auf seinen Wunsch einige der wichtigsten Positionen der Denkschrift vom Dezember 1858 und des demselben beiliegenden Verzeichnisses gelegentlich mit ihm besprochen hatte, fand er die zur Ermöglichung eines regelmäßigen Verkehrs beanspruchten Reduktionen so erheblich, daß er fürchtete, von dem von uns erstrebten Ziel weiter entfernt zu sein, als er geglaubt hätte. „Nous ne saurions couper l'herbe sous le pied de notre industrie indigène; vos industriels paraissent supposer que la législation russe ait à se préoccuper en première ligne des moyens de faire prospérer l'industrie prussienne.“

Bei allen übrigen Persönlichkeiten, mit denen ich die vorliegende Frage verhandelt habe, vom Fürsten Gortschakow bis zu den sachverständigen Privatleuten, auch den

Nicht-Industriellen, stieß ich dagegen auf die Ansicht, daß der jetzt geltende Tarif schon zu weit herabgesetzt sei und den einheimischen Fabrikunternehmungen nicht mehr hinreichenden Schutz gewähre. Ich erlaube mir die Argumente, welche mir bei verschiedenen Gelegenheiten und von verschiedenen Personen entgegengehalten und teilweise auch vom Finanzminister als beachtenswert bezeichnet sind, in Nachstehendem zusammenzufassen.

Die üble Lage des hiesigen Geldmarktes und die aus derselben hervorgehenden finanziellen Bedrängnisse des Staates und seiner Untertanen entsteht ohne Zweifel aus mannigfachen ineinandergreifenden Ursachen, unter welchen der gänzliche Mangel einer geordneten Rechtspflege und andere, den nationalen Gewohnheiten anklebende Uebelstände nicht die unbedeutendsten sind. Nach offiziellen Ansichten, welche die öffentliche Meinung im ganzen für sich haben, wird aber der Grund dieser Erscheinungen vorzugsweise in der ungünstigen Handelsbilanz gesucht, nach deren Ausweis allerdings die Einfuhr von der Ausfuhr überstiegen wird, solange nicht ein erheblicher Getreide-Export stattfindet.

Die amtlichen Ausweise über die gesamte Handelsbewegung liegen nur bis 1858 inklusive bisher vor. Nach denselben betrug, abgesehen von dem finnländischen Handel

1857	die Ausfuhr	165 365 571	Rbl. S.
1857	„ Einfuhr	151 123 777	„ „
	der Ueberschuß der Ausfuhr	14 241 894	Rbl. S.[*])

Nach Einführung des neuen Tarifs aber betrug

1858	die Ausfuhr	148 396 628	Rbl. S.
1858	„ Einfuhr	148 799 752	„ „ also
	der Ueberschuß der Einfuhr	403 124	Rbl. S.

Für 1859 soll sich das Verhältnis sehr viel ungünstiger gestalten.

Diese Zahlen beweisen bei näherer Prüfung nichts; ganz abgesehen davon, daß es vornehmlich der asiatische Handel ist, welcher in jedem der beiden angegebenen Jahre einen Minderwert der Ausfuhr gegen die Einfuhr von etwa 8 Millionen Rbl. S. ausweist, der europäische also 1857 etwa 22 Millionen, 1858 aber noch etwa 8 Millionen Ueberschuß der Ausfuhr über die Einfuhr gewährt hat, welcher freilich 1859 einen starken Rückschlag in das entgegengesetzte Verhältnis erfahren haben soll. Bei Feststellung der Auffassung im Publikum ist aber vorzugsweise das Gesamtergebnis der Ziffern wirksam, und die der Sache näherstehenden Personen gaben mir zu bedenken, daß der noch einigermaßen günstige Abschluß von 1858 nur durch Getreide-Export im Werte von fast 50 Millionen bedingt sei, dieser Faktor aber als ein ganz unsicherer, von gelegentlichen Mißernten anderer Länder bedingter, nicht regelmäßig veranschlagt werden könne und im Jahre 1859 fast gänzlich ausfalle. Außerdem wurde mir entgegengehalten, daß grade die Verkehrsbeziehungen zwischen Preußen und Rußland für letzteres so ungünstig seien, daß in ihnen ein für die Handelsbilanz wesentlich nachteiliges Moment gesucht werden müsse, und daß diese Beobachtung zu noch günstigerer Stellung der preußischen Importeurs vermöge neuer Aenderungen des Tarifs nicht aufmuntere.

Ich füge aus den mir vorliegenden amtlichen Uebersichten des Jahres 1858 einen Auszug bei, aus welchem E. E. geneigtest ersehen wollen, auf welche Unterlagen sich jene Behauptung stützt. In dem genannten Jahre betrug die Ausfuhr Rußlands nach Großbritannien in runder Summe 66, nach Frankreich 16¼ Millionen Rbl. S., während die

[*]) Hier steckt ein Rechenfehler. Es muß 14 241 794 Rbl. S. heißen.

Einfuhr dieser beiden Länder nach Rußland nur respektive 40⅔ und 11 Millionen erreichte. Dagegen nahm Preußen nur für 15½ Millionen russische Waren, worunter für 6 Millionen Getreide, und importierte nach Rußland für 27⅓ Millionen, die Hansestädte empfingen für 2⅔ Millionen russische Ausfuhrartikel und führten für 11 Millionen in Rußland ein. Wenn nun auch der Verkehr der Hansestädte mit Rußland zum Belauf von etwa 7 Millionen auf Kolonialwaren und anderen außerdeutschen Produkten beruht, so erfolgt doch durch ihn noch ein Import von meist preußischen oder vereinsländischen Produkten für etwa 4 Millionen Rbl. S.

Die Einfuhr Norddeutschlands nach Rußland übersteigt also den Wert seiner Warenbezüge von dort um etwa 7 Millionen und beruht dabei auf einem regelmäßigen Verbrauch Rußlands an vereinsländischen Waren, während in der Ausfuhr Rußlands nach Preußen 1858 für 6 Millionen Getreide figurieren, nach deren Wegfall bei günstigeren Ernten Preußens sich für Rußland eine Unterbilanz von 13 bis 14 Millionen im Verkehre mit uns herausstellen würde. — Dagegen bleibt Rußland, nach Abzug seiner gesamten Kornausfuhr, auf den Listen von 1858 England gegenüber immer noch um 5 Millionen im Vorteil, und gegen Frankreich, von welchem es für etwa 4 Millionen Weine kauft, nur um 2 Millionen im Nachteil. Außerdem besteht die Einfuhr Englands und Frankreichs nach Rußland, abgesehen von der Rubrik der Maschinen und Metalle, ihren Hauptartikeln nach in Rohstoffen oder halbveredelten Produkten zum Gebrauch der russischen Industrie, wie rohe Baumwolle, Garn, australische Wolle, Farben, Steinkohlen, Drogerien, Salz usw., während wir die stärksten Importeurs in Fabrikaten sind, welche mit der russischen Industrie konkurrieren. Nur in der Einfuhr von verarbeiteten Metallen ist England uns überlegen; dagegen in baumwollenen, leinenen, wollenen Fabrikaten, kurzen Waren behaupten wir bei weitem den ersten Rang, und übertrifft unsere Einfuhr nach Rußland, ganz abgesehen von dem, was über die Hansestädte geht, die zusammengerechnete Englands und Frankreichs sehr erheblich; im Fache der Seidenwaren, Spitzen, Tülle und Uhren ist sogar die Konkurrenz Englands und Frankreichs unserer Einfuhr gegenüber kaum nennenswert.

Auf Grund dieser Daten und der hier herrschenden volkswirtschaftlichen Anschauungen wird in maßgebenden Kreisen grade der Verkehr mit uns als ein Zehrer an dem russischen National-Wohlstande angesehen und ist wenig Neigung vorhanden, demselben durch neue Tarif-Anordnungen die Tore noch weiter zu öffnen. Prinzipielle Erörterungen der Nachteile eines übertriebenen Prohibitivsystems und der kräftigenden Wirkung eines freieren Verkehrs auf die Entwickelung der dem Lande natürlichen Produktionszweige führen nicht über das Feld theoretischer Diskussion hinaus, und die Argumente, welche man mir dabei regelmäßig entgegenhält, sind vorzüglich dem Beispiele Frankreichs entnommen, von welchem man behauptet, daß es, bei der im ganzen dürftigen Entwickelung seines Ackerbaues und seines Seehandels und bei dem mäßigen Ertrage seines Bergbaus, nur vermöge konsequenter Durchführung des Prohibitivsystems zu einem Geldreichtum gelangt sei, welcher ihm nach einer Reihe von Revolutionen und Kriegen eine überraschende Leichtigkeit gewähre, jederzeit kolossale Leistungen an barem Gelde aus eigenen Mitteln zu beschaffen.

Die größeren industriellen Unternehmungen sind der Mehrzahl nach in den Händen der einflußreichsten Mitglieder der Aristokratie und finden deshalb für jeden von ihnen beanspruchten Schutz leicht eine wirksame Fürsprache. Die sogenannte nationale Partei,

von welcher die öffentliche Meinung dargestellt wird, verlangt im allgemeinen möglichst selbständige Absonderung der „russischen Welt“ von der übrigen, wie dieser Gedanke auch in dem Eisenbahnsystem mit abweichender Spurweite seinen Ausdruck gefunden hat.

Diesen Strömungen gegenüber bietet sich so wenig Aussicht auf einen Fortschritt in der ihnen entgegengesetzten Richtung, daß der Kanzler Graf Nesselrode, der in der Hauptsache von jenen einseitigen Interessen und Vorurteilen frei und unseren Bestrebungen verhältnismäßig günstig gesonnen ist, mir dringend riet, die Tarif-Frage ruhen zu lassen, weil jede Anregung derselben leicht zu einem unseren Wünschen entgegengesetzten Ergebnisse führen könne und er es als einen den Umständen nach günstigen Erfolg betrachten würde, wenn die nächste Revision des Tarifs nicht eine Rückkehr zu höheren Zollsätzen zur Folge habe. Mit dieser Auffassung stimmen die Mitteilungen überein, die ich von größeren und vermöge ihrer eigenen Interessen jeder Beschränkung des Verkehrs abgeneigten Handelshäusern über die Klagen und Bestrebungen der industriellen Kreise erhalten habe.

Ich vermag nicht zu beurteilen, welchen Einfluß auf die künftige legislative Behandlung der Tarif-Frage die vergleichsweise freieren Ansichten des Generals Paschkoff üben werden und nach welcher Seite hin die bisher zurückgehaltene Meinung des Finanzministers in die Wagschale fallen wird. Nach meinen bisherigen Beobachtungen aber sind dies die beiden einzigen Faktoren, an welche sich eine Hoffnung auf fernere, unserem Handel günstige Anordnungen des Tarifs knüpfen läßt. Der erstere wenigstens ist geneigt, bei der nächsten Revision die Abschaffung aller Ausgangs-Zölle anzustreben, und huldigt in betreff der Eingangsabgaben dem System eines stetigen, aber langsamen Fortschrittes zu freierem Verkehr. Bei allen übrigen amtlich zur Mitwirkung berufenen Persönlichkeiten müßte aber eine sehr veränderte Auffassung Platz greifen, bevor wir von ihnen erwarten dürfen, daß sie zu weiteren Tarif-Ermäßigungen die Hand bieten. Das Bedürfnis, dem Schleichhandel zu steuern, wird allerdings lebhaft empfunden, und man gibt mir zu, daß beispielsweise derjenige, welchen unsere Ostseehäfen mit angeblich polnischen und durch Preußen transitierenden Zuckern [so] früher betrieben, infolge der Ermäßigung des Zolles auf Zucker fast aufgehört habe. Man verspricht sich aber keine weiteren ähnlichen Erfolge von Verminderung der Tarifsätze für anderweite Erzeugnisse unserer Industrie, weil solche, wie man behauptet, im ganzen nur in unbedeutenden Quantitäten eingeschmuggelt würden. Kurze Waren, sagte mir General Paschkoff, bilden nach Ausweis der Konfiskate wohl einen erheblichen Gegenstand des Schleichhandels, aber doch nicht in dem Maße, daß sie und alle sonstigen deutschen Fabrikate neben den Kolonialwaren und insbesondere neben dem Tee ins Gewicht fielen. Letzterer Artikel, dessen Einfuhr vom Westen her verboten ist,[5]) beschäftigt den ungesetzlichen Handel in erster Linie und versehen die Schmuggler damit die westlichen Provinzen bis nach Kiew hin. Auch abgesehen von den Kolonialwaren soll sich der Schleichhandel, nach Angabe der hiesigen Beamten, mehr mit Erzeugnissen der englischen und französischen Industrie als mit denen der unsrigen befassen, weil die Fabrikationskosten der ersteren zu hoch seien, um daneben noch den Zoll tragen zu können, während in preußischen analogen Produkten ein erheblicher gesetzmäßiger

[5]) In dieser Beziehung hatte B. kurz vorher persönliche Erfahrungen gemacht, indem eine Kiste mit Tee, die ihm am 6. Juli 1860 aus London im Auftrage seines englischen Kollegen Sir John Crampton gesandt war, von der Zollbehörde zurückgehalten wurde. Auf Rückfrage erteilte der General Paschkoff die Auskunft, daß die Einfuhr von Tee auf dem Seewege durchaus verboten sei. Um die Rücksendung des Tees nach England zu verhindern, bedurfte es mehrmaliger Verwendungen der preußischen Gesandtschaft. Erst am 11. September 1860 benachrichtigte der Senator Tolstoy B., daß Befehl erteilt sei, die Kiste freizugeben.

Handel stattfinde. Ich glaube, daß bei der letzteren Ansicht der Irrtum mitwirkt, daß viele Offenbacher und rheinpreußische Fabrikate ihrem Aeußeren nach für englische gehalten werden. Im allgemeinen bin ich aber zu einem eigenen Urteil über die Richtigkeit dieser Behauptungen nicht in den Stand gesetzt, sondern muß mich auf die Wiedergabe der gegen mich benutzten Argumente beschränken.

In dem h. Erlasse vom 22. Dezember 1858 ist u. a. auch die Klage des Handelsstandes über die Unsicherheit der Nomenklatur des Tarifs hervorgehoben und eine Vereinfachung der letzteren als Mittel zur Abhilfe in Aussicht genommen. Es ist dies der einzige Punkt, in betreff dessen ich bei den kais. Beamten auf die Bereitwilligkeit, schon jetzt unseren Wünschen entgegenzukommen, gestoßen bin. General Paschkoff sowohl als auch der Finanzminister sagten mir, daß sie von der Notwendigkeit, dem Tarif die größte erreichbare Klarheit und Bestimmtheit zu geben und jede Willkür in der Auslegung durch einzelne Beamte nach Möglichkeit zu beschränken, zu sehr durchdrungen seien, um nicht jeden Beitrag, den wir zu diesem Behuf liefern würden, gern entgegenzunehmen und sofort zu benutzen. Die Denkschrift, welche dem Erlasse vom 22. Dezember 1858 beilag, und das dazu gehörige Verzeichnis geben in dieser Beziehung nur in den beiden Positionen 17 und 22 (Schusterahlen und Hosenschnallen) nähere Anhaltspunkte, in betreff deren ich dem General Paschkoff vorläufige Mitteilung gemacht habe. Die übrigen Details enthalten nur Anträge entweder auf direkte Herabsetzung der Zölle oder auf Vermehrung der Kategorien und Unterabteilungen des Tarifs, um dadurch für die größeren Sorten gewisser Waren eine mäßigere Besteuerung als die bisherige durchschnittlich zu erlangen.

Wenn von uns Vorschläge gemacht werden, welche, ohne eine indirekte Herabsetzung der Zölle zu involvieren, wirklich geeignet sind, dem Tarif eine verständlichere Fassung zu geben und dadurch dem Irrtum und der Willkür mehr als bisher vorzubeugen, so zweifle ich in der Tat nicht, daß dieselben bei den höchsten Zollbehörden eine willkommene Aufnahme finden werden. Ich erlaube mir daher schließlich die geh. Anträge zu stellen:

1. In betreff derjenigen Tarifpositionen, deren Nomenklatur zu Unsicherheiten der Deklarationen und abweichenden Auslegungen von seiten der kais. Zollbeamten vorzugsweise Anlaß geben, mich mit bestimmt formulierten und auf authentische Unterstellungen begründeten Abänderungsvorschlägen gen. versehen zu wollen, welche nur die Erhöhung der Deutlichkeit, nicht zugleich eine Veränderung des Zollsatzes bezwecken. Der Ursprung und der Grad von Zuverlässigkeit des mir vorliegenden „Verzeichnisses der im ‚hiesigen' (?) Bezirk vorkommenden Export-Artikel und der wünschenswerten Zollermäßigungen" sind aus den Akten nicht ersichtlich[a]) und mir nicht bekannt; ich habe dasselbe daher als Basis amtlicher Anträge bei den kais. Behörden nicht zu benutzen gewagt.

2. Mir in einer zur Mitteilung an das kais. Finanzministerium geeigneten Gestalt eine Zusammenstellung derjenigen über die Wirksamkeit des jetzigen Tarifs bei uns gemachten Erfahrungen zugehen zu lassen, welche das k. Handelsministerium für geeignet hält, als Material für die hiesige Gesetzgebung bei der in drei Jahren bevorstehenden Revision des Tarifs Beachtung zu gewinnen und im Sinne unserer Wünsche ins Gewicht zu fallen. Zu

---

[a]) Am Rande hierzu mit Bleistift ein Fragezeichen. In dem Erlaß des Ministers v. Schleinitz vom 23. Oktober 1860, der auf diesen Bericht erging und in dem Herr v. Schl. Bismarck verbindlichst für das sorgfältige Interesse, welches er dem Gegenstande gewidmet habe, dankte, wurde bemerkt, daß es sich, wie in der Denkschrift vom Dezember 1858 ausdrücklich bemerkt sei, um ein Urteil der Handelskammer zu Lüdenscheid handle.

letzterem Zwecke wird sich um so eher Aussicht bieten, je weniger weit die von uns zu machenden Vorschläge die Kluft erscheinen lassen, welche den bestehenden Zollsatz von dem von uns beanspruchten trennt. Wenn der russischen Gesetzgebung, wie es in dem hierher übersandten „Verzeichnis usw." (Nr. 21, 23, 26) der Fall ist, Sprünge von Zollsätzen von 40 Rbl. S. auf 6 oder 4 für das Pud zugemutet werden, so eignen sich solche Anträge nicht zur Mitteilung, weil sie abschreckend wirken und das Heil mehr in verschärfter Grenzbewachung als in Zulassung freieren Verkehrs erblicken lassen.

Mit dem Vorschlage, uns solche Sätze des Zollvereinstarifs zu bezeichnen, deren etwaige Abänderung die kais. Regierung als Aequivalent für russische Gegenkonzessionen betrachten würde, habe ich bisher keinen Anklang gefunden, weil man, wie gesagt, prinzipiell abgeneigt ist, sich die freie Hand in der Zollgesetzgebung durch irgendwelche internationale Zusicherungen zu beschränken.[7])

*110. Telegramm an Minister v. Schleinitz.

5. Oktober / 23. September 1860.

Allerhöchstes Handschreiben erhalten und übergeben.[1]) Audienz gehabt. Kaiser mit Handschreiben ganz einverstanden, beabsichtigt keine Art Vertragsabschluß in Warschau, nur Besprechung der Eventualitäten, betrachtet polnische und ungarische Frage als unzertrennbar; die drei östlichen Mächte dabei solidarisch interessiert; deshalb festzustellen, was sie von Frankreich zu erwarten haben. In diesem Sinne hat Fürst Gortschakow in Unterhaltung mit dem französischen Botschafter als nützlich bezeichnet, daß Napoleon jemand nach Warschau schicke, der sich verantwortlich erklären könne; französischer Botschafter schlägt Thouvenel vor, der aber ablehnt zu kommen. Der Kaiser versichert, daß weitere Einladung nicht erfolgt, und Gortschakow, daß über Napoleons Kommen weder von hier noch von Paris irgendeine Andeutung geschehen sei. Kaiser wird Antrag auf Abberufung der Gesandtschaften aus Turin wiederholen, vielleicht auch ohne uns damit oorgehen.

*111. Bericht an den Prinzregenten.

[Ausfertigung.]

5. Oktober/23. September 1860.

Ew. Kgl. Hoheit an Se. Majestät den Kaiser gerichtetes Handschreiben ist mir am Dienstag[1]) durch den preußischen Adler zugegangen, und habe ich dasselbe sofort durch den Fürsten Gortschakow an seine hohe Bestimmung gelangen lassen. Zugleich habe ich bei dieser Gelegenheit eine Audienz erbeten, welche mir gestern zuteil geworden ist.

---

[7]) Es folgen die im Text erwähnten Ein- und Ausfuhr-Tabellen; in der ersten sind die Eintragungen in der letzten Spalte (Bemerkungen) von Bismarcks Hand. Auch in der zweiten sind Eintragungen von ihm.

110. [1]) Am 4. Oktober depeschierte der Minister v. Schleinitz an Bismarck: „Bitte um Nachricht, ob mit dem preußischen Dampfboote Sie das eigenhändige Schreiben des Regenten an den Kaiser erhalten haben." In einer Depesche des Unterstaatssekretärs v. Gruner vom 26. September war Bismarck bereits mitgeteilt worden, daß das Eintreffen eines schon am 22. September abgesandten Briefes des Prinzregenten an den Zaren eine unliebsame Verzögerung erfahren habe.

111. [1]) 2. Oktober.

S. M. empfing mich mit dem Ausdrucke der Genugtuung darüber, daß Ihre Ansichten über die Bedeutung der Warschauer Zusammenkunft mit denen E. K. H. vollständig zusammenträfen und daß diese Tatsache durch den Inhalt des vor einigen Tagen an Allerhöchstdieselben abgegangenen kaiserlichen Schreibens, welches sich mit demjenigen E. K. H. gekreuzt habe, in der ungesuchtesten Weise ihre Bestätigung finde. E. K. H. würden deshalb gewiß entschuldigen, wenn der Kaiser mit Rücksicht auf sein eben abgegangenes Schreiben nicht nochmals in Beantwortung des eben erhaltenen seine Aeußerungen wiederhole.

Der Kaiser bezeichnete es als seine Absicht, der Warschauer Zusammenkunft lediglich einen versöhnenden Charakter beizulegen; jeder Gedanke an eine Koalition, an Abschließung bindender Verträge überhaupt und besonders solcher, in welchen eine Bedrohung des europäischen Friedens gefunden werden könne, liege dem kais. Kabinette fern. In erster Linie stehe demselben das Bedürfnis, den Frieden Europas sicherzustellen, und dazu sei erforderlich, einmal, daß die Besorgnisse Frankreichs vor einer aggressiven Koalition beschwichtigt würden, demnächst aber nicht minder, daß die übrigen europäischen Mächte bestimmtere Garantien als bisher über die Absichten Frankreichs in betreff der schwebenden europäischen Fragen sich verschafften. Je mehr die Haltung des Kaisers Napoleon in den letzten Phasen der italienischen Frage unklar und bedenklich erscheine, je weniger sich übersehen lasse, welche Zwecke die französische Politik in der italienischen Frage und vielleicht, in Anknüpfung an diese, auf anderen noch gefährlicheren Gebieten verfolge, um so notwendiger sei es, daß die Eventualitäten, welchen Europa durch Frankreich entgegengeführt werden könne, zwischen den in Warschau versammelten Souveränen besprochen und die Mittel, ihnen zu begegnen, in Erwägung genommen würden. Um hierzu die nötigen Grundlagen zu gewinnen, sei der Fürst Gortschakow schon seit mehreren Wochen eifrig bemüht gewesen, das Kabinett der Tuilerien zu deutlichen Aufklärungen und Zusicherungen über die Absichten Frankreichs zu vermögen. Der Fürst habe geglaubt, zur Zeit der Zusage französischen Schutzes für das päpstliche Gebiet und der Abberufung des Barons Talleyrand von Turin diesem Ziele nahegekommen zu sein. Die inzwischen wieder eingetretenen Zweifel seien zu beklagen, das Ziel selbst aber nicht aus dem Auge zu verlieren, solange nicht die Unmöglichkeit, es zu erreichen, klar vorliege.

Die wohlwollende Offenheit, mit welcher S. M. sich mir gegenüber aussprachen, ermutigte mich in Veranlassung einer telegraphischen Depesche des Freiherrn v. Schleinitz, die Einladung des Herrn Thouvenel nach Warschau betreffend, eine direkte Frage über diesen Punkt an den Kaiser zu richten, nachdem mir vor der Audienz der Graf Alexander Adlerberg auf meine Frage gesagt hatte, er glaube, daß ich, ohne Gefahr den Kaiser in Verlegenheit zu setzen, diese Sache zur Sprache bringen könne, da den Gerüchten, welche die Zeitungen darüber verbreiteten, seiner Ansicht nach nicht das mindeste Tatsächliche zugrunde liege. Ganz zutreffend war diese Meinung des Grafen Adlerberg indessen nicht. Der Kaiser antwortete mir vielmehr, daß der Herzog von Montebello dem Fürsten Gortschakow und ebenso bei Gelegenheit einer Audienz die Frage gestellt habe, ob nicht die Anwesenheit des Herrn Thouvenel in Warschau der gegenseitigen Verständigung über die für den Frieden gefährlichen Fragen förderlich sein würde. Darauf sei erwidert worden, daß der französische Minister, wenn er sich in Warschau einfinden wolle, daselbst willkommen sein werde. In betreff einer Reise des Kaisers Napoleon nach Warschau sei aber bisher weder von hier noch von Paris irgendeine Andeutung

erfolgt. Dagegen scheine es Sr. M. noch jetzt wünschenswert, daß der Kaiser Napoleon, wenn er sich imstande fühle, Garantien für sein künftiges Verhalten zu geben, jemand nach Warschau schicke, der sich über diese Garantien auf Befragen aussprechen könne.

Ich erlaube mir hier die Vervollständigungen einzuschalten, welche mir der Fürst Gortschakow gestern abend, als ich den Inhalt meiner Audienz mit ihm besprach, hierzu gegeben hat.

Nach denselben ist die erste Anregung zu dem Gedanken, einen französischen Staatsmann nach Warschau zu schicken, bei Gelegenheit einer vertraulichen Besprechung mit dem französischen Botschafter, von dem Fürsten Gortschakow ausgegangen, und der Herzog von Montebello hat darauf erwidert, daß die geeignetste Persönlichkeit dazu ohne Zweifel der französische Minister der auswärtigen Angelegenheiten selbst sein werde. Letzterer hat es inzwischen mit einer Aeußerung des Dankes für die Bereitwilligkeit, ihn in Warschau zu empfangen, abgelehnt, zu kommen, woraus, wie Fürst Gortschakow besonders hervorhebt, deutlich zu ersehen sei, daß der Vorschlag der Person Thouvenels nicht von dem französischen Kabinett, sondern von dem Herzog von Montebello persönlich ausgegangen sei.

Vielleicht ist es eine nur zufällige und bedeutungslose Verschiedenheit zwischen der Version Sr. M. des Kaisers und der des Fürsten Gortschakow, daß nach der ersteren die Initiative von dem französischen Botschafter, nach der zweiten aber von russischer Seite ausgegangen ist. Bei einer Besprechung, die ich heute morgen mit Fürst Gortschakow hatte, empfahl mir derselbe, über diese Angelegenheit nicht etwa in der Art zu berichten, daß in Paris erzählt werden könnte, der Minister Thouvenel habe zuviel behauptet, wenn er sage, daß er in Warschau willkommen gewesen sein würde. Ich schließe hieraus, daß der aktive Anteil des Fürsten Gortschakow an dem Vorschlage des Herzogs von Montebello in betreff der Herkunft Thouvenels vielleicht stärker gewesen ist, als es nach den Auslassungen Sr. M. des Kaisers den Anschein hatte. Auch heut wiederholte mir der Fürst, daß er es nur als einen Gewinn für die praktischen Ergebnisse der Warschauer Zusammenkunft ansehen könne, wenn sich zur Zeit derselben ein Organ des französischen Kabinettes dort einfände, und daß Thouvenel die passendste Persönlichkeit dazu gewesen sein würde.

Im weiteren Verlaufe meiner Audienz motivierte S. M. der Kaiser die Notwendigkeit, zu einer klaren und zuverlässigen Gestaltung der Beziehungen zu Frankreich zu gelangen, mit etwa folgenden Betrachtungen:

„Die Entwicklung der Dinge in Italien ist vermöge der geographischen Entfernung für Rußland von keiner unmittelbaren Wichtigkeit. Die italienische Einheit würde für uns nicht bedenklicher sein als der frühere vertragsmäßige oder jeder andere Zustand. Die Prinzipien allein, zu denen ich mich jederzeit bekannt habe, bestimmen mich zur Parteinahme gegen die Revolution Italiens. Für die nächste Zukunft ist diese Revolution vielmehr dem Kaiser Napoleon gefährlicher als jedem der anderen Monarchen, denn Frankreich ist, vermöge seiner Zustände, für die Kontagion einer republikanischen Bewegung in Italien empfänglicher als jeder andere Teil Europas, und der Kaiser Napoleon weiß am besten, wieviel Wahres daran ist, wenn Garibaldi ihm hat empfehlen lassen, ‚de prendre garde qu'il (Napoléon) avait une queue de paille à laquelle il serait facile de mettre le feu'. Napoleon ist also in erster Linie dabei interessiert, daß der Strom der italienischen Revolution unschädlich gemacht werde. Glaubt er überwiegende

Gründe zu haben, welche ihm nicht erlauben, hierzu direkt die Hand zu bieten, so wird ihm nur übrig bleiben, mit diesem Strome zu gehen, denselben zu fördern und von sich abzulenken, d. h. er wird der nationalen Bewegung von Italien aus die Richtung auf Ungarn zu geben suchen. Bei mir aber," sagte S. M., „steht die Ueberzeugung fest, daß eine revolutionäre Erhebung Ungarns von einer ebensolchen in Galizien und im übrigen Polen unzertrennlich ist. Ich meinerseits fühle mich stark genug, jede Bewegung in meinen Landen niederzuhalten, zumal da in den russischen Provinzen ebenso wie bei Ihnen und in Galizien der Bauernstand in der Krone seinen Schutz gegen den Adel sieht und gegen dessen Bestrebungen im Sinne der früheren polnischen Verhältnisse. Sogar da, wo die Bevölkerung römisch-katholisch ist, trifft dies zu; in den südlichen Provinzen aber ist sie obenein griechisch und nur der polnische Adel katholisch. Aber ich würde immer die Opfer eines neuen polnischen Aufstands schwer beklagen, denn es würde mir nicht möglich sein, gegen dieselben mit Schonung zu verfahren. In dieser Frage liegt, auch ohne die Prinzipien der heiligen Allianz erneuern zu wollen, die Solidarität der drei östlichen Höfe begründet, und ich habe erfahren, daß der Kaiser Napoleon sich schmeichelt, in Polen unsere schwache Seite zu finden, sobald er uns alle drei zu Feinden hätte. Wie sehr er auch diese Waffe überschätzen mag, so liegt doch schon in den Zuständen Oesterreichs eine Aufforderung, alle Eventualitäten sorgsam in Erwägung zu ziehen und gemeinsam dahin zu wirken, daß von Frankreich Bürgschaften für sein zukünftiges Verhalten erlangt werden. Ich habe dem französischen Botschafter gesagt, daß Rußland gern bereit sein werde, bei den übrigen Mächten das Vertrauen auf eine friedliche und loyale Politik Frankreichs zu kräftigen, nur müsse Frankreich das Mittel dazu durch bindende Erklärungen und Bürgschaften liefern."

Auch der Fürst Gortschakow hat mir heute und gestern in einer Weise gesprochen, aus der ich schließen darf, daß es in seinem Plane liegt, womöglich noch vor der Zusammenkunft in Warschau bindende Erklärungen vom Kaiser Napoleon zu erlangen, auf deren Grund Rußland bei E. K. H. und dem Kaiser Franz Josef gewissermaßen als Bürge für Frankreichs Wohlverhalten in Warschau eintreten könnte. Er sagt mir, daß er das Pariser Kabinett habe auffordern lassen, Rußland die Aufgabe, bei den ihm befreundeten Höfen Vertrauen zu Frankreich zu wecken, leichter zu machen. Die Unterhandlungen des kais. Ministers mit dem französischen Botschafter werden seit Wochen ohne Unterbrechung mit Lebhaftigkeit betrieben, wie sich dies aus den täglich stattfindenden langen Konferenzen beider Staatsmänner ersehen läßt. In welcher Richtung in denselben verhandelt wird, kann ich nur aus einer Andeutung Sr. Majestät des Kaisers entnehmen, nach welcher der neuste Vorschlag Frankreichs dahin geht, die französische Flotte im Adriatischen Meere einen Kordon ziehen zu lassen, welcher das Landen einer aufständischen Expedition an der dalmatischen oder kroatischen Küste hindern soll.

Daß S. M. der König von Bayern nach Warschau kommen werde, hatte Obristleutnant v. Loën aus dem Munde J. M. der regierenden Kaiserin gehört; nach Aeußerungen von Personen, welche mit der Zuteilung des Gefolges für die höchsten Herrschaften beschäftigt sind, muß ich auch glauben, daß eine Zeitlang das Kommen des Königs Max erwartet worden ist. Jetzt aber sagt mir S. M. der Kaiser bestimmt, daß es nicht der Fall sein werde, sondern von deutschen Fürsten außer unsern Herrschaften nur die Großherzöge von Sachsen und Mecklenburg-Schwerin nebst

den Prinzen August von Württemberg und Friedrich von Hessen erscheinen würden. Die Reise Seiner niederländischen Majestät ist nur deshalb abgesagt worden, weil das dortige Ministerium von derselben eine nachteilige Rückwirkung auf die öffentliche Meinung und die Stimmung der Generalstaaten befürchtet hat.

Bei Wiederholung des durch Graf Adlerberg bereits zur Kenntnis E. K. H. gebrachten Wunsches, recht bald von dem Tage unterrichtet zu werden, an welchem Allerhöchstdieselben in Warschau einzutreffen gedenken, forderte mich der Kaiser auf, vertraulich anzudeuten, daß es ihn in Verlegenheit setzen würde, wenn E. K. H. zugleich mit dem Kaiser Franz Josef ankämen, und daß es ihm sehr lieb sein würde, wenn beide allerhöchsten Herrschaften zu verschiedenen Zeiten eintreffen wollten. Die Motive dieses Wunsches gab S. M. nicht näher an.

Graf Thun wird sich von hier über Dirschau und Posen nach Oderberg begeben, um dort mit Graf Rechberg vor Ankunft des Kaisers Franz Josef zusammenzutreffen.

Die leichte und glückliche Entbindung Ihrer Majestät der Kaiserin[2]) hat der Obristleutnant v. Loën E. K. H. gemeldet. S. M. der Kaiser geruhte meinen Glückwunsch entgegenzunehmen und mich nach der Audienz zur Tafel zu ziehen, bei welcher außer mir keine Fremden zugegen waren.

*112. Vertraulicher Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.]

5. Oktober/23. September 1860.

Bei Gelegenheit der gestrigen Audienz[1]) teilte mir der Kaiser mit, daß nach den von Baron Budberg eingegangenen Berichten die kgl. Regierung es abgelehnt habe, schon jetzt zur Abberufung der Gesandtschaften von Turin zu schreiten, sich vielmehr vorbehalten wolle, diese Maßregel dann zur Ausführung zu bringen, wenn die sardinische Regierung weitere Annexionen in Italien versuchen werde. Diese Suspensivbedingung hielt S. M. nunmehr für eingetreten, nachdem eine kgl. Botschaft von dem in Turin versammelten Parlament die Autorisation verlangt habe, die süd- und mittelitalienischen Provinzen nach Maßgabe der herbeizuführenden Abstimmungen ihrer Bevölkerungen dem Königreiche zu annektieren.[2]) Der Kaiser hatte deshalb dem Fürsten Gortschakow befohlen, das frühere Ansuchen bei dem Kabinette Sr. K. H. des Regenten zu erneuern. Ich enthalte mich einer Entwickelung der Gründe, welche das kais. Kabinett zu diesem Schritt bestimmen, da E. E. dieselben aus den gleichzeitig mit diesem Berichte abgehenden Aufträgen an Baron Budberg ausführlich ersehen werden.

In meinen früheren Berichten habe ich gemeldet, wie Fürst Gortschakow, nachdem er über die Ernsthaftigkeit der von Frankreich gegen Sardinien angenommenen Haltung zweifelhaft geworden war, den Antrag auf Abberufung der Gesandtschaften nicht mehr

---

[2]) Vgl. oben Anm. 1 zu Nr. 102.

112. [1]) Vgl. Nr. 111.

[2]) Am 2. Oktober brachte die sardinische Regierung bei Eröffnung der Deputiertenkammer in Turin eine Gesetzesvorlage ein, wodurch der König ermächtigt werden sollte, die Annexion der Provinzen Mittel- und Unter-Italiens, in deren Schoße sich frei und mittelst des allgemeinen Stimmrechts der Wunsch der Bevölkerungen, einen integrierenden Teil der sardinischen konstitutionellen Monarchie zu bilden, kundgäbe, anzunehmen und durch kgl. Dekrete herzustellen.

an uns richten wollte, und nachdem er durch ausdrücklichen Befehl des Kaisers, der einmal erklärt hatte, daß die Würde seiner Krone diesen Schritt fordere, dazu angewiesen worden war, diese Angelegenheit doch zunächst nicht mit dem ihm sonst eigentümlichen Eifer betrieb. Auch die erste telegraphische Nachricht, welche schon am 2. cur. ihm meldete, daß wir schwerlich auf die Sache eingehen würden, schien ihm nicht besonders unwillkommen zu sein.

Um so auffälliger ist es mir daher, daß der Fürst jetzt in seiner Entschiedenheit für diese Maßregel weiter geht als der Kaiser. Er hat Sr. M. heute den Vorschlag gemacht, die Abberufung der kais. Gesandtschaft aus Turin morgen definitiv zu expedieren und den dieselbe überbringenden Kurier in Berlin unsere Erklärung über Annahme oder Ablehnung der analogen Maßregel ein oder zwei Tage lang abwarten zu lassen. Der Kaiser ist indessen bei dem heutigen Vortrag auf diese Anträge seines Ministers nicht eingegangen, will vielmehr bei der mir gestern eröffneten Absicht verharren, nach welcher die Abberufung bei uns von neuem und in dringlichster Weise befürwortet werden, aber nur in G e m e i n s c h a f t mit uns vollzogen werden soll.

Ich bitte g., diese Details gen. sekretieren zu wollen, da es den Fürsten gegen mich verstimmen würde, wenn er durch Baron Budberg erführe, daß ich dieselben berichtet habe. Ich mußte ihrer Erwähnung tun, weil durch sie meine Ansicht von den Antrieben, unter welchen Fürst Gortschakow augenblicklich handelt, zum Teil motiviert ist.

Ich glaube, daß es hauptsächlich der Einfluß des französischen Botschafters ist, welcher den Fürsten neuerdings bestimmt, so energisch dahin zu streben, daß Rußland dem Beispiele Frankreichs in Turin folge. Er fand besonderes Gefallen an einer in dem Berichte des Baron Budberg befindlichen Wendung, durch welche es als ein großer Gewinn bezeichnet wird, wenn Europa in zwei Lager geteilt erschiene und Frankreich sich in dem konservativeren derselben befände. In meinen letzten Berichten erlaubte ich mir als mutmaßliches Ziel der Bestrebungen des Fürsten Gortschakow und des französischen Botschafters die Herbeiführung einer den vier Kontinentalmächten gemeinsamen Attitüde im Gegensatze zu England hinzustellen. In diesem Plane waren die beiden genannten Herren durch das einlenkendere Verhalten Frankreichs zu Sardinien einen Augenblick irre gemacht worden, und der Herzog von Montebello besonders empfindlich berührt durch das Désaveu seiner amtlichen Mitteilung über den von Frankreich beabsichtigten Widerstand gegen den Einfall in den Kirchenstaat. Inzwischen scheinen neuere Mitteilungen aus Paris dennoch zur Wiederaufnahme jener Bestrebungen ermutigt zu haben. Die Instruktion an Baron Budberg, welche der Kaiser heute nicht genehmigt hat, und das Abberufungsschreiben für den Fürsten Gagarine, welches E. E. wahrscheinlich in eventum vorgelegt werden wird und welche beiden Aktenstücke mir Fürst Gortschakow gestern in Erwartung der kais. Genehmigung zeigte, sind, wie ich höre, unmittelbar nach einer langen und arbeitsamen Konferenz entstanden, welche er mit dem Herzog von Montebello gehabt hatte. Auch war letzterer heute bei der Rückkehr des Fürsten von Zarskoje Selo im Ministerium anwesend, um das Ergebnis des dem Kaiser gehaltenen Vortrags zu erfahren. Seine und des Fürsten Berechnung geht meines Erachtens nach wie vor dahin, die Politik Rußlands und Frankreichs in der italienischen Frage einen Standpunkt einnehmen zu lassen, welcher früher oder später vermöge der natürlichen Entwickelung der Dinge auch der Oesterreichs werden muß und welcher für

Preußen entweder sofort oder später im Bunde mit Oesterreich ebenfalls annehmlich erscheinen würde. Inwieweit dieser Plan von dem Kaiser Napoleon ernstlich gutgeheißen und durchgeführt werden wird, weiß wohl außer diesem selbst niemand, und das dringende Verlangen des Herzogs von Montebello, Frankreich in konservativen Verbindungen und Richtungen zu wissen, sowie das Bestreben des Fürsten Gortschakow, Frankreichs Beziehungen zu England zu lockern, verhindern vielleicht beide Herren, den Eigentümlichkeiten der napoleonischen Politik hinreichend Rechnung zu tragen, indem sie mit Eifer einen Plan verfolgen, welcher möglicherweise bei der nächsten Wendung der Dinge jede praktische Unterlage verliert.

Wenn ich auch diese Auffassung nur als Konjektur hinstellen kann, so wird sie doch durch den Gesamteindruck meiner Wahrnehmungen unterstützt, über welche E. E. noch mehr Details als die vorstehenden beizubringen mich zu weit führen würde.

Fürst Gortschakow forderte mich heute wiederholt auf, durch eine telegraphische Depesche bei E. E. die Abberufung der Gesandtschaften nochmals angelegentlich zu befürworten und besonders hervorzuheben, wie dringend der Kaiser sie wünsche; ich habe es aber unterlassen, weil ich dabei nur den Inhalt der mir vorgelesenen telegraphischen Instruktionen an Baron Budberg hätte wiederholen können, welcher E. E. bei Abgang dieses Berichts schon bekannt sein wird.

Schließlich bemerke ich noch gehorsamst, daß der Gedanke an einen Kongreß zur Regelung der italienischen Wirren, dessen ein Bericht des Fürsten Reuß erwähnt, hier unzweifelhaft lebhaften Anklang finden würde und wahrscheinlich nach der Warschauer Zusammenkunft mehr in den Vordergrund treten wird. Bisher dürfte, wenigstens bei dem Fürsten Gortschakow, noch die Hoffnung vorwalten, daß irgendeine Vertretung Frankreichs in Warschau die Möglichkeit gewähren werde, daselbst der Verständigung wenigstens der kontinentalen Mächte in betreff Italiens wesentlich näherzukommen.

113. Privatschreiben an Minister v. Schleinitz.

5. Oktober 1860.

Verehrtester Freund und Gönner! Was ich politisch zu melden habe, enthält mein heutiger Bericht,[1]) und ich füge diese Zeilen nur bei, um Ihnen meinen aufrichtigsten Dank für Ihr Schreiben vom 21. v. M.[2]) zu sagen, und für die wohlwollenden und erfolgreichen Bemühungen, durch welche Sie die Sorgen eines von der Legationskasse schwer bedrängten Hausvaters erleichtert haben. Der mir angedrohte Ausfall entsprach gerade dem am 1. Oktober fälligen Tertial meiner Hausmiete, und da meine Wirtin mir erklärt hat, daß sie mich nur deshalb einem höher bietenden Russen vorgezogen hätte, weil die Gesandten wirklich zu bezahlen pflegten, die einheimischen Mieter aber nicht, so ist es mir doppelt erfreulich, zur Erhaltung dieses guten Rufs in den Stand gesetzt zu sein.

Der Kaiser machte mir gestern Entschuldigungen, daß er mich nicht zur Jagd nach Bialystok einlade, weil der Platz dort zu beschränkt sei, und fügte hinzu: „aber jedenfalls werde ich mich freuen Sie in Warschau wiederzusehen". Ich sagte, daß ich die Befehle

[1]) Vgl. Nr. 112.
[2]) Vgl. Briefwechsel mit Schleinitz S. 103 ff.

Sr. K. H. hierüber noch erwartete, worauf er erwiderte, „ich hoffe, man wird es Ihnen erlauben". Fürst Gortschakow forderte mich heute auf, schleunigst zu telegraphieren, daß der Kaiser meine Anwesenheit in Warschau lebhaft wünsche, und er selbst (Gort.) um dieselbe bitte. Ich war sehr dankbar für diese Beweise von Wohlwollen und versprach Ihnen telegraphische Meldung davon zu machen. Ich bin aber etwas Fatalist in betreff meiner Person und ungern meines eigenen Schicksals Schmied und warte daher lieber ab, was allerhöchsten Orts über mich befohlen wird. Wenn es der Wille Sr. K. H. ist, daß ich komme, so würde ich lieber zu Wasser über Stettin reisen, und könnte entweder den 13./1. Oktober mit dem Wladimir oder den 18./6. mit dem Privatdampfer reisen. Im ersten Falle wäre ich den 16., im zweiten den 21. in Stettin resp. Berlin. Der Kaiser ist den 1./13. in Wilna, den 8./20. in Warschau und bleibt dort bis zum 16./28. Thun geht von hier zu Lande nach Königsberg, und, wie er sagt, von dort über Kreuz, Posen, Breslau nach Oderberg, um da den Kaiser von Oesterreich zu erwarten. Er würde danach Berlin nicht berühren.

Ich erlaubte mir gestern dem Kaiser die Frage wegen Napoleons Kommen nach Warschau und Thouvenels Einladung direkt vorzulegen; er tat zuerst die Gegenfrage, ob ich schon mit Gortschakow darüber gesprochen hätte, und auf meine verneinende Antwort sagte er mir, was ich im Bericht gemeldet; das Thema war ihm aber ersichtlich unwillkommen, er verließ es schnell, und es gelang mir nicht, ihn darauf zurückzubringen. Ich halte für unzweifelhaft, daß es nur von Napoleon abhängt, zu kommen und wohl aufgenommen zu werden, wenn ich auch gern glaube, daß der Kaiser nicht die leiseste Andeutung darüber nach Paris gegeben hat. Ich wage aber nicht, eine solche persönliche Ueberzeugung in amtlichem Bericht auszusprechen; sie kann trügerisch sein, und als geglaubte Nachricht bei uns oder in Wien störend wirken. Außerdem ist es sehr zweifelhaft, ob Napoleon, selbst wenn er die Gewißheit hätte, dem Kaiser ebenso willkommen zu sein wie dem Fürsten Gortschakow, die Reise nach Warschau seinem eigenen Interesse entsprechend finden würde; es lassen sich viele Gründe dafür und dawider in seiner Seele aufstellen. Montebello hat das dringende Bedürfnis, seinen Herrn in guter Gesellschaft zu sehen; durch diese Brille betrachtet er die hiesigen Verhältnisse, und wird daher um so lieber glauben und nach Paris gemeldet haben, daß die Wirte in Warschau d. h. Rußland ihn gern willkommen heißen würden, wenn er uneingeladen nach Warschau käme. Die hiesige öffentliche Meinung, worunter die nationalrussische Partei zu verstehen ist, schwärmt für den Gedanken, während sie die Zusammenkunft mit Oesterreich auf das bitterste kritisiert. Wenn sie erst wüßte, was ich nach den gestrigen Aeußerungen des Kaisers über die Solidarität der ungarischen und der polnischen Revolution als sicher annehme, daß S. M. geneigt ist, dem undankbaren Oesterreich gegen einen neuen Aufstand der Ungarn wiederum Hilfe zu leisten, so würde der Zwiespalt zwischen der persönlichen Richtung des Kaisers und den Wünschen der Mehrheit seiner intelligenteren Untertanen sich wohl viel schärfer noch manifestieren. Die studierten Klassen und die Offiziere sind die lautesten in der Kritik; die ersteren natürlich, das Gebaren der Militärs aber befremdet mein preußisches Gefühl. Es überschreitet alle Schranken des Anstandes, wie in der Stummen von Portici die revolutionären Szenen mit frénésie und lediglich um der politischen Demonstration willen vom Publikum, vorzugsweise aber von den jungen Offizieren, applaudiert werden; es fehlt nur noch, daß sie Garibaldi dabei leben lassen. Es hilft nichts, daß die Oper in „Fenella" umgetauft ist.

Meine heutige telegr. Depesche über die Audienz beim Kaiser[3]) ist sehr lang und teuer geworden; ich bin sonst sparsamer darin, hatte mir aber berechnet, daß Sie Dienstags, wenn die Post dort eingeht, in Coblenz sein werden, und wollte deshalb die Hauptsachen vorher zu Ihrer Kenntnis bringen. Sir J. Crampton, der mir die vorige Expedition bringen sollte, schwärmt vermutlich noch bei seiner radikalen Schwägerin in Danzig, der Frau des Abgeordneten Behrend, geb. Ralfe; hier ist er wenigstens noch nicht eingetroffen.

Darf ich noch bitten, solche Mitteilungen, die mir Gortschakow verargen könnte, wenn er sie wiedererführe, mit besonderer Vorsicht zu behandeln; ich meine natürlich nicht, daß mir durch geschäftliche Besprechungen im rechtmäßigen Verkehr Verlegenheiten bereitet werden könnten, sondern habe im Auge, daß Budberg dafür gilt Personalbeziehungen zu haben, die mehr zu seiner Kenntnis bringen, als er mit Ihrer Bewilligung erfährt. Ich selbst habe ihn im Laufe der Jahre oft verdächtig gut unterrichtet gefunden, über den intimsten Geschäftsgang. In aufrichtigster Verehrung und Ergebenheit der Ihrige.[4])

*114. Telegramm an das auswärtige Ministerium.

6. Oktober/24. Sept. 1860.

Nachdem Antrag des Fürsten Gortschakow auf sofortige Abberufung der russischen Gesandtschaft in Turin gestern vom Kaiser abgelehnt war, ist derselbe heut genehmigt, und hofft das Petersburger Kabinett, der morgen mit Fürst Gagarines Abberufung abgehende Kurier werde in Berlin den gleichen Befehl für Brassier mitnehmen können.[1])

*115. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.]

12. Oktober/30. September 1860.

Dès la réception de la dépêche que V. E. m'a fait l'honneur de m'adresser en date du 1. c.[1]) je me suis mis en communication avec le prince Gortschakow pour

[3]) Vgl. Nr. 111.

[4]) Am 8. Oktober bestimmte der Regent durch Telegramm aus Baden an Schleinitz, daß Bismarck nach Warschau kommen solle, wenn die Minister dort erschienen. Schleinitz setzte Bismarck von diesem Entscheid unter dem 9. Oktober durch Telegramm in Kenntnis. An seine Schwester hatte B. am 4. Oktober mit Bezug auf die Warschauer Zusammenkunft geschrieben: „Ich bleibe hoffentlich hier, ich habe wenigstens geschrieben, daß ich die allgemein übliche Dienstpraxis des Empfanges an der Grenze bei hiesigen Entfernungen nicht für anwendbar halte und nur auf besonderen Befehl kommen würde. (Vgl. Horst Kohl, Briefe Ottos v. Bismarck an Schwester und Schwager S. 113.) Ein Schreiben Bismarcks, das den angegebenen Grund gegen seine Teilnahme an der Zusammenkunft geltend macht, ist bisher nicht ermittelt worden.

114. [1]) Der russische Kurier mit dem Abberufungsschreiben für Fürst Gagarine reiste erst am 10. Oktober ab, was Bismarck dem Minister v. Schleinitz am 11. Oktober durch Telegramm meldete. Am 12. Oktober entschied der Prinzregent, daß er zurzeit von einem Abbruch der diplomatischen Beziehungen zu Sardinien noch Abstand nehmen wolle.

115. [1]) Unter dem 1. Oktober 1860 erging ein Erlaß des Ministers v. Schleinitz an Bismarck, in dem unter Bezugnahme auf einen abschriftlich beigefügten Bericht des preußischen Gesandten in Konstantinopel

m'informer de la manière dont le cabinet impérial envisage les dispositions qu'ont manifestées les représentants de l'Angleterre et de la Russie à Constantinople d'entrer en pourparlers au sujet des réformes administratives propres à être recommandées à la Porte Ottomane.

Il m'a semblé que le ministre impérial ne prend pas pour le moment un intérêt bien vif à cette question; il se préoccupe presque exclusivement de l'entrevue de Varsovie et des affaires d'Italie. Toujours est il de l'opinion que des réformes doivent s'opérer en Turquie, qu'elles offrent la seule chance de salut qui soit réservée à l'empire ottoman et que le moment de s'en occuper sera indiqué par le retour de Kiprisli-Pascha. Mais il ne croit pas que les cabinets se trouvent en mesure de donner à leur représentants auprès de la Porte d'autres instructions que celle d'utiliser les notions qu'eux seuls ont été à même de puiser sur les lieux en suggérant, soit séparément soit après s'être concertés aux cabinets européens, qui leur paraîtront les plus efficaces et les plus convenables pour être recommandés à la Porte. Dans ce sens Sir Henry Bulwer aurait, au dire du prince Gortschakow, fourni un contingent, dont le contenu mériterait d'être pris en considération. Quand les collégues de Sir Henry auront suivi son exemple, les cabinets auraient à scruter le résultat de l'expertise faite leurs représentants et à se concerter sur le parti qu'ils voudront en tirer.

En résumant les conversations que j'ai eues avec le prince Gortschakow je puis constater que le cabinet impérial adhère en principe au projet de faire recommander à la Porte des réformes administratives et qu'il approuve l'idée de faire entrer en pourparlers préalables et confidentiels les représentants des cinq puissances à l'effet d'obtenir de leur part des propositions propres à servir de bases aux résolutions des cabinets en les éclairant sur l'urgence, l'utilité et la possibilité des mesures à prendre. Il ne paraît pas cependant que le gouvernement soit disposé à presser la marche de ces transactions.[2])

116. **Bericht vom 6. November 1860 an Minister v. Schleinitz** über die Aufnahme, welche die Depesche des Ministers betr. die in Warschau vorgelegten französischen Vorschläge bei Gortschakow gefunden hat, und über die Bemerkungen des Fürsten betr. die Haltung Oesterreichs in dieser Sache. Gortschakow hält den Krieg zwischen Oesterreich und Italien für unvermeidlich. — Vgl. Raschdau I 174 ff.

---

mitgeteilt wurde, daß die englische und russische Regierung geneigt zu sein schienen, der ottomanischen Pforte Verwaltungsreformen anzuempfehlen, und daß der erwähnte Gesandte um Ermächtigung ersuchte, an Vorbesprechungen darüber teilzunehmen. Daran anknüpfend hieß es in dem Erlasse: „Avant de répondre au comte de Goltz il m'importerait d'être informé, par Votre intermédiaire, de la manière de voir du cabinet de St. Pétersbourg sur une affaire aussi délicate où les conseils de l'Europe, bienqu'ils soient justifiés par une situation extrêmement grave, se heurtent toujours aux embarras et difficultés d'un gouvernement qui ne dispose pas des moyens moraux et matériels nécessaires à l'accomplissement de sa tâche." Bismarck empfing den Erlaß am 7. Oktober.

[2]) Am folgenden Tage reiste B. gemäß der telegraphischen Weisung vom 9. Oktober mit dem Dampfboot Wladimir nach Berlin ab, wo er am 16. Oktober abends eintraf. Am 20. trat er im Gefolge des Regenten die Reise nach Warschau an, von wo er am 27. nach Berlin zurückkehrte. Von dort reiste er am 30. Oktober nach St. Petersburg ab, wo er am 4. November anlangte.

117. Privatschreiben an Minister v. Schleinitz.

9./10. November 1860.

E. E. habe ich vor acht Tagen[1]) gemeldet, welche Aufnahme unsre Mitteilung über die Warschauer Vorlagen hier zunächst gefunden hat. Ich erlaube mir durch den Grafen Aragon (Cutrofiano) in diesem Brief einige Details nachzusenden, von denen ich indessen nicht weiß, wann sie in Ihre Hände gelangen werden, da dieser Neapolitaner nicht sehr eilig im Reisen sein wird.

Fürst Gortschakow mußte seit Warschau nähere Aufklärungen über die Intention der dortigen französischen Eröffnungen erhalten haben; denn während er mir in Warschau noch aus dem Brief des Kaisers Napoleon zu beweisen suchte, daß Frankreich sich auch einem vor dem Kriege abzuhaltenden Kongreß nicht versagen werde, äußerte er jetzt ganz unumwunden, daß die französischen Vorlagen nur einen Kongreß nach dem Kriege im Auge gehabt hätten, der Krieg selbst aber als unvermeidlich angesehen werde. Wenn er auch vorgibt, daß Rußland sich einer sofortigen Kongreßberufung nicht entgegenstellen würde, so ist er doch für diesen Gedanken, der ihn in Warschau noch lebhaft beschäftigte, sehr lau geworden. Dem Prinzen Alexander von Hessen hat er gesagt, daß ein Kongreß gegenwärtig nur von Oesterreich oder von Frankreich angeregt werden könne; Rußland werde keinen Schritt dazu tun, und England sich sogar weigern, wenn die Initiative von anderen ausgehe. Obschon Prinz Alexander, der sich selbst den Titel „commis-voyageur politico-militaire“ beilegt, fortwährend um den Kaiser ist und hier sowie in Zarskoje unmittelbar bei Sr. M. wohnt, so scheint er doch politischen Einfluß auf die ah. Entschließungen nicht zu gewinnen. Seine Bemühungen, das System der Solidarität der konservativen Interessen hier neu zu beleben, sind erfolglos, so günstig auch bei dem Kaiser, nach dem, was S. M. vor Warschau mir über Ungarn und Polen sagte, das Terrain zu sein schien. Er hat den Fürsten Gortschakow wiederholt bearbeiten wollen und eine bestimmte Erklärung darüber gewünscht, was Rußland tun werde, wenn Oesterreich zunächst von Italien und dann von Frankreich angegriffen würde, der Fürst hat erwidert: nous ne bougerons pas, und ebenso auf die weitere Frage, ob auch dann nicht, wenn Oesterreich den Krieg unglücklich führte. Es liegt darin doch ein Fortschritt gegen die Haltung Rußlands im Frühjahr 1859, die, als diplomatische Attitüde, nicht frei von Drohung für den Fall war, daß Oesterreich siegreich gewesen wäre. So genügsam ist man in Wien aber nicht, daß man für diesen Fortschritt empfänglich wäre.

Den 10. Bei der heutigen Beisetzungsfeier in der Peter-Pauls-Kirche[2]) ersuchte mich Fürst Gortschakow, die Frage wegen Abberufung unserer Mission aus Turin nochmals bei E. E. anzuregen, und darauf aufmerksam zu machen, daß die Bedingung, welche wir uns gestellt hätten, nämlich weitere Annexionen von seiten Piemonts, nunmehr nach telegraphischen Nachrichten erfüllt sei, und er daher anfrage, was wir zu tun gedächten. Wenn er nicht in amtlicherer Form nochmals darauf zurückkommt, so scheint mir, daß wir diese Anregung als ein Stück Privatkonversation betrachten und auf sich beruhen lassen können; pour acquit de conscience kann ich ihm sagen, daß ich Ihnen darüber geschrieben hätte,

---

[1]) Vielleicht liegt hier ein Lesefehler in der Ausgabe des Briefwechsels mit Schleinitz vor. Der fragliche Bericht ist vom 6. November, also drei Tage alt. Vgl. Nr. 116.

[2]) Beisetzung der am 1. November 1860 verstorbenen Mutter des Zaren.

und schließlich ist keine Antwort auch eine. Unsre Prinzen[2]) befinden sich wohl, nur natürlich sehr ermüdet, nachdem gestern und heut das Geleit der Leiche I. M. von Zarskoje bis zur Stadt zu Pferde, vom Tore bis zur Festung zu Fuß gegeben worden, und die Herrschaften mit den Gliedern der kais. Familie eigenhändig den Sarg die steilen Wendeltreppen im Kloster Tschesma hinauf und herunter und vom Wagen zum Katafalk der Kirche getragen haben, was bei dem Gewicht der metallenen Särge nur mit äußerster Anstrengung der Kräfte möglich war. Die Teilnahme der Bevölkerung an der Feier war so allgemein, daß alle Straßen, durch welche der Zug nicht ging, wie ausgestorben waren. Das diplomatische Korps war in die Kirche geladen und gab dem Hofe dadurch einigen Anstoß, daß außer den Frauen des schwedischen und des griechischen Gesandten, welche Russinnen und griechischer Konfession sind, meine Frau die einzige anwesende Dame war, so daß von den vielen eingeladenen nur drei erschienen; die andern fanden es entweder zu ermüdend (wir hatten über drei Stunden zu stehn) oder zogen es vor, den Zug aus den Fenstern bei dem dänischen Gesandten anzusehn. Unsre Offiziere vom Regiment der hochseligen Kaiserin tun mit denen der Chevalier-Garden abwechselnd den Wachtdienst am Katafalk, auch der Herzog Wilhelm; bei dem Zuge von Zarskoje her waren sie in die Chevalier-Garde eingeteilt; der Herzog von Mecklenburg trug mit dem Obersten dieses Regiments das Leichentuch, und Rittmeister von Rauch führte die Leibschwadron. Am Sonnabend findet die Beerdigung statt; bis dahin steht der Sarg auf dem Katafalk, und wird täglich Messe gehalten, zu welcher sich der Kaiser jedesmal einfindet. Das Programm der Feier werde ich nach dem Schluß derselben einsenden.

Der Herzog von Ossuna hat die Ernennung zum Botschafter Spaniens schon vor einigen Wochen erhalten, bisher aber, wegen des Ablebens I. M. der Kaiserin und wegen der Trauer noch nicht zu amtlicher Audienz und Anerkennung gelangen können.

Mit der ausgezeichnetsten Hochachtung verharre ich . . .

*118. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung].

20./8. November 1860.

Nach Empfang des h. Erlasses vom 17. Okt. d. Js., die Ausdehnung der Bestimmungen des französischen Handelsvertrages auf die Angehörigen der Zollvereinsstaaten betreffend, habe ich nach mehreren vergeblichen Versuchen Herrn von Tolstoy anzutreffen, welcher noch mit dem Hofe in Zarskoje-Selo wohnt, mit dem Fürsten Gortschakow selbst Rücksprache genommen. Nachdem derselbe sich durch mich versichert hatte, daß die übrigen Zollvereinsstaaten — mit Ausnahme Hannovers — mit ihrer Vertretung durch uns in dieser Angelegenheit einverstanden seien, teilte ich ihm den Inhalt der mir im Entwurf zugegangenen Note mit, und war er damit einverstanden, daß die Sache auf dem von E. E. angedeuteten Wege zum Abschluß gebracht werde. Mit Hannover behielt er sich besondere Verhandlungen vor, welche er, wie es scheint, durch eine von hier nach Hannover zu richtende Anfrage einleiten wird. Ich glaube E. E. Intentionen zu entsprechen, wenn ich mich auf eine Zuziehung der hannoverschen Gesandtschaft zu den Verhandlungen nicht

---

[2]) Prinz Carl, Albrecht Vater und Sohn.

einlasse, und habe die diesseitige Note in Uebereinstimmung mit dem mir zugegangenen Entwurf heute abgefertigt.

Nach den durch den Ukas vom 7./19. Juni cr. für ausländische Gewerbetreibende im allgemeinen bewilligten Begünstigungen ist übrigens die Bedeutung der durch den französischen Handelsvertrag bewilligten Vorzüge eine wesentlich verminderte.

119. Privatschreiben an Minister v. Schleinitz.

20./8. November 1860.

E. E. vermag ich bei der mir durch die Rückreise J. K. Hoheiten der Prinzen[1]) gebotenen Gelegenheit nichts von erheblichem Interesse zu melden. Die Teilnahme der höchsten Kreise war in den letzten Wochen durch die Trauer und die sich daran knüpfenden Feierlichkeiten so ausschließlich in Anspruch genommen, daß in dem politischen Verkehr ein gewisser Stillstand eintrat. Wenigstens äußerlich, während Fürst Gortschakow täglich ein oder mehrere Stunden mit dem französischen Botschafter arbeitet, ohne daß einer von beiden über den Inhalt ihrer Besprechungen etwas verlauten läßt. Vermutlich handelt es sich wieder um eine jener Kombinationen, für welche man von Paris aus die impressionable Lebhaftigkeit des[2]) Fürsten zu interessieren weiß, und bei deren späterem Verlauf im Sande er jederzeit andere Ursachen des Mißlingens als die Unzuverlässigkeit der französischen Vorspiegelungen nachzuweisen sucht. Der Kaiser Napoleon weiß jedenfalls, daß die politischen Ansichten, welche sein hiesiger Botschafter hegt oder zu hegen vorgibt, mit den letzten Zielen der kais. Politik nichts gemein haben, daß aber gerade deshalb der Herzog von Montebello ein nützliches Organ ist, um bei dem Fürsten Gortschakow, oder in Gemeinschaft mit diesem, bei Sr. M. dem Kaiser die Illusion zu erhalten, als ob sich Bedingungen auffinden ließen, unter welchen Napoleon, jeder Anlehnung an England unwiderruflich entsagend, seine Politik in solche Bahnen lenken werde, welche ein friedliebender Kaiser von Rußland ehrlich mit ihm wandeln könne, ohne den eignen Traditionen und Gefühlen untreu zu werden. Diesen Stein der Weisen glaubte man zu verschiedenen Zeitpunkten dieses Jahres, und schließlich vor Warschau, ziemlich sicher zu haben; aber auf dem italienischen wie auf dem orientalischen Gebiete fand es sich jedesmal, daß die Wege, welche der Fürst und der Herzog gemeinschaftlich angebahnt hatten, und welche der Kaiser Alexander einzuschlagen veranlaßt wurde, zu keinem Ziele führten. Fürst Gortschakow ist, bei aller sanguinischen Einbildungskraft, zu scharfsinnig, um nicht zu wissen, daß er durch den Botschafter weder die intimsten Gedanken der napoleonischen Politik erfahre, noch auf dieselbe wesentlichen Einfluß üben kann. Ich nehme vielmehr an, daß er, ebenso wie Napoleon, den Nimbus von Ehrlichkeit und Konservatismus, welche die Person des Herzogs um sich verbreitet, für ein geeignetes Hilfsmittel hält, um das Mißtrauen zu überwinden, mit welchem die französische Politik den Kaiser Alexander erfüllt hat, und daß er sich durch die bisher mißlungenen Versuche von Erneuerung derselben nicht abschrecken läßt. Es steht abzuwarten, wie lange Kaiser Alexander die Fortsetzung dieser Experimente zulassen wird. Bisher findet der Minister Sr. M. eine Operationsbasis in der Tatsache, daß beide Kaiser, wenn auch

[1]) Vgl. Anmerkung 2 zu Nr. 117.
[2]) Vorlage irrig: der

aus sehr verschiedenen Beweggründen, Gegner der italienischen Einheit sind, ohne gegen dieselbe direkt einschreiten zu wollen. Aber diese gemeinsame Abneigung gegen die Ergebnisse der italienischen Bewegung bildet schwerlich ein hinreichend starkes Bindemittel, um auf positivem Gebiete den einen in die Wege des andern zu ziehen und eine Verständigung über die zukünftige Gestaltung Italiens oder des Orients oder über die damit zusammenhängende Stellung England gegenüber zu ermöglichen.

Von Wien ist keine weitere Auslassung über die Warschauer Vorlagen hierher gelangt, und Fürst Gortschakow versichert, daß Oesterreich über dieselben direkt in Paris unterhandle. Ein andrer wohleingeweihter Diplomat behauptet sogar, daß Graf Rechberg die Bestrebungen seines Vorgängers nach Anlehnung an ein westmächtliches Bündnis wieder aufzunehmen suche. Nun ist zwar dieses „Bündnis" an sich von problematischer Existenz, und eine Verständigung Oesterreichs mit Lord John Russells Ansichten über italienische Volkssouveränität kaum denkbar; wie ich indessen Gr. Rechbergs Leidenschaftlichkeit kenne, halte ich bei ihm auch die ungereimtesten Experimente und Berechnungen für möglich, falls er nur von Warschau die hinreichende Dosis von Galle gegen Rußland resp. Preußen mit nach Hause gebracht hat.

Graf Stackelberg und Balabine sind noch hier. Ersterer tadelt, daß man sich von Frankreich zum Bruch mit Sardinien habe verleiten lassen, und meint, daß man früher oder später wieder anknüpfen werde, ohne eine Genugtuung für die von Rußland vertretenen Prinzipien erlangt zu haben. Er glaubt nicht an die Möglichkeit, die rechtmäßigen Fürsten Italiens, Neapel eingerechnet, in dauerndem Besitz zu erhalten, wenn es auch gelänge sie gewaltsam wieder einzusetzen. Von Napoleon nimmt er an, derselbe rechne darauf, daß die Einheit Italiens durch inneren Zwiespalt oder durch Krieg mit Oesterreich zu Fall gebracht und dann für Frankreich die Zeit kommen werde, neue Fortschritte seiner Macht zu versuchen, eher im Süden durch müratistische Pläne, als im Norden. Von einer analogen Besorgnis geleitet, werde Viktor Emanuel die Einnahme Gaëtas nicht beeilen wollen, weil er voraussehe, daß nach derselben die Agitation zum Angriff Venedigs mit erneuter Kraft auf ihn eindringen werde.

Graf Thun ist, wegen ansteckender Krankheit in seinem Hause, noch immer in Quarantäne. Der Herzog von Ossuna hat seit seiner Ernennung zum Botschafter zwar eine Audienz bei Sr. M. gehabt, die Veränderung seiner Stellung ist aber noch nicht bekanntgegeben. Die Ernennung Lord Bloomfields zum Botschafter in Wien überrascht hier, und wird als Symptom der Annäherung an Oesterreich und einer Aenderung der englischen Politik, wenigstens in betreff Venetiens, aufgefaßt.

Ueber die stattgehabten Trauerfeierlichkeiten berichte ich nicht, da außer den höchsten Herrschaften und deren Gefolge, welche aus eigener Wahrnehmung und mündlich, besser als ich, Sr. K. H. dem Regenten Nachricht geben werden, auch der Historiograph und Hofrat Schneider, wie ich äußerlich vernehme, als Berichterstatter hergesandt ist.

Die Schiffahrt ist seit drei Tagen wieder in vollem Gang, und die Eisenbahn bis Dünaburg gestern, ganz heimlich möchte man sagen, in Betrieb gesetzt worden, nachdem dieser lange ersehnte Moment Monate hindurch wegen frivoler Bureau-Streitigkeiten unterblieb, hinter denen man den Mangel an ausreichenden Trinkgeldern für hohe Beamte vermutete. Mit der ausgezeichnetsten Hochachtung verharre ich . . .

120. Bericht vom 24./12. November 1860 an Minister v. Schleinitz, betr. die eingetroffenen österreichischen Mitteilungen über die Warschauer Vorlagen. Gortschakows Wort: „L'entrevue de Varsovie a été un coup d'olivier dans l'eau." Umschlag der Stimmung des Zaren seit Warschau durch Einwirkung der nationalrussischen Partei. Dem Fürsten Gortschakow ist dies nicht unangenehm. Erschütterung der Stellung des Grafen Kisselew. Sendung des Generals Cutrofiano. Angeblicher Rat Gortschakows an diesen. Royalistische Strömungen im Königreich Neapel. — Vgl. Raschdau I 177 ff.

121. Privatschreiben an Minister v. Schleinitz.

30./18. November 1860.

Verehrtester Freund und Gönner. Croy reist morgen ab, und ich gäbe ihm gern einen politischen Bericht mit, aber es fehlt mir an jeglichem Stoff dazu; ich kann aus einer mageren Konversation, die ich heut mit Gortschakow hatte, nichts weiter als den Inhalt des dürftigen Berichts über Donaufürstentümer entnehmen, der hierbei erfolgt. Auch bei andren Gelegenheiten, die ich in dieser Woche hatte, meinen ministeriellen Freund zu sehen, sagte er mir, daß nichts vorläge, was der Mitteilung wert sei. Damit steht es einigermaßen in Widerspruch, daß er in demselben Atem über die täglich wachsende Geschäftslast klagt. In der Tat ist er von vielem Sprechen heiser, und da er sich von den täglich stattfindenden Ministerialsitzungen wegen der Bauernfrage zurückhält, so muß ich den angegriffenen Zustand seiner Luftröhre ausschließlich auf Rechnung des französischen Botschafters setzen, mit dem er nach wie vor alle Tage konferiert. Mitunter affektiert er auch mit gelungener Mimik eine tonlose Heiserkeit und ruft auf Grund derselben mein Mitleid an, nachdem sein Sekretär mir soeben gesagt hat, qu'aujourd'hui il a l'organe parfaitement sonore, und ich mich schon auf der Treppe von der Richtigkeit dieser indiskreten Mitteilung habe überzeugen können. Kurz, er hat zwar sehr viel zu tun, aber mir nichts mitzuteilen. Ich habe diese Zeit benutzt, um mich mit Stackelberg, Balabine, dem Brüsseler Orlow, welche noch hier verweilen, und mit jüngeren Arbeitern des Ministeriums bekannt zu machen, von denen besonders Baron Jomini die rechte Hand des Ministers ist. Wenn letzterer französisch gesinnt ist und nach Pariser Beifall dürstet, so sind jene Herren ohne Ausnahme und ohne Reserve, nach unsrer Elle gemessen, revolutionär, Italianissimi, Nationalitätsfanatiker für In- und Ausland. Ich finde überhaupt hier in Zivil und Militär, bei alt und jung, mit Ausnahme der näheren Freunde des alten Nesselrode, niemand, der nicht für Garibaldi und die italienische Einheit das Wort führte, der nicht laut über die hiesige Regierung und die Apathie des Kaisers klagte und nicht die Nationalität als erste Grundlage staatlicher Berechtigung behandelte. Gortschakow erscheint dagegen wie ein vermittelndes Glied, welches die Kluft zwischen den Anschauungen des Kaisers und denen der öffentlichen Meinung überbrückt. Wenn er abginge, so gehörte eine sehr energische Widerstandskraft des Kaisers dazu, wenn das Steuerruder nicht in Hände gelangen soll, die noch weiter als bisher von allem ablenken, was man hier deutsche Einflüsse nennt. Die Vorliebe für Frankreich ist nicht allgemein; man stößt auf heftige Gegner Napoleons, vom liberalen Standpunkte aus; dagegen sympathisiert alles mit Italien, mit Ungarn und viele selbst mit deutschen

Nationalbestrebungen. Eine neue Erscheinung ist das Tragen des russischen Nationalkostümes in den höheren Ständen, wie in Ungarn; man sieht im Theater elegante Herren in blauen oder grünen Samtpelzen, mit sogenannten Bojarenmützen (wie die unsrer Gardehusaren, mit Pelz). Die Geistlichkeit begünstigt die nationalen Regungen, und der Graf Stroganoff, der Vormund (Kurator) des Thronfolgers, dessen Einfluß am Hofe steigen soll, und der als eventueller Ministerkandidat genannt wird, hat seine Wirksamkeit mit der Entlassung des Hofrats Grimm, des deutschen Erziehers Sr. K. H., begonnen. Er hat sein Verlangen damit motiviert, daß ein zukünftiger Kaiser le plus russe des Russes sein müsse, und daß es in Frankreich nie geduldet werden würde, den Thronerben durch Ausländer erziehen zu lassen. Einigen der hiesigen Nationalitätsschwärmer habe ich die Frage vorgelegt, wie sie sich mit Polen abzufinden gedächten, wenn sie die Nationen allein als staatlich berechtigt anerkennen. Die Antwort war, daß es in Rußland so gut wie keine Polen gäbe; die westlichen Provinzen seien von litauisch sprechenden Russen und im größeren südlichen Teil von russisch sprechenden Ruthenen griechischer Konfession bewohnt, daneben allerdings von einer Anzahl polnischer Edelleute, als fremden Grundherrn. Eine wirklich polnische Bevölkerung von etwa drei Millionen existiere nur längs der Weichsel im Königreich; die könnten sich immerhin selbständig organisieren, besonders wenn Rußland dafür die östliche, ruthenisch-griechische Hälfte Galiziens erhielte. Ethnographisch ist die Behauptung annähernd richtig, wenn auch nicht in der Vollständigkeit. Es sind alle diese Wahrnehmungen für den Augenblick ohne praktische Bedeutung an sich; aber die Stimmung, auf welcher sie beruhn, ist eine allgemeine durch alle Stände; sie übt auf die Regierung einen Druck, der letztre von Deutschland, wenigstens von dessen dynastischen Interessen, mehr und mehr entfremdet, und dieser Druck wird mit zunehmender Freiheit der Presse stärker werden. Für Rußland selbst verlangt und erwartet jeder, der nicht gerade ausschließlich von seinem Amt lebt, nach Erlaß der Bauerngesetze irgendeine verfassungsmäßige Form der Beteiligung des Volkes, und namentlich der höheren Schichten, an der Regierung des Landes; die Gemäßigten mit Maßen; aber man hört Stimmen, die an den Konvent erinnern und den Standpunkt der Girondisten schon überwunden haben. Man spürt die Tätigkeit von Wühlern, welche kein Mittel vernachlässigen, um Mißstimmung gegen den Hof und das kaiserliche Haus bis in die untersten Volksschichten zu verbreiten. Die nächste Umgebung des Kaisers ist leider nicht rein von Elementen, welche die übelsten Anhaltspunkte für dergleichen gewähren, und deren Handlungen, sowie die Verantwortung für den ganzen Augiasstall amtlicher Mißbräuche, künstlich dem Kaiser zugeschoben werden, dessen mildes Herz ohne Zweifel für manche ihm bekannte Personen zu nachsichtig ist, dessen ehrliches Streben nach Besserung der Dinge sonst aber selbst von denen anerkannt wird, die ihm aus der Erfolglosigkeit desselben einen Vorwurf machen. Den armen Leuten, selbst den gemeinen Soldaten, wie man sagt, rechnet man die Geldausgaben des Hofes, die Bauten für die Großfürsten, die Häuserankäufe für die jüngsten Söhne des Kaisers, den Verbrauch bei Hofe vor, und vergleicht damit ihre Armut. Leute in hohen Stellungen, durch Amt und Geburt, sprechen mir von Revolutionen als von Dingen, die wohl möglich wären, sie aber eigentlich wenig angingen, sondern nur den Kaiser beträfen, so daß es keinenfalls scheint, als ob sie in Verteidigung des Throns ihr Leben einzusetzen gedächten. Nun hat man sich hier zwar jederzeit durch scharfen Tadel in der Konversation für die Unterwürfigkeit entschädigt, die man der amtlichen Gewalt im praktischen

Leben erweist; dabei war aber in früheren Zeiten der gesamte europäische Wind nicht so ungünstig für monarchische Autorität wie heutzutage, und wie besonders seit vier Jahren in Rußland. Vielleicht geht das vorüber wie ein Wechselfieber, vielleicht aber reicht auch ein kleiner und zufälliger Funke hin, hier einen großen Brand anzuzünden. Von Offizieren hört man über Abnahme der Disziplin unter den Soldaten klagen und den Krieg als nötig bezeichnen, wenn nicht schlechter Geist einreißen soll. Bekanntlich sind es nicht gerade die besten Subjekte, die hier zum Militär abgegeben werden; sie sind schlecht bezahlt, hungern und betteln nicht selten und wissen sehr genau, wie sie von höheren Offizieren und Beamten betrogen werden und von ihrer Armut das gute Leben jener bezahlen. Für Wühlereien, die zur Selbsthilfe auffordern, ist da ein fruchtbares Feld. — Schlözer ist einige Wochen hindurch krank gewesen, und dadurch für mich die Arbeitslast recht erheblich; Croy denkt zwei Monat auszubleiben, und hoffe ich die Lücke, die er läßt, decken zu können, da Schlözer wieder im Gang ist. Das eigentliche Bedürfnis der hiesigen Gesandtschaft wäre ein praktisch und aktenmäßig routinierter Regierungsassessor oder Jurist, der in seinem Fache gut französisch schreibt; ich weiß wohl einen sehr geeigneten, aber ich bekomme ihn doch nicht![1]) In meinem Hause geht es Gott sei Dank wohl, trotz 15 Grad Kälte. Wir verbrennen täglich ein Wäldchen in den riesigen Oefen. Aus den Zeitungen sehe ich, daß auch Sie wieder ganz hergestellt sind, und wünsche von Herzen Glück dazu. Unser junger Prinz[2]) ist noch hier; er hat sich gegen seinen Vetter Michael ganz offen über seine Abneigung gegen das Heiratsprojekt[3]) ausgesprochen, welches die Damen der kais. Familie ihm nahegerückt hatten.

Mit der aufrichtigsten Verehrung und Ergebenheit der Ihrige.

*122. Bericht an Minister v. Schleinitz.

8. Dezember/26. November 1860.

Die Absendung von moldau-walachischen Offizieren zum sardinischen Heere und von Studenten aus den Donaufürstentümern nach den italienischen Universitäten hat bei dem kais. Kabinette, nachdem es von diesen Schritten vergeblich abgeraten hatte, eine lebhafte Verstimmung hervorgerufen. Dieselbe hat ihren Ausdruck in zwei an den Generalkonsul v. Giers gerichteten und zur Mitteilung an die fürstliche Regierung bestimmten Depeschen gefunden, welche an Derbheit nichts zu wünschen übrig lassen. In der letzten derselben werden die Wohltaten und der Schutz hervorgehoben, welche die Donaufürstentümer jederzeit von Rußland empfangen haben, und wird demnächst das Bestreben, eine selbständige auswärtige Politik treiben und dieser obenein eine revolutionäre, auf die unter österreichischem Szepter lebenden Rumänen berechnete Richtung geben zu wollen, in scharfen verweisenden Ausdrücken getadelt. Ein Bericht des Herrn v. Giers, welchen ich bei dieser Gelegenheit gelesen habe, schildert die bedenklichen Verzweigungen, welche die unionistischen Bestrebungen rumänischer Nationalpolitik nach Siebenbürgen und der Bukowina hin gewonnen haben, hebt aber als beruhigendes Moment hervor, daß Fürst Cusa selbst, ohne

[1]) Wen B. meint, kann ich nicht feststellen.
[2]) Prinz Albrecht von Preußen.
[3]) Ueber dies Projekt ist anscheinend nichts Näheres bekannt. Der Prinz Albrecht heiratete am 19. April 1873 die Prinzessin Marie von Sachsen-Altenburg.

es offen eingestehen zu dürfen, diesen Tendenzen und jeder weiteren Verschmelzung beider Fürstentümer entgegenarbeite, weil er von dem Gelingen dieser Bemühungen das Ende seiner Herrschaft befürchte, indem er voraussieht, daß die rumänische Nation demnächst zur Wahl eines erblichen Herrschers aus einem der europäischen Fürstenhäuser würde schreiten wollen.

Dem Berichte lag eine Abschrift des amtlichen Schreibens bei, welches die fürstliche Regierung auf diplomatischem Wege an die sardinische gerichtet hat, um die Aufnahme der rumänischen Studenten auf italienische Universitäten, welcher auch ohne eine solche Demonstration schwerlich etwas im Wege gestanden haben würde, nachzusuchen. Der Hauptinhalt dieses Aktenstückes besteht in der Erklärung und dem Nachweise, daß die Rumänen lateinischer Abkunft und somit Stammgenossen der Italiener seien und deshalb das Bedürfnis hätten, ihren politischen Zusammenhang mit den übrigen lateinischen Brudervölkern zu beleben.

In dieser Neigung zur Apostasie von der gräkoslawischen Richtung, welcher bisher die Donaufürstentümer zugezählt werden, dürfte vornehmlich der Anstoß zu der Ungunst liegen, mit welcher augenblicklich die Regierung des Fürsten Cusa hier angesehen wird. Dazu kommen die bekannten Streitigkeiten wegen der geistlichen Güter, deren Wendung hier den Wunsch hervorgerufen hat, daß die damit beschäftigte Kommission ihren Sitz nach Konstantinopel verlege.

Die Verkommenheit der griechischen Geistlichkeit in der Türkei und die Zerwürfnisse innerhalb derselben, welche durch die skandalösen Auftritte bei der jüngsten Patriarchenwahl öffentlich erkennbar wurden, machen in den hiesigen orthodoxen Kreisen natürlich einen peinlichen Eindruck, welchem der Hintergedanke folgt, daß die griechische Kirche in ihren türkischen Provinzen, wenn sie vor der Auflösung bewahrt werden soll, aus Rußland Elemente der Gesundheit beziehen muß. In den durch die englischen Konsuln behufs der beabsichtigten Reformvorschläge gesammelten Materialien wird die Verderbtheit und Roheit des griechischen Klerus in einer Weise geschildert, welche Fürst Labanow mit Bedauern — wie ich aus einem seiner Berichte entnehme — in der Hauptsache als wahrheitsgetreu anerkennt.

*123. Telegramm an Minister v. Schleinitz.

8. Dezember/26. November 1860.

Nachdem von Paris Andeutung eingegangen, daß man der Zuziehung Sardiniens zur Konferenz in Konstantinopel[1]) nicht wohl entgegentreten könne, ist von hier aus nach Paris geantwortet, daß der Pariser Vertrag keine dergleichen Ansprüche Sardiniens begründe, vielmehr Einmischung in innere Angelegenheiten der Türkei untersage, daß Sardinien auch weder von Fürst Gortschakow im Mai d. J.[2]) noch in der Kommission wegen Syriens zugezogen und seinen Anspruch nur auf Stellung als sechste Großmacht gründen könne; ob Frankreich solche Stellung befürworten wolle?

---

[1]) Internationale Konferenz wegen innerer Reformen in der Türkei.
[2]) Vgl. S. 145.

*124. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.]

8. Dezember/26. November 1860.

Der Fürst Labanow hat aus Konstantinopel in Veranlassung des Zirkularschreibens, welches der dortige englische Botschafter wegen der einzuführenden Reformen an seine Kollegen gerichtet hat, einen Bericht erstattet, den mir der Fürst Gortschakow gestern zu lesen gab. Ich setze voraus, daß das Zirkularschreiben Sir Henry Bulwers E. E. durch den Grafen Goltz bereits bekannt ist. Der Fürst Labanow sagt, daß die englischen Konsularberichte, auf welche dasselbe Bezug nimmt, mit den durch russische Agenten eingezogenen und von englischer Seite bisher so vielfach bestrittenen Nachrichten über die Reformbedürftigkeit der Türkei nunmehr in allen wesentlichen Dingen übereinstimmen. Wenn man hier nicht ohne Genugtuung hervorhebt, daß die jetzigen Vorschläge Englands weit über die Anregungen hinausgehen, welche Rußland im Mai d. J. gegeben hatte[1]) und welche in England so übel aufgenommen wurden, so fehlt es höchsten Ortes nicht an bitteren Aeußerungen darüber, wie es hinreiche, daß Rußland sich einer noch so gerechten Sache annehme, um die europäischen Mächte gegen dieselben einzunehmen, während die gleichen Anforderungen, von England aufgestellt, nunmehr für gemäßigt und für natürlich gehalten würden.

Nach Inhalt seines Berichtes hat Fürst Labanow den Bulwerschen Vorschlägen gegenüber zunächst eine gewisse Zurückhaltung beobachtet und sein Bedauern darüber ausgesprochen, daß sein englischer Kollege alle vorbereitenden Schritte einseitig und ohne Wissen der andern Gesandten getan habe. Man ist hier mit dieser Haltung des kais. Gesandten einverstanden, aber dabei nicht unzufrieden mit dem materiellen Inhalte der englischen Vorlage. Man hat nicht erwartet, daß das Londoner Kabinett so entschieden und ernstlich auf die Reformfrage eingehen werde. Das kais. Kabinett erblickt in dem Zirkular Sir Henrys einen geeigneten Anknüpfungspunkt für weitere Unterhandlungen und hat den Fürsten Labanow beauftragt, sich auf solche, sobald es verlangt wird, einzulassen, hat ihm auch zu diesem Behuf eine ganz allgemeine Instruktion erteilt, durch welche ihm, unter Verweisung auf seine Bekanntschaft mit den Auffassungen des Kaisers, volle Freiheit der Bewegung gelassen wird. Jedenfalls wird er, nach dem Inhalt seines Berichtes zu urteilen, die einseitige Entstehungsart der Bulwerschen Arbeit in allen Punkten, wo es ihm nützlich scheint, geltend machen und dieselbe nicht als amtliche Basis der Verhandlungen, sondern nur als einen Teil des noch von anderen Seiten zu vervollständigenden Materials für dieselben betrachten.

Nach dem Labanowschen Berichte scheint Sir Henry sein Zirkular gleichzeitig und ohne vorgängige Rücksprache mit den übrigen Vertretern der Großmächte dem General Durando mitgeteilt zu haben. Wie ich aus Randbemerkungen von der Hand des Kaisers entnehmen konnte, ist S. M. durchaus gegen die Zuziehung Sardiniens zu den Gesandtenkonferenzen und befürchtet, daß aus dieser von England und — wie es scheint — auch von Frankreich unterstützten Prätension von Hause aus Hindernisse einer gedeihlichen Entwickelung der Sache erwachsen werden. Fürst Labanow schreibt, daß der englische Botschafter persönlich abgeneigt gewesen sei, zur Beteiligung Sardiniens die Hand zu bieten, daß er aber durch den Telegraphen die bestimmtesten Befehle dazu erhalten habe.

[1]) Vgl. S. 85.

Von hier aus hat Fürst Gortschakow, nach Eingang der ersten Nachricht über diesen Inzidenzpunkt, telegraphische Anfragen an die Kabinette der vier anderen Großmächte gerichtet, dadurch unsere und Oesterreichs Uebereinstimmung mit der hiesigen Auffassung konstatiert, von London aber die entgegengesetzte Ansicht erhalten. In Paris hat man dem Grafen Kisselew geantwortet, daß man zwar noch nicht im Besitz hinlänglicher Informationen über die Sachlage sei, daß man indessen nach den Bestimmungen des Pariser Friedens den Ausschluß Sardiniens kaum würde rechtfertigen können. Hierauf hat Fürst Gortschakow in einer telegraphischen Gegenvorstellung die Gründe geltend gemacht, welche ich E. E. gestern gemeldet habe.[2]) Unter denselben hat, meiner Ansicht nach, nur die Bezugnahme auf die Nichtbeteiligung Sardiniens in der syrischen Angelegenheit als Präzedenzfall einiges Gewicht. Daß bei den im Mai d. J. durch Fürst Gortschakow berufenen Zusammenkünften der hiesigen Gesandten Sardinien übergangen wurde, beweist nichts, da die Einladungen einseitig von dem kais. Minister ausgingen und die Zusammenkünfte nicht den Charakter durch die Kabinette beschickter Konferenzen hatten. Die Berufung auf den Pariser Frieden — falls aus demselben wirklich ein allgemeines Verbot der Einmischung in die inneren Angelegenheiten der Türkei hergeleitet werden kann — beweist zu viel, indem dasselbe sich ebensogut gegen alle übrigen Mächte anrufen ließe. Jedenfalls aber ist man hier, und namentlich S. M. der Kaiser, vor der Hand gesonnen, an dem Ausschlusse Sardiniens auch dann festzuhalten, wenn Frankreich sich unumwundener für die englische Ansicht aussprechen sollte. Ob Fürst Gortschakow bei bestimmtester Ausprägung der desfallsigen Divergenz mit Frankreich versuchen wird, die bisher anscheinend sehr festen Ansichten des Kaisers zu modifizieren, lasse ich dahingestellt sein. Er will die Berechtigung zur Einmischung lediglich auf die den Großmächten als solchen inwohnenden Befugnisse gründen und hat deshalb in Paris geltend machen lassen, daß Frankreich sich bisher in keiner Weise für die Aufnahme Sardiniens als sechste Großmacht interessiert habe. Gegen diese Theorie, die Befugnis zur Einmischung in der Türkei lediglich als Ausfluß der Eigenschaft als Großmacht zu behandeln, und von den Berechtigungen, welche der Pariser Frieden unter Zustimmung der Pforte den Unterzeichnern desselben gewährt hat, gänzlich abzusehen, wird sich indes vom Standpunkte Englands manches einwenden lassen.

125. Bericht vom 9. Dezember/27. November 1860 an Minister v. Schleinitz, betr. die Anerkennung des Grundsatzes, daß in Italien Gebietsveränderungen nicht ohne die Zustimmung der Großmächte vorgenommen werden dürften, durch das Tuilerienkabinett. Möglichkeit, daß Frankreich seine Warschauer Vorlagen zurückzieht. Gortschakows Wort: Er habe den letzten Pfeil aus seinem Köcher vergeblich abgeschossen. — Vgl. Raschdau I 181 f., 250 f.

126. Schreiben an Minister v. Schleinitz.

10. Dezember/28. November 1860.

Ein vertraulicher Bericht des Grafen Brassier, den ich mit der letzten Expedition erhielt, tut des Gerüchtes Erwähnung, daß zwischen den drei Kaiserhöfen sich ein Ein-

[2]) Vgl. Nr. 123. Das Telegramm trägt indes dasselbe Datum wie der vorliegende Bericht.

verständnis vorbereite, um ohne Mitwirkung Preußens und Englands die Angelegenheiten Italiens in der Art zu ordnen, daß im Norden eine Restauration im Sinne Oesterreichs, im Süden eine Dynastie Murat hergestellt werde. Ich habe diesen Gegenstand gelegentlich vertraulich im Gespräch mit dem Fürsten Gortschakow berührt. Er sagte, daß er nicht wisse, was zwischen Oesterreich und Frankreich besprochen werde, daß aber der Kaiser sich auf eine Politik ohne, oder gar gegen uns, freiwillig niemals einlassen würde. Rußlands Programm in Italien sei bekannt, und, mit der freilich erheblichen Ausnahme der Dynastie Murat, mit dem obigen übereinstimmend; das Kaiserliche Kabinett habe sich bemüht, wenigstens die vier Kontinentalmächte zu einer ähnlichen Auffassung zu vereinigen, und arbeite noch daran; an prinzipiellen Ausschluß Preußens könne aber in einer Kombination, der Rußland angehöre, nicht gedacht werden. Er würde sich gefreut haben, wenn das oben erwähnte Gerücht einer Verständigung der Kaiserhöfe über irgendein definitives Arrangement in Italien wahr wäre, dann aber auch nicht verfehlt haben, mit Preußen über eine so günstige Errungenschaft in Verhandlung zu treten. Auf der Grundlage einer Dynastie Murat stehe aber kein Verständnis mit Rußland in Aussicht.

Er sprach demnächst von der Möglichkeit, daß Oesterreich nach der Warschauer Zusammenkunft versucht habe, ob und wieweit sich in Paris Boden finden lasse zur Wiederanknüpfung der früheren westmächtlichen Beziehungen Oesterreichs. Frankreich habe vor einiger Zeit den Plan zur Sprache gebracht, den Kaiser Franz Josef zur Abtretung Venetiens gegen eine Entschädigung teils in Geld, teils in Gestalt der türkischen Hinterländer Dalmatiens, mit Ausschluß der Donaufürstentümer, zu bewegen. Rußland habe es abgelehnt, auf dergleichen einzugehen, „weil die Bewohner jener türkischen Provinzen niemals treue Untertanen Oesterreichs werden würden“. Wenn nun in diesen Tagen offiziöse Stimmen aus Oesterreich eine direkte Verständigung zwischen letzterem und Sardinien empföhlen, so könne damit eine Demonstration beabsichtigt sein, vermittelst welcher das Wiener Kabinett auf Deutschland und Rußland wirken wolle, es könne aber auch vielleicht mehr dahinter stecken. Daß Oesterreich Venetien abgeben wolle, sei an sich nicht wahrscheinlich, und eine Entschädigung auf Kosten der Türkei werde von England schwerlich zugegeben werden; näher schon liege die Möglichkeit, daß Oesterreich den Westmächten sage: Garantiert mir einstweilen Venetien, und macht mit dem übrigen Italien was ihr wollt; daß Frankreich alsdann betreffs Neapels, vielleicht auch Etruriens, andre Pläne haben werde, als England, sei zweifellos, und hierin eben werde die Schwierigkeit liegen, auf solcher Basis eine Verständigung zwischen den Westmächten und Oesterreich zu erzielen, falls letzteres überhaupt ernstlich daran arbeite. Jedenfalls scheine hiernach auf dem Gebiete der Konjekturen ein separater Plan der Verbündeten vom 2. Dezember[1]) näherzuliegen, als ein solcher der drei Kaiserreiche.

Der Fürst sagte mir ferner bei dieser Gelegenheit, daß Graf Kisselew gemeldet habe, daß in einer Unterredung, die er mit dem Kaiser Napoleon gehabt habe, die Ansicht zutage getreten sei, als hätten wir, Preußen, in Warschau eine besonders feindliche und koalitionistische Sprache geführt. Da Graf Kisselew die Falschheit dieser Nachricht nicht entschieden genug hervorgehoben habe, so sei er von hier aus angewiesen worden, jenes Gespräch wieder aufzunehmen und auf das bestimmteste zu erklären, daß solche Angaben

[1]) Gemeint ist die am 2. Dezember 1854 zu Wien von Oesterreich mit England und Frankreich geschlossene Konvention.

vollständig aus der Luft gegriffen seien, und entweder auf Mißverständnissen oder auf der berechneten Absicht beruhten, Preußen und Frankreich gegeneinander in Spannung zu erhalten.

Daß sich in Italien zwischen den sardinischen und französischen Truppen, überall wo sie in Berührung kommen, eine steigende Gereiztheit fühlbar macht, wird durch hier eingehende russische Nachrichten und auch durch Aeußerungen des französischen Botschafters bestätigt.

Eine Rede, welche Fürst Cusa gehalten hat, macht hier im Ministerium neues Aufsehen und vermehrt die Entrüstung über das dreiste Treiben der dortigen Regierung. Gortschakow sagt darüber: Couza se pose en Romulus des Roumains, et il parle le style des bulletins du premier Napoléon; il faut que Cavour ait bien soufflé dans cette vessie pour l'enfler à ce point; ces gens là oublient tout-à-fait ce qu'ils sont et d'où il sortent usw.

In betreff der französischen Antwort auf unsre Beleuchtung der Warschauer Vorschläge füge ich meinem heutigen Telegramm nichts hinzu, da die Piece selbst durch einen Kurier heut an Budberg zur Mitteilung an E. E. geht. Der Schreibfehler actuels à posséder statt actuellement dépossédés soll hier in Montebellos Kanzlei beim Dechiffrieren entstanden sein.

Mit der ausgezeichnetsten Hochachtung . . .

127. Privatschreiben an Minister v. Schleinitz.

10. Dezember 1860.

Verehrtester Freund und Gönner. Den verschiedenen amtlichen und halbamtlichen Schreiben[1]) füge ich nur wenige Worte des Dankes für Ihren mit dem Feldjäger erhaltenen Privatbrief[2]) hinzu. Ich befleißige mich in allen dienstlichen Leistungen, Ihnen gegenüber und hier, möglichster Objektivität und Korrektheit im Sinne unsrer anerkannten Politik; in diesen privaten Zeilen kann ich nicht umhin einzugestehn, was Ihnen ja nicht neu ist, daß meine Auffassungen tant soit peu, von den allerhöchsterseits gebilligten abweichen, und zwar nicht nach der Kreuzzeitungs-, sondern wunderlicherweise nach der italienischen Seite hin. Ich würde, wenn wir dadurch nicht etwa in eine Art Spannung mit Rußland geraten, was allerdings eine andre Frage ist, weder für Abberufung unsrer Gesandtschaft aus Turin, noch gegen die Zulassung Sardiniens in Konstantinopel votieren, sondern Sardinien, ohne Ostentation prinzipieller Beteiligung an seiner Eroberungspolitik, doch überall ein freundlicheres Gesicht machen, als wir bisher ihm zeigen. In betreff der *inneren* preußischen Politik bin ich, nicht bloß aus Gewohnheit, sondern aus Ueberzeugung und aus Utilitätsgründen so konservativ, als mir mein Landes- und Lehnsherr irgend gestattet, und gehe grundsätzlich bis in die Vendée, quand même, d. h. auch für einen König, dessen Politik mir nicht gefiele; aber nur für *meinen* König.[3]) In betreff der Zustände aller *andern* Länder aber erkenne ich keine Art *prinzipieller* Verbindlichkeit für die Politik eines Preußen an; ich betrachte sie lediglich nach Maßgabe ihrer Nützlichkeit für

[1]) Vgl. Nr. 124—126.
[2]) Vom 30. November 1860. Vgl. Briefwechsel mit Schleinitz Nr. 44.
[3]) Vgl. Brief an Roon, 2. Juli 1861.

preußische Zwecke. Nach meiner Ansicht beschränkt sich die Pflicht eines preußischen Monarchen, Rechtsschutz zu üben, auf die ihm von Gott gezogenen Grenzen des preußischen Reiches; die auswärtige Politik ist nur Mittel, der preußischen Krone die Kraft, den eigenen Untertanen Rechtsschutz gewähren zu können, zu erhalten, zu sichern, zu vermehren, und ich halte dafür, daß wir uns bei Umwälzungen im Auslande nicht zu fragen haben, was in der Sache nach neapolitanischem, französischem, österreichischem Rechte Rechtens sei, sondern daß wir unsre Parteinahme danach einrichten, welche Gestaltung des Auslandes die günstigste sei für die Machtstellung und Sicherheit der Krone Preußen. Das Schwert unsrer Gerechtigkeit kann nicht über die ganze Welt reichen; wenn es in fernen Ländern wirken soll, so schwächt sich seine Wirkung zu Hause. Die Teilnahme für die Durchführung an sich unzweifelhafter Thronrechte ausländischer Fürsten kann uns weder nützen noch stützen; wir stehn auf der eigenen Kraft und fallen mit ihr; daß wir auf legitimen Grundlagen stehn, ist sehr erfreulich, hat aber an sich allein keine Tragfähigkeit. Wenn es uns gelingt, ein erfolgreiches Interesse an dem Geschicke italienischer Fürsten zu betätigen, so werden wir die Satisfaktion haben, die Zahl der im Strom der Geschichte untergegangenen Dynastien für jetzt vor einem neuen Zuwachs bewahrt zu haben; für die Konsolidierung der analogen preußischen Interessen ist damit aber nichts gewonnen, vielleicht sogar eine kleine Einbuße an Sympathie der eigenen Untertanen für die Regierung zu Buch zu bringen. Geht es uns aber wie Cato, daß es victa causa bleibt, die uns gefiel, so haben wir Schaden nach mehreren Seiten hin. Ob die Präzedenzfälle, in denen Dynastien ihren Thron verloren, um einige vermehrt werden oder nicht, das hat auf Festigkeit der Fundamente, auf denen die preußische beruht, nicht den mindesten Einfluß. Wer uns mit dem Argument käme: Ihr habt für die Lothringer und Bourbonen in Italien weder gefochten noch geredet, also dürft ihr auch nicht für euer eigenes Recht streiten, dem werden wir tatsächlich beweisen, daß er sich irrt, indem wir auf ihn Feuer geben. Unser Königshaus und unser Staat wurzeln in dem Boden eines treuen Volkes und eines guten Heeres, und weder die Treue des einen, noch die Güte des andern hat etwas mit der Frage zu tun, ob wir in Italien für die legitimistische Doktrin eingetreten sind oder nicht. Ich kann mich in der Prämisse irren, daß es für Preußen heilsam sei, wenn sich im Süden zwischen Frankreich und Oesterreich ein kräftiger italienischer Staat bildet; aber ich bin von der Wahrheit derselben durchdrungen, und glaube, daß, ebenso wie eine solche Schöpfung die Sicherheit Preußens nach außen fördert, daneben die Gunst, welche wir derselben zuwendeten, einen im großen und ganzen wohltuenden Eindruck innerhalb Preußens und Deutschlands machen, die Uebereinstimmung zwischen Regierung und Untertanen kräftigen würde. Sie sehn, wieweit meine italienische Politik von der der Kreuzzeitung entfernt ist, und ich hoffe, daß Sie diese meine Partei-Felonie nicht verraten und mir die freimütige Darlegung meiner Meinung in diesem schriftlichen Privatgespräch nicht verargen. Ich stehe übrigens unter unsren Junkern mit meiner Auffassung keineswegs vereinzelt; im Gegenteil, die bedeutenderen Kapazitäten unter ihnen[4]) sind meiner Meinung, mit Ausnahme der „Gelehrten“ der „Kreuz-Zeitung“, welche, wie mein Onkel Kleist-Retzow, die Gerlachs und andere, von dogmatischen Grundlagen aus zu politischen Konsequenzen gelangen, welche ich für Fehlschlüsse halte. Sie dehnen die Pflichten des preußischen Königszepters in unnatürlicher Weise auf den Schutz jedweder carlistischen Politik in

[4]) Vermutlich hat B. u. a. Herrn v. Below-Hohendorf im Sinne.

Europa aus und kommen damit praktisch zu dem Ergebnis, daß sie bessere Oesterreicher als Preußen werden, daß sie der Krone Neapel wirksamer dienen als der eignen. Doktrinärs geraten in jeder Richtung auf Abwege, und diese vergessen von Cromwells gutem Spruch: „Betet, but keep your powder dry“, die zweite wichtige Hälfte.

Gortschakow gab mir indirekt zu verstehn, daß von Wien her in Paris Insinuationen über unsre in Warschau zutage getretene Feindseligkeit gegen Frankreich gemacht seien, und tadelte Kisselew, daß er in seiner altersschwachen Unklarheit diesen Irrtum mehr gefördert als zerstört habe. Die Velleitäten Oesterreichs, eine westmächtliche Anlehnung zu nehmen, sind in bestem Stile Schwarzenberg-Buolscher Tradition; aber Frankreich stellt sich schwerlich neben die Scheibe, nach der alle Geschütze der europäischen Nationalitäts- und Liberalitäts-Bestrebungen gerichtet sind, neben das Wiener Kabinett, und zu einer entente à trois, mit England, ist kein Boden in der Gegenwart, wenigstens nicht in Italien. — In der Schwarck-Stieberschen Sache[5]) finde ich, daß die Regierungs-Presse den Dingen zu große Wichtigkeit gegeben hat; daß einzelne Beamte wegen Ausschreitungen im Amt oder taktloser Haltung zur Disposition gestellt werden, ist an sich eine so einfache Sache, wie daß Blätter fallen und andre an ihrer Stelle wachsen; daß die Presse in Zeiten, wo andrer Stoff mangelt, aus solchen Dingen ein großes Strohfeuer anbläst, ist nicht zu verwundern; aber von der offiziösen hätte ich weniger Pathos und vornehmere Ruhe gewünscht. Soeben kommt hier telegraphisch die Nachricht von der Auflösung der Stände in Kassel an; das gibt Wasser auf unsre Kammermühle; meines unvorgreiflichen Erachtens können wir die Leute nicht im Stich lassen, le vin est tiré, il faut le boire; mit dem Kurfürsten zu gehen, wäre, auch ohne die Antezedenzien unsrer Politik in dieser Frage, ein dornenvoller Weg für Preußen. Nehmen Sie diese meine Expektoration, die ich im Moment der Abfahrt der jungen Prinzen[6]) eilig der Feder entfließen lasse, mit gewohntem Wohlwollen auf; mit der aufrichtigsten Ergebenheit der Ihrige.

*128. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Konzept.]

20./8. Dezember 1860.

Nach den aus China hier eingegangenen Nachrichten haben die Verbündeten den rechtzeitigen Friedensschluß[1]) und ihre eigene Rettung aus einer mißlichen Situation vorzugsweise der ebenso entschlossenen als uneigennützigen Vermittlung des Herrn v. Ignatiew zu verdanken, welcher sich allein, nur von sechs Kosaken begleitet, durch die von mörderischem Gesindel jeder Art gefährdeten Zugänge Pekings zu dem als Statthalter zurückgelassenen Bruder des Kaisers begeben und nach achttägiger Verhandlung das Ultimatum der Verbündeten zur Annahme gebracht hat. Außer den früher geforderten 60 Millionen ist noch eine als Entschädigung versprochen, auch sind die Leichen von neunzehn ermordeten Europäern, worunter der Korrespondent der „Times“,

---

[5]) Der Polizeidirektor Dr. Stieber war wegen Ueberschreitung seiner Amtsgewalt zur Disposition gestellt worden. Schwarck war der Name des Oberstaatsanwalts, der die Anklage gegen Stieber erhob.

[6]) Prinz Albrecht d. J. reiste damals nach Berlin zurück. Welcher oder welche anderen Prinzen noch in Frage kommen, ist nicht bekannt.

128. [1]) Friedensschluß der miteinander verbündeten Franzosen und Engländer mit China vom 26. Oktober 1860 zu Peking, durch den der im Jahre 1856 ausgebrochene Krieg beendigt wurde.

ausgeliefert und auf dem Kirchhofe der russischen geistlichen Mission beerdigt worden. Während hier von mancher Seite Ignatiew getadelt wird, weil er den Engländern geholfen und keine Vorteile für Rußland verlangt habe, ist es bezeichnend für die Denkungsweise des Kaisers Alexander, daß er denselben heut mit der Anciennität vom 4. Oktober, dem Tage seiner Ankunft in Peking, zum Generaladjutanten ernannt und mit dem Stanislaus I. Klasse dekoriert hat; beides Auszeichnungen, welche in Rußland einem Diplomaten in dem jugendlichen Alter von 27 Jahren selten zuteil werden. Vielleicht hat der Vertreter Rußlands indessen doch nicht vergessen, bei dieser Gelegenheit auch seiner Regierung in betreff des von ihm verhandelten Grenzvertrages zu dienen; er soll die Chinesen noch besorgter für ihre Zukunft gefunden haben, als die Verbündeten, und wird diese Stimmung nicht unbenutzt gelassen haben. Der Kaiser ist einigermaßen empfindlich darüber, daß die französischen Berichte der russischen Verwaltung gar nicht gedenken, während von England bereits durch den Telegraphen ein verbindlicher Ausdruck des Dankes eingegangen ist.

129. Bericht vom 21. Dezember 1860 an Minister v. Schleinitz: Bericht Budbergs betr. den guten Eindruck französischer Erklärungen zu den Warschauer Vorschlägen in Berlin. Anderer Eindruck in Oesterreich. Oesterreich scheint einen allgemeinen Krieg zu wünschen. Die sich daraus für die Warschauer Vorlagen ergebenden Folgen. Gortschakow hält einen weiteren Schriftwechsel darüber anscheinend begreiflicherweise für zwecklos, namentlich unter dem Eindruck einer Depesche Kisselews, aus der der Fürst einen Widerruf Frankreichs entnimmt. Verhalten Napoleons gegen den König von Neapel. — Vgl. Raschdau I 183 ff. und 252 ff.

130. Bericht vom 21./9. Dezember 1860 an Minister v. Schleinitz, betr. Botschafterernennungen. — Vgl. Raschdau I 186.

131. Privatschreiben an Minister v. Schleinitz.

21. Dezember 1860.

Verehrtester Freund und Gönner. Schon aus dem kleinen Format, zu dem ich greife, sehn Sie, daß ich arm an Neuigkeiten bin; auch der beifolgende Bericht[1]) bringt nichts von Erheblichkeit, und ich würde den Feldjäger kaum mit dieser Expedition geschickt haben, wenn ich nicht hoffte, daß seine Rückkehr nach Gumbinnen für Sendungen hierher erwünscht sein wird. Gortschakow sagt mir, daß eine Mitteilung von Ihnen in betreff der Warschauer Propositionen in Aussicht stände. Dieselben scheinen schließlich im Sande verlaufen zu sollen, und lassen sich auch ohne Oesterreich nicht verwirklichen.

Ich weiß nicht, ob Croy sich einer wichtigen Mission, mit der ich ihn in Kaviar-Angelegenheiten betraut hatte, bei Ihnen mit mehr Umsicht als bei Hofe entledigt hat. Pückler schreibt mir, daß ihm das für die ah. Tafel bestimmte Fäßchen gar nicht zu Händen

[1]) Wohl Nr. 130.

gekommen ist, sondern nur ein Begleitschreiben, und daß er daher die von mir gestellten Fragen, ob das ungesalzene Produkt sich gehalten habe, ob ich mehr schicken solle und ob man auf anderem Wege so viel bezieht als man überhaupt haben wolle, nicht hat beantworten können. Einige Tage Tauwetter reichen hin, um den Kaviar, wie er hier vorkommt, ungenießbar zu machen, er läuft aus und wird fade und säuerlich.

Da ich diese Frage nicht zum Gegenstand eines Immediat-Berichts machen kann und doch wissen möchte, ob es sich lohnt, weitere Sendungen zu machen, ich auch nicht weiß, ob Croy bei Ihnen das betreffende Tönnchen abgeliefert hat, so erlaube ich mir hier wieder ein kleines échantillon beizufügen, obschon ich fürchte, daß es diesmal leichter verderben wird, da das Wetter gelinder geworden ist, 4 bis 5 Grad Frost hier.

Ich habe mit Neid an Ihre Taten in Letzlingen gedacht; soviel ist auf keiner früheren Jagd geschossen worden. Dafür fahre ich aber morgen nach den Ufern des Ladoga, 50 Werst von hier, wo nicht weniger als vier Bären und zwei Rudel Elentiere eingekreist sind. Ich will mir die Jagd nicht durch voreilige Vermutungen über den Erfolg verderben, und hoffe, daß mich Petz nicht beißen wird. Bis jetzt habe ich nur einigen Wolfsjagden beigewohnt, ohne zu Schuß zu kommen.

Von auswärtiger Politik ist hier kaum noch bei Gortschakow die Rede. Die Bauernfrage absorbiert alles Interesse. Die Stimmung des Adels verbittert sich mehr und mehr; der Kaiser soll bei den Beratungen den Ansichten einer liberalen Minorität zuneigen, an deren Spitze Tschewkin, der Eisenbahnminister, steht. Ich bin durch Meyendorff und Nesselrode mehrmals qua Sachverständiger ausführlich über den Gang der Operation in Preußen und über unsre jetzigen ländlichen Zustände vernommen worden. Ebenso in betreff der Brennsteuer, welche an Stelle des jetzigen Branntwein-Monopols treten soll und mit deren Einrichtung bei uns ich als langjähriger Brennereibesitzer allerdings genau bekannt bin. Der bisherige Pachtertrag wird durch keine Art Besteuerung aufzubringen sein, da jetzt ein Wedro, etwa ¾ R. S. an Wert in der Brennerei, zu 8 bis 10 R. S. in letzter Hand verkauft wird.

Die Kammern werden vor Mitte Februar wohl nicht zu praktischen Verhandlungen kommen; bis dahin wird das Schwarck-Fieber wohl etwas nachgelassen haben, und ein neuer Anfall des kurhessischen ist eigentlich erst nach 5 Monaten zu erwarten. Mit aufrichtiger Verehrung und Ergebenheit der Ihrige.

132. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.]

22./10. Dezember 1860.

In der Frage der bäuerlichen Emanzipation erhält sich die Meinung, daß zu Anfang des Monats März ein Ukas publiziert werden wird, durch welchen die Grundzüge der neuen Organisation festgestellt werden. Nach dem, was ich von den Mitgliedern des Komitees[1]) selbst erfahre, ist indes die Meinungsverschiedenheit noch so groß, daß nur die Entscheidung des Kaisers ein Ergebnis wird herbeiführen können. S. M. soll sich bisher den Auffassungen einer kleinen Minorität zuneigen, welcher neben dem General Tschewkin

[1]) Redaktionskomitee für die Bauernfrage.

der Minister des Innern[2]) und einige Staatsmänner der Kategorie angehören, welche von ihren Gegnern als rot-demokratisch bezeichnet wird.

Die streitigen Fragen sind neben der Größe des den Bauern zu gebenden Eigentums hauptsächlich die, ob der Staat mit seinen Geldmitteln die Umwandlung der Verhältnisse erleichtern soll; ob die Beziehungen zwischen Bauern und Edelleuten sofort in der Art gänzlich gelöst werden sollen, daß erstere alle künftig zu leistenden Zahlungen dem Staate entrichten; ob die Polizeiverwaltung künftig den bisherigen Gutsherrschaften verbleiben soll, und ob der Bauer sogleich vollständig freizügig wird.

Alle diese Fragen werden vom General Tschewkin verneint. Er will keine Staatsbeihilfe an Geld gewähren; die Bauern sollen für die Leistungen, mit denen sie sich ablösen, Schuldner der Gutsherren und nicht des Staates bleiben; die Polizei und ebenso die Schiedsämter, welche etwa die Funktionen unserer Generalkommissionen ausüben würden, sollen durch besoldete, teils von der Krone ernannte, teils von den Bauerngemeinden gewählte Beamte versehen werden, und der Bauer soll vorläufig im Interesse des Staates gewissermaßen glebae adscriptus bleiben, um den ihm eigentümlichen Trieb, wandernd seinem Erwerbe nachzugehen, zügeln zu können.

In den beiden letzten Punkten scheint mir die bisher höchsten Orts gebilligte Ansicht vorzugsweise bedenklich. Die schwerste Krankheit des russischen Reiches liegt in dem Heere der schlecht besoldeten und unredlichen Beamten, und es ist unter allen Umständen ein Fehler, Tausende von neuen dergleichen Stellen zu schaffen, welche der Versuchung vorzugsweise ausgesetzt sind. In dem Maße, wie der Bauer an die Scholle gebunden bleibt, wird er auch den Erpressungen dieser Beamten ausgesetzt bleiben.

Die Verstimmung in den Kreisen des Adels spricht sich um so lauter und erbitterter aus, je näher die Entscheidung rückt. Die Fälle, daß die Bauern die Leistungen, welche sie schuldig sind, verweigern, auch da, wo sie ein mäßiges Kopfgeld zahlen, häufen sich, und das Gerücht, daß ihnen die Freizügigkeit nicht zuteil werden werde, hat an verschiedenen Orten verschiedenartige Manifestationen unter ihnen hervorgerufen.

Ich weiß nicht, inwieweit ein Aufstand, welcher in den letzten Wochen in der Gegend von Jamburg stattgefunden hat und nur durch Herbeiziehung von militärischen Kräften aus der Nähe Petersburgs unterdrückt werden konnte, hiermit zusammenhängt, oder aus der Verweigerung gutsherrlicher Leistungen entstanden ist.

Einige Erwartungen knüpfen sich an den Umstand, daß der Graf Panin, obschon an der Spitze der Arbeiten stehend, bisher mit keiner Art von Meinungsäußerung über die streitigen Fragen hervorgetreten ist. Man knüpft daran die Hoffnung, daß er im letzten Augenblick, wenn die bisher einander bekämpfenden Vorschläge ein praktisches Ergebnis nicht liefern, ein eigenes und besseres Programm zur Annahme zu bringen suchen werde.

*133. Telegramm an Minister v. Schleinitz.

24./12. December 1860.

Le cabinet de St. Pétersbourg rejetera tout projet d'établir autorités Turques au Liban, nommément aspiration[1]) de Fouad à Pachalik héréditaire; s'opposera[2]) à l'idée de

[2]) Lanskoy.

[1]) Konzept: aspirations.

[2]) Konzept: s'oppose.

transporter à Constantinople siège des délibérations.[3]) Quant à l'idée de placer prince unique de la famille Maronite[4]) Chéhab à tête de la Montagne, idée favorisée par la France et l'Autriche sous point de vue catholique, le cabinet de St. Pétersbourg y avisera, le prince Gortschakow appelle cette idée objet de discussion, mais évidemment s'y opposera. Il paraît que le cabinet de St. Pétersbourg desirera des Kaimakamis[5]) confessionelles. Le cabinet de St. Pétersbourg va protester contre proposition de suspendre conférence à Constantinople trois mois, le prince Gortschakow dit que seule initiative à laisser à la Porte serait[6]) celle de faire invoquer conference par la Porte Ottomane.

*134. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.]

25. Dezember 1860.

Auf das Telegramm vom 22. c.,[1]) den Libanon betreffend, habe ich in der Hauptsache schon zu antworten mich beehrt.[2]) Fürst Gortschakow ist von den täglichen Verhandlungen über innere Angelegenheiten so in Anspruch genommen, daß er mir erst gestern die erbetene Unterredung gewähren konnte. Die Nachricht, daß Frankreich seine Expedition zurückziehn wolle, bezeichnete er als bekannt, ohne sich auf Erörterungen derselben einzulassen; er schien Zweifel an ihrer Verwirklichung zu hegen. Jede Einrichtung türkischer Verwaltung im Libanon verwarf er, wie überhaupt alle Vorschläge, welche dahin führen könnten, die christliche Bevölkerung abhängiger zu stellen als sie vor den letzten Unruhen war. Er beschuldigte Fuad Pascha, dort ein Paschalik für sich selbst zu erstreben, welches er zu einer erblichen Herrschaft auszubilden hoffe. Ebenso bestimmt lehnte der Fürst die Verlegung der Konferenz nach Konstantinopel ab. Den Plan, das Gebirge unter die Einzelherrschaft eines Fürsten zu stellen, wollte er nicht von Hause aus zurückweisen, sondern als eine Vorlage zu Verhandlungen ansehen, welcher andre zur Seite gestellt werden würden. Die günstige Aufnahme derselben durch Oesterreich nannte er eine Courtoisie für Frankreich mit Berücksichtigung der eigenen katholischen Interessen,

---

[3]) Am 22. Dezember hatte der Minister von Schleinitz an B. telegraphiert: Nous avons reçu communication française sur Syrie du 15 Décembre, Renforts du corps expéditionnaire pas nécessaires; désir de France de le retirer au terme, fixée par convention, donc les commissaires à Beyrouth devraient au plutôt s'occuper de l'organisation future du Liban. On devrait leur poser le principe de maintenir le privilège d'une administration nationale des populations qui a existé avant 1840 et formé base de l'arrangement 1845; par conséquent d'écarter toute tentative de remplacer les autorités choisies dans la Montagne par l'autorité Turque. L'Autriche partagerait cette manière de voir; elle serait même disposée à prendre en considération s'il ne serait possible de revenir au régime antérieur à 1840, en plaçant prince unique à tête de la Montagne. Gouvernement français se prononce, contre l'idee de Porte Ottomane de transporter à Constantinople siège des délibér ations. — Nous désirons connaître manière de voir du cabinet de St. Pétersbourg sur cette communication française à laquelle de notre point de vue nous n'avons pas d'objections à faire.

[4]) Maroniten, christliche Sekte in Syrien.

[5]) Türkische Bezeichnung für die an der Spitze der Livas (Provinzen) stehenden Verwaltungsbeamten.

[6]) Originalentzifferung: sera.

134. [1]) Vgl. Nr. 133 Anm. 3.

[2]) Vgl. Nr. 133.

indem die Familie Schehab, auf welche das Pariser Kabinett sein Augenmerk zu diesem Zwecke gerichtet habe, maronitisch-katholisch sei. Der Gedanke finde seine Stütze in den Erinnerungen an das gute Regiment, welches von Emir Beschir, aus der gedachten Familie, gehandhabt worden sei. Man vergesse aber dabei, daß nur die ausgezeichneten persönlichen Eigenschaften dieses Häuptlings, nicht aber ein etwa in noch vorhandenen Verhältnissen wurzelndes Herrscheransehn der Familie Schehab, die Grundlage der damaligen befriedigenden Zustände gewesen seien.

Mit eignen Vorschlägen wollte der kais. Minister noch nicht ans Licht treten; er sprach sich auf weitere Frage nach seiner persönlichen Ansicht, für die Einrichtung abgesonderter Kaimakamien einer jeden Konfession aus, um auf diesem Wege die Interessen der zahlreichen griechischen Christen zu wahren. Er wünschte indessen nicht, daß ich diese seine Ansicht schon als feststehend betrachten und nach Berlin melden möge.

Er drückte dann sein Befremden darüber aus, daß der englische Botschafter jetzt die von ihm selbst angeregten Konferenzen in betreff allgemeiner Reformen in der Türkei um drei Monate vertagen wolle, damit die Pforte nochmals die Initiative ergreife. „Cest un plat dont nous venons de manger", sagte er; „unter diesem selben Vorwande ist die Abhilfe nun schon seit dem Frühjahr verzögert worden, und der einzige Erfolg dieses Systems ist gewesen, daß die Lage der Christen sich infolge der Reise Kiprislis notorisch verschlimmert hat. Die Enttäuschung der Hoffnungen, welche die christliche Bevölkerung gehegt hatte, bringt sie zur Verzweiflung und wird sie zur Selbsthilfe treiben, sobald sie sehen muß, daß die Mächte zu neuen Verschleppungen die Hand bieten. Nur die schleunige Eröffnung der Konferenzen wird es vermögen, neue Aussichten auf erträgliche Zukunft zu gewähren und gefährliche Bewegungen zu verhüten."

Die einzige Initiative, welche man unter diesen Umständen der Pforte zuwenden könnte, wäre nach der Ansicht des Fürsten Gortschakow die, daß man das türkische Kabinett veranlaßt, selbst die Konferenzen zu berufen. Daß nunmehr auch Frankreich sich den Ansprüchen Sardiniens auf Zuziehung zu den Konferenzen günstig zeigt und die russischen Gegengründe ausführlich zu widerlegen versucht hat, veranlaßte den Fürsten seine Verstimmung darüber auszusprechen, daß das Pariser Kabinett sich mehr als je dem englischen Einflusse hingebe, und wie dieser in Syrien und Konstantinopel sich nicht verkennen lasse, so werde er sich auch bald in den Angelegenheiten Italiens fühlbar machen.

135. Telegramm an Minister v. Schleinitz vom 26./14. Dezember 1860, betr. Stellung Rußlands zur Anfrage des Königs von Neapel, ob er auf Unterstützung seitens Preußens, Rußlands und Oesterreichs rechnen könne. — Vgl. Raschdau I 189 und 255.

136. Telegramm an Minister v. Schleinitz vom 27. Dezember 1860 betr. die Intervention der Mächte in Sizilien. — Vgl. Raschdau I 190 und 256.

137. Bericht an König Wilhelm I.

[Ausfertigung.]

2. Januar 1861/21. Dezember 1860.

Nachdem die im Laufe des gestrigen Tages von E. M. an den Kaiser gerichteten telegraphischen Mitteilungen die Trauerbotschaft, welche in der Nacht hier eingetroffen ist,[1]) schon gestern als nahe bevorstehend erkennen ließen und der Kaiser infolgedessen eine auf gestern angesetzte Jagd hatte absagen lassen, kam heute früh ½10 Uhr der Oberst-hofmeister Iwan Tolstoy zu mir im Auftrage des Kaisers, um Sr. M. Beileid auszusprechen und mir zu sagen, daß der Kaiser mich um 12 Uhr erwarte. Während ich zur Audienz auf dem Schlosse mich befand, hatte der Minister der Auswärtigen Angelegenheiten Fürst Gortschakow zu gleichem Zwecke seinen Besuch bei mir gemacht.

In der Audienz, aus welcher ich soeben zurückkehre, sprach der Kaiser wiederholt und in großer Bewegung aus, wie sehr ihn die schnelle Folge der beiden Todesfälle[2]) in seiner nächsten Verwandtschaft erschüttere, und teilte mir mit, daß der Großfürst Nikolaus in Begleitung des Grafen Stackelberg noch heute nach Berlin abgehen würde, um E. M. den Ausdruck der Gefühle der kaiserlichen Familie zu überbringen und den Trauerfeierlichkeiten beizuwohnen.

Eine Deputation des Regiments des hochseligen Königs[3]) wird morgen aus Moskau erwartet, um ungesäumt nach Berlin abzugehen. Auf kais. Befehl sind die Theater auf drei Tage geschlossen, und außer einer vierwöchentlichen tiefen Trauer des Hofes wird die von der Armee und von dem Regimente des hochseligen Königs anzulegende Trauer noch durch ein besonderes Reglement befohlen werden.

Die Versicherungen der innigen Teilnahme und der Liebe und Verehrung, mit welcher der Kaiser E. M. ergeben ist, fanden im Laufe der Audienz auch auf politischem Gebiete ihren Ausdruck. Ich erlaube mir, einige Details in dieser Beziehung — so weit es die Kürze der Zeit bis zur Abfahrt des Oberstleutnants von Loën gestattet — in einem vertraulichen Berichte an E. M. Minister der Auswärtigen Angelegenheiten[4]) wiederzugeben, und bemerke hier nur alleruntertänigst, daß das Bedürfnis engen Zusammenhaltens gegenüber den Angriffen, welchen die Sache des Rechtes und der Legitimität in in allen Ländern Europas in nächster Zeit ausgesetzt sein kann, von Sr. M. dem Kaiser stärker und unumwundener ausgesprochen wurde als bei irgendeiner der früheren Gelegenheiten, über die ich berichtet habe. Und als ich die Ueberzeugung äußerte, daß im Augenblicke der Gefahr das persönliche Einverständnis und die gegenseitige Zuneigung unserer Monarchen stärker sein werde, als jede andere politische Rücksicht, und auf ein festes Zusammenhalten gegen die den Thronen feindlichen Kräfte mit Sicherheit zählen lasse, sagte der Kaiser in sichtlicher Bewegung: „Darauf können Sie sich verlassen, und Ihr König weiß es ohne neue Versicherung von meiner Seite, daß er auf mich rechnen kann."

Ich zweifle nicht, daß auch der Großfürst Nikolaus mit Mitteilungen in diesem Sinne von Sr. M. beauftragt sein wird.

---

[1]) König Friedrich Wilhelm IV. von Preußen war in der ersten Morgenstunde des 2. Januar 1861 gestorben.
[2]) Am 1. November 1860 war die Mutter des Kaisers gestorben. Vgl. S. 136.
[3]) König Friedrich Wilhelm IV. war Chef des russischen Grenadier-Regiments Pernau.
[4]) Vgl. Nr. 139.

138. Schreiben an König Wilhelm I. vom 2. Januar 1861 anläßlich der Thronbesteigung desselben. — Vgl. Anh. z. d. G. u. E. I 30.

*139. Vertraulicher Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.]

2. Januar 1861/21. Dezember 1860.

Ueber die Audienz, welche ich soeben bei Sr. M. dem Kaiser gehabt habe, vermag ich wegen der Kürze der Zeit E. E. nur eine flüchtige Angabe des Inhalts der kaiserlichen Aeußerungen zu liefern.

Die Stimmung des Kaisers gegen Frankreich und das Gefühl, dem Kaiser Napoleon gegenüber Interessen zu verteidigen zu haben, welche allen legitimen Monarchen gemeinsam sind, trat dieses Mal mit besonderer Schärfe hervor. Ich hatte vor einigen Tagen in Veranlassung eines von E. E. mir mitgeteilten Berichtes des Grafen Pourtalès den Fürsten Gortschakow in vorsichtiger Weise sondiert, wie es von dem hiesigen Kabinette evtl. aufgenommen werden würde, wenn wir für gewisse italienische und andere Eventualitäten mit dem englischen Kabinette nähere Verabredungen eingingen, ohne Rußland bei denselben zu beteiligen. Ich sagte dem Fürsten, daß wir durch die dem Anscheine nach drohenden Ereignisse genötigt sein könnten, uns nach festen Anlehnungen in Europa umzusehen, und wenn wir eine solche bei Rußland nicht fänden, sie bei England entschiedener als bisher zu suchen. Er fragte mich, ob ich von Berlin her irgendeinen Anlaß erhalten hätte, mich in diesem Sinne zu äußern, worauf ich erwiderte, daß ich lediglich aus eignem Antriebe eine persönliche Ansicht ausspräche und dabei vorzugsweise von dem in meiner Stellung natürlichen Wunsche geleitet würde, mir eine bestimmtere Meinung als die bisherige über das Verhalten bilden zu können, welches wir von Rußland zu erwarten hätten, wenn wir durch die weitere Entwickelung der Dinge im Süden und Osten Europas in die dortigen Komplikationen hineingezogen würden. Fürst Gortschakow faßte meine Worte, meiner Absicht gemäß, als einen Ausbruch von Verdruß über Mangel an Vertrauen und Offenheit von seiner Seite auf. Er sagte mir darauf, daß er sehr viel offener in Mitteilungen über seine Absichten für die Zukunft sein würde, wenn er sicher wäre, daß dieselben nicht von England benutzt werden würden, um die Beziehungen zwischen Petersburg und Paris voreilig zu stören und lediglich zur Konsolidierung der Beziehungen zwischen England und Frankreich ausgebeutet zu werden. Wenn wir imstande wären, ein intimeres und zuverlässiges Verhältnis mit England zu gewinnen, so würde er, im vollen Einverständnis mit dem Kaiser, der erste sein, uns und den europäischen Frieden über diese Errungenschaft aufrichtig zu beglückwünschen. Weit entfernt, irgendeine Empfindlichkeit über die Herstellung intimer Verhältnisse zwischen Preußen und England zu hegen, werde der Kaiser vielmehr in solchen eine sehr erwünschte Basis der russischen Politik und der erhaltenden und friedliebenden Tendenz derselben erblicken. Er riete mir daher, und glaube damit den Intentionen des Kaisers vollständig zu entsprechen, daß ich bei E. E. darauf hinwirken möchte, daß von uns jede Chance näherer Verständigung und Verbindung mit England sorgfältig beachtet und nach Möglichkeit gepflegt werde.

Bei der heutigen Audienz sagte mir der Kaiser, daß Fürst Gortschakow ihm von unserer vertraulichen Besprechung Kenntnis gegeben habe, und daß S. M. nichts drin-

gender wünsche, als daß es uns gelingen möge, in England der bisherigen Intimität mit Frankreich entgegenzuwirken und das dortige Kabinett über die Gefahren der Verschwörung aufzuklären, in welche es sich mit dem Kaiser Napoleon gegen den Bestand aller legitimen und monarchischen Rechte des Kontinents einlassen zu wollen scheine. „Ich bin ernstlich bemüht gewesen,“ fuhr S. M. fort, „meine Beziehungen zu England zu bessern und bin es noch. Bisher aber habe ich keine anderen Erfolge erreicht, als Indiskretionen, die von London nach Paris gemacht werden, um dort gegen uns zu reizen. Können Sie England von der jetzigen Intimität mit Frankreich ablösen, gelingt es Ihnen, ein Bündnis mit England zu schließen, so bin ich dabei. In einem französischen Kriege, ohne daß England unser Bundesgenosse wäre, sind wir indessen zur See zu schwach, und es würde sich die ganze unglückliche Situation von 1854 für uns erneuern.“

Ich erwiderte Sr. M., daß ich nicht die geringste Andeutung von Berlin erhalten hätte, auf Grund deren ich über unsere augenblicklichen Beziehungen zu England und die ah. Intentionen in betreff derselben Auskunft geben könnte. Mein ganzes Gespräch mit dem Fürsten Gortschakow sei lediglich aus eigener persönlicher Eingebung hervorgegangen und von mir in der Absicht eingeleitet worden, festere Anhaltspunkte über die Absichten des kaiserlichen Kabinettes behufs meiner Berichterstattung an E. E. zu gewinnen. Diesen meinen Zweck hätte ich insofern erreicht, als aus den Worten Sr. M. hervorginge, daß die Hinneigung zu Frankreich an sich kein Motiv der russischen Politik sein werde, daß Frankreich auch auf eine passive Konnivenz Rußlands zugunsten ungerechter und ehrgeiziger Pläne des Kaisers Napoleon nicht zählen könne, und daß für eine defensive Kombination im Falle des Bedürfnisses die Mitwirkung Rußlands in Aussicht genommen werden könne, sobald die Kombination stark genug sei, um feindlichen Angriffen gewachsen zu sein.

Der Kaiser erwiderte hierauf: „Ihre Annahme ist um so richtiger, als ich täglich mehr Ursache habe, mich über die fast offene Feindseligkeit des französischen Gouvernements, die in den polnischen Umtrieben zutage tritt, zu beklagen. Ich weiß, in welchen Werkstätten in Paris die Uniformen für die polnische Legion Mieroslawskis gearbeitet werden. Der Kaiser Napoleon weiß das so gut wie ich und läßt es geschehen. Ich habe Nachrichten, daß französische Agenten Serbien und die slawischen Provinzen der Türkei bereisen, um die Bevölkerung aufzuwiegeln. Diese letztere Wahrnehmung ist auch durch englische Agenten in der Weise gemacht worden, daß ich annehmen darf, sie werde nächstens im englischen Parlamente zur Sprache kommen. Angesichts dieser, ich kann sagen, unter meinen Augen vorgehenden und in betreff Polens vorzugsweise gegen mich gerichteten Umtriebe kann bei mir von Vertrauen oder Hinneigung zu dem Kaiser Napoleon nicht mehr die Rede sein, und wenn ich auch wegen der Ueberlegenheit Frankreichs zur See mein Verhalten von dem Englands wesentlich abhängig machen muß, so können Sie doch hienach versichert sein, daß mir jede Verbesserung der Beziehungen zwischen Ihnen und England, jede Vermittelung, welche durch Preußen zwischen mir und England eingeleitet werden könnte, nur in hohem Grade willkommen sein würde. Ich autorisiere Sie, dies S. M. den König wissen zu lassen, aber ich verlasse mich auch auf Sie, daß diese Mitteilung in einer Weise erfolgt und behandelt wird, welche mich vor Indiskretionen sicherstellt. Die letzteren könnten in diesem Falle gefährlich wirken und die Gefahren vorzeitig heraufbeschwören, welchen ich mit Ihnen vorzubeugen oder zu begegnen wünsche.“

Am Schlusse der Audienz hielt S. M. mich längere Zeit bei der Hand fest, indem er mit großer Wärme beteuerte, daß die Bande des Blutes und der persönlichen Freundschaft, welche ihn von Kind auf an S. M. den König und das ganze königliche Haus knüpften, sich unter allen Umständen als probehaltig bewähren würden (tiendrons bon à toute épreuve).

Ob der Fürst Gortschakow, wenn er uns die Aufgabe stellt, England von Frankreich loszulösen, in den politischen Berechnungen, welche er an dieses politische Ergebnis knüpft, mit den Auffassungen Sr. M. des Kaisers ganz übereinstimmt, ob er nicht lediglich wünscht, daß wir den Platz frei machen sollen, welchen er einnehmen möchte, muß ich freilich dahingestellt sein lassen. Ich kann die Lebhaftigkeit, mit welcher er die von mir hingeworfenen Worte aufnahm und sie zum Gegenstande eines Vortrags bei dem Kaiser gemacht hat, kaum auf Rechnung des Verlangens schreiben, etwaigen französischen Uebergriffen mit unserer und Englands Hilfe fest entgegenzutreten. Er spricht mit großer Bitterkeit über Frankreich, arbeitet aber nach wie vor täglich mehrere Stunden mit dem französischen Botschafter.

140. Privatschreiben an Minister v. Schleinitz.

2. Januar 1861.

Verehrtester Freund und Gönner. Meine Expedition kommt mir soeben von Loën zurück, weil er noch nicht weiß, ob er mitfahren wird und der Extrazug des Großfürsten um zwei Stunden verschoben ist; ich benutze die eine, die mir bleibt, um wenige Zeilen beizufügen.

Der Tod des Königs war eine lange vorhergesehene Erlösung von seinen Leiden, und doch kostet es Ueberwindung, sich mit dem Gedanken vertraut zu sehn, daß die Stelle nun für immer leer ist, die dieses hohe Haupt so lange ich lebe in meinen Vorstellungen ausfüllte. Der Kaiser war sehr ergriffen, gerührt, wie er es leicht ist, und wenn ich von seinen in dieser Stimmung gesprochenen Worten diplomatisch Akt nehmen könnte, so würden sie sich dahin übersetzen: Sobald England zu einer Koalition gegen Frankreich bereit ist, bin ich es auch, schafft euch England an, und ihr habt mich auch. Daß Gortschakow auf meine, als Fühler hingeworfenen Andeutungen, als besorge ich, daß wir uns ohne Rückhalt England in die Arme werfen würden, wenn wir bei Rußland nicht festeren Ankergrund fänden als bisher, daß er, der uns noch in Warschau unsre Hinneigung zu England vorwarf, jetzt mit Vorliebe den Gedanken ergreift, ein preußisch-englisches Bündnis zu schaffen, und, auf Grund eines von mir nur aus rhetorischem Standpunkt in Szene gesetzten Situationsbildes, dem Kaiser Vortrag hält, und auf mich einwirkt, damit ich den Gedanken in Berlin befürworte, beweist mir, daß er mehr damit beabsichtigt, als bloß einen anscheinenden dépit über seine Intimität mit Montebello bei mir zu beschwichtigen. Er persönlich will nur, daß wir Frankreich die Anlehnung an England nehmen und hm das Feld in Paris frei machen. Er schilt dabei, gleich dem Kaiser, heftig über Napoleon; der Kaiser nimmt es damit auch ehrlich; er sprach mir von der „impudence“, mit welcher Napoleon die polnische Verschwörung ihm à la barbe entwickle, und dabei nicht aufhöre, heuchlerische Beteurungen zu machen. Wenn der Kaiser einmal durchfühlt, daß Gortschakow ihn geschickt und unvermerkt, unter stets neuen Vorwänden, von des Kaisers eigenen Zielen

abzulenken weiß, so wird er bis zum Eigensinn selbständig dagegen werden; aber Gortschakow weiß die Gerichte, die er mit Montebello kocht, immer wieder mit einer neuen Sauce zu bedecken, die dem Kaiser mundet, und bisher hält er das Steuer selbständig in der Hand, und das kaiserliche Schiff folgt seinem Druck.

Die Botschafterernennung zwischen hier und Wien ist wieder aufgegeben; es bleibt beim alten; sonst war uns Stackelberg schon bestimmt, und Budberg nach Wien; geht Kisselew ab, so bekommen wir doch wohl Stackelberg; ich halte mehr auf ihn als auf Balabine, er kommt mir ruhiger, leichter zu leben, vor. Balabine hat etwas Cassantes, ein Bedürfnis, scharfe Sarkasmen zu formulieren, gescheit, aber, wie mir scheint, eitler und leicht verletzlicher als Stackelberg; letzterer spricht gut deutsch, der andere fast gar nicht; eine Eigenschaft, die freilich zwei Seiten hat. Stackelberg fürchtet in Berlin den Dualismus mit dem Militärbevollmächtigten. Die Einrichtung hat ihr Aergerliches für den Gesandten, auch mit so vortrefflichen Leuten, wie Loën und Adlerberg sind, denn sie beschränkt den Verkehr des Gesandten mit dem Souverän, bei dem er akkreditiert ist, in empfindlicher Weise, weil alle persönlichen Beziehungen durch den Militär gehen, der wiederum nicht imstande ist, sie politisch so nutzbar zu machen, wie sie sein könnten. Ich würde den Kaiser viel öfter sehen, wenn der militärische Kollege nicht wäre, und kann nicht vermeiden, daß er am Hof überall die Berührungen von mir ablenkt und auch Gortschakow nach Belieben mit ihm ohne mich verkehrt. Dabei ist Loën nicht im mindesten präpotent; mit jemand wie Münster hier, müßte ich das Geschäft schließen. Der militärische Teil der Aufgabe des Militärbevollmächtigten liefert wohl praktisch wenig Ergebnisse.

Der gute Bertolotti wurde vor einigen Stunden plötzlich bei einem Leichenbegängnisse vom Schlage gerührt, und war gleich tot. Als Dolmetscher kann ihn Schiller ersetzen; aber ein anderer Kanzlist ist ein dringendes Bedürfnis, sonst können wir die Arbeit nicht bewältigen.

Ich muß schließen. In aufrichtiger Verehrung der Ihrige.

*141. Telegramm an den Minister der auswärtigen Angelegenheiten.

9. Januar 1861.

Par traité du 14 Novembre la Chine a reconnu frontière tracée par traité [du 28 Mai 1858],[1]) laissant à la Russie côte depuis Amour jusqu'à embouchure Tumen cédant du côté Kokand territoire nord montagne céleste. Concessions importantes de commerce, postes, consulats et autres établissements.

*142. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Konzept.]

9. Januar 1861.

E. E. beehre ich mich in der Anlage ein Exemplar des heutigen Journal de St. Petersbourg zu übersenden, in welchem der am 14./2. November v. J. durch General Ignatiew geschlossene Vertrag abgedruckt ist.

[1]) Das Datum in der Vorlage ausgefallen. Ergänzt aus Nr. 142.

Im Mai 1856 waren zuerst zwischen den Generalen Murawiew und Perowski einerseits und dem chinesischen Militärgouverneur (Amban) andrerseits Verhandlungen eingeleitet worden, welche zwei Jahre später, am 28. Mai 1858, zu Aignut am oberen Amur zur Unterzeichnung eines Vertrages zwischen dem General Murawiew und dem chinesischen Zivilgouverneur (Tsian-Tsian) führten, nach welchem die Grenze beider Reiche im Gebiete des Amur in der durch den neusten Vertrag bestätigten Linie festgesetzt wurde.

Unbekannt mit diesem für Rußland günstigen Abschluß, hatte der General Putiatin, welcher gleichzeitig zu Tien-tsin bei Peking mit den chinesischen Zentralbehörden verhandelte, einen zweiten für Rußland ungünstigen Abschluß gemacht, welcher die Grenzbestimmung am oberen Lauf des Usuri und von da bis ans Meer unbestimmt ließ und von weiteren kommissarischen Untersuchungen abhängig machte. Den Chinesen war bei Eingehung dieses zweiten Vertrages der abweichende Inhalt des wenige Wochen vorher mit Murawiew abgeschlossenen bekannt gewesen, auf welchen Umstand fußend von russischer Seite an dem günstigeren Abkommen von Aignut festgehalten wurde, während von den Chinesen mit formeller Berechtigung behauptet wurde, daß die mit einem Provinzialbeamten gepflogenen Verhandlungen von Aignut, insoweit ihr Ergebnis von dem Abschluß mit der Zentralbehörde zu Tien-tsin abweiche, keine Gültigkeit haben können.

Durch den neuen Ignatiewschen Vertrag ist nunmehr der von Aignut als definitiv bindend anerkannt und tritt danach Rußland in den unbestrittenen Besitz der ganzen Küstenstrecke zwischen der Mündung des Amur und des Tumen-Ula. Ein dem Vernehmen nach sehr guter, dem Winterfrost nicht ausgesetzter Hafen, der von Possiet, südlich der Mündung des Tumen, welchen englische Blätter früher als Gegenstand russischer Begehrlichkeit bezeichnet hatten, bleibt danach in chinesischem Besitz. Indessen sollen die Buchten, welche auf russischen Karten Geren-Salim und Viktoria-Salim genannt werden, mit den davor liegenden Inseln nordöstlich von der Tumen-Mündung ebenso gute winterfreie Häfen gewähren. Der Großfürst Constantin betreibt die Entwicklung der russischen Marine in jenen Gewässern mit besonderer Vorliebe.

Der Artikel II des Vertrages vom 14. November betrifft die Regulierung der Grenze im Nordwesten Chinas. Das dort früher zwischen beiden Reichen streitige Gebiet reichte nicht bis an den See Jessi-kul. Jetzt ist die Gebirgskette, welche im Süden dieses Sees unter dem Namen Thian-Schan-Nen-Lu von Osten nach Westen streicht, als Grenze angenommen und dadurch das russische Gebiet bis auf etwa 80 deutsche Meilen an die Nordgrenze des britischen Indiens gerückt.[1])

143. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.]

9. Januar 1861.

Die Anlagen des h. Erlasses E. E. vom 29. v. M., Nr. 284, österreichische Mitteilungen über die Donaufürstentümer enthaltend, haben mir Veranlassung gegeben, den Zusammenhang zwischen den polnischen Bestrebungen und jenen Bewegungen an der unteren Donau mit

---

[1]) Auf das in dem Telegramm vom selben Tage (vgl. Nr. 141) kurz berührte, ebenfalls am 14. November 1860 zwischen China und Rußland getroffene Handelsabkommen geht B., wie man sieht, hier nicht ein. Er nahm erst später (vgl. Nr. 159) Gelegenheit in einem Bericht an den Minister einige nähere Bemerkungen darüber zu machen.

dem Fürsten Gortschakow und anderen zu besprechen. Der kais. Minister sagte mir, daß er von etwaigen polnischen Bewegungen innerhalb der russischen Grenze unter keinen Umständen etwas befürchte; daß eine gewisse Aufregung sich der Gemüter bemächtigt habe, sei in allen ehemals polnischen Landesteilen bemerkbar. Die einzige Folge davon hierzulande werde aber sein, daß die bisher leer gewesenen Gefängnisse der Festung von Warschau und andern sich wieder füllten, und daß die Regierung, sehr gegen den Wunsch des Kaisers, zur früheren Strenge gegen die Polen zurückkehre. Wenn die Masse der polnischen Bevölkerung wirklich einen Aufstand versuchen wollte, so sei die Ueberlegenheit der Regierung an Truppen, Material und Organisation so unzweifelhaft, daß jede derartige Unternehmung hoffnungslos bleibe. Es sei aber im höchsten Grade unwahrscheinlich, daß irgendeine aufständische Bewegung angeregt werden würde, weil der polnische Adel ebenso gut wisse wie jedermann, daß in einem solchen Falle die kaiserliche Regierung viel mehr Schwierigkeiten haben werde, den Adel gegen die Bauern, als sich selbst gegen beide zu schützen. Insbesondere die bevorstehende Regulierung der Bauernfrage und [die][1]) bekannten Absichten der Regierung in betreff derselben machten jetzt eine solche Wendung der Dinge noch viel wahrscheinlicher als früher. Dieselbe Ansicht habe ich bei Sr. M. dem Kaiser gefunden, mit dem Unterschiede, daß dort die Aeußerungen über die Sache von starken Beschwerden über französische Umtriebe begleitet waren.[2]) Auch in betreff Galiziens glaubt man hier, daß das feindselige Mißtrauen der Bauern gegen den Adel letzteren in Schranken halten werde, und daß in der östlichen Hälfte dieses Königreichs unter der dortigen kleinrussischen Bevölkerung überhaupt russische Sympathien mehr Anklang finden würden als polnische.

Das hiesige Kabinett hat vom Grafen Thun ähnliche Mitteilungen erhalten wie diejenigen, welche uns aus den Berichten des Herrn Eder und des Freiherrn Mescery durch Graf Karolyi zugegangen sind. Dieselben haben hier den Eindruck gemacht, daß sie lediglich zum Behuf der Mitteilung in Berlin und Petersburg ausgearbeitet seien, indem sie in allen Nachrichten über die Bewegung der Revolutionspartei ausschließlich das polnische Element in den Vordergrund stellen, um dadurch die Sache Oesterreichs von Hause aus als eine gemeinschaftliche der drei Mächte erscheinen zu lassen.

Ich habe darauf aufmerksam gemacht, daß derartige Bestrebungen des Wiener Kabinetts ohne Zweifel natürlich, aber auch bis zu einem gewissen Grade berechtigt seien, indem die Festsetzung revolutionärer Gewalten in Ungarn zwar zunächst Oesterreich angehe, wenn sie aber gelänge, in zweiter Linie auch für die polnischen Länder von Bedeutung werden könne. Der Kaiser ist dieser Auffassung sehr zugänglich; Fürst Gortschakow, indem er den Herzog von Montebello als Organ der Absichten des Kaisers Napoleon akzeptiert, scheint aber anzunehmen, daß Frankreich unter keinen Umständen zu dem Mittel greifen werde, den gesamten revolutionären Zündstoff im Osten Europas in Brand zu setzen, und daß jede Bewegung, welche der französischen Hilfe entbehre, sich werde bewältigen lassen.

Bei der Aufmerksamkeit, welche man hier allen Erscheinungen des Pariser Lebens widmet, hat indessen das Verhalten des Kaisers Napoleon zu der Aufführung der Massacres en Syrie[3]) in weiten Kreisen einen der Meinung des Fürsten Gortschakow sehr

---

[1]) ergänzt nach dem Konzept.

[2]) Vgl. Nr. 139 S. 157.

[3]) Kaiser Napoleon wohnte am 29. Dezember 1860 mit seinem ganzen Hofe der Aufführung des stark türkenfeindlichen Stückes „Massacres en Syrie“ bei.

entgegengesetzten Eindruck gemacht. Die latinisierenden Regungen der moldau-walachischen Regierung, die französischen Versuche, die bulgarischen Kirchenstreitigkeiten zum Zwecke römisch-katholischer Propaganda auszubeuten, und die Festsetzung französischen Uebergewichts in Griechenland bilden daneben Erscheinungen, nach welchen sich voraussehen läßt, daß die maritime Bedeutung, welche Frankreich im Mittelländischen Meere erstrebt, und der von Rußland im Gebiete der griechisch-orientalischen Kirche beanspruchte Einfluß früher oder später in feindliche Reibung geraten werden, wenn der Kaiser Napoleon dabei verharrt, in betreff des Mittelländischen Meeres das Programm zu verwirklichen, welches er mir gegenüber im Jahre 1857[4]) als das seinige aufstellte und von welchem ich E. E. bei Gelegenheit mündlich Mitteilung gemacht habe. Als Symptom ist es jedenfalls bemerkenswert, daß außerhalb des auswärtigen Ministeriums die Möglichkeit einer Beschützung der Türkei durch Rußland gegen Frankreich ins Auge gefaßt und besprochen wird; und wenn es gelänge, die durch eine solche Konstellation bedingte Annäherung an England herzustellen, so würde vorzugsweise der Kaiser für eine Politik in dieser Richtung empfänglich sein. S. M. sieht in Lord Palmerston das hauptsächliche Hindernis einer Verbesserung der Beziehungen zu England, und sollte dort ein Kabinettswechsel eintreten, so könnte die fortwährend zunehmende Entfremdung des Kaisers Alexander gegen Frankreich gewiß eine Basis freundlicherer gegenseitiger Beziehungen gewähren und auch hier einen Systemwechsel mit oder ohne Personalveränderung in der auswärtigen Politik herbeiführen.

Für den Augenblick besorge ich freilich, daß der neue Vertrag Rußlands mit China wieder eine wesentliche Verstimmung der öffentlichen Meinung in England hervorrufen wird.

*144. Telegramm an den Minister des Auswärtigen.

26. Januar 1861.

Jusqu'à présent le prince Gortschakow n'a reçu aucune communication de Paris au sujet conférence évacuation Syrie. Il approuve idée conférence, à laquelle la Russie demandera que occupation continue[1]) soit même renforcée, si la France juge convenable, toute considération politique devant se taire devant celle humanité, nouveaux troubles dangereux repos Europe[2]) selon lui inévitables dès départ troupes françaises.[3]) Instruction à Labanoff et réponse pour Vienne dans même sens.

145. Bericht vom 26. u. 27. Januar / 1. Februar 1861, an Minister v. Schleinitz betr. die Ernennung von Botschaftern zwischen Petersburg und Wien und die dadurch bedingte etwaige Veränderung der diplomatischen Vertretung in Berlin. — Vgl. Raschdau II 6 ff.

---

[4]) Bei dem Besuche Bismarcks in Paris im April 1857. Vgl. unten S. 187 und Band II S. 205 ff.

144. [1]) Das Wort „continue" ist in der Vorlage ausgefallen und nach dem Konzept ergänzt.

[2]) In der Originalentzifferung sind die Worte „dangereux repos Europe" irrig aufgelöst: „dans la Syrie."

[3]) Die Auffassung König Wilhelms I. enthält eine eigenhändige Bemerkung desselben (etwa vom 25. Januar) bei den Akten: „Ich glaube, wir müssen durchaus die Sache so nehmen, daß wir die große Verantwortung nicht übernehmen, wenn durch Abzug der Franzosen neues Unglück über die Christen kommt."

146. Bericht an König Wilhelm I.

[Ausfertigung.]

27./15. Januar 1861.

Nachdem mir von E. M. Ministerium der Auswärtigen Angelegenheiten die neuen Creditive zugefertigt worden sind, welche Allerhöchstdieselben die Gnade gehabt haben, mir zu erteilen, habe ich zu deren Ueberreichung eine Audienz nachgesucht und diese sofort auf gestern bewilligt erhalten.

S. M. der Kaiser empfing mich so gnädig wie immer, und wenn vorauszusehen wäre, daß die offizielle Haltung der russischen Politik ihre Richtschnur ausschließlich den persönlichen Gefühlen entnehmen werde, wie S. M. dieselben gegen mich und gegen den General von Lindheim[1]) wiederum ausgesprochen haben, so würde die aufrichtige Innigkeit der Beziehungen beider allerhöchsten Regierungen nichts zu wünschen übrig lassen. Ganz besonders hat mir der Kaiser aufgetragen, E. M. nochmals seinen Dank für die besonders freundliche und herzliche Aufnahme auszudrücken, welche der Großfürst Nikolaus[2]) an Allerhöchstderen Hoflager gefunden hat.

S. M. äußerten, daß sie ihren Gefühlen keinen bezeichnenderen Ausdruck zu geben wüßten, als dieselben durch die Worte „soyons unis" gefunden hätten, welche, wie es scheint, die Devise eines E. M. kürzlich übersandten Andenkens bilden. Ich zweifle übrigens, trotz aller entgegengesetzten Einflüsse, keineswegs daran, daß die Aufrichtigkeit dieses „soyons unis" sich im Falle der Not tatsächlich bewähren würde, wenn auch nicht so rechtzeitig, als unter Umständen zu wünschen wäre.

Daß Rußland in seinem eigenen Interesse eine wesentliche Schwächung Preußens, vor welcher mit Gottes Hilfe E. M. eigne Macht uns außerdem bewahren wird, nicht zulassen könne, darüber sind schließlich alle hiesigen Staatsmänner einig, und selbst Fürst Gortschakow unternimmt es nicht, diesem Axiom, welches ich zu wiederholten Malen ihm gegenüber aufgestellt habe, ernstlich zu widersprechen.

Unter den schwebenden politischen Fragen war es vorzugsweise die dänische, welche augenblicklich den Kaiser mit Besorgnis erfüllte. Das hiesige Kabinett sieht, wie es scheint, in dieser Angelegenheit eine unmittelbarere Bedrohung des europäischen Friedens, als nach meinem alleruntertänigsten Dafürhalten darin liegt. Der Fürst Gortschakow wenigstens wollte gestern schon die einfache Bundesexekution in Holstein als gefährlich für die Erhaltung des Friedens hinstellen. Ich habe ihm und Sr. M. dem Kaiser meine persönliche Ansicht nicht verhehlt, daß eine vom Deutschen Bunde innerhalb seiner Grenzen beschlossene Exekution lediglich eine innere Angelegenheit Deutschlands sei, daß diese Auffassung nach den vorliegenden Nachrichten selbst in Paris geteilt zu werden scheine und daß die Regierung E. M. nach allem, was vorangegangen sei, nicht den Beruf haben könne, der weiteren Durchführung des seit drei Jahren schwebenden Exekutionsverfahrens wegen Holstein hemmend in den Weg zu treten. Wenn dennoch geglaubt werde, daß die Maß-

---

[1]) König Wilhelm I. hatte den Generaladjutanten des verstorbenen Königs, General der Infanterie v. Lindheim, mit der Notifizierung seiner Thronbesteigung nach St. Petersburg entsandt.

[2]) Bei den Beerdigungsfeierlichkeiten für Friedrich Wilhelm IV.

regeln des Bundes den Keim einer Friedensstörung mit sich führen könnten, so lasse sich dieser Gefahr nur dadurch vorbeugen, daß man Dänemark durch energischere Vorstellungen als bisher zur Nachgiebigkeit bestimme. In betreff Schleswigs gab ich zu, daß jede Zwangsmaßregel, durch welche Dänemark zur Erfüllung der von ihm übernommenen Verpflichtung angehalten werden könne, in das Gebiet der internationalen Politik falle und insofern zur Frage von Krieg und Frieden für jede dritte Macht führen könne, welche ihre eigenen Interessen dabei beteiligt glaube. Soviel ich wisse, handle es sich indessen für jetzt nur um die Herstellung rechtlicher Zustände in den deutschen Herzogtümern, nicht aber um einen Zwang zur Erfüllung der vertragsmäßigen Verpflichtungen Dänemarks in betreff Schleswigs. Neben den Argumenten, mit welchen Baron Plessen veranlaßt worden war, den Fürsten Gortschakow auszurüsten, hob der letztere mir gegenüber hervor, daß unsere eigene liberale Presse von ernsteren Schritten in dieser Frage abmahne. Ich machte darauf aufmerksam, daß die Motive, welche dieser Erscheinung zugrunde lägen, mit der holsteinschen Angelegenheit in keinem unmittelbaren Zusammenhange ständen, und daß außerdem die Bundesgenossenschaft, in welche die russische Politik unwillkürlich mit unserer demokratischen Presse gerate, den besten Beweis liefere, daß erstere sich nicht auf dem für S. M. den Kaiser natürlichen Wege befinde.

Da der Fürst Gortschakow mich als einen Vertreter gemäßigter Ansichten in betreff der dänischen Frage kennt, so machte ihm die Bestimmtheit, in der ich mich in bezug auf Holstein aussprach, sichtlichen Eindruck, und versprach er mir, sowohl auf Baron Plessen in dem von mir gewünschten Sinne einzuwirken, als auch in Kopenhagen die zwei Monate, welche jedenfalls verstreichen, bevor ein in Frankfurt zu fassender Beschluß in das Stadium der Ausführung tritt, im Interesse friedlicher Entwickelung zu benutzen.

Neben der dänischen Frage berührte der Kaiser in meiner Audienz nur obenhin die Gefahren der ungarischen Revolution für Polen, indem er wiederholt seine Entschließung zu energischem Einschreiten gegen jede gesetzwidrige Regung und die Hoffnung aussprach, daß innerhalb unserer Grenzen mit derselben Strenge werde verfahren werden. S. M. nahm dabei Gelegenheit, den Zeitungsgerüchten, als ob irgendeine Aenderung der Verfassung des russischen Polens in nationaler Richtung beabsichtigt werde, als gänzlich aus der Luft gegriffen zu widersprechen.

Längere Zeit verweilte der Kaiser bei Besprechung der syrischen Frage, um die Unzulänglichkeit der englischen Reorganisationspläne darzulegen, nach welchen den dortigen Christen eine nachteiligere Lage zugedacht sei als ihre bisherige, und der Pforte wie dem gesamten türkischen Element daselbst durch Ausdehnung ihrer obrigkeitlichen Gewalt gewissermaßen eine Prämie für die verübten Schandtaten gewährt werden solle. Die Räumung Syriens durch die französischen Truppen hielt S. M. für gleichbedeutend mit einer schutzlosen Preisgebung der Christen und zweifelte nicht, daß eine solche das Signal zu neuen und vielleicht stärkeren Grausamkeiten gegen dieselben geben würde.

Ueber die Mitteilungen des Fürsten Gortschakow in betreff dieser Angelegenheiten habe ich mir erlaubt, einen besonderen Bericht[3]) an E. M. Minister der Auswärtigen Angelegenheiten einzureichen.

[3]) Vgl. Nr. 148.

*147. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Konzept.]

27./15. Januar 1861.

Aus den öffentlichen Blättern wird E. E. schon bekannt sein, daß durch einen Ukas vom 16./28. Dezember die Emission neuer verzinslicher Bankbilletts für dieses Jahr zum Belauf von 12 Mill. Rubel befohlen worden ist.

Ich hatte, um hierüber zu berichten, die wirkliche Ausgabe dieses Papiers abwarten wollen. Dieselbe ist jedoch bisher nicht erfolgt. Den nächsten Anstoß zu dieser Maßregel hat der Mangel an hinreichenden Papiergeldvorräten für die Operationen der Bank gegeben, und es ist eine eigentümliche Erscheinung, daß, abgesehen von dem vorhandenen, aber nicht in den Verkehr kommenden Metallgeld, eine Papiergeldmasse von über 700 Millionen nicht ausreicht, um das Zirkulationsbedürfnis des russischen Reiches zu decken. Es ist eine Tatsache, daß selbst im Privatverkehr über die Schwierigkeit der Beschaffung von Papiergeld, besonders in kleineren Appoints, allgemein Klage geführt wird.

Es erklärt sich diese Erscheinung zum Teil aus den geographischen Dimensionen Rußlands und den mangelhaften Kommunikationsmitteln, namentlich aber auch aus der unglaublichen Langsamkeit aller Operationen, bei welchen irgendeine Mitwirkung von Gerichten oder sonstigen öffentlichen Behörden erforderlich ist. Zahlungen und Geldsendungen, welche bei uns in 24 Stunden bewirkt sein würden, bedürfen hier ebenso vieler Tage, und alle Summen, in betreff welcher Prozesse und Vormundschaften schweben oder welche durch die Hände einer Behörde zu laufen haben, sind auf lange Zeit, nicht selten auf ein Menschenalter hin, dem Verkehr entzogen.

Die Schwerfälligkeit des Wechselverkehrs, der Mangel einer geordneten Rechtspflege und das daraus entspringende Mißtrauen berauben den Verkehr der Surrogate für bares Geld, welche in andern Ländern der Privatkredit gewährt. Auch bei ganz gesunden Verhältnissen würde daher Rußland einer viel größeren Summe vom Staate anerkannter Wertzeichen bedürfen als für dasselbe Maß des Verkehrs in andern Ländern erforderlich ist.

Die neuen Bankbilletts sind zunächst bestimmt, gegen unverzinsliche Kreditbilletts ausgegeben zu werden, und die letzteren den Kassen der Bank in größerer Menge als bisher zuzuführen. Nach allem, was ich von Sachverständigen darüber höre, wird das neue Papier gern zum vollen Nominalwerte vom Verkehr aufgenommen werden und wahrscheinlich direkt und durch seine Kupons zum Teil den Mangel einer Geldsorte ersetzen, welche frei aus- und eingeführt werden darf. Von Berliner Bankiers sind deshalb schon Bestellungen auf dies Papier zur Benutzung für reisende Russen hier eingegangen.

Die Erlaubnis zur Ausführung der Kreditbilletts selbst, welche nach meinen letzten Berichten nahe bevorzustehen schien, ist wieder auf neue Schwierigkeiten gestoßen. Man hat im Reichsrat die Frage aufgeworfen, was zu machen sei, wenn demnächst eine fremde und Rußland übelwollende Regierung für 10 Millionen von diesen Papieren aufkauft und auf Grund der bestehenden Gesetze und der auf den Billetts selbst abgedruckten Zusicherungen deren Einlösung durch Metallgeld verlangte. In solchem Falle würde man entweder den Rest der vorhandenen Barbestände von etwa 90 Millionen bald erschöpfen

oder amtlich erklären müssen, daß man die Papiere nicht einlösen kann oder will. Letzteres ist bisher sorgfältig vermieden und die Fiktion der Einlösbarkeit gesetzlich aufrecht erhalten worden. Für die neuen verzinslichen Bankbillets dagegen ist zwar die Amortisation und Zinszahlung in Metallgeld vorgeschrieben, die Verpflichtung zur Einlösung nach Sicht aber abgelehnt.

Von den Kreditbilletts, welche der Bank gegen Ausgabe der neuen Scheine zufließen werden, soll demnächst jederzeit der Ueberschuß, welcher sich in der Bank über deren vorschriftsmäßigen Betriebsfonds von 15 Millionen Rubel anhäufen wird, der Vernichtung übergeben werden. Die Angabe, welche einzelne unserer Blätter bei dieser Gelegenheit machen, daß „die Differenz zwischen Silber- und Papierversprechen mit 20 % zu bewerten sei“, ist, wie die hiesigen Wechselkurse ausweisen, stark übertrieben. Letztere stehen im Durchschnitt erheblich höher als der Berliner Kurs auf hier mit 97 annehmen läßt; sie sind von dem Parikurse nur um wenig mehr als den Betrag dreimonatlicher Zinsen getrennt.

*148. Vertraulicher Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.][1])

27./15. Januar 1861.

Par mon télégramme d'hier j'ai eu l'honneur de porter à la connaissance de V. E. les points essentiels des communications que le prince Gortschakow m'a faites au sujet des affaires de Syrie. Les détails de notre conversation m'ont fait supposer que la divergence qui se manifeste entre les vues des cabinets de Londres et de Paris[2]) n'a rien d'imprévu ni d'inquiétant pour le chef de celui de St. Pétersbourg. Il paraît même que cette question se soit présentée bien à-propos pour lui fournir les moyens de désarmer la critique que sa politique commençait à subir en haut lieu et de vaincre des difficultés plus ou moins sérieuses que ses adversaires avaient su lui susciter. Parmi ces derniers il compte lui-même en première ligne le comte Panin, appuyé de tous ceux qui sont censés appartenir à ce qu'on appelle ici le parti autrichien, épithète calculé a déprécier ceux qu'on en flétrit. Les éléments de l'opposition que rencontre la politique du prince Gortschakow, quoique assez disparates entre eux, seraient dans leur totalité assez forts peut-être pour étayer un système politique plus conforme aux sentiments personnels de l'Empereur, que ne l'est au fond celui qui aujourd'hui se pratique officiellement dans le cabinet de Sa Majesté. Mais pour réussir a cette tâche, il faudrait que ceux qui l'entreprennent eussent à leur tête un chef capable de soutenir la concurrence d'un rival aussi habile que l'est le prince Gortschakow. Celui-ci toutefois ne se cache pas les difficultés dont sa position est entourée, en m'en parlant il se comparait „à un sanglier, détourné et traqué à ne plus lui laisser une issue, et qui soudain s'élance, passe le vautrait et gagne le large.“ Cette similitude, pour peu qu'en la choissant le prince se soit si rendu compte des inconvénients de la situation d'un ragot entre les toiles, porte à croire que la crise dont il vient de triompher, n'ait pas manqué d'être grave.

---

[1]) Das Konzept eigenhändig.

[2]) Am 5. September 1860 war zwischen den Mächten vereinbart worden, daß die syrische Okkupation durch fremde Truppen sechs Monate währen sollte. Frankreich glaubte bei Ablauf dieser Frist indes nicht die Verantwortung für den Abzug seiner Truppen aus Syrien tragen zu können, während Großbritannien auf Innehaltung der Vereinbarung bestand.

Quoiqu'il en soit, il ne pouvait, pour s'en tirer, rencontrer un terrain plus favorable que celui de la question de Syrie. Les rapports des agents russes dans cette province ne laissent pas de doute à l'Empereur, que le renvoi des troupes françaises[3]) y serait immédiatement suivi d'horreurs semblables à celles qui viennent de soulever l'indignation de l'Europe. Le prince Gortschakow a donc eu beau jeu en prouvant à son maître que ce n'est qu'en prêtant l'appui de la Russie aux combinaisons du cabinet des Tuileries, qu'il se trouverait en mesure d'assurer aux chrétiens de Syrie une protection efficace contre les actes de vengeance médités par les Turcs et auxquels les cabinets de Londres et de Vienne se disposent à abandonner leurs corréligionnaires. Les commotions qui doivent naître de l'état de choses où le départ de l'armée française laisserait la Syrie, à l'avis du prince Gortschakow, prendraient des dimensions bien plus vastes que celles qui les ont précédées, vu que tous les sujets chrétiens de la Porte seraient réduits au désespoir, en voyant l'inefficacité d'une protection à laquelle se rattachait leur dernière chance de salut. Les complications qui résulteraient infailliblement de ces événements équivaudraient presque à la certitude d'une guerre européenne. Ces considérations, habilement adaptées aux dispositions pacifiques et aux aspirations généreuses qui animent l'Empereur, auront servi a justifier devant Sa Majesté le système politique dont le prince Gortschakow est le représentant et dans lequel il trouve la base de son pouvoir. Il est très probable qu'au point où en sont les choses, la position du prince cesserait d'être tenable dès le moment où l'attitude officielle de la Russie accuserait la résolution définitive de tourner le dos à la France. Le premier pas dans une nouvelle direction de cette nature entraînerait sans doute un changement de cabinet, de manière qu'en défendant son système, le prince en même temps défend le pouvoir, que l'habitude lui a rendu cher. Pour le coup la situation telle qu'elle se dessine par rapport à l'affaire de Syrie,[4]) vient de mettre à sa disposition des raisons puissantes pour faire comprendre à l'Empereur, combien il y a d'intérêts majeurs qui recommandent à S. M. de cultiver des relations d'intimité dont son ministre est l'intermédiaire indispensable. Comme le prince jouit à-peu-près du monopole de la conversation politique avec son maître, il ne lui faudrait peut-être pas même toutes les qualités persuasives dont il est doué, pour utiliser dans la direction indiquée des faits qui paraîtraient destinés à être autant d'écueils pour le système qu'il poursuit. Par mes rapports antérieurs[5]) V. E. sait, que l'Empereur ne se fait pas la moindre illusion sur la part qu'il doit attribuer aux influences parisiennes dans les conspirations qui se trament en Pologne et sur le Danube. A côté des inquiétudes qui s'y rattachent et en présence de la question de l'émancipation des serfs, la situation intérieure de la Russie n'est rien moins que rassurante, et les prévisions les plus sinistres pèsent sur l'esprit public. Voilà précisément l'ordre d'idées que l'éloquence du prince Gortschakow transforme en arguments pour prouver la nécessité d'être bien avec l'Empereur Napoléon afin qu'il s'abstienne de mettre le feu aux mines qu'il a creusées. On entretient l'espoir de conjurer la tempête en offrant l'encens à l'autel du Génie malfaisant.

Quant à l'affaire de Syrie, je ne soupçonne nullement la sincérité des sympathies que le prince Gortschakow y voue aux chrétiens; ce n'est pas sa faute que la cause de

---

[3]) Vgl. S. 164.

[4]) Ausf. statt l'affaire de Syrie: la Syrie.

[5]) Vgl. Nr. 139 und 143.

l'humanité soit en même temps celle du cabinet dont l'alliance sert de support à sa position ministérielle. Je ne crois pas qu'il se serait associé à la demande de faire évacuer la Syrie, si l'armée protectrice se composait de troupes anglaises ou autrichiennes. A la conférence qui vient d'être proposée,[6]) la Russie défendra chaleureusement la cause des chrétiens tant par rapport à leur protection immédiate qu'à l'organisation qui doit leur garantir l'indépendance dont ils ont joué en vertu des anciens traîtés. Le cabinet impérial tient toujours au système des Kaimakamis[7]) confessionelles, et on a été très-content d'apprendre que V. E. y ait adhéré. Le prince Gortschakow autant que l'Empereur à l'audience que j'ai eue hier, m'ont déclaré que la Russie ne souscrirait jamais à un arrangement qui donnât aux populations chrétiennes une condition inférieure à celle où elles se sont trouvées avant les derniers troubles, et l'Empereur rejeta avec indignation l'idée de sanctionner, en investissant la Porte d'une autorité qu'elle n'avait jamais possédée, les trahisons et les lâchetés dont ses organes s'étaient rendus coupables.

Le ministre m'a dit, que la Russie n'enverrait pas des troupes à elle en Syrie, mais qu'elle exigerait hautement que celles de la France y restassent et qu'elles fussent augmentées au besoin. Il n'a pas voulu s'expliquer sur la ligne de conduite qu'il adopterait dans le cas cù l'Angleterre s'opposerait à tout arrangement tendant à prolonger l'occupation au délà du terme convenu. Sans doute ne serait-il pas fâché de voir les deux cabinets occidentaux s'obstiner reciproquement et je prévois que pour refuser l'évacuation de la Syrie les encouragements du cabinet russe ne feront pas défaut à celui des Tuileries.

P. S. Le duc de Montébello dans une conversation que je viens d'avoir avec lui, s'est prononcé de manière à faire supposer, que son gouvernement regarde le vote du cabinet du Roi comme décisif pour le résultat des conférences qu'il a proposées. A l'avis de l'ambassadeur l'attitude de l'Autriche sera déterminée par la nôtre, en tant qu'il y aura conformité entre notre opinion et celle du cabinet russe et dès lors l'Angleterre placée en face du concert des puissances continentales, n'osera pas assumer à elle seule la responsabilité dont on se chargerait en livrant les chrétiens à la fureur redoublée de leurs ennemis. Le cabinet du Roi n'aurait donc qu'à exercer l'influence dont il dispose a Vienne, pour assurer aux chrétiens la continuation de la protection, jugée nécessaire par le commissaire de la Prusse même à Beyrout.

Sauf la justesse de ce raisonnement, il se peut tout de même, que l'on ait à prendre à la lettre l'expression de M. Thouvenel, rapportée par le comte Pourtalès en date du 8. c. „que la France se conformerait au verdict de la m a j o r i t é de la conférence". Cette majorité serait acquise en faveur de la prolongation de l'occupation, dès que nous adoptions la manière de voir sur laquelle la France et la Russie sont d'accord.

A tout prendre le langage que tient aujourd'hui le duc révèle un de ces éloignements transitoires pour la politique anglaise qui sont essentiels au système de bascule pratiqué par le cabinet des Tuileries.

---

[6]) Von Frankreich. Vgl. unten Nr. 172.
[7]) Vgl. oben Anm. 5 zu Nr. 133.

149. Vertraulicher Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.]

28./16. Januar 1861.

Die Vorarbeiten des Ausschusses für die Emanzipation der Leibeigenen sind so weit gediehen, daß das Protokoll abgeschlossen und vom Kaiser unterzeichnet ist und die Verhandlungen des Reichsrats über die Frage in wenig Tagen, wie man sagt, am Sonnabend,[1]) beginnen werden.

Der Ausschuß hat sich über gemeinschaftliche Anträge nicht verständigt, sondern derer drei verschiedene entworfen. Von dem näheren Inhalte derselben kann ich noch keine Kenntnis erlangen; doch höre ich, daß die Färbung, welche man hier als „äußerste Linke" bezeichnet, von den bedeutendsten Mitgliedern des Ausschusses, namentlich von dem Großfürsten Constantin, den Ministern Tscheffkine und Lanskoy und den Grafen Panin und Bludow vertreten ist. Der am wenigsten in die bestehenden Eigentumsrechte eingreifenden Richtung gehört nur das Votum des Fürsten Paul Gagarin an, welcher einfach die Freiheit der Leibeigenen angeordnet, alles andere aber dem freien Uebereinkommen überlassen haben will. Zwischen beiden Ansichten in der Mitte stehen die Anträge der beiden Minister der Finanzen[2]) und der Domänen[3]) und des Fürsten Basil Dolgorouky.

Wenn man die Aufnahme, welche die Vorlagen im Reichsrate finden werden, nach den bisherigen Aeußerungen hervorragender Mitglieder dieser Behörde und nach den unter der Aristokratie herrschenden Meinungen beurteilen könnte, so wäre die Ablehnung der zuerst erwähnten Anträge und die Abgabe eines sich der Auffassung des Fürsten Gagarin nähernden Votums vorauszusehen. Die Erfahrung hat indessen bei den Verhandlungen des Hauptkomitees schon den Beweis geliefert, daß auch in dieser Angelegenheit, so sehr sie Lebensfrage für manchen der Abstimmenden sein mag, doch die Rücksicht auf die allerhöchsten Wünsche das entscheidende Moment bleibt. Mit Ausnahme von vielleicht einigen deutschen Mitgliedern des Reichsrates wird sich in demselben, wie ich glaube, kaum jemand finden, welcher den Ruhm unabhängiger Gesinnung mit dem Fürsten Gagarin zu teilen wünscht. Als in den Auffassungen des Kaisers im vergangenen Herbste eine Modifikation zugunsten des Interesses der Gutsbesitzer bemerkbar war, folgten die Mitglieder des Komitees dieser Schwenkung ebenso schnell, wie dem bald darauf wieder eintretenden Rückschlag zu liberalerer Tendenz. Unerwartet ist es vielen gewesen, auf Seite der letzteren schließlich auch die Grafen Panin und Bludow zu finden, von denen letzterer, in seiner neuen Stellung als Vorsitzender des Reichsrates an Stelle des Fürsten Orlow, die Debatte zu leiten haben wird. Der Fürst Gortschakow hatte vor einigen Wochen auf den Namen des Herrn Venivitinoff einen, wie man sagt, sehr gut geschriebenen Aufsatz, welcher die Gefahren der beabsichtigten Maßregeln schildert, bei dem Kaiser eingereicht und befürwortet. S. M. hat sich den angeregten Bedenken nicht verschlossen, aber erklärt, daß es zu spät sei, um einer für die Interessen des Adels schonenderen Auffassung noch Raum zu geben. Seitdem hat auch der Fürst Gortschakow liberalere Ansichten vertreten.

Ich zweifle nach jetziger Sachlage nicht, daß für die meisten Mitglieder des Reichsrates die einzige Schwierigkeit d i e sein wird, über die Wünsche des Kaisers vollständig ins

[1]) 3. Februar.
[2]) Kniäjewitsch.
[3]) Minister der Reichsdomänen General der Infanterie Michael Murawiew II.

klare zu kommen, da S. M. die eigenen Ansichten nicht leicht hervortreten läßt. Sobald dieselben bekannt sein werden, werden wenige ermangeln, sich ihnen unbedingt anzuschließen.

Es war ursprünglich die Absicht, die Diskussion im Reichsrate auf höchstens drei Sitzungen zu beschränken und unter allen Umständen bis zu Ende des nächsten Monats die neue Gesetzgebung ins Leben treten zu lassen. Jedenfalls sind die betreffenden Bekanntmachungen, in beiläufig 300 000 Exemplaren, in den Druckereien schon so weit im Satze vorbereitet, daß nur der Teil des Textes, welcher noch nicht feststeht, auszufüllen bleibt. Dieselben sollen, sobald die kaiserliche Sanktion erfolgt sein wird, an alle Kirchspiele des Reiches versendet und von den Kanzeln verlesen werden.

Ueber die Ergebnisse dieser eingreifenden Umwälzung für die weitere Zukunft enthalte ich mich jeder Konjektur. Ueber die unmittelbaren Folgen sind die Ansichten natürlich sehr geteilt. Die zunächstliegende Befürchtung ist die, daß die Bauern — welches auch der spezielle Inhalt der neuen Gesetze sein möge — einstweilen die für die Landbestellung im Frühjahr notwendigen Arbeiten verweigern, und daß aus diesem Grunde die für das nächste Jahr ausreichenden Nahrungsmittel nicht werden erzeugt werden. Ganz grundlos ist eine Befürchtung der Art nicht; der russische Bauer ist, wie alle Slawen, im ganzen arbeitsscheu und liebt namentlich nicht die gleichmäßigen Geschäfte des Ackerbaus, sondern zieht es vor, seinen Lebensunterhalt im Umherziehen durch wechselnde Tätigkeit zu gewinnen. Hierzu tritt die Abneigung, welche vorhanden sein wird, durch Dienstleistung auf den Feldern des bisherigen Herrn das alte Verhältnis äußerlich fortzusetzen. Auf Grund der Befürchtung, daß deshalb auf ausgedehnten Landstrichen die Saat- und Erntearbeiten im Frühjahr und Herbst unausführbar sein würden, war in den letzten Wochen die Ansicht vorherrschend, daß die Veröffentlichung der neuen Gesetze bis zum Herbst verschoben werden müsse, um während der acht Wintermonate die neuen Verhältnisse sich vorbereiten[4]) zu lassen. Man verhehlte sich dabei die Besorgnis nicht, daß die Ungeduld, mit welcher die Bauern diesen Aufschub ertragen würden, in größeren Aufständen ihren Ausbruch finden könne. Der Kaiser hat diese Vorfrage nunmehr entschieden. Niemand wagt indessen, sich der Sicherheit hinzugeben, daß deshalb die bevorstehende Krisis ohne Gefahren und Unruhen vorübergehen werde. Manche Gutsbesitzer, welche ich kenne, und vielleicht viele, welche ich nicht kenne, halten für nötig, ihre Familien und Kostbarkeiten in Sicherheit zu bringen und auf den Verteidigungszustand ihrer Häuser durch Anschaffung von Waffen und Munition Bedacht zu nehmen.[5]) Auch für Petersburg sind, wie ich höre, zwischen dem Kriegsministerium und dem des Inneren Verständigungen eingeleitet worden über einen Plan, nach welchem nötigenfalls die wichtigsten und reichsten Teile der Stadt zu schützen sein würden. Ob es richtig ist, daß reiche Kaufleute für die Dauer des Sommers Dampfschiffe gemietet haben, um auf denselben ihre beste Habe sichern und jederzeit entfliehen zu können, lasse ich dahingestellt sein. Daß dergleichen erzählt und vielfach geglaubt wird, ist jedenfalls ein Symptom des allgemeinen Gefühls von Unsicherheit.

Es ist unmöglich, daß die beabsichtigte Gesetzgebung allen Hoffnungen, welche sich an dieselbe knüpfen, gerecht werde. Der Bauer wird mehr und dieses schneller erwarten, als es gegeben werden kann. Ein besonderer und meiner

[4]) Vorlage: verbreiten. Berichtigt nach dem Konzept.
[5]) Vgl. S. 173.

Ansicht nach nicht ungerechtfertigter Anlaß zu Mißvergnügen wird in der bisher beabsichtigten Bestimmung liegen, daß der freigelassene Bauer nicht freizügig wird, sondern gleich den Kronsbauern[5]) glebae adscriptus bleibt, d. h. ohne Erlaubnis der Obrigkeit den Aufenthalt nicht wechseln kann. Man hält diese Anordnung für notwendig, um der Neigung des Russen zum Erwerb im Umherziehen entgegentreten zu können; sie wird aber den Bauern unerwartet sein, indem bis jetzt auch die Kronsbauern von den neuen Gesetzen eine Verbesserung ihrer Lage in dieser Beziehung erwarten. Die Bedrückungen, welchen die Kronsbauern von seiten der kleinen Lokalbeamten unterliegen, werden von solchen leibeigenen Bauern, welche in guter Lage sind, für schlimmer gehalten als die Leibeigenschaft. Ein blutiger Aufstand, welcher kürzlich bei Jamburg stattfand,[6]) hatte seinen Ursprung lediglich darin, daß die Bauern eines Gutes, welches von einem bürgerlichen Kaufmanne erworben wurde, der Leibeigene nicht besitzen durfte, den Kronsbauern zugeschrieben wurden und deren Verfassung annehmen sollten.

Wenn man sich vergegenwärtigt, daß die gesamte bäuerliche Bevölkerung auf den Besitzungen der Krone wie des Adels mit ihrer Lage unzufrieden ist und übertriebene Erwartungen von der bevorstehenden Verbesserung hegt, daß der gesamte Adel seine Erbitterung über die beabsichtigten Eingriffe in seine ohnehin zerrütteten Vermögensverhältnisse offen zur Schau trägt, und daß es hier so wenig als in anderen Ländern an Leuten fehlt, welche systematisch am Umsturze des politischen Bestandes arbeiten, so kann man den trüben Vorhersagungen über die nächste Zukunft des Landes, welche das stehende Tagesgespräch in der Gesellschaft bilden, nicht alle Berechtigung absprechen.

150. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.]

28./30., 16./18. Januar 1861.

Unter Bezugnahme auf meinen Immediatbericht vom gestrigen Tage,[1]) die dänischen Angelegenheiten betreffend, melde ich noch g., daß ich seitdem den Baron Plessen gesehen habe. Dieser sprach mir in ähnlichem Sinne wie Fürst Gortschakow von den Gefahren für den europäischen Frieden, welche aus der einfachen Bundesexekution in Holstein hervorgehen könnten, indem insbesondre die streitigen Grenzverhältnisse in und bei Rendsburg zu Komplikationen Veranlassung geben würden, wenn dieser Punkt einerseits von deutschen Exekutionstruppen, andrerseits von dänischen besetzt werden sollte. Er besorgte, daß im Falle der Exekution die steigende Aufregung in Kopenhagen das gemäßigte Ministerium Hall stürzen, den Baron Blixen an seine Stelle bringen und dieser zu herausfordernden Demonstrationen gedrängt werden würde.

Er fragte mich schließlich, ob ich ihm außeramtlich und vertraulich ein andres Mittel als das der unbedingten Unterwerfung unter den zu erwartenden Bundesbeschluß angeben könne, durch welches sich, meiner Ansicht nach, der Exekution vorbeugen lasse. Ich glaubte diese Frage verneinen zu müssen, nachdem ich ihm gesagt hatte, daß ich mich ohne direkte

[5]) d. s. Bauern auf den Kronsgütern = Domänen.
[6]) Vgl. S. 152.
[1]) Vgl. Nr. 146.

Mitteilung über E. E. Ansichten befinde und nur nach meiner allgemeinen Kenntnis der deutschen Bundesverhältnisse urteilte. Baron Plessen sagte darauf, daß sich Fürst Gortschakow heute früh in derselben Weise gegen ihn persönlich geäußert habe. Er bedauerte diese Lage der Sache um so mehr, als er von seinem Bruder wisse, daß auch den Holsteinern mit einer Bundesexekution, durch welche die Eidergrenze und die Trennung Holsteins von Schleswig noch schärfer akzentuiert werde, keineswegs gedient sei.

Von Kopenhagen hatte auch er seit längerer Zeit keine schriftliche Nachricht, da vermutlich der Zustand der Belte keine Verbindung gestatte. Im ganzen schließe ich aus seinen Aeußerungen, welche freilich großenteils auf Rechnung seiner gemäßigteren Auffassung zu schreiben sind, daß man in Kopenhagen die Hoffnung auf eine Beilegung der Sache durch Vermittelung der Großmächte nicht aufgegeben hat und zur Erlangung derselben auch weitere Konzessionen zu machen geneigt ist.

In betreff Schleswigs deutete er an, daß sein Kabinett wünsche und hoffe, wir würden ihm durch Vermittelung Rußlands oder Englands formulierte Forderungen zukommen lassen über bestimmte an Ort und Stelle zu treffende Einrichtungen, durch welche den Versprechungen von 1851 genügt werde, ohne die notwendige Einheit des Königreichs zu sehr zu beeinträchtigen. Ich erwiderte, daß wir in dieser Beziehung schwerlich eine Initiative ergreifen könnten, dieselbe vielmehr von der dänischen Krone, als der gesetzgebenden Gewalt in Schleswig, ausgehen müsse. Sollte der Regierung Sr. M. des Königs die Absicht vorschweben, ihre Aktion für jetzt schon auf die schleswigsche Frage auszudehnen,[2]) so würde ich um geneigte telegraphische Verständigung bitten, damit ich, ohne irgendwelche Mitteilungen zu machen, doch meine Sprache vorkommendenfalls danach einrichte. Die gesamte schleswig-holsteinsche Frage ist für uns ohne Zweifel eine ungelegene, indem sie einerseits stets als Ehrenpflicht auf unsere Schultern geschoben wird, andrerseits so beschaffen ist, daß sich der schwierigste Teil derselben, der schleswigsche, ohne Kriegsgefahr im großen Maßstabe nicht anfassen läßt. Alle Resultate aber, deren Wirkung an der Eider aufhört, haben auf Dank weder bei den Schleswig-Holsteinern, noch in der öffentlichen Meinung zu rechnen. Ich habe deshalb schon von Frankfurt aus mich bei der k. Regierung jederzeit dafür verwandt, den allgemein deutschen Charakter der Sache streng festzuhalten und jeder vorzugsweisen Beteiligung Preußens auszuweichen, damit die Verantwortung von allen Bundesgliedern mit gleichen Schultern getragen werde. In diesem Sinne erlaube ich mir, E. E. die unvorgr. Meinung vorzulegen, ob es nicht besser wäre, die Exekution, wenn es zu derselben kommt, durch Truppen des 10. deutschen Armeekorps, nicht aber durch preußische vollziehen zu lassen. Die Maßregel bekommt dadurch einen weniger politischen und europäischen, mehr gerichtlichen und rein deutschen Charakter. Jeder hervorragenden Beteiligung Preußens wohnt eine Schwerkraft bei, durch welche die Angelegenheit mehr in das Gebiet der großen Politik gezogen wird, abgesehen, daß dieselbe stets zur Verdächtigung preußischer Begehrlichkeit in betreff der Herzogtümer bei fremden Regierungen ausgebeutet wird.

Für den Fall, welchen ich nicht erwarte, daß Dänemark der Exekution in Holstein gewaltsamen Widerstand leisten sollte, müßten allerdings unsere Kräfte als Reserven bereit sein.

---

[2]) Am Rande mit Bleistift von der Hand des Referenten im Ministerium bemerkt: Sogleich telegraphisch geantwortet: quod non!

Mit dem französischen Botschafter habe ich beiläufig die dänische Frage besprochen und ihm die Doppelstellung des Königs von Dänemark und Herzogs von Holstein klarzumachen gesucht. Er sprach ziemlich bestimmt aus, daß Frankreich und Rußland darüber einig seien, daß eine Bundesexekution in Holstein eine innere Angelegenheit Deutschlands sei, welche jede Einmischung andrer Mächte ausschließe. Es sei allerdings sehr wünschenswert, daß sie vermieden werde; wenn sie aber, wie ich glaubte, unvermeidlich sei, so könne die Einmischung der nicht deutschen Großmächte nur die sein, Dänemark zur Unterwerfung unter den bevorstehenden Beschluß des Bundes, womöglich vor dessen formeller Abfassung, zu bewegen, und das Kopenhagener Kabinett von allen Maßregeln abzuhalten, welche eine Friedensstörung über die Bundesgrenzen hinaus herbeizuführen geeignet seien.

Einige Aeußerungen des Botschafters sowie des englischen Gesandten geben der Vermutung Raum, als ob zwischen den drei nicht deutschen Großmächten förmliche Verhandlungen über eine von ihnen gemeinschaftlich in die Hand zu nehmende Mediation in betreff der schleswigschen Angelegenheit schwebten.

30./18. Januar. Fürst Gortschakow zweifelt nicht, daß das Kopenhagener Kabinett durch Annahme der beiden Punkte des Bundesbeschlusses 1 und 2,[3]) sobald der Beschluß wirklich gefaßt sei, vorbeugen werde, und werde diese Nachgiebigkeit namentlich durch Herrn von Bülow aus Frankfurt lebhaft empfohlen.

151. Privatschreiben an Minister v. Schleinitz.

30./18. Januar 1861.

Verehrtester Freund und Gönner

um Ihre parlamentarische Ausrüstung für die bevorstehenden Adreßdebatten zu vervollständigen, erlaube ich mir, dem Feldjäger ein Fäßchen mit Kaviar und ein Dutzend Haselhühner mitzugeben. Erstern habe ich ein klein wenig gesalzen genommen, da bei dem Tauwetter, welches die Zeitungen aus Deutschland melden, der ganz ungesalzene sauer ankommen könnte; außerdem gestehe ich, daß ich ihn etwas zu nüchtern im Geschmack finde. Da seine Haltbarkeit demgemäß sichergestellt ist, so werden 10 Pfund keine Ueberschätzung des ministeriellen Bedarfs sein. Ihrem ausdrücklichen Befehl gemäß trage ich an Saldo vor 17 R. 50 K. für Kaviar und 2 R. 40 fürs Paar Vögel, und bitte demnach mich für 19 R. 90 geneigtest zu „erkennen". In betreff der Räptschiks (gélinottes), welche uns die weiten Wälder vom Ladoga bis zum Ob in unglaublichen Mengen zusenden, darf ich mich als wohlfeilen Lieferanten empfehlen, Stück für Stück 6 Sgr. (22½ K.).

Bedrohlich sieht es überall aus in der Welt, und wenn man hier erlebt, daß Edelleute von anscheinend ruhigem und friedliebendem Temperament ganze Ladungen von Revolvern und Munition aufkaufen, um sich auf den Sommer zu rüsten,[1]) so weiß ich nicht, ob man nicht besser als Christenhund in Damaskus aufgehoben wäre, wie als Gentleman im Lande des Kaisers Nikolaus. Die Aussichten der Deutschen in Nordschleswig sind jedenfalls weniger unbehaglich, als die des russischen Landjunkers, der gleich einer lebendigen Höllenmaschine mit Revolvern ausgestopft unter seinen Bauern lustwandelt.

---

[3]) Vgl. Protokolle der deutschen Bundesversammlung 1861 S. 27.
[1]) Vgl. S. 170.

Der Kaiser ist gedrückt von dem Ernst der Situation im Innern und hat für die auswärtige Politik nicht dasselbe Interesse wie sonst. Gestern sagte er mir mit tiefem Seufzen, daß die Mittwoche seine einzigen glücklichen Tage seien, weil die Geschäfte ihm dann 24 Stunden Ruhe ließen. Er fährt nämlich jeden Dienstag abend zur Jagd. Auch bei meiner neulichen Audienz war er niedergeschlagen; er schenkte mir seine und der seligen Kaiserin Photographie und knüpfte daran eine Besprechung der Originale aller im Zimmer hängenden Familien-Porträts; nur den Kaiser Paul überging er sorgfältig, obschon sein Blick lange und nachdenklich an dessen Bild haftete. Wenn Redensarten tödlich wären, so lebte in der Tat vom ganzen Hause Holstein-Gottorp keine männliche Seele mehr: dem edlen Herzen des Kaisers läßt jeder Gerechtigkeit widerfahren, die „aber", die dann jedoch folgen, sind von der Art, daß ich in den Fall komme, fortzugehen oder um eine Aenderung des Gesprächs zu bitten. Sehr übel ist es, daß der Kaiser für alle die weitverzweigten und vielfachen Mißbräuche verantwortlich gemacht wird, die mit dem Namen Minna Iwanowna, zu deutsch Frau von Burghof, Freundin des alten Adlerberg, zusammenhängen. Wenn diese Dinge einmal Gegenstand Richter-Eynatten'scher Prozesse[2]) würden, so könnten einige Dutzend „Schwärke" auf Lebenszeit genußreiche Beschäftigung im Enthüllen und Erregen sittlicher Entrüstung finden. Daß Garde-Offiziere in Gegenwart Fremder die Frage diskutieren würden, ob sie auf das „Volk" schießen werden oder nicht, hat der Kaiser Nikolaus gewiß auch nicht so schnell erwartet. Wenn in Pariser Salons die Hälfte von der Redefreiheit geübt würde wie hier, so würden die Vorlauten sehr bald die Bekanntschaft wärmerer Klimate machen. Man hat hier eine zu gute Polizei von alters her, als daß der Kaiser nicht viel von allen diesen Dingen erfahren sollte, und der praktische Chef dieses Instituts, Timascheff, sieht allerdings sehr schwarz in betreff der nächsten Zukunft; aber wie weich der Kaiser diesen Sachen gegenübersteht, zeigt der Umstand, daß er darauf eingeht, Napoleon bei guter Laune erhalten zu wollen, damit er die Gefälligkeit habe, den Deckel auf seiner Pandora-Büchse festzuhalten. Solche Politik ist eine Art Barbaresken-Tribut, den Rußland an Napoleon und das palais royal zahlt.

Unter den Sachen der II. Abteilung erlaube ich mir Ihrer Aufmerksamkeit, wenn Sie Zeit haben, den casus Brekow zu empfehlen, eines unschuldig bestraften Preußen; er wirft ein sonderbares Licht auf die inneren Zustände und schließlich auf den Eindruck, den die Aussicht auf eine Vincke'sche Interpellation auch auf einen russischen Staatsmann machen kann.[3]) Ueber u n s r e innere Situation sehe ich von hier aus nicht klar genug, um ein Urteil zu wagen. Für die deutschen Sachen geht so viel aus den Zeitungen hervor, daß die Abneigung gegen den Bund in der liberal-nationalen Partei nachgerade stärker ist, als die Begeisterung für Schleswig-Holstein. Ich kenne den Bund zu genau, um mir diese Erscheinung nicht erklären zu können. Zu dem, was meine anliegenden Berichte[4]) über die dänische Frage sagen, habe ich nichts hinzuzufügen, als daß ich die Frage, ob nicht m i t t e l staatliche Truppen zur Exekution zu verwenden sind, geneigter Erwägung empfehle. In

[2]) Der Direktor der Kreditanstalt zu Triest, Richter, und der österreichische General Eynatten waren nach dem Kriege des Jahres 1859 wegen Betrugs und Unterschleifs in gerichtliche Untersuchung gezogen worden. Richter wurde freigesprochen, Eynatten nahm sich das Leben. In Zusammenhang mit der Angelegenheit stand auch der Selbstmord des österreichischen Finanzministers Bruck.

[3]) Ein Arbeiter Brekow aus Memel war infolge eines Mißverständnisses von den russischen Behörden bestraft und nach Sibirien geschickt worden. Bismarck hatte sich seiner tatkräftig angenommen, aber trotz aller Bemühungen nichts erreicht. Schließlich hatte er damit gedroht, daß die Sache in der Kammer zur Sprache gebracht werden würde. Diese Vorstellung wirkte bei Gortschakow sofort.

[4]) Vgl. Nr. 146 u. 150.

der syrischen Räumungs-Angelegenheit hat m. E. Napoleon ein so günstiges Terrain gewählt, um Festigkeit gegen England zu zeigen, daß es schwer sein wird, nicht seiner Meinung zu sein. Montebello spricht, als ob er der Nachgiebigkeit Englands ganz sicher wäre; ist das der Fall, so würde es sich für uns um so mehr empfehlen, von Hause aus bestimmt für die Fortdauer der Okkupation einzutreten. Wenn wirklich nach eventuellem Abzug der Franzosen neue Metzeleien vorfielen, und man wird sie herbeiführen, wenn sie sich nicht von selbst machen, so ist der Skandal, namentlich auch bei uns in der öffentlichen Meinung, zu groß, als daß man nicht wünschen sollte, sich gegen jede Verantwortlichkeit sichergestellt zu haben.

Lindheim ist so oft schon hier gewesen, daß er den Unterschied der früheren und der heutigen Intimität beider Höfe am besten zu würdigen vermag. Früher Entgegensendung von Flügeladjutanten, kaiserliche Wagen, kaiserliches Quartier und keine Rede von Förmlichkeiten zur Einleitung der Audienz. Diesmal hat Adlerberg auf Lindheims erste Meldung alles an das auswärtige Ministerium verwiesen. Ich hatte, dies voraussehend, Lindheim geraten, sich bei Adlerberg, bevor ich an Gortschakow schrieb, auf eine Visite, ohne Antrag, zu beschränken, und zu sehn, wie weit sich dadurch das frühere System der Familienbeziehungen beider allerhöchsten Häuser, ohne diplomatische Beimischung, festhalten ließe. Ich fürchte, mein alter Gönner L. ist aber weitergegangen, sonst hätte ihm Adlerberg keinen schriftlichen Korb geben können. Trotz alledem hat der Kaiser persönlich die alte Tradition festgehalten, die ministerielle Schranke durchbrochen und auf Grund des Gendarmerie-Rapports (Timaschеff) über Lindheims Ankunft letzteren sofort zu sich befohlen, ehe Gortschakow durch seinen Antrag auf Audienz die Sache in amtliche Wege bringen konnte. Lindheim ist allerdings persona gratissima und durch würdige Manier und alte Hof-Erfahrung ganz zu solchen Missionen geeignet. Der junge Rauch ist von der Gattung Offiziere, die ich immer als künftige Reserve der Diplomatie betrachte: der ruhige Verstand seines Vaters und gute, sichere Manieren. Ueber das Nähere seiner Eindrücke hat Lindheim selbst berichtet.

Zu dem anliegenden Uniform-Frack-Gesuch[5]) veranlaßt mich speziell der Umstand, daß mich gestern wiederum Kaiser und Kaiserin bei Tafel laut über meine Uniform zur Rede stellten. Auf meine Ausrede, daß ich den Dienstfrack nicht zu tragen berechtigt sei, und neben Lindheim nicht habe in Zivil erscheinen wollen, sagte der Kaiser: „Kommen Sie doch lieber im Kürassierkoller in Fällen, wo der schwarze Frack nicht ausreicht, als in dem gestickten Rock," wie er meine kleine Uniform zu nennen beliebte. Demnächst wurde viel von der Last der Etikette gesprochen, und von der Mühe, welche die Großfürstin Olga gehabt hätte, den Stuttgarter Hof zu „zivilisieren".

Wenn unser Budget zur Beratung kommt, so liefere ich Ihnen als Material noch folgende Data: jetzt ist der halbe hiesige Winter vorbei, und ich habe für 900 Rubel Holz und Kohlen verbrannt. Der Bedarf an Brennöl stieg im November und Dezember auf 100 R. monatlich, und übersteigt in diesem noch 80. Nach Abzug aller neuen Anschaffungen und Einrichtungskosten stellt sich meine Ausgabe vom 1. Juli bis ultimo Dezember auf 19 800 Taler, und außerdem daß die Trauer Einschränkungen motiviert, habe ich zum erstenmal in meinem Leben die Existenz eines Geizhalses geführt. Ich kann

---

[5]) Ein amtliches eigenhändiges Gesuch vom 29./17. Januar, den einfachen Dienstfrack (Interimsuniform) bei Hofe tragen zu dürfen. Es wurde am 14. Februar genehmigt.

danach nicht anders, als im nächsten Jahr mit Wohnung und Haushalt in die zweite Klasse hinabzusteigen, während sämtliche andere Großmächte, einschließlich Spanien und das bankerotte Oesterreich, durch Botschafter vertreten sein werden.

Seit 6 Wochen haben wir gelernt, 15 Grad Frost als milde Witterung anzusehen; nur am 7./19. Januar waren 5, und erwartete jedermann Tauwetter; sonst seit Weihnachten stets 18 bis 28 Grad, bei Wind ganz unerträglich. Die Jagd ruht deshalb für mich, und ich habe es noch nicht über einen, glücklich erlegten, Bären gebracht.

Croy hat um Nachurlaub bis Anfang März gebeten; ich habe nichts dawider, zumal im Winter der Sachen II. Abteilung weniger sind. Man sagt mir, daß dieses Gesuch mit seiner Verheiratung zusammenhänge.

Mit meiner Gesundheit geht es gut, nur mangelt mir Bewegung im Freien bei dieser unerträglichen Temperatur.

Thun avanturiert sich, wie mir scheint, etwas zu scharf mit seinen Bemühungen Gortschakow zu stürzen; er hat einige Oesterreich persönlich ergebene Häuser, wie Kotschubey, einige Galizyns, und die Gräfin Kalergis betreibt ihre österreichische Agentur im Hause des alten Kanzlers. Aber Thun überschätzt diese Einflüsse, und wenn er selbst sein Ziel erreichte, so würde er bald sehn, daß nicht alle Gegner Gortschakows Freunde Oesterreichs sind. Die Eifrigsten in der sogenannten deutschen Partei, wie Lieven, Berg, die die Armee genau kennen, erklären einen Feldzug Rußlands für Oesterreich, in Ungarn oder sonst, für schlechthin unmöglich. Der Haß ist im Geiste des gemeinen Russen zu einer Glaubenssache geworden, und die politischen Ansichten der Masse, auch in der Armee, werden von der russischen Politik heut vielleicht höher als sein sollte angeschlagen.

Indem ich Ihnen Waidmanns Heil in Kammern und Kommissionen wie im Walde wünsche, bin ich mit der aufrichtigsten Verehrung der Ihrige.

152. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Eigenhändig.]

30. Januar 1861.

Der heutigen Expedition erlaube ich mir, nach Schluß meines beifolgenden Privatschreibens[1]) in der Eile noch einige Mittheilungen beizufügen.

Baron Budberg schreibt in einem vertraulichen Berichte, den ich eingesehn habe, daß Graf Carolyi, im Widerspruch mit seiner sonst gemäßigten Haltung in der dänischen Sache, eine lebhafte Sprache führe und zum Handeln in einer Weise auffordre, welche kein vorwiegendes Interesse für den Frieden verrathe. Mit dieser Erscheinung contrastirt die friedliebende Auffassung, welche Graf Thun hier vertritt. Das Wiener Cabinet hat, so lange ich in Frankfurt war, jederzeit in London, Paris und Petersburg eine gemäßigtere Sprache über Schleswig-Holstein geführt, als in Deutschland, und uns an erstern 3 Höfen der Ueberstürzung und in Deutschland der Lauheit gleichzeitig angeklagt.

Ueber analoge Duplicitäten hat Fürst Gortschakow kürzlich dem Grafen Thun wiederholt Vorwürfe gemacht, indem er behauptet, daß in Betreff der Warschauer Vorlagen und der italiänischen Vorgänge selbst von Seiten des Wiener Cabinettes in Paris eine

[1]) Vgl. die vorhergehende Nummer.

ganz andre Sprache geführt werde, als hier und gegen Herrn von Knorring. Thun hat die Schuld dieser „Mißverständnisse“ wiederum auf Kisseleff geschoben, der ein durchaus „schlechtgesinnter“, d. h. antiöstreichischer, Mensch sei, und falsch berichte. Gortschakow hat darauf von der historisch gewordnen Duplicität der Wiener Hof-Kanzlei gesprochen.

Ueber Syrien, behauptet Graf Thun, sei das Wiener Cabinet mit uns und Rußland ganz einig, daß nicht eher geräumt werden solle, als bis die Christen sichergestellt und die Verfassung geregelt wäre; aus den mir von E. E. zugegangnen Mittheilungen und denen des Fürsten Gortschakow entnehme ich im Gegentheil, daß Oestreich pari passu mit England geht.

Die vorgeschlagne Einrichtung einer Art Central-Commission für Untersuchung polnischer Umtriebe[2]) hält auch Gortschakow für einen Theil des von Oestreich betriebnen Planes, die polnische Frage groß zu ziehn, um eine Solidarität der 3 Ostmächte zu erzwingen. Gewiß sieht man es in Wien nicht so ungern, wenn durch Polen und Schleswig wir oder Rußland ins Gefecht gezogen werden. Abgesehn davon hat eine solche Central-Commission doch viele bedenkliche Seiten, auch in der Form, daß sie aus unsern Consuln in Warschau und einem Beamten der Statthalterei, ohne Ostentation gebildet würde. Dergleichen Dinge sind erstaunlich unpopulär bei uns, für alle irgend noch constitutionell zu nennende Parteien; die schlimmste Seite der Sache aber finde ich, daß sie ein Symptom von Besorgnis sein würde, als ob wir irgend etwas Ernsthaftes von unsern Polen fürchteten und nicht im Stande wären, sie zu erdrücken, so bald wir wollen. Jeder Anschein von Schwäche auf der Seite mehrt die Unternehmungslust der Gegner.

Baron Blome, Legations-Secretär von Hanover, hat vor einigen Wochen französische Depeschen, welche man so wichtig hielt, daß Montebello durch Telegraph einen Courier nach Berlin zu ihrer Empfangnahme bestellte, nach Hanover mitgenommen, dort am 14. zur Post gegeben, und sie sind erst am 16. an Latour gelangt. Darüber ist die französische Botschaft noch immer beunruhigt und erbittert. Blome hatte auch eine Expedition von mir; hat er die wohl richtig abgeliefert?

153. Privatschreiben an Minister v. Schleinitz.

2. Februar 1861.

Verehrtester Freund und Gönner

nur als Vacat-Anzeige sende ich diese Zeilen durch General Lindheim, der sich durch alle abschreckenden Nachrichten über den Zustand der Wege nicht will abhalten lassen zu fahren. Der letzte englische Kurier ist zwischen Kowno und Dünaburg 15 mal umgeworfen und hat dabei das Schlüsselbein gebrochen. Heut über acht Tage wollte ich gern auf drei bis vier Tage nach der Gegend von Nowgorod zur Jagd, wo 19 Bären, jeder für sich natürlich, eingekreist sind. Sollte der ah. Dienst es notwendig machen, mir diese Exkursion zu verbieten, was mich tief schmerzen würde, so bitte ich um telegraphischen Befehl; sonst genügt Schlözer auf drei Tage für die laufenden Geschäfte. Mit aufrichtigster Verehrung der Ihrige.

[2]) Oesterreich hatte an Preußen und Rußland den Vorschlag gemacht, die polnische Bewegung zum Gegenstande gemeinschaftlicher Behandlung zu machen. Rußland hatte sein Einverständnis damit erklärt. Der Gedanke des Fürsten Gortschakow, die Angelegenheit den Generalkonsuln Oesterreichs und Preußens in Warschau gemeinsam mit einem Beamten der Statthalterei zu übertragen, hatte Oesterreichs Zustimmung gefunden.

154. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.]

11. Februar 1861.

Die Bauern-Emanzipationsfrage ist vorgestern im Reichsrate in einer Sitzung zur Verhandlung gekommen, welcher S. M. nicht nur beiwohnte, sondern ausnahmsweise selbst präsidierte. Die Diskussion soll sich auf die Zeit von sechs Stunden ausgedehnt und im ganzen den Eindruck hinterlassen haben, daß die jetzige Vorlage wesentliche Aenderungen infolge der Beratung dieser hohen Behörde nicht mehr erfahren werde.

Wenn diese Annahme richtig ist, so wird ohne Zweifel auch die Publikation des neuen Gesetzes zu dem dafür in Aussicht genommenen Termin vom 19. Februar/2. März erfolgen.

In der Zwischenzeit werden alle obersten Behörden und namentlich auch Fürst Gortschakow, welcher sich an dieser entscheidenden Beratung wesentlich beteiligt, von den Sitzungen, deren zweite schon heute stattfindet, so in Anspruch genommen sein, daß für anderweitige Geschäfte wenig Zeit übrig bleibt.

155. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.]

25./13. Februar 1861.

Die Arbeiten des Reichsrats in betreff der Bauern-Emanzipation sind mit solcher Beschleunigung gefördert worden, daß wahrscheinlich heute oder morgen die letzte Sitzung stattfindet. Es würde sonach möglich sein, den für die Publikation in Aussicht genommenen Termin vom 3. März/19. Februar innezuhalten; ich höre indes, daß man es bedenklich fand, die Veröffentlichung zu einer Zeit vorzunehmen, wo die gesamte Bevölkerung sich in Veranlassung der letzten Karnevalstage ohnehin durch reichlicheren Genuß von Branntwein aufzuregen pflegt, und daß man aus diesem Grunde die Publikation bis in die zweite Woche der Fasten, also bis nach dem 26./14. März aufschieben will.

In betreff des wesentlichen Inhalts der zu erwartenden Verordnung heißt es, daß den Bauern auf die männliche Seele je nach der Beschaffenheit des Bodens 2—4 Deßjatinen (4—8 Magdeburger Morgen) nebst der Hofstelle unter der Bedingung gegeben werden sollen, daß sie gewisse, näher zu bestimmende Fronden nach Art der bei uns sogenannten Hilfsdienste noch einige Jahre fortzuleisten und einen verhältnismäßigen Anteil an den Schulden des Gutes, eventuell eine entsprechende Geldabgabe zu übernehmen haben. Neben dieser allgemeinen Regel hat ein Vorschlag des Fürsten Paul Gagarin Annahme gefunden, laut dessen es den Bauern freigestellt sein soll, sich durch einen geringeren Anteil an Grundbesitz, der ihnen aber sofort als frei von allen Lasten zufallen würde, für abgefunden zu erklären.

Ich vermag nicht zu beurteilen, inwieweit solche Bestimmungen den Erwartungen der Bauern überall genügen werden, jedenfalls aber glaube ich, daß eine fortdauernde Quelle von Mißvergnügen durch diejenigen Anordnungen wird offen erhalten werden, welche den bisher leibeigenen Bauern ebenso wie sämtlichen Kronsbauern die Freizügigkeit und die Verlegung ihres Wohnsitzes aus einer Gemeinde in die andere verbieten. Eine

solche Einrichtung wird unter den hiesigen Verhältnissen den Bauer in einer Abhängigkeit von den subalternen Krons- und Gemeindebeamten erhalten, deren Druck von dem der Leibeigenschaft, je nach der Persönlichkeit dieser Beamten, sich wenig unterscheiden dürfte.

Vertraulich bemerke ich noch, daß einige Symptome einer erregteren Stimmung der unteren Volksklassen sich in der Art bemerklich machen, daß beispielsweise bei Ausfahrten des Kaisers Ansammlungen von Menschen stattfinden, welche S. M. mit Beifallsrufen empfangen; eine nach hiesigen Gebräuchen allerdings ungewöhnliche Demonstration. Indes läßt sich sonst nichts wahrnehmen, wodurch ich mir die besorgliche Stimmung erklären könnte, mit welcher man in den höchsten Kreisen des Hofes der Zukunft entgegensehen soll. Wenn nicht etwa irgendwelche mir unbekannte Nachrichten über die Stimmung der Truppen höchsten Ortes vorliegen, so möchte ich glauben, daß, welches auch die Gefahr für die Ruhe des platten Landes sein mag, doch hier in der Hauptstadt der Masse der Bevölkerung diejenigen Stimmungen und Motive fehlen, aus welchen etwaige Anstifter einer Bewegung Aussicht auf deren Erfolg schöpfen könnten.

156. Telegramm vom 26. Februar 1861 an Minister v. Schleinitz betr. Abgang der vom preußischen Gesandten in Kopenhagen erbetenen Weisung an den Baron Nicolay. — Vgl. Raschdau II 25.

157. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.]

26./14. Februar 1861.

Fürst Gortschakow hatte mich vor einigen Tagen aufgefordert, E. E. geneigte Aufmerksamkeit auf die Frage zu lenken, ob nicht jetzt, wo die Proklamation des Königreichs Italien zu erwarten stehe, mit der Vornahme derselben der Augenblick gekommen sein würde, auch unsere diplomatischen Beziehungen zu Sardinien abzubrechen.

Ich fühlte mich ebensowenig berufen, meine entgegengesetzten persönlichen Ansichten dem Fürsten gegenüber geltend zu machen, als bei E. E. die Auffassung des hiesigen Kabinetts zu vertreten. M. g. D. stehen die geschäftlichen Nachteile einer Unterbrechung des diplomatischen Verkehrs in keinem Verhältnis zum praktischen Erfolge einer solchen Maßregel, und wenn nicht etwa Sardinien uns in die Alternative versetzt, entweder unsern Gesandten abzuberufen oder die Besitzveränderungen in Italien ausdrücklich anzuerkennen, so würde meiner Ansicht nach das fernere Verbleiben der k. Gesandtschaft am Turiner Hofe ebensowenig eine Anerkennung des etwa zu proklamierenden italienischen Königreichs involvieren, als in der bisherigen Fortsetzung des diplomatischen Verkehrs eine Sanktion von seiten Preußens für die piemontesische Besitzergreifung Toskanas oder der Romagna hat gefunden werden können. Ich würde unter diesen Umständen es dem Baron Budberg überlassen haben, E. E. die Auffassungen des Fürsten Gortschakow mitzuteilen, wenn ich nicht in Erfahrung gebracht hätte, daß letzterer andern Mitgliedern des diplomatischen Korps gegenüber als Tatsache erwähnt hat, daß er mich ersucht habe, Schritte in obigem Sinne bei E. E. zu tun.

158. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.]

1. März/17. Februar 1861.

Durch den k. Generalkonsul in Warschau[1]) werden E. E. von den dortigen Vorgängen[2]) Kenntnis erhalten haben, und erlaube ich mir nur, über die hier durch dieselben hervorgebrachten ersten Eindrücke zu berichten.

Der Statthalter Fürst Gortschakow scheint selbst das Einschreiten der bewaffneten Macht in dem Maße, wie es stattgefunden hat, für verfrüht und nicht hinreichend motiviert anzusehen.

Nachdem es erfolgt ist, hat er indessen den Antrag auf Verhängung des Belagerungszustandes hier gestellt, ohne daß der Kaiser darauf eingegangen wäre. Man behauptet, daß die Polen den Konflikt, gerade so, wie er stattgefunden, beabsichtigt und herbeigeführt hätten, ohne ihn für den Augenblick als Anknüpfungspunkt zu ausgedehnteren Bewegungen benutzen zu wollen. Die Führer polnischer Umtriebe haben es von jeher ihren Absichten entsprechend gefunden, auch da, wo sich ihnen keine Aussicht auf Erfolge bietet, die Teilnahme der eigenen Landsleute und der öffentlichen Meinung Europas dadurch rege zu halten, daß sie Konflikte hervorrufen und den Regierungen Gewaltmaßregeln abnötigen. Daß dieser Zweck im vorliegenden Falle erreicht worden, bedauert die hiesige Regierung und fürchtet, durch eine so auffällige Maßregel, wie die des Belagerungszustandes, nur im Sinne des von den Polen beabsichtigten Eindrucks zu wirken. Daß eine ernsthafte Gefahr in Warschau vorhanden sei, glaubt hier niemand, nachdem die Truppen, durch mehrtägige Neckereien gereizt, sehr bereitwilligen Eifer zum Einschreiten gezeigt haben.

Man hält deshalb den Belagerungszustand im Interesse der öffentlichen Sicherheit nicht für erforderlich, glaubt vielmehr, daß derselbe die Gefahr und Besorgnis der Regierung im Auslande nur größer erscheinen lassen würde, als sie in der Tat sind. Das Gefühl der Sicherheit spricht sich darin aus, daß der Kaiser befohlen hat, die eingegangenen Nachrichten aus Warschau morgen in den hiesigen Zeitungen zu veröffentlichen, während analoge Vorkommnisse unter der ländlichen Bevölkerung Rußlands nach Möglichkeit verschwiegen werden.

Nach der Auffassung des Statthalters sind die Vorbereitungen der polnischen Demonstrationen von Posen ausgegangen. Daneben ist es charakteristisch, daß es selbst in den höchsten amtlichen Kreisen nicht an Stimmen fehlt, welche das Wiener Kabinett nicht gerade direkt beschuldigen, zur Herbeiführung der Warschauer Vorgänge mitgewirkt zu haben, aber doch andeuten, daß dieselben Oesterreich sehr willkommen seien, indem letzteres auf diesem Wege die Solidarität der östlichen Mächte herbeizuführen oder doch dem Auslande wahrscheinlich zu machen gedenke.

Fürst Gortschakow ersuchte mich, E. E. zu schreiben, daß die kais. Regierung zwar alle Maßregeln vermeiden würde, welche diesen und etwaigen weiteren Vorfällen einen größeren Anschein von Wichtigkeit, als notwendig sei, beilegen könnten, daß man aber gegen jede

---

[1]) Theremin.

[2]) In Warschau, wo seit der Monarchenzusammenkunft im Oktober vielfach Demonstrationen der Polen stattgefunden hatten, war es seit dem 25. Februar anläßlich des Jahrestages der für die Russen unglücklichen Schlacht bei Grochow (1831) zu Kundgebungen größeren Umfanges und zu Unruhen gekommen, die dazu führten, daß am 27. Februar den Truppen Befehl zum Schießen erteilt wurde. Dabei wurden 5 Personen, unter ihnen 2 Gutsbesitzer, getötet.

weitere Unbotmäßigkeit auf das unnachsichtigste einschreiten werde, und daß die in gewissen Kreisen (in der liberalen russischen Partei) gelegentlich auftauchenden Gerüchte, als wolle der Kaiser der polnischen Sache irgendwelche Konzessionen machen, gänzlich aus der Luft gegriffen seien.

Welcher Art die Anträge sind, welche man in dieser Beziehung in Warschau durch Vermittlung der katholischen Geistlichkeit gestellt haben soll, werden E. E. durch den k. Generalkonsul daselbst vielleicht erfahren.

Einen sehr unerwünschten Eindruck würde es in den hiesigen militärischen Kreisen und, wie man fürchtet, auf die Stimmung der Truppen machen, wenn es sich bestätigte, daß der Offizier, welcher den Befehl zum Feuern gegeben hat, vor Gericht gestellt werden soll.

159. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.]

2. März / 18. Februar 1861.

In der Anlage beehre ich mich, E. E. in englischer Uebersetzung einen Bericht vorzulegen, welchen der Finanzminister Kniäjewitsch vor kurzem über die Lage der Finanzen an S. M. den Kaiser erstattet hat. Dies Aktenstück wird bisher geheim gehalten, und verdanke ich die Anlage[1]) der Vermittlung eines hiesigen englischen Handlungshauses, welches amtliche Verbindungen hat.

E. E. wollen aus der Anlage geneigtest entnehmen, wie wenig Aussicht die nationalökonomischen Auffassungen des Finanzministeriums zur Herstellung freierer Handelsbeziehungen darbieten.

Unter den Maßregeln, welche der Bericht zur Abhilfe der finanziellen Notstände vorschlägt, hält der Finanzminister schließlich selbst nur den Verkauf von Kroneigentum und die Einschränkung der laufenden Ausgaben für geeignet, dem erstrebten Ziele augenblicklich näherzutreten. Von dem letzteren Mittel verspreche ich mir kein praktisches Ergebnis, es sei denn, daß sich eine Einschränkung der Kosten der Hofhaltung durchsetzen ließe.

In der Marineverwaltung ist eine Verminderung der Ausgaben in Anbetracht der Ansichten und des Einflusses des Großfürsten Constantin kaum zu gewärtigen. In der Landarmee dürften die Reduktionen das mit den militärischen Bedürfnissen Rußlands verträgliche Maß schon erreicht haben. Alle übrigen Zweige der Verwaltung erscheinen eher einer Erhöhung ihrer Ausstattung bedürftig, als einer Einschränkung fähig.

Dazu kommt, daß für den Augenblick infolge des übrigens vorteilhaften Vertrages mit China[2]) der größere Teil des Ertrages der Zollstätte von Kiachta,[3]) mit über 5 Mill. Rubel jährlich, in Ausfall kommt. Einen weiteren Einnahmeverlust von 2 Millionen wird die Aufhebung sämtlicher Ausfuhrzölle nach sich ziehen, wenn nicht diese vom Finanzminister gutgeheißene Maßregel noch an einem Widerspruch einiger für das Interesse des Staatsschatzes besorgten Mitglieder des Reichsrates scheitert. Eine noch erheblichere Verminderung der öffentlichen Einnahmen wird mit der Aufhebung des Branntweinmonopols verbunden sein, da keine noch so hohe Brennsteuer den bisherigen Ertrag von zirka 2 Rubel pro Kopf der Einwohnerzahl decken kann. Die gegenwärtig mit Eifer betriebenen Vor-

[1]) Im Konzept folgt hier durchstrichen: meinem englischen Kollegen.
[2]) Vgl. Nr. 142.
[3]) Handelsplatz im russisch-sibirischen Gebiet Transbaikalien an der chinesischen Grenze.

arbeiten zur Einführung einer kombinierten Maisch- und Ertragssteuer der Brennereien werden daher mutmaßlich vor der Hand kein praktisches Resultat ins Leben treten lassen.

Der Verkauf von Kroneigentum kann meiner Ansicht nach für jetzt keine dem vorhandenen Finanzbedürfnis entsprechenden Summen dem Schatze zuführen. Das Eingehen vieler für Rechnung der Krone betriebener Fabriken würde allerdings das Budget wesentlich erleichtern, da dieselben fast alle mit Verlust arbeiten. Für den Verkauf eines Teils der ausgedehnten Staatsdomänen fehlt es aber an Bewerbern, da Grund und Boden fast überall in Ueberfluß und wohlfeil zu haben ist. Nur in den Ostseeprovinzen würden voraussichtlich verhältnismäßig günstigere Preise für die dortigen Staatsdomänen erzielt werden können. Nächstdem bilden die vor der Hand noch durch Verträge gebundenen Eigentumsrechte des Staates an der Moskauer Bahn das einzige leicht zu verwertende Verkaufsobjekt.

Die Aufgabe, das russische Finanzwesen von den in der Anlage dargelegten Schäden zu befreien, würde daher auch für rüstigere Kräfte als die an der Spitze stehenden immer eine sehr schwierige bleiben. Unlösbar ist sie, solange es nicht gelingt, im Innern des Landes einem Zustande ein Ende zu machen, in welchem das, was wir Rechtspflege nennen, nur dem Namen nach existiert, und die Rechtsunsicherheit in allen zivilrechtlichen Beziehungen der Entwickelung von Handel, Industrie und Kreditwesen hinderlicher ist als alle vielbesprochenen Unredlichkeiten der Verwaltungsbeamten.

*160. Telegramm an Minister v. Schleinitz.

9. März/25. Februar 1861.

Le prince Gortschakow me dit, que la Porte Ottomane, se croyant menacée par combinaisons russes-françaises, dont général Niel serait destiné à préparer réalisation, était alarmée, au point d'armer pour sa défense. Le prince Gortschakow par télégramme a tâché calmer la Porte sur ce qu'il appelle commérage pitoyable.[1][2] D'après communications turques Garibaldi serait à Malte et la Porte résolu à l'arrêter, s'il voulait débarquer la côte Adriatique ou passer les Dardanelles.

*161. Telegramm an Minister v. Schleinitz.

10. März/26. Februar 1861.

La réponse que l'Empereur hier a faite au lieutenant Gortschakow par rapport à l'adresse polonaise[1]) commence par déclarer comme nulle et non-avenue cette pièce dans

---

[1]) In Pera liefen an zwei oder drei Tagen Gerüchte um von einer bevorstehenden Entsendung des Marschalls Niel nach Konstantinopel und von der bereits erfolgten Ankunft des Generals Murawiew daselbst, die aber in amtlichen Kreisen keinen Glauben fanden. Sie waren nicht der Anlaß zu Rüstungen der Pforte. Diese waren vielmehr die Folge von Besorgnissen vor inneren Unruhen sowie massenhaften Desertionen aus dem stehenden Heere.

[2]) Vgl. S. 189.

[1]) Am 28. Februar war dem Statthalter von Polen von Vertretern des polnischen Adels eine für den Zaren bestimmte Adresse übergeben worden, in der im Namen des polnischen Volks anläßlich der Vorkommnisse vom 27. Februar Klage über das Schicksal der polnischen Nation geführt wurde. Der Statthalter Fürst Gortschakow sandte die Adresse nach Petersburg ab.

laquelle quelques individus s'arrogent le droit de critiquer le gouvernement. Ce préambule énergique est suivi de paroles plus conciliantes. L'Empereur a blâmé le prince Gortschakow pour avoir accepté des conditions de maintenir[2]) l'ordre sans le concours des troupes. Poursuite criminelle contre l'officier qui avait commandé le feu est annullée par l'Empereur.

162. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.]

12. März / 28. Februar 1861.

In Anknüpfung an meinen g. Bericht vom 1. d. M.[1]) habe ich die Ehre, E. E. über die hiesigen Auffassungen der Warschauer Vorgänge nachstehendes zu melden.

Das Gefühl der Sicherheit, dessen ich erwähnte, hat den Kaiser auch nach Eingang der näheren Berichte des Statthalters insoweit nicht verlassen, als es sich um die unmittelbare Gefährlichkeit gewaltsamer Aufstände handelt. Dagegen scheint es, daß man befürchtet, die polnische Bevölkerung werde sich das Verhalten der italienischen unter österreichischer Herrschaft in der Art zum Muster nehmen, daß sie einen alle Lebensverhältnisse durchdringenden passiven Widerstand gegen das russische Element strenger als bisher durchführt. Eine große Anzahl von Abschiedsgesuchen polnischer Beamten soll hierzu als Einleitung angesehen werden. Da die polnische Nationalität auch in den westlichen russischen Provinzen das hauptsächliche Kontingent der Beamten liefert und die höheren gesellschaftlichen Klassen daselbst ihm angehören, so fürchtet man, daß dort versucht werden könnte, die soziale Frage der Leibeigenschaft zu einer Agitation zu benutzen, welche auf dem nationalen Gebiete um deswillen weniger Anklang findet, weil der russische und litauische Bauer den polnischen Adel seiner Heimat nicht als Landsmann, sondern als Fremden ansieht.

Bei dem Kaiser kommt zu diesen Betrachtungen die Ueberzeugung, daß die Behörden in Warschau den Konflikt in ungeschickter Weise, wenn nicht provoziert, doch über das nötige Maß getrieben haben. Insbesondere haben Sr. M. die vorgefallenen Tätlichkeiten gegen Geistliche im Ornat und die Verletzung kirchlicher Abzeichen tiefen Eindruck gemacht.

Auf der andern Seite war das monarchische und militärische Gefühl des Kaisers darüber nicht in Zweifel, daß die späteren Nachgiebigkeiten des Statthalters, die Zulassung der demonstrativen Begräbnisfeier und der Kompromiß, welcher wegen Aufrechterhaltung der Ruhe unter Zurückziehung der bewaffneten Macht geschlossen wurde, Tadel verdienten.

Nachdem die ersten Nachrichten über die Ereignisse mir schon am 27. v. M. durch Sir John Crampton zugegangen waren, welchem sie der englische Konsul in Warschau telegraphisch gemeldet hatte, habe ich bei dem Fürsten Gortschakow, welchem der Kaiser die Bearbeitung dieser Angelegenheit und demnächst die Redaktion der Antwort auf die Adresse übertragen hat, auf das Entschiedenste die Ansicht vertreten, daß im gegenwärtigen Augenblick jede Schwäche oder Nachgiebigkeit den Tendenzen gegenüber, welche in der

[2]) Vorlage hat statt „de maintenir" „maintenant". Geändert nach dem Konzept.
162. [1]) Vgl. Nr. 158.

provozierenden Feier der Schlacht von Grochow[2]) ihren Ausdruck fanden, nicht nur gefährlich für das Ansehen der Regierung im Innern sein, sondern auch die polnische Emigration ermutigen, namentlich aber in England, Frankreich und Italien die Sache der Polen viel hoffnungsvoller und die kais. Regierung ihr gegenüber viel schwächer erscheinen lassen würde, als es in der Tat der Fall ist. Ich hob hervor, wie solche Eindrücke auf die Politik der westlichen Kabinette zurückwirken würden, und Fürst Gortschakow stimmte mir insoweit bei, daß der gegenwärtige Augenblick für Konzessionen ungeeignet sei, und daß überhaupt an Zugeständnisse im eigentlich liberalen und nationalen Sinne nicht gedacht werden könne. Dagegen sprach er in unbestimmten Andeutungen von der Notwendigkeit demnächstiger Reformen in der Verwaltung des Königreichs und von dem Erfordernis, „Einrichtungen abzustellen, welche sich nicht bewährt hätten, weil sie die Beziehungen zwischen dem Souverän und seinen Untertanen verfälschten."

Sofort nach Eingang der telegraphischen Weisung E. E. vom 7. d. M.[3]) habe ich meine Vorstellungen beim Fürsten Gortschakow unter Bezugnahme auf die ah. Auffassungen mit Nachdruck erneuert. Den von mir geäußerten Wunsch, eine Audienz bei Sr. M. dem Kaiser zu haben, verfolgte ich nicht weiter, da es schien, daß Fürst Gortschakow, der in der Hauptsache sich mit unseren Auffassungen einverstanden erklärte, einen Beweis von Mißtrauen gegen seine Aufrichtigkeit darin erblickte. Dagegen habe ich gestern eine schriftliche Darlegung im Sinne der mir zugegangenen Instruktionen auf vertraulichem Wege zur Kenntnis des Kaisers gebracht.

Die Antwort auf die Warschauer Adresse wollte mir Fürst Gortschakow noch nicht mitteilen, er beabsichtigt indessen, sie bis zum Ende dieser Woche zu veröffentlichen. Der Eingang derselben, welcher mir zufällig bekannt geworden ist, spricht, wie ich gestern[4]) telegraphisch meldete, eine entschiedene Mißbilligung der Adresse und ihrer Tendenz aus. Inwieweit der fernere Inhalt nach einer anderen Richtung einlenkt und Reformen schon jetzt zusagt, vermag ich nicht zu beurteilen. So viel aber glaube ich versichern zu können, daß bisher jede Absicht fern liegt, organische Einrichtungen liberaler oder gar konstitutioneller Färbung zu gewähren oder in Aussicht zu stellen. Dagegen dürften mannigfache Personalveränderungen bevorstehn, und nennt man als eventuellen Nachfolger des Statthalters den Fürsten Suworow, Graf Berg und Murawiew-Amurski, den letzten am allgemeinsten.

Erfreulich ist, daß der Kaiser das eingeleitete kriegsrechtliche Verfahren gegen den General, welcher den Befehl zum Feuern gegeben, aufgehoben hat. Es fehlt den russischen Beamten und älteren Offizieren ohnehin an selbständiger Entschlossenheit im entscheidenden Momente, und wenn durch Bestrafung des erwähnten Generals ein Beispiel statuiert worden wäre, so hätte die Furcht vor Verantwortlichkeiten in einer für die jetzigen Zeiten bedenklichen Weise unter den Truppenführern zugenommen.

Die Betroffenheit des Statthalters über den zu weit getriebenen Eifer des Militärs und der Polizei steht im auffallenden Kontrast mit der Nachsicht, welche viel schlimmere Uebereilungen bei bäuerlichen Aufständen im Inneren des Reiches bisher gefunden haben,

---

[2]) Vgl. Nr. 158.

[3]) Am 7. März telegraphierte Schleinitz: „König wünscht zu wissen, ob wirklich sich ein Großfürst nach Warschau begeben und ev. was derselbe dorthin bringen wird. Konzessionen in liberaler Richtung würden Sr. M. sehr gefährlich erscheinen. In diesem Sinne sind Sie ermächtigt, sich Sr. M. dem Kaiser oder Fürst Gortschakow gegenüber auszusprechen."

[4]) Vgl. Nr. 161 (d. i. vorgestern).

so beispielsweise vor wenigen Monaten bei den Vorgängen bei Jamburg[1]) und bei einer größeren, ebenfalls aus Mißverständnissen und Verhetzungen hervorgegangenen Bewegung im Gouvernement Ekaterinoslaw, von welcher nichts in die Oeffentlichkeit gekommen ist, bei welcher aber, wie ein hochgestellter und glaubwürdiger Beamter mitteilt, über 140 Bauern unter wiederholten Kartätschensalven auf dem Platze geblieben sind.

Bemerkenswert sind die Ansichten, welche bei dieser Gelegenheit wiederum im Lager des altrussischen Adels zutage kommen. Diese Politiker gehen von dem Grundsatze aus, daß der Besitz von Warschau eine Last für Rußland sei, und daß man ohne Gefahr für letzteres die Bildung eines unabhängigen polnischen Reiches zulassen könne, welches aus dem größeren Teile des jetzigen Königreichs, aus Westgalizien und aus Posen zu bestehen hätte, während allenfalls die russische Bevölkerung der größeren Osthälfte Galiziens dem Mutterlande wieder zufallen könnte. Dieser Gedanke wird nicht bloß von politischen Phantasten vertreten, sondern einflußreiche Leute in reiferen Jahren, deren Meinung ihrer amtlichen Stellung wegen notwendig auf die Entschließungen der Regierung einwirkt, diskutieren ihn als mögliche Eventualität, ohne daß es mir gelänge, sie von der Absurdität desselben zu überzeugen. Sie nehmen an, daß alle zur alten Krone Litauen gehörigen Landesteile der früheren Republik Polen bis einschließlich des Gouvernements Augustowo und des Südostens von Lublin im heutigen Königreich in dem gesamten Bauernstande ein so überwiegend russisches, nur äußerlich mit Polen verbunden gewesenes Element in sich trügen, daß jeder Versuch eines neuen polnischen Staates, sich weiter nach Osten auszubreiten, fruchtlos sein würde.

Es liegt auf der Hand, daß selbst ein auf das rein polnische Element beschränktes Polen, als stets bereiter und eroberungsbedürftiger Verbündeter jedes Feindes Rußlands oder Preußens, ein unerträglicher Nachbar sein und seinen Ehrgeiz ohne Unterlaß auf Wiedererwerbung der altpolnischen Grenzen richten würde. Man vergißt, daß es sich hier im strengsten Sinne des Wortes darum handelt, entweder Hammer oder Amboß zu sein, daß selbst unter russischer Herrschaft die Institution einer national-polnischen Armee sehr gefährlich wurde, daß nicht nur der litauische, römisch-katholische Bauer, sondern auch der galizisch-ruthenische (Kleinrusse) den „Moskowiten" ebenso als Fremden betrachtet wie den „Ljächen" (Polen), und daß für die polnischen Bestrebungen irgendeine für Rußland oder Preußen annehmbare Abgrenzung schlechthin undenkbar ist. Bezeichnend für den Charakter des russischen Panslavismus ist die Ungunst, mit welcher von ihm die magyarische Bewegung, nicht etwa vom konservativen Standpunkte aus, sondern im Interesse der slawischen Volksstämme Ungarns betrachtet wird, während das Streben der Tschechen nach partikularer Entwickelung zwar Anerkennung findet, aber doch keine so warme, wie die analogen Wünsche der in Oesterreich und der Türkei wohnenden Slawen griechischen Bekenntnisses. Dieses Verlangen nach abgeschlossener kirchlicher Einheit erklärt zugleich die Scheidungsgelüste in betreff Polens und andrerseits den Anklang, welchen die fragliche Partei in der russischen Geistlichkeit findet.

Sobald die in Form eines Schreibens an den Fürsten Statthalter erlassene Antwort des Kaisers auf die Adresse mir bekannt wird, werde ich nicht verfehlen, weiter zu berichten.

---

[1]) Vgl. S. 152 u. 171.

Eodem, abends.[1])

Fürst Gortschakow hat mir unter Empfehlung besondrer Discretion soeben die Antwort des Kaisers auf die Adresse mitgetheilt, und füge ich Abschrift g. bei. Er sagte, daß S. M. nur aus persönlicher Rücksichtnahme für den Statthalter sich überhaupt zur Beantwortung herbeigelassen habe. Nach der Meinung des Fürsten wird der Statthalter vor der Hand in seiner Stellung verbleiben, wofür auch der Umstand spricht, daß der Kaiser es vermieden hat, durch Nichtannahme der durch den Fürsten übermittelten Adresse die Autorität des Letzteren zu compromittiren.

Der Kais. Minister theilte mir mit, daß zur Verstärkung der von ihm auf 40 000 Mann angegebnen Truppen im Königreich eine Division aus Lithauen nachrücke, und bat er, daß wir der Verhinderung der heimlichen Einfuhr von Waffen eine besondre Aufmerksamkeit zuwenden möchten.

Ein vertraulicher Bericht des Baron Budberg erwähnte, daß, in Folge der „unglücklichen" Krupski'schen Angelegenheit,[2]) in der deutschen Presse das Wiener Cabinet der Complicität mit den Warschauer Vorgängen, d. h. mit der Gedächtnißfeier der Schlacht von Grochow, beschuldigt werde. Fürst Gortschakow nahm hiervon Anlaß, mir zu erklären, daß durchaus keine Anhaltpunkte zu einem solchen Verdachte vorlägen.

163. Vertraulicher Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.]

12. März/28. Februar 1861.

Der Herzog von Montebello ist dafür bekannt, daß er weder zu den intimen Vertrauten des Kaisers Napoleon, noch zu den enthusiastischen Verehrern der Politik desselben gehört. Seine Persönlichkeit und seine politischen Ansichten machen ihn geeignet, das Kabinett, welches er vertritt, friedliebender und konservativer erscheinen zu lassen, als es ist, oder die Hoffnung zu unterhalten, daß es eine derartige Richtung binnen kurzem einschlagen werde. Nicht selten ist es in der letzten Zeit gelungen, den Kaiser Alexander in den persönlichen Wünschen und Hoffnungen des Herzogs Absichten des französischen Kabinetts erblicken zu lassen, und so oft auch die Enttäuschung diesen Illusionen gefolgt ist, so hat doch Fürst Gortschakow immer neue Anknüpfungspunkte für das Vertrauen auf die napoleonische Politik mit dem französischen Botschafter zu kombinieren gewußt.

Diese Erfolge des letzteren sind um so auffälliger, weil er seine Kombinationen stets nur als Ergebnis eigener Ansichten vorbringt, die er in Paris zu vertreten beabsichtige, und keineswegs zu dem Mittel seine Zuflucht nimmt, seinen Souverän als beengt durch augenblickliche Umstände und dessen eigentliche Intentionen günstiger darzustellen, als sie zu sein scheinen. Im Gegenteil ist er ein scharfer Kritiker aller offiziellen Vorgänge in Paris. Wenn man annehmen darf, daß Stellung, Alter und eine anscheinende Entschlossenheit, auch die eklatantesten Dementis seines Kabinetts mit Gleichmut entgegen-

[1]) Das Folgende eigenhändig, nicht im Konzept vorliegend.
[2]) In Warschau war im Zusammenhang mit den polnischen Umtrieben der geheime österreichische Agent Krupski verhaftet worden.

zunehmen, dem Botschafter eine gewisse Freiheit der Bewegung in seinen Aeußerungen gestatten, so finden diese Voraussetzungen doch nicht auf sämtliche Beamte der Botschaft eine gleiche Anwendung. Tatsache ist es aber, daß alle diese Herren, sei es von orleanistischen, legitimistischen oder sonstigen abweichenden Standpunkten aus, als Gegner der heutigen französischen Politik auftreten. Es läßt sich diese Erscheinung bei der sonst in der französischen Diplomatie herrschenden Disziplin kaum anders erklären als durch die Annahme, daß diesem übereinstimmenden Verhalten der Mitglieder der Botschaft eine höhere Autorisation zugrunde liege. Man muß glauben, daß der Vertretung Frankreichs die Aufgabe gestellt sei, sich durch Tadel ihrer Regierung Vertrauen zu erwerben. Die Enthüllungen des Marquis von Laroche-Jaquelin im französischen Senat deuten eine analoge Stellung des früheren Botschafters in Rom an, welche durch einen in sardinische Hände geratenen Bericht kompromittiert worden war.[1])

Wenn der Kritik, welche der Herzog von Montebello über das Verhalten seiner Regierung übt, die Absicht zugrunde liegt, irgendwelchen Projekten des Kaisers der Franzosen als Vorbereitung oder als Fühler zu dienen, so muß ich annehmen, daß die römische Frage demnächst noch mehr als bisher in den Vordergrund zu treten bestimmt sei. Der Botschafter schilderte mir die Gefahren, welche dieselbe für seine Regierung berge, in den lebhaftesten Farben. Man werde, wie er sagt, finden, daß im Kampfe mit Rom das Ziel mit jedem Schritte, den man tue, ferner rücke, und daß der Papst auf einem Strohlager in der Sakristei der Peterskirche ein gefährlicherer Gegner sein werde als an der Spitze der Armee Lamoricières. Er behandelte dabei die Einheit Italiens als eine Chimäre und ihre Herstellung als unvereinbar mit den Interessen Frankreichs, als einen Dienst, den man lediglich der englischen Politik erweise.

Es scheint danach, daß der Botschafter die Richtigkeit der Theorie nicht anerkennt, welche der Kaiser Napoleon mir gegenüber vor einigen Jahren[2]) gelegentlich aufstellte und auf welche der Prinz Napoleon in seiner neulichen Rede[3]) anspielte, daß es nämlich im Interesse Frankreichs liege, die Marinen zweiten Ranges und demgemäß eine italienische, so zu entwickeln, daß Frankreich unter deren Beistand nach Umständen der englischen die Spitze bieten könne. Jedenfalls aber schließe ich von den Auslassungen des Herzogs auf das Vorhandensein der Absicht seines Souveräns, der weiteren Entwickelung der italienischen Einheit und der Gewinnung Roms als Hauptstadt für dieselbe einstweilen förderlich zu sein. Er gab dies, im Grunde genommen, förmlich zu, wenn auch unter bitterem Tadel seiner Regierung, indem er hauptsächlich die Rücksichtnahme auf England als Beweggrund hinstellte. Er wollte das englische Kabinett nicht grade beschuldigen, daß es bei geringerer Fügsamkeit des Kaisers Unruhen in Frankreich und Attentate auf den Kaiser direkt anstiften würde, aber er bezog sich doch zur Motivierung der italienischen Politik Napoleons auf die große Leichtigkeit, mit welcher England den für die Person des Kaisers und die Regierung gefährlichen Elementen freiere Bewegung [zu]

---

[1]) Am 28. Februar 1861 hatte der Marquis v. Laroche-Jaquelin im französischen Senat u. a. geäußert, der Graf von Rayneval, der von 1853 ab mehrere Jahre französischer Botschafter am päpstlichen Stuhle gewesen war, habe im Vertrauen auf seine Geschicklichkeit und in dem Glauben, Frankreich besser zu dienen, wenn er seinen eigenen Eingebungen folgte, die Ansichten seiner Regierung nicht geteilt und den Hof von Rom weit mehr in seinem Widerstande bestärkt, als zu den von Frankreich geforderten Zugeständnissen gedrängt.

[2]) Im April 1857. Vgl. Nr. 143.

[3]) Der Prinz Napoleon hatte am 1. März im französischen Senat eine aufsehenerregende Rede gehalten, in der er als Verfechter der Volkssouveränität und der italienischen Einheit auftrat. Vgl. über sie Stern, Geschichte Europas, IX 9 f.

gestatten oder dieselben im Zaume zu halten vermöge. Wenn der Erfolg zeigen sollte, daß in der Tat die französische Politik auf dem bisherigen Wege in Italien weiter vorschreitet, so läßt sich schwer entscheiden, inwieweit dabei lediglich die eben erwähnten Rücksichten auf England maßgebend sind und in welcher Ausdehnung etwa zwischen Paris und dem Fürsten Gortschakow ein stillschweigendes oder ausdrückliches Verständnis der beiderseitigen Politik obwaltet. Jedenfalls müßte die Folgsamkeit Frankreichs gegen England, wenn sie allein das Motiv der französischen Politik in Italien wäre, auch in der orientalischen Frage ihren Ausdruck finden.

Es ist freilich wahr, daß Fürst Gortschakow keine Gelegenheit vorübergehen läßt, mir Vorhaltungen darüber zu machen, daß wir dem Turiner Kabinett äußerlich nicht bestimmter entgegentreten; namentlich in diesen Tagen, bei Besprechung der polnischen Angelegenheit, warf er mir vor, daß unsere Politik der russischen die Aufgabe, konservativ zu sein, sehr erschwere. Er bezog sich dabei nicht etwa auf unser Verhalten den Polen gegenüber, sondern auf die Fortdauer unserer diplomatischen Beziehungen zu Sardinien und auf die Ovationen, deren Gegenstand angeblich die Herren von Bonin und Brassier in Turin gewesen seien.[4]) Ich übergehe die Art, wie ich das reichliche Material zur Abwehr dieser Vorhaltung benutzte. Ich betrachte das stete Zurückkommen auf jenen Gegenstand als eine Diversion welche ausschließlich der Strategie angehört, mittelst welcher sich der Fürst mit der persönlichen Politik des Kaisers abfindet, sei es, daß er annimmt, daß diese Demonstrationen über Berlin zur Kenntnis des Kaisers kommen, oder daß er glaubt, unsere Politik, auf Grund der wiederholten Weigerung der Abberufung, bei Sr. M. als weniger fest und zuverlässig in konservativer Richtung darstellen und hieran anderweite Kombinationen knüpfen zu können. Diese legitimistische Färbung, welche die Argumente des Fürsten bei solchen Gelegenheiten mir gegenüber annehmen, findet sich aber in den ihm anvertrauten Organen der Presse nicht wieder. Das „Journal de St. Petersbourg“, dessen politischer Teil unter direkter Leitung des Fürsten redigiert wird, brachte gestern über die Rede des Prinzen Napoleon einen Artikel, dessen schonende, wenn nicht wohlwollende, Fassung in den konservativen Kreisen und besonders auf der österreichischen Gesandtschaft sehr unangenehm berührte, während der Fürst mündlich gegen mich die schärfsten Verdammungsurteile über dieselbe Rede aussprach. In der heutigen Nummer dieses Blattes, dessen Leitartikel der Kaiser liest, wird zwar der Prinz nicht getadelt, aber doch hervorgehoben, daß seine Ansichten nicht die der Regierung seien, und die Auslassungen der französischen Minister werden als durchaus beruhigend geschildert. Die Richtung, welche das Journal „Le Nord“ verfolgt, ist E. E. genugsam bekannt, und habe ich, trotz aller gegenteiligen Behauptungen, die überzeugendsten Beweise, daß dieses Blatt, wenn es auch unabhängige Artikel aus Paris bringt, in der Hauptsache doch nach wie vor von dem hiesigen Ministerium abhängt.

Ich würde mich zu weit in das Gebiet der Konjekturalpolitik verlieren, wenn ich über die Ausdehnung des Spielraums, welchen die französische Politik in Italien und die des Fürsten Gortschakow im Orient einander gewähren wollen, und über die Frage, ob

---

[4]) Der preußische Gesandte am sardinischen Hofe, Graf Brassier de St. Simon, und Generalleutnant v. Bonin, Generaladjutant u. Kommandeur der 2. Garde-Infanterie-Division, der nach Italien entsandt war, um dem König Viktor Emanuel die Notifikation von der Thronbesteigung König Wilhelms I. zu überreichen, hatten im Einverständnis mit der preußischen Regierung der Eröffnung des sardinischen Parlaments am 21. Februar beigewohnt und waren bei dieser Gelegenheit von der Bevölkerung mit lebhaftem Beifall begrüßt worden.

schon der Anfang eines zweiseitigen Verständnisses oder nur einseitige Illusionen in dieser Richtung vorliegen, bestimmte Mutmaßungen aufstellte. Unverkennbar ist für jeden meiner Kollegen, daß der Fürst den Dingen im Orient ein ungleich lebhafteres Interesse zuwendet, als denen in Italien. Er selbst teilte mir neulich die Befürchtungen mit, welche die Pforte in betreff ihrer Sicherheit Rußland und Frankreich gegenüber hege und durch Rüstungen zu ihrer Verteidigung an den Tag lege; und wenn er dieselben auch als „pitoyable commérage“[4]) bezeichnete, so müssen doch einer so plötzlich kundgegebenen Besorgnis des türkischen Kabinettes noch andere Indizien zugrunde gelegen haben als die mir angegebenen der bekannten Erklärungen an und durch den Fürsten Labanow und der Bestimmung des Generals Niel zum Botschafter.

Einiges Licht über die Situation wird man aus dem Verlauf der Erörterungen zwischen Frankreich und England wegen der Besetzung Syriens entnehmen können. Fürst Gortschakow hat in dieser letzteren Frage alle Anstrengungen aufgeboten, um das Pariser Kabinett zum festen Beharren auf Fortdauer der Okkupation zu bewegen, und die „militärische Ehre Frankreichs“, unter Widerspruch des letzteren, für kompromittiert erklärt. Ich glaube aber dennoch keinen Augenblick, daß es ihm gelingen wird, durch solche Pläne die Beziehungen beider Westmächte zu einander zu sprengen. Wenn meine Vermutung richtig sein sollte, daß er für diesen, wiederholt so vergeblich angestrebten Zweck den Plan eines neuen Luftschlosses auf der Basis gegenseitiger Konzessionen in Italien und im Orient mit dem Herzog von Montebello ausgearbeitet hat, so wird derselbe ohne Zweifel das Schicksal der früheren gleichen Ursprunges teilen und der Kaiser Napoleon und sein Botschafter gewiß noch manche ähnliche Sisyphusarbeit für die leicht erregbare Phantasie des Fürsten erdenken, bevor er sich entschließt, die freundschaftlichen Beziehungen zu England definitiv aus dem Repertorium seiner politischen Hilfsmittel zu streichen. Wenn es ihm gelingt, dem Fürsten Gortschakow in diesem Augenblicke Hoffnungen der Art zu machen und ihn dadurch zu bewegen, daß er den Widerspruch Rußlands gegen ein dreisteres Vorgehen der französisch-sardinischen Politik in der römischen Frage zurückhält oder abstumpft, so wird doch ohne Zweifel, nachdem dieser Vorteil erreicht ist, Fürst Gortschakow wiederum die Erfahrung machen, daß die Anlehnung an England für die napoleonische Politik einstweilen noch dringenderes Bedürfnis ist als die an Rußland.

164. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.]

13./1. März 1861.

Für die Publikation der neuen Gesetze in der Bauernfrage scheint der für die zweite Fastenwoche in Aussicht genommene Termin innegehalten zu werden. Wenigstens sind diejenigen 42 Adjutanten, welche bestimmt sind, sich bei dieser Gelegenheit in die verschiedenen Gouvernements zu begeben, auf morgen zum Kaiser befohlen, um ihre letzten Instruktionen zu erhalten. Die Aufgabe dieser Adjutanten ist vorzugsweise die, überall, wo sich bei den Lokalbeamten oder den Bauern Mißverständnisse in betreff der Auslegung der kais. Bekanntmachungen ergeben sollten, solche im Namen des Kaisers

[4]) Vgl. Nr. 160.

aufzuklären und zu beseitigen. Eine für die zum Teil verhältnismäßig jungen und mit der Sache sowie mit Zivilgeschäften überhaupt nicht durchgehends vertrauten Flügeladjutanten ziemlich schwierige Mission, welche aber den Vorteil hat, den Bauern eine unmittelbar vom Kaiser ausgehende und für sie deshalb glaubwürdigere Autorität gegenüberzustellen.

165. Privatschreiben an Minister v. Schleinitz.

13. März 1861.

Verehrtester Freund und Gönner

Mit verbindlichstem Dank habe ich durch Croy Ihr Schreiben vom 5. c.[1]) erhalten. Der Ueberbringer beabsichtigt erst nächsten Winter seine Braut heimzuführen und will die Verlobung, auf Verlangen des künftigen Schwiegervaters, für jetzt noch geheim halten. Da die Tatsache aber vor seiner Ankunft durch die Gräfin Thun, als Nichte seiner Tante (Salm-Sternberg), hier allgemein bekannt war, so war ihm der Ehrenname des „Ritters de Lorge"[2]) (siehe Schillers Handschuh) auch schon vorausgeeilt. Er beabsichtigt n i c h t den k. Dienst nach seiner Verehelichung zu verlassen.

Ueber die Warschauer Sache folgt ein Bericht hiebei;[3]) ich habe kein Mittel versäumt, die Stimmung des Kaisers zu festigen, nachdem sie anfangs, unter dem richtigen Gefühl, daß mit brutalem Ungeschick verfahren worden sei, ziemlich weich war. Gortschakow hat mir, wie ich glaube, allerhöchsten Orts beigestanden; den liberalen Koterien gegenüber hat er aber für nützlich erachtet, sich seiner sonstigen Diskretion zu entschlagen, und den von mir gemachten „energischen" Vorstellungen eine weitere Publizität gegeben als der Geschäftsbetrieb mit sich brachte, so daß german influence einigermaßen herhalten muß, um zu motivieren, daß der Kaiser den Schmerzensschrei so kühl abgefertigt hat. Die National-Liberalen der höheren Gesellschaft haben besonders an Graf Bludow, dem Präsidenten des Reichsrats, eine einflußreiche Stütze, und bildet dessen unverheiratete Tochter Antoinette, eine geistreiche und liebenswürdige Dame von mittleren Jahren, den salonmäßigen Mittelpunkt der Fraktion, als deren männlichen Leiter man den adjoint des Ministers des Innern, Miljutin, bezeichnen kann.

Daß die Dinge in Oesterreich schlecht stehn, ist dem Grafen Thun anzumerken. Ich traf ihn gestern im Wartezimmer des Ministers, aus dessen Kabinett er in sehr erregter Stimmung herauskam, und er setzte mir mit Tränen im Auge auseinander, daß er an der Zukunft seines Landes verzweifle. Sein Urteil über Rechbergs Befähigung zu dem Posten eines dirigierenden österreichischen Ministers fängt an mit demjenigen zusammenzufallen, welches ich mir durch mehrjährige gemeinschaftliche Arbeiten mit meinem Frankfurter letzten Kollegen habe bilden können. Ich halte Rechberg für einen ungewöhnlich beschränkten Staatsmann, auch abgesehen von den Forderungen, die man an den auswärtigen Minister einer Großmacht stellen muß. Ich sage das ohne Bitterkeit und ohne kränkende Absicht, mit der Ruhe des klassifizierenden Naturforschers.

Wenn ich das Unglück hätte, Kaiser von Oesterreich zu sein, so würde ich morgen nach Pest übersiedeln, in Husaren-Uniform ungarisch reden und reiten, Ungarn alles einver-

---

[1]) Vgl. Briefwechsel mit Schleinitz S. 145 f.

[2]) Croy hatte sich mit einer Tochter des Herzogs Emmerich Lorenz Paul Guy v. Durfort-Civrac de Lorge, eines französischen Pairs, verlobt. Auch Schlözer scherzt über den Ritter de Lorge.

[3]) Vgl. Nr. 162.

leiben was hineinpaßt, selbst vor den ungarischen Landtag treten und mit ihm verhandeln, ihm die unverkennbare Wahrheit sagen, daß König von Ungarn die erste Eigenschaft des Kaisers von Oesterreich sei, alle übrigen aber Nebenländer. Wenn die Sache überhaupt zu retten ist, so wäre es, wie ich glaube, auf diesem Wege; Böhmen und Oesterreich fallen deshalb nicht ab; ein Königreich ist immer der Unannehmlichkeit wert, einige Monate in Ofen zu residieren; und die Schwierigkeit, das wild gewordene ungarische Roß wieder ruhig zu reiten, wenn man einmal im Sattel sitzt, ist unter Maria Theresia so glänzend gelöst worden, daß man auf diesem Gebiete an nichts zu verzweifeln braucht. Thun's böhmischer Partikularismus ist für den Gedanken eines solchen Versuchs nicht zugänglich; er kann diese Wiener Morgue nicht loswerden, die den Ungarn jederzeit falsch behandelt hat und eher bereit ist, das unentbehrlichste der Kleidungsstücke als die Würde des Kammerherrnschlüssels zu opfern.

Was unsre auswärtige Politik den Kammern gegenüber betrifft, so wollen Sie mir gestatten, Ihnen aufrichtig Glück zu wünschen zu der kühlen und siegreichen Ueberlegenheit, mit welcher Sie die Anläufe der Gegner abgewiesen haben.[4]) Harkort möchte ich dringend empfehlen, auf einige Monate der hiesigen Gesandtschaft zu attachieren; der alte Schwätzer würde sehr bald im Duett mit Holstein[5]) das Lied singen, mit welchem Leporello den Don Juan eröffnet.[6])

Die Sendung des Fürsten Paskewitsch mit dem Georgen-Orden für den König,[7]) und Georgen-Katharinen-Orden für die Königin hat Fürst Gortschakow sehr gern gesehen, nicht bloß in aufrichtiger Bewunderung der Königin, sondern auch nebenher, weil diese äußerliche Anerkennung, welche man dem unglücklichen Herrscherhause zollt, zugleich dem Kaiser eine Art Abfindung mit seinem Gewissen darüber gewährt, daß die Sympathien auf eine wirksamere Weise nicht betätigt werden, und bei dem Versuch Cutrufiano's, hier eine Anleihe zu machen,[8]) nicht betätigt wurden.

Das Journal des Fürsten G. beschäftigt sich auch heute noch mit der Rede des Prinzen Napoleon, und namentlich mit der Frage, ob dieser „Vincke" des französischen Senats unter den Flügeln des kaiserlichen Adlers sein Lied gesungen hat oder daneben. Die objektive Art, in welcher die Rede, ohne ein tadelndes Wort, in dem Organ des Ministers fortwährend besprochen wird, kontrastiert auffällig mit der verachtenden Kritik, welche der Fürst mir unter vier Augen über die rhetorischen Ergüsse des Prinzen zu hören gab. Er nahm mir aber das Versprechen ab, die starken Ausdrücke, deren er sich bediente, nicht auf seinen Namen weiterzuerzählen.

Mit der Veränderung in der Person meines englischen Kollegen[9]) bin ich, prima facie, sehr unzufrieden. Ein so gescheiter und zuverlässiger Kollege wie Crampton ist immer

[4]) In der Sitzung des Abgeordnetenhauses vom 27. Februar 1861 hatte der Abgeordnete Harkort Angriffe auf die preußische Diplomatie erhoben, die damalige „Garnitur" lediglich als gewandte, aber untätige Kavaliere bezeichnet und ihr unzureichende Kenntnis der Interessen ihres Landes vorgeworfen. Schleinitz hatte diese Vorwürfe zurückgewiesen. Vgl. Sten. Berichte des Abgeordnetenhauses 1861 S. 293 f.

[5]) Seit Anfang Januar 1861 war Fritz v. Holstein, der spätere Vortragende Rat im Auswärtigen Amte, der Petersburger Gesandtschaft als Attaché beigegeben. Seiner Hand begegnet man vielfach in den Konzepten zu Bismarcks Berichten.

[6]) Keine Ruh' bei Tag und Nacht,
Nichts, was mir Vergnügen macht,
Schmale Kost und wenig Geld,
Das ertrage, wem's gefällt.

[7]) König von Neapel.

[8]) Vgl. S. 136 u. 140.

[9]) An Sir John Cramptons Stelle war am 11. März 1861 Lord Napier getreten, der den Titel „Botschafter" führte.

ein Verlust, und ich stand in sehr vertrauten Beziehungen mit ihm. Prinz Wilhelm von Baden ist vor einigen Tagen aus dem Kaukasus zurückgekehrt, stärker geworden und von der Winterluft so gebräunt, als hätte er eine Sommer-Campagne in Indien gemacht. Er spricht über deutsche Politik und preußische Hegemonie und Oberbefehl sehr billige Ansichten aus, von denen wohl zu wünschen wäre, daß andre deutsche Fürsten sie teilten.

Für ungesalzenen Kaviar ist das Wetter zu gelinde, wir haben hier nur 1 Grad Frost mit starkem Schneefall; mit einem Dutzend Haselhühner aber wage ich es, da das Stück nur 20 Kop. kostet, und 2 R 40 kein schwerer Verlust sind, wenn sie schlecht ankommen sollten.

Loën wird hier in den nächsten Tagen erwartet; wenn es wirklich in der Absicht liegt, ihm einen Nachfolger zu geben, so wäre es sehr wünschenswert für den Geschäftsbetrieb, demselben eine mehr der österreichischen, französischen und schwedischen Einrichtung entsprechende Instruktion mitzugeben, nach welcher er sich mehr als Mitglied der Gesandtschaft zu betrachten hätte. Bisher gestaltet es sich praktisch einigermaßen so, daß der Militärbevollmächtigte Gesandter des k. Hofes bei der Person des Kaisers ist, und der Zivil-Gesandte das Ministerium bei Gortschakow vertritt. Politische Vorteile, wie zu Rauch's und Münster's Zeit, hat diese Zweiteilung schwerlich, wohl aber legt sie die eigentliche Gesandtschaft einigermaßen trocken und schneidet mir viele Gelegenheiten zu persönlichem Verkehr mit dem Kaiser ab. Von russischer Seite wird man ebenfalls weniger als früher bereit sein, dem Nachfolger Loëns äußerlich eine andere Stellung zu lassen, als dem colonel Colson, welcher die rote Hose vertritt. Der Versuch, einen Politiker an Loëns Stelle zu setzen, würde hier auf Widerstand stoßen und auch den Ansprüchen unsres Kriegsministeriums weniger genügen als ein Offizier von lebhafterem Interesse für den technischen Teil seiner Mission. Mit der Versicherung aufrichtigster Verehrung der Ihrige.

166. Schreiben vom 13. März 1861 an Minister v. Schleinitz, betr. einen von der russischen Regierung veranlaßten Artikel des „Nord“, s. Briefwechsel mit Schleinitz Nr. 55.

*167. Telegramm an Minister v. Schleinitz.

17. März 1861.

Manifest wegen Aufhebung der Leibeigenschaft soeben in den Kirchen verlesen. Zu lang für sofortigen Eindruck.

*168. Bericht an Minister v. Schleinitz.

18. März 1861.

Unter Bezugnahme auf meine gestrige telegraphische Meldung[1]) beehre ich mich, E. E. anbei einen Abdruck der französischen Uebersetzung des Manifestes betreffend die Aufhebung der Leibeigenschaft zu übersenden.

[1]) Vgl. Nr. 167.

*169 Telegramm an Minister v. Schleinitz.

19. März 1861.

Fürst Gortschakow sagt, daß Minister für Holstein[1]) instruiert ist, in Ansehung des Budgets jeden ständischen Antrag anzunehmen, um der Prinzipienerörterung über Bewilligungsrecht auszuweichen.[2]) Von hier ist vertraulich Antrag nach London und Paris gegangen, gemeinschaftlich zu drei in Kopenhagen vollständige Abstellung des Sprachzwanges in Schleswig zu empfehlen. Beide Notizen bittet Fürst Gortschakow dringend noch geheim zu halten.

170. Vertraulicher Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.]

21./9. März 1861.

Nachdem ich in der letzten Zeit bei Besprechung der dänischen Frage mit dem Fürsten Gortschakow wiederholt hervorgehoben hatte, wie sehr die Bedrückungen der Deutschen in Schleswig dazu beitrügen, die Verstimmung der deutschen Bevölkerung in den Herzogtümern zu nähren und jede Verständigung zu erschweren, hat mir der kais. Minister vor einigen Tagen vertraulich mitgeteilt, daß er bereit sei, in London und Paris vertraulich den Gedanken einer gemeinschaftlichen Einwirkung der drei Kabinette auf das dänische anzuregen, um letzteres, wo möglich, zu Konzessionen gegen die Deutschen in Schleswig, namentlich zu gänzlicher Aufgabe des bisher gehandhabten Systems des Sprachzwanges zu bewegen.[1])

Nach den Berichten des Herrn von Nicolay soll insbesondere der Minister Raaslöff der Einführung der Annahme einer gemäßigteren Haltung den Deutschen gegenüber geneigt sein und sich von derselben eine günstige Rückwirkung auf die Verhandlungen mit den dänischen Ständen versprechen. Seine Auffassung soll indessen bei dem Minister Hall bisher auf Widerstand stoßen, weil letzterer, obschon persönlich auch seinerseits einer gemäßigteren Politik nicht abgeneigt, doch zu sehr in den Augen der in Kopenhagen herrschenden Partei zu verlieren fürchtet, um seinerseits zu den erforderlichen Reformen in Schleswig die Hand zu bieten.

Herr von Nicolay spricht zugleich die Befürchtung aus, daß diese Meinungsverschiedenheit innerhalb des Ministeriums, falls sie sich weiter entwickelt, den Sturz desselben und ein Ministerium Blixen nach sich ziehen werde. Demungeachtet glaubt Fürst Gortschakow, nicht darauf verzichten zu sollen, den bei Herrn Raaslöff vorausgesetzten versöhnlicheren Gesinnungen durch vertrauliche Ratschläge von seiten der außerdeutschen Großmächte Vorschub zu leisten.

---

169. [1]) d. h. der dänische Minister für Holstein.

[2]) An demselben Tage hatte der Minister v. Schleinitz an v. B. telegraphiert: „Graf Pourtalès telegraphiert gestern: ‚Thouvenel teilt mir eben erhaltene Depesche aus Kopenhagen mit, nach welcher dänische Regierung den holsteinischen Ständen das Budget für 1861 bis 1862 doch vollständig vorlegen würde. Ich habe den Minister gebeten, durch dringende Ratschläge die dänische Regierung zu noch vollständigeren Konzessionen zu bestimmen.' Fortgesetzte Pression, auch in betreff des Budgets, ist gewiß nötig und heilsam."

[1]) Vgl. Nr. 169.

Die Botschafter von England und Frankreich, mit welchen Fürst Gortschakow seine Absicht in meiner Gegenwart besprach, teilten persönlich dessen Meinung von der Angemessenheit einer Aenderung in der bisherigen amtlichen Behandlung der Deutschen in Schleswig und waren sehr bereit, die gewünschten Anfragen an ihre Kabinette zu richten.

In betreff der Form wünschte das hiesige Kabinett den beabsichtigten Schritten einen ganz vertraulichen Charakter zu bewahren und es den Repräsentanten in Kopenhagen zu überlassen, ob und wann sie ihre Eröffnungen, sei es in regelmäßigem Wege an das dänische Kabinett, oder vertraulich an einzelne Mitglieder desselben, oder aber direkt an den König gelangen lassen wollten. Lord Napier dagegen sprach sich ausschließlich für den ersteren Weg einer regelmäßigen Mitteilung an den Konseilpräsidenten,[2]) als Minister der auswärtigen Angelegenheiten, aus. Er befürchtete von jedem anderen Wege, daß die beabsichtigten Schritte den Charakter einer für die Mächte nicht zulässigen Einmischung in die inneren Beziehungen der Mitglieder des bestehenden Kabinetts zu einander annehmen könnten. Auf die nach Paris und London vorgestern abgegangenen Anfragen[3]) hat der Minister Thouvenel auch seinerseits die Meinung ausgesprochen, daß auf dem vorgeschlagenen Wege sehr leicht ein Kabinettswechsel herbeigeführt und die kriegerische Partei ans Ruder gebracht werden könne, daß er aber dennoch Herrn von Dotézac angewiesen habe, sich mit seinen Kollegen in dem gewünschten Sinne zu verständigen.

Die bisher eingegangene englische Antwort muß auf einem Mißverständnis der, wie mir schien, sehr klar gefaßten telegraphischen Anfrage Lord Napiers beruhn. Sie paßt so wenig auf letztere und läßt den Botschafter so vollständig über die Meinung seines Kabinetts im Unklaren, daß derselbe heute eine neue Anfrage nach London gerichtet hat.

Fürst Gortschakow sowohl als die beiden Botschafter haben mich dringend ersucht, über die ganze Angelegenheit Stillschweigen zu beobachten,[4]) weil jedes vorzeitige Bekanntwerden des Planes in Kopenhagen die unerwünschtesten Folgen haben könne. Ich vermag die Absicht, welche dem Vorgehen des hiesigen Kabinetts zugrunde liegt, noch nicht mit Sicherheit zu erkennen. Es ist möglich, daß Fürst Gortschakow in richtiger Erkenntnis der erbitternden Wirkung, welche die Mißbräuche der dänischen Verwaltung in Schleswig nicht nur auf Holstein, sondern auf die gesamte öffentliche Meinung Deutschlands üben, in Wahrheit nichts anderes beabsichtigt als die Beseitigung dieses Stachels, und daß die Gefahr einer Ministerkrisis in Kopenhagen ihm kein zu hoher Preis für dieses Resultat zu sein scheint. Es kann aber auch sein, daß gerade diese Kabinettskrisis beabsichtigt wird, um Raaslöff, der jedenfalls mit Herrn von Nicolay in besonders intimer Beziehung steht, von dem Posten des Ministers für Holstein an die Spitze der Geschäfte zu befördern.

Daß die von Herrn von Nicolay angedeutete und von dem französischen Kabinett ebenfalls hingestellte Möglichkeit, aus der Krisis ein ultradänisches und kriegslustiges Ministerium Blixen hervorgehen zu sehen, hier oder in Paris als eigentliches Ziel ins Auge gefaßt werden sollte, würde ich nur dann für eine zulässige Vermutung halten, wenn damit im Hintergrunde die Absicht in Verbindung stände, den vorauszusehenden Maßlosigkeiten eines solchen Kabinettes demnächst energisch entgegenzutreten und auf

---

[2]) Minister Hall.
[3]) Vgl. Nr. 169.
[4]) Vgl. ebenda.

diesem Wege zu einem Abschluß der ganzen Sache zu gelangen. Denn an das wirkliche Bestehen einer Absicht, die dänische Frage zur Störung des europäischen Friedens zu benutzen, glaube ich weder bei dem hiesigen Kabinett noch bei dem französischen, und auch an kein Einverständnis zwischen beiden, welches eine derartige Tragweite hätte.

Eine letzte Möglichkeit ist endlich die, daß Fürst Gortschakow auch auf diesem Gebiete den Plan verfolgt, eine Gruppierung der Kabinette herbeizuführen, vermöge welcher England sich isoliert fände.[5])

In der vorgestrigen Besprechung mit den beiden Botschaftern und mir versuchte er in keiner Weise, seinen Vorschlägen die Färbung der Beteiligung an einer ministeriellen Intrige zwischen Raaslöff und Hall zu benehmen, welche ihr, der ganzen Einleitung nach, allerdings in gewissem Maße beiwohnte.

Auch nachdem die Abneigung Lord Napiers, sich an irgend etwas der Art zu beteiligen, unumwunden hervorgetreten war, blieb Fürst Gortschakow dabei, den Sturz des gegenwärtigen Ministeriums als eine allerdings sehr leicht mögliche Folge der Intervention der Mächte zugunsten der Ansichten Raaslöffs zu bezeichnen, und versuchte seinerseits nicht, die Bedenken des englischen Botschafters zu entkräften. Er ließ auch die Bemerkung ohne Erwiderung, daß Raaslöff, wenn er etwa die Absicht haben sollte, das gegenwärtige Ministerium zu sprengen, eine fast unwiderstehliche Waffe zu diesem Behuf in die Hand bekommen werde, falls man die Gesandten der drei Mächte instruiere, ihm ihre Einwirkung auf den dänischen Hof so unbeschränkt zur Disposition zu stellen, wie es beabsichtigt werde. Fürst Gortschakow tat also nichts, um die Neigung zur Beteiligung an dem Plane bei dem englischen Botschafter zu befördern. Der Herzog von Montebello war dagegen irgend welcher Aufklärung über die ganze Angelegenheit zu wenig bedürftig, um mich nicht vermuten zu lassen, daß zwischen ihm und dem Fürsten schon eine Verständigung vorhergegangen sei.

Für keine der vorstehenden Konjekturen über die Motive, welche den kaiserlichen Minister in letzter Instanz hierbei leiten, kann ich irgendeine Bürgschaft übernehmen. Vielleicht liefern die gleichzeitigen Berichte meiner Kollegen in Kopenhagen, London und Paris E. E. einiges Material zu bestimmteren Kombinationen. Bis dahin dürfte es sich, m. g. D., empfehlen, die weitere Entwicklung der Sache mit Zurückhaltung zu beobachten, ohne die Erfolge, welche eine aufrichtig gemeinte Interzession in Kopenhagen haben könnte, durch eine Einmischung oder Mitteilung von unserer Seite zu gefährden.

171. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.]

21./9. März 1861.

In betreff der Warschauer Angelegenheiten und der sich an dieselben knüpfenden Absichten der kais. Regierung vermag ich E. E. nichts zu melden, was nicht schon in dem Bericht des k. Generalkonsuls vom 13. c. enthalten wäre; nur bemerke ich, daß mir gegenüber Fürst Gortschakow ausschließlich das Departement des öffentlichen

[5]) Vgl. S. 189.

Unterrichts als das Gebiet bezeichnete, auf welchem Reformen stattfinden würden, und daß man hier an die Errichtung einer polnischen Universität in Warschau, nach außeramtlichen Nachrichten, denken soll. Außerdem ist die Rede davon, daß der griechischen Geistlichkeit im Königreiche in ihren Uebergriffen gegen die römisch-katholische Kirche engere Schranken gezogen werden sollen.

Der in Abschrift beigefügte Artikel des Journal de St. Pétersbourg[1]) steht heute an der Spitze dieses Blattes unter amtlicher Rubrik. Ich glaube nicht, daß das Bedürfnis, von sich den Verdacht fremden Einflusses abzuwehren, die kais. Regierung bei dieser Mitteilung ausschließlich geleitet hat, sondern mindestens ebensosehr der Wunsch, fremde Kabinette — das unsrige mit eingeschlossen — davon abzuhalten, daß sie Vorstellungen über diese Angelegenheit ferner an das hiesige richten. In diesem Sinne aufgefaßt, würde der Inhalt der Anlage allerdings vermuten lassen, daß man nicht glaubt, alle die Einrichtungen, welche man zu treffen beabsichtigt, bei uns beifällig aufgenommen zu sehen. Ich werde mich bemühen, über die Veranlassung des Artikels näheres zu ermitteln, und bemerke hier nur, daß von meiner Seite seit meinem Berichte vom 13. c.[2]) keine weitere Besprechung der polnischen Sache mit dem Fürsten Gortschakow oder anderen stattgefunden hat, weil ich wußte, daß die Entschließungen formell zu weit gediehen waren, um noch Einfluß auf dieselben üben zu können.

172. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.]

23. u. 25. März 1861.

Gestern berief Fürst Gortschakow mich und die Vertreter von England, Oesterreich und Frankreich gleichzeitig zu einer Besprechung, welche er damit eröffnete, daß er, an seine bekannte Erklärung vom Mai vorigen Jahres[1]) anknüpfend, auf die Gefahren aufmerksam machte, welchen der Bestand des türkischen Reichs durch die in der Herzegowina entstandenen Bewegungen ausgesetzt sei. Er erklärte, daß die Erhaltung der Türkei in ihrem gegenwärtigen Besitzstande ebensosehr ein russisches wie ein europäisches Interesse sei, und daß diese Aufgabe im innigsten Zusammenhange mit der zweiten stehe, dem österreichischen Staate die Stellung zu wahren, welche er bisher zum europäischen Gleichgewicht einnehme. Vermöge der gegenwärtigen Zustände in den Donauländern sei jede allgemeine Bewegung in den türkischen Provinzen ebenso gefährlich für Ungarn, wie die Revolutionierung des letzteren es für die Ruhe der der Pforte unterworfenen Provinzen sei.

---

[1]) Wortlaut: Quelques journaux ont cherché à accrediter le bruit que des cabinets étrangers auraient fait parvenir des conseils au gouvernement russe, à la suite des derniers incidents survenus à Varsovie.

Nous n'avons pas besoin de relever l'invraisemblance de ces assertions.

Supposer l'existence de démarches aussi peu conformes à la dignité des cabinets à qui on les attribue qu'à celle du gouvernement auprès duquel elles auraient été faites, c'est en tout cas montrer peu de connaissance des usages diplomatiques et des égards réciproques que se doivent de grandes puissances.

[2]) Gemeint offenbar der Bericht vom 12. März Nr. 161.

[1]) Vgl. S. 85.

Angesichts der Unordnungen, welche in den an Montenegro grenzenden Landesteilen herrschen, hätten die Vertreter der Großmächte in Konstantinopel sich veranlaßt gesehen, gemeinschaftlich der Pforte die Einsetzung einer europäischen Kommission vorzuschlagen,[2]) welche unter Mitwirkung eines Delegierten der türkischen Regierung sich mit der Herstellung der Ordnung in jenen Gegenden beschäftigen solle. Nach einem von Herrn von Balabine eingegangenen Telegramme sei Graf Rechberg der Ansicht, daß eine solche Kommission ihre Aufgabe nur dann mit Erfolg werde lösen können, wenn sie sich gleichzeitig mit der Regulierung der montenegrinischen Grenze beschäftige, in deren unhaltbarer Gestaltung nach Ansicht des Fürsten Gortschakow eine Quelle sich stets wiederholender Streitigkeiten und Unruhen zu suchen sei.

Graf Thun war über diese Auffassung seines Kabinetts, welche mit dessen bisheriger Stellung zur Sache nicht übereinstimmen würde, ohne direkte Nachricht.

Die Pforte halte, wie uns Fürst Gortschakow weiter mitteilte, die Zulassung einer solchen Kommission abgelehnt, und wünscht das russische Kabinett nunmehr, daß der desfallsige Antrag von den Kabinetten der Großmächte erneuert werde.

Das erwähnte Telegramm des Herrn von Balabine enthielt außerdem die Nachricht, daß in Spizza, einem dicht am südlichsten Punkte der österreichischen Küstenlinie belegenen und vor einigen Wochen von den Montenegrinern in Besitz genommenen türkischen Hafen, fünfzig Garibaldiner gelandet seien, welche ein englisches Schleppschiff dorthin geführt habe. Im Hinblick auf diesen Vorgang hob Fürst Gortschakow wiederholt die Solidarität der türkischen und österreichischen Frage hervor und forderte Lord Napier auf, falls seiner Regierung die Erhaltung des türkischen Reiches aufrichtig am Herzen liege, dieselbe zu veranlassen, daß sie durch Aufstellung von Kriegsschiffen an jenen Küsten die Elemente, deren Entwicklung England in Italien begünstigt habe, verhindere, ihre umstürzenden Bestrebungen auf die Türkei auszudehnen.

Der englische Botschafter erwiderte, daß die Ausübung der Seepolizei an jenen Küsten nicht die Aufgabe seines Landes, sondern Oesterreichs und der Pforte sei. Graf Thun entgegnete, daß Oesterreich keine Schiffe für jene Gegenden disponibel habe, auch nicht berechtigt sei, seine Wirksamkeit auf die türkische Küste auszudehnen.

Auf die Frage des englischen Botschafters, ob Rußland und Frankreich bereit sein würden, einer dortigen von England zu übenden Ueberwachung den Beistand ihrer Flotten zu leihen, erwiderte der Herzog von Montebello, daß er ein dahin gerichtetes Ansinnen, wenn es von London her in Paris gestellt werde, gerne unterstützen wolle, daß Frankreich aber keine Initiative dabei übernehmen würde, nachdem der analoge französische Vorschlag behufs Verhinderung der garibaldischen Expedition nach Süd-Italien von England abgelehnt worden sei. In demselben Sinne äußerte der Fürst Gortschakow, daß der noch früher an Frankreich gestellte russische Antrag, gemeinschaftlich das Unternehmen Garibaldi's auf Sizilien zu hindern, in Paris von der Hand gewiesen sei, und daß Rußland daher für analoge Zwecke zunächst die Anträge anderer Kabinette abwarten werde. Er setzte hinzu, daß eine Mitwirkung russischer Streitkräfte eventuell immer nur gegen garibaldi'sche Freischaren, nicht aber gegen christliche Untertanen der Pforte in Aussicht zu nehmen sei, so lange dem Drucke, welcher die letzteren zur Verzweiflung treibe, nicht abgeholfen sein werde.

---

[2]) Vgl. Nr. 148.

Es wurde sodann verabredet, telegraphisch die Ansichten unserer Kabinette in betreff der Einsetzung einer europäischen Kommission zur Herstellung des Friedens in den fraglichen Landstrichen einzuholen, und Lord Napier versprach außerdem, bei seiner Regierung anzufragen, ob sie geneigt sei, Schiffe an jenen Küsten zu stationieren.

Im Verlaufe der Erörterung griff Fürst Gortschakow, unter gelegentlichem Beistande des Herzogs von Montebello und des Grafen Thun, die englische Politik im allgemeinen an, indem er auf Grund einer Parallele zwischen der bekannten Auslassung Lord John Russells über die Rechte unzufriedener Völker[3]) und dem Verfahren der britischen Regierung auf den Jonischen Inseln[4]) derselben Inkonsequenz vorwarf.

Lord Napier suchte die Abweichung vom Programme Lord John Russells, welche in betreff der jonischen Republik stattfinde, durch die Annahme zu rechtfertigen, daß die Jonier vortrefflich und sehr liberal regiert würden und ohne allen Grund unzufrieden seien. Mit besserem Erfolge nahm er die englische Politik gegen den Vorwurf der Inkonsequenz in Schutz, indem er entwickelte, daß dieselbe jederzeit das Streben der Völker nach freieren Institutionen gegen die bestehenden Regierungen in Schutz genommen habe; so in den südamerikanischen Freistaaten, in Portugal, Spanien, Belgien, Italien, und nur die griechische Bevölkerung habe sich einer gleichen Gunst nicht erfreut, weil überwiegend englische Interessen für die Erhaltung der Türkei sprächen. Wo nicht solche zwingende englische Interessen im Wege ständen, sei das englische Volk jederzeit geneigt, für liberale Bestrebungen Partei zu nehmen, und er persönlich teile diese Neigung mit Lord John und mit der Mehrzahl seiner Landsleute.

Ich stellte hierbei, da die Unterhaltung einen ganz vertraulichen Charakter angenommen hatte, die Frage, wie er das Verhalten seiner Regierung gegen die deutschen Herzogtümer in der dänischen Frage beurteile. Er erwiderte mit der Behauptung, daß seine Regierung und insbesondere er persönlich sehr bereit sei, zur Abhilfe der Mißbräuche, mit welchen ohne Zweifel das dänische Regiment in den Herzogtümern behaftet sei, Beistand zu leisten.

Auf die Frage des Fürsten Gortschakow, ob es nicht eine Grenze gäbe, über welche hinaus diese Begünstigung des Liberalismus aus Zweckmäßigkeitsgründen auch für England unanwendbar erscheine, erwiderte Lord Napier, daß er nicht anstehe, die Grenze des türkischen Reichs als eine solche zu bezeichnen.

25. März.

Lord Napier teilt mir mit, daß seine Regierung auf seine Anfrage vom 22. erklärt habe, daß sie die Einsetzung einer europäischen Kommission dringend bei der Pforte befürworten wolle, die Aufstellung von Schiffen zum Küstenschutz aber ablehne. Der Herzog von Montebello hat keine Antwort aus Paris, erwartete auch keine, da ihm das Einverständnis seiner Regierung mit dem Vorschlage in betreff der europäischen Kommission schon bekannt ist.

---

[3]) Am 27. Oktober 1860 erging eine Depesche Lord John Russells an den britischen Gesandten in Turin, in der unter Berufung auf Vatels Ausspruch: „Wenn ein Volk aus guten Gründen gegen einen Unterdrücker zu den Waffen greift, so ist es nur eine Tat der Gerechtigkeit und des Edelmuts, braven Männern in der Verteidigung ihrer Freiheiten beizustehen“, die Erhebung des Volks in Neapel und im Kirchenstaat und ihre Unterstützung durch England als gerechtfertigt erklärt wurde.

[4]) Bereits am 13. November 1860 richtete das jonische Parlamentsmitglied A. Dandolo ein Schreiben an Lord Russell, in dem es die Konsequenzen der Note vom 27. Oktober für das jonische Volk gezogen wissen wollte.

173. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.]

14./26. März 1861.

Bei Gelegenheit der Besprechung, zu welcher Fürst Gortschakow am Freitag[1]) die Vertreter der Großmächte berufen hatte, habe ich dieselben mit dem Inhalte der telegraphischen Mitteilung vom 21. d. Mts. bekannt gemacht, nach welcher die dänischen Behauptungen, daß das Budget den holsteinschen Ständen vorgelegt worden sei, alles Grundes entbehren. Laut einer heute hier eingehenden Nachricht sollen die Stände den, wie mir scheint, unter diesen Umständen sehr zweckmäßigen Schritt beabsichtigen, die Tatsache, daß ihnen das Budget nicht vorgelegt ist, durch eine Resolution öffentlich zu konstatieren.

Fürst Gortschakow hat mir versprochen, seine Vorstellungen gegen das bisherige Verhalten des dänischen Kabinetts in Kopenhagen erneuern zu lassen. Dagegen hat er den in meinem Bericht vom 21. d. Mts.[2]) besprochenen Plan, in betreff Schleswigs die versöhnlichen Intentionen des Ministers Raaslöff durch die Vertreter der außerdeutschen Großmächte zu unterstützen, mit überraschender Schnelligkeit fallen lassen. Das englische Kabinett hatte allerdings seine Mitwirkung bestimmt verweigert, weil es in dem vorgeschlagenen Verfahren eine für auswärtige Mächte nicht schickliche Beteiligung an einer Kabinettsintrige erblickte, vielleicht auch die Befürchtung hatte, daß Raaslöff sich in einem noch unaufgeklärten besonderen Einverständnis mit Rußland befinde, da auffälligerweise der englische und der französische Gesandte ihren Höfen gar keine Nachricht über die geheimen Besprechungen mit dem holsteinschen Minister gegeben hatten und doch, nach den Berichten des Herrn von Nicolay, bei denselben beteiligt gewesen sein sollten. Die Antwort, welche der französische Botschafter erhalten hat, lautet dahin, daß sein Kabinett befürchte, auf dem beabsichtigten Wege ein Ministerium Blixen mit kriegerischen Zwecken ans Ruder zu bringen, daß es indessen Herrn von Dotésac angewiesen habe, sich mit seinen Kollegen in Kopenhagen über alles, was ihnen zweckmäßig erscheine, zu verständigen.

Noch nachdem dem Fürsten Gortschakow diese beiden Antworten aus London und Paris bekannt waren, sagte er mir, daß der beabsichtigte Schritt in Kopenhagen jedenfalls geschehen werde; er konnte hierbei, nach der bestimmten Ablehnung Englands, nur noch das gemeinschaftliche Auftreten Rußlands und Frankreichs zugunsten unserer Landsleute im Auge haben. Wenn er nun seitdem auf die weitere Verfolgung seines Planes entschieden verzichtet hat, so nehme ich an, daß in der Zwischenzeit die Instruktion des Herzogs von Montebello, nachdem man in Paris von der Weigerung Englands nähere Kenntnis erhalten, eine Modifikation erlitten hat, vermöge welcher auch die bisher noch gebliebene Aussicht auf eine wenigstens formelle Beteiligung des Herrn Dotésac geschwunden ist.

Nach allen Besprechungen, welche ich bisher mit Lord Napier über die dänische Frage gehabt habe, darf ich annehmen, daß er seine liberalen und, wie man hier sagt, radikalen Sympathien keineswegs ausschließlich den entsprechenden dänischen Bestrebungen, sondern in gleichem Maße den Beschwerden der Deutschen in den Herzogtümern zugewendet, und stimmen seine Aeußerungen in dieser Beziehung mit den,[3]) wie es nach den Berichten des Grafen Bernstorff scheint, in neuester Zeit günstigeren Auffassungen Lord John Russells.

---

[1]) 22. März. Vgl. Nr. 172.

[2]) Vgl. Nr. 170.

[3]) Vorlage: denen.

174. Bericht an König Wilhelm I.

[Ausfertigung.]

4. April/23. März 1861.

E. M. beehre ich mich, im Anschlusse a. u. ein Exemplar des „Journal de St. Petersbourg“ zu überreichen, welches die organischen Verordnungen für das Königreich Polen enthält.[1])

S. M. der Kaiser hofft, daß die neuen Einrichtungen, wenn nicht die Zufriedenheit aller Parteien, doch einen erträglichen modus vivendi mit der Mehrzahl der Polen herstellen werden.

Soweit meine Wahrnehmungen reichen, wird indessen diese Meinung Sr. M. keineswegs allgemein geteilt. Im Gegenteil bin ich in amtlichen und außeramtlichen Kreisen fast ohne Ausnahme der Ansicht begegnet, daß die Polen die ihnen gemachten Konzessionen nur als Mittel betrachten werden, weitergehende zu erlangen, und daß ihnen letzteres wahrscheinlich gelingen werde, wenn sie mit hinreichender Besonnenheit und Disziplin auf der betretenen Bahn ferner fortschreiten. Daß diese Bestrebungen, welchen durch das neue Statut die Mittel zu wirksamer Entfaltung gewährt worden sind, auf solche Ziele hinauslaufen werden, welche für die russische Krone nicht annehmbar sind, darüber gibt sich hier kaum jemand einer Täuschung hin.

Unter diesen Umständen drängt sich die Frage auf, wie die Ratgeber des Kaisers, unter denen es nicht an Staatsmännern fehlt, welche die letzten Zwecke der polnischen Bewegung richtig erkennen, dennoch, ohne zwingende Notwendigkeit, die Hand dazu bieten konnten, daß in dieser aufgeregten Zeit, in Veranlassung einer herausfordernden Demonstration und nach der Einbuße, welche das Ansehen der Regierung durch die Schwäche der Statthalterschaft erlitten hat, den Polen neue Organe zur legalen Fortsetzung der Agitation in Gestalt einer großen Anzahl diskutierender und kontrollierender Wahlkörperschaften verliehen wurden. In amtlichen Kreisen wird hierauf geantwortet, daß eine Mißregierung im Königreiche unzweifelhaft vorhanden gewesen sei und daß dieser in irgend einer Weise habe abgeholfen werden müssen. Die Vergangenheit des Königreichs, die vertragsmäßigen Bürgschaften für sein gesondertes Bestehen, das Vorhandensein des vom Kaiser Nikolaus im Jahre 1832 gegebenen Statuts, die bisherige Unterlassung der Ausführung desselben und ähnliche Gründe hätten nicht gestattet, die vorhandenen Uebelstände durch weniger eingreifende Maßregeln abzustellen, wie sie etwa zur Anwendung gekommen sein würden, wenn sich in irgendeinem der russischen Gouvernements tief eingewurzelte Mißbräuche fühlbar gemacht hätten. Es sei nicht möglich, das Königreich Polen zu russifizieren, und doch sei dies das einzige Ziel gewesen, welches sich für das in den letzten dreißig Jahren befolgte System hätte ins Auge fassen lassen, und an dessen Erreichung man allerdings in den Rußland einverleibten ehemals polnisch-litauischen Provinzen nicht verzweifle.

Wenn man die hiesigen Politiker über ihre Ansicht von dem wahrscheinlichen praktischen Ergebnis der neuen Einrichtung befragt, so erhält man von wenigen und nur von solchen, welche den Elementen des nationalen Russentums ferner stehen, die Antwort, daß die Polen sehr bald die ihnen verliehenen Berechtigungen mißbrauchen und dadurch Gelegenheit zu gewaltsamer Herstellung der kaiserlichen Autorität geben würden. Bei weitem

---

[1]) Durch kais. Ukas vom 26. März 1861 wurden den Polen umfassende Zugeständnisse gewährt. Vgl. dazu Stern, Geschichte Europas Bd. VIII, S. 144.

vorherrschender ist dagegen die Ansicht, — ich kann sagen, die Hoffnung, — daß die Leiter der polnischen Bewegung diese Klippe zu vermeiden wissen und daß die polnische Nationalität sich in dem ihr außerhalb der Grenzen des russischen Reiches überlassenen Gebiete von neuem konsolidieren werde.

Bemerkenswert ist es jedenfalls, wie in allen den Kreisen russischer Nationalität, welche an der Politik Anteil nehmen, die Tatsache, daß den Polen überhaupt Konzessionen gemacht sind, anstatt ihnen mit Gewalt entgegenzutreten, eine überwiegend günstige Beurteilung findet. Den wesentlichsten Grund zu dieser Stimmung schreibe ich der Voraussicht zu, daß der Kaiser das, was er den Polen bewilligt habe, den Russen auf die Länge nicht werde versagen können. Das Verlangen des Adels, für das Aufgeben seiner Herrschaft über die Hälfte der bäuerlichen Bevölkerung durch mehr oder weniger ausgedehnte politische Berechtigungen entschädigt zu werden, ist ebenso allgemein als die Zuversicht, daß die Entwickelung der Zeitverhältnisse in nicht zu langer Frist zur Erfüllung dieser Wünsche führen werde. Der in den Universitäten und der Presse heimische Liberalismus hat sich zum Teil sehr viel weitere und andere Ziele gesteckt als der Adel, wobei der Mangel an praktischer politischer Bildung der Mehrzahl die Durchführung schwieriger und selbst phantastischer staatlicher Probleme als leicht erscheinen läßt. Einstweilen stimmen also die Politiker aller Farben darin überein, daß es so, wie es ist, nicht bleiben könne. Diese Richtung der Gemüter auf eine Aenderung des Bestehenden ist zu allgemein und zu stark, als daß Fürst Gortschakow von ihrem Einflusse unberührt bleiben könnte, und keinenfalls stellt er sich ihr feindlich gegenüber. Im Gegenteil, sie gewährt seiner Stellung mindestens eine starke Anlehnung und hilft sie tragen. Er selbst sieht eine Ungunst des Schicksals darin, daß der Glanz seiner persönlichen Gaben nur durch die Vermittelung geschriebener Depeschen und nicht durch eine öffentliche ministerielle Tätigkeit in parlamentarischen Versammlungen der Mitwelt zur Anschauung gebracht werden kann. Man würde ihm Unrecht tun durch die Behauptung, daß dieses Bedürfnis nach Anerkennung in weiteren Kreisen ihn ausschließlich leite. Ich bin vielmehr überzeugt, daß er gleichzeitig seinem kaiserlichen Herrn und seinem Vaterlande die besten Dienste zu leisten glaubt, selbst in dem Falle, daß er wirklich daran arbeiten sollte, Rußlands innere und auswärtige Politik Zielen entgegenzuführen, welche er dem Kaiser nicht in ihren vollen Konsequenzen zur Anschauung bringt.

Die Haltung des hiesigen Kabinettes in der auswärtigen Politik ließe sich zur Not auch ohne die Annahme erklären, daß der Kaiser durch Einwirkung seiner Ratgeber in Bahnen geleitet werde, welche S. M. nicht betreten würden, wenn sie glaubten, auf denselben zu denjenigen Resultaten zu gelangen, welche die Ratgeber ihrerseits erstreben. Die Wichtigkeit der inneren Fragen und die finanziellen Bedrängnisse beengen die Bewegung des Kabinetts nach außen. Den Erlaß der neuen polnischen Institutionen aber vermag ich mir nur dann zu deuten, wenn ich ihn als ein Ergebnis von Einflüssen ansehe, welche das edle Streben des Kaisers nach dem Glück seiner Völker für Tendenzen dienstbar zu machen wissen, deren wahre Ziele von Sr. M. nicht erkannt und nicht gewollt werden. Daß das Uebergewicht dieser Einflüsse, wenn es nicht durch gewaltsame innere oder äußere Bewegungen gebrochen wird, mit der Zeit zunehmen und nachgebende Entschließungen des Kaisers herbeiführen werde, halte ich bei der oben erwähnten Uebereinstimmung aller der Faktoren, welche hier die öffentliche Meinung bilden, und bei der Neigung des Kaisers, die letztere zufriedenzustellen, nicht für unmöglich.

Eine Partei oder auch nur einzelne Staatsmänner von Einfluß, welche die Bei-

behaltung der bestehenden Einrichtungen des russischen Reichs für wünschenswert oder möglich hielten, scheint es nicht zu geben; Aenderungen verlangen alle: die Gemäßigten wenigstens Einrichtungen für Rußland gleich den neuen polnischen, vorbehaltlich weiterer Ausbildung; und den exzentrischen Köpfen schwebt das Ideal slawischer Konföderationen bis nach Böhmen, Illyrien und Griechenland hinein, mit mehr oder weniger demokratischen Grundlagen, als erreichbar vor, sobald die Fesseln des Absolutismus den Aufschwung nicht mehr hemmen würden, zu welchem sie die russische Nation prädestiniert halten.

Es ist kaum möglich, sich anders als aus eigener Erfahrung eine Vorstellung von den ausschweifenden Phantasien zu machen, welchen sich gebildete Russen auf dem Gebiete der internationalen Politik hingeben. Wenn nun auch keine Aussicht vorhanden ist, daß die Politik der kais. Regierung den extremen Parteien folgen werde, so habe ich doch für jetzt ebensowenig Hoffnung, daß sie mit energischen Maßregeln der Bewegung, welche in Polen praktische Bedeutung gewonnen hat, entgegentreten werde.

M. a. u. D. war es überhaupt nicht zweckmäßig, im gegenwärtigen Zeitpunkte das System zu ändern, nach welchem Polen in den letzten Jahren regiert worden ist. Wenn Ungerechtigkeiten und Mißbräuche stattfanden, so konnten sie abgestellt und schuldige oder unbrauchbare Beamte durch andere ersetzt werden, ganz wie es unter ähnlichen Umständen im Generalgouvernement Kiew oder Wilna geschehen sein würde, wo die provinzielle Regierung vielleicht ebensoweit von einem Ideale tadelloser und gerechter Verwaltung entfernt ist als in Warschau. Sollten aber dennoch gerade jetzt den Polen Konzessionen gemacht werden, so müßte, meiner Meinung nach, eine volle Herstellung der mißachteten Autorität der Regierung und ein Wechsel in der Person des Statthalters vorhergehen. Hierzu war anfänglich, bei dem starken Mißfallen, welches S. M. der Kaiser über die bewiesene Schwäche und Ungeschicklichkeit empfand, alle Aussicht vorhanden. Es ist indessen den herrschenden Einflüssen gelungen, diese Verstimmung zu beschwichtigen und bei Sr. M. die Ansicht zur Geltung zu bringen, daß es besser sein werde, die Kräfte, welche das Alter dem Statthalter gelassen hat, noch nutzbar zu verwenden, um durch seine der Bevölkerung Vertrauen einflößende und versöhnende Vermittlung die erste Einführung der neuen Zustände bewirken zu lassen. Bei einem Personalwechsel, für welchen nur Fürst Suworow, Graf Murawiew oder Graf Berg in Aussicht genommen waren,[2]) wollte man befürchten, daß der schroffe Charakter der beiden ersteren einen schnellen Bruch herbeiführen, oder daß das Mißtrauen, welchem der Graf Berg hinsichtlich seiner eignen Aufrichtigkeit ausgesetzt ist, sich auch auf die Bedeutung der von ihm einzuführenden neuen Institutionen erstrecken werde.

Es scheint hiernach ausgemacht, daß Fürst Gortschakow zunächst in seiner Stellung verbleibt. Ohne dabei den Minister Fürsten Gortschakow vorzugsweise im Auge zu haben, darf ich doch behaupten, daß es in den maßgebenden Kreisen nicht an Leuten fehlt, von welchen grade die Schwäche des Statthalters mit in Berechnung gezogen wird, um dem neuen Statut eine weitere und folgenreiche Ausführung zu sichern. In betreff der Resultate, welche derartige russische Staatsmänner von der Neubelebung der polnischen Nationalität im Königreiche gewärtigen, beziehe ich mich a. u. auf den Bericht, welchen ich E. M. Minister der auswärtigen Angelegenheiten unter dem 12. v. M.[3]) erstattet habe.

---

[2]) Vgl. S. 184.

[3]) Vgl. Nr. 162, insbesondere S. 185.

Ich trete den Tendenzen, welchen ich die den Polen gewährten Konzessionen zuschreibe, nach Kräften entgegen, überall, wo sich eine schickliche Gelegenheit dazu bietet; wenn ich dies in schärferer Weise tun wollte, als es bisher der Fall gewesen ist, so würde ich, nach m. a. u. D. den Einfluß überschätzen, welchen ein fremder Gesandter in betreff innerer Angelegenheiten des Reichs gegen wohlüberlegte und von der öffentlichen Meinung begünstigte Pläne der bedeutendsten einheimischen Staatsmänner in die Wagschale zu legen vermag. Es ist an allen Höfen, besonders den größeren, gewiß eine mißliche Sache, wenn fremde Diplomaten es unternehmen, den Souverän überzeugen zu wollen, daß er durch die Männer, denen er sein Vertrauen schenkt, nicht wohl beraten sei. Unter den hiesigen Verhältnissen würde der Versuch, durch persönliche Einwirkung auf S. M. den Kaiser der ministeriellen Politik entgegenzutreten und dieselbe Sr. M. in dem Lichte darzustellen, in welchem sie mir erscheint, keinen anderen Erfolg versprechen, als den gänzlicher Störung der Beziehungen, auf welche ich im regelmäßigen dienstlichen Verkehre angewiesen bin. Ich glaube daher, dieses Gebiet nur mit großer Zurückhaltung betreten zu sollen. Das Gewicht der Interessen, welche sich für Rußland an die gegenwärtige innere Krisis und an die mögliche Rückwirkung der polnischen Vorgänge auf dieselbe knüpfen, und die Breite der Basis, von welcher die bewegenden Kräfte ausgehn, machen die Situation für diplomatische Einwirkung an sich minder empfänglich. „La parole est aux évènements", sagt Fürst Gortschakow, und die letzteren werden vielleicht bald deutlicher zeigen, daß wir an einen Scheideweg gelangt sind, wo die russische Politik in betreff Polens sich von der unsrigen trennt.

Gegen die übeln Einflüsse, welche eine nationale Organisation des Königreichs Polen auf E. M. benachbarte Provinzen haben könnte, liegt die wesentlichste Bürgschaft ohne Zweifel in dem fortschreitenden Wachstume des dortigen deutschen Elementes, dessen Kräftigung bis zum Jahre 1840 unter der Verwaltung des Oberpräsidenten Flottwell von der königlichen Regierung durch Mittel befördert wurde, deren Anwendung m. a. u. D. auch heute noch gesetzlich zulässig sein würde.

175. Bericht an König Wilhelm I.

[Ausfertigung.]

5. April/24. März 1861.

E. M. Minister der Auswärtigen Angelegenheiten habe ich heute telegraphisch die Nachrichten gemeldet, welche der Baron Nicolay von Kopenhagen aus über die Erklärungen des dänischen Kabinetts an die holsteinischen Stände gegeben hat. Bei den in jüngster Zeit vorgekommenen Widersprüchen zwischen den Mitteilungen der dänischen Regierung an die außerdeutschen Höfe und denen an die Stände habe ich geglaubt, ohne Zeitverlust das Material zur Kontrollierung der Auslassungen des kopenhagener Kabinetts gegen E. M. dortigen Gesandten liefern zu sollen. Zu demselben Zwecke erlaube ich mir, die Abschrift einer mir von Fürst Gortschakow mitgeteilten Depesche des Baron Nicolay nebst dem Telegramm beizufügen, welches danach der Minister Hall am 25. abends an den Minister Raaslöff gerichtet hat.

Bei einem Besuch, den mir Fürst Gortschakow gestern machte, fand er Lord Napier bei mir und sagte mir in dessen Gegenwart, daß demnächst durch schwedische Vermittelung

neue Vorschläge zur Beilegung der dänischen Streitigkeiten zu erwarten seien. Als hauptsächlichen Inhalt derselben bezeichnete der kais. Minister die Verleihung derjenigen Selbständigkeit für das Herzogtum Holstein, welche das Großherzogtum Luxemburg den Niederlanden gegenüber besitzt, und für Schleswig die Abstellung aller gegründeten Beschwerden wegen Bedrückung der deutschen Bevölkerung.

Dagegen wollte Dänemark verlangen, daß der Deutsche Bund auf die Gestellung eines holstein-lauenburgischen Kontingents Verzicht leiste und an dessen Stelle eine näher zu vereinbarende jährliche Geldleistung treten lasse.

Von beiden anwesenden Herren in betreff meiner Meinung über einen derartigen Vorschlag befragt, erwiderte ich, daß E. M. Regierung einen solchen, wenn er an dieselbe gelange, im Verein mit den deutschen Bundesgenossen gewiß vorurteilsfrei prüfen werde, daß aber Deutschland, wenn es auf ein eiderdänisches Programm überhaupt eingehen und alle Rechte in betreff Schleswigs hätte fallen lassen wollen, dieses Ziel m. E. früher ohne Verzichtleistung auf das holsteinsche Bundeskontingent hätte erreichen können; wenigstens habe mir selbst der Minister Hall in vertraulichen Besprechungen vor drei Jahren bei meiner Anwesenheit in Kopenhagen[1]) dergleichen ziemlich unumwunden in Aussicht gestellt. Selbst ein Mann von so anspruchsvollem Danismus wie Baron Blixen sei zu jener Zeit bereit gewesen, auf solcher Grundlage zu unterhandeln;[2]) nur bei den Führern der holsteinschen Stände sei damals eine starke, heutzutage schwerlich verschwundene Abneigung gegen jede Lossagung von Schleswig und vom dänischen Staatsverbande überhaupt vorhanden gewesen. In Verbindung mit dem Ausscheiden des holsteinschen Kontingents aus der Bundesarmee werde, m. A. n., das Zurückkommen auf derartige Vorschläge gar keine für Deutschland annehmbare Basis der Unterhandlung bieten können. Im Vergleich mit einem solchen Vorschlage hielte ich sogar das vor einigen Monaten durch englische Vermittelung an uns gelangte Programm[3]) noch für ein günstigeres. Ich könnte nicht glauben, daß irgendeine der Großmächte sich werde bereit finden lassen, auch nur durch indirekte Empfehlung der Proposition an deutschen Höfen das dänische Kabinett in der Meinung zu befestigen, als sei darin eine neue Konzession, und nicht vielmehr eine neue unerfüllbare Anforderung enthalten.

Hierauf erwiderte Lord Napier unter anderm, daß England in eine solche Schwächung der dänischen Streitmacht, wie sie stattfinden würde, wenn mit der Trennung der Regierung zugleich das holsteinsche Kontingent dem dänischen Heere verloren ginge, seiner Meinung nach nicht werde willigen können.

Dieser Ansicht des englischen Botschafters erklärte Fürst Gortschakow vom Standpunkte Rußlands aus vollständig beipflichten zu müssen.

Zu den wenigen Punkten, in welchen diese beiden Kabinette übereinstimmen, scheint also der zu gehören, daß das holsteinsche Bundeskontingent einen integrierenden Bestandteil des dänischen Heeres bilde und aus diesem nicht ausgeschieden werden dürfe. Meine Entgegnung, daß das holsteinsche Kontingent in zweifelhaften Fällen nicht zur dänischen,

---

[1]) Im August 1857. Vgl. Band II Nr. 269.

[2]) Ueber die Anschauungen Blixens vgl. den Bericht Bs. vom 22. Januar 1858. Band II Nr. 307.

[3]) Note des Lord John Russell an den britischen Gesandten in Berlin vom 8. Dezember 1860 über die Verbindlichkeiten, welche nach Ansicht der britischen Regierung der König von Dänemark gegen das Herzogtum Schleswig zu erfüllen habe. Wortlaut u. a. in der Spenerschen Zeitung vom 27. Januar 1861.

sondern zur deutschen Bundesarmee gehöre, fand bei beiden Herren kein Verständnis, und erwiderte mir Lord Napier, daß der Herzog von Holstein unmöglich als kriegführend ohne oder gegen den König von Dänemark gedacht werden könne. Ich machte ihn darauf aufmerksam, daß Kriegserklärungen und Friedensschlüsse des Kurfürsten von Hannover ohne gleichzeitige Beteiligung des Königs von England doch ein Jahrhundert hindurch nicht zu den Unmöglichkeiten gehört hätten.

Ich erlaube mir, obige Aeußerungen besonders deshalb a. u. zu melden, weil sie den Beweis liefern, daß Unterhandlungen auf der Basis der Eidergrenze mit Trennung Holsteins nach dem Vorbilde Luxemburgs auch dann, wenn Deutschland sich darauf einlassen wollte, auf günstige Aufnahme bei Rußland und England nicht zu rechnen hätten. Man würde das holsteinsche Kontingent für Dänemark behalten wollen. Beide Kabinette gehn hierin also weiter als vielleicht die Mehrzahl der Dänen selbst, welche einer solchen Einrichtung, wenn Deutschland sie annähme, kaum entgegen sein würden.

176. Privatschreiben an Minister v. Schleinitz.

6. April 1861.

Hochgeehrter Freund

Sie erhalten hierneben einen Immediat-Bericht[1]) über die polnischen Dinge, der mich bei Ihnen vielleicht in den Verdacht der Gespensterseherei bringt. Ich halte deshalb für nötig zu konstatieren, daß ich bei hellem Sonnenlichte schreibe, wenn auch etwas geblendet von dem Reflex auf der unbeweglichen Eisfläche vor den Fenstern und den ledergelben Häusern von Wassili-Ostrow. Ich urteile allerdings unter dem Einfluß meines Verkehrs mit den Fortschrittsmännern; diese aber beherrschen die Situation, sie bilden den Generalstab des Großfürsten Constantin und der Großfürstin Helene, und Fürst Gortschakow braucht sie, und sie ihn, dem Kaiser gegenüber. In dem Gedanken, „daß es anders werden muß", sind alle einig, der Aristokrat, der Demokrat, der Panslawist, der Orientalist, und das Bestehende findet kaum unter den älteren Beamten einige Anhänger, ohne Einfluß und ohne Hoffnung, meist deutscher Nationalität. An gewaltsame Bewegungen glaube ich nicht, es sei denn, daß in den Provinzen Bauern aufstehn, welche etwa meinen, daß man ihnen nicht gibt, was der Kaiser befohlen habe. Wohl aber glaube ich, daß der Kaiser, ohne sich selbst darüber ganz klar zu sein, von seinen Ratgebern, auch von sehr hoch stehenden, nach wohlkombinierten Plänen auf Wege geleitet wird, die nicht dahin führen, wo er selbst anzukommen wünschen würde. Man rechnet darauf, daß sein edles und weiches Herz, sein Bedürfnis, glücklich zu machen, durch kluge Einwirkung vermocht werden kann, freiwillig zu gewähren, was keine Gewalt ihm zu entreißen vermöchte. Auf direkte Andeutungen von der Zweckmäßigkeit der Mitwirkung des Adels und der intelligenten Klassen bei Reform der Regierung und der Finanzen hat S. M. zwar wiederholt geantwortet: point de notables, je ne veux pas de 1789; nachdem aber der Schritt in Polen geschehen ist, und wenn seine Durchführung dort nicht etwa noch durch unvorhergesehene Umstände vereitelt wird, ist es gar nicht wahrscheinlich, daß der Kaiser

[1]) Vgl. Nr. 174.

auf die Länge widerstehn werde, wenn man in der Presse, im Reichsrat, in der kaiserlichen Familie fragt: Sind wir Russen denn schlechter und verdienen wir weniger Vertrauen, als die uns unterworfenen Polen, deren Treulosigkeit ebenso oft bewährt ist als die Treue der rechtgläubigen Russen? Manches Rätselhafte in der Warschauer Episode, und insbesondere die Hast, mit welcher das seit 30 Jahren in den Akten lagernde Statut gegeben und publiziert wurde, erklärt sich aus diesem Gesichtspunkte. Dreißig Jahre hindurch duldete man die wohlbekannten Mißbräuche, die in allen russischen Gouvernements fortbestehen, und eine dreiste, aber materiell ohnmächtige Demonstration bringt über Nacht die Erkenntnis, daß man nicht strafen, sondern organische Reformen einführen müsse, und zwar mit umgehender Post. Wenn Leute, welche für faiseurs gelten wollen, sich hier rühmen, daß die Warschauer Vorgänge genau nach dem Programm abgespielt worden seien, so sind das airs, welche sie sich nachträglich geben; aber gewiß ist immer, daß man die Grochowfeier vorher wußte und leicht inhibieren konnte. Ereignisse sind stärker als menschliche Pläne, und von ihnen wird auch die Zukunft aller guten und schlechten Reform-Projekte für Rußland abhängen; bleibt die Zeit ereignislos, so glaube ich doch noch lange genug zu leben, um Gortschakow vor russischen Notabeln reden zu hören. Die Diskussionen der französischen Kammern hatten ihn wahrhaft begeistert; er hielt mir die Reden, die er gehalten haben würde, wenn er als französischer Minister dabeigewesen wäre. Sein Journal de St. P. bringt jeden Buchstaben der Moniteur-Berichte, während den englischen oder gar unsern Debatten kaum die Ehre einer Andeutung widerfährt. Gortschakow träumt, wenn er seiner Phantasie Audienz gibt, Reden, welche die Stimmung bewundernder Senatoren beherrschen und in Paris gedruckt und auf der Straße gekauft werden; der hohe Adel träumt englische Pairsstellungen und Mirabeau'sche Erfolge; Miljutin[2]) aber, der Vertraute des Großfürsten Constantin, Unterstaatssekretär im Ministerium des Innern und der schärfste und kühnste Geist unter den Progressisten, ist zugleich der bitterste Adelshasser und denkt sich das künftige Rußland als Bauernstaat, mit Gleichheit ohne Freiheit, aber mit viel Intelligenz, Industrie, Bureaukratie, Presse, etwa nach napoleonischem Muster.

Ein Pole sagte mir auf meine Frage nach dem Eindruck des Statuts, daß er es auffasse wie das Verfahren eines Bankiers, der seinen Sohn mit selbständigem Kapital etabliere, mit dem Vorbehalt, ihn wieder ins Geschäft zu nehmen, wenn er nicht reussiere. Ein Russe äußerte: Polen ist für uns eine magere Kuh, die wir auf die Weide jagen, und die uns wieder in den Stall kommt, wenn sie sich in Galizien einen Bauch gefressen hat. Derselbe gab uns den wohlgemeinten Rat, in Posen zu germanisieren, wie wir könnten, mit Güte und Gewalt, ebenso wie man in Litauen russifiziere, und mit bestem Erfolg. In dem vertraulichen Bericht eines uns wohlbekannten russischen Gesandten las ich, daß schon Graf Stackelberg, Gesandter Katharinas zur Zeit der Teilung Polens, letztere in allen Berichten dringend widerraten habe, weil o h n e dieselbe die Kaiserin Herrin von g a n z Polen bliebe. An diesem Besitz des ganzen Polens hängen nun die heutigen National-Russen in der Tat nicht sehr; nur Augustowo, den nordöstlichen Gipfel,[3]) möchten sie dem Königreich, aus Liebe zu geraderen Linien auf der Karte, etwa noch abschneiden; das übrige, sagen sie, mag seine polnische Nationalität nun entwickeln, es mag in dem Ver-

---

[2]) Vgl. über ihn Stern, Geschichte Europas VIII, S. 170 f.

[3]) Wohl zu lesen: Zipfel.

hältnis wie Norwegen zu Schweden bei uns bleiben, oder ein selbständiges Leben führen, sich bei dem Zerfallen Oesterreichs West-Galizien annektieren, wir sind zu stark, um es innerhalb der Grenzen, die dem Reiche verbleiben, zu fürchten, und die bisherige Gemeinschaft und Ueberwachung ist uns lästig, stört unsere Einheit und schwächt uns für anderweite Aktion.

Die Auflösung der österreichischen Monarchie nimmt der hiesige Dilettant in der Politik als ein natürliches und nicht zu entferntes Ereignis an, welches Rußland weiter nicht erschüttern werde. Der Mann vom Fach aber, in specie Gortschakow, ist so schnell nicht fertig mit dem Kaiserstaat an der Donau. Er hat wieder Hoffnung auf Spannung zwischen England und Frankreich; der Artikel gegen die Beteiligung der orleans'schen Prinzen an der Bestattung J. K. H. der Herzogin von Kent,[4]) die Entsendung französischer Schiffe nach der Levante heben wieder den Stand der Aktien des kontinental-konservativen Bündnisses gegen England. Wenn Napoleon überhaupt ernste Absichten gegen England im Hintergrunde seines geheimnisreichen Herzens birgt, so würden die im großen und ganzen dem Papsttum günstigen Manifestationen der öffentlichen Meinung in den französischen Kammer-Debatten zur Einleitung einer Politik dienen, welche den Schutz des Papstes zum Ausgangspunkt nimmt, um gegen Sardinien und die italienische Revolution Front zu machen, damit ins konservative Lager einzuschwenken und England mit Sardinien und Garibaldi allein zu lassen, trotz aller Schatten Orsinis. Es ist die große Kunst Napoleons, sich so in Dampf aller Art einzuhüllen, daß man überall und nirgends sein Heraustreten aus der Wolke erwarten kann. Vielleicht bleibt er ganz darin und dampft mit Grazie in infinitum fort.

Lord Napier hat sich hier durch allzu offne Darlegung seiner eigenen radikalen Ansichten, die dem Kaiser gewiß ohne Abschwächung gemeldet sind, keine gute Stellung gemacht. Mir tut das leid, denn bei näherer Bekanntschaft ist er nicht so schlimm wie sein Ruf, und seine Derbheit hat auch ihre guten Seiten.

Ich beabsichtige, meine Familie anfangs Juni nach Pommern zu schicken; vielleicht kann ich auf diesem Wege das Gleichgewicht meines Budgets einigermaßen herstellen; vollständig schwerlich. Ich selbst soll im Laufe des Sommers einen noch näher zu bestimmenden Brunnen und das Seebad gebrauchen. Aufs Land kann ich hier nicht gehen; abgesehen von 3000 R. für ein Landhaus, müßte ich entweder Urlaub nehmen, oder täglich zu bestimmten Stunden zur Stadt fahren, um der Flut der Reklamationen verantwortlich entgegenzutreten. Wir werden hier immer mehr das Kommissions-Bureau für alle möglichen Privatgeschäfte königlicher und anderer Untertanen, und ich mag keine Blankets mit meiner Unterschrift ausgeben, auch nichts zeichnen, was ich nicht kenne. Ich werde daher, sobald die geschäftliche Lage es zulässig erscheinen läßt, im Sommer mit einem Urlaubsgesuch an Ihre Güte appellieren, und wenn mir dabei der Zweifel an Croys Fähigkeit zur Vertretung hindernd entgegentreten sollte, so bleibt mir nichts übrig, als diesen ersten Sekretär an meiner eigenen Tafel zu vergiften. Er selbst wünscht in Braut-Angelegenheiten Urlaub im Juni; Schlözer würde die Geschäfte ganz zur Zufriedenheit führen können, wenn er die erste Stelle hätte.

In aufrichtigster Verehrung . . . . .

---

[4]) † 16. März 1861.

177. Privatschreiben an Minister v. Schleinitz.

7. April 1861.

Die Anlage ist durch ein Versehen, dessen Schuld ich selbst trage, dem Feldjäger nicht mitgegeben worden; ich schicke sie durch die württembergischen Herrschaften;[1]) weil ich aber Briefe, welche ich nicht gelesen zu sehen wünsche, nicht in einem Kuvert, welches sie als politische Korrespondenz kenntlich macht, ins Winterpalais geben mag, so adressiere ich das ganze äußerlich an meine Schwester,[2]) welche Ihnen den Brief, wie ich hoffe am Mittwoch, gleichzeitig mit der Kuriersendung, wird zusenden können. Um die Aufmerksamkeit abzulenken, füge ich in amtlicher Adresse eine Notiz über Amerika bei,[3]) an welcher jedermanns Neugierde sich befriedigen mag. Sie sehen, wie mißtrauisch man hier wird, oder in Frankfurt. Wenn Balans Nachrichten mit denen übereinstimmen, welche nach meinem gestrigen Telegramm Nikolay hierher gemeldet hat, so hat die Budgetfrage in Holstein vielleicht ein Stadium erreicht, in welchem wir uns enthalten können, irgendwelche Kastanien aus dem Feuer zu holen. In dieser, wie Herr von Gruner sagen würde, „heikeln" Sache stehn die Dispositionen unsrer besten Freunde in London und hier so wenig auf der Höhe deutscher Ansprüche, daß wir nichts Brauchbares erreichen werden, so lange größere Ereignisse nicht das Metall flüssiger machen. Selbst wenn man Dänemark nicht tatsächlich beisteht, es aber zum Widerstande ermuntert und unsre Aktion dann wie früher hemmt und mit Demonstrationen beeinträchtigt, ist unsre Situation weder angenehm noch würdevoll, solange die dänische Flotte uns überlegen ist und die Küsten von Memel bis Aurich sperren, auch beliebige Kränkungen unsrer Flagge und Reederei verüben kann. Können wir solchen Eventualitäten auf irgend anständige Weise vorbeugen, so würde ich es als großen Gewinn betrachten; wir haben für jetzt größere eigne Sorgen und Gefahren vor uns, als die Ruchlosigkeit dänischer Vögte in Schleswig, und die Holsteiner sind, wie mir scheint, gar nicht sehr günstig für den Gedanken gestimmt, durch deutsche Truppen gerettet zu werden.

Ich schreibe heute etwas unbeholfen, weil ein kleiner Bär, den ich mir aufziehe, den Tod seiner Mutter gestern durch einen Biß in meinen Finger gerächt hat. Ich beabsichtige mit dem ersten Schiffe ein kleines Pärchen nach Pommern zu schicken, um womöglich die heimischen Wälder im blauen Ländchen wieder mit dieser ebenso unschädlichen als interessanten Wildgattung zu bevölkern. Junge Bären und Wölfe sind bisher unsre einzigen Frühlingsboten; es schneit augenblicklich wie im Dezember und deckt sich das Newaeis wieder mit tadelloser Weiße.

178. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Eigenhändig.]

9. April 1861.

Da ein zuverläßiger Reisender mir eben anbietet, Briefe mitzunehmen, die Zeit aber zu kurz ist, um die Kanzlei in Thätigkeit zu bringen, so erlaube ich mir diese Zeilen mitzugeben.

---

[1]) Kronprinz (nachmal. König) Karl von Württemberg und seine Gemahlin, Großfürstin Olga.
[2]) Vgl. Kohl, Briefe Ottos v. Bismarck an Schwester und Schwager S. 121.
[3]) Hier nicht abgedruckt.

Nach den hier eingegangnen Nachrichten ist das neue Statut in Warschau mit Unzufriedenheit entgegengenommen worden. Ob das Gerücht von einem neuen Conflict mit den Truppen am gestrigen Tage gegründet ist, wird in Berlin besser als hier bekannt sein. Zu der ungünstigen Aufnahme des Statutes soll eine ungeschickte Proclamation des Statthalters beigetragen haben, welcher, auf Befehl von hier aus, zwei Tage später eine begütigende Ansprache an das Publikum gefolgt wäre. Ueber das Abschiedsgesuch des Generals von Kotzebue[1]) hat der Kaiser sich verletzt gefühlt; die Ernennung seines Nachfolgers Chrzanowski, wie ich höre, verräth aber, daß man hier in einer Richtung verharrt, mit welcher Kotzebue's Verbleiben im Amt kaum verträglich gewesen wäre. Marquis Wielopolski hat vor seiner Ernennung zum Chef der Verwaltung des Cultus[2]) eine Petition an den Kaiser gerichtet, in welcher er landständische Einrichtungen beantragte, die weit über das jetzige Statut hinausgehen würden. Die Antwort ist nicht bestimmt abschlägig, sondern zum Abwarten ermahnend ausgefallen, so daß er „in Hoffnung auf weitre Ausbildung des Statuts" seine jetzige Stellung übernommen hat.

Im Ministerium des Innern wird, wie ich von einem Mitgliede der Kais. Familie höre, ein Entwurf vorbereitet, nach welchem auch in Rußland den Adels-Corporationen (Provinzial-Landtagen) der Gouvernements ein directer Antheil an den Regirungsgeschäften beigelegt werden soll. Für eine analoge Central-Einrichtung für das ganze Reich ist der Kaiser bisher noch abgeneigt. Unter Leitung des Großfürsten Constantin arbeitet Fürst Orloff (der Gesandte) Vorschläge wegen gänzlicher Abschaffung der körperlichen Züchtigungen aus.

In der Nähe haben auf dem Lande einige Unruhn von geringem Umfange stattgefunden; die Arbeiter einer großen Fabrik im Gouvernement Petersburg und die Bauern auf einem Demidow'schen Gute zwischen hier und Peterhof haben Unordnungen verübt und eine Haltung angenommen, welche zur Anwendung militärischen Zwanges nöthigte.

Die seit mehren Monaten täglich stattfindenden Berathungen des Fürsten Gortschakow mit dem französischen Botschafter haben augenblicklich die syrische Frage vorzugsweise zum Gegenstande. Der Fürst verficht seinen ursprünglichen Plan gesonderter Kaimakamien für die Drusen, die Maroniten und die griechischen Christen im Libanon, mit gleichmäßig gesonderten Localbehörden bei gemischter Bevölkerung und entsprechender V e r s e t z u n g derer, welche zerstreut unter Andersgläubigen wohnen, in Bezirke ihres Glaubens. Der Botschafter dagegen plaidirt für Herrschaft der Familie Schehab im Gebirge, unter deren Mitgliedern sich jetzt ein sehr befähigtes gefunden haben soll. Lord Napier ist dem russischen Plane günstiger als dem französischen; der Herzog von Montebello dagegen nennt den erstern eine Verewigung des Bürgerkrieges, sobald die Occupationstruppen zurückgezogen sein würden.

Seit Freitag (5ten) früh fehlen alle Posten; die Verbindung über Dünaburg ist offen; da die Post über Deutschland aber den Weg über Tauroggen—Riga einschlägt und erst in Pskow sich, von Riga kommend, der Eisenbahn bedient, so ist es leicht möglich, daß die 4 fehlenden Posten die Düna bei Riga unpassirbar gefunden haben und am linken Ufer lagern. Alle Briefe und Zeitungen aus Deutschland sind seitdem ausgeblieben.

---

[1]) Der General v. Kotzebue, Chef des Generalstabes der in Polen stehenden Truppen, war in Differenzen mit dem Statthalter von Polen geraten.

[2]) Diese erfolgte am 27. März 1861.

179. Vertraulicher Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.]

11. April 1861.

Durch Herrn Richter[1]) habe ich heute E. E. vertraulichen Erlaß vom 7. April,[2]) die Warschauer Angelegenheiten betreffend, und durch englischen Kurier gestern hochdero Expedition vom 5. April zu erhalten die Ehre gehabt.

Mit Bezug auf ersteren erlaube ich mir zunächst zu bemerken, daß ich von den telegraphischen oder anderweiten Mitteilungen, welche von Baron Loën nach Berlin gerichtet sind,[3]) keine Kenntnis habe. Die Antwort des Kaisers auf das ah. Schreiben, welches Herr

---

[1]) In den Akten als Oberinspektor bezeichnet.

[2]) In dem vertraulichen Erlasse vom 7. April brachte der Minister v. Schleinitz B. zur Kenntnis, daß der König ihm eine Inhaltsangabe seines unter dem 23. März an den Zaren gerichteten Privatschreibens mitgeteilt habe, die der Minister skizzierte. Daran knüpfte er die Bemerkung, daß das Verhalten des Fürsten Gortschakow in der polnischen Frage B. gegenüber nicht gerade vertrauenerweckend sei, was doch der Kaiser von der russischen Politik zu wünschen scheine, und fuhr dann fort: „Wenn uns nun, wie gesagt, in Fürst Gortschakows Politik in der polnischen Angelegenheit manches unklar erscheint, so ist uns die Ursache des bedenklichen Verlaufes, den die Bewegung im Königreiche Polen nimmt, um so deutlicher. Der Kaiser hat am 29. März zu Freiherrn v. Loën sich dahin geäußert, daß das Maß der den Polen im Königreich zu gewährenden Freiheit ein geringeres sein sollte, als dasjenige, welches ihnen in Preußen und Oesterreich bereits gewährt worden. In der Tat bewegen sich auch die in dem kaiserlichen Manifeste vom 14./26. März d. J. dem Königreich Polen verliehenen Institutionen so ziemlich innerhalb der Schranken des Statuts vom 26. Februar 1832. Nach den vorausgesehenen Folgen, welche diese Verleihung, die nichts weniger als mit Befriedigung aufgenommen wurde, gehabt hat, können wir dieselbe nur ernstlich bedauern. Nicht das Maß des Verliehenen ist es, was dabei in besondere Erwägung kommt, sondern unter welchen Umständen und in welcher Weise es zugestanden wurde und wie es zur Ausführung gebracht wird. Man gewährte, um zu beschwichtigen, man b e e i l t e sich mit der Gewährung, um Forderungen der Agitation zu begegnen. Schritt für Schritt gab man bei Verwaltungs- und Personalveränderungen ihrem Drucke nach. Man beurlaubte erst, man entließ sodann hochgestellte Beamte infolge der Pression der Organe der „friedlichen Revolution“. Die Entlassenen mußten sich zum Teil durch die Flucht retten, andere wurden vor den Augen der Regierungsorgane, denen eine starke Militärmacht zur Verfügung stand, von den Volkshaufen mit Steinhagel in ihren Behausungen gemaßregelt. Die neu eingetretenen Beamten sind im „nationalen“ Sinne der friedlichen Agitation gewählt. Sie dienen zum Teil offen ihren Zwecken. Der neue Polizeimeister Rozwadowski hat durch eine Bekanntmachung in den öffentlichen Blättern das Publikum zur Kontrolle über das Benehmen der Polizeimannschaft aufgefordert und auf diese Weise die erste Bedingung für die energische Handhabung der Polizeigewalt untergraben. Die damit verbundene Absicht scheint gewesen zu sein, dem von der Bewegungspartei geschaffenen nationalen Organe der „Bürgerkonstabler“ diese Gewalt zu übertragen. Die meisten bekanntgewordenen Ansprachen der neuen höheren Beamten betonen überall die nationalen Tendenzen. Sogar der Fürst-Statthalter hat in seinen Proklamationen, die leider alle mit ihren wiederholten, ohne tatsächlichen Nachdruck bleibenden Warnungen wirkungslos verhallen, denselben Ton angeschlagen. Diese klar zutage getretene Schwäche der Regierungsgewalt im Königreiche, von der man noch nicht weiß, ob sie endlich ihren Gipfel erreicht habe, hat die tatsächliche Folge gehabt, daß die vom Kaiser gewährten Reformen geradezu zur Organisation der Revolution gemißbraucht werden. Sollte die Entwickelung der Bewegung in dieser Weise ungestört weiter gehen, so ist nicht im mindesten zu bezweifeln, daß die gewährten Institutionen, welche in Form und Umfang sehr maßvoll erscheinen, von den Trägern der nationalen Agitation in ihrem Wesen praktisch durch und durch umgestaltet und möglichst zur Grundlage einer größeren nationalen Selbständigkeit des Königreichs werden gemacht werden. Wir werden nicht umhin können, auf diesen, u n s s e h r n a h e b e r ü h r e n d e n g e f ä h r l i c h e n P u n k t dem St. Petersburger Kabinett gegenüber zurückzukommen.“ Der Minister sprach im Anschluß daran die Befürchtung aus, daß die polnische Bewegung auf die Provinz Posen übergreifen würde, und schloß: „Ich darf es nach diesen Andeutungen E. H. bewährter Umsicht überlassen, in welcher Weise Sie gelegentlich an den entscheidenden Stellen, unserem im wohlverstandenen beiderseitigen Interesse begründeten Wunsche nach endlicher energischer Handhabung der Regierungsgewalt im Königreiche Ausdruck leihen wollen. Wir unsererseits werden rechtzeitig ernstlich darauf bedacht sein, diesseits der Grenze für entschiedene Aufrechterhaltung der Ordnung unter unserer polnischen Bevölkerung Sorge zu tragen.“

[3]) Dem Minister v. Schleinitz war am 29. März eine Depesche des Oberstleutnants v. Loën zugegangen. Außerdem berichtete dieser direkt an den König. Die Abschrift eines solchen Immediatberichts vom 7. April befindet sich bei den Akten des Auswärtigen Amts. Darin wird u. a. hervorgehoben, daß der englische und französische Botschafter direkte Berichte durch ihre Warschauer Konsulate erhielten, die Berichte des preußischen Konsuls daselbst dagegen der Gesandtschaft in Petersburg erst über Berlin zugingen. Ueber die Sonderberichterstattung des Militärbevollmächtigten vgl. auch das Schreiben Bismarcks an Schleinitz vom 12. April 1861 unten Nr. 184.

von Loën überbrachte, hat inzwischen Graf Murawiew nach Berlin mitgenommen, und wird sie durch Graf Adlerberg Sr. M. überreicht worden sein. In dem von mir eingesehenen Konzepte sind die Worte „ni mon ministre des affaires étrangères“ als Randkorrektur vom Kaiser eingeschaltet worden.[4])

Infolge einer gestern genommenen Verabredung begab ich mich heute zum Fürsten Gortschakow. Ich hielt ihm zunächst vor, daß er am 30. März den Inhalt der neuen Bestimmungen für Polen mir gegenüber als ein Geheimnis behandelt habe, welches er mir erst einige Tage später, vor dem Abgange nach Warschau, werde mitteilen können, so daß von mir diese Tatsache nebst den Daten, welche ich mir privatim zu verschaffen gewußt hätte, an E. E. als neu telegraphiert worden sei, indem ich nicht hätte voraussetzen können, daß die mir vom Fürsten am 30. vorenthaltenen Verordnungen schon am 28. in Warschauer und deutschen Blättern zu lesen gewesen seien. Ich fügte auf eigene Rechnung hinzu, daß E. E. auf diese Weise nicht nur aus den Zeitungen, sondern auch telegraphisch über Paris schneller und besser unterrichtet worden seien als durch mich.

Fürst Gortschakow unterbrach mich mit der Bemerkung, daß die Sache ohne Zweifel durch die stets sehr wohl unterrichtete polnische Emigration nach Paris und zur Kenntnis des Grafen Pourtalès gelangt sei. Im übrigen erklärte er seine Zurückhaltung gegen mich wie folgt: Als ich mit ihm am 30. gesprochen, sei der betreffende Ukas vom Kaiser noch nicht ausgefertigt gewesen und habe also noch die Möglichkeit von Modifikationen obgewaltet, so daß er diplomatische Mitteilungen noch nicht mit voller Zuverlässigkeit habe machen können. Der Statthalter des Königreichs habe bis dahin selbst nur ganz vertrauliche Eröffnungen bekommen, mit dem Auftrage, „de les faire pressentir“, keineswegs aber, sie so, wie geschehen, der Oeffentlichkeit zu übergeben. Daß letzteres dennoch erfolgt sei, habe ihn, den Minister, selbst überrascht.

Zur Beurteilung dieser Apologie erwähne ich, daß ich mit aller Bestimmtheit weiß, daß schon gleichzeitig mit dem kais. Reskript auf die erste Petition der Polen — also in der ersten Hälfte des März — die Grundzüge der neuen Verordnungen dem Statthalter als feststehend mitgeteilt worden sind, und daß der letztere auf seinen telegraphischen Antrag vom 26. ausdrücklich zu der von ihm vorgenommenen Veröffentlichung ermächtigt worden ist.

Es versprach mir keinen Gewinn, die Verlegenheit, in welche der Fürst durch meine Vorhaltungen gesetzt wurde, zu vermehren, und nahm ich den Schein an, durch seine Erklärungen befriedigt zu sein, indem ich auf die materielle Seite der Frage überging. In dem daran sich schließenden längeren Gespräche entwickelte der kais. Minister etwa folgende Gedanken.

Es sei von Rußland nicht zu verlangen, daß es eine dauernde Verpflichtung übernehme, in unmittelbarer Nachbarschaft der freieren und besseren Zustände, deren sich die Untertanen Sr. M. des Königs und selbst die Oesterreicher erfreuten, die Einwohner des Königreichs Polen mit eiserner Hand niederzudrücken und ihnen sogar das geringe Maß selbständiger Entwickelung zu verkümmern, welches ihnen durch die Unterschrift des Kaisers

[4]) Die betreffende Stelle in dem Schreiben des Zaren lautete: „L'année dernière à Varsovie, je me suis employé à établir entre les cabinets l'apparence de la confiance, afin de rendre possible l'entente nécessaire au maintient de la paix générale. Mais je ne me suis jamais dissimulé, ni mon ministre des affaires étrangères non plus, les dangers dont les tendances de l'occident menacent l'Europe. Je déplore cette situation que je n'ai pas créée et je travaillerai à m'en garantir.“

Nikolaus vom Jahre 1832 rechtlich zugestanden habe, ihnen aber vom Fürsten Paskewitsch willkürlich (par un caprice) vorenthalten worden sei. Es sei eines so mächtigen Monarchen wie des Kaisers nicht würdig, eine Kategorie seiner Untertanen aus Furcht vor den Ergebnissen einer anderen Regierungsmethode im Zustande des Helotismus zu halten. Rußland wolle nicht länger anderen Regierungen als Folie und als unbeteiligt an den Fortschritten der Zivilisation erscheinen. Das frühere System sei auf Russifizierung Polens gerichtet gewesen, aber nicht durchführbar und mit den Strömungen der heutigen Zeit überhaupt zu unverträglich.

Auf meinen Einwurf, welche Erfolge man denn in den westlichen Gouvernements des Reiches von der Beibehaltung des für Warschau unmöglich befundenen Systems erwarte, erwiderte der Fürst, daß der Westen Rußlands (Wolhynien usw.) der Russifizierung nicht bedürfe, er *sei* russisch; nur nördlich von Minsk, in den Gouvernements Wilna, Kowno und Grodno, sei die litauische Bevölkerung überwiegend römisch-katholisch. Er trage aber kein Bedenken, diesen Gouvernements, sobald es zweckmäßig erscheine, dieselben Konzessionen zu machen wie im Königreiche, und im Grunde besäße schon jetzt jedes Gouvernement in den Adelskorporationen ganz analoge Provinziallandtage wie die in Polen für die Distrikte neu verliehenen.

Ich machte darauf aufmerksam, daß die russischen Adelskorporationen, welche alle drei Jahre zur Wahl einiger Beamten zusammenträten und deren Wortführer verbannt und interniert würden, wenn sie mißliebige Petitionen einreichten, doch wohl nicht das Vorbild seien, welches den Polen bei Ausführung ihrer neuen Institutionen vorschwebe, und daß dem russischen Adel ohne Zweifel vieles fehle, um sich in politischen Berechtigungen auf gleiche Höhe mit dem Statut für Polen gestellt zu fühlen, namentlich auch eine zentrale Körperschaft wie der neue Warschauer Staatsrat, für dessen Zusammensetzung der Kaiser zum Teil auf *gewählte* Beamte angewiesen sei, und in welchen, wie mir der Fürst selbst gesagt habe, nur Mitglieder berufen werden sollten, welche beim polnischen *Volke* in Achtung und Ansehen ständen.

Er entgegnete mir, daß Polen seine eigene Geschichte und eine konstitutionelle Vergangenheit habe, daß für Rußland hingegen die Autokratie nach seinen Zuständen und seinem politischen Berufe noch unentbehrlich sei. Es schließe dies aber nicht aus, daß die kais. Selbstherrschaft von beratenden Elementen unterstützt werden könne, welche neben ihr Platz hätten und eine lebendigere Beteiligung der gebildeten Klassen an den Regierungsgeschäften zu vermitteln geeignet wären. Zu diesem Behufe lasse sich die Verfassung der Gouvernements-Korporationen reformieren und beleben, und auch eine dementsprechende Modifikation der Zentralbehörden sei wohl denkbar, ohne die der Krone notwendige Machtvollkommenheit zu beeinträchtigen. Der Kaiser habe das Bewußtsein, selbst unter dem Gesetze zu stehen, und wolle nicht nach Willkür, sondern nach den Bedürfnissen des Landes regieren. Das Recht der Gesetzgebung bleibe ihm ungeschmälert, auch wenn er sachverständigen Rat jeder Art entgegenzunehmen und die Wünsche seiner Untertanen durch verschiedenartige Organe kennenzulernen suche. Es sei weder nötig noch ratsam, die Polen und Russen in übereinstimmender Form zu regieren, und das kais. Ansehen stehe fest genug, um sich durch die Rücksicht auf die Stimmungen des russischen Volkes nicht in den Maßregeln beirren zu lassen, welche man für Polen zweckmäßig finde.

Der Fürst knüpfte hieran die Frage, was denn unserer Meinung nach in Polen hätte geschehen sollen, nachdem die vorhandenen Einrichtungen vom Kaiser für unhaltbar erkannt

worden seien. Ich erwiderte ihm nach Anleitung des Erlasses E. E. vom 7. April, daß nicht sowohl das Maß der erteilten Konzessionen, als die Umstände, unter welchen letztere erfolgt seien, uns für die weitere Entwickelung der Zustände im Königreiche besorgt machten. Meiner Meinung nach hätte zunächst die Herstellung der vollen Autorität der Regierung und der Uebergang der Statthalterschaft in festere Hände als die des jetzigen Trägers erfolgen müssen, bevor der Kaiser zu den Konzessionen schritt, welche er für das Wohl des Landes erforderlich hielt.[5])

Der Fürst antwortete in einer Weise, welche zeigte, daß er einem derartigen Wechsel in der Person des Statthalters auf das Entschiedenste abgeneigt ist. Die kais. Regierung, sagte er, könne über ihre inneren Angelegenheiten keinen fremden Rat annehmen; sie sei der Meinung, grade durch die weise Berücksichtigung wirklich erkannter Bedürfnisse der Polen sich das volle Recht zum strengen Einschreiten gegen alle ferneren Unordnungen erworben zu haben, und daß sie entschlossen sei, von diesem Rechte Gebrauch zu machen, hätten die neusten blutigen Vorgänge in Warschau[6]) bewiesen.

Ueber die Ursachen des letzten Konfliktes mit den Truppen und über die Ausdehnung desselben lehnte Fürst Gortschakow nähere Mitteilungen unter dem Vorwande ab, daß ihm selbst solche noch fehlten. Auch Lord Napier hat auf seine desfallsige telegraphische Anfrage beim englischen Konsul in Warschau seit 48 Stunden keine Antwort erhalten.

Der englische Botschafter sagt mir, daß auch ihm Nachrichten über eine angebliche Verabredung zwischen Frankreich und Rußland in betreff Polens zugegangen seien. Er lege derselben aber keinen Wert bei und glaube, daß man sie von Wien aus absichtlich und ohne tatsächliche Grundlage verbreitet habe. Für vollständig unmöglich erklärte er, daß über irgendwelche Vergrößerungen Frankreichs an seiner Nordostgrenze zwischen St. Petersburg und Paris ernstlich verhandelt worden sei; er halte weder das hiesige, noch das französische Kabinett für so ausschweifend töricht (extravagant fools), daß sie ein solches Ziel in Aussicht nehmen sollten. Er habe auch nur von Verabredungen gehört, nach welchen Rußland den Polen einige auf die öffentliche Meinung in Frankreich berechnete Konzessionen machen, und Frankreich dafür im Orient eine entgegenkommende Haltung annehmen solle. Er glaube aber auch hieran nicht, zumal in der syrischen Frage gar kein Einverständnis zwischen Frankreich und England wahrnehmbar sei.

Nach meiner Ueberzeugung, in welcher ich durch den Inhalt der Antwort des Kaisers an S. M. den König nur habe bestärkt werden können, ist dem Kaiser in der Tat jeder Gedanke an ein geheimes Einvernehmen mit Frankreich fremd; dagegen ist es nicht wohl denkbar, daß bei den täglichen intimen Besprechungen des Fürsten Gortschakow mit dem französischen Botschafter niemals von der polnischen Frage die Rede sein sollte. Zusagen, welche beide einander etwa gegeben hätten, würde wenigstens Fürst Gortschakow für Rußland vielleicht aufrecht zu erhalten in der Lage sein, und wenn er dabei die liberale Behandlung der Polen als ein Zugeständnis an Frankreich geltend gemacht hat, so wird das Aequivalent, welches er hierfür von Frankreich erwartet, m. E. nicht etwa in direkten und in klar formulierten Vorteilen für Rußland auf Kosten der Türkei bestehn, sondern in Versprechungen Frankreichs, welche Aussicht auf ein mehr oder weniger kühles Verhalten des Pariser Kabinettes gegen England, sei es im Orient, sei es in Italien, gewähren.

---

[5]) Vgl. Nr. 174 S. 202.

[6]) Am 8. April war es zu erneuten Unruhen in Warschau gekommen, bei denen erheblich mehr Blut floß als am 27. Februar.

Daß Italien das Gebiet einer solchen Verständigung des Ministers mit dem Botschafter sei — wenn sie überhaupt besteht —, ist mir sogar wahrscheinlich. Zu Attentaten auf die Türkei würde die nachträgliche Zustimmung des Kaisers Alexander schwer zu gewinnen sein, falls nicht erhebliche Christenschlächtereien in den slawischen Provinzen vorhergehen. In Italien aber würde ein jedes Zusammenwirken beider Kabinette gegen Sardinien, als scheinbar anti-revolutionär, schließlich die Billigung des Kaisers finden und dabei dem Zwecke des Fürsten Gortschakow, Frankreich von England zu trennen, vollkommen entsprechen. Daß der Fürst Frankreich in Polen gefällig sei, um der Legitimität in Italien zu dienen, nehme ich allerdings nicht an; aber der Isolierung der englischen Politik in Italien bringt er gern ein Opfer; deshalb wiederholt er auch in jedem Gespräch mit mir die Versuche, uns zum diplomatischen Bruche mit Sardinien zu vermögen.

Wie dem aber auch sei, so suche ich doch die hauptsächlichen Beweggründe, welche das Verhalten der Regierung gegen Polen bestimmen helfen, mehr auf dem Gebiete der inneren Fragen. Ich habe von meiner sehr langen Unterhaltung mit dem Fürsten nur die Andeutung der Richtung seiner Argumente wiedergegeben; ich würde vieles, was ich in meinem Immediatberichte vom 4. April / 23. März d. J.[7]) gesagt habe, wörtlich wiederholen können, wenn ich in die Einzelheiten des Gesprächs einginge. Denn es war überraschend, wie ich aus dem Munde des kais. Ministers die identischen Redewendungen wieder hörte, mit welchen die in betreff Polens eingeschlagene Richtung in liberalen Kreisen, welche amtlich dem Minister des Auswärtigen fernstehn, mir gegenüber erläutert wurde. Fürst Gortschakow ist Aristokrat und dabei praktischer Staatsmann, an der Spitze der Geschäfte; auf große Umwälzungen und auf lähmende Einschränkungen der kais. Gewalt, deren wesentlicher Teil zu seiner eigenen Disposition steht, ist daher sein Sinn nicht gerichtet; aber eine öffentliche Arena für seine Leistungen, Einrichtungen, welche Rußland vor Europa den Nimbus westlicher Zivilisation verleihen, die dankbare Anerkennung seiner Standesgenossen vom hohen Adel sind ihm einerseits ebensosehr Bedürfnis, als er andrerseits von der Beteiligung der Bessern unter der Aristokratie und von größerer Publizität der Staatsgeschäfte wirkliche Vorteile für sein Vaterland und namentlich ein Gegengewicht gegen die Korruptionen des Beamtenstandes erwartet. Dem Fortschritte im liberalen Sinne ist auch er geneigt, nur mit mehr Mäßigung und Kenntnis des Möglichen und Nützlichen als der große Haufen derer, welche, in unklarem Drange nach neuen Gestaltungen und nach eigener Teilnahme an der Macht, das Staatsschiff weit über die von Gortschakow erstrebten Ziele hinaussteuern wollen. Einstweilen aber wirkt alles zusammen für „Fortschritt und Zivilisation".

Ein Artikel der „Schlesischen Zeitung", in welchem die Gefahren besprochen werden, welche das hiesige Kabinett in der polnischen und ungarisch-österreichischen Frage für sich selbst voraussehn müsse, veranlaßt mich zu der Betrachtung, daß in der deutschen öffentlichen Meinung eine große Ueberschätzung der Weisheit in der Voraussicht und der Feinheit in den Berechnungen des russischen Kabinettes vorherrscht. Die Entschließungen des letztern werden keineswegs immer von der Höhe eines die gesamte Weltlage übersehenden staatsmännischen Standpunktes aus gefaßt. Fürst Gortschakow ist zu lebhaft, um weitsichtige und verwickelte Pläne mit steter Erwägung aller einwirkenden Momente festzuhalten, und er wird von mannigfachen sich kreuzenden Einflüssen aus den Richtungen

---

[7]) Nr. 174.

gedrängt, die er selbst vielleicht vorziehn möchte. Das quantula scientia regitur mundus[8]) findet auch hier in höherem Grade Anwendung, als die deutschen Zeitungskorrespondenten glauben, wenn sie auf die Weisheit des hiesigen Kabinettes hoffen oder vor seinen feingesponnenen Plänen warnen.

Ein Leitartikel des „Nord", Nr. 91, sagt: que des puissances voisines, ennemies de la Pologne, soient intéressées à soulever des obstacles à la réalisation de ce progrès, nous le comprenons etc.; diese Phrase des inspirierten Blattes und was ihr folgt, entspringt einem Gedanken, an den wir uns gewöhnen müssen, daß nämlich die russische Politik, trotz aller Familienanhänglichkeit des Kaisers, ihre eignen wahren oder vermeintlichen Interessen ohne Rücksichtnahme auf die unsrigen oder die Oesterreichs zu verfolgen bereit ist. Vom Gefühl der Solidarität mit uns wird sie nicht mehr beherrscht, und unsre Reklamationen in betreff Polens werden in russisch-gesandtschaftlichen Berichten, die ich selbst gelesen habe, als „preußischer Egoismus" bezeichnet.

Der General Chrzanowski, der von hier abgeht, um Kotzebue zu ersetzen, stand bei der Artillerie, hat sich in Sebastopol ausgezeichnet, ist aber Pole. — Nozwadowski[9]) verdankt seine Anstellung dem Umstande, daß er 1830 zu den wenigen Kadetten der Junkerschule gehörte, welche die Teilnahme an dem Attentat auf den Großfürsten Constantin[10]) verweigerten und sich zur russischen Armee begaben. Er ist aber nicht fähig befunden, in seiner jetzigen Stellung zu bleiben, und wird ersetzt werden. Auch Platanow geht nur für kurze Zeit nach Warschau zur Ausführung der neuen Gesetze und wird schon in acht Tagen hier wieder erwartet.

180. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.]

12. April/31. März 1861.

Fürst Gortschakow sprach mir heute von dem Inhalte einer längeren Unterredung, welche er gestern mit dem englischen Botschafter gehabt hat. Er schickte voraus, daß es des Kaisers und sein eigner aufrichtiger Wunsch sei, zu einer Annäherung mit England zu gelangen. Eine solche könne aber nicht, wie Lord Napier ihm zugemutet habe, durch Verzichtleistung eines der beiden Teile auf die Grundprinzipien der eigenen Politik, sondern nur auf dem Gebiete der mannigfachen, beiden Reichen gemeinschaftlichen Interessen angestrebt werden. Lord Napier habe ihm nun mitgeteilt, daß die offizielle Anerkennung des italienischen Königreichs durch England erfolgt sei,[1]) und vorgeschlagen, daß Rußland, wenn es sich nicht herbeilassen könne, diesem Beispiele zu folgen, wenigstens seinen Einfluß auf befreundete Höfe, namentlich in Berlin, in dieser Richtung verwenden möge. Die öffentliche Meinung in England sei auf diesem Gebiete zu mächtig und unveränderlich, als daß England einen andern Weg gehen könne.

---

[8]) Anspielung an das Wort Oxenstiernas: An nescis, mi fili, quantilla prudentia mundus regatur.

[9]) Oberst Nozwadowski war am 23. März zum Oberpolizeimeister der Stadt Warschau ernannt worden.

[10]) Bei Beginn des polnischen Aufstandes im Jahre 1830 wurde auf den Großfürsten Constantin, Vizekönig von Polen, am 29. November im Belvedere bei Warschau ein Attentat unternommen.

180. [1]) Am 17. März 1861 hatte König Viktor Emanuel II. für sich und seine Nachkommen den Titel „König von Italien" angenommen. Großbritannien sprach am 30. März als erste Macht seine Anerkennung dieses Schrittes aus.

Der kais. Minister hatte hierauf, seiner Angabe nach, erwidert, daß gerade die geringe Stetigkeit, welche einer so wandelbaren Grundlage für die Politik eines Kabinetts, wie sie die öffentliche Meinung gewähre, eigentümlich sei, ein wesentliches Hindernis für vertrauensvolle Beziehungen des englischen Kabinetts mit andern abgebe.

„J'ai vu dans les dernières années ‚des Angleterres‘ bien différentes entre elles. Il y a deux ans, le cabinet Tory établissait en principe le respect des traités de 1815.[2]) Ces traités, Lord John Russell aujourd'hui s'en moque et les foule aux pieds.[3]) De laquelle de ces deux Angleterres voulez-vous que nous adoptions les principes? et si nous consentons à proclamer en Italie ceux de Lord John Russell, comment nous arranger plus tard en matière de principes avec un cabinet Tory qui pourrait d'un jour à l'autre succéder au gouvernement actuel?“

Es scheint hiernach, daß bei aller Entschiedenheit, mit welcher Fürst Gortschakow beteuerte, daß er eine Annäherung beider Kabinette wünsche, dieselbe doch bei dieser Gelegenheit keine Fortschritte gemacht hat. In dieser Meinung bestätigte mich die Konversation, welche ich unmittelbar darauf mit Lord Napier hatte, der sich vom Fürsten Gortschakow zu mir begab und über mehrere Verhältnisse des hiesigen Terrains orientiert zu werden wünschte.

Er stellte mir unter andern die Frage, ob Fürst Gortschakow im Rufe der Integrität stehe, oder zu den Leuten gehöre, welche persönlichen Interessen für zugänglich gälten. Ich bejahte die erstere Alternative mit Entschiedenheit und Ueberzeugung, insoweit man nicht das Bestreben, eignen politischen Ansichten bei seinem Souverän nach Kräften Geltung zu verschaffen, als einen Beweis vom Gegenteil ansehen wolle. Schwieriger zu beantworten war eine zweite Frage meines englischen Kollegen, nach den Aussichten auf Erfolg, welche er etwa haben könne, wenn er, im Widerspruch mit den Ansichten des Fürsten, direkt auf S. M. den Kaiser zu wirken suche; und ob der Kaiser in solchem Falle Mitteilungen eines fremden Gesandten vor seinem Minister geheim halten werde. Letzteres hielt ich nicht für wahrscheinlich, da gerade das Sr. M. eigene Gefühl für Loyalität ihn abhalten werde, hinter dem Rücken seines Ministers heimliche Beziehungen mit Diplomaten zu haben; bei Divergenzen mit Gortschakow zu einer Appellation an den Kaiser zu schreiten, könne in manchen Fragen von besonderer Wichtigkeit partielle Erfolge haben, aber gewiß nicht in Fragen wie die gegenwärtige italienische, wo die Richtung der englischen Politik dem Kaiser noch viel weniger sympathisch sei als seinem Minister. Jedenfalls würde ich immer dazu raten, wenn Lord Napier eine Frage für wichtig genug halte, um sie bei dem Kaiser gegen Gortschakow zu plädieren, daß er alsdann gegen letzteren mit voller Offenheit verfahre und ihm in keiner Weise ein Geheimnis daraus zu machen suche.

Die vorstehenden und andere Aeußerungen des englischen Botschafters lassen mich vermuten, daß er in seiner Besprechung mit dem Fürsten Gortschakow noch auf andere Meinungsverschiedenheiten gestoßen ist als die über das italienische Königtum, in betreff deren es von vornherein auf der Hand lag, daß das russische Kabinett dem englischen nicht beistimmen werde und daß eine Appellation an S. M. den Kaiser hierin nichts ändern könne.

---

[2]) In den von Großbritannien als Grundlage zu dem angeregten Kongreß aufgestellten vier Punkten. Vgl. Nr. 2 Anm. 2.

[3]) Vgl. Nr. 172 Anm. 3.

Da Lord Napier weder Vertrauen noch Liebe zu dem Bündnis Englands mit Frankreich zu hegen scheint und diese Stimmung unter dem Eindruck der vorhergegangenen Besprechung mit dem Fürsten mehr als sonst durchblicken ließ, er auch nach dieser Seite hin die meiste Aussicht hat, bei einem Rekurs an den Kaiser Anklang zu finden, so vermute ich, daß die Hinneigung des Leiters der kais. Politik zu Frankreich hauptsächlich den Punkt gebildet hat, gegen welchen der englische Botschafter in einer mehr als zweistündigen und jedenfalls lebhaften Besprechung seine Kritik gerichtet haben wird.

181. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.]

12. April/31. März 1861.

In betreff der dänischen Angelegenheit beehre ich mich, E. E. von drei Berichten des Herrn von Nicolay Abschriften vorzulegen, welche in der Eile nicht besser angefertigt werden konnten. Neuere Berichte des kais. Gesandten in Kopenhagen reichen bis zum 4. d. M., und bietet ihr Inhalt wenig Aussicht auf Verständigung mit den holsteinschen Ständen; doch beweisen sie, daß in der jüngsten Phase, welche sie betreffen, wenigstens so viel gewonnen ist, daß die fremden Kabinette sich von der Duplizität der dänischen Regierung überzeugt haben. Herr von Koudriawsky aus Hamburg scheint an entschieden dänischen Auffassungen festzuhalten, Herr von Nicolay aber unterzieht das doppelte Spiel der Dänen einer gerechten Kritik und führt zur Entschuldigung desselben nur die Schwäche des Ministeriums den inneren Parteien gegenüber an. Indem er die Haltung des Kabinetts tadelt, erklärt er doch, daß jede weitere Pression auf dasselbe fruchtlos sein und nur den Sturz des Ministeriums zur Folge haben werde. Sein englischer Kollege teilt, wie er sagt, seine Auffassung.

Nach diesen Berichten müßte man annehmen, daß die holsteinschen Stände neuerdings die Vorlegung auch des Budgets für Dänemark und Schleswig, nicht bloß desjenigen über die holsteinsche Quote an den Gesamtausgaben, gefordert hätten, falls nicht hierin wieder eine Fälschung der Tatsachen von dänischer Seite vorliegt.[1])

Ein Bericht des Herrn von Budberg spricht sich sehr anerkennend über die Mäßigung und Versöhnlichkeit der von E. E. ihm gegenüber kundgegebenen Auffassung der Streitfrage aus.

182. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung].

12. April / 31. März 1861.

In betreff der syrischen Angelegenheit hat mir Fürst Gortschakow eine längere Depesche vorgelegt, welche Thouvenel an die Kabinette der Großmächte gerichtet zu

---

[1]) Vgl. Nr. 173 u. 175.

haben scheint, um nachzuweisen, daß die Einrichtung konfessionell gesonderter Kaimakamies untunlich und die Regierung über das Gebirge einem Mitgliede der Familie Cheab zweckmäßig sein würde.[1]) Fürst Gortschakow hält bisher, um die Selbständigkeit der 9000 griechischen Christen sicherzustellen, an dem von ihm gleich anfangs aufgestellten Plane eigener Behörden für jede Konfession fest.

Das englische Kabinett scheint nach den Aeußerungen Lord Napiers gegen die Familie Cheab entschieden eingenommen zu sein und im Vergleich mit dieser Eventualität dem russischen Projekte den Vorzug zu geben; dagegen sagt mir der englische Botschafter, daß sein Kabinett wahrscheinlich nichts dawider haben würde, wenn dem Gebirge irgendein anderweites christliches und einheitliches Oberhaupt von seiten der Pforte bestellt würde. Unmöglich erscheine es nur, in dem gegenwärtigen Augenblicke feindseliger Spannung der Stämme den Drusen die Herrschaft der maronitischen Cheab aufzuzwingen.

Fürst Gortschakow scheint einer Fortsetzung der Diskussion dieser Frage zwischen Rußland und Frankreich, nachdem dieselbe eine lebhaftere Färbung anzunehmen drohte,[2]) dadurch ausweichen zu wollen, daß er erklärt, es handle sich hier in erster Linie um Interessen, welche zwischen England und Frankreich streitig seien. Er überlasse daher die weitere Entwickelung der Frage einstweilen der Erörterung zwischen den beiden westmächtlichen Kabinetten und behalte sich weitere Auslassungen für den Augenblick[3]) vor, wo die Aussicht auf Verständigung beider untereinander nähergerückt sein werde.

183. Schreiben vom 12. April 1861 an Minister v. Schleinitz, betr. die polnischen Angelegenheiten. — Vgl. Briefwechsel mit Schleinitz Nr. 58.

184. Schreiben an Minister v. Schleinitz.

12. April 1861.

E. E. werden aus meinem vertraulichen Bericht[1]) über die polnischen Angelegenheiten schon entnommen haben, daß mir die telegraphischen und schriftlichen Berichte des Herrn von Loën über seine Unterredungen mit Sr. M. dem Kaiser, deren E. E. vertraulicher Erlaß vom 7. c.[2]) als mir bekannt Erwähnung tut, und auf welche auch Baron Budberg sich in seinen Berichten bezieht, ebenso unbekannt sind, wie alles übrige, was Herr von Loën seit meiner Anwesenheit hier nach Berlin geschrieben hat. Da E. E. diese Sachlage nicht vorauszusetzen scheinen, so benutze ich diesen Anlaß zu der g. Anfrage, ob Herr von Loën mir von seiner amtlichen Korrespondenz Kenntnis zu geben hat oder nicht. Ich führe damit keine Beschwerde über ihn und möchte unsre sehr guten persönlichen Beziehungen nicht stören;

---

182. [1]) So in Konzept und Ausfertigung. Es scheint etwas zu fehlen. Etwa hinter „zweckmäßig" „zu übertragen".
[2]) „drohte" in der Ausfertigung eigenhändig korrigiert aus „schien".
[3]) Konzept: Fall.

184. [1]) Vgl. Nr. 179.
[2]) Vgl. Nr. 179 Anm. 2.

sobald ich nur weiß, was Rechtens ist für unser amtliches Zusammenwirken, wird es mir gewiß gelingen, mich mit ihm direkt zu verständigen. Die Tätigkeit zweier unabhängiger politischer Agenten an demselben Hof hat für den k. Dienst unzweifelhafte Nachteile, besonders wenn der eine die Sprache nicht kennt, die der andere den Einheimischen gegenüber führt. Loën gilt bei den Russen nicht für einen Politiker, wohl aber für eine Quelle; er wird in den amtlichen Kreisen in seiner staatsmännischen Befähigung unterschätzt, und man spricht deshalb in anderer Weise mit ihm, als es mit mir über denselben Gegenstand der Fall sein würde. Dabei schneidet mir das Vorhandensein dieses Organs für die direkten Beziehungen der ah. Familien zu einander viele Gelegenheiten der Begegnung mit dem Kaiser ab. Das sind Uebelstände, die ich trage und unschädlich zu machen suche, so lange es Sr. M. Befehl sein wird, daß die dermalige Einrichtung besteht, obschon es mir mit einer bedeutenderen politischen Persönlichkeit an Stelle Loëns auf die Dauer schwer möglich erscheinen würde. Gewiß bin ich aber, daß es für den Dienst Sr. M. förderlich sein würde, wenn ich von allen, auch den militärischen und Hof-Nachrichten, welche Loën abschickt, Kenntnis erhielte. Vor der Verleihung eines eigenen Chiffres für ihn war dies wenigstens in höherem Maße als jetzt der Fall.

Mit der ausgezeichnetsten Hochachtung verharre ich . .

*185. Vertraulicher Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Eigenhändige Ausfertigung.][1])

14./2. April 1861.

Der gestern mit englischem Courier abgegangenen Expedition füge ich diese Zeilen hinzu, um E. E. einige Aeußerungen Sir John Cramptons zu melden, welchem die persönlichen Eigenschaften meines bisherigen Collegen ein gewisses Interesse verleihen.

Er hatte von Lord Napier gehört, daß Gerüchte über geheime russisch-französische Verabredungen umlaufen, und bemerkte dazu, daß er einen entgegenkommenden Austausch von Ansichten beider Cabinete in betreff Polens auf der einen und Italiens auf der andern Seite nicht für unmöglich halte. Napoleon werde die Einigung Italiens nur so lange mit anscheinendem Wohlwollen gewähren lassen, als es wahrscheinlich bliebe, daß dieselbe an der Unverträglichkeit der Italiäner unter einander schließlich scheitern werde; sobald sie aber Aussicht auf dauernde Consolidirung gewinnen sollte, werde Frankreich auch den Vorwand finden, mit Sardinien zu brechen. Dabei werde Fürst Gortschakow aber den practischen Zweck, für welchen er eine Schwenkung der französischen Politik in Italien wünsche, nämlich die Entzweiung beider Westmächte, nicht erreichen. Selbst wenn die italiänische Bewegung von Frankreich gewaltsam unterdrückt würde, werde England deshalb nicht zu offnen Feindseligkeiten gegen Napoleon schreiten, so groß auch die gegenseitige Verstimmung werden möge. Die ganze italiänische Frage innerhalb der Gränzen, in welchen sie sich bisher bewegt habe, enthalte kein Interesse, welches mächtig genug sei, um die öffentliche Meinung Englands für Krieg gegen Frankreich zu entflammen.

[1]) Es liegt auch ein eigenhändiges, vom 13. April datiertes, stark abweichendes Konzept vor

Noch vor 2 Jahren, solange Hoffnung gewesen sei, dadurch den Krieg zu verhüten, sei diese öffentliche Meinung bereit gewesen, die Verträge von 1815 für Italien aufrecht zu halten; erst nachdem der Friede ohnehin gestört gewesen und Frankreichs Uebergewicht an die Stelle des östreichischen getreten sei, habe es dem englischen Interesse entsprochen, noch italiänischer als Frankreich zu sein. Wenn es nun auch dem russischen Cabinete gelänge, das französische durch Concessionen in Polen oder anderweit zu einer sogenannten continental-konservativen Politik im Interesse Italiens zu bestimmen, und damit zu einer Annäherung an die natürliche Stellung der deutschen Mächte, so werde dadurch kein für den Fürsten Gortschakow nutzbarer Riß in den gegenseitigen Beziehungen beider Westmächte entstehn. Im Orient könnten die Dinge eher eine Gestalt annehmen, welche die Friedensliebe eines englischen Cabinetes auf schwere Proben stellte; dort sei indessen Rußland gefährlicher als Frankreich, weil letztres auf die Seeverbindung beschränkt sei, England aber den Seeweg glaube beherrschen zu können. Das englische Volk dagegen werde nur dann zum Kriege instinktmäßig drängen, wenn es sich um Vergrößerungen Frankreichs an dessen nordöstlicher Gränze handle. Dann aber würde auch, möchten nun Belgien oder die deutschen Rheinlande der Gegenstand französischer Gelüste sein, kein englisches Ministerium sich stark genug finden, um den Frieden mit Frankreich zu erhalten.

Es sei bekannt, daß viele englische Politiker und inspirirte Blätter das Gegentheil behaupteten, aber nur getrieben von der Sorge, den Moment fern zu halten, wo der Zwang zum Kriege unabweislich werden würde, weil der Sieg Frankreichs Zustände von übermächtiger Bedrohlichkeit für Englands eigne Unabhängigkeit zur Folge haben werde. Man fürchte, daß irgend eine Herausforderung von deutscher Seite, in Schleswig oder anderswo, die Eventualität näher rücken könne, in welcher England der eignen Selbsterhaltung das schwere Opfer des Friedens mit Frankreich bringen müsse. Der Eindruck dieses „Müssens", sobald Belgien oder der Rhein in Gefahr kämen, französisch zu werden, sei ein öffentliches Geheimniß in England, und wenn englische Politiker, die Times an der Spitze, sich gelegentlich bemühten, es zu läugnen, so wisse jeder urtheilsfähige Engländer, was er davon zu halten habe, und daß dergleichen gesagt und geschrieben werde, um jeden zu entmuthigen, der sich etwa versucht fühlen könnte, Friedensstörungen an der fraglichen Gränze Frankreichs zu provociren und dadurch England zu einem blutigen und kostspieligen Kriege zu nöthigen. Die meisten Angriffe der englischen Presse auf Preußen hingen mit dieser Scheu vor dem Kriege zusammen; man wünsche uns herabzustimmen, damit wir nicht auf England rechneten und uns lieber etwas gefallen ließen, als das Schwert gegen Frankreich zögen. Sollten wir uns aber jemals herbeilassen wollen, im Wege freiwilligen Abkommens zu einer nordöstlichen Vergrößerung Frankreichs die Hand zu bieten, so werde die öffentliche Meinung Englands kaum bei dem Gefühl der Entrüstung über unsre Politik stehn bleiben, sondern nach Kräften geneigt sein, uns zu zwingen, daß wir behalten, was uns gehört; so sehr sei man von der Unzulässigkeit jeder Ausdehnung der französischen Macht nach dieser Richtung hin durchdrungen. Ich habe Sir John über die Unmöglichkeit der zuletzt angedeuteten Eventualität die bestimmtesten Zusicherungen gegeben; im Uebrigen wünsche und hoffe ich, daß die Thatsachen, wenn sie eintreten sollten, die Richtigkeit seiner Voraussagungen bewähren. Daß er in dem, was er mir sagte, seine eigne Ueberzeugung aufrichtig ausgesprochen habe, und daß ihm, neben gründlicher Bekanntschaft mit den Verhältnissen seiner Heimat, die Befähigung zu gesundem und unbefangenem politischen Urteil beiwohnt, glaube ich versichern zu dürfen.

186. Vertraulicher Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.]

14./2. April 1861.

Ueber die Aufnahme, welche die Gesetze wegen Emanzipation der Bauern bei der ländlichen Bevölkerung des Reichs gefunden haben, liegen aus mehreren Gouvernements Berichte unerfreulichen Inhaltes vor, werden indessen nach Möglichkeit geheim gehalten. Die Bauern hatten teils größere Dotationen an Land, teils sofortige Befreiung von den Dienstleistungen, namentlich aber, sowohl in den Krons- als in den Privatgemeinden, die Verleihung größerer Unabhängigkeit von der Willkür der Lokal- und Gemeindebeamten erwartet. So lange ihnen die Freizügigkeit nicht bewilligt ist, sie vielmehr der Scholle angehörig bleiben, macht es für sie wenig Unterschied, ob sie in der persönlichen Abhängigkeit von einem gutsherrlichen oder von einem Kronsbeamten stehen. Beide befinden sich gleichmäßig in der Lage, die übertriebene Machtvollkommenheit, mit der sie ausgestattet sind, durch Erpressungen auszubeuten, und auf vielen Privatbesitzungen, namentlich den größeren, fand der Bauer bisher besseren Schutz gegen dergleichen Bedrückungen als in den Kronsgemeinden. In letzteren gewähren willkürliche Sportulierungen für alle Amtshandlungen und beliebig auferlegte Leistungen das hergebrachte Mittel, die gering besoldeten Stellen einträglich zu machen.

Der Inhalt des zuerst bekanntgewordenen kais. Manifestes hat den Bauern manche Hoffnungen erweckt, welche durch die speziellen Bestimmungen des eigentlichen Gesetzes keine Bestätigung gefunden haben. Beispielsweise hatten die Bauern eines Fürsten Gagarin im Gouvernement Jaroslaw, nachdem ihnen das Manifest publiziert war, sofort alle Dienste verweigert. Seit sie das Gesetz (polosjenie) genauer studiert haben, schickten sie ihrem Herrn eine Deputation hierher, versprachen Schadensersatz für alles Versäumte und baten, ihnen zu verzeihen und sie wieder als Leibeigene anzuschreiben, ukrepitj, wie der technische Ausdruck dafür ist, und zwar nicht für die nächsten zwei Jahre, sondern für immer. Eine ähnliche Deputation der Bauern des Fürsten Wjäsemski ist gekommen, diesen zu bitten, daß er sie vor der unglücklichen Lage der Kronsbauern schütze, und hat erklärt, Trost und Hoffnung nur darin zu finden, daß es wenigstens noch zwei Jahre beim alten bleibe.

Nachrichten von Unruhen und militärischem Einschreiten sind aus mehreren Gouvernements eingegangen. Nach den hier belegenen Gütern eines Herrn Olschin sind zwei Kompagnien Truppen von hier abgegangen, ebenso nach einem bei Peterhof gelegenen Demidoffschen Gute. In der Nähe von Wiborg ist die Ruhe durch Leibeigene gestört worden, welche dorthin zu Fabrikarbeiten ausgetan waren. Erheblicher sollen die Bewegungen sein, welche in den Gouvernements von Kiew und Witebsk sich kundgegeben haben. In letzterem scheinen sie durch voreiliges Einschreiten des Militärs gefördert worden zu sein. Die lettisch sprechenden Bauern des Distriktes Reschidza hatten den ihnen gegebenen Erklärungen des russischen Textes keinen Glauben geschenkt, sondern eine Deputation nach Riga geschickt, um sich eine lettische Uebersetzung zu verschaffen. Diese Tatsache ist hinreichend befunden worden, um gegen die beteiligten Gemeinden mit Strafen und Zwangsmaßregeln vorzugehen und zu diesem Behufe Truppen abzusenden.

187. Bericht vom 16./4. April 1861 an Minister v. Schleinitz über Unterredung mit Graf Thun. Dessen Amtsmüdigkeit. Seine Hoffnungen auf baldigen Krieg mit Italien. Besorgnisse vor ungünstiger Einwirkung der Unruhen in den türkischen Provinzen auf Ungarn. Stand der Verhandlungen zwischen dem Wiener und Berliner Kabinett. — Vgl. Raschdau II 77 f.

188. Bericht vom 16./4. April 1861 an Minister v. Schleinitz, betr. die Quelle der Nachricht über die Bereitschaft Frankreichs, sich von der englischen Politik in der italienischen Frage zu trennen. Möglichkeit russischer Zugeständnisse in Polen und französischer in Italien. Darin vielleicht der Grund der Gerüchte von einem russisch-französischen Vertrage zu sehen. Rußland dann voraussichtlich der Betrogene. — Vgl. Raschdau II 79 f.

*189. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.]

16./4. April 1861.

Von Graf Thun erfahre ich, daß Herr Thouvenel dem Herzog von Montebello die Mitteilung gemacht hat, daß vom Fürsten Metternich in Paris vertraulich die Frage einer Okkupation der unruhigen türkischen Nachbarprovinzen durch österreichische Truppen angeregt worden sei. Der französische Minister schrieb, daß er dem österreichischen Kabinett einseitige Erklärungen in dieser Sache nicht geben könne, da eine Maßregel, wie die in Vorschlag gebrachte, nach den Verträgen von 1856 nur im Einverständnis mit den übrigen Mächten beraten und beschlossen werden könne. Diesem Erfordernis sei bei der syrischen Expedition vollständig genügt worden, in betreff der europäischen Türkei aber sei die Verbindlichkeit zur Beachtung der erwähnten Stipulationen noch bestimmter vorgeschrieben.

Der Herzog von Montebello hat diese Mitteilung dem Fürsten Gortschakow vorgelegt und dieser darüber mit dem Grafen Thun gesprochen, ohne daß letzterem direkte Nachrichten aus Wien über die ganze Angelegenheit bisher zugegangen wären.

Fürst Gortschakow hat dabei dem österreichischen Gesandten gesagt, daß Rußland eine Intervention Oesterreichs in der Türkei nicht werde zulassen können. Als Beweggrund dieser Weigerung hat er angeführt, daß Graf Rechberg in der orientalischen Frage sich zwar neuerdings sehr korrekt gezeigt, die antirussische Politik Oesterreichs auf diesem Gebiete aber zu tiefe Wurzeln in der Vergangenheit habe, um bei Rußland ein vollständiges Vertrauen in diesem Augenblick aufkommen zu lassen.

Mit dieser Aeußerung des Fürsten Gortschakow brachte Graf Thun eine andere ihm auffällige Erscheinung in Verbindung. Er hatte vor einigen Tagen den Auftrag gehabt, dem hiesigen Kabinett mitzuteilen, daß Graf Rechberg in Veranlassung der Grausamkeiten, welche von den Türken gegen fünf christliche Gemeinden an der österreichischen Grenze begangen worden seien, nach Konstantinopel die dringlichste Aufforderung zu sofortiger Berufung einer europäischen Kommission erlassen habe. Diese Eröffnung hatte Fürst Gortschakow keineswegs mit der lebhaften Genugtuung entgegengenommen, welche

nach dem Eifer, mit dem er früher die Einsetzung einer solchen Kommission betrieben habe, zu erwarten wäre. Er habe vielmehr anscheinend gar keinen Wert auf die Sache gelegt und das Gespräch darüber ohne weiteres fallen lassen.

Fürst Gortschakow hat mir im engsten Vertrauen mitgeteilt, daß ihm im Laufe des Winters von Paris aus bestimmt vorgeschlagen sei, eine Entschädigung Oesterreichs für das an Sardinien abzutretende venetianische Königreich in den türkischen Nordwestprovinzen auszumitteln. Das kais. Kabinett habe es damals, ebenso wie es jetzt tun würde, abgelehnt, zu irgendwelchen Territorial-Veränderungen auf Kosten des türkischen Reiches die Hand zu bieten; um so mehr, da die Abneigung der Bevölkerung jener griechisch-slawischen Länder gegen österreichische Herrschaft kaum geringer sein werde als die der Venezianer, eine Kräftigung der österreichischen Monarchie also in einem solchen Tausche nicht hätte gefunden werden können.

190. Privatschreiben an Minister v. Schleinitz.

17. April 1861.

Verehrtester Freund und Gönner

ich benutze eine kaufmännische Gelegenheit, um mein letztes Telegramm[1]) durch einige berichtende Zeilen zu erläutern. Wie weit sich die Frontveränderung Frankreichs in Italien erstrecken wird, und ob sie überhaupt mehr als eine taube Nuß ist, wird Ihnen vielleicht schon besser bekannt sein als mir. Jedenfalls dient sie dazu, beim Kaiser die Hoffnung einstweilen zu nähren, daß man die napoleonische Politik in verständigem Geleise und den Frieden ohne tiefergehenden Bruch werde erhalten können. Wenn es sich um weiter nichts handelt, als daß Frankreich dem Beispiele Englands in Anerkennung des Königreichs Italien nicht folgt, so sehe ich darin keine unerwartete Neuigkeit. Nach der ganzen mise-en-scène und dem Verlauf der französischen Kammerverhandlungen kann leicht möglich sein, daß diese zur Anbahnung einer dem Papste günstigeren Politik gedient haben, gewiß ist aber nur, daß Napoleon sich die freie Hand nach allen Seiten hin gewahrt hat. Von Gortschakow näheren Aufschluß zu erhalten, ist keine Aussicht. Es ist mir sehr fraglich, ob er ihn geben könnte, wenn er wollte, denn er sieht Napoleon auch nicht in die Karten. Er ist von Natur geneigt, sehr mitteilend zu sein; über das ganze Gebiet seiner Beziehungen zu Frankreich aber hüllt er sich in dichte Schleier; das steht so grundsätzlich fest bei ihm, daß seine Geheimniskrämerei in den polnischen Angelegenheiten mich allein verleiten könnte, letztere mit in die Kategorie dessen zu rechnen, was er zu den „Beziehungen zu Frankreich" zählt. Ich vermute, daß er selbst in geringerem Grade zu den „Wissenden" der Tuilerien-Politik gehört als er glauben machen will, und daß seine Schweigsamkeit ein gutes Teil Unwissenheit verdeckt und manche Rechenfehler. Sind die Schwächen und Mißgriffe in Warschau wirklich durch Verabredungen mit Frankreich bedingt, so ist Gortschakow, nach der ewigen Regel der Pakte mit dem Teufel, der Betrogene, er mag leugnen oder verdecken wie er will. Der zähe Widerstand, welchen hier die Verhängung des Belagerungszustands über das Königreich findet, läßt auch glauben, daß irgendwelche Zusicherungen über „milde Behandlung" der Polen gegeben worden

[1]) Vom 15. April, betr. Geneigtheit Frankreichs, sich von der englischen Politik in Italien loszusagen.

sind. Gortschakow tut bisher, als ob alles, was geschehe, in wohlerwogenem Programme vorhergesehen, und die écarts zu untergeordneter Natur seien, um den Kaiser in seinen seit lange gehegten Absichten irre zu machen. „Rußland ist mächtig genug, um großmütig zu sein"; dieses Thema variiert er in allen Diskussionen über die Sache.

Der zweite Leit-Artikel des Nord vom 9. April, Nr. 99, beginnend mit den Worten: Les Affaires d'Orient deviennent plus graves de moment en moment, ist mir um deshalb merkwürdig, weil ich viele seiner charakteristischen Phrasen, insbesondere das ganze zweite Alinea und den Schlußsatz des ersten, nach Form und Inhalt wiedererkenne als Bestandteile Gortschakowscher Aeußerungen aus den letzten Tagen des März. Der weitere Verlauf des Artikels verrät gerade keine erhaltende Fürsorge für Oesterreich, und das ganze ist schärfer ausgeprägt, als die mündlichen Aeußerungen, an die es mich erinnert, die Familien-Aehnlichkeit für mich aber frappant genug, um Mitwirkung, wenn auch nicht ausschließliche Vaterschaft meines Freundes zu mutmaßen.

Thuns Klagen über die Schwierigkeit der Einwirkung auf die hiesige Politik sind gewiß sehr begründet. Gortschakows bewegliche Gewandtheit entzieht dem Auge des Beobachters den Zusammenhang seines Treibens und macht es schwer, die Fährte festzuhalten. Dabei hat der Fürst keinen Vertrauten seiner Politik, selbst der Kaiser dürfte es nur bis zu gewissem Grade sein; die eigentliche auswärtige Politik hat hier weniger Mitwisser als irgendwo, denn die andern Minister und persönlichen Umgebungen des Kaisers erfahren kein Wort davon. Wie weit Gortschakow vor Montebello alle Falten seines planvollen Herzens öffnet, lasse ich dahingestellt sein; davon aber bin ich durchdrungen, daß der französische Botschafter seinerseits alle Geheimnisse erzählen kann, die er kennt, ohne daß Gortschakow durch deren Enthüllung mehr von der Politik Napoleons erfahren würde als er ohnehin weiß.

Im Gespräch mit Thun kam die Rede auf das Gerücht, daß eine hochstehende Persönlichkeit in der Nähe des Kaisers fremdem Golde, wenn es massenhaft genug aufträte, d. h. zu 10 und 50 Tausend Dukaten, zugänglich sei; „wenn man nur Gewißheit darüber erlangen könnte", sagte mein Kollege in gut österreichischer Tradition, „was der Napoleon kann, können wir auch noch." Ich weiß von Frankfurt her, daß er mit diesen „spanischen Praktiken des kaiserlichen Hofes", wie der hochselige König sich auszudrücken pflegte, vollständig vertraut ist.

Neulich schrieb ich von Bauernaufständen, unter andern auf den Gütern eines Gf. Olchin im hiesigen Gouvernement.[2] Vor einigen Tagen wurde ein starker Transport von dort in Ketten hier eingebracht; die übrigen schickten gleichzeitig 12 der Ihrigen als Beschwerde-Deputation an den Kaiser. Diese Deputation wurde hier sofort eingesperrt und soll nicht in ihre Heimat zurückkehren, sondern in entfernteren Gouvernements angesiedelt werden. So viel Härte hier, und soviel Weichheit in Polen, wie reimt sich das zusammen? Die Newa steht noch, bei 2 bis 7 Grad Frost, und seit 4 Tagen einem Sturm, daß die Häuser wanken. Mit aufrichtiger Verehrung der Ihrige.

191. Bericht vom 20./8. April 1861 an Minister v. Schleinitz, betr. Ladung des sizilianischen Gesandten zu dem Empfang des diplomatischen Korps bei dem englischen Botschafter und das dadurch bei den Diplomaten erregte Aufsehen. — Vgl. Raschdau II 81.

---

[2]) Vgl. Nr. 186.

*192. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung].

20./8. April 1861.

Von Lord Napier erfahre ich, daß das Wiener Kabinett auch in London vertrauliche Erkundigungen in betreff der Aufnahme, welche das Einschreiten Oesterreichs in türkische Provinzen gewärtigen könne, eingezogen hat. Das englische Kabinett ist dabei zu der Vermutung veranlaßt worden, daß die Eröffnungen des Fürsten Metternich im ersten Augenblicke keine so ablehnende Aufnahme bei Herrn Thouvenel gefunden hätten, als später behauptet worden ist. Erst in Veranlassung der Anfragen, zu welchen Lord Cowley beauftragt wurde, habe das Pariser Kabinett in einer Depesche an den Herzog von Montebello sich zu derjenigen korrekten Auffassung bekannt, von welcher ich in meinem geh. Berichte vom 16. c.[1] Meldung gemacht habe. Vom Fürsten Gortschakow höre ich, daß der Herzog durch die ihm zugegangene Depesche in der Tat angewiesen worden ist, die falschen Gerüchte, welche in betreff der Antwort des Herrn Thouvenel auf die Anfrage des Fürsten Metternich in Umlauf wären, zu widerlegen, indem das französische Kabinett nur erklären könne, daß Oesterreich, falls es selbständig einschreite, solches à ses propres risques et périls tun würde und daß jede Verständigung darüber nicht einseitig mit Frankreich, sondern mit den Unterzeichnern der Verträge von 1856 einzuleiten sei.

Fürst Gortschakow hatte sich, Lord Napier gegenüber, nicht so unbedingt ablehnend in betreff einer österreichischen Okkupation Bosniens geäußert, wie gegen Graf Thun. Er hatte die Frage als eine offene der Verständigung der Mächte überlassen wollen und nur erklärt, daß Rußlands Einwilligung von den Bürgschaften abhänge, welche den christlichen Untertanen der Pforte gewährt werden würden, und daß sie nicht erfolgen könne, wenn Oesterreich lediglich den ungerechten Bedrückungen dieser Christen seinen Beistand leihen wolle. Mir selbst gab der kais. Minister zu verstehen, daß ihm die Politik des Wiener Kabinetts weder zuverlässig noch selbständig genug erscheine, um die Richtung, in welcher Oesterreichs Einschreiten in der Türkei schließlich werde verwertet werden, vorher bestimmen zu können. Dem englischen Kabinette würde es, nach Lord Napiers Meinung, unmöglich sein, dem Einrücken österreichischer Truppen in die Türkei seine Zustimmung zu erteilen. Die öffentliche Meinung und die Politik der Minister halte an dem Grundsatze fest, daß die Türkei ihre Angelegenheiten selbst ordnen müsse und jeder Versuch fremder Einmischung nach Möglichkeit fernzuhalten sei. Er habe durch wiederholte Anträge seine Regierung nicht einmal dazu bestimmen können, ein Schiff an der türkischen Westküste zu stationieren, um etwaige Versuche aufständischer Invasionen zu überwachen.

193. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung].

20./8. April 1861.

In betreff der zu erwartenden Aenderung in der Haltung des französischen Kabinettes auf dem Gebiete der italienischen Politik[1] sagt mir Fürst Gortschakow, daß die Mit-

192. [1]) Vgl. Nr. 189.
193. [1]) Vgl. Nr. 179 und 185.

teilungen des Herzogs von Montebello nicht in dem Maße wie die telegraphischen Meldungen des Grafen Kisselew Andeutungen darüber enthielten, daß der Kaiser Napoleon der Haltung der kontinentalen Mächte nähertreten wolle und daß er namentlich bezüglich der Anerkennung des Königreichs Italien sich mit den letzteren über ein gemeinschaftliches Verfahren zu verständigen suchen werde. Eine derartige Annäherung könne nur auf Grund gewisser Vorbedingungen erfolgen, deren Redaktion Fürst Gortschakow demnächst in einem ausführlicheren Aktenstücke mitgeteilt zu erhalten erwartet.

Der Herzog von Montebello sagt mir einstweilen nur ganz im allgemeinen, daß sein Kabinett entschlossen sei, so weit es sich irgend als möglich erweise, nur im Einverständnisse mit den übrigen Mächten Aenderungen des vertragsmäßigen Rechtszustandes in Italien anzuerkennen. Er halte ein solches Einverständnis mit uns und mit Rußland auch für wohl erreichbar, befürchte aber, daß England und Oesterreich — jedes nach verschiedener Richtung hin — sich zu weite Ziele gesteckt hätten, um eine allseitige Verständigung möglich zu machen.

Sehr sicher scheint übrigens Fürst Gortschakow noch nicht darauf zu rechnen, daß die erwarteten Eröffnungen des Pariser Kabinettes seinen Wünschen vollständig entsprechen würden. Er sprach mir sein Bedauern darüber aus, daß unsere Verhandlungen mit Oesterreich zu keiner Vereinbarung über die militärische Organisation Deutschlands geführt hätten.[2] Er habe deshalb an Herrn von Balabine telegraphiert, daß derselbe dem Wiener Kabinette dringend raten möge, sich das Einverständnis mit uns zu sichern und demselben erforderlichenfalls Opfer zu bringen. Ebenso wünscht er, daß man bei uns und in Oesterreich der Sicherstellung unserer Beziehungen zu England die sorgfältigste Pflege widmen möge, denn der französischen Politik könne man nicht trauen, bevor der Kaiser Napoleon sich nicht bestimmter über seine dermaligen Absichten erklärt habe.

Nach meiner Auffassung der Politik des Fürsten zielen diese Ratschläge vielleicht dahin, eine günstige Operationsbasis zu schaffen, von welcher aus er eine Pression auf die Entschließungen des Pariser Kabinettes üben könnte, indem er demselben die Gefahren einer Koalition anschaulich macht; vielleicht auch haben diese Ermahnungen zur Einigkeit und Vorsicht gegen Frankreich den Zweck, den persönlichen Auffassungen des Kaisers Rechnung zu tragen, wenn sie direkt oder durch uns zur Kenntnis Sr. M. gelangen. Jedenfalls wurden sie mehr beiläufig als dringlich ausgesprochen.

Wie ich E. E. vor kurzem in betreff Sir John Cramptons meldete,[3] so sind auch Lord Napier und der Herzog von Montebello der Ansicht, daß in den nächsten Phasen der italienischen Angelegenheiten zwar mehr oder weniger erhebliche Meinungsverschiedenheiten der Kabinette von London und Paris zutage treten könnten, daß aber eine irgendwie ernstlichere Gefährdung der gegenseitigen Beziehungen aus denselben nicht hervorgehen werde. Den wirklichen Eintritt eines Bruches des Kaisers Napoleon mit den italienischen Nationalbestrebungen betrachtet Lord Napier als zu unwahrscheinlich, um überhaupt in politische Berechnung gezogen zu werden.

---

[2] Bei der Teplitzer Zusammenkunft im Juli 1860 hatten Kaiser Franz Josef und der Prinzregent beschlossen, beiderseitige Generale in Berlin die Frage der Bundeskriegsverfassung beraten zu lassen. Ueber diese Besprechungen, die im April 1861 zum Abschluß gelangten, vgl. Sybel II 389.

[3] Vgl. Nr. 185.

194. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.]

21./9. April 1861.

Der h. Erlaß vom 13. c., den Reiseverkehr der Polen nach Paris und den Verdacht des damit verbundenen Waffentransportes betreffend, überließ mir, von dieser Nachricht den mir geeignet erscheinenden Gebrauch zu machen. Da ich voraussah, wie schwierig es sein werde, der hiesigen Regierung darzulegen, daß unsere Gesetzgebung es den Staatsbehörden unmöglich mache, sich von dem Inhalte solcher Kisten zu überzeugen, welche nach ihrer eigenen Vermutung Waffen zum Gebrauch der polnischen Revolution enthalten, so beschränkte ich mich auf die Mitteilung an Fürst Gortschakow, daß auffällig viele Polen nach und von Frankreich durch Berlin reisten, daß sich Verdachtsgründe in betreff des Waffentransportes, den sie bewirkten, ergeben hätten und die Behörden sich bemühen würden, hierüber näheres zu ermitteln, so weit es durch gesetzliches Einschreiten möglich sei. Er schien aber in dieser Beziehung mindestens ebenso genau unterrichtet zu sein als ich und fragte mich, ob uns die Revisionen behufs Erhebung der Ein-, Durch- und Ausgangszölle oder die Gesetze über den Ausschluß gewisser Waren vom Eisenbahntransport nicht Mittel an die Hand gäben, den Inhalt verdächtiger Sendungen genauer kennenzulernen, und ob wir von Verdachtsgründen, welche sich ergäben, nicht den russischen Grenzbehörden telegraphische Mitteilung machten. Ich erwiderte ihm, daß unsere Gesetzgebung allerdings die Befugnisse der Polizei zum Eingreifen in Privatverhältnisse beschränke und daß namentlich die Mitwirkung der Zoll- und Eisenbahnbeamten für polizeiliche Zwecke nur in bestimmten Fällen gesetzlich beansprucht werden könne, daß aber die k. Regierung jedenfalls alles tue, was in ihren gesetzlichen Attributionen liege, um die fraglichen Vorgänge und die damit etwa in Verbindung stehenden Umtriebe zu überwachen.

Dem Fürsten schienen, wie schon erwähnt, speziellere Berichte über das Treiben der Polen im Auslande vorzuliegen, als mir zu Gebote stehen, und er benutzte diese Gelegenheit, um zu wiederholen, daß Rußland nicht wünschen könne, allein das Odium gewaltsamer Unterdrückung auf sich zu nehmen, und die Wünsche seiner Nachbaren in betreff des Verfahrens der kaiserlichen Regierung gegen ihre polnischen Untertanen nur insofern berücksichtigen könne, als Gesetzgebung und Verwaltung der Nachbarstaaten auch ihrerseits eine nachdrückliche Mitwirkung gewährten.

Ich wies den indirekten Vorwurf, der hierin lag, mit dem Bemerken zurück, daß jeder der beteiligten Staaten die Richtung seiner gesamten Gesetzgebung durch größere Interessen, als die polnischen es sind, angewiesen erhalte und die notwendigen Grundlagen derselben nicht willkürlich zu verlassen vermöge, daß aber, bei aller sich hieraus ergebenden Verschiedenheit der jeder Regierung eigentümlichen Situation, für das Zusammenwirken zu gemeinschaftlichen Zwecken ein Spielraum übrig bleibe, dessen bereitwillige Benutzung nach den intimen Beziehungen beider Höfe gegenseitig erwartet werden könne.

In betreff der ferneren praktischen Gestaltung der polnischen Angelegenheit sagte mir Fürst Gortschakow, daß die kais. Regierung, nachdem durch das energische Einschreiten des Generals Chrulow die materielle Ordnung vollständig hergestellt worden sei, jetzt um so sicherer zur Verwirklichung der Reformen schreiten könne, welche der Kaiser als notwendig für das Königreich Polen erkannt habe. Er kündigte mir dabei an, daß

heute im Journal de St. Petersbourg zwei offiziöse Artikel erscheinen würden, welche diese Auffassung näher begründeten und welche ich mich beehre, in der Anlage einzureichen.

Der frühere Polizeimeister von Warschau, Obrist Stessow, ist hier von Sr. M. dem Kaiser besonders gnädig empfangen und zum General ernannt worden, ohne für den Augenblick eine aktive Verwendung zu finden.

195. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Eigenhändig.]

21./9. April 1861.

Im Anschluß an meinen Bericht vom 14. c.,[1]) die bäuerliche Emancipation betreffend, beehre ich mich mitzutheilen, daß der Flügeladjudant Obristlieutenant von Weimarn, welcher zur Ueberwachung der Ausführungsmaßregeln im Gouvernement Witebsk abgesandt war, zur Einholung von Verhaltungsbefehlen hierhergekommen ist und über die dortigen „Unruhn“ nähere Nachrichten bringt.

Es scheint danach, daß eine thatsächliche Widersetzlichkeit im Kreise Reshiza nicht stattgefunden hat, sondern daß die Bauern nur an der Zuverlässigkeit der ihnen ins Lettische übersetzten Auslegung des russischen Textes gezweifelt und, wie gemeldet, eine Deputation nach Riga abgesandt hatten, um sich die Gesetze dort in ihre Sprache übertragen zu lassen. Wegen dieses Beweises von Mißtrauen wurden ihre Dörfer mit Soldaten besetzt und sie selbst körperlichen Züchtigungen unterworfen, in welchen es Herr von Weimarn, der denselben persönlich beizuwohnen hatte, doch nicht über 7000 Hiebe an einem Tage, 35 Bauern à 200 für jeden, zu bringen vermochte, und nach einem derartigen Tagewerk durch eigne Erschöpfung genöthigt war sich zu stärken und auszuruhn.

Wie unverständlich den Bestraften alle auf russisch an sie gelangenden Mittheilungen sind, geht demnächst daraus hervor, daß sie sich in großer Anzahl nach Witebsk begaben, um bei dem Kais. Flügeladjudanten, der dort hingeschickt sein sollte, Beschwerde über die ihnen widerfahrene Behandlung zu führen. Sie sind nicht wenig erstaunt gewesen, in diesem Adjudanten, auf dessen Schutz sie rechneten, denselben Offizier zu finden, über den sie klagen wollten. Sie wurden in Witebsk wieder von Soldaten umzingelt, sämmtlich gebunden und ins Gefängniß gesperrt, wo sie die Entscheidung über ihr Schicksal erwarten, die Weimarn hier einholt.

Der letztre, ein artiger eleganter Hofcavalier, der Sr. M. dem Könige ohne Zweifel persönlich bekannt sein wird, hat hier plötzlich den Ruf erlangt, ein Mann von höherer Befähigung zu sein als man bisher glaubte, und wird in Salons, wo man nach wie vor für Civilisation, Fortschritt und freie Institutionen das Wort führt, wegen der Verdienstlichkeit seines ebenso gewandten als energischen Verhaltens gefeiert.

P. S. Ich höre soeben, daß Herr von Weimarn in Witebsk einen polnischen Emissär mit aufrührerischen Proclamationen an die Bauern verhaftet hat, und daß hierin der eigentliche, bisher geheime Grund seines Herkommens liegt.

---

[1]) Vgl. Nr. 186.

Gegen den französischen Botschafter ist der Kaiser neuerdings sehr ungnädig gestimmt, weil sein Bruder, Graf Montebello, Adjudant Napoleons, in Uniform einem polnischen Trauergottesdienst beigewohnt hat. Der Graf war 1831 in Polen.

Den Brief des Herzogs von Aumale[1]) hat der Kaiser verboten in den hiesigen Blättern abzudrucken.

*196. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Eigenhändig.]

21./9. April 1861.

Fürst Gortschakow zeigte mir gestern eine neue Zukunfts-Karte Europas, welche französischen Ursprungs sein soll, aber mit englischen Typen gedruckt zu sein scheint. Auf derselben ist Spanien und Portugal einer Confédération Ibérienne, die Rheingränze, bis an den Ursprung des Flusses, also einschließlich der Schweiz, aber ohne Holland, der Confédération Gauloise zugetheilt. Die Conf. Italique hat den Brenner zur Gränze, die der Conf. Slave geht die Weichsel aufwärts bis Thorn, um von da auf die obre Warthe bei Kolo überzuspringen. Zwischen dieser Linie und dem Rhein liegt die C. Germanique, Holland und Dänemark umschließend, während der der Skandinaven Finnland bis an den Ladoga-See und die Bucht von Wiborg zugelegt ist. Die deutschen Lande Oestreichs mit Ungarn, Wallachei und Bosnien bilden die Conf. Austrienne, und der Ueberrest der europäischen Türkei die der Grecs.

Ueber die muthmaßlichen Verfasser dieses Phantasie-Stückes gab der Fürst Gortschakow mir keinen weitern Aufschluß.

*197. Telegramm an Minister v. Schleinitz.

23./11. April 1861.

Aus guter Quelle erfahre ich, daß Kaiser Verfassung für Finnland genehmigt, nach welcher einem von Adel, Bürgern und Bauern zu wählenden Landtage Teilnahme an Besteuerung und Gesetzgebung gewährt wird.

*198. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Eigenhändig.]

23./11. April 1861.

Der heut telegraphisch gemeldeten Nachricht[1]) von der Einführung einer Art Verfassung für Finnland vermag ich bisher nur hinzuzufügen, daß der neue Landtag aus je

---

195. [1]) Der Sohn Louis Philipps, Herzog von Aumale, hatte am 12. April 1861 eine Flugschrift erscheinen lassen, die den Titel „Lettre sur l'histoire de France" führte und unterzeichnet war „Henri d'Orléans". Darin wurden die Beschuldigungen, welche der Prinz Napoleon in seiner Senatsrede vom 1. März gegen die Orleans erhoben hatte, in sehr offener Sprache zurückgewiesen.

198. [1]) Vgl. Nr. 197.

12 bis 14 Mitgliedern für jeden der drei Stände, Adel, Bürger und Bauern, bestehen, das Recht der Discussion neuer Gesetze und der Bewilligung für jede Aenderung der Steuerverfassung haben soll. Die alten Stände, welche 1820 zum letzten Mal versammelt gewesen sind, wären damit beseitigt, und kann die Maßregel vielleicht den Zweck haben, etwaige Aenderungen der den Finnländern vertragsmäßig verbürgten bisherigen Gesetzgebung durch das neu geschaffene Organ anbahnen und sanctioniren zu lassen. Unter den wenigen, welche bisher von der Sache wissen, wird aber auch dieser Schritt als Anzeichen und Vorbereitung neuer Institutionen für das russische Reich aufgefaßt. Ob mit Recht, muß die Zeit lehren.

*199. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung].

2. Mai/20. April 1861.

Durch kais. Ukas ist dem General Timaschew, dem Leiter der III. Abteilung der kais. Kanzlei (Polizei und Gendarmerie) unter dem Fürsten Basil Dolgoruki, unbestimmter Urlaub erteilt, und sind seine Geschäfte dem Grafen Schuwalow, früheren Ober-Polizeimeister, jetzt Dirigenten im Ministerium des Inneren, übertragen worden.

Ueber Timaschew war seit längerer Zeit, besonders aus dem national-russischen Lager, Klage geführt worden, und war man namentlich mit seinem Verhalten in betreff der Polen unzufrieden. Es scheint, daß er seine Aufgabe im streng dienstlichen und den Traditionen der Zeit des Kaisers Nikolaus entsprechenden Stil auffaßte, indem er seine Tätigkeit gegen revolutionäre und französische Umtriebe richtete, deren Vorhandensein von anderer Seite nicht anerkannt werden wollte. Seine Berichte an den Kaiser haben wahrscheinlich der herrschenden politischen Strömung nicht entsprochen. Graf Schuwalow steht der mehr oder weniger liberalen russischen National-Partei näher. Seine Befähigung findet allseitige Anerkennung, und der an sich sehr wichtige Posten wird in seinen Händen noch an Bedeutung gewinnen. Man spricht davon, daß er zu einem Polizeiministerium umgeschaffen werden soll und daß Fürst Basil Dolgoruki zum Botschafter in Paris bestimmt sei; ohne Zweifel steht er in hohen Gnaden bei Sr. M. dem Kaiser, aber für diesen Posten hält ihn niemand für befähigt. Gewiß ist nur, daß die Klagen über die zunehmende Altersschwäche des Grafen Kisselew[1]) und das Verlangen nach einem Ersatzmann für ihn wieder in verstärktem Maße in den Vordergrund treten.

P. S. Für Fürst Dolgoruki wird auch der Posten des ebenfalls altersschwachen Ministers des Innern, Lanskoy, in Aussicht genommen.

200. Bericht vom 2. Mai/20. April 1861 an Minister v. Schleinitz, betr. Erfüllung des Wunsches der preußischen Regierung wegen des Austausches von Wahrnehmungen über die polnischen Vorgänge. Maßnahmen gegen die drohende Haltung der Bauern in Polen. — Vgl. Raschdau II 88.

[1]) Vgl. Raschdau I 179.

*201. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.]

2. Mai / 20. April 1861.

Im Anschluß an meine g. Berichte vom 20./8. April d. J.[1]) und vom 16./4.[2]) desselben Monats, die ev. Besetzung der Herzegowina durch österreichische Truppen betreffend, beehre ich mich E. E. zu benachrichtigen, daß dem Grafen Thun die von ihm erbetenen Aufklärungen über den Hergang der Sache nunmehr aus Wien zugegangen sind. Nach Inhalt der zwischen Graf Rechberg und dem Fürsten Metternich gewechselten Depeschen, von welchen Graf Thun Abschrift erhalten hat, wäre die Anregung der erwähnten Frage nicht von Oesterreich, sondern von Frankreich ausgegangen, indem Herr Thouvenel zu wiederholten Malen dem österreichischen Botschafter aus freien Stücken Eröffnungen gemacht hätte, welche zu der Annahme berechtigten, daß dem französischen Kabinette das Einrücken österreichischer Truppen in jene türkischen Provinzen nicht nur genehm, sondern sogar erwünscht sein werde. Fürst Metternich schreibt nach Wien, daß er diese Zumutungen (insinuations) mit der größten Zurückhaltung entgegengenommen habe, und Graf Rechberg antwortet ihm darauf, daß diese Zurückhaltung mehr als gerechtfertigt sei, daß der kais. Botschafter zwar alle Eröffnungen der Art bereitwillig und dankend entgegenzunehmen, bei der sehr bedenklichen Natur derselben sich aber seinerseits vollständig passiv zu verhalten habe.

Hierzu stimmt vollkommen, was mir Lord Napier nach Inhalt meines Berichtes vom 20. v. M. mitteilte. Das englische Kabinett scheint durch vertrauliche Mitteilungen des Fürsten Metternich an Lord Cowley zuerst Kenntnis von diesen Dingen erhalten und demnächst das französische bestimmt zu haben, sich in der korrekteren Weise, wie es in der in meinem Berichte vom 16. v. M. erwähnten Note an den Herzog von Montebello geschehen ist, auszusprechen.

Graf Thun hat dem Fürsten Gortschakow unter Vorlesung aller ihm zugegangenen Aktenstücke sein Erstaunen ausgesprochen über die Wahrheitswidrigkeit der hierher gelangten französischen Darstellung, nach welcher die Initiative in der Sache von Oesterreich ausgegangen und Graf Rechberg in Paris eine so bedeutende Angelegenheit vertraulich hätte anregen lassen, ohne gleichzeitig mit den übrigen Höfen in Verbindung zu treten. Es ist meinem österreichischen Kollegen aber nicht gelungen, bei dem Fürsten Gortschakow diejenige Entrüstung hervorzurufen, in welche derselbe seiner, Thuns, Ansicht nach über das zweideutige Verfahren des französischen Kabinettes hätte geraten müssen, wenn er selbst ganz unbefangen wäre. Er äußerte Zweifel, ob der Fürst den Sachverhalt in seinem vollen Umfange zur Kenntnis des Kaisers bringen werde, lehnte indessen mein Anerbieten, die ihm von Wien aus übersandten Depeschen auf vertraulichem Wege direkt zur Kenntnis Sr. M. zu bringen, aus dem Grunde ab, weil ihm auf das strengste befohlen sei, diese Papiere nicht aus den Händen zu geben.

Einigermaßen befremdend ist es mir, daß Fürst Gortschakow mir gegenüber der ihm durch den Grafen Thun gewordenen Aufklärung gar keine Erwähnung getan hat. Er ist jetzt in der Osterwoche von Andachtsübungen und Fasten so in Anspruch genommen, daß er nicht empfängt, und vielleicht hat der Zustand körperlicher Erschöpfung, in welchem ich ihn fand, als er mich ausnahmsweise vorließ, ihn an eingehenderer Besprechung verhindert.[3])

[1]) Vgl. Nr. 192. [2]) Vgl. Nr. 189.
[3]) Vgl. auch Nr. 203.

202. Bericht vom 3. Mai 1861 an Minister v. Schleinitz, betr. Unruhen infolge der Bauerngesetzgebung im Gouvernement Pensa und religiöse Unruhen im Gouvernement Kasan. — Vgl. Raschdau II 89.

203. Privatschreiben an Minister v. Schleinitz.

[Eigenhändig.][1])

3. Mai 1861.

Verehrtester Freund und Gönner

Napier benachrichtigt mich plötzlich, daß er heut abend einen Kurier schickt, und da ich, am hiesigen Charfreitage, die Kanzlei nicht bei der Hand habe, so füge ich den wenigen fertigen Berichten einige Zeilen eigner Hand hinzu.

Viel Eindruck macht hier der Artikel der Press, in welchem zum erstenmal eine englische Zeitung die Polen zugunsten Rußlands verurteilt; das Journal de St. Petersbourg hat ihn sofort reproduziert. Er ist fast zu russisch grün gefärbt, um als ganz eingeborenes Produkt englischer Publizistik angesehen werden zu können. Für Gortschakow hat er den Wert einer Reklame an die Adresse seiner Pariser Geschäftsfreunde, und eines Beweismittels, welches dem Kaiser gegenüber betätigt, daß die Besserung der Beziehungen zu England mit Erfolg angestrebt wird. Daneben erleiden die täglichen Besprechungen mit Montebello, deren Inhalt Thun, Napier und mir mit keiner Silbe angedeutet wird, keine Unterbrechung. Wohl aber suchen M. und G. ihre Beziehungen neuerdings weniger ins Auge fallen zu lassen; jeder von ihnen spricht, als hätte er den andern längere Zeit hindurch nicht gesehn. Ich gehöre, nebst Sutzos, dem griechischen Kollegen, zu den Bevorzugten, die auch in der heiligen Woche und ungemeldet Zutritt haben; da passe ich denn doch ziemlich jedesmal auf die Fährte des Franzosen, und meine Frage an den Portier, ob „der Botschafter" noch da ist, findet stets eine Antwort, die beweist, daß er entweder da war oder erwartet wurde oder Billett-Austausch stattgefunden hat. Gortschakow ist von den Fasten, die er in voller Strenge beobachtet, d. h. nichts genießt, was von lebendem Tier herrührt, Fisch und mit T i e r k o h l e geläuterten Zucker eingerechnet, ganz erschöpft;[2]) er klagt mir, daß der Franzose ihm in seiner Zudringlichkeit keine Ruhe ließe, diktiert in meiner Gegenwart eine ablehnende Antwort auf Montebellos Verlangen nach einer Unterredung und befiehlt im Nebenzimmer leise und russisch, sie nicht abzuschicken. Er fühlt also nach allen Seiten hin das Bedürfnis, für weniger französisch gehalten zu werden. In der nächsten Woche denke ich den Feldjäger zurückzuschicken und dann ausführlicher zu schreiben.

Von den Vorgängen in den Provinzen hört man wenig; die Berichte der Adjutanten bleiben streng geheim. Doch verlautet, daß im Gouvernement Astrachan die Truppen gegen die Raskolniks (Sektierer) eingeschritten sind und 70 Tote auf dem Platze gelassen haben.

Ich weiß nicht, ob zu Ihrer Zeit hier[3]) schon die Freundin Adlerbergs, des alten, Frau von Burghof, existierte, im Volk unter dem Namen Minnawanna, Minna Iwanowna, be-

[1]) Die Urschrift hat, wie bei allen in dem 1905 bei Cotta erschienenen Briefwechsel Bismarcks mit Schleinitz veröffentlichten Stücken, mir nicht vorgelegen.
[2]) Vgl. Nr. 201.
[3]) Schleinitz war 1838—1840 in Petersburg Gesandtschaftssekretär gewesen.

kannt. . . . Sie hält einen Salon, den ich nicht wohl besuchen kann, in den ich aber die jungen Herren der Gesandtschaft zu gehn veranlasse. Durch ihre Vermittlung werden Immediatgesuche bei und durch Adlerberg empfohlen. Das große hiesige Handlungshaus Brandt war dieser Tage bankrott, wenn es nicht 600 000 R. bekam; es zahlte 20 000 an Minna und erhielt sie aus der Schatulle des Kaisers, oder doch die Bürgschaft, da das Geld bar von Sr. M. nicht beschafft werden konnte. Auf demselben Wege ist dem Grafen Bobrinsky, einem achtbaren Edelmann und großen Rübenzucker-Fabrikanten bei Kiew, mit 3 Millionen, zahlbar in 6 Jahren zu 1/6 jährlich, unter die Arme gegriffen worden, um ihn zu halten. . . . Diese Dame hält unter anderm Namen ein Pariser Mode-Magazin, wo Leute, die ein Gesuch am Hofe haben, ein Paar Handschuhe mit 100 und 500 R. bezahlen. Die auswärtige Politik wird von Gortschakow so gut monopolisiert, daß sie Minna-Adlerbergischem Einfluß unzugänglich ist, sonst würde ich um erhebliche geheime Fonds bitten müssen.

Mir geht es persönlich wohl, besonders nachdem ich während des Eisgangs eine Luftveränderung gesucht und eine Exkursion in die „Berge" von Ingermanland, etwa 10 Meilen südwestlich, gemacht habe, wo ich, außer Auerhähnen, Schnepfen, Enten, einen in dieser Jahreszeit seltenen Vogel, nämlich einen Bären von 550 Pfund Gewicht nachts um 2 Uhr auf dem Anstande bei einem toten Pferd erlegt habe. Dabei fällt mir eine große Bitte ein, die ich an Sie habe. Mein (nicht politischer) Freund und Herrenhaus-Kollege, der Oberbürgermeister von Köln, Stupp, hat mir vorigen Sommer im Interesse des zoologischen Gartens von Köln geschrieben; ich hoffe, er hat den jugendlichen Auerochsen erhalten, der mir für ihn versprochen wurde, obschon mir Empfangsanzeige fehlt. Nun habe ich im Winter als Jagdbeute zwei junge Bären mitgebracht, die mir im Hause allmählich lästig werden. Sollte der guten Stadt Köln damit gedient sein, so schicke ich sie für wenige Taler nach Stettin zur weitern Verfügung. Sie sehn den wohlbeleibten Herrn wohl bei parlamentarischen Vorfällen, und wäre ich sehr dankbar, wenn Sie ihn fragen wollen. Befehlen Sie aber die artigen Tierchen als Inventar für den Garten unsres Ministeriums, so haben Sie natürlich die Vorhand, und sie würden durch ihre bärenhafte Possierlichkeit vielleicht gelegentlich eine geschäftsfreie Nachmittagsstunde meines verehrten Chefs erheitern.

Mit aufrichtiger Verehrung der Ihrige.

204. Schreiben an Minister v. Schleinitz.

6. Mai/24. April 1861.

Nachdem ich gestern abend E. E. telegraphische Weisung erhalten habe, wird der Feldjäger heut mittag nach Gumbinnen abgehn und Freitag[1]) abend mit den Depeschen wieder hier sein können. Die Festtage und die vorhergehende strenge Fastenwoche haben bis zu diesem Augenblick einen Stillstand alles geschäftlichen Verkehrs bewirkt; heut und gestern macht jedermann jedem Besuch, aber niemand nimmt an. Es ist deshalb schwer, etwas sicheres über die Standeserhöhungen und Stellenwechsel zu erfahren, welche erfolgt sind. Graf Bludow, Präsident des Reichsrats, soll zum Fürsten, der bisherige Minister des Innern, Lanskoy, der Eisenbahn-Minister Tschewkin und die Kinder des in der Emanzi-

[1]) 10. Mai.

pationssache verdienten verstorbenen Ministers Rostowzow in den Grafenstand erhoben worden sein. Sichrer und wichtiger ist, daß an Lanskoys Stelle nicht, wie früher erwartet wurde, Miljutin, sondern Walujew Minister des Innern geworden ist. Derselbe war früher Zivil-Gouverneur von Kurland, dann bis jetzt Dirigent im Ministerium der Domänen. Miljutin wird Senator, also einstweilen aus dem aktiven Dienste ausgesondert. Der neue Minister, ein verhältnismäßig junger Mann, wird zwar zu derselben national-liberalen Partei gezählt, gehört aber einer gemäßigteren und aristokratischeren Schattierung an als Miljutin, der die äußerste und adelsfeindliche Spitze der Fortschrittspartei bildete und dem Großfürsten Constantin persönlich nahesteht. Er beherrschte seinen bisherigen Chef, Lanskoy, vollständig; als formellen Grund seiner Ueberführung in den Senat bezeichnet man den Umstand, daß er älter im Dienst sei als der neue Minister.

Das Ausscheiden Timaschews aus der Direktion der Geheimen Kabinetts-Polizei und Miljutins aus dem Ministerium läßt sich unter dem gemeinsamen Gesichtspunkt der Beseitigung extremer Richtungen zusammenfassen. Ob Timaschew sich spezielle Versehn oder Vergehn hat zuschulden kommen lassen, weiß man noch nicht; seine generelle Richtung, die er wenigstens zur Schau trug, war antifranzösisch, antipolnisch und der Verfolgung revolutionärer Symptome vorzugsweise zugewandt. Man erzählt in der Stadt, daß heftige und blutdürstige Reden, die er gegen Lord Napier geführt, von diesem an den Kaiser gebracht seien und Timaschews Entsetzung veranlaßt hätten. Ich führe dieses Gerücht nur als Symptom der Auffassung an, welche die Dinge im Publikum finden; ich bin der Unwahrheit der Erzählung ganz sicher . . . Es liegt gewiß näher anzunehmen, daß der Kaiser durch die Nachrichten aus den Gouvernements bezüglich des Eindrucks der Emanzipationsgesetze und durch die Warschauer Vorgänge bestimmt worden ist, die Zügel etwas straffer anziehen zu wollen, und werden gewiß mannigfache aristokratische Einflüsse zusammengewirkt haben, um S. M. zu überzeugen, daß die Miljutinschen Theorien zu allgemeiner Auflösung führten.

Bei einer kurzen Begegnung, die ich gestern mit Fürst Gortschakow hatte, sagte er mir, es seien ihm Anzeigen zugegangen, daß von Paris aus durch Pietri[2]) und den ihm verwandten neuen Präfekten von Straßburg ein System agitierender Bearbeitung der deutschen Demokratie ins Werk gesetzt worden sei. Bei der Unbestimmtheit der ihm vorliegenden Angaben zieht er, F. G., es vor, E. E. die näheren Mitteilungen mündlich durch Budberg machen zu lassen, da er mir keine hinreichend präzisen Tatsachen für schriftliche Meldung zu geben vermöge.

*205 Telegramm an Minister v. Schleinitz.

11. Mai 1861.

Geheime Depesche 66[1]) wegen Holstein erhalten. Mitteilung bereits durch englisch-französische Botschaft an Fürst Gortschakow gekommen. Er findet, daß nur zu fünf mit Hinzuziehung Preußens und Oesterreichs zu verhandeln und Garantie Schleswigs nicht angemessen sei, weil bestehende Garantie des Gesamtstaates dadurch abgeschwächt

---

[2]) Polizeipräfekt, als Organisator der französischen Polizei bekannt geworden.

[1]) Unter dem 5. Mai 1861 erging an B. der nachstehende Erlaß des Ministers v. Schleinitz: „Nach einer von dem Prince Latour d'Auvergne gestern im strengsten Geheimnis mir gemachten Mitteilung hat das Londoner Kabinett in Paris den Wunsch aussprechen lassen, im Verein mit Frankreich, Rußland und Schweden eine Vermittlung in den zwischen Deutschland und Dänemark schwebenden Differenzen zu versuchen.

Instruktion an Kisselew wegen Donaufürstentümer wird morgen gehen. Darin wird als unumgängliche Folge der Vereinigung aufgestellt, daß sie nicht nur für Lebenszeit Cusas, sondern dauernd werde und zur Einsetzung eines fremden Fürstenhauses führe. Fürst Gortschakow scheint der Vereinigung für jetzt nicht günstig, ohne direkt widersprechen zu wollen.

206. Bericht an König Wilhelm I.

[Ausfertigung.]

11. Mai/29. April 1861.

Nachdem ich durch E. M. Minister der Auswärtigen Angelegenheiten von den vertraulichen Eröffnungen in Kenntnis gesetzt worden war,[1]) welche von seiten des englischen und französischen Kabinettes bezüglich der in der dänischen Frage beabsichtigten Vermittelung der auswärtigen Mächte an allerhöchstdero Regierung gelangt sind, habe ich den Fürsten Gortschakow gefragt, ob und in welcher Weise Rußland an den desfallsigen Verhandlungen beteiligt sei. Der kais. Minister erwiderte mir, daß ihm von dem englischen und französischen Botschafter die als Grundlage eines Vergleichs vorgeschlagenen Punkte mitgeteilt worden seien. Ohne auf den Wert derselben für jetzt näher eingehen zu wollen, machte Fürst Gortschakow einstweilen zwei Einwürfe. Einmal hielt er eine Vermittelung durch die drei außerdeutschen Mächte überhaupt nicht für die richtige Form, in welcher die Beilegung der schwebenden Differenzen anzustreben sei. Er betrachtete es vielmehr als eine den fünf Großmächten gleichmäßig obliegende Verpflichtung, durch gemeinsame Unterhandlungen den Gefahren für den Frieden Europas vorzubeugen, welche aus der dänischen Frage entspringen könnten. Aus diesem Gesichtspunkte würde er es für zweckmäßiger

---

Den zu diesem Ende von den vermittelnden Mächten vorzuschlagenden Vergleich hat Lord J. Russell in seiner dieserhalb unter dem 19. April c. an Lord Cowley gerichteten Depesche in folgende Punkte zusammengefaßt:

1. Die holsteinschen Stände votieren allgemeine Gesetze quoad Holstein.
2. Sie haben Bewilligungsrecht in Beziehung auf die holsteinsche Quote des allgemeinen Budgets.
3. Sie sind vertreten in der allgemeinen Reichsrepräsentation, um bei der Feststellung des Budgets für die ganze Monarchie mitzuwirken.
4. Schleswig erhält eine besondere Landesvertretung, welche die lokalen Ausgaben (Kirchen, Schulen) zu bewilligen befugt ist.
5. Der Besitz von Schleswig wird der Krone Dänemark von den Mächten garantiert.
6. Eine Kommission (von deutscher und dänischer Seite und von den Regierungen Englands, Frankreichs, Rußlands und Schwedens ernannt) wird die Begrenzung (délimitation) Schleswigs feststellen und das so begrenzte Schleswig wird Gegenstand der Garantie sein.
7. Die Verträge von 1852 erhalten eine neue und allgemeine Bestätigung.

Das Pariser Kabinett hat, wie der Prince Latour mir sagt, vor Beantwortung dieses englischen Vorschlags seine (des Gesandten) Ansicht darüber zu vernehmen gewünscht, wie ein solcher Vermittlungsversuch unsererseits wohl aufgenommen werden würde. Indem Prince Latour sich dieserhalb streng vertraulich an mich wendete, bevorwortete er jedoch ausdrücklich, daß er keinen Auftrag zu irgendwelcher Mitteilung erhalten habe und die gemachte Eröffnung deshalb als ein Geheimnis zu behandeln bitte. Ich habe ihm darauf erwidert, daß wir eine Vermittlung fremder Mächte in dieser inneren Angelegenheit Deutschlands nicht für statthaft erachten könnten. Wollten die Mächte auf eine freundliche Beilegung der Differenz hinwirken, die wir unsererseits lebhaft wünschten, so würde das wohl nur in der Weise geschehen können, daß sie Dänemark noch jetzt zur Erfüllung der Anforderungen des Bundes und namentlich auch zur Vorlegung des Budgets bestimmten. Ratsam scheine es mir, für jetzt unverzüglich die Regelung des Provisoriums für Holstein ins Auge zu fassen. Eine definitive Regelung der Verhältnisse, bei welcher auch Schleswig in Frage käme, würde ohne Zweifel auf große Schwierigkeiten stoßen. In diesem Sinne wollte Prince Latour berichten. Ich habe nicht unterlassen wollen, E. H. hiervon in Kenntnis zu setzen, ersuche Sie jedoch, diese Mitteilung als ganz ausschließlich zu Ihrer persönlichen Kenntnisnahme bestimmt zu betrachten."

[1]) Durch den Erlaß vom 5. Mai.

gehalten haben, wenn keine separaten Verhandlungen zwischen den außerdeutschen Mächten geführt, sondern die Regierung E. M. nebst der kais. österreichischen sogleich an denselben beteiligt worden wären.

Die dementsprechenden Eröffnungen in Berlin und Wien zu machen, halte er für das nächste Bedürfnis, um der ganzen Angelegenheit die richtige Wendung zu geben. Demnächst erscheine ihm die Klausel, nach welcher der Besitz von Schleswig der Krone Dänemark von neuem garantiert werden solle, nicht nur überflüssig, sondern schädlich, weil durch eine solche die schon bestehende Garantie der gesamten dänischen Monarchie abgeschwächt werde.

Ich erklärte dem kais. Minister, daß ich abwarten müsse, welche Aufnahme in E. M. Kabinett der Gedanke einer Verhandlung zwischen den fünf Großmächten über die dänische Angelegenheit finden würde. Darüber könne aber, m. E., auch bei den außerdeutschen Mächten kein Zweifel sein, daß die zwischen dem Deutschen Bunde und dem Bundesgliede Holstein obwaltenden Streitigkeiten, als rein innere Angelegenheiten Deutschlands, nicht Gegenstand der Einmischung fremder Mächte sein könnten; und daß die Vermittelung in der Form, wie sie angeregt sei, den Intentionen E. M. nicht entspreche, sei mir amtlich bekannt.

Fürst Gortschakow entgegnete darauf, daß die Frage in der Beschränkung auf ihren rein deutschen Teil nach den Erfahrungen der letzten Jahre einen in sich vollendeten Abschluß schwerlich finden werde. Alle Bemühungen, dieselbe ohne Einbeziehung Schleswigs zu lösen, seien gescheitert und würden voraussichtlich auch ferner eine befriedigende Erledigung nicht herbeiführen, weil in dem schleswigschen Teile der Gesamtfrage gerade die größten Schwierigkeiten lägen und deshalb dieses Gebiet bisher von allen Beteiligten in den Verhandlungen jederzeit nur mit Zurückhaltung berührt worden sei. Schleswig gehöre aber nicht zu Deutschland, und die Angelegenheit erhalte dadurch gerade in dem Teile einen internationalen Charakter, in welchem ihr eigentlicher Schwerpunkt und ihre Bedrohlichkeit für den europäischen Frieden beruhe. Ob sich eine Sonderung der rein deutschen und der internationalen Seite der Sache so streng werde durchführen lassen, daß über jede von beiden unabhängige Verhandlungen von Erfolg sein könnten, lasse er dahingestellt sein. Eine Frage aber, wie die schleswigsche, welche in naher Zukunft zu Komplikationen von unberechenbarer Ausdehnung führen könne, falle nicht der ausschließlichen Kognition des Deutschen Bundes anheim, sondern jede Macht, welcher an der Erhaltung des europäischen Friedens gelegen sei, habe das Recht und die Pflicht, zur Verständigung über dieselbe mitzuwirken. Rußland sei unter den außerdeutschen Großmächten vorzugsweise bemüht gewesen, in versöhnlicher Absicht die Ansprüche Dänemarks herabzustimmen. Er bedauere es, wenn dies nicht in dem gewünschten Maße gelungen sei. In dem Bewußtsein, die Wirksamkeit des Deutschen Bundes innerhalb seiner Grenzen gewissenhaft geachtet und sie in Kopenhagen nach Kräften unterstützt zu haben, sei die kais. Regierung auch überzeugt, keiner Mißdeutung von unserer Seite ausgesetzt zu sein, wenn sie zur Sicherstellung des ihr selbst so notwendigen Friedens auf dem außerdeutschen Gebiete der dänischen Frage nach Anknüpfungspunkten für vermittelnde und versöhnende Verhandlungen suche.

Nach Anleitung der mir von E. M. Minister der Auswärtigen Angelegenheiten zugegangenen Weisung vom 5. dieses Monats sagte ich hierauf dem Fürsten Gortschakow,

daß die Schwierigkeiten einer definitiven Regulierung, bei welcher Schleswig notwendig in Frage kommen würde, uns veranlaßten, zunächst und vorzugsweise die Einrichtung eines erträglichen Provisoriums für Holstein ins Auge zu fassen, um auf diesem Wege einen modus vivendi zu gewinnen, bis sich bessere Aussichten zu einer endgültigen Verständigung darbieten würden.

Fürst Gortschakow bezweifelte, namentlich mit Rücksicht auf die von den holsteinschen Ständen kundgegebenen Auffassungen, daß wir ohne Berührung der schleswigschen Frage eine Lösung würden finden können, welche auch nur als Provisorium allseitig annehmlich befunden werden und eine friedliche Vertagung der weiteren Streitpunkte ermöglichen würde. Jedenfalls sei es unsere oder des Deutschen Bundes Aufgabe, die Bedingung eines Provisoriums zu formulieren, welches wir den Anforderungen des Bundesrechtes für entsprechend erachteten. Wenn uns eine vorläufige Einrichtung, welche von Schleswig ganz Abstand nähme, möglich erscheine, so würde dadurch die Frage für den Augenblick allerdings vereinfacht, und die eiderdänische Partei in Kopenhagen werde vielleicht nicht abgeneigt sein, Vorschlägen in dieser Richtung Gehör zu geben. Jedenfalls werde das kais. Kabinett nach wie vor bereit sein, in Kopenhagen auf ein versöhnliches Verhalten Dänemarks zu allen bundesrechtlichen Anordnungen bezüglich Holsteins hinzuwirken.

Lord Napier hat sich gegen mich in ähnlichem Sinne, wie Fürst Gortschakow, dahin ausgesprochen, daß die internationale Seite, welche die dänische Frage vermöge Schleswigs darböte, es wohl zulässig erscheinen lasse, dieselbe zum Gegenstande von Verhandlungen mit den außerdeutschen Mächten zu machen, wenn wir auch an der ausschließlichen Kompetenz des Bundes für das Bundesland Holstein festhielten.

*207. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung].

11. Mai/29. April 1861.

Le prince Gortschakow m'a fait voir la copie d'une dépêche que M. Thouvenel a adressée au duc de Montébello pour l'informer de l'adhésion du cabinet des Tuileries au principe de la fusion des principautés danubiennes adopté par la Porte. Il m'a lu en même temps l'instruction qu'il enverra au comte Kisselew[1]) et dont le Baron Budberg sera chargé de communiquer le contenu à V. E. Cette pièce devant arriver à Berlin en même temps que le présent rapport, je m'abstiens d'en faire analyse et je me borne à rendre compte des observations verbales dont le prince Gortschakow a accompagné la communication qu'il m'a faite.

V. E. trouvera que cette instruction traite les questions préalables de savoir si, la fusion une fois accomplie, il sera possible de l'abroger à l'expiration du règne de Couza, et si elle n'entraînera pas nécessairement l'établissement d'un prince étranger et d'une dynastie héréditaire dans les principautés unies. Après m'en avoir donné connaissance, le prince Gortschakow m'a invité à faire observer à V. E., que le cabinet russe n'entend nullement énoncer une opinion arrêtée ni sur les mesures sanctionnées par la Porte avec l'assentiment du cabinet de Paris, ni sur les questions accessoires qui s'y rattachent;

1) Vgl. Nr. 205.

qu'au contraire il ne veut que signaler à l'appréciation de M. Thouvenel toute la portée des innovations qu'il s'agit de faire aux dispositions du traité de Paris. Il ajouta que d'après son opinion personelle il aurait été plus urgent, de réformer l'organisation actuelle des principautés, que de la soumettre à un remaniement dont on ne saurait contrôler le développement et sur l'effet duquel on se trompait en le regardant comme revocable.

Il est possible sans doute, que l'instruction que va recevoir M. de Kisselew soit écrite dans des vues tendant en dernier lieu a consolider l'état roumain et à y établir une dynastie quelconque. Cependant la tournure que le prince Gortschakow donnait à ses raisonnements a dû me porter à croire plutôt, que le projet soutenu par la France ne lui convient pas, ou au moins lui paraît inopportun, sans qu'il juge à propos de s'y opposer directement, mais qu'il compte le faire avorter, en le compliquant de manière à le rendre moins acceptable. Il est d'autant plus probable qu'il en soit ainsi qu'il m'a dit que les dispositions de l'Angleterre au sujet de la fusion, malgré les assertions contraires de M. Thouvenel, étaient tout-à-fait incertaines, et que l'Autriche sans doute y protesterait formellement.

208. Privatschreiben an Unterstaatssekretär v. Gruner.

[Eigenhändig.]

14./2. Mai 1861.

Verehrtester Herr und Freund! Mit dem verbindlichsten Danke habe ich durch den letzten Courier Ihr freundliches Schreiben vom 5.[1]) erhalten, und war es mir besonders lieb, aus demselben einige Fingerzeige über unsre deutschen Beziehungen zu entnehmen, für welche ich mich der Theilnahme, die ich ihnen 8 Jahre hindurch unter ungünstigen Verhältnissen zuzuwenden hatte, noch nicht entschlagen kann und über welche die sonst so dankenswerthen Mittheilungen der Berichte meiner Collegen nur spärlicheres Material gewähren als über die europäischen Tagesfragen. Die günstigere Haltung Mecklenburgs und Badens ist höchst erfreulich, und hat besonders Roggenbach den Ruf unser Freund zu sein; ich hoffe, Flemming spielt ihm auf seinem Cello die wohlthuendsten Melodien. Solange aber nicht das Metall in der Hitze kritischer Situationen flüssiger wird, werden wir der würzburgisch-östreichischen Coalition doch nicht das Terrain abgewinnen, dessen wir in Deutschlands Gesamtinteresse bedürfen. Schrenck in München ist vergleichsweise eine ehrliche Natur, aber offensiv katholisch, hartköpfig und, wenn er einen Anschluß wählen soll, immer lieber für den an Oestreich. Etwas schlimmer ist schon Hügel; Dalwigk ist der Rheinbundsmann vom schmutzigsten Wasser und ihm kein Wort zu glauben, und wenn er auf Ehre und Seligkeit schwört;[2]) er ist bei jeder Conspiration betheiligt, die von der russischen bis zur spanischen Gränze gegen uns gezettelt werden mag; seine beste Seite ist seine Furchtsamkeit. Die schlimmsten Klippen aber bleiben, außer Rechberg, immer Beust und König Georg in Hanover; die werden uns gutwillig nicht eines Haares Breite ein-

[1]) Abgedruckt Bismarckjahrbuch V S. 179 f.

[2]) Vgl. Schlözer, Petersburger Briefe S. 224. Dort heißt es: „Bismarck schrieb mir, ihn (Dalwigk) ankündigend: die Lüge ist ihm so zur Natur geworden, daß ein wahres Wort ihm Blasen auf der Zunge zieht."

räumen. Ich weiß nicht, ob wir Mittel und Absicht haben, durch Anregung bairischer ehrgeiziger Gelüste auf das 8. Armee-Corps München für uns zu gewinnen; sonst werden unsre militärischen Anträge immer Oestreich, die 4 Königreiche, beide Hessen und Holstein gegen sich haben, und Nassau-Braunschweig vermag uns eine Majorität von 9 gegen 8 zu geben, aber Beschlüsse, wie wir sie brauchen, bedürften der Stimmeneinhelligkeit. Haben wir also auf dem Wege verfassungsmäßiger Anträge und Berathungen irgend welche Aussicht, aus der jetzigen Verfahrenheit der deutschen Wehrkraft und Politik herauszukommen? Es scheint, daß wir es noch hoffen, sonst hätten wir den Antrag vom 2. c.[3]) nicht gestellt. Und wenn er angenommen wird, so haben wir die Anweisung auf Verständigung mit Wien, Stein statt Brot. Haben wir ein Symptom, nach welchem wir von Rechberg etwas Andres erwarten dürfen, als er 1850 und von 55 bis heut in Betreff unser gethan hat? Er würde uns längst dahin gebracht haben, ihm gerührt in die Arme zu sinken, wenn er auf die Verständigung mit uns einen kleinen Theil von dem guten Willen verwenden wollte, den er aufbietet, um Rußland zu gewinnen, zu Thuns Verzweiflung, der die Sisyphus-Arbeit satt hat. Wenn Napoleon die Hand dazu bieten wollte und könnte, so würde er um eine mehr oder weniger katholisirende entente cordiale mit Wien nicht lange zu bitten brauchen. Man wirft mir blinden Haß gegen Oestreich vor; aber ich wäre noch heut, wie im Stande politischer Unschuld vor 10 Jahren, bereit, mich ehrlich mit Oestreich zu verbinden, so schwach es seitdem geworden ist, wenn ich den kleinsten Beweis von gutem Willen für uns an der Donau zu entdecken vermöchte. Mit der kaltblütigen Parteilosigkeit eines beobachtenden Naturforschers spreche ich die Ueberzeugung aus, daß das Wiener Cabinet zwar die alte heilige Allianz mit Rußland und einem durch beide bevormundeten Preußen aus Sicherheitsgründen in erster Linie erstrebt, aber ebenso gern das schwarzenbergische Drei-Kaiser-Bündniß oder einen westmächtlichen Decemberbund eingeht und sich, wenn Napoleon will, lieber mit ihm allein einläßt, als mit irgend einer Concession auf dem Präsentirteller an unsre Thür zu klopfen. Daß es, wie einzelne Zeitungen drohn, mit Nationaldeutschen Anträgen am Bunde vorgeht, glaube ich nicht; es würde die außerdeutschen Großmächte dadurch herausfordern. Auch wir werden nichts der Art thun. Es unterbleibt also. Wie dieser Mangel an politischer Bewegung, diese Stagnation auf dem Gebiet nationaler Politik bei uns wirkt, geht aus der Thatsache hervor, daß unser öffentliches Leben seit 6 Monaten von Stieber-Schwark und Patzke zehrt.[4]) Man fragt sich mit Recht, wie kann ein Staat wie Preußen, der gut regirt sein soll, ein intelligentes Volk in dieser Lage Europas an solchen Misèren ersticken? Ist der Haß der Unterthanen gegen ihre Obrigkeit so groß, daß auf Anlaß solcher Lappalien die ganze Presse einstimmig über das ganze Regirungssystem herfällt und Europa mit ihren Anklagen über die Verworfenheit preuß. Beamten erfüllt? Wir haben das Interesse an Politik groß gezogen im Volke und füttern es nicht, da sucht es sich seine Nahrung in der Gosse und im Kehricht. Was wäre unsre Presse seit dem Herbst ohne Stieber, Macdonald[5]) und Patzke, ohne die Hosen und Pferde der Schutzmänner von Berlin geworden?

---

[3]) Antrag Preußens beim Deutschen Bunde auf Revision der Kriegsverfassung. Vgl. Protokolle der Deutschen Bundesversammlung S. 182 f.

[4]) Aehnlich an Roon, 2. Juli 1861. Vgl. hierzu Nr. 127. — Dem Chef der Berliner Schutzmannschaft, Oberst Patzke, waren Pflichtwidrigkeiten vorgeworfen worden.

[5]) Am 12. September 1860 hatte das herausfordernde Benehmen eines englischen Kapitäns M. und dessen darauf erfolgte Verhaftung auf dem Bahnhof zu Bonn zu einem diplomatischen Zwischenfall geführt,

Ich wende mich zu etwas Erfreulicherem: Ich bin recht froh, daß die Grundsteuer abgethan ist.[6]) Ich halte sie für eine sehr ungerechte Steuer; aber seit 6 Jahren habe ich meinen Parteigenossen zugeredet, dem Moloch der Zeit dieses Opfer zu bringen, ohne so viel Anklang zu finden, daß ich in andrer Form als der einer isolirten Apostasie mich öffentlich hätte in diesem Sinne aussprechen können. Die öffentliche Meinung wird durch dieses Votum übrigens doch nicht mit dem Herrenhause ausgesöhnt werden. Ich bin von Hause aus kein Anhänger dieser Institution, so wie der hochs. König sie geschaffen hat, gewesen; ich finde ihre Unterlage zu dünn und willkührlich. Bei der Einrichtung wurde meine Ansicht gelegentlich erfordert. Ich stimmte für eine auflösbare gewählte Repräsentation der gesammten Rittergutsbesitzer der Monarchie mit einem Kern erblicher Pairs von Standesherrn und großen Magnaten, soweit wir deren haben. Ich fiel aber im Cabinet gegen Niebuhr, der dabei war, glänzend durch. Ich würde noch heut rathen, eine verfassungsmäßige Reform in dieser Richtung anzustreben, wenn die Sache Leben behalten soll.

In der Holsteinschen Sache bedaure ich, daß wir die englischen Vermittlungsbestrebungen so kühl und kurz abgelehnt haben. Könnten wir allein mit dem Bund etwas Tüchtiges in der Sache herstellen, so wäre es sehr gut; da sie aber nur als todte Last auf unsern Schultern ruht, so hätte ich wenigstens die Zeit mit Unterhandlungen betrogen und guten Willen gezeigt. Gortschakow hat m. E. ganz recht, wenn er sagt, Schleswig ist keine rein deutsche Sache; der Ehrenpunkt, fremde Vermittlung in innern Angelegenheiten fern zu halten, greift also nicht Platz. Daß die englischen Vorschläge so ohne Weitres annehmbar wären, will ich nicht behaupten; aber ich hätte es lieber gesehn, wenn wir uns der Verhandlung nicht versagt hätten. Es hätte die Sache auf Papier in die Länge gezogen und uns ein versöhnliches billig denkendes Ansehen gegeben. Quid nunc?

D. 15. Ich werde nächstens ein Urlaubsgesuch einreichen; ich kann nicht wieder, wie im vorigen Jahre, der einzige Sommer-Gesandte im Petersburger Staube sein, ich bedarf einer Auffrischung und Luftveränderung, und hier ein Landhaus zu nehmen, erlaubt mein Budget nicht. In 14 Tagen bin ich ein Jahr mit Familie hier; in dem Jahre habe ich bei verhältnismäßig strenger Einschränkung und Verzicht auf jede Repräsentation, über 38 000 Thaler ausgegeben und noch mehr als 2000 Rechnungen zu bezahlen. Schon aus wirthschaftlichen Rücksichten muß ich Urlaub haben; meine Familie schicke ich in diesen Wochen schon fort und lasse sie bis zum September auf Grasung in Pommern. Thun sagt, daß er im Herbst nicht wiederkommt, weil er sich zu sehr derangirt; er hat freie Wohnung und 60 000 Gulden mit 15% Cursentschädigung = 34 000 Thaler, mit der Wohnung etwa 42 000 zu rechnen, und seine Frau sagt mir, daß sie im letzten Jahr 14 000 Thaler zugesetzt haben. Napier hat 7800 Pfund Sterling (55 000 Thaler) und erklärt mir, daß er, unter Zusetzung seines eignen mäßigen Einkommens, doch nur als bescheidner Privatmann und nicht auf dem Fuße eines Botschafters existiren könne. Er will lieber mit 5000 Pfund Sterling in England leben, als hier mit 10. Ich will versuchen, wie weit mich einiger Urlaub ins Gleichgewicht bringen kann; gelingt es nicht, so bin ich à bout de mon latin. Die Geschäftsträgerzulage, eine überall ganz unmotivierte Einrichtung, ist hier auf etwa 300

---

bei dem bis zu seiner Erledigung zwischen Großbritannien und Preußen am 1. Mai 1861 57 Noten gewechselt wurden. Vgl. Rede Georgs von Vincke im Preuß. Abgeordnetenhause vom 6. Mai 1861, ferner Johannes Schultze, Max Duncker S. 228 und 233.

[6]) Am 7. Mai hatte das Herrenhaus die Grundsteuervorlage angenommen.

Thaler monatlich bemessen; ein Sündengeld für einen Geschäftsträger, dessen allseitige Unbeliebtheit (in geschäftlicher Hinsicht) mich der Gefahr einer Urlaubsverweigerung aussetzt.

Von den deutschen Collegen hat sich Könneritz bereits aus dem Staube gemacht. Münster geht am Sonnabend, zu meiner Freude, denn einen leidenschaftlicheren Gegner haben wir kaum in Deutschland, und dabei ein verlogner Intrigant, der hier bei aller Welt Unkraut gegen uns ausstreut; er bringt zum Glück, der Kosten wegen, immer nur 4 Wintermonate hier zu.

Ich komme noch einmal auf Dänemark zurück. Läßt sich nicht in der Presse die Executions- und Kriegsfrage mit der Oberfeldherrnfrage in der Art in Verbindung bringen, daß man schreiben läßt: es sei unter den jetzigen Bundesmilitärverhältnissen von Preußen nicht zu verlangen, daß es anders als zur Nothwehr Schritte thue, welche schließlich zu Kriegen im großen Style führen könnten; die jetzige Kriegsverfassung biete nicht die nöthigen Garantien der Probehaltigkeit, um uns auf sie für Nothfälle verlassen zu können; wenn angegriffen, so müssen[7]) wir mit ihr schlagen, wie es geht; zu activem Vorgehn aber könnte sie wenig ermuntern, angesichts des Würzburger Separatismus usw. In der „Zeit" würde sich dergleichen ganz gut ausnehmen. Ich kenne dieses Blatt zwar nicht, sondern bin nur durch einen mir anonym aus Frankfurt zugegangnen Artikel darauf aufmerksam gemacht worden, in welchem ich als eine leidliche Species von junkerhaftem Rüpel figurire, der nur den Fehler gemacht habe, zu sehr mit Beust und Pfordten zu liebäugeln. „Der kennt mir jenau", würde Schulze oder Müller sagen. Ich habe in Frankfurt, außer auf stricten Befehl, nur in Einer Reaction die Hand im Spiele gehabt, das war die von Hanover, und die Früchte dieser Saat, die ich dem hochs. König zu allerh. dessen höchster sittlicher Entrüstung grade so vorhersagte, wie wir sie heut in der Stimmung des hanöverschen Volkes erkennen, sind, wie mich dünkt, nicht ganz ungünstig für preußische Interessen ausgefallen. Man muß nur auch darauf Bedacht nehmen, sie zu erndten; sonst faulen sie auf dem Felde und stinken in unsre eigne Nase.

Wir haben augenblicklich, 15. abends, 1 Grad Frost, und die Newa treibt so dicht mit Morgengroßen Eisschollen, als wollte sie von Neuem zugehn, die Sendung aus dem Ladoga- und Onegasee, die seit 24 Stunden die ganze Wasserfläche deckt. Ein freundliches Land, wohl werth, Schulden zu machen, um hier leben zu können. Die Jagd ist das einzig versöhnende Moment der Situation.

Unser verehrter Chef hat mir auf eine Anfrage wegen meiner amtlichen Stellung im Verhältniß zum Militärbevollmächtigten[8]) noch nicht geantwortet; ich kann mir denken, daß ah. Ortes die Entscheidung über die Unklarheiten dieser Frage Bedenken findet. Ist denn in der Huldigungs- und Krönungsfrage schon ein Beschluß gefaßt?

Es wäre sehr liebenswürdig, wenn Sie bei nächster Adlergelegenheit wieder einige Tropfen Tinte für mich übrig hätten. Sie sehn aus der Länge, zu der ich den geringen Stoff zum Antworten ausspinne, wie dankbar ich für die Brosamen außerordentlicher Nachrichten bin, die Sie mir von Ihrem wohlbesetzten Tische zukommen lassen.

In aufrichtiger und freundschaftlicher Ergebenheit, der Ihrige.

---

7) So steht im Text.

8) Vgl. Nr. 184.

*209. Bericht an Minister v. Schleinitz

[Ausfertigung.]

15./3. Mai 1861.

In betreff der beabsichtigten Besetzung Bosniens durch österreichische Truppen beehre ich mich, im Anschluß an meinen g. Bericht vom 2. d. M.,[1]) zu melden, daß Graf Thun in einer von ihm zu diesem Behufe erbetenen Audienz Sr. M. dem Kaiser die zwischen Graf Rechberg und dem Fürsten Metternich angeblich gewechselten Depeschen vorgelesen hat. Graf Thun selbst hat mir über den Inhalt der Audienz und über die Aufnahme, welche seine Aufklärungen bei Sr. M. gefunden haben, keine Mitteilungen gemacht, obschon wir uns inzwischen gesehen haben. — Fürst Gortschakow, für welchen, bei seiner Abneigung gegen ein derartiges Einschreiten Oesterreichs in der Türkei, es sehr erwünscht sein mußte, Gewißheit darüber zu haben, ob die Initiative dazu von Paris oder von Wien ausgegangen ist, scheint der Sache dennoch ein großes Gewicht nicht beizulegen. Er hält es für möglich, daß die ganzen, von Graf Thun hier verlesenen Depeschen zu diesem Gebrauche nachträglich in Wien angefertigt worden seien. Er läßt dahingestellt sein, was ursprünglich zwischen Fürst Metternich und Herrn Thouvenel gesprochen sei und wer den ersten Anlaß gegeben habe. Gewiß sei, daß Fürst Metternich demnächst vertrauliche Eröffnungen an Lord Cowley gemacht, dieser nach London berichtet habe und das Pariser Kabinett bald darauf durch die Fragen und Vorstellungen des englischen sich gedrungen gefühlt habe, in die korrekte Richtung einzulenken, welcher die Depesche an den Herzog von Montebello angehöre. In dieser sei ausdrücklich von Insinuationen die Rede, welche Oesterreich in Paris gemacht habe, und von falschen Gerüchten, welche über deren Aufnahme in England entstanden seien. Die Depesche sei eine amtliche und ostensible, während Graf Thun sich weigere, die zur Entkräftung der französischen Behauptungen bestimmten Aktenstücke aus der Hand zu geben.

Der Verdacht gegen die Zuverlässigkeit der österreichischen Berichtigungen, von welchem diese Auslassungen des Fürsten Gortschakow gefärbt sind, gewinnt allerdings einen bezeichnenden Hintergrund durch den Konsularbericht aus Brood, welcher E. E. geehrtem Erlasse vom 10. d. M.[2]) beilag. Wenn Oesterreich seine Vorbereitungen zur Okkupation Bosniens so weit gefördert hatte, wie es danach den Anschein gewinnt, so wäre es in der Tat ein eigentümliches, immerhin aber nicht unmögliches Zusammentreffen, wenn gerade von Frankreich — ohne alle österreichische Provokation — die Aufforderung hinzugetreten wäre, das so vorbereitete Armeekorps in die Türkei einrücken zu lassen. Daneben ist es kaum glaublich, daß Fürst Metternich, nach Entgegennahme der französischen Zumutungen, zunächst und ohne besonderen Auftrag seines eigenen Kabinetts seinem englischen Kollegen die erwähnten Eröffnungen gemacht haben sollte.

E. E. werden ohne Zweifel besser als ich imstande sein, aus den hochdenselben vorliegenden Daten richtige Schlüsse über den wahren Sachverhalt zu ziehen.

---

[1]) Vgl. Nr. 201.

[2]) Der provisorische preußische Konsul für Bosnien, Blau, hatte am 1. Mai gemeldet, daß die österreichische Regierung in Kroatien Packpferde und Munitionswagen angekauft, Pontons an die Save geschafft und die Kriegskasse mit Silber versehen, überhaupt dergestalt gerüstet habe, daß man auf einen nahe bevorstehenden Uebergang nach Bosnien schließen dürfe.

*210. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Eigenhändiges Konzept.]

15./3. Mai 1861.

Fürst Gortschakow theilt mir mit, daß er den Kaiser bei der am 12./24. c. stattfindenden Abreise Sr. M. nach Moskau begleiten werde, und schätzt seine Abwesenheit von hier auf etwa 4 Wochen. Er schlug mir vor, während derselben auf Urlaub zu gehn, da für die politischen Geschäfte nothwendig ein Stillstand eintreten werde. Da ich aber, wenn S. M. der König die Gnade hat, mir Urlaub zu bewilligen, denselben zu einer Kur werde benutzen müssen, so behalte ich mir vor, meine desfalsigen Anträge in den Sommermonaten bei E. E. zu stellen, für welche eine Reise des Hofes nach der Krim und in Folge derselben auch eine neue Abwesenheit des Fürsten Gortschakow in Aussicht genommen wird.

211. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.]

15./3. Mai 1861.

Der Bauernaufstand im Gouvernement Kasan[1]) soll ohne weitere Verbreitung geblieben sein. Nach Privatbriefen eines dortigen Offiziers scheint das Einschreiten der bewaffneten Macht ein übereiltes gewesen zu sein. Die Bauern haben sich der von ihnen verlangten Auslieferung des „Propheten", welchem man die Anstiftung der Bewegung beimaß, nicht etwa widersetzt, sondern die Aufforderung dazu stillschweigend und entblößten Hauptes angehört, ohne ihr Folge zu leisten. Die Offiziere im Dienst haben sich unangetastet zwischen der Menge bewegt. Darauf sind mehrere Salven in den unbewaffneten Haufen abgefeuert worden, infolge deren 70 Tote und mehr Verwundete auf dem Platze blieben, ohne daß irgend jemand vor- oder nachher den Versuch gemacht hätte, sich zur Wehre zu setzen. Bemerkenswert ist, daß russische Nachrichten die Bewegung lieber der Emanzipationsfrage als der religiösen Erregtheit der Raskolniks zuschreiben, von denen sie ausging. Die Bedeutung dieser zahlreichen und nach Umständen gefährlichen Sekte wird soviel als möglich in Abrede gestellt.

*212. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung].

15./3. Mai 1861.

En me référent au rapport du 11 de ce mois[1]) par lequel j'ai rendu compte à V. E. des communications que le prince Gortschakow m'avait faites au sujet de la fusion des principautés danubiennes, je puis confirmer aujourd'hui ma première impression, d'après laquelle le cabinet impérial s'il ne veut pas s'opposer formellement au projet en question, tâchera cependant à ne pas faire sanctionner par la conférence cette modi-

211. 1) Vgl. Nr. 202.
212. [1]) Vgl. Nr. 207.

fication des traités de Paris. Je lui ai fait observer, qu'il ne paraissait guère probable, que les puissances signataires de ces traités convinssent entr'elles sur des mesures coërcitives pour rétablir le status quo ante vu surtout qu'à côté de la France l'Angleterre aussi, à en juger d'après la manière dont se prononce Lord Napier paraissait évidement favoriser l'union. Il m'a répondu qu'il ne pensait pas non plus à une intervention répressive, mais qu'en défaut de la sanction de toutes les puissances la validité de la nouvelle organisation resterait toujours contestable, et que c'étaient plutôt des opinions personnelles qui déterminaient le language de l'ambassadeur de l'Angleterre tandis que, d'après des communications récentes du Baron de Brunnow, Lord John Russell n'avait pas encore arrêté la ligne de conduite à suivre par le cabinet anglais. — Je ne saurais dire, si Lord Napier m'a parlé sous l'impression de préventions en faveur du projet de fusion qui lui sont particulières. Le fait est, qu'il m'a dit, que les dispositions tout-à-fait favorables a l'union de Sir Henry Bulwer n'étaient peut-être pas partagées au même degré par Lord John Russell, mais que ce dernier et avec lui le gouvernement anglais finiraient par subir l'influence de leur ambassadeur à Constantinople.

J'apprends que Sir Henry Bulwer dans l'affaire de la saisie des armes importées par des bâtiments sardes, pour vaincre la résistance du prince Couza a promis la reconnaissance par le gouvernement anglais de l'union des principautés comme prix des concessions par lui demandées et obtenues, et que par conséquent la position de cet ambassadeur serait gravement compromise si son gouvernement se refusait à maintenir l'engagement qui a été contracté.

Le gouvernement du Sultan, ayant proposé de continuer à Constantinople au lieu de Paris les négociations au sujet de cette affaire, le prince Gortschakow, après en avoir été informé par le prince Labanow, y a répondu par un refus absolu.

*213. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.]

15./3. Mai 1861.

E. E. Telegramm in betreff der Räumung Syriens vom gestrigen Tage ist mir heute früh zugegangen, und habe ich mich damit sogleich zum Fürsten Gortschakow begeben, von welchem ich die telegraphisch bereits gemeldete Antwort erhielt. Er war durch direkte Nachricht von dem Vorschlage, die Räumung am 5. Juni zwar zu beginnen, sie aber nach Bedürfnis zu verzögern, schon in Kenntnis gesetzt und konnte mir die darauf entworfene und vom Kaiser genehmigte Instruktion an Graf Kisselew vorlesen. Da dieselbe durch Herrn v. Mohrenheim zu E. E. Kenntnis gebracht werden wird, so füge ich diesem Berichte weiter nichts hinzu, als daß Fürst Gortschakow mir mündlich wiederholt hat, Rußland werde, wenn die Beibehaltung der französischen Besetzung Syriens unmöglich gemacht werde, sich öffentlich von jeder Verantwortung für die Folgen einer solchen Politik lossagen. Halte man aber allseitig die Fortdauer der Okkupation für zweckmäßig, so möge man sich auch offen dazu bekennen und sie nicht von Bedingungen abhängig machen, welche von einem Mißtrauen eingegeben seien, unter dessen Druck Frankreich das von ihm übernommene Mandat mit Ehren nicht weiterführen könne.

214. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.]

15./3. Mai 1861.

Lord Napier hat mir, nachdem ich mich auf die erste telegraphische Nachricht von der beabsichtigten Vermittelung in der dänischen Angelegenheit bei ihm nach dem Zusammenhange erkundigt hatte, gesagt, daß diese von England und insbesondere von Lord John Russell ausgehenden Bestrebungen bisher nur in der Form von Anfragen Englands in Paris und hier ins Leben getreten seien. Mit dem, was er mir über den Inhalt der Vorschläge seiner Regierung mitteilte, schien mir die Version derselben, wie ich sie durch E. E. Depesche vom 5 c.[1]) erhielt, nicht genau übereinzustimmen, indem Lord Napier von einer vollen Selbständigkeit Holsteins ohne Beteiligung seiner Stände an der Reichsvertretung in Kopenhagen sprach. Nachdem er mir gestern im engsten Vertrauen Einsicht der ihm zugegangenen Instruktion gewährte, ersah ich aus derselben, daß der erste unter den sieben Punkten[2]) für die holsteinschen Stände die Befugnis in Aussicht nimmt, alle Ausgaben des Herzogtums, einschließlich der Beitragsquote zu dem dänischen Gesamtbudget, zu votieren, zu amendieren oder zu verwerfen (reject). Der zweite Artikel bezeichnet mit denselben Ausdrücken die Kompetenz der Stände in betreff der für das Herzogtum zu erlassenden Gesetze. Im dritten Punkte aber ergibt sich ein wesentlicher Unterschied beider Versionen. Nach der mir von E. E. geneigtest mitgeteilten würde auch Artikel 3 sich auf die holsteinschen Stände beziehen. Nach der Fassung Lord John Russells an Napier handelt er aber lediglich von den Vertretern Schleswigs, und ist Lord Napier der Meinung, daß Holstein danach bei der Reichsvertretung in Kopenhagen gar nicht beteiligt sein solle, vielmehr die Stände dieses Herzogtums und Lauenburgs ihre Landesteile ganz unabhängig neben dem Reichsrate, und mit analogen Befugnissen, wie letzterer sie für die übrigen Teile der Monarchie ausübt, zu vertreten haben würden.

Lord Napier beklagte, daß die voreilige Verlautbarung der ganzen Sache uns veranlaßt habe, von Hause aus eine ablehnende Stellung einzunehmen. Seiner Meinung nach könne nicht einmal die Bundesexekution innerhalb der Grenzen Holsteins von den außerdeutschen Mächten in der Rolle unbeteiligter Zuschauer aufgefaßt werden. Die doppelte Stellung des Herzogs von Holstein als König von Dänemark und die eigentümliche Komplikation der ganzen Angelegenheit bringe es mit sich, daß schon die einfache Bundesexekution den Frieden Europas stören könne. Die Erhaltung dieses Friedens aber werde unter allen Umständen eine Aufgabe der englischen Politik bleiben. Insoweit aber die Stellung Schleswigs in Frage komme, könne die Streitfrage als innere Angelegenheit Deutschlands gewiß nicht betrachtet werden. Ich erwiderte ihm, daß wir uns bisher nur das Ziel gesteckt hätten, eine provisorische Regulierung der Rechtsverhältnisse des Bundeslandes Holstein herbeizuführen und die schleswigsche Frage gerade wegen der ihr anhängenden Schwierigkeiten einer späteren Lösung vorbehalten wollten. Einer außerdeutschen Einmischung fehle also im jetzigen Stadium jeder Anknüpfungspunkt in demselben Maße, als ob es sich um jedes andere Mitglied des Deutschen Bundes, an Stelle des Herzogs von Holstein, handle.

---

[1]) Vgl. Nr. 205 Anm.
[2]) ebenda.

Fürst Gortschakow beharrt bei seiner bereits gemeldeten Ansicht, daß nur mit Zuziehung der beiden deutschen Großmächte zu verhandeln sei, und will sich auch in diesem Sinne bei Beantwortung des englischen Vorschlags aussprechen. Baron Plessen, welchem Lord Napier von Hause aus von der ganzen Sache Kenntnis gegeben hatte, scheint nicht zu glauben, daß die englischen Vorschläge in Kopenhagen ohne weiteres Anklang finden würden, und muß ich danach annehmen, daß man dort es nicht ungern sieht, wenn unsererseits die weitere Entwickelung derselben abgeschnitten wird. Mein dänischer Kollege kam bei einer gestrigen Besprechung auf den schon früher von Dänemark angeregten Plan einer Verhandlung durch besondere Kommissarien zurück und meinte hoffen zu dürfen, daß man auf diesem Wege wenigstens zu der Feststellung eines den Bund befriedigenden Provisoriums für Holstein werde gelangen können, falls wir ein weiteres Ziel für jetzt nicht verfolgten. Eigentümlich ist an dem Plane des englischen Kabinetts die Absicht, zunächst die volle Verständigung der drei außerdeutschen Großmächte und Schwedens herbeizuführen, dann das Resultat derselben in Kopenhagen vorzulegen und erst nach erfolgtem Beitritt Dänemarks den deutschen Höfen und dem Bunde das ganze zur Annahme oder Ablehnung mitzuteilen. Nach Lord Napiers Ansicht war dieser Geschäftsgang durch den Umstand bedingt, daß die Vorschläge für Deutschland günstiger als für Dänemark und die Zustimmung des letzteren deshalb schwieriger zu erlangen gewesen wäre. Der englische Botschafter war erstaunt, daß wir von den schwebenden Unterhandlungen bereits in Kenntnis gesetzt seien. Ich habe ihm gesagt, daß dies meines Wissens durch Eröffnungen Lord John Russells an den Grafen Bernstorff geschehen sei.

215. Vertraulicher Bericht an Minister v. Schleinitz.

15. Mai 1861.

Einige vertrauliche Unterredungen mit Lord Napier gaben[1]) mir Veranlassung E. E. die nachstehenden Auslassungen dieses meines Kollegen mitzuteilen, mit welchem meine persönlichen Beziehungen sich zu meiner Freude ebensogut gestalten, wie mit seinem Vorgänger.

Er sagt mir, daß seine Instruktionen ebensosehr wie seine eigenen Ansichten ihn auffordern, an der freundschaftlichen Annäherung Englands und Rußlands zu arbeiten. Er glaubt auch, daß er diese Aufgabe werde lösen und den Kaiser Alexander überzeugen können, daß weder die liberale Richtung der englischen Politik noch die Begegnung der Interessen beider Länder im Orient einen Antagonismus ihrer Regierungen bedingen, und daß namentlich auf dem letzteren Gebiete eine Verständigung sehr wohl möglich sei, nachdem er sich von den friedlichen und aufrichtigen Gesinnungen des Kaisers überzeugt halte. Daß letzteres der Fall ist, scheint mir an sich ein erfreuliches Zeichen. Die nächste Schwierigkeit findet Lord Napier in der Seltenheit der Gelegenheiten den Kaiser zu sprechen. Er könne dieselbe vermindern, indem er häufiger Audienzen verlange; er müsse aber befürchten, dadurch seine Beziehungen zu dem Fürsten Gortschakow, als dem regelmäßigen Träger des geschäftlichen Verkehrs, zu verderben; deshalb wolle er von der Zeit und von den Ereignissen erwarten, daß sie diesen Minister von der

[1]) Wohl zu lesen: geben.

bisherigen Einseitigkeit und Befangenheit, mit der er sein Auge ausschließlich nach Paris richte, heilen oder ihn beiseite schieben würden. Er hält übrigens die französischen Sympathien des Fürsten für ganz unschädlich, weil sie stets unfruchtbar bleiben würden. Ein russisch-französisches Bündnis mit aggressiven Eroberungs-Plänen sei eine Chimäre, mit welcher man Manchestermänner und andre politische Kinder ängstige. Solange die See nicht von englischen Schiffen gesäubert worden, sei im Orient für russische Interessen die Feindschaft Englands nicht durch die Frankreichs aufzuwiegen. Ein Versuch beider Kaiserreiche, Deutschland zwischen sich zu erdrücken, könnte, abgesehen von der Schwierigkeit des Erfolges, nur Ziele in Aussicht nehmen, nach denen Rußland nicht streben kann; wenn man sich Deutschland von beiden überwunden dächte, so müßte die daraus entstehende unmittelbare Nachbarschaft der unter dem Einfluß eines jeden der beiden Sieger geratenen Gebiete zur Erneuerung des Konflikts von 1812 führen. In so abenteuerliche Bahnen, welche, einmal betreten, keine Umkehr zuließen, werde kein Einfluß den Kaiser Alexander zu drängen vermögen. Ich will mir diese Argumentation nicht grade vollständig aneignen; sie geht von der nicht immer zutreffenden Prämisse aus, daß der Politik der Kabinette stets wohlerwogene und weitsichtige Berechnungen zugrunde liegen. Aber ich bin sehr zufrieden, wenn der hiesige Vertreter Englands nicht unter dem Druck der Gespensterfurcht steht, mit welcher viele seiner Landsleute hinter unverfänglichen Dingen Anzeichen russisch-französischer Welten-Teilungspläne suchen und stets neues Mißtrauen wecken, welches die Annäherung von England und Rußland hindert.

Napier mißbilligt das Zurückkommen seiner heimatlichen Minister auf die Macdonaldsche Angelegenheit[2]) unumwunden und hat mir förmliche Entschuldigungen darüber gemacht; er sucht die Motive nicht tiefer, als in einer augenblicklichen boutade Lord Palmerstons und hofft, sie werde nun begraben sein. Er meint, daß die verletzenden Worte Möllers[3]) in England mehr geärgert hätten, als die Behandlung Macdonalds, und jeder englische Minister sei immer noch mehr Engländer als Minister. Er ließ der taktvollen Mäßigung, mit welcher E. E. in der Kammer und der amtlichen Korrespondenz die Sache behandelt haben, die vollste Gerechtigkeit widerfahren.

Die in meinem Bericht vom 20. v. M.[4]) berührte Erwartung des Fürsten Gortschakow, daß die französische Politik in betreff Italiens sich von der englischen trennen werde, scheint sich wiederum nicht zu erfüllen. Der Herzog von Montebello sowie der Fürst erklären jetzt vertraulich, daß ihre desfallsigen Hoffnungen nur auf ihrer beiderseitigen Privat-Korrespondenz mit Paris beruht hätten.

Als einen kleinen Beitrag zur Beleuchtung der Beziehungen zwischen hier und Wien erwähne ich noch, daß Fürst Gortschakow mir in diesen Tagen erzählte, Graf Thun habe ihm gesagt, daß Kaiser Franz Josef in Warschau den Stephansorden in Brillanten für Gortschakow „in der Tasche" gehabt habe. „Da ich mich aber nicht gut aufführte, so nahm er ihn wieder mit nach Wien," setzte Gortschakow hinzu. Diese Vorhaltung ist von seiten Thuns nicht gut berechnet gewesen; sie hat geärgert, einmal weil der Orden nicht gegeben wurde, und dann weil Thun damit andeutete, daß es für einen Staats-

---

[2]) Vgl. oben S. 239.

[3]) Der Staatsprokurator Möller hatte sich bei der Gerichtsverhandlung abfällig über das Benehmen der reisenden Engländer im allgemeinen ausgelassen.

[4]) Nr. 193.

mann in so großem Stile von Interesse sein könne, ob er diese Dekoration habe oder nicht. Thun hat, wie ich schon früher erwähnte, einen zu ostensiblen Anlauf beim Kaiser und der Umgebung Sr. M. gegen den Einfluß Gortschakows genommen. Der Nichterfolg desselben hat ihn gänzlich entmutigt, und er spricht viel von seinem Rücktritt aus dem Dienst aus diesen und anderen Gründen.

216. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.]

17./5. Mai 1861.

Der französische Botschafter hat mir die Korrespondenz teilweise vorgelesen, welche zwischen Herrn Thouvenel und dem Grafen Flahaut bezüglich der englischen Vorschläge in der dänischen Sache bisher gewechselt ist. Aus derselben geht hervor, daß das Pariser Kabinett sich mit den Details der Angelegenheiten der Herzogtümer bis in alle Einzelheiten der verschiedenen Streitfragen und der holsteinschen Ständeverhandlungen genauer vertraut gemacht hat, als man glauben sollte, wenn man die oberflächlichen Auffassungen in Betracht zieht, welche in der diplomatischen Korrespondenz und in der Presse Frankreichs vorgetragen werden.

Der französische Minister erklärt sich, bis auf einige ihm wünschenswerte Erläuterungen, mit dem Inhalte der englischen Vorschläge einverstanden; nur vermißt er in denselben Anhaltspunkte zur Lösung der holsteinschen und lauenburgschen Domänenfrage.

In der Voraussetzung, daß die k. Gesandtschaften in Paris und London E. E. über den Verlauf dieser Angelegenheit das nähere berichtet haben werden, glaube ich doch, einen Punkt derselben auch meinerseits hervorheben zu sollen.

Nach Inhalt der mir vorgelesenen Korrespondenz haben die Gesandten von Frankreich und England gleichmäßig an ihre Höfe berichtet, daß die holsteinschen Stände nicht nur das Bewilligungsrecht für ihren Anteil an den gemeinschaftlichen Ausgaben in Anspruch genommen haben, sondern daß sie daran auch das Verlangen geknüpft, daß ihr jedesmaliges Votum in betreff dieser Ausgaben die Folge haben müsse, daß der auf Dänemark und Schleswig fallende Anteil an den Gesamtausgaben dem holsteinschen Votum entsprechend modifiziert werde, so daß, — wie in einem Berichte des Herrn Dotézac als Beispiel angeführt ist, — in dem Falle, daß die holsteinschen Stände das Budget für die Flotte zu hoch fänden und von ihrer Beitragsquote zu demselben ein Drittel absetzten, die Regierung verpflichtet sein sollte, die analogen Beiträge Dänemarks und Schleswigs für die Flotte ebenfalls um ein Drittel herabzusetzen. Auf diese Weise würde, — wie die französische Depesche an Graf Flahaut und die von letzterem zurückgemeldeten mündlichen Aeußerungen Lord John Russells annehmen, — von den holsteinschen Ständen nicht eine gleichberechtigte Stellung neben der dänischen Vertretung, sondern eine Herrschaft über letztere in betreff des gemeinschaftlichen Budgets beansprucht. Als Motiv dieser Forderung sei von den Ständen angeführt worden, daß anderenfalls der organische Zusammenhang mit den übrigen Teilen der Monarchie, auf welchen Holstein einen Anspruch habe, durch die entstehende

Ungleichheit in der verhältnismäßigen Beteiligung an den gemeinschaftlichen Lasten gelockert werden würde. „C'est de la métaphysique à laquelle je ne comprends rien", sagte der Herzog von Montebello und deduzierte daraus, daß die holsteinschen Stände eine Art von Zweikammersystem für die dänische Monarchie erstrebten, in welchem sie selbst die eine, die Vertretung aller übrigen Landesteile aber die andere Kammer zu bilden hätte, so daß in betreff der gemeinschaftlichen Ausgaben nicht etwa, dem jetzigen englischen Vorschlage gemäß, die Vertretung Holsteins und die des Ueberrestes der Monarchie eine jede selbständig ihren eigenen Weg gehen, sondern ein gültiger Beschluß nur durch Uebereinstimmung beider Vertretungen zustande kommen könne.

Aus vorstehendem ergibt sich, daß die Argumentationen, welche in den letzten Absätzen der Nr. II des ständischen Kommissionsgutachtens vom 7. v. M. enthalten sind, in den Berichten des englischen und des französischen Gesandten, unter vermutlicher Mitwirkung dänischer Interpretation, die Deutung gefunden haben, als ob die holsteinschen Stände damit, um jede Verständigung unmöglich zu machen, unerfüllbare Anforderungen gestellt hätten, indem sie verlangten, daß das ganze gemeinwirtschaftliche Budget und die Mitwirkung der dänischen Landesvertretung bei demselben dem holsteinschen Votum untergeordnet werden solle.

Ich habe dem Herzog von Montebello klarzumachen gesucht, daß jene Argumentation nur den Zweck gehabt habe, nachzuweisen, daß die dänische Regierung eine ernstliche Verhandlung über das Budget nicht beabsichtigt habe, und zu diesem Ende die Unzuträglichkeiten hervorzuheben, zu welchen die Konsequenz der Regierungsvorlage, — falls letztere aufrichtig gemeint gewesen wäre, — hätte führen müssen. Es ist aber schwer, ihm ein richtiges Verständnis der Sache zu eröffnen.

E. E. stelle ich g. anheim, ob hochdieselben den angedeuteten falschen Darstellungen der Absichten und Bestrebungen der holsteinschen Stände in London und Paris wollen entgegentreten lassen.

*217. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.]

22./10. Mai 1861.

Auf den h. Erlaß vom 14. d. M. Nr. 72, die Donaufürstentümer betreffend, habe ich schon gelegentlich die Ehre gehabt, E. E. zu melden, daß das hiesige Kabinett in betreff des Ortes, an welchem eine Konferenz über Abänderung der Konvention vom 19. August 1858[1]) zusammenzutreten habe, an Paris festhält. Fürst Gortschakow ist der Meinung, daß die Instruktionserteilung an Bevollmächtigte in Konstantinopel schwieriger und zeitraubender sein würde und daß manche der dortigen Lokalität eigentümliche Rivalitäten und andere Personalverhältnisse einer Verhandlung am Sitze der Pforte nicht dieselbe Unbefangenheit in Aussicht stelle wie einer solchen in Paris.

Die Teilnahme Sardiniens an der Konferenz hält Fürst Gortschakow nach den Grundsätzen des Völkerrechts für unvermeidlich und findet in dem Abbruch der diplomatischen Beziehungen beider Höfe kein Motiv, welches die Repräsentanten derselben

---

[1]) Am 19. August 1858 wurde zu Paris zwischen Frankreich, Großbritannien, Preußen, Rußland, Sardinien und der Türkei eine Uebereinkunft wegen der Verfassung der Donaufürstentümer getroffen.

abhalten könnte, in derselben Konferenz zu tagen. Er setzt dabei voraus, daß es dem Turiner Kabinett gelingen werde, einen Ausweg zu finden, durch welchen jeder Anstoß vermieden würde, den die kaiserliche Regierung an dem Titel eines Königs von Italien nehmen müßte, sobald eine solche Bezeichnung des Königs Viktor Emanuel in den Verhandlungen amtlich angewandt werden sollte.

Fürst Gortschakow beharrt dabei, die vorgenommene Neuerung in betreff der Verfassung der Fürstentümer als nicht zeitgemäß anzusehen, und wird daher von seiten des kais. Kabinetts eine aktive Mitwirkung zur Beseitigung der Schwierigkeiten, welche aus der Beteiligung Sardiniens entstehen können, wohl nicht zu erwarten sein.

218. Bericht vom 22./10. Mai 1861 an Minister v. Schleinitz, betr. Wunsch der dänischen Regierung, an Stelle mit den holsteinschen Ständen, direkt mit dem Deutschen Bunde zu verhandeln. — Vgl. Raschdau II 101 (dort ist der Bericht irrig als Telegramm bezeichnet).

219. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.]

29./17. Mai 1861.

Auf E. E. telegraphische Weisung von vorgestern[1]) habe ich mich bisher vergeblich bemüht, das in meinem gehorsamsten Berichte vom 22 c.[2]) erwähnte dänische Memoire zu bekommen. Fürst Gortschakow hat schon vor seiner heute erfolgten Abreise nach Moskau die Geschäfte Herrn von Tolstoy übergeben, der erst morgen von Zarskoje-Selo zur Stadt kommt. Obschon das kais. Ministerium Abschrift des Aktenstückes besitzt, zweifle ich doch, daß Herr von Tolstoy sich ermächtigt glauben wird, es mir zu geben, da Baron Plessen erklärt hat, daß es nicht zur Mitteilung bestimmt sei. Der englische und französische Botschafter besitzen es gleichfalls nicht und kennen es nur durch Fürst Gortschakow. Letzterer hat sich im ganzen zustimmend über die englischen Vorschläge nach London geäußert, aber die schon erwähnten Vorbehalte wegen der erneuten Garantie Schleswigs und der Teilnahme beider deutschen Mächte an den Verhandlungen aufrecht erhalten. Lord Napier hofft, daß diese Ansicht Rußlands in betreff des letzteren Punktes dazu führen werde, eingehende Besprechungen der englischen Vorschläge mit uns anzubahnen und die Frage schließlich durch eine in London tagende Konferenz zu verhandeln.

220. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.]

31./19. Mai 1861.

In Erledigung der telegraphischen Weisung vom 27. d. M. beehre ich mich, E. E. anliegend eine Abschrift der dänischen Depesche vom 11. c. nebst zwei Anlagen derselben zu übersenden. Nach der Art, wie ich davon Kenntnis erhalten habe, würde es mich in

---

[1]) Am 27. Mai telegraphierte der Minister v. Schleinitz an B.: „Können Sie uns das im Bericht vom 22. erwähnte dänische Memoire mitteilen?"

[2]) Vgl. Nr. 218.

Verlegenheit setzen, wenn der Inhalt von uns in der Weise benutzt würde, daß die dänische Regierung sich überzeugen müßte, daß uns ihre Depesche mitgeteilt worden ist. Ich erlaube mir daher, falls das Aktenstück nicht auf anderm Wege zu E. E. Kenntnis gelangt, um geneigte Berücksichtigung des von mir gegebenen Versprechens besonderer Diskretion g. zu bitten.

Nach dem, was mir Lord Napier in den letzten Tagen gesagt hat,[1]) muß ich annehmen, daß der Zusammentritt einer Konferenz in London behufs Verhandlung der dänischen Frage von dem englischen Kabinett schon als bestimmtes Ziel ins Auge gefaßt worden ist. Fürst Gortschakow würde nur im Einverständnis mit uns auf diese Absicht eingehen, scheint aber zu wünschen und zu hoffen, daß wir uns dem Versuche dieses Auskunftsmittels nicht entziehen werden.

Nach einer Mitteilung Lord Napiers hat Fürst Gortschakow gegen ihn in betreff Schleswigs Ansichten geäußert, welche den deutschen Interessen günstiger sind als die bisherigen englischen Auffassungen. Etwas näheres über diesen Punkt glaubte mir der englische Botschafter bei dem augenblicklichen Stande der Verhandlungen nicht mitteilen zu dürfen.

221. Privatschreiben an Unterstaatssekretär v. Gruner.

[Eigenhändig.]

31 Mai/1. Juni 1861.

Verehrtester Freund, ich bin Ihnen wahrhaft dankbar, daß Sie mir wiederum geschrieben haben,[1]) wenn ich auch bei jedem Anlaß, der mein Interesse an der deutschen Politik näher anregt, mich unerfreulicher Empfindungen nicht erwehren kann. Oestreich und die Würzburger können wir wenigstens nicht beschuldigen, daß sie uns durch erheuchelte Sympathien über ihre wahren Gesinnungen gegen uns täuschten. Dem ungeachtet scheint mir unsre Gesammtpolitik darauf zugeschnitten, daß wir in dem Wohlwollen der östreichischen und der mittelstaatlichen Cabinete unsren Rettungsanker für die Noth erwarten. Solange wir selbst unsre Situation ausschließlich aus dem Gesichtspunkte der Hülfsbedürftigkeit gegen Frankreich auffassen und uns nicht getrauen, Gefahren von dort her selbst abzuwehren, oder doch darauf zu rechnen, daß der Bestand Preußens für England und Rußland, selbst für Oestreich, fast ebenso nothwendig ist als für uns, solange wird man uns auch von Wien bis Darmstadt mit vornehmer Ueberlegenheit behandeln. Wir tragen es in Ergebung, denn wir erwarten unsre Rettung von den mächtigen Kriegsherren der gemischten Armeecorps und von der Fülle der Kraft, welche Oestreich aus der Treue seiner Völker und aus der Blüthe seiner Finanzen schöpft. Verzeihn Sie mir, wenn die Quelle langjähriger Gallen-Ergießungen bei jeder Berührung von neuem fließt; ich will mich bescheiden, daß mein nordisches Exil unter andern auch den Vorzug für mich hat, mir in Betreff deutscher Politik sagen zu können: was deines Amtes nicht ist, da laß deinen Fürwitz.

In der dänischen Frage hofft England auf eine Londoner Konferenz, zu 5 oder zu 7, mit Schweden. Ich kann mir Vorbedingungen für eine solche Kombination denken, vermöge deren es relativ (und die Politik ist eine Wissenschaft des Relativen) für uns das

220. [1]) Vgl. Nr. 219.
221. [1]) Am 24. Mai 1861. Das Schreiben ist abgedruckt: Bismarckjahrbuch V S. 180 f.

Beste wäre, die Sache in die verlängerte Schwebung zu bringen, welcher sie nothwendig anheimfällt, wenn sie Gegenstand der Instructions-Einholungen von 7 Conferenzgesandten auf der einen und von 35 Bundestäglern auf der andern Seite wird. Diese Vorbedingungen, deren Feststellung man immerhin als Aufgabe mit in die Conferenz nehmen könnte, würden die provisorischen Zustände Holsteins angehn.

Sie fragen mich in Ihrem Schreiben, wie in meiner Abwesenheit die Geschäftsträgerfrage geordnet werden soll. Ich hatte darauf gerechnet, daß Croy mich vertreten würde. Ist der dazu nun ein für allemal unfähig, so folgt doch daraus m. E. mit Nothwendigkeit, daß er hier nicht bleiben kann. Den hiesigen Gesandten ohne dieselbe Möglichkeit eines Urlaubs zu lassen, deren sich seine günstiger situirten Collegen erfreuen, scheint mir eine Härte, die den sonstigen Traditionen unsrer auswärtigen Verwaltung nicht entspricht. Ich war im vorigen Sommer der einzige in der Stadt anwesende Gesandte; ich kann nicht einmal dem Minister aufs Land folgen, wie meine Collegen, denn ich habe täglich verantwortliche Geschäfte in der Kanzlei. Die unzähligen Reclamationen meiner circa 60 000 Schutzbefohlnen und 150 000 jährlich die russische Gränze überschreitenden Landsleute sind so heterogener Natur und zum Theil so geeignet, bei unrichtiger Auffassung zu amtlichen oder publicistischen Beschwerden zu führen, daß der, welcher seine Unterschrift dazu giebt, auch die Acten jedes Falls lesen und kennen muß. Nicht der zehnte Theil der Arbeit kommt zur Kenntniß des hohen Ministeriums, und nach den hiesigen Zuständen muß ich täglich in eigenhändigen offiziösen Privatschreiben an alle mögliche Beamte im Reich die Sachen betreiben. Kurz, ich habe, wenn ich meine Schuldigkeit thun will, eine Arbeitslast, wie keiner meiner Collegen, hier oder anderswo; es beruht hier eben alles auf Willkühr und Gefälligkeit, und ein Besuch in höflicher Form richtet zu Gunsten eines beschädigten Preußen mehr aus als die gerechteste Sache.

Wenn ich aber das Jahr hindurch meine Person so einsetze, so glaube ich auch auf eine Erholung im Sommer, also auf einen vertretungsfähigen Secretär Anspruch machen zu dürfen; sonst gehe ich mit [meinen] Nerven in die Brüche. Sie werden mir sagen, daß man ja die liebenswürdigste Bereitwilligkeit zeigt, mich abzulösen; eine solche Vertretung aber durch einen andern Gesandten würde ohne Zweifel von traurigen Folgen für mein schon derangirtes Budget begleitet sein; denn der Minister wird nicht immer so wohlwollend mit mir abrechnen können, wie im vorigen Jahre. Ich vermag nicht in jedem Jahre, wie in den letzten 12 Monaten geschehn, 10 000 Thaler ex propriis zuzusetzen, und so schwer es mir werden würde, auf die Beschäftigung und Stellung, an die ich mich gewöhnt habe, zu verzichten, so kann ich doch das Vermögen meiner Kinder nicht untergraben. In dieser Hinsicht würde ich, bei uns auf dem Lande lebend, selbst ohne Dispositionsgehalt angenehmer gestellt sein als hier. Meine Hoffnung war darauf gerichtet, durch Abwesenheit von hier etwas mehr Gleichgewicht in mein Budget bringen zu können, obschon ich nicht den ganzen Haushalt von Leuten, Pferden und Wohnung jetzt auflösen und im Herbst neu einrichten kann. Meine Frau geht in 3 Tagen nach Pommern und bleibt dort bis Ende September. Ich selbst würde ihr gern Anfang July, wenn die Seebade-Saison beginnt, folgen und vor Ende August wieder her kommen. Sollte ich aber diese Excursion mit erheblichen Vertretungskosten bezahlen müssen, so würde ich mich lieber auf nur 4 Wochen Seebad einschränken, oder ganz hier bleiben, und durch verminderte Anstrengung im Dienst das Gleichgewicht meiner Kräfte herzustellen suchen, ein System, bei welchem sich manche Collegen ganz vortrefflich befinden. Ein früherer Vorgesetzter hat

mir ohnehin gesagt, daß diensteifrige Gesandte durchaus nicht zu den Annehmlichkeiten des Ministeriums gehören und die Präsumtion, daß jeder in gleichem Maße seine Schuldigkeit thäte, bei uns nicht leicht zu entkräften sei.

Ich weiß nicht, daß die Secretärstelle in Brüssel augenblicklich vacant ist; wenn es wäre, so sollte ich meinen, daß dieß eine Fügung der Providenz für Croy ist; in Brüssel leben ihm Verwandte aller Art, er ist zur Hälfte Belgier, nahe bei seiner Heimath, und man sagt mir, daß er eine Pariserin heirathet, die keine erhebliche Mitgift hat. Ob ihm der Herzog so viel geben wird, daß er verheirathet hier leben kann, weiß ich nicht; als Garçon im vorigen Jahre hat er, wie er gelegentlich äußerte, 8000 Thaler zugesetzt, obschon er freie Station bei mir hat. Ich zweifle kaum daran, daß ihm Brüssel ganz willkommen sein wird, wenn die Niederlage der guten Meinung vor sich selbst erst verschmerzt ist. Wäre ich sicher, daß die Vacanz vorhanden ist, so würde ich ihm selbst schreiben, um sie seiner Beachtung zu empfehlen. Falls seine hiesige Stelle vacant wird, so kann ich für dieselbe niemand als den zweiten jetzigen Secretär, Schlözer, vorschlagen. Ich sollte zwar nach dem Erlebniß mit Croy mich hüten, eigne Vorschläge zu machen; aber ich wüßte nicht, wie ich Schlözer augenblicklich hier entbehren sollte. Daß er in der seit Jahren innegehabten Stellung als zweiter Secretär unter einem neuen und an Jahren jedenfalls jüngern ersten verbleibt, kann ich von ihm kaum erwarten, obschon ich ihn nicht darüber befragt habe. Er ist verhältnißmäßig in reifern Jahren und wohlhabend genug, um selbständig leben zu können. Er ist der Einzige, an dem ich bisher eine wirkliche Hülfe im Arbeiten habe, und die Localkenntniß nebst den Personalbeziehungen zu den hiesigen Beamtenkreisen, die er sich erworben hat, sind so lange nicht zu missen, als nicht ein andrer Beamter der Gesandschaft ihn darin ersetzen kann. Dabei bewährt er für jeden unter den Tausenden von Unterthanen, welche des Beistandes der Gesandschaft bedürfen, das thätigste Interesse, wie es schwerlich ein andrer Secretär leisten würde. Ich kann nicht wohl mehr arbeiten, als geschieht, und wenn ich an Schlözers Stelle für das massenhafte Fach der Intercessionalien einen Andern anlernen sollte, so weiß ich nicht, wo ich die Zeit hernehmen könnte, nachdem ich meine gesellschaftlichen Beziehungen aus Zeitmangel schon auf das dienstlich nothwendigste Maß habe beschränken müssen. Schlözer ist im Umgange mit Vorgesetzten schwierig, und ich habe anfangs üble Zeiten mit ihm durchgemacht, aber seine dienstliche Tüchtigkeit und Gewissenhaftigkeit hat meine Verstimmung vollständig entwaffnet. Auch Gortschakow hat mir, bei seiner wiederholt ausgesprochnen Abneigung, mit Croy zu verhandeln, empfohlen, ihm lieber Schlözer zu schicken, mit dem er ganz gut fertig werden würde. Im Sommer tritt hier stets eine Zeit der Ruhe ein. Gortschakow braucht, wenn er von Moskau zurückkommt, in Zarskoe und Peterhof beliebige Kuren, wird später wahrscheinlich den Kaiser auf seiner Reise nach der Krim begleiten, da er ihn nicht gern aus den Augen läßt. Da glaube ich, daß Schlözer mit Holstein und ohne Croy auf einige Wochen den Geschäften wohl vorstehn könnte, zumal um diese Zeit fast alle Gesandte Petersburg verlassen und ein geschäftlicher Stillstand mit Ausnahme der Unterthanensachen eintritt.

Bevor ich ein förmliches Urlaubsgesuch einreiche, möchte ich gern über die Frage meiner Vertretung und deren Kostenpunkt Gewißheit haben. Tritt eine solche ein, so wäre mir Harry Arnim der angenehmste und nützlichste Ersatzmann, falls er disponibel und geneigt dazu ist.

In politischen Geschäften ist hier augenblicklich nicht viel zu thun, weil Gortschakow fort ist. Tolstoy, nachdem ich ihn gestern endlich gesprochen, sagt mir, daß er noch dans les ténèbres sich befinde, und sich erst zum Licht hindurch arbeiten müsse. Er thut das mit zögernder Vorsicht, kommt nur Donnerstags und Freitags für uns zur Stadt und ist daneben durch Krankheit seiner Frau präoccupirt.

1. Juni. Ich wollte noch einige betrachtende Zeilen über innre Zustände dieses Landes hinzufügen, bin aber durch so viel Sollicitanten den Morgen über in Anspruch genommen worden, daß der Dampfer, für den ich schreibe, schon starke Wolken von Rauch vor mein Fenster treibt, bevor ich dazu kam, diese Zeilen zu schließen, und ich kann nur noch den Ausdruck freundschaftlicher Verehrung anfügen, mit dem ich bin...

222. Vertraulicher Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.]

1. Juni 1861.

Der Unterrichtsminister Kowalewski hat seine Mitwirkung zu gewissen Maßregeln verweigert, welche zum Zweck haben, dem Geiste des Liberalismus und des Unglaubens auf den Universitäten zu steuern. Es soll auf eine strengere geistliche Richtung und auf Verminderung der Anzahl der Studierenden eingewirkt werden, letzteres, indem man zugleich mit den wissenschaftlichen Anforderungen die Kosten des Universitätskursus erhöht, von 50 R. S. auf 250. Aus guter Quelle höre ich heut, daß Kowalewski infolge dieser Umstände verabschiedet und der Admiral Putjatin zu seinem Nachfolger ernannt sei. Die Nachricht hat in allen wissenschaftlichen Kreisen erschreckt, da von Putjatin neben strenger militärischer Disziplin eine ausschließliche Förderung der kirchlich-orthodoxen Richtung erwartet wird.

Nachdem vorgestern die Nachricht vom Ableben des Statthalters von Polen[1]) über Moskau eingetroffen ist, glaubt man, daß der Kriegsminister Suchatonet,[2]) durch die Schwierigkeit, eine geeignete Persönlichkeit für definitive Besetzung der Stelle zu finden, ziemlich lange im interimistischen Besitze derselben werde erhalten werden. Er hat lange in Polen gedient, kennt das Land und die Sprache und hat bei seiner Abreise von hier den Entschluß geäußert, die Zügel mit fester Hand zu führen. In höheren militärischen Kreisen gelten die polnischen Zustände noch immer für unsicher, und wird ein neuer und ernsterer Konflikt mehr gewünscht als gefürchtet, weil man nur durch einen solchen zur Herstellung einer kräftigen Regierung zu gelangen glaubt.

Bäuerliche Unruhn von Belang haben seit der Unterdrückung derer in Perm und Kasan nicht stattgefunden. Passiver Widerstand durch Verweigerung der Fronden zeigt sich an vielen Orten; doch wird jedem klagenden Gutsbesitzer sofort militärische Hilfe gesandt, deren Erscheinen stets hinreicht, die Folgsamkeit herzustellen.

---

[1]) Der Statthalter von Polen, Fürst Michael Gortschakow, war am 30. Mai in Warschau gestorben. Bereits kurz vorher war der Kriegsminister General Soukhozanett wegen Erkrankung des Namiestnik mit der Verwaltung des Königreichs betraut worden.

[2]) So steht in der Vorlage.

*223. Telegramm an Minister v. Schleinitz.

12. Juni/31. Mai 1861.

Montebello erwartet auf Grund eines gestern erhaltenen Telegramms, daß Anerkennung des Königreichs Italien durch Napoleon nahe bevorstehe.[1])[2])

224. Privatschreiben an Unterstaatssekretär v. Gruner.

[Eigenhändig.]

12. Juni 1861.

Verehrtester Herr und Freund!

Mit dem verbindlichsten Dank habe ich durch die Adlerfittiche unsers alten Steffens Ihr Schreiben vom 7.[1]) gestern erhalten. Ich bin sehr erbaut von der klaren und treffenden Auseinandersetzung Richthofens und hoffe, daß der Executionspassus der Thronrede[2]) nur der Dampf einer blinden Salve ist, hinter dessen Wolke wir eine veränderte Frontstellung nehmen. Die Erklärung Baierns, sich bei etwaiger Execution nicht betheiligen zu wollen, scheint mir ein providentieller Fingerzeig. Wir haben seit 4 Jahren mit Erfolg daran gearbeitet, dieser dornenvollen und für jetzt unfruchtbaren Frage den Character einer auf P r e u ß e n s Schultern ruhenden Privatlast zu benehmen und sie der Bundes-Corporation als Gemeindelast zuzuweisen. Lassen wir uns von diesem System nicht wieder abdrängen. Diese voreilige Weigerung Baierns, in Verbindung mit der ganzen würzburger Sonderbündelei, könnte uns, bei einiger Vorbereitung durch die Presse, wohl Anhaltspunkte bieten, unsern Eifer in Sachen Schleswigs zu mäßigen, ohne eine Verschuldung dabei auf uns zu laden. Ich würde publicistisch und offiziell erklären, daß das Gebot der Nothwehr uns zwar auf dem Platz finden, wir aber freiwillig nichts thun würden, wodurch Kriegsgefahren für Deutschland heraufbeschworen würden, so lange die Kriegsverfassungsfrage nicht befriedigender als jetzt geordnet ist. Mit dem hiesigen Cabinet ist gradezu n i c h t s zu machen, solange Gortschakow nicht zurück ist. Tolstoy ist der reine know-nothing; Fragen wie die dänische sind garnicht mündlich mit ihm zu verhandeln; wenn man practischen Erfolg davon haben will, so verweist er sie auf schriftlichen Weg, „écrivcz-moi un petit mot là-dessus“, und das schickt er nach Moskau. Wir Diplomaten sind hier augenblicklich für p o l i t i s c h e Geschäfte ganz überflüssig, und Napier ist so gereizt darüber, daß im nächsten Blaubuch wohl einige Sottisen über Tolstoy zu lesen sein werden. Es könnte keine bessere Zeit geben, auf Urlaub zu gehen, als grade jetzt; es ist nur noch nicht die Jahreszeit zum Seebade. Croy hat einen Brief an Holstein geschrieben, aus dem hervorgeht, daß es mit dem Befinden des alten Herzogs immer schlechter wird und er aus diesem Grunde gern noch länger in Dülmen bleiben würde. Vielleicht kommt er in Berlin um Urlaub ein, gegen dessen Bewilligung ich meinerseits keine Bedenken haben würde. Ich

---

223. [1]) Sie erfolgte am 15. Juni. Vgl. Nr. 229.

[2]) Der König bemerkt mit Bleistift auf der Orig.-Entzifferung: Pourtalès ist über diesen Punkt dahin zu instruiren, daß über denselben ich noch gar keine Ansicht und Absicht aufgestellt hätte und jedenfalls mich nicht übereilen würde, da mein Gesandter nie abberufen worden sei, ich also keine Verbindungen erst wieder anzuknüpfen hätte.

224. [1]) Abgedruckt Bismarckjahrbuch V S. 181 ff.

[2]) Vom 5. Juni 1861. Vgl. Wortlaut des „Exekutionspassus“ darin bei Kohl, Dreißig Jahre preußisch-deutscher Geschichte S. 27.

glaube in der That, daß Schlözer die politischen Geschäfte, die hier in der saison morte überhaupt gemacht werden können, während Minister und alle Gesandte auf dem Lande sind, ausreichend besorgen würde. Soll aber eine Vertretung stattfinden, so ist es für die Legations- wie für meine Kasse immer leichter, den ersten Secretär als den Minister plenipo vertreten zu lassen. Ich meine damit, daß Croy sicher um Urlaub einkommt, sobald er erfährt, daß man ihm die Geschäfte nicht anvertrauen will, und wird ihm für den Herbst Brüssel in Aussicht gestellt, so nimmt er vielleicht längern Urlaub. Dann würde ich primo loco vorschlagen, Schlözer und Holstein für die Zeit meiner Abwesenheit allein hier zu lassen. Holstein hat Anlage, ein recht guter und fleißiger Arbeiter zu werden. Findet dieser Gedanke aber die hohe ministerielle Billigung nicht, so möchte ich anheimstellen, Harry Arnim zu fragen, ob er nicht glaubt, daß seine Augen sich in der kühlen und feuchten Luft Finnlands eher erholen als verschlimmern würden; glaubt er erstres, so wäre er, wie mir scheint, ganz der geeignete Mann, und würde auch auf Gortschakow einen guten Eindruck machen; das ist hier ja doch die alleinige Hauptsache und bei Perponcher, den ich in petto wittre, durchaus nicht der Fall gewesen. Gortschakow hat über ihn ganz analoge Sarkasmen, wie über Croy, in Umlauf gesetzt. Magnus hat zu viele Verwandte in Rußland, von denen er sich nicht würde freihalten können; er vermöchte hier keine gesellschaftliche Position zu gewinnen. Ich möchte einstweilen nur gern darüber Gewißheit haben, ob beabsichtigt wird, eine Vertretung auf meine Kosten herzuschicken. Ist das der Fall, so müßte ich zunächst wissen, wie theuer mir diese Operation werden würde. Alles ist relativ in der Welt, und der dringlichste Urlaub kann zu kostspielig, der angenehmste Gesandtschaftsposten ruinös werden. Ich kann, wenn es sein muß, mich auf 4 Wochen Urlaub für Seebad einschränken; eine weitre Ausdehnung desselben würde zur Erholung meiner Gesundheit zuträglich und daneben ein dringliches financielles Bedürfniß für mich sein. Ob ich letztern Zweck dabei erreiche, ist aber durch die Anregung der Vertretungsfrage für so lange unsicher geworden, als ich nicht weiß, wie die Reise- und Vertretungskosten bestritten werden sollen. Für jede Andeutung in dieser Beziehung würde ich sehr dankbar sein, und wenn ich darüber beruhigt bin, werde ich mich bemühen, vom Minister eine wohlwollende Entscheidung in Betreff der Dauer des Urlaubs zu erlangen.

Montebello betrachtet die Anerkennung des Königreichs Italien durch Napoleon als sicher und behauptet, daß sie schon vor dem Tode Cavours beschlossen gewesen sei. Er ist in der Hauptsache glaubwürdig, weil er eher wünschen würde, daß sie nicht erfolge. Ich werde mich bemühn, Näheres darüber zu erfahren, um Sonnabend mit dem Courier (Adler) schreiben zu können. Diesen Brief schicke ich durch Privatgelegenheit.

Schlözer meldet sich eben krank; sollte das ernstlich werden, so muß ich seine Herstellung abwarten, bevor ich an Reisen denke, sonst steht die gesandschaftliche Maschine still, Croy mag wiederkommen oder nicht. Schlözer ist halskrank und augenblicklich außer Stande zu sprechen. Für heut muß ich schließen; leben Sie wohl und erfreuen Sie mich bald mit einer antwortenden Zeile. In aufrichtiger Verehrung. . .

Amtliche Leute sagen mir, daß wider Erwarten ein Statthalter Polens ernannt, der Name aber strenges Geheimniß sei. Vielleicht ist Murawiew gemeint, dessen Verwandte mir aber sagen, daß er abgelehnt habe, nachdem er sich in Warschau selbst die Dinge angesehn.

*225. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.]

14./2. Juni 1861.

In betreff der von mir telegraphisch gemeldeten Nachricht von der bevorstehenden Anerkennung des italienischen Königreichs durch die französische Regierung habe ich in Erfahrung gebracht, daß letztere diese Anerkennung in jüngster Zeit von zwei Bedingungen abhängig gemacht habe. Die erste derselben sollte dem Papste das patrimonium Petri gewährleisten, ohne daß ich angeben könnte, welche Landschaften man beabsichtigt unter dieser Bezeichnung zu begreifen, mutmaßlich nur die von den piemontesischen Truppen bisher nicht besetzten. Die zweite Bedingung verlangte die Aufrechterhaltung des von dem römischen Stuhl erhobenen Protestes bezüglich des ganzen übrigen rechtmäßigen Besitzes des Kirchenstaats. Danach würde die französische Anerkennung der piemontesischen Okkupation aller päpstlichen Provinzen den Charakter eines Provisoriums gelassen haben, und soll diese Bedingung in Turin mehr Schwierigkeiten als die erste gefunden haben. Herr von Tolstoy vermutet nun, daß der Kaiser Napoleon dieses zweite Verlangen nach dem Tode Cavours habe fallen lassen, während von der französischen Botschaft die Meinung verbreitet wird, daß die letzten Beschlüsse des Kaisers v o r dem Tode Cavours gefaßt worden seien. Das Telegramm, um welches es sich handelt, ist am 7. c., also einen Tag nach dem Tode Cavours hier eingetroffen.

Der Herzog von Montebello räumt mir gegenüber bisher nicht ein, Gewißheit in betreff der Anerkennung erhalten zu haben. Doch gibt er zu, daß der Tod des Grafen Cavour auf die Beschleunigung dieses Schrittes hinwirken werde, weil ohne denselben die sardinisch-italienische Regierung zunächst die ihr notwendigen Anleihen nicht verwirklichen könne, und fernerhin die Lage Italiens in eine Unsicherheit geraten werde, deren weitere Entwicklung für alle Nachbarländer, auch Frankreich, bedenklich werden könne.

Soweit ich von dem Inhalte des der französischen Botschaft zugegangenen Telegramms Kenntnis habe, wird in demselben das lebhafte Andringen Lord Cowleys als nächstes Motiv einer schnelleren Entschließung des Kabinettes der Tuilerien in der Anerkennungsfrage bezeichnet. . . .

226. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.]

14./2. Juni 1861.

Mit E. E. h. Erlasse vom 7. d. M. habe ich die Nachricht von den Verhandlungen bezüglich der holsteinschen Angelegenheit erhalten, welche neuerdings durch Lord A. Loftus angeregt worden sind.[1]) Das dänische Zirkular vom 22. März ist seinerzeit dem hiesigen Kabinette ebenfalls mitgeteilt. Der Passus desselben in betreff der Verzichtleistung auf Beiträge Holsteins, an welchen die Bestrebungen des Lord A. Loftus sich anschließen, hat hier nicht den Eindruck eines ernstlich gemeinten Vorschlages gemacht, und der Baron Osten-Sacken, der einzige im Ministerium, welcher mit der holsteinschen Sache bekannt ist,

[1]) Am 1. Juni regte der großbritannische Gesandte am Berliner Hofe, Lord A. Loftus, in einem Besuche bei dem Minister v. Schleinitz die Frage an, ob nicht in der Zirkulardepesche des Ministers Hall vom 22. März ein Anhalt für die Lösung der bestehenden Schwierigkeiten zu finden wäre. Schleinitz verhandelte mit London darüber und kam zu dem Ergebnis, daß einstweilen nur eine provisorische Regelung der Verhältnisse möglich sei.

legt dieser Wendung des Zirkulars vom 22. März gar keine praktische Bedeutung bei; er sagt, daß er in derselben von Hause aus nichts anderes als eine ornamentale Phrase erblickt habe, und einen vorübergehenden Ausdruck des Mißvergnügens über die Schwierigkeit der Situation. Dem entspricht eine Aeußerung des Baron Plessen, der mir bei Besprechung des Zirkulars den in Rede stehenden Passus als Ausdruck einer rein persönlichen Ansicht des Ministers Hall bezeichnete, welche niemals bestimmt gewesen sei, eine geschäftliche Grundlage abzugeben. Es steht daher zu vermuten, daß Lord John Russell, wenn er wirklich auf unseren Wunsch in Kopenhagen nähere Erkundigung über die Bedeutung jener Aeußerung einzieht, in der Antwort des dänischen Kabinetts keine neuen Elemente der Verständigung finden wird. Im übrigen glaube ich nach den allgemeinen Dispositionen des hiesigen Kabinetts sicher sein zu können, daß jeder Versuch des Herrn Paget, welcher irgendeine Aussicht bietet, der Exekution vorzubeugen, der Unterstützung seiner russischen Kollegen gewiß ist, und haben mich die Auslassungen der Herren von Tolstoy und Osten-Sacken in dieser Ueberzeugung von neuem bestärkt. Bestimmte Schritte habe ich zu diesem Zwecke, da mir kein Auftrag dazu geworden ist, nicht anregen zu sollen geglaubt.

Die Lage der Verhandlungen über die von England vorgeschlagenen sieben Punkte[2]) ist dem Herrn von Tolstoy augenblicklich nicht bekannt. Doch habe ich in Erfahrung gebracht, daß England in einer Rückäußerung auf die Erklärung Rußlands eingewilligt hat, den fünften Punkt, welcher die Garantie Schleswigs betrifft, durch eine Bezugnahme auf den Inhalt der Verträge von 1852 zu ersetzen, und daß es die Angelegenheit nunmehr für hinreichend vorbereitet hält, um uns, dem Wiener Kabinette und dem Bundestage Eröffnungen über dieselbe zu machen. Es scheint daher, daß auch in Paris, Kopenhagen und Stockholm das Einverständnis mit dem britischen Kabinett über die uns zu machenden Vorschläge erreicht ist, und hält Lord Napier an der Hoffnung fest, daß in London Konferenzberatungen über die dänische Frage stattfinden werden. Um so weniger läßt sich annehmen, daß Lord John Russell ernstlich auf die neue von Lord A. Loftus angeregte Basis eingegangen sein wird.

In allen meinen Besprechungen mit den Herren vom Ministerium und mit meinen Kollegen habe ich mir, nach den von E. E. erhaltenen Weisungen, angelegen sein lassen, hervorzuheben, daß uns für den Augenblick eine definitive Regelung der Verhältnisse nicht wohl möglich scheine, und daß man die Herstellung eines annehmbaren Provisoriums ins Auge fassen müsse, wenn der Deutsche Bund der Notwendigkeit, zur Exekution zu schreiten, rechtzeitig überhoben werden solle.

Zwischen dem Grafen Chun und dem hiesigen Kabinett hat in den letzten Monaten keine Erwähnung der dänischen Frage stattgefunden.

227. Privatschreiben an Minister v. Schleinitz.

15./3. Juni 1861.

Verehrtester Freund und Gönner

mit Herrn von Gruner habe ich schon des breiteren über Urlaubs- und Vertretungs-Angelegenheiten korrespondiert,[1]) und erlaube mir auch direkt bei Ihnen meine desfallsigen

[2]) Vgl. Nr. 205 Anm.

[1]) Vgl. Nr. 221 und 224.

Wünsche zu befürworten. Ich würde gern etwas länger, d. h. 6 bis 8 Wochen an Leib, Seele und Geldbeutel mich erholen, falls meine hiesige Vertretung nicht mit erheblich größeren Kosten für mich verbunden ist, als in der üblichen Geschäftsträger-Zulage begrenzt sind. Das wäre, glaube ich, zu erreichen, wenn Harry Arnim das Kommissorium bekäme; ein Vertreter mit althergebrachten Gesandten-Ansprüchen fällt schwerer auf den Beutel, ohne in den Geschäften mehr als Harry zu leisten. Wenn Croy, wie ich überzeugt bin, um weiteren Urlaub einkommt, so könnte ihn Arnim vertreten. Geht das nicht, so halte ich Schlözer jedenfalls für befähigt, die Geschäfte einige Wochen zu führen; gelingt ihm die Probe nicht nach Wunsch, so kürze ich dann meinen Urlaub ab, oder ich füge mich ohne Murren jeder andern Einrichtung. Scheidet Croy hier ganz aus, so würde es mir kaum gerecht scheinen, seine Stelle einem andern als Schlözer zu geben, der dann hier als Spezialität ziemlich lange bleiben könnte. Alle Interzessionalien und sonstigen nicht politischen Geschäfte, soweit ich sie nicht selbst mache, leistet Schlözer, und ich halte ihn für ganz unentbehrlich, so lange nicht neben ihm ein ebenso fleißiger und gewissenhafter Arbeiter für den hiesigen Platz angelernt ist und sich dieselbe Personal- und Sachkunde erworben hat, die Schlözer jetzt in großem Umfange besitzt. Ich habe keine andern als sachlichen Gründe, ihm das Wort zu reden, denn im Anfang lebten wir in offener Feindschaft; seine Tüchtigkeit und Pflichttreue hat mich erst entwaffnet. Bei Gortschakow ist er persönlich gut angeschrieben, und der würde ihm die Geschäftsführung ebenso erleichtern, wie er sie Croy erschwert.

In Moskau hat der Adel eine boudierende Haltung angenommen, die Stadt kurz vor Ankunft des Kaisers in der Mehrzahl verlassen, nur etwa dreißig Damen sind am Hofe erschienen. Denen, welche ihre abwesenden Standesgenossen beim Kaiser entschuldigen wollten, hat S. M. geantwortet: „Ich freue mich, daß die Herren auf ihre Güter gegangen sind; wenn sie das früher getan hätten, so wären alle Verhältnisse besser.“ Die Exekutionen und Füsiladen häufen sich übrigens, und in vielen Gouvernements fehlt es an Truppen, um Gehorsam zu erzwingen. Manche Herren wagen nicht auf ihre Güter zu gehn, z. B. Graf Chreptowitsch, Dmitry Nesselrode und andre. Der alte Kanzler trinkt in diesem Jahre seinen Kissinger hier, um dabei den Ankauf der Moskauer Bahn durch die grande société, deren starker Aktionär er ist, zu betreiben. Der Plan, seinen Schwiegersohn Seebach als Direktor bei diesem Institut mit 100 000 frcs Gehalt zu placieren, ist gescheitert, und Beust zornig, daß sein Gesandter sich darum beworben hat und eigens deshalb hergereist ist. Thun war einige Tage in Moskau; wenn es wahr ist, daß er, wie er sagt, nur zu seinem Vergnügen hinging, so hat er seinen Zweck verfehlt, denn er hat die ganze Zeit im Gasthof an Dysenterie krank gelegen.

Ich durchsuche alle Zeitungen eifrig nach sicheren Angaben über die Huldigungsfeier, der ich doch, wenn es sich dienstlich einrichten läßt, als Sr. M. getreuer Vasall oder staatsbürgerlicher Untertan gern beiwohnen möchte. Nach den letzten offiziösen Andeutungen scheint sie bis zum September vertagt werden zu sollen, während die Kölnische Zeitung behauptet, daß sie schon übermorgen in Königsberg stattfinden und S. M. am 26. in Berlin zurückerwartet wäre; dann könnte ich allerdings in Königsberg nicht mehr dazu kommen eine passende Dekoration des Moskowiter-Saales abzugeben.

Die Reise des Kaisers wird sich um einige Tage verlängern; statt des 9./21. ist schon der 13./25. in Aussicht genommen; man spricht sogar von dem Plan Sr. M. sich persönlich in einige der unruhigen Gouvernements südlich und östlich von Moskau zu begeben. Der

spätere Aufenthalt in der Krim gilt noch immer für feststehend, auch die Begleitung Gortschakows dahin, die mit einer Stagnation der politischen Geschäfte hier gleichbedeutend sein würde.

Es scheint Tatsache, daß durch ganz Rußland ein großer Teil der Sommerfelder, wegen Arbeitseinstellung der Bauern, unbesät geblieben ist. Sachverständige Kornhändler fürchten aber deshalb keinen Mangel für dieses Jahr, weil die alten Vorräte im Innern und die Ernte der Wintersaat den Bedarf decken.

Ich würde, wenn nicht eine Nachricht über die Huldigung mich wünschen läßt, früher zu reisen, den Urlaub, den ich von Ihrer Güte erwarte, gern in etwa drei Wochen, Anfang Juli, antreten, wegen der Seebade-Saison, und schwanke eventuell noch zwischen Ost- und Nordsee; Frerichs wird darüber entscheiden. In spätestens vier Wochen hoffe ich also instand gesetzt zu sein, Ihnen mündlich den Ausdruck freundschaftlicher Verehrung zu überbringen, mit der ich bin . . . .

Meine Familie ist schon in Pommern, und ich lebe als Garçon.

*228. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.]

28./16. Juni 1861.

E. E. beehre ich mich, in der anliegenden Nummer des „Journal de St. Petersbourg" einen Artikel über die Vereinigung der Donaufürstentümer zu überreichen, welchen mir Fürst Gortschakow als von ihm selbst verfaßt und als Ausdruck alles dessen bezeichnet, was er augenblicklich über diese Frage erklären könne. Der französische Botschafter bezeichnet den Inhalt als „ténèbres lumineuses". Der kais. Minister will indessen nur dann, wenn sich eine Konferenz mit dem Gegenstande beschäftigen würde, seine Ansicht über denselben klarer aussprechen. Eine Erledigung der Angelegenheit auf dem Wege isolierter Erklärungen, welche von den Mächten an die Pforte zu richten wären, lehnt er mit Entschiedenheit ab, und hält an der Meinung fest, daß die neuen Einrichtungen, weil sie materielle Aenderungen der auf früheren Konferenzen getroffenen Verabredungen enthielten, nur in neuen Konferenzverhandlungen erörtert und angenommen werden könnten. Nach Berichten des Grafen Kisselew soll Aussicht vorhanden sein, daß das französische Kabinett seine entgegenstehende Auffassung modifizieren und sich der hiesigen annähern würde. Den Widerspruch Oesterreichs und Englands gegen dieselbe motivierte Fürst Gortschakow aus den entgegengesetzten Ansichten dieser beiden Mächte, indem man in London die Resultatlosigkeit der Konferenzen, in Wien aber die definitive Sanktion der Vereinigung durch dieselben fürchte und außerdem der Frage wegen Teilnahme Sardiniens an den Verhandlungen aus dem Wege gehen wolle. Graf Thun für seine Person wünscht, daß sein Kabinett sich der Haltung des russischen anschließen möchte, weil auch er glaubt, daß eventuelle Konferenzen ohne Ergebnis bleiben würden.

*229. Bericht an König Wilhelm I.

[Ausfertigung.][1])

28./16. Juni 1861.

Le prince Gortschakow m'a confidentiellement lu la dépêche qu'en date du 15. c. M. Thouvenel a adressée au comte Rayneval relativement à la reconnaissance du royaume

[1]) Das Konzept eigenhändig.

d'Italie, ainsi que celle qui a accompagnée l'envoi de cette pièce au duc de Montébello. Comme la première aura sans doute été communiquée au baron de Schleinitz par le prince de Latour, je n'en résume que la déclaration „de ne pas vouloir affaiblir la valeur des protestations du Saint-Siège contre l'invasion de quelques unes des provinces de l'Etat de Eglise“ pour remarquer que dans la dépêche à l'adresse de l'ambassadeur de France et du cabinet impérial il a été donné à cette phrase une amplification en faveur des autres souverains italiens, portant que le gouvernement français „n'entend pas par l'acte de reconnaissance infirmer les protestations et réserves qui ont été faites de la part du Pape et des autres princes dépossedés.“

En même temps cette pièce, en marge de laquelle S. M. l'Empereur avait écrit au crayon les mots: „nous pouvions nous y attendre“, reproduit les considérations qui dans l'intérêt du repos de l'Italie et de la paix de l'Europe ont déterminé la résolution de l'Empereur Napoléon et auxquelles M. Thouvenel ajoute que le cabinet français fidèle a la ligne de conduite qu'il s'était tracée par les déclarations données à l'occasion de l'entrevue de Varsovie, était loin de vouloir par sa reconnaissance encourager le royaume d'Italie à reprendre une attitude qui mettrait en danger la paix générale, qu'au contraire à cette occasion le cabinet de Turin avait été averti de nouveau, que l'Italie aurait à prendre à ses risques et périls les conséquences de toute action agressive que le gouvernement du roi Victor Emanuel n'aurait su prévenir ou réprimer.

En me donnant connaissance de ces pièces le prince Gortschakow dans la conversation qui s'y rattacha, fit ressortir quelques incidents propres à faire supposer que les communications par lesquelles le cabinet des Tuileries avait fait précéder ses résolutions, avaient eu le caractère d'un épauchement plus intime avec le cabinet russe. Il paraît cependant que ce dernier n'aît pas été au fait des négociations qui avant la mort du comte Cavour[2]) avaient été près d'amener une entente entre les cabinets de Paris et de Turin sur les garanties à stipuler en faveur du Pape et après l'établissement desquelles la France aurait procédé à l'évacuation de Rome et à la reconnaissance du royaume d'Italie. Puis il appert d'une lettre particulière du comte Kisselew, que l'ambassadeur russe a été dans le cas de faire observer à M. Thouvenel, que la conduite du cabinet de Paris ne s'accordait pas avec les assurances donneés en mois de Mars dernier, de ne vouloir sanctionner aucun des changements survenus en Italie, qu'après s'être préalablement concerté avec les autres puissances. M. Thouvenel a répondu, qu'il y avait pensé en effet, mais que par la mort du comte Cavour la marche des événements venait d'être accélérée de manière de ne pas laisser le temps pour des procédés plus réguliers et plus conformes aux relations intimes des deux cabinets. Sur des observations ultérieures du comte Kisselew, le ministre ne s'est pas caché de la part décisive que la supériorité croissante de l'influence anglaise en Italie avait eue dans les motifs qui ont déterminé l'acte que l'on vient d'accomplir.

Dans la réponse qu'il va faire à la communication française, le prince Gortschakow croit devoir relever, qu'à son opinion l'Empereur Napoléon s'était engagé par la lettre que, lors de l'entrevue de Varsovie, il avait écrite à l'Empereur Alexandre, à tenir compte d'une manière plus explicite des droits des souverains dépossédés qu'on ne l'avait fait dans la dépêche adressée a M. de Rayneval.

---

[2]) Graf Cavour war am 6. Juni 1861 gestorben. Vgl. oben S. 257.

230. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.]

28./16. Juni 1861.

In Veranlassung der mit dem letzten Kurier erhaltenen Weisungen in betreff der dänischen Sache habe ich mich gegen Fürst Gortschakow im Sinne der von E. E. an Graf Bernstorff gerichteten Instruktion[1]) ausgesprochen. Graf Thun hat den Auftrag erhalten, mit aller Entschiedenheit in derselben Richtung zu wirken und geltend zu machen, daß die Angelegenheit als eine rein deutsche nicht vor das Forum einer europäischen Konferenz gezogen werden könne.

Fürst Gortschakow sagte mir, daß er zwar nicht die Hand dazu bieten werde, irgendwelche definitive Verhandlungen ohne Zuziehung der deutschen Mächte einzuleiten; es sei aber doch nur schwer zu vermeiden, daß sich aus der Fortsetzung der durch England betriebenen diplomatischen Korrespondenz über die dänische Frage zwischen den außerdeutschen Mächten, Schweden und Dänemark eine Art von Einverständnis über die Grundzüge einer zweckmäßigen Beilegung des Streites entwickele, und daß infolge hiervon die Aktion dieser Mächte eine in den Hauptsachen gemeinschaftliche Basis gewinne, von welcher aus in Zukunft auf die weitere Gestaltung der Dinge werde eingewirkt werden. Eine solche Basis, wenn sie einmal gewonnen, späterhin wieder in Frage zu stellen, würde für die deutschen Höfe um so schwieriger sein, als die Verworrenheit der ganzen Sachlage und der Mangel an Personen, welche gründlich mit derselben vertraut seien, jedermann abgeneigt mache, späterhin von neuem auf die Ausgangspunkte des Streites zurückzugehen. Der Gefahr eines derartigen Entwicklungsganges werde, nach Meinung des Fürsten Gortschakow, am besten dadurch vorgebeugt, daß Preußen und Oesterreich sich auf die Konferenzverhandlungen, sei es ausschließlich im eignen Namen, sei es zugleich in Vollmacht des Bundes, einließen und auf denselben die deutsche Seite der Frage nach Kräften verträten, wobei ihnen die vermittelnde Unterstützung des russischen Kabinettes nicht mangeln werde.

Fürst Gortschakow sagte mir, daß Graf Thun gegen das Zustandekommen der Konferenzen und für die Ansprüche Deutschlands gegen Dänemark in neuerer Zeit einen Eifer an den Tag lege, welcher mit der sonstigen zurückhaltenden Stellung Oesterreichs zu dieser Frage nicht im Einklang stehe. Aehnliches werde ihm aus Berlin über das Verhalten des Grafen Karolyi gemeldet, und erscheine es für den unbefangenen Beobachter zweifelhaft, ob Oesterreich, indem es der Beilegung des Streites sichtbar widerstrebe, sich ausschließlich von der Teilnahme für eine nationale Angelegenheit des deutschen Volkes und von dem Bedürfnis leiten lasse, der preußischen Regierung bundesfreundlich zur Seite zu stehen.

Ich lasse die Berechtigung und die Tendenz dieser Bemerkung dahingestellt sein und erlaube mir nur, für den Fall, daß wir späterhin uns auf Unterhandlungen mit den außerdeutschen Mächten einlassen sollten, die Ansicht unvorgreiflich auszusprechen, daß es sich mehr empfehlen würde, dabei nicht von Hause aus in Vollmacht des Deutschen Bundes aufzutreten, sondern, etwaigen Konferenzverhandlungen gegenüber, dem Bunde freie Hand vorzubehalten und nur die Stelle der Vermittler zwischen einer Konferenz der Großmächte einerseits und dem Deutschen Bunde andrerseits zu übernehmen. Wenn es dann unserm Interesse entspricht, die Verhandlungen in die Länge zu ziehen und sie nicht zum Abschluß

[1]) D. h. sich gegen den Vorschlag zu einer europäischen Konferenz zu erklären.

kommen zu lassen, so würde uns dies in einer Stellung wie die angedeutete sehr erleichtert werden. Außerdem dürfte sich an die Nichtbeteiligung des Deutschen Bundes auch die Forderung des Ausschlusses Dänemarks, als der andern Partei, knüpfen lassen, so daß man den eventuellen Konferenzen ausschließlich den Charakter einer Besprechung der fünf Großmächte über eine den Frieden Europas angehende Frage vindizierte.

231. Privatschreiben an Minister v. Schleinitz.

28./16. Juni 1861.

Verehrtester Freund

Obschon ich den dürftigen Stoff, welchen mir der Augenblick zu Mitteilungen darbietet, zu einigen nüchternen Berichten vollständig versponnen habe,[1]) so kann ich doch den Adler nicht abgehen lassen, ohne Ihnen meinen herzlichen Dank für die freundlichen Zeilen zu sagen, welche mir der letzte Kurier von Ihrer Hand[2]) brachte. Die Einsamkeit, in welcher ich mich nach Abreise meiner Familie in dieser von allen reisefähigen Leuten verlassenen Residenz befinde, macht mir Heimweh, und ich bin daher doppelt erfreut über die Aussicht, welche Sie mir auf baldige Urlaubsbewilligung eröffnet haben.

Der Kaiser ist in Zarskoje, manövriert täglich in Krasnoje Selo, wo das Lager steht, und ist für unsereinen unzugänglich, während Grolman, der als letzter Nachzügler der persischen Expedition gestern hier eintraf, in der Leutnantsuniform schon heut in die allerhöchste Gegenwart vorgedrungen ist. Ich wüßte indes auch nicht, welchen politischen Vorteil ich augenblicklich von einer Audienz bei Sr. M. ziehen sollte; das einzige Eisen, das wir im Feuer haben, ist Schleswig-Holstein, und das ist nicht nur dem Kaiser, sondern auch Gortschakow eine terra incognita; wenigstens bürdet der letztere jede Besprechung der Sache nach Möglichkeit auf den alten Baron Sacken ab, der unter Herrn von Gruners Vater in der Zentral-Kommission von 1814 seine politischen Studien gemacht hat und seitdem als Spezialität für alle verwickelten deutschen Fragen gilt, jetzt aber zu meinem Leiden zwei Meilen von hier auf dem Lande wohnt.

Ich würde es für kein Unglück halten, wenn wir uns in der Art auf die Konferenz einließen, daß wir in betreff Holsteins die Kompetenz des Bundes reservierten, den schleswigschen Zipfel der Frage aber den Mächten zum Verhandeln vorhielten; wird an demselben die ganze Frage zur Besprechung gezogen, so können wir ja die Saiten so hoch spannen, daß es keine Harmonie gibt, und der Feuereifer Oesterreichs für Schleswig-Holstein, nebst der hinter uns stehenden zweiten Instanz in Gestalt des Bundes, werden eine „dilatorische Behandlung“ der Sache, wie wir in Frankfurt sagten, sehr erleichtern. Rechberg wird gewiß das seinige tun, um zu hindern, daß uns dieses Päckchen definitiv von den Schultern genommen werde. Im allgemeinen sage ich mir stets, daß eine b e f r i e d i g e n d e Lösung der Gesamtfrage nur in dem Falle zu erwarten ist, wenn einmal in bewegten Zeiten, wo die Zustände flüssiger werden, Preußen zu einer günstigen Machtstellung gelangt. In einem solchen Moment würden wir uns aber an solche nachteiligen Abmachungen, welche inzwischen über die Herzogtümer etwa getroffen worden wären, nicht weiter zu kehren brauchen. Die Verträge gehn heutzutage schnell durch mannigfache Wandlungen, eine

[1]) Vgl. Nr. 228—230.
[2]) Vgl. Briefwechsel mit Schleinitz Nr. 65.

Kriegserklärung hebt einen jeden auf, und wer dann das Kreuz in die Hand bekommt, der segnet sich. Sind nicht die Londoner Konferenzbeschlüsse von 1852 eigentlich schon heute obsolet, so daß die Notwendigkeit, sie zu modifizieren, allseitig anerkannt ist? Warum sollten solche von 1862 oder später dauerhafter gearbeitet sein? Das Schicksal des Friedens von Zürich beweist auch, daß Verträge nicht die Welt beherrschen. Der alte Metternich hat mit viel Geschick den Aberglauben verbreitet, daß die vertragsmäßige Gestaltung, die zu seiner Genugtuung aus dem Wiener Kongreß hervorging, für die Ewigkeit gültig sei, und daß Verträgen von 1815 ein besondrer, allen andren Jahrgängen nicht eigner, Gnad von Heiligkeit beiwohne. Wir hatten unsrerseits weniger Ursache, uns dieses Glaubens zu getrösten. Mein Kollege Thun wurzelt so fest in den Traditionen des alten Bundes gegen westmächtlichen Liberalismus, daß er mir heut sein bittres Leid klagte über die Zunahme persönlicher Intimität zwischen Napier und Gortschakow und über eine gewisse Affektation des letzteren, bessere Beziehungen zu England anstreben zu wollen. Ich habe in letztrer Beziehung leider noch wenig praktische Fortschritte wahrgenommen und bemühe mich, jeden Keim dazu zu pflegen, mit Ausnahme derer, die auf dänischem Boden wachsen, dem einzigen Gebiet, auf welchem sich England und Rußland bisher in erkennbarem Einverständnis bewegen. Eine tatsächliche Emanzipation Gortschakows von der französischen Anlehnung macht sich in der Donaufürstentümerfrage zunächst fühlbar; doch hofft er Frankreich zu sich hinüberzuziehn. In Sachen der italienischen Anerkennung hat er jetzt einen schwierigen Stand bei dem Kaiser, dem er nicht, wie mir, versuchen kann vorzuspiegeln, daß zwischen der italienischen Politik Frankreichs und Rußlands die Fühlung und ein gewisses höheres Einvernehmen, seit Abberufung der beiderseitigen Gesandten in Turin, niemals verlorengegangen sei. Der Kaiser indessen, obschon er sich au courant der auswärtigen Geschäfte hält, entschließt sich nicht leicht zu tieferem und anhaltendem Eingehen auf dieselben; sein Bedarf an amtlicher Tätigkeit ist vollständig gedeckt durch die militärischen und inneren Angelegenheiten, wie letztere durch den Großfürsten Constantin und dessen politischen Generalstab der höchsten Stelle zugeführt werden.

Die sporadischen Unordnungen unter der bäuerlichen Bevölkerung fahren fort, werden aber überall mit Erfolg unterdrückt. Viele Felder sind unbesät geblieben, doch nicht in dem Maße, daß Mangel an Korn in großer Ausdehnung zu besorgen stände. Wohl aber dürfte zur Ausfuhr weniger als sonst erübrigen, und auf dem Wege [dürften] neue Verschlechterungen des Geldkurses eintreten. Die vorherrschende Tagesfrage ist augenblicklich die der Eisenbahnen; ob die südliche, nach dem Schwarzen Meer, gebaut und der großen Gesellschaft die Garantie der Verzinsung auf 84 000 Rubel statt 60 000 per Werst gewährt werden soll. In den desfallsigen Konseil-Sitzungen verficht Graf Nesselrode den Vorteil der Aktionäre, als stark beteiligter, Gortschakow verteidigt Staats- und Landesinteressen. Die Vielseitigkeit des letzteren, sein guter Ruf in Geldsachen und seine eminente Befähigung und Arbeitskraft machen ihn für den Kaiser zu einem unentbehrlichen Schilde gegen das direkte Andringen eines Heeres von Sorgen und lästigen Geschäften. Es ist niemand da, der an seiner Stelle dasselbe leisten würde, und deshalb wird der anscheinende politische Gegensatz zwischen Kaiser und Minister, wenn er in letzter Instanz auch wirklich prinzipiell vorhanden sein sollte, doch die Stellung des letzteren schwerlich erschüttern.

Wenn ich durch Ihre Güte im Laufe der nächsten Woche Nachricht von der Urlaubsbewilligung erhalte, so könnte ich vielleicht schon heut über acht Tage, oder doch mit dem

folgenden Lübecker Schiffe, abreisen. Für die vorläufige Ordnung der Vertretung nach meinem Wunsche bin ich sehr dankbar, und scheint Gortschakow nach seinen Reden an Schlözer gut machen zu wollen, was er Croy Uebles getan hat.

Mit aufrichtiger Verehrung der Ihrige.

*232. Bericht an Minister v. Schleinitz.

[Ausfertigung.]

3. Juli/21. Juni 1861.

Fürst Gortschakow schickt morgen dem Grafen Kisselew die Antwort des hiesigen Kabinettes auf die Mitteilung, welche der Herzog von Montebello wegen der Anerkennung des Königreichs Italien gemacht. Dies Aktenstück trägt unverkennbar das Gepräge der empfindlichen Stimmung über das einseitige Vorgehen Frankreichs, nachdem Rußland sich dem Verhalten des Pariser Kabinettes bei Abberufung der Gesandtschaften aus Turin bereitwillig angeschlossen hatte.

Im Eingange der Depesche wird gesagt, daß jede Regierung unzweifelhaft das Recht habe, selbständig zu beurteilen, was ihr Interesse erheische, und ihr Verhalten demgemäß einzurichten. Auch das kais. Kabinett werde demgemäß seine Entschließungen treffen, könne indessen nicht umhin, sein Bedauern darüber auszusprechen, daß es französischerseits nicht für gut befunden sei, sich mit Rußland in vorgängiges Einvernehmen zu setzen und diejenige Gemeinschaft des Handelns anzustreben, welche das kais. Kabinett, nach früheren Andeutungen[1]) des Kaisers Napoleon und nach den intimen Beziehungen beider Mächte geglaubt hatte, in Aussicht nehmen zu sollen.

Schließlich nimmt Fürst Gortschakow mit Genugtuung Akt von der Zusage Frankreichs, daß durch die Anerkennung des Königreichs Italien, neben den päpstlichen Rechtsverwahrungen, auch diejenigen der übrigen italienischen Fürsten nicht entkräftet werden würden.

Die Erklärung, auf welche hiermit Bezug genommen wird, findet sich, wie ich bereits zu melden mich beehrte,[2]) in der Uebersendungsdepesche des Herrn Thouvenel an den Herzog von Montebello, welche letzterer dem Fürsten Gortschakow mitteilte. Die analogen, nach andern Höfen gegebnen Erklärungen scheinen, nach Ausweis des mir von E. E. durch englischen Kurier vorgestern mitgeteilten Exemplars sich weniger bestimmt zugunsten der italienischen Fürsten auszusprechen. Eine Abschrift des Aktenstückes und seiner Antwort auf dasselbe hat mir Fürst Gortschakow nicht geben wollen; ich glaube aber, daß Herr v. Mohrenheim ermächtigt sein wird, E. E. auf Verlangen von beiden Schriftstücken Einsicht zu gewähren.

Die Depesche an Graf Kisselew[3]) scheint auf Befehl des Kaisers der diesseitigen Mißstimmung über das Benehmen[4]) Frankreichs einen stärkeren Ausdruck verliehen zu haben,

---

[1]) Im Konzept folgt hier: über die Intentionen.
[2]) Vgl. Nr. 229.
[3]) Vgl. Nr. 229 am Schluß.
[4]) Konzept: Verfahren.

als es ursprünglich in der Absicht des Fürsten Gortschakow lag, welcher mir gegenüber anfänglich noch ein besonderes Gewicht darauf legte, daß das hiesige Kabinett wenigstens mehr als jedes andere im Vertrauen der jüngsten französischen Politik gewesen sei.

*233. Telegramm an den Minister des Auswärtigen

5. Juli 1861.

Ein Besuch Kaiser Alexanders II. in Chalons liegt einstweilen außer aller Wahrscheinlichkeit; ganz sicher glaube ich darüber zu sein, daß bisher mit keinem Wort Rede davon gewesen, weder zwischen beiden Höfen, noch am hiesigen Hofe.[1])

234. Denkschrift über die deutsche Frage.

[Eigenhändig].

Vorgelegt Baden-Baden, Mitte Juli 1861.
Vollendet Oktober 1861 in Reinfeld].[1])

So lange das Bündniß der drei östlichen Großmächte bestand, war die Aufgabe des Deutschen Bundes in der Hauptsache darauf beschränkt, das im Jahre 1815 gegen Frankreich und die Revolution errichtete Defensivsystem zu vervollständigen. Hinter dem Bunde stand die vereinigte Macht von Preußen, Oestreich und Rußland, und die Bundescontingente wurden für den Kriegsfall zwar als Zuwachs in Betracht gezogen, aber die Mängel ihrer Organisation, die Möglichkeit des Abfalls der einzelnen bei unglücklicher Kriegsführung fielen neben den massenhaften Streitkräften der drei großen Militärmächte der heiligen Allianz nicht entscheidend ins Gewicht.

In der Anlehnung des Bundes an die drei östlichen Mächte fand Deutschland Bürgschaften des Friedens und der Sicherheit, über welche manche drückende Folgen der Zerrissenheit seines Gebietes vergessen werden konnten. Nachdem diese Bürgschaften mit der Auflösung der heiligen Allianz geschwunden sind, machen sich der Bevölkerung in verstärktem Maße alle die Uebelstände fühlbar, welche aus der unnatürlichen Mannigfaltigkeit der Landesgränzen im Innern Deutschlands hervorgehn und verstärkt werden durch die in früheren Zeiten unbekannte Höhe, auf welche das Souveränetätsbewußtsein der Einzelstaaten sich heut zu Tage gesteigert hat. In den kleinern Staaten ist das demüthigende Gefühl des Mangels an Würde und Sicherheit nach Außen und die Empfindung des Druckes vorherrschend, welchen die Beschränktheit der politischen Lebenskreise auf die Strebsameren und Befähigteren ihrer Angehörigen ausübt. Das preußische Volk dagegen fühlt die Ungerechtigkeit, welche darin liegt, daß Preußen, nachdem Oesterreichs innere Zustände die Bereitschaft des Kais. Bundes-Contingentes für die Stunde der Gefahr als

---

233. [1]) Im Begriff auf Urlaub nach Pommern zu gehen, erhielt Bismarck einen Ruf Roons, nach Berlin zu kommen, dem er am 6. Juli Folge leistete. Als er in Berlin eingetroffen war, wurde ihm von Schleinitz der Befehl erteilt, nach Baden-Baden zum Könige zu reisen. Dort weilte B. in den Tagen vom 11. bis 16. Juli und legte dem König seine berühmte Denkschrift über die deutsche Frage vor (Nr. 234).

234. [1]) Nach dem Abdruck im Bismarckjahrbuch III, 193 ff. Vgl. über die Entstehung Brief an Roon, 3. Juli 1861, an Below-Hohendorf, 18. September und 2. Oktober 1861, an die Schwägerin Frau Malwine v. Bismarck-Külz, 8. November 1861.

sehr zweifelhaft erscheinen lassen, mit den Kräften von 18 Millionen unter höchster Anspannung aller Kräfte für die Vertheidigung des Gebietes von mehr als 40 Millionen der Hauptsache nach einstehn soll, daß es dabei in seiner Gesammtheit kein stärkeres Recht am Bunde hat, als die kleinen Nachbarstaaten, die es schützt, durch die es aber im Frieden seine materielle Entwicklung beschränkt, seinen Verkehr eingeengt sieht und von denen es im Kriege, sobald er unglücklich verliefe, verlassen werden würde. In der gesammten deutschen Bevölkerung nährt und steigert sich das Mißvergnügen durch das niederschlagende Gefühl, daß eine große und kräftige Nation durch die Mängel ihrer Gesammtverfassung verurteilt ist, nicht nur auf die ihr gebührende Geltung in Europa zu verzichten, sondern in steter Sorge vor dem Angriff von Nachbarn zu leben, denen sie unter Umständen mehr als gewachsen sein würde. Je mehr dieses Gefühl und die Erkenntniß seiner Ursachen das allgemeine Bewußtsein durchdringen, um so schärfer und zuletzt gefährlicher kehrt sich seine Spitze gegen die Gesammtheit der deutschen Regirungen. Von den letztern wird erwartet, daß sie mit mehr practischem Erfolge als bisher dem Ziele einer engeren Einigung Deutschlands zustreben, und diese Erwartung erscheint auch der conservativsten Auffassung nicht unberechtigt, soweit es sich darum handelt, die Wehrkraft Deutschlands einheitlicher und straffer zusammenzufassen und der allgemeinen Wohlfahrt diejenige freie Bewegung im Gebiete aller materiellen Interessen zu sichern, welche für Handel und Verkehr durch den Zollverein angebahnt ist. Mit der jetzigen Bundesverfassung ist es nicht möglich, den bestehenden Uebelständen abzuhelfen. Die Gränzen, innerhalb deren der Bundestag durch Majoritäten beschließen kann, sind sehr eng, und außerhalb derselben würde selbst eine b e s s e r intentionirte Majorität als die jetzige durch den Widerspruch Einzelner gelähmt werden. Dänemark oder Luxemburg sind berechtigt, jeden Fortschritt zu hemmen. In Erkenntniß dieses Uebels wurde daher innerhalb der letzten zehn Jahre von der Coalition, in welche Oestreich mit den Mittelstaaten getreten war, vielfach versucht, in i h r e m Interesse die Competenz der M a j o r i t ä t s - Beschlüsse zu erweitern. Dieses Auskunftsmittel ist aber für Preußen in der jetzigen Bundesverfassung nicht annehmbar. Bei Erweiterung der Befugnisse der Majorität wäre das Veto gegen Majoritätsbeschlüsse, welches in den Händen eines zu selbständiger Politik nicht befähigten Kleinstaates oder im Besitz einer außerdeutschen Macht als Abnormität erscheint, für die Großmacht Preußen unentbehrlich. Preußen kann nicht in Deutschland die Rolle einer beherrschten Minorität übernehmen, wenn der Bundesbehörde wesentliche Attributionen der Militär- und Finanzgesetzgebung für Deutschland beigelegt würden. D e m Bundesstaate, welcher an Macht alle übrigen zusammengenommen aufwiegt, gebührt ein v o r w i e g e n d e r Einfluß auf die gemeinsamen Angelegenheiten, und seine Bevölkerung würde darauf nicht verzichten wollen.

Eine andre Vertheilung der Stimmrechte am Bunde, eine stärkere Betheiligung der mächtigeren Mitglieder bietet immerhin nur ein unzulängliches Correctiv der bestehenden Mängel. Bei g e r e c h t e r Vertheilung müßten beide Großmächte zusammen die geborne Majorität bilden, und nach der Bevölkerung und nach dem Machtverhältniß müßte Preußen allein mehr Stimmen haben als die Gesammtheit der übrigen rein deutschen Staaten (18 Million[en] gegen 17½). Abgesehn von dieser Schwierigkeit würde durch die mechanische Operation der Zählung der vertragsmäßigen Stimmen eine lebensfähige und am Tage der Gefahr haltbare Einigung schwerlich erreicht werden. Um einem solchen Ziele näherzutreten, ist vielleicht eine n a t i o n a l e V e r t r e t u n g d e s d e u t s c h e n V o l k e s b e i d e r B u n d e s - C e n t r a l b e h ö r d e das einzige Bindemittel, welches den divergiren-

den Tendenzen dynastischer Sonderpolitik ein ausreichendes Gegengewicht zu geben vermag. Nachdem eine Volksvertretung, zum Theil mit sehr weitgehenden Befugnissen, in jedem deutschen Staate besteht, kann eine analoge Einrichtung für die Gesammtheit unmöglich an und für sich als eine revolutionäre angesehn werden.

Die Form und die Competenz einer solchen Vertretung könnte nur durch eingehende Erwägung, durch Verständigung zwischen den Bundesstaaten festgestellt werden. Die weitesten Gränzen ihrer Wirksamkeit würden immer nur die Bestimmungen über die Wehrkraft des Bundes und die Zoll- und Handelsgesetzgebung mit dem Gebiete der verwandten materiellen Interessen umfassen, sodaß die Regirungsgewalt im Innern jedem Staate unverkümmert bliebe. Für die Intelligenz und die conservative Haltung einer solchen Vertretung würde es einige Bürgschaft gewähren, wenn ihre Mitglieder nicht direct von der Bevölkerung, sondern von den einzelnen Landtagen erwählt würden. Eine solche deutsche Gesammtvertretung dürfte zugleich mit einiger Sicherheit dahin führen, daß der bedauerlichen Tendenz der meisten deutschen Landtage, sich vorwiegend kleinlichen Reibungen mit der eignen Regirung zu widmen, eine heilsame Ableitung auf breitere und gemeinnützigere Bahnen gegeben würde und die subalternen Streitigkeiten der Ständesäle einer mehr staatsmännischen Behandlung deutscher Gesammtinteressen Platz machten. Das verfassungsmäßige Recht Preußens, einen dahin gerichteten Antrag in der Bundesversammlung zu stellen, ist ebenso unzweifelhaft als die Ablehnung desselben, zu welcher der Widerspruch jedes einzelnen Bundesstaates ausreichen würde.

Die ehrliche Betheiligung Oestreichs an derartigen Einrichtungen würde selbst dann noch kaum ausführbar werden, wenn zwischen den deutschen und den nicht deutschen Provinzen des Kaiserstaates das Verhältniß einer bloßen Personalunion herzustellen wäre. Auch von den übrigen Bundesstaaten ist die Zustimmung mit der verfassungsmäßigen Stimmen-Einhelligkeit jedenfalls nicht zu erwarten, und der Bundestag in seiner jetzigen Zusammensetzung wäre kaum geeignet, um mit parlamentarischen Körperschaften zu verhandeln. Die practische Verwirklichung einer deutschen Nationalvertretung hat demnach auf dem bundesverfassungsmäßigen Wege bisher wenig Wahrscheinlichkeit und könnte nur mit einer Umgestaltung der Centralbehörde Hand in Hand gehn. Minder hoffnungslos wäre vielleicht das Bestreben, auf dem Wege, auf welchem der Zollverein entstand, die Herstellung anderweiter nationaler Einrichtungen zu bewirken.

Ob und wie der Zollverein sich bei Ablauf der jetzigen Periode erneuern läßt, kann nur der Erfolg ausweisen. Wünschenswerth ist aber gewiß, daß er nicht in seiner *jetzigen* Verfassung fortbestehe, vermöge welcher das Widerspruchsrecht der Einzelnen jede Entwicklung unsrer Handelsgesetzgebung abschneidet. Auch hier dürfte, neben Einführung des Beschlußrechtes wenigstens einer Zweidrittel-Majorität, die Lösung der weitern Schwierigkeiten am leichtesten dadurch gefunden werden, daß Ausschüsse von mehr oder weniger starker Mitgliederzahl aus den Ständeversammlungen der einzelnen Staaten zusammentreten und durch ihre Beratungen und Beschlüsse die Meinungsverschiedenheiten der Regirungen auszugleichen suchen. Ein solches „Zollparlament" kann unter Umständen und bei geschickter Leitung das Organ werden, auch auf anderen Gebieten Vereinbarungen anzubahnen, welchen deutsche Staaten umso leichter beizutreten geneigt wären, wenn sie stets *kündbar* bleiben. Die ersten Anfänge der Zollvereinigung mit Darmstadt sind kaum erheblicher gewesen, als es in ihrer Art die Militär-Conventionen mit Coburg-Gotha und andern ähnlich disponirten kleinen Staaten sein würden. Die Einwirkung der be-

stehenden parlamentarischen Körperschaften stellt in jetziger Zeit schnellere Fortschritte für nationale Bestrebungen der Art in Aussicht als vor dreißig Jahren, und äußre Ereignisse können förderlichen Einfluß üben. Als letztes, vielleicht spät erreichbares Ziel würden dabei gemeinschaftliche Heereseinrichtungen vorschweben, denen die gemeinschaftlichen Einnahmen aus den Zöllen und den verwandten Abgaben als Budget und eine gemeinsame Gesetzgebung für Handel und Verkehr als Ergänzung dienten, alles auf vertragsmäßiger und kündbarer Basis, unter Mitwirkung einer aus den Landtagen combinirten Volksvertretung. Ehe Preußen mit derartigen Bestrebungen außerhalb des Bundestages offen hervorträte, würde es sich jedenfalls empfehlen, ähnliche Reformen in Frankfurt auf bundesverfassungsmäßigem Wege zu beantragen. Der erste Schritt dazu wäre die offne und amtliche Erklärung, daß die bestehende Bundesverfassung sich nicht bewährt hat und eingreifender Umgestaltung bedarf. Daß dem so sei, wird allgemein erkannt, aber keine Bundesregirung hat es bisher amtlich ausgesprochen.

Eine offizielle Erklärung Preußens, dahingehend: daß wir die jetzige Bundesverfassung den Bedürfnissen der Bundesgenossen und der deutschen Nation nicht entsprechend und der Reform für bedürftig halten, daß wir entschlossen sind, am Bunde Vorschläge für eine solche Reform zu machen, durch welche die Mitwirkung einer nationalen Vertretung in Aussicht genommen wird, daß wir die freie Einwilligung unsrer Mitverbündeten in unsre Anträge durch Verhandlung erstreben, und wenn wir sie sofort nicht erlangen, von der Zeit erwarten wollen in der Hoffnung, daß richtigere Ansichten sich Bahn brechen werden, daß wir, bis dieses Ziel erreicht sein werde, in freiwilligen und kündbaren Vereinigungen neben dem Bunde Surrogate für die fehlenden Bundesinstitutionen herzustellen suchen werden — eine derartige Erklärung würde als erster Schritt zu bessern Einrichtungen tiefen Eindruck in Deutschland machen und besonders der Regirung Preußens ihre Aufgabe im Innern, den Wahlen und den Kammern gegenüber wesentlich erleichtern. Die Fassung der Erklärung müßte auf die doppelte Wirkung berechnet sein, einmal, daß die deutschen F ü r s t e n über die Tragweite unsrer Pläne beruhigt werden und erkennen, daß wir nicht auf Mediatisirung, sondern auf freie Verständigung zum Nutzen aller ausgehn, und zweitens, daß im V o l k e der entmuthigenden Besorgniß entgegengetreten wird, als fände Preußen den Gang der deutschen Entwicklung mit dem heutigen Bundestage abgeschlossen und strebe nicht ernstlich nach fortschreitender Reform desselben. Eine fertige Vorlage von Reformplänen, ein ausgearbeiteter Entwurf einer neuen Bundesverfassung erscheint erst dann Bedürfniß, wenn das Maß des Erreichbaren sich aus den Verhandlungen mit den andern Bundesregirungen erkennen läßt. Nur die Constatirung der Ansicht im Schoße der Bundesversammlung, daß die j e t z i g e n Einrichtungen unzulänglich sind, daß wir nicht davor zurückschrecken, das Element einer National-Vertretung in die zukünftige Combination mit aufzunehmen, daß aber unsre Aenderungsvorschläge nicht über das Bedürfniß, das heißt nicht über das Gebiet der Militäreinrichtungen und der materiellen Interessen hinausgreifen werden, und daß wir, den Verträgen und dem Rechte treu bleibend, nur von der freien Entschließung unsrer Bundesgenossen die allmähliche Verwirklichung der Pläne erwarten, welche wir dem Interesse aller Betheiligten gleich förderlich und durch die gerechten Ansprüche des deutschen Volkes auf Sicherheit und Wohlfahrt für geboten erachten.[2])

---

[2]) Horst Kohl ergänzt hier: halte ich für erwünscht.

Eine Anzeige in betreff der Militär-Convention mit Sr. H. dem Herzoge von Gotha[3]) würde einen zweckmäßigen Anknüpfungspunct für eine principielle Erklärung im obigen Sinne darbieten. Die Kgl. Regirung wird dann in der Lage sein, ihren Bundesgenossen von Neuem und in überzeugender Weise darzuthun, daß sie weder eigennützige Zwecke noch Umgestaltungen erstrebt, welche dem Recht und der Geschichte Deutschlands widersprechen, sondern daß sie in der Consolidirung der Wehrkraft des Bundes nur die Mittel sucht, den gesammten Rechtsbestand der deutschen Staaten gegen äußere Gefahren wirksamer zu schützen und daß sie diesen nach der Natur der Dinge ihr vorzugsweise obliegenden Beruf mit gleicher Treue für die Rechte ihrer Bundesgenossen wie für die eignen erfüllen wird.[4])

*235. Telegramm an Minister Graf Bernstorff.[1])

4. November 1861 vormittags.

Ich habe Wielopolski schon am 1. bei Fürst Gortschakow gesehen.[2]) Für jetzt habe ich Grund, die Nachricht seiner Bestimmung zum Chef für ungegründet zu halten, ich werde aber näheres zu erforschen suchen.

*236. Telegramm an Minister Graf Bernstorff.

4. November 1861 nachmittags.

Der Wielopolski meines gestrigen Telegramms[1]) ist der Sohn des Ministers, vorausgeschickt, um letzterem den Weg zu ebenen. Der Vater, obschon von Graf Nesselrode empfohlen, hat das Vertrauen des Kaisers nicht mehr, sondern ist verdächtig, Stellung mißbraucht zu haben, um der Regierung die Bauern zu entfremden, und soll sich hier rechtfertigen. Man wird ihn, wenn möglich, halten, aber nicht befördern.

Fürst Gortschakow hat die polnischen Angelegenheiten jetzt ziemlich selbständig in der Hand; er hat seit September auf gewaltsames Durchgreifen gedrungen,[2]) Lambert aber,

---

[3]) Preußen hatte am 1. Juni 1861 mit Herzog Ernst II. von Sachsen Coburg-Gotha eine Militärkonvention geschlossen.

[4]) Nachdem B. seinen Urlaub in Pommern verbracht hatte, nahm er im Oktober an der Krönungsfeier in Königsberg teil und kehrte darauf nach Petersburg zurück, wo er am 1. November eintraf.

235. [1]) Am 31. Juli war der bisherige Gesandte in London, Graf Bernstorff, an Stelle des Freiherrn von Schleinitz zum Minister des Auswärtigen ernannt worden. Er trat seinen Posten am 1. Oktober an.

[2]) Graf Bernstorff telegraphierte am 3. November an den preußischen Geschäftsträger in St. Petersburg: „Laut Telegramm aus Warschau ist Wielopolski vom Kaiser nach Petersburg berufen und trifft am 6. dort ein. Es soll im Werk sein, ihn zum Chef der ganzen Zivilverwaltung Polens zu ernennen und Einfluß von außerhalb dabei im Spiele sein. Diese Maßregel scheint uns mit den letzten verschiedenen Schritten der russischen Regierung nicht im Einklang zu stehen und bedenklich zu sein. Suchen Sie näheren Aufschluß über ihre Bedeutung zu erhalten. Wann erwarten Sie Herrn v. Bismarcks Ankunft?" — Im Ministerium war man in Unkenntnis davon, daß B. bereits seit mehreren Tagen in St. Petersburg weilte.

236. [1]) Vgl. Nr. 235.

[2]) In Polen waren neue Unruhen ausgebrochen, insbesondere am Todestage Kosciuskos (15. Oktober).

krank, katholisch und beifallsüchtig, hat vollständig versagt.[3]) Ich habe die ganze amtliche und Privatkorrespondenz zwischen Fürst Gortschakow und Lambert seit September gelesen. Bericht wird folgen.

237. Bericht an König Wilhelm I.

[Ausfertigung.]

5. November/24. Oktober 1861.

Nachdem S. M. der Kaiser am 30./18. Oktober hier eingetroffen war, wurde das diplomatische Korps durch das Zeremonienamt eingeladen, am 1. November/20. Oktober der Gedächtnisfeier für I. M. die hochselige Kaiserin beizuwohnen. Der Gottesdienst fand in der Kapelle des Winterpalais statt, und wohnte demselben die ganze kais. Familie mit Ausnahme der noch abwesenden Mitglieder und der Großfürstin Olga Feodorowna bei. Die ernste und sorgenvolle Stimmung, welche den Kaiser nach Mitteilungen aus seiner Umgebung beherrscht, sprach sich, auch abgesehn von dem Charakter der Feierlichkeit, in den Zügen und in der Haltung Sr. M. aus. Auch bei Sr. K. H. dem Thronfolger ist die Jugendlichkeit der äußern Erscheinung seit einem halben Jahre mehr zurückgetreten, als zu erwarten stand.

An die Feier der griechischen Messe erlaube ich mir, bei dieser Gelegenheit nachstehende a. u. Bemerkung zu knüpfen.

Wenn die Versammlung zum gemeinschaftlichen Gebete niederkniet, so hat die Teilnahme an diesem Akte der Gottesverehrung auch für die Bekenner jeder anderen Konfession kein Bedenken. Ein anderes ist es, wenn dieses Zeichen der Anbetung lediglich der von dem Priester gezeigten Hostie gilt. Nach meiner persönlichen Ueberzeugung involviert der rein äußerliche Anschluß an diese Zeremonie einer fremden Kirche in der exzeptionellen Lage eines Gesandten im Auslande eine Verleugnung des eigenen Glaubens nicht, und bin ich bei früheren Gelegenheiten niedergekniet, sobald S. M. der Kaiser kniete. Ich wäre damals der einzige gewesen, der durch das Gegenteil den Russen Anstoß gegeben haben würde. Nunmehr erklärte mir aber Lord Napier schon vor der Messe, daß er zwar zum Gebet, aber nicht zur Verehrung der Hostie knien könne. Sobald auf diese Weise der Unterschied der Konfessionen von meinem englischen Kollegen hervorgehoben wurde, erschien es mir nicht tunlich, dem Eindruck Raum zu lassen, als ob das evangelische Bekenntnis weltlichen Rücksichten gegenüber von uns mit weniger Unabhängigkeit aufrecht erhalten werde als von den Engländern. Bei Erhebung der Hostie enthielten sich demnach die Mitglieder unserer und der englischen Gesandtschaft des Niederkniens, die Vertreter der anderen protestantischen Höfe aber nicht. Wenn uns auch Bemerkungen über diesen Vorgang nicht gemacht worden sind, so ist doch anzunehmen, daß die regelmäßige Durchführung des gleichen Verhaltens einige Empfindlichkeit erregen wird, wie solches schon zu Zeiten des Lord Woodhouse aus demselben Anlaß der Fall gewesen ist. Sir John Crampton habe ich in analogen Fällen niemals zu sehen Gelegenheit gehabt. Für mich selbst ist die Frage zwischen Stehn und Knien unter diesen Umständen kein Glaubensartikel, sondern betrifft nur die Grenze der äußerlichen Rücksichtnahme, gewissermaßen der Courtoisie einer Kon-

[3]) Der am 24. August 1861 an Stelle Soukhozanetts zum Statthalter von Polen ernannte Graf Lambert war am 21. Oktober beurlaubt und hatte am 23. Oktober Warschau verlassen.

fession gegen die andere. Jeder Weisung, falls E. M. mir eine solche zu geben geruhten, würde ich ohne Gewissenszweifel nachkommen. Von Sr. M. dem König Leopold ist mir erinnerlich, daß derselbe beispielsweise bei der Trauung Sr. K. H. des Herzogs von Brabant sich jeder Beteiligung an den römisch-katholischen Gebräuchen enthielt und allein stehen blieb, während alle Anwesenden neben ihm knieten.[1])

Fürst Gortschakow hatte mir auf Sonnabend, den 2. c., eine Audienz bei Sr. M. dem Kaiser in Aussicht gestellt. Dieselbe ist aber auf diese Woche vertagt, weil S. M. sich vor jeder politischen Besprechung mit der Lage der Dinge wieder vertraut machen will und zu diesem Behuf die Nächte hindurch selbst bis 4 Uhr morgens arbeitet. Der Herzog von Montebello wurde vor Antritt seines längeren Urlaubs am Sonnabend empfangen, indes ohne daß der Kaiser — wie der Botschafter selbst sagt — irgendeine politische Frage berührt hätte.

Sogleich nach der mir bevorstehenden Audienz werde ich nicht verfehlen, E. M. a. u. zu berichten. Was über die Lage der polnischen Frage bisher zu meiner Kenntnis gelangt ist, melde ich heute an E. M. Minister der auswärtigen Angelegenheiten.[2])

238. Vertraulicher Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

5. November / 24. Oktober 1861.

Als am 1. c. der Fürst Gortschakow mich nach einem Besuche ins Vorzimmer begleitete, machte er mich daselbst mit einem Herrn bekannt, den er mir als den Grafen Wielopolski und als eben von Warschau angekommen vorstellte. Das anscheinende Alter desselben widersprach meiner Voraussetzung nicht, daß ich den Minister dieses Namens selbst vor mir hätte, und entstand auf diese Weise die irrtümliche Angabe meiner telegraphischen Depesche von vorgestern abend.

Erst gestern erfuhr ich, daß Graf Wielopolski in einigen Tagen erwartet wird und seinen vorerwähnten Sohn einstweilen vorausgeschickt hat, um das Terrain zu untersuchen und vorzubereiten. Daß der Vater eine günstige Aufnahme hier vor der Hand nicht zu erwarten hat, konnte ich schon daraus entnehmen, daß Fürst Gortschakow wenig eilfertig war, den Sohn zu empfangen, welcher nach stundenlangem Warten auf den folgenden Tag wiederbeschieden wurde.

Obschon Fürst Gortschakow bisher über die polnische Angelegenheit ein auffälliges Schweigen gegen alle meine Kollegen beobachtet hat, über welches sich namentlich Graf Thun nicht mit Unrecht beklagt, so sind doch meine persönlichen Beziehungen zu ihm von der Art, daß sie mir erlaubten, ihm, in Veranlassung der telegraphischen Weisung E. E. vom 3. d. M., direkte und bestimmte Fragen zu stellen, welche der kais. Minister auf das bereitwilligste beantwortete.

Zunächst in betreff des Grafen Wielopolski sagte er mir, daß es durchaus nicht in der Absicht liege, demselben irgendeine höhere oder unabhängigere Stellung zu verleihen

---

[1]) Die Vermählung des Kronprinzen der Belgier, Herzogs von Brabant, des späteren Königs Leopold II., fand am 22. August 1853 statt. Zu diesem Tage reiste B., der gerade in Ostende auf Urlaub weilte, nach Brüssel.

[2]) Vgl. Nr. 238.

als bisher. Ein derartiger Plan sei früher gelegentlich aufgetaucht und dem Kaiser neuerdings wiederum durch den Grafen Nesselrode empfohlen worden, dessen Nichte, Frau von Kalergis, seit Jahren eine Art von politischer Rolle unter den Polen spielt, obgleich, oder vielleicht, indem sie in erster Linie den Interessen Oesterreichs ihre Dienste widmet. Die Treue des Grafen Wielopolski ist indessen dem Kaiser dadurch verdächtig geworden, daß der erstere in einem von seiner Zensur abhängigen Warschauer Blatte eigenmächtig und unerwartet einen Entwurf zur Regulierung der bäuerlichen Verhältnisse, mit nachteiligen Bestimmungen für die Bauern, in einer Form abdrucken ließ, nach welcher man denselben der kais. Regierung zuschreiben mußte. Letztere nimmt an, daß dieser Vorgang darauf berechnet gewesen sei, ihr die Gesinnungen der Bauern in dem Königreiche zu entfremden, und auf höheren Befehl hat in demselben Blatte die Berichtigung erscheinen müssen, daß jener Entwurf den kais. Behörden vollständig fremd sei und allein dem Grafen Wielopolski persönlich angehöre. An diese Berichtigung hat sich zunächst das Entlassungsgesuch des Grafen geknüpft, infolgedessen derselbe hierher berufen worden ist. Ungeachtet dieses Verdachtsgrundes wünscht Fürst Gortschakow doch, daß es dem Grafen Wielopolski gelingen möge, sich insoweit zu rechtfertigen, daß er im kais. Dienste beibehalten werden könne, damit nicht, wie er sich ausdrückt, der letzte Ring der Kette zerbrochen und tatsächlich dargetan werde, daß kein einziger Pole dem Kaiser dienen wolle.

Infolge der Kritik, welche ich über die von der kais. Regierung seit Ernennung des Grafen Lambert[1]) vor und nach dem Belagerungszustande bewiesene Schwäche aussprach, gab mir der Fürst Gortschakow vollständig recht, indem er alle Verantwortung dem Grafen Lambert zuschob, dessen Wahl er selbst von Hause aus nicht für richtig gehalten habe. Nach Warschau gehöre für jetzt ein Soldat wie der General Lüders, der sich, ohne Rücksicht auf Politik, mit Erhaltung der äußerlichen Ordnung befasse, während Graf Lambert von dem Gedanken an den Eindruck voreingenommen gewesen sei, welchen sein Verhalten auf die öffentliche Meinung, die Damen, die katholische Kirche und die Pariser Presse machen werde. Dazu sei ein vollständiger Bankerott seiner Körperkräfte gekommen, bis ihn schließlich in der Konseilsitzung ein Blutsturz überfallen und vollkommen geschäftsunfähig gemacht habe.

Zum Beweise dessen, was Fürst Gortschakow über seine eigne Stellung zur Sache angab, legte er mir seine Korrespondenz mit dem Grafen Lambert seit dem Monat September vor. Nach dem Tone der beiderseitigen Briefe muß ich annehmen, daß Graf Lambert, soweit er nicht direkte Befehle des Kaisers erhielt, wegen seiner Instruktionen an Fürst Gortschakow gewiesen war. Der letztere schreibt ihm mit der Autorität eines Vorgesetzten, Graf Lambert adoptiert dieselbe. Schon den ersten der von mir eingesehenen Briefe füllt der kais. Statthalter mit Klagen über die Schwierigkeit seiner Stellung, denen er ziemlich ratlos gegenüberzustehen scheint.

Aus der Antwort des Fürsten vom 3. Oktober / 21. September geht hervor, daß Graf Lambert von Hause aus Vollmacht hatte, den Kriegszustand jederzeit nach seinem Gutbefinden zu verhängen, und der Fürst fordert ihn dringend auf, von diesem Rechte schleunigst Gebrauch zu machen, sobald sich ein schicklicher Anlaß darbiete, und auch ohne einen solchen, falls derselbe auf sich warten lasse.

---

[1]) Vgl. Nr. 235. Anm. 3.

Er schreibt unter anderem: „Ne reculez pas devant un baptême de sang; il vous en faudra un, et plus vous le retardez, plus il devra être cruel, pour faire son effet. Ne vous souciez pas trop de ce qu'en dira l'Europe. C'est là mon affaire à moi. Si l'agent diplomatique d'une cour étrangère me faisait des observations à ce sujet, je saurais lui répondre sans emportement, mais d'une manière qui coupe court à toute conversation."

Charakteristisch ist ein Brief des Grafen Lambert vom 17./5. Oktober, von dessen ersten Zeilen ich folgende Abschrift genommen habe:

„Mon prince, ‚l'effet salutaire de l'état de siège', me dites-vous dans le télégramme que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser le 15/3 octobre, ‚dépendra surtout de la rigoureuse application, toutes les fois qu'il y aura lieu, et qu'il ne dégénère pas en formule'."

Diesen Eingangszeilen, welche jedenfalls beweisen, daß Fürst Gortschakow die Sache ernst nahm, folgt eine Reihe schwächlicher Klagen des Grafen Lambert über die Art, wie die polnische Bevölkerung den Belagerungszustand mißachte und denselben lediglich als ein „Programm" ohne praktische Bedeutung auffasse.

Dann erzählt er den bekannten Hergang bei den Verhaftungen innerhalb zweier Kirchen[2]) und rechtfertigt die Notwendigkeit dieser Maßregel, indem er angibt, daß nur auf diese Weise Blutvergießen zu verhüten gewesen sei, da die Bevölkerung bei längerer Fortdauer der Zernierung der gefüllten Kirchen die dazu verwandten Truppen angegriffen haben würde. Fürst Gortschakow antwortet hierauf mit einem Tadel dieser Verhütung des Blutvergießens und sagt: „frappez un coup sec et écrasant; on vous tâte le courage, comme à un officier qui entre dans un corps. Souvenez-vous que parmi les pierres qu'on jette à une idole, la première seule blesse le dieu, la seconde déjà ne frappe plus qu'un marbre déprécié. Nous ne brisons pas la statue de la Justice, mais nous la voilons jusqu'au moment où l'ordre sera définitivement rétabli."

Vorstehende Ratschläge scheinen bei der zunehmenden Krankheit und demnächstigen Abreise des Grafen Lambert keine praktische Bedeutung mehr gewonnen zu haben. Hiesige Freunde des bisherigen Statthalters sind der Meinung, daß der fluchtähnliche Rückzug desselben weniger durch Krankheit bedingt, als eine Folge der Ueberzeugung gewesen sei, daß sich in Warschau keine Lorbeeren erringen ließen und weder Popularität in Polen noch Lobpreisungen in der westeuropäischen Presse in Aussicht ständen. Man gibt dem Grafen schuld, daß seine Eitelkeit größer sei als seine Pflichttreue.

Eine heftige Erbitterung zeigte Fürst Gortschakow gegen die katholische Geistlichkeit, so daß bei Vorlesung eines Artikels aus „Le Monde" ihm vor Zorn die Stimme versagte.

Er legte mir einen Brief vor, den er dem Herrn von Kisselew in Rom mit dem Auftrage, ihn mitzuteilen, geschrieben hat. In demselben wird gesagt, daß die Kirchen in Warschau entweiht seien, jedoch nicht durch die Truppen, sondern durch revolutionäre Demonstrationen unter Leitung der Geistlichkeit, und daß die päpstliche Autorität, wenn sie in Polen zur Förderung der Revolution sich mißbrauchen lasse, nicht in Italien gegen dieselbe Schutz verlangen könne. Der Kardinal Antonelli hat darauf mündlich und ausweichend

---

[2]) In der Nacht zum 16. Oktober wurde in Warschau eine Anzahl von Personen, die die Metropolitankirche zu St. Johann und die Kirche der Bernhardiner nicht verlassen wollten, in den Gotteshäusern verhaftet.

erwidert, daß es der kais. Regierung freistehe, über jeden einzelnen Priester, welcher sich Uebertretungen zuschulden kommen lasse, eine Beschwerde zu führen, welche unparteiisch geprüft werden werde. Der Fürst glaubt hiernach, sich auf weitere, voraussichtlich unfruchtbare, Verhandlungen mit dem römischen Stuhle nicht einlassen zu sollen.

Ich gebe E. E. diese Einzelheiten weitläuftiger wieder, um hochdenselben durch die eignen Worte des Fürsten Gortschakow meine Ueberzeugung mitzuteilen, daß dieser Staatsmann, auf dessen Rat der Kaiser in der polnischen Angelegenheit' vorzugsweise zu hören scheint, den Ernst der Situation nicht verkennt und von der Notwendigkeit durchdrungen ist, zunächst die Ordnung herzustellen. Nachdem letzteres gelungen sein wird, soll nach seiner Ansicht mit der weiteren Durchführung der durch das organische Statut angeordneten Reformen fortgefahren werden. Doch werde die den Polen zu gewährende Unabhängigkeit nicht das ursprünglich beabsichtigte Maß erreichen, nachdem dieselben durch ihre Begehrlichkeit nach den westlichen Provinzen des russischen Reichs die Sympathien großenteils wieder verscherzt hätten, welche die öffentliche Meinung in Rußland anfing ihnen zuzuwenden.

Daß fremde Einflüsse, namentlich französische, das Verhalten der kaiserlichen Regierung bestimmen, glaube ich nicht. Ohne erhebliches Gewicht darauf zu legen, daß Fürst Gortschakow mich bei meiner Rückkehr mit den Worten empfing: „Nun hält man mich in Berlin doch nicht mehr für einen Franzosenknecht", so läßt sich doch eine fortdauernde Verstimmung gegen Paris bei ihm nicht verkennen; auch ist die Sache zu ernsthaft, um Gegenstand politischer Gefälligkeiten zu sein. Wohl hegt er den Verdacht, daß Oesterreich die polnische Bewegung bis zu gewissem Grade schüre, um eine brennende Frage zu schaffen, durch welche die Solidarität der drei Ostmächte hergestellt würde, vielleicht auch, in Erneuerung der Phantasie aus dem Jahre 1855, Galizien gegen Erwerbung der Donaufürstentümer aufzugeben und einen Erzherzog zum Könige von Polen zu machen. Letzterer Gedanke erscheint angesichts der ungarischen Zustände schimärisch,[3]) der erste hat aber nach hiesigen Urteilen und nach meinem eigenen manches für sich, und gilt Wielopolski einigermaßen für den Kandidaten Oesterreichs. Im übrigen bin ich der Meinung, daß die kais. Regierung in Polen lediglich ihrer eigenen Anschauung von dem, was für Rußlands Interessen ratsam sei, folgt, allerdings ohne sehr viel Rücksicht auf unsere polnischen Interessen nehmen zu wollen, falls dieselben mit den russischen nicht zusammenfallen sollten.

Für Rußland selbst erklärte der Fürst, auf meine Anfrage, analoge Institutionen wie die den Polen vom Kaiser verliehenen für anwendbar und wünschenswert.

Man sagt, daß in Moskau und in mehreren andern Gouvernements sich Petitionen an S. M. den Kaiser vorbereiten, dahingehend, daß der Reichsrat durch je zwei Abgeordnete des Adels eines jeden Gouvernements verstärkt werden möge, so daß diese Zentralbehörde, um beinahe 100 Köpfe vermehrt, in ein Uebergangsstadium zu einer reichsständischen Körperschaft treten würde. Unzweifelhaft ist, daß es hier Parteien gibt, welche viel weiter gehende konstitutionelle Einrichtungen sofort beanspruchen. E. E. Herrn Amtsvorgänger habe ich über den Bestand und die Richtung derselben im Laufe dieses Jahres wiederholentlich ausgedehntere Berichte erstattet, aus welchen ich hier nur hervorhebe, daß

[3]) Vgl. dazu Lucius von Ballhausen, Bismarckerinnerungen S. 416. Danach hat Bismarck im Januar 1888 und schon früher die Möglichkeit eines selbständigen polnischen Reiches unter einem österreichischen Erzherzog erörtert.

die polnische Bewegung von seiten der vorgerückteren nationalrussischen Partei vorzugsweise um deswillen mit günstigen Blicken angesehen wird, weil man annimmt, daß der Kaiser den Russen auf die Dauer nicht vorenthalten könne, was er den Polen gewähre.

Ob dabei die Herrschaft über Polen für Rußland verloren gehe, wird als eine Nebensache betrachtet; wie noch in diesen Tagen ein angesehener Politiker dieser Farbe meinen Einwürfen mit der Bemerkung begegnete, daß es für das Glück eines jeden Russen ohne allen Einfluß sei, ob das Haus Holstein-Gottorp über Polen herrsche oder nicht.

Man sagt mir indessen, daß diese Parteirichtung an Umfang und Intensität im Laufe des Sommers abgenommen habe. Die Polen haben ihrer Sache in der hiesigen öffentlichen Meinung durch ihre Uebertreibungen, namentlich aber durch das schroffe Hervortreten der römisch-katholischen Geistlichkeit, geschadet, und man spricht wieder mehr von ihrer Unfähigkeit, sich selbst zu regieren.

Die Reihenfolge der anonymen Proklamationen hat sich um die g. beigefügte Nummer des „Groß-Russen" vermehrt; der Eindruck dieser Pamphlete ist aber wesentlich abgeschwächt, seitdem sich die Ueberzeugung verbreitet hat, daß dieser sogenannte Groß-Russe rein polnisches Fabrikat ist. Die darin empfohlene Trennung Groß- und Klein-Rußlands ist ein althergebracht[er] und ausschließlich polnischer Gedanke, welchem jeder wirkliche Groß- und Klein-Russe unzugänglich bleibt.

Die Stimmung ist in allen Kreisen eine gedrückte. Den unmittelbarsten Grund davon bildet vielleicht die herrschende Teuerung, welche mit der starken Kornausfuhr in Verbindung steht und um so empfindlicher wirkt, als die Haupteinnahmequellen aller Vermögen durch die nächsten Konsequenzen der bäuerlichen Emanzipation stark vermindert, für viele auch augenblicklich ganz versiegt sind.

Die Bewegung unter den Studenten in Petersburg und Moskau,[4]) in deren Veranlassung vielen ängstlichen Gemütern die Sicherheit des Reiches gefährdet scheint, halte ich an sich für ein Ereignis ohne Bedeutung und bemerke nur beiläufig, daß unter den 200 eingesperrten Studenten sich gegen 80 mit liederlichen Krankheiten behaftet fanden („maltraités par Vénus", wie der höfliche Berichterstatter sich ausdrückt), und daß bisher nur etwa 300 sich von neuem immatrikuliert haben. Bemerkenswert ist, daß die niederen Schichten der Bevölkerung in Moskau tätlich und hier mit Schimpfreden Partei gegen die Studenten ergriffen, teils weil letztere als künftige Tschinowniks (Beamte) verhaßt sind, teils weil das Gerücht sich verbreitete, daß die Studentenbewegung gegen die Bauernemanzipation gerichtet sei. Die Studenten- und die Polenfrage bergen meines Erachtens beide keine ernste Gefahren für das russische Reich, wenn es dem Kaiser nur gelingt, die Sr. M. beiwohnende Abneigung gegen energische Maßregeln zu überwinden.

In betreff der Polen deutet die Ernennung des General Lüders für Warschau[5]) allerdings den Entschluß zu festem militärischem Eingreifen an, nicht minder die Ersetzung des bisherigen unsicheren Gouverneurs von Kowno, Generals Chominski, durch den Vizeadmiral Krüger.

---

[4]) An den genannten Universitäten war es im Oktober anläßlich von Verordnungen, durch welche eine strengere Aufsicht über die Universitäten und die Zahlung von Kolleggeldern verfügt wurde, zu studentischen Unruhen gekommen.

[5]) Zum provisorischen Statthalter von Polen.

Schwieriger schon als die polnische ist die Bauernfrage, weil sämtliche Krons- und Privatbauern sich einbilden, daß ihnen der Ablauf des zweijährigen Provisoriums (1863) neue und in der Tat unerreichbare Vorteile bringen würde. Ich zweifle indessen nicht, daß die festgewurzelte kais. Autorität allen Bewegungen im Bauernstande schließlich gewachsen ist und diese Angelegenheit, wenn auch nicht ohne blutige lokale Bewegungen, zum Ziele wird führen können.

Die ernsteste Gefahr für das russische Reich liegt aber m. E. in dem auf lange Zeit unheilbaren Schaden der Korruption der Beamten und Offiziere; aus ihr folgt die Abwesenheit jeglicher Rechtspflege und jedes Rechtsschutzes und daher die Unmöglichkeit des Aufschwunges des öffentlichen Wohlstandes und der Finanzen. Wo das Gefühl für Recht und persönliche Ehre so vollständig abhanden gekommen ist, wie in der russischen Verwaltung und Justiz, da werden auch noch lange Zeit hindurch die damit zusammenhängenden Uebelstände einen Vorwand für Forderungen staatlicher Umwälzungen abgeben. Die Ueberzeugung, daß die öffentlichen Zustände anders werden müssen, als sie sind, wird unter jeder Verfassungsform, welche Rußland sich geben möchte, sich so lange stets von neuem geltend machen, als es nicht gelingt, einen ehrlicheren Beamten- und Richterstand herzustellen.

Für die nächste Zeit läßt sich voraussehen, daß die inneren Schwierigkeiten, und in erster Linie die finanziellen, das hiesige Kabinett von jeder aktiven Beteiligung an der europäischen Politik noch mehr als bisher zurückhalten werden.

*239. Telegramm an Minister Graf Bernstorff.

8. November / 27. Oktober 1861.

Le prince Gortschakow s'est plaint à Vienne de l'attitude malveillante et mensongère de la presse autrichienne à l'égard de la Pologne. Réponse faite de Vienne, que les journaux s'y bornaient à reproduire textuellement ce qui s'imprime en Prusse. Le prince Gortschakow désire que notre presse gouvernementale s'applique à rétablir les faits dénaturés par les feuilles de la Silésie.

Je répète que nomination Wielopolski tout-à-fait improbable,[1]) quoique influences autrichiennes y travaillent et fassent entendre qu'il serait dangereux de le renvoyer martyr de la disgrâce de l'Empereur.

240. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

8. November/27. Oktober 1861.

E. E. telegraphische Mitteilung vom 6. c. abends,[1]) einen Bericht des Generalkonsuls Theremin betreffend, habe ich die Ehre gehabt, zu erhalten. Ueber den Inhalt

239. [1]) Der Minister Graf Bernstorff hatte am 6. November an Bismarck telegraphiert: „Theremin äußert wiederholt die Besorgnis, daß Wielopolski, unterstützt durch englischen Einfluß, durch Empfehlungen Lamberts, durch Personen, die bei den Großfürstinnen Helene und Olga viel gelten, endlich durch seine eigene Haltung zu Anfang der polnischen Bewegung, mit seinem Streben nach dem Zivilgouvernement des Königreichs durchdringen werde."

240. [1]) Vgl. Nr. 239. Anm. 1.

desselben bemerke ich g., daß ich mir zwar erst nach Kenntnis des Warschauer Berichtes über neue in demselben zugunsten einer Kandidatur des Grafen Wielopolski vielleicht angeführte Tatsachen ein Urteil werde bilden können, für den Augenblick aber verstärkte Gründe habe, an den Ansichten festzuhalten, welche ich in meinem Berichte vom 5. c.[2]) ausgesprochen habe. Graf Nesselrode hat die Ernennung Wielopolskis allerdings bisher befürwortet, aber selbst in den deutsch-russischen Kreisen, welche sich sonst der politischen Richtung des Herrn Kanzlers anschließen, wird es für ganz unmöglich gehalten, daß der Kaiser dem Grafen Wielopolski eine selbständige Stellung in Polen verleihe. Niemand, so sagt man mir, kann die letzten Hintergedanken kennen, von welchen jener polnische Staatsmann geleitet werden würde, wenn er erst freies Spiel gewonnen hätte. Es sei möglich, daß er dem Kaiser wahrhaft treu bleibe, wahrscheinlicher aber, daß er nur tiefer und geschickter als die übrigen seine politischen Ziele verberge. Dagegen wird seine Geschäftskenntnis, seine Befähigung sowie seine Unbescholtenheit allseitig anerkannt, und man wünscht deshalb, ihn dem kais. Dienste zu erhalten. Der Kaiser selbst ist bisher mißgestimmt gegen Graf Wielopolski, so daß man befürchtet, letzterer werde von Sr. M. hart angelassen werden und demnächst, verabschiedet, mit dem Relief eines Märtyrers der kais. Ungnade nach Polen zurückgehen.

Graf Wielopolski ist inzwischen hier eingetroffen; Fürst Gortschakow meint, daß seine gewinnende Persönlichkeit den Kaiser entwaffnen werde, dessen Mißtrauen zum Teil auf Berichten des Generals Soukhozanett[3]) beruht, welcher mit dem Grafen Wielopolski seit langer Zeit derartig in Feindschaft lebt, daß beide nicht miteinander sprechen. Daß der Vorschlag, Graf Wielopolski zum Statthalter zu machen, von England gern gesehen wird, ist wohl möglich; aber der Erfolg desselben könnte nur beeinträchtigt werden, wenn Lord Napier ein derartiges Interesse erkennbar an den Tag legte. Er würde damit seinen Schützling nur verdächtigen und seine Aussichten vermindern. Das englische Kabinett ist nicht in der Lage, gleich dem österreichischen, für den Einfluß, welchen es auf die hiesigen Entschließungen in betreff Polens üben möchte, den Vorwand des eignen gleichartigen Interesses zur Sache geltend machen zu können. Selbst gegen Oesterreich beobachtet Fürst Gortschakow in Besprechung polnischer Fragen eine viel vorsichtigere Zurückhaltung als gegen uns, weil er nicht für unmöglich hält, daß das Wiener Kabinett in den polnischen Wirren ein Kompelle zur Herstellung der alten Allianz zwischen den drei beteiligten Großmächten erblickt, deren vereinten Kräften alsdann die ungarische Bewegung zugleich mit der polnischen erliegen würde und deren solidarische Verbindung demnächst das notwendige Ergebnis dieser Konstellation sein würde.

Ob die Empfehlung des Grafen Lambert dem Grafen Wielopolski von praktischem Nutzen sein würde, lasse ich dahingestellt sein; der erstere hat sich durch seine Amtsführung und namentlich durch die Art, wie er sich dem Dienste entzogen, in dem Urteil aller hiesigen Kreise, mit Ausnahme der rein polnischen, den Stab gebrochen; man nennt ihn einen Verräter, einen Deserteur oder wenigstens einen Undankbaren. Seine erste Sorge nach der Abreise von Warschau ist die gewesen, vom Kaiser persönlich die Erhöhung seiner Pension von 10 000 auf 15 000 Rubel zu verlangen. Demungeachtet ist S. M. der einzige hier am

---

[2]) Vgl. S. 273.

[3]) General Soukhozanett war Mitte Oktober an Stelle des Grafen Lambert kurze Zeit wieder provisorisch mit der Führung der Statthalterschaft betraut gewesen.

Ort, welcher nach wie vor mit Wohlwollen vom Grafen Lambert spricht und dessen Krankheit als alleinige Ursache der Erfolglosigkeit seiner Mission bedauert. Möglich wäre es also, daß gerade am allerh. Ort eine Empfehlung des Grafen Lambert noch von Gewicht sein könnte, doch würde dieselbe schon in den nächsten Kreisen der Umgebung auf Opposition stoßen.

E. E. Telegramm vom 6. c. erwähnt unter den Stützen des Grafen Wielopolski auch Personen, welche Einfluß bei den Großfürstinnen Helene und Olga hätten. Ich nehme an, daß letztere Bezeichnung nicht der Großfürstin Olga Feodorowna, sondern der Frau Kronprinzessin von Württemberg gilt.

Es ist an sich als feststehend anzunehmen, daß alles, was von Wien her empfohlen wird, hier auch auf die Unterstützung des Herzogs Georg von Mecklenburg und seiner Gemahlin, der Frau Großfürstin Katharine, Tochter der Großfürstin Helene, sowie auch auf die des Prinzen von Oldenburg, seiner Tochter, der Großfürstin Alexandra, und gelegentlich seines Schwiegersohnes, Großfürsten Nikolaus, zählen kann.

Ihre kais. H. die Kronprinzessin von Württemberg vertritt in ihren Korrespondenzen mit der kais. Familie den österreichischen Standpunkt höchstens insoweit, als er mit dem mittelstaatlichen zusammenfällt. Daß aber aus der Umgebung der Frau Großfürstin Helene selbst Stimmen für den Grafen Wielopolski sich sollten geltend machen, bezweifle ich. Letzterer hat in seiner doppelten Eigenschaft als Pole und als Aristokrat dort auf keine Sympathien zu rechnen, und ist außerdem die Partei der Frau Großfürstin während der Abwesenheit Ihrer kais. H. mehr in den Hintergrund getreten.

Wenn es dem Grafen Wielopolski gelingt, seinen Frieden mit dem Kaiser zu machen, so wird er dies in erster Linie seiner eignen Tüchtigkeit und Brauchbarkeit im Dienste verdanken. Ich vermute, daß man ihn vor der Hand unter dem Vorwande, sich seines Rats zu bedienen, einige Wochen hier behalten werde.

Im Anschluß an meine heutige telegraphische Depesche beehre ich mich noch, E. E. in der Anlage Abschrift eines vertraulichen Billetts des Fürsten Gortschakow vorzulegen, welches mir zur Besprechung der Haltung der deutschen Presse in betreff der polnischen Frage zunächst Anlaß gab.

M. g. D. legt jedes preußische Blatt, welches unter den heutigen Verhältnissen die Sache der Polen durch Räsonnements und Entstellungen der Tatsachen vertritt oder seine Spalten für polnisches Geld öffnet, einen solchen Mangel von Patriotismus an den Tag, daß es verdient, die volle Aufmerksamkeit der k. Regierung auf sich zu ziehen, welcher durch Insertion amtlicher Berichtigungen oder durch anderweite Einwirkung auf die Redaktion mannigfache Mittel zu Gebote stehen, einem derartigen Treiben entgegenzutreten.

Fürst Gortschakow hat sich im Laufe dieses Jahres schon wiederholentlich gegen mich darüber beklagt, daß ich ihm und seinem Kaiser zumutete, das Odium repressiven Einschreitens gegen die Polen allein zu tragen und Rußland gewissermaßen die Kastanien aus dem Feuer holen zu lassen, während demselben diese Aufgabe durch unsere Presse häufig erschwert werde. Ich habe in meinen Entgegnungen diese Beschwerde auf ihr berechtigtes Maß zurückgeführt, erlaube mir aber doch, auf Grund dessen, was mir aus eigner Anschauung von der Haltung namentlich der Breslauer Blätter bekannt ist, E. E. um eine gen. Anregung dieser Sache beim Herrn Minister des Innern g. zu bitten.

In betreff der Studentenangelegenheit geht mir soeben aus anscheinend guter Quelle die Nachricht zu, daß sämtliche Studenten — mit Ausnahme der Haupträdelsführer — in Freiheit gesetzt, resp. aus dem Inneren zurückberufen sind, und daß vorläufig das ältere Universitätsreglement wieder in Kraft treten soll, bis eine zu dem Ende zusammenzuberufende Kommission von Professoren ein neues Reglement ausgearbeitet haben wird.

*241. Telegramm an Minister Graf Bernstorff.

10. November 1861.

Der Kaiser sagte mir bei heutiger Audienz ganz vertraulich, daß Graf Wielopolski ihm verdächtig geworden und seine Berufung hierher geschehen sei, um ihn durch einstweilige Entfernung von Warschau unschädlich zu machen. S. M. bezeichnete für jetzt die kräftige Handhabung der Gewalt als das einzige Bedürfnis.

242. Telegramm an König Wilhelm I.

[Ausfertigung.]

10. November/29. Oktober 1861.

Gestern vormittag hatte ich die Ehre, von Sr. M. dem Kaiser in Zarskoje-Selo empfangen zu werden. Nach verschiedenen gnädigen Aeußerungen, welche auf meine persönlichen Verhältnisse Bezug hatten, begann S. M. aus freien Stücken die polnischen Angelegenheiten in einer Weise zu besprechen, durch welche die mir vom Fürsten Gortschakow gemachten und E. M. Minister der auswärtigen Angelegenheiten in meinen Berichten vom 5. und 8. d. M.[1]) gemeldeten Aeußerungen ihre volle Bestätigung erhielten. Ich erlaube mir a. u. der Uebersicht wegen die Gedanken, welche S. M. im Laufe der Unterhaltung vereinzelt gegen mich aussprach, wie folgt, zusammenzustellen.

„Ich habe," sagte der Kaiser, „mich bald nach den ersten Anfängen der Bewegung in Warschau überzeugt, daß die Verhängung des Belagerungszustandes notwendig sein würde, um die Autorität meiner Regierung herzustellen. Nur mit Widerstreben habe ich mich den von dem verstorbenen Fürsten Gortschakow an mich gerichteten Gegenvorstellungen gefügt, da ich dem Urteile eines Mannes von seiner Erfahrung und erprobten Treue über die Dinge, welche unter seinen Augen vorgingen, einiges Gewicht beilegen mußte. Die schlechten Erfolge seiner versöhnlichen Maßregeln bewiesen, wie richtig meine erste Ansicht war, und ich habe den Grafen Lambert nicht nur mit der Vollmacht, sondern sogar mit dem Auftrage nach Warschau geschickt, sobald es irgend tunlich erschiene, zur Einführung des Kriegszustandes zu schreiten. Der neue Statthalter hat mir nach seiner Ankunft in Warschau die Hoffnung ausgesprochen, daß es ihm gelingen werde, die Gemüter ohne eine solche Maßregel zu beruhigen, und ich habe ihm eine kurze Frist dazu gewährt. Sobald ich aber sah, daß er sich hierin einer neuen Täuschung hingab, habe ich ihm telegraphisch den Befehl zur Verhängung des Belagerungszustandes zugehen lassen. Daß die Hand-

[1]) Vgl. Nr. 238 und 240.

habung des letzteren nicht von Hause aus hinreichend kräftig war, daran ist allein das Zusammentreffen so unglücklicher Umstände schuld wie die schwere Erkrankung des Grafen Lambert, der Selbstmord des Generals Gerstenzweig,[2]) demnächst die Streitigkeiten des Generals Soukhozanett mit dem Marquis Wielopolski und meine eigene Abwesenheit in entfernten Provinzen. Nur unter solchen Umständen konnte sich die Mißachtung der gesetzlichen Autorität zu der Höhe steigern, wie es bei dem Begräbnis des Erzbischofs[3]) und selbst nach Einführung des Kriegszustandes in den ersten Tagen der Fall gewesen ist. Einem Zustande der Art mit Entschiedenheit ein Ende zu machen, erforderte meine eigene Würde und der Schutz, welchen ich meinen treuen Dienern und Untertanen in Warschau schuldig bin. Ich konnte mir nicht verhehlen, daß die Fortdauer der Sachlage, die aus einer Reihe von beklagenswerten Zufälligkeiten hervorgegangen war, fremden Regierungen zu den unbegründetsten Mutmaßungen Anlaß geben mußte. Denn da ich unzweifelhaft die materielle Uebermacht in der Hand hatte, so konnte man die Gründe, aus welchen von derselben kein Gebrauch gemacht wurde, entweder einem Mißtrauen gegen die Treue meiner Truppen oder irgendwelchen mir vollständig fremden politischen Nebenabsichten zuschreiben. Ich habe bisher an den organischen Bestimmungen festgehalten, welche ich im Monat Mai dem Königreiche gegeben habe. Doch wird sich die Zweckmäßigkeit derselben erst dann näher beurteilen lassen, wenn Ruhe und Ordnung mit voller Sicherheit hergestellt sind und wenn das Ergebnis der Untersuchung über die Umtriebe vorliegt, durch welche die Polen und insbesondere die polnische Geistlichkeit mit unglaublicher Dreistigkeit versucht haben, die westlichen Provinzen Rußlands in den Kreis ihrer Bewegung zu ziehen und die Bauern im Königreiche gegen mich aufzuwiegeln, sogar die meiner eigenen Güter bei Lowicz.

Für jetzt darf ich von dem General Lüders, der in Warschau eingetroffen sein muß,[4]) erwarten, daß er seine Aufgabe nur als Soldat auffassen und die Ordnung mit aller Strenge handhaben wird.

Graf Wielopolski hat sich mir durch verschiedene Handlungen verdächtig gemacht und besonders dadurch, daß er einen Entwurf zur Regulierung bäuerlicher Verhältnisse, welcher meinen Absichten vollständig widersprach, eigenmächtig bekannt machte und zwar mit solchen Eingangs- und Schlußworten, wie sie nur bei Gesetzen üblich sind, welche die kais. Sanktion bereits erhalten haben. Während es meine Absicht ist, die Lage der Bauern zu verbessern, mußten dieselben durch diesen Entwurf zu der Besorgnis veranlaßt werden, daß die auf ihnen ruhenden Lasten wesentlich erschwert werden sollten. Ich befürchte, daß Graf Wielopolski mit diesem auffälligen Vorgange die Absicht verbunden hat, die Bauern in der Treue, welche sie bisher in der großen Mehrzahl bewiesen haben, wankend zu machen; und selbst wenn die Absicht nur die gewesen wäre, durch Begünstigung der Interessen des Adels augenblicklich dessen Stimmung verbessern zu wollen, so wäre das gewählte Mittel immer ein sehr taktloses und bedenkliches. Graf Wielopolski mußte augenblicklich von Warschau entfernt werden, schon wegen des unheilbaren Zwiespaltes, in welchem er mit dem General Soukhozanett lebte. Ich habe ihn hierher berufen und

---

[2]) Vgl. darüber Nr. 261.

[3]) Am 10. Oktober bei der Beerdigung des Erzbischofs von Warschau Fijalkowski hatte sich die Polizei sowie das Militär auf das Verlangen der Bevölkerung zurückziehen müssen. Darauf war am 14. der Kriegszustand in Warschau verkündet worden.

[4]) Lüders übernahm am 5. November provisorisch die Stelle eines Statthalters von Polen.

werde ihn — ganz im Vertrauen gesagt — unter dem ‚prétexte‘, seines Rates zu bedürfen, eine Zeitlang hier behalten, um ihn für jetzt unschädlich zu machen, ohne auf die Verwendung seiner im Dienste sehr tüchtigen Persönlichkeit für die Zukunft zu verzichten. Ihm unter irgend einer Form eine unabhängige Stellung in Polen zu geben, liegt nicht in meiner Absicht, da ich keinenfalls weiß, ob seine letzten Gedanken mir oder der polnischen Bewegung gehören.“

Die Auslassungen, welche ich vorstehend der Vereinfachung wegen in direkter und zusammenhängender Rede wiedergegeben habe, bildeten den Inhalt eines Gesprächs, welches der Kaiser — indem er mir erlaubte, ihm Fragen zu stellen — anderthalb Stunden hindurch abwechselnd deutsch und französisch fortführte, so daß er jedesmal, wenn er lebhafter und eingehender redete, sich der letzteren Sprache bediente.

In betreff des Grafen Lambert scheint der Kaiser in der Tat keiner Art von Verstimmung Raum zu geben, sondern sucht die Ursache der bewiesenen Schwäche lediglich in der langjährigen Brustkrankheit, gegen welche der Graf in früheren Jahren, gleichzeitig mit Sr. M., das Emser Bad gebraucht hat. Doch glaubte ich zu erkennen, daß der Kaiser die eigentliche Stütze und Triebkraft der Lambertschen Verwaltung von Hause aus in dem General Gerstenzweig gesucht und diesen als den befähigteren und energischeren von beiden angesehen hat, während Graf Lambert Sr. M. persönlich näherstand und mehr dem langjährigen kais. Wohlwollen seine ungewöhnlich schnelle Beförderung verdankte. Daß derselbe nach Madeira gegangen, ist E. M. schon anderweitig gemeldet.[5]) Der Kaiser, welcher aus Rotterdam die letzte Nachricht von ihm hatte, scheint auf eine baldige Heimkehr des Grafen nicht zu rechnen.

Ueberraschen mußte es mich, daß S. M. offenbar befremdet war von der Erfahrung, daß die Polen ihre Agitation nicht ohne Erfolg auf die dem russischen Reiche einverleibten westlichen Gouvernements ausgedehnt haben. Daß eine solche Wendung der Dinge im Frühling dieses Jahres — wie ich damals E. M. zu melden die Ehre hatte[6]) — von den höchsten Organen der kais. Regierung bezweifelt und jeder polnische Versuch nach dieser Richtung hin von vorneherein als hoffnungslos bezeichnet wurde, gewährt einen neuen Beleg für die Mangelhaftigkeit der Bekanntschaft russischer Staatsmänner mit den inneren Zuständen des Reichs.

Die sogenannten westlichen Gouvernements, d. h. die seit 1772[7]) zu Rußland geschlagenen polnischen Landesteile nebst dem schon etwa hundert Jahre früher[8]) wieder russisch gewordenen engern Bezirke von Kiew haben in runder Summe etwa zehn Millionen Einwohner. Von diesen gehören allerdings nur wenig über eine Million der rein polnischen Nationalität und der römischen Kirche an. Weitere anderthalb Millionen sind katholische Litauer und Letten mit eigner Sprache; über eine Million Juden, und der Ueberrest von etwa sechs Millionen besteht aus ruthenischen und weißrussischen Bauern griechischen Bekenntnisses, welche namentlich die Gouvernements von Podolien, Wolhynien, Minsk und Witepsk bewohnen. Unter dieser gemischten Bevölkerung ist aber politische Intelligenz und Tätigkeit ausschließlich bei dem polnischen und katholischen Elemente vorhanden, welchem sich das jüdische neuerdings mehr als früher anschließt und welches

[5]) Der betr. Berichterstatter war vermutlich Herr v. Loën.
[6]) Vgl. Nr. 175.
[7]) Ausfertigung hat 1792, im Konzept steht richtig: 1772.
[8]) Durch den Frieden von Andrussow 1667.

an der katholischen Geistlichkeit eine intelligente, disziplinierte und einheitliche Führung hat, der die griechischen Popen, so lange es nicht zum physischen Kampfe kommt, nicht gewachsen sind. Die Bewegung, welche von polnischer Seite angeregt ist, würde an der politisch toten Masse jener Bauern griechischer Konfession erst von dem Augenblicke an wirksamen Widerstand finden, wo die kais. Regierung und die griechische Geistlichkeit den Bauer unter Berufung an seine Begehrlichkeit nach Eigentum gegen den katholischen Adel zum Kampfe aufriefen. Dann würde der Edelmann ohne Zweifel das Schicksal seiner galizischen Landsleute erleben, d. h. erschlagen oder vertrieben werden. Zu diesem letzten Mittel wird die Regierung aber schwerlich greifen, und sie erkennt daher jetzt die Notwendigkeit, die Quellen der Agitation zu schließen.

Erklärlich ist unter den obwaltenden Umständen die lebhafte Entrüstung des Kaisers über das Verhalten der katholischen Geistlichkeit, welche den polnischen Adel in der Dreistigkeit und Energie, mit welcher sie die Revolutionierung des Volkes betreibt, weit hinter sich zurückläßt, indem sie nicht, wie jener, durch die Furcht vor den Bauern und die Sorge um den eigenen Besitz im Zaume gehalten wird. Der Kaiser bestätigte mir, daß die energischen Vorstellungen seines Kabinettes in Rom[9]) erfolglos geblieben seien, und er war begierig zu erfahren, welche Schritte E. M. bei dem Papste hätten tun lassen und welches Ergebnis dieselben gehabt. S. M. sprach sich mit Bitterkeit dahin aus, daß die einheitliche römische Kirche, wenn sie in Polen sich an die Spitze der Revolution stelle, nicht in Italien den Nimbus der Legitimität für sich geltend machen könne.

Die Vertreter von Oesterreich und Bayern[10]) haben mit mir dasselbe Thema gelegentlich besprochen und verwiesen dabei zur Rechtfertigung der polnischen Geistlichkeit auf die harte Behandlung, welche dieselbe früher in Rußland erfahren habe. Ich machte meine Kollegen darauf aufmerksam, daß die katholische Geistlichkeit, ungeachtet der überaus günstigen Stellung der römischen Kirche in E. M. Staaten, in allerhöchstdero polnischen Landesteilen dennoch eine analoge politische Rolle spiele wie in Warschau. Graf Thun konnte nicht umhin, das Verhalten der Geistlichen seiner Kirche in Polen zu mißbilligen, und sagte mir, daß er den Grafen Rechberg schon mehrere Male dringend gebeten habe, die ernstliche Verwendung Oesterreichs für das Einschreiten des römischen Stuhls gegen die polnischen Priester eintreten zu lassen. Es ist bezeichnend für die Politik des österreichischen Kabinetts, daß Graf Thun selbst an der günstigen Aufnahme seiner Ratschläge in Wien zweifelte. Er glaubt, daß durch Zulassung eines Nuntius am hiesigen Hofe dem Papste ein richtigeres Verständnis der polnischen Vorgänge eröffnet werden würde. Fürst Gortschakow ist aber ein Gegner dieses schon öfter angeregten Planes und bemerkt dazu nicht mit Unrecht, daß der päpstliche Nuntius in Wien von dort und aus Galizien hinreichende Aufklärungen über Polen zu geben vermöge, wenn man derselben in Rom bedürfe.

Im Verlaufe der Audienz berührte ich die Tatsache, daß in Rußland selbst eine Partei bestände, welche den Kaiser bewegen möchte, den Polen liberale Konzessionen zu machen, lediglich um daran die Forderung analoger Zugeständnisse für Rußland knüpfen zu können. S. M. gab dies zu und bemerkte dabei, daß für höchstdieselben der Gedanke, auch den Rat anderer kais. Untertanen als der Beamten zu hören, an und für sich nichts Widerwärtiges habe und daß eine größere Beteiligung achtbarer Notabilitäten an den öffent-

---

9) Vgl. S. 274.

10) Freiherr Penzler v. Perglas.

lichen Geschäften letzteren nur förderlich sein könne. Die Schwierigkeit, wenn nicht Unmöglichkeit derartiger Einrichtungen läge nur in der geschichtlichen Erfahrung, daß es noch nie gelungen sei, der liberalen Entwickelung eines Landes an der Linie, welche dieselbe nicht überschreiten solle, mit Erfolg Stillstand zu gebieten; ganz besonders schwierig würde dies aber in Rußland sein, wo die erforderliche politische Bildung und Besonnenheit bisher nur in verhältnismäßig kleinen Kreisen zu finden sei. Rußland lasse sich nicht nach Petersburg, der am wenigsten russischen Stadt des Reiches, beurteilen. Die Studentenbewegung — so beklagenswert sie als Symptom der Stimmung in den gebildeten Klassen erscheine — finde in der großen Masse des Volkes keinen Anklang, und es werde der Partei des Umsturzes nicht so leicht gelingen, die Gesinnung so weit zu verderben, daß das Volk seine Interessen als getrennt von denen der Dynastie auffasse. „Im ganzen innern Reiche," fuhr der Kaiser fort, „sieht das Volk noch im Monarchen den dem Lande von Gott gesetzten väterlichen und unumschränkten Herrn; ce sentiment qui a presque la force d'une croyance religieuse, est tout-à-fait indépendant de l'attachement personnel dont je puisse être l'objet et lequel, j'aime à le croire, ne me fait pas défaut non plus. Abdiquer la plénitude du pouvoir dont ma couronne est investie, ce serait porter atteinte à ce prestige qui domine la nation. Le profond respect dont le peuple russe, par un sentiment inné, jusqu'à présent entoure le trône de son Empereur, ne peut pas se partager; je ne ferais que diminuer sans compensation l'autorité gouvernementale, si je voulais y faire participer des représentants quelconques de la noblesse ou de la nation. Dieu sait surtout où en viendrait l'affaire des paysans et des propriétaires, si l'autorité de l'Empereur n'était plus assez entière pour exercer l'ascendant dominateur."

Die Richtigkeit dieser Auffassung halte ich nach meiner Anschauung russischer Verhältnisse für zweifellos. In dem Maße, wie der gemeine Russe den Glauben an die unumschränkte Gewalt des Kaisers verlöre, würde dem Lande die Gefahr eines mörderischen Bauernkrieges näher rücken. Der Fürst Gortschakow scheint über diese Fragen die Ansichten seines Herrn nicht vollständig zu teilen, da er nicht nur für Polen bestimmter als der Kaiser an dem Gedanken festhält, die Zugeständnisse, welche im Mai dieses Jahres gegeben wurden, nach hergestellter Ruhe aufrecht zu erhalten, sondern auch analoge Einrichtungen in Rußland für anwendbar und nützlich erachtet. Es zeigt sich darin, daß der kais. Minister dem Liberalismus, welcher die höheren Stände beherrscht, einen Tribut zollt, der indessen die Grenze staatsmännischer Mäßigung nicht überschreitet und nichts mit den phantastischen und revolutionären Bestrebungen gemein hat, welche von der Mehrheit der gebildeteren Klassen getragen werden. Die russische „Bildung" hat unzweifelhafte Rückschritte gemacht in den etwa 30 Jahren, seit Kaiser Nikolaus begonnen, ihr die deutschen Wurzeln abzuschneiden und sie in das abgeschlossene Gebiet russischer Nationalität einzuzwängen. Seitdem wird der Mangel an wahrhaft gebildeten Elementen immer fühlbarer, die Korruption des rein russisch erzogenen Beamtenstandes ist im Steigen, und brauchbare Staatsmänner werden immer seltner. Die aus der Schule Alexanders I. übriggebliebenen sind altersschwach geworden, und man muß für einen Posten wie den in Warschau zu einem so anrüchigen, [11]) wenn auch brauchbaren Manne wie Lüders greifen. Seit die Erziehung im Auslande verboten wurde und die einheimischen Bildungsanstalten der national-

[11]) General Lüders war im ungarischen Kriege im Jahre 1849 durch wüstes Leben bekannt geworden. Im Krimkriege, in dem er sich nicht weiter auszeichnete, sollte er, so hieß es, Getreideladungen an die Engländer, d. h. also an die Feinde, verkauft haben.

russischen Richtung verfallen sind, gehn aus ihnen unwissende und rohe Beamte, sowie unzuverlässige Offiziere in größerer Anzahl als früher hervor. Von den letztern haben Hunderte in beifälliger Haltung den oppositionellen Demonstrationen der Studenten auf offener Straße beigewohnt, und die Offiziere, unter deren Führung ein Teil des Regimentes Preobraschenski gegen die Studenten einschritt, werden seitdem von der Mehrheit ihrer jüngeren Kameraden mit Kälte und Mißachtung behandelt. Auf den gemeinen Mann im Heer und Volk kann S. M. der Kaiser noch zählen, aber die „gebildeten Klassen", mit Ausnahme der alternden Generation, schüren das Feuer der Revolution, welches sich, wenn es Macht gewänne, zunächst gegen sie selbst richten würde.

Die Beziehungen zu Frankreich hat der Kaiser im Verlaufe der Audienz mit Ausnahme einer Frage in betreff der Zusammenkunft in Compiègne, über welche ich an Graf Bernstorff gesondert berichte,[12]) gar nicht berührt. Gegen England schien S. M. verstimmter als früher, sei es weil der Aufenthalt am Schwarzen Meere und in der Krim die Erinnerung an den Krieg und die Flotte im Schwarzen Meere lebhafter geweckt hatte, oder daß über das Benehmen des englischen Konsulats und seiner Klienten in Warschau nachteilige Berichte eingegangen waren.

Als der Kaiser mich entließ, drehte S. M. sich in der Türe nochmals um und sagte: „Schreiben Sie ja nach Hause alles, was ich über Polen gesagt habe, damit der König keinen Zweifel hat, wie ich darüber denke."

Um halb fünf wurde ich zur Tafel befohlen und hatte die Ehre, neben I. M. der Kaiserin zu sitzen; außerdem waren der Kanzler Graf Nesselrode, Baron Meyendorff, Graf Alexander Adlerberg nebst den Fürstinnen Soltikow und Dolgorucki zugegen. Die Unterhaltung wurde, statt wie gewöhnlich französisch, nur deutsch geführt. Der Glanz der Krönungsfeste und insbesondere die anhängliche Teilnahme, welche von E. M. Untertanen bei allen Gelegenheiten so ersichtlich an den Tag gelegt worden, bildeten einen hervorragenden Gegenstand der Konversation. Im Gespräch über die kaiserliche Reise nach dem Süden erwähnte S. M. unter anderem eines Vorganges, den hiesige Gerüchte vielfach entstellt und sogar mit einem Attentate in Verbindung gebracht haben. Der Kaiser war, der starken Brandung des Schwarzen Meeres an den dortigen Küsten ungewohnt, von einer Welle so gewaltig gegen den steinigen Boden geworfen worden, daß S. M. nur mit Hilfe des begleitenden Dieners sich erheben und ans Ufer gebracht werden konnte.[13])

*243. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

10. Nov./29. Oktober 1861.

E. E. h. Erlaß vom 2. c.,[1]) die Donau-Fürstentümer betreffend, habe ich die Ehre gehabt zu erhalten. Die Anlagen desselben[2]) waren dem Fürsten Gortschakow schon

[12]) Vgl. Nr. 245.
[13]) Vgl. Nr. 248.

[1]) Unter dem 2. November 1861 brachte der Minister B. Vorschläge des preußischen Gesandten in Konstantinopel zur Kenntnis, durch die sich Graf Goltz bemühte, einen Ausgleich zwischen den Auffassungen der Mächte in der Angelegenheit der Donaufürstentümer herbeizuführen und mit denen sich der Minister durchaus einverstanden erklärte, mit dem Hinzufügen, es würde ihm von großem Interesse sein, zu erfahren, wie die Bemühungen des Grafen v. d. Goltz vom Fürsten Gortschakow beurteilt würden.

[2]) Berichte des Grafen v. d. Goltz vom 15. und 17. Oktober 1861.

bekannt. Doch habe ich ihn zu einer Meinungsäußerung nicht vermögen können. Er wich derselben mit den Worten aus, daß die Vorschläge des Grafen Goltz sehr gute Gedanken enthielten, wollte sich aber auf eine Beurteilung der Details nicht einlassen, weil eine solche mit Sachkenntnis nur von dem Fürsten Labanow geliefert werden könne, dem er nicht vorzugreifen vermöge. Die Hauptschwierigkeit sei übrigens dadurch erledigt, daß Kusa auf die Reform des Wahlgesetzes verzichtet habe. Auch eine Instruktion an den Fürsten Labanow, die ich eingesehn habe, scheint lediglich zum Vorlesen bestimmt zu sein, da sie vermeidet, eine klare Ansicht auszusprechen.

Aus den Berichten des Fürsten Labanow, welche mir bei dieser Gelegenheit vorgelegt wurden, entnahm ich, daß dessen Urteil über die Vorschläge des Fürsten Kusa vom 4. und 9. September mit demjenigen, was Graf Goltz am Schlusse seines Berichtes vom 15. Oktober ausspricht, vollständig übereinstimmt. Er sieht in der Einrichtung eines Staatsrates nach französischem Muster und in den exorbitanten Attributionen für diese Behörde nur die Absicht, für revolutionäre Bestrebungen freie Hand gegen den Widerstand des Landtages zu gewinnen. In seinem letzten Berichte meldet Fürst Labanow, daß Baron Prokesch telegraphische Instruktionen darüber eingeholt habe, ob er in Gemeinschaft mit Cerrutti. erstens der Konferenz beiwohnen, zweitens das Protokoll unterzeichnen könne. Den zweiten Teil der Anfrage nennt der kais. Gesandte einen excès de précaution, da gar keine Aussicht vorhanden sei, daß es zu einer Unterzeichnung kommen werde. In demselben Berichte meldet Fürst Labanow, daß Frankreich und England ihre der Union beistimmenden Erklärungen an die Pforte abgegeben, wie Graf Goltz dies E. E. angezeigt haben wird.

Fürst Gortschakow legte mir ferner Berichte des Baron Brunnow vor, nach welchen das englische Kabinett sich in Sachen der Donaufürstentümer nicht hinreichend interessiert findet, um abweichende Ansichten gegen Frankreich geltend zu machen, sondern für seinen Anschluß an die Politik des letzteren von diesem gleiche Nachgiebigkeit auf andern Gebieten erwartet. Graf[3]) Russell scheine nur darauf Gewicht zu legen, daß dem militärischen Einschreiten der Pforte vorgebeugt werde, denn dasselbe würde jedenfalls mit „Kopfabschneiden" verbunden sein und dadurch europäische Intervention provozieren.

In betreff Montenegros ist nach Baron Brunnow das englische Kabinett nicht in gleichem Maße bereit, sich der Führung des französischen zu überlassen. Einer Gebietserweiterung, soweit dieselbe wirkliches Bedürfnis der Montenegriner sei, würde Graf Russell sich nicht widersetzen. Dagegen könne England die von Frankreich gewünschte Ueberlassung eines Hafens an Montenegro nicht zugeben, weil vermittelst eines solchen Verbindungen mit allen unruhigen Elementen Europas würden unterhalten werden, welche die Sicherheit der Pforte gefährdeten. Von Lord Russell über die Ansichten des russischen Kabinetts in betreff der Stellung Montenegros zur Pforte befragt, hat Baron Brunnow erklärt, daß Rußland Montenegro als einen von Alters her unabhängigen Staat noch jetzt betrachte und anerkannt habe.

Ich fragte Fürst Gortschakow, ob der gegenwärtige Fürst von Montenegro sich seines Wohlwollens erfreue oder ob er ihn für ein Instrument französischer Politik ansehe. Die Antwort enthielt die lebhafteste Anerkennung für den jungen Fürsten, der

[3]) Im Konzept durchstrichen: Lord.

zwar in Frankreich erzogen, aber sofort nach Antritt der Herrschaft des Landes zu den einfachen Sitten des letzteren zurückgekehrt sei. Man könne ihn keineswegs als einen Träger französischer Politik betrachten, sondern nur als den Repräsentanten der Interessen seines Volksstammes. Dabei zeige er eine entschlossene Energie, welche sich selbst dem eigenen Vater gegenüber bewähre, und seien die Schriftstücke, welche von ihm hierher gelangten, nebenher vortrefflich redigiert.

Fürst Gortschakow erzählte offenbar mit einiger Genugtuung von der siegreichen Tapferkeit der Montenegriner gegen die Türken. Eine Vergrößerung des montenegrinischen Gebietes unter der Form einer Grenzregulierung hält auch er für ein Bedürfnis, um den Streitigkeiten ein Ende zu machen, welche aus der Gestalt der gegenwärtigen, in die beiderseitigen Gebiete tief und unregelmäßig einschneidenden Grenzlinie hervorgehen. Auf die Erwerbung eines Hafens für Montenegro legt er weniger Gewicht, falls nur der Transit nach dem Meere gesichert sei. Keinenfalls wollte er die Initiative irgendwelcher Vorschläge zugunsten Montenegros übernehmen, weder allein und noch weniger in Gemeinschaft mit Frankreich. Rußland wird, wie er sagt, die dortigen Angelegenheiten ihrer natürlichen Entwickelung überlassen. Die Witwe des früheren Fürsten von Montenegro befindet sich gegenwärtig hier, angeblich, weil die Hofhaltung des jetzigen Fürsten in ihrer primitiven Einfachheit den Gewohnheiten der Fürstin zu wenig entspricht.

Aus Syrien war heute von Herrn Nowikow ein Bericht eingegangen, in welchem derselbe die Schicklichkeitsgründe entwickelt, aus welchen die europäischen Kommissarien die Einladung Fuad Paschas zu einem glänzenden Feste abgelehnt hätten. Es sei ihnen nicht passend erschienen, angesichts des Elends der Christen, sich mit Leuten, welche teilweise zu deren Mördern gehörten, an verschwenderischen Festen zu beteiligen. Fürst Gortschakow hat telegraphisch seine Belobigung dieses Verhaltens ausgesprochen.

*244. Vertraulicher Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung].

11. November / 30. Oktober 1861.

Eine ganz vertrauliche Mitteilung des Wiener Kabinettes, von welcher Fürst Gortschakow mir Einsicht gegeben hat, legt der vor einiger Zeit stattgehabten Sendung des sardinischen Generals Solaroli nach England und den nordischen Reichen folgende Zwecke unter:

In England habe König Viktor Emanuel durch seinen Adjutanten sondieren lassen, inwieweit ein an Frankreich zu stellendes bestimmtes Verlangen der Räumung Roms auf englische Unterstützung rechnen könne. Die Antwort sei eine abmahnende gewesen.

In Schweden und Dänemark habe General Solaroli außer dem ostensibeln Auftrage der Ueberbringung des Annunziaten-Ordens einige vertrauliche Missionen gehabt. Zunächst diejenige, über die Aussichten der skandinavischen Union und des italienischen Bündnisses mit derselben sich zu unterrichten und insbesondere das angebliche Interesse des Königs von Dänemark für ein solches zu beleben.

Das Turiner Kabinett soll darauf gerechnet haben, daß die bekannte Abneigung des Königs Friedrich gegen seine präsumtiven Nachfolger ihn dem Plan geneigt mache,

Dänemark in Skandinavien aufgehen zu lassen. Der sardinische Abgesandte soll aber in dieser Beziehung durch das Ergebnis seiner Erkundigungen bei den Vertrauten des Königs von Dänemark so entmutigt worden sein, daß er nicht gewagt hat, die Sache zur Sprache zu bringen. Er hat berichtet, daß der Skandinavismus in Dänemark nur einige Gelehrte zu Anhängern habe, im übrigen aber die Teilnahme für denselben erkaltet sei und der König über jedes Attentat auf die Selbständigkeit der dänischen Nation in heftigen Zorn gerate. In Schweden soll der General den König zwar sehr bereit gefunden haben, die Rolle eines skandinavischen Viktor Emanuel zu spielen, doch habe S. M. aus Paris keine Ermutigung zu diesem Berufe zurückgebracht. Der Kaiser Napoleon habe vielmehr ganz und gar vermieden, über Politik zu reden, und sei jeder Andeutung ausgewichen. Vielleicht habe man in Paris die schwedischen Verhältnisse zu genau gekannt und sich nicht nutzlos kompromittieren wollen. In Schweden sei die Macht des Königs eine sehr beschränkte und die Stimmung namentlich des einflußreichen Adels der skandinavischen Union und allen auswärtigen Unternehmungen ganz abgeneigt. Man fürchte, daß Dänemark und Norwegen in der Union sich zum Nachteile Schwedens eng aneinander schließen und die schwedische Verfassung untergraben würden. Auch möge man die geographisch gesicherte und abgeschlossene Lage Schwedens und Norwegens nicht durch solidarische Verbindung mit Dänemark und seinen kontinentalen Händeln beeinträchtigen. Dieselbe Neigung zur Vorsicht lasse auch voraussehen, daß schwedische Sympathien für Italien sich schwerlich ernster als durch gelegentliche liberale Kundgebungen betätigen würden.

Endlich soll General Solaroli den Auftrag gehabt haben, sich zu vergewissern, ob der Herzog von Dalekarlien ein geeigneter Gemahl für die Prinzessin Maria von Sardinien sei. Diese Frage ist von dem Abgesandten unter einer überaus nachteiligen Beschreibung der Person, des Charakters und der Sitten des Herzogs verneint worden; er hat vielmehr den König Viktor Emanuel dringend gebeten, nachdem seine erste Tochter so unglücklich verheiratet sei, nicht auch die zweite im Alter von 14 Jahren einer politischen Berechnung von sehr zweifelhaftem Werte zu opfern.

Die Quelle, aus welcher vorstehende — österreichische Nachrichten stammen, kennt auch der Fürst Gortschakow nicht.

*245. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung].

11. November/30. Oktober 1861.

Bei Gelegenheit meiner vorgestrigen Audienz fragte mich der Kaiser, ob S. M. der König mir in betreff der Zusammenkunft in Compiègne[1]) Mitteilungen gemacht habe, über welche ich sprechen könne. Ich erwiderte, daß ich zwar nicht direkt durch des Königs Majestät, aber durch E. E. hinreichend unterrichtet sei, um zu wissen, daß der Kaiser Napoleon auf politischem Gebiete die größte Diskretion beobachtet und unserm allergnädigsten Herrn gegenüber sich aller unwillkommenen Fragen und Vorschläge enthalten habe; an der Befriedigung, welche S. M. über den Verlauf der Zusammenkunft

[1]) Zusammenkunft König Wilhelms I. mit Kaiser Napoleon III. in Compiègne vom 6. bis 8. Oktober 1861.

nach mehreren Seiten hin ausgesprochen habe, lasse sich mit Sicherheit ermessen, daß der Kaiser der Franzosen es vermieden habe, auf solche Gebiete der Politik näher einzugehen, über welche Sr. M. dem Könige eine unumwundene Aussprache ihm gegenüber hätte bedenklich sein können. Der Kaiser Alexander erwiderte hierauf, daß ihm Privatnachrichten aus Quellen von allerdings zweifelhafter Zuverlässigkeit zugegangen seien, nach welchen der Kaiser der Franzosen unserm allergnädigsten Herrn gegenüber den Ton eines bekehrten Legitimisten angestimmt[2]) und die bisherigen „Errements" der eigenen Nationalitätspolitik selbst verurteilt habe. Ich entgegnete, daß ich diese Version für unglaubwürdig hielte, wenn ich auch nicht zweifelte, daß der Kaiser Napoleon seine Politik als eine dem konservativen Prinzip unter den gegenwärtigen Umständen entsprechende dargestellt haben werde. Der Kaiser wiederholte, daß er selbst jenen Nachrichten von Hause aus keinen Glauben beigemessen habe, weil er den Kaiser Napoleon für zu klug halte, um durch eine ungeschickte Maske das Mißtrauen Sr. M. des Königs zu provozieren.

Nach England sind, wie ich aus den Berichten des dortigen kaiserlichen Gesandten ersehe, zwei Versionen über Compiègne gelangt. Die eine, von Lord Clarendon, nach welcher von Politik zwischen beiden Monarchen überhaupt nicht die Rede gewesen sei; die andre durch Lord Cowley, nach welcher drei Fragen besprochen worden wären. Einmal die Anerkennung des Königreichs Italien, in betreff deren S. M. der König erklärt hätte, daß er nur im Einverständnis mit Rußland und Oesterreich handeln wolle. Die Einbeziehung Oesterreichs habe den Kaiser Napoleon einigermaßen befremdet. Der zweite Gegenstand sei die schleswigholsteinsche Frage gewesen, und auf diesem Gebiete habe S. M. der König die an allerhöchstdieselben gerichteten Empfehlungen einer versöhnlichen Haltung an die Adresse Dänemarks verwiesen. Drittens habe der Handelsvertrag mit dem Zollverein Anlaß zu einer eingehenderen Besprechung gegeben.

Lord Russell hat dem Baron Brunnow gesagt, daß ihm die vom Grafen Cowley gegebene Version die wahrscheinlichere sei.

246. Bericht vom 11. November/30. Oktober 1861 an Minister Graf Bernstorff, betr. die Absichten, welche England, Frankreich und Spanien bei ihrer bevorstehenden Expedition nach Mexiko nach der Meinung des russischen Gesandten in London verfolgen. — Vgl. Raschdau II 133.

247. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

13./1. November 1861.

Bei der Audienz, welche ich am Sonnabend hatte, fragte mich S. M. der Kaiser unter anderm nach meiner persönlichen Ansicht in betreff einer Reform der deutschen Bundesverfassung. Ich erklärte, daß die öffentliche Meinung Deutschlands mit ihren Ansprüchen auf diesem Gebiete allerdings das praktisch Erreichbare überschreite; doch scheine mir in einem Punkte, in dem der Wehrhaftigkeit des Deutschen Bundes gegen

[2]) Am Rande von der Hand König Wilhelms mit Bleistift bemerkt: in keiner Art!

äußere Angriffe, die allgemeine Unzufriedenheit mit dem Bestehenden nicht unberechtigt. Ich zweifelte keinen Augenblick daran, daß wir im Falle eines Angriffes von Westen unserer alten Bundesgenossen und namentlich Rußlands sicher seien, weil der Kaiser die Gefahr einer Machterweiterung Frankreichs, wie sie aus einem etwa siegreichen Kriege gegen Deutschland hervorgehen würde, im eigenen Interesse Rußlands werde bekämpfen müssen.

„Ohne allen Zweifel," sagte S. M. hierauf, unter wiederholten Zeichen der Bejahung.

Unsre Aufgabe, fuhr ich fort, sei nur die, daß die Bundesarmee in hinreichend gute Verfassung gesetzt werde, um einem ersten Angriffe Frankreichs gewachsen zu sein und um zu hindern, daß einzelne deutsche Kontingente bei einer etwa unglücklichen Eröffnung des Feldzuges dem Bundesheere entgingen. Deutschlands Kräfte seien an sich stark genug, um jedem Angriff ohne fremden Beistand gewachsen zu sein, und verlange die öffentliche Meinung mit Recht, daß diese Kraft nicht durch die Mängel ihrer Organisation neutralisiert werde. Ueber dieses Bedürfnis hinaus gebe es eine Anzahl zweckmäßiger Einrichtungen auf dem Gebiete des inneren Verkehrs jeder Art, deren Herstellung sehr wünschenswert, aber für den Augenblick nicht so dringend notwendig erscheine wie die Konsolidierung der Wehrkraft Deutschlands. Der Kaiser erklärte, daß unsere Bestrebungen auf dem letzteren Gebiete von seinen besten Wünschen begleitet seien, daß wir aber auf dem verfassungsmäßigen Wege die Zustimmung der deutschen Fürsten sicher nicht gewinnen würden.

S. M. ist durch die kais. Familienkorrespondenz in dieser Beziehung gut unterrichtet. Wie in der letzteren unsere Intentionen dem Kaiser geschildert werden, geht aus der Frage hervor, die S. M. unter anderen an mich richtete: ob nicht die deutschen Residenzstädte durch die Mediatisierung ihrer Souveräne sehr leiden würden? Ich entgegnete, daß eine solche Eventualität außerhalb aller unserer Berechnungen liege, da S. M. der König jedem Gedanken an eine der sardinischen analoge Politik gänzlich fernstehe, und daß die Verdächtigungen nach dieser Richtung hin nur wissentlich falsche Vorwände seien, um die sehr gemäßigten Reformen zu bekämpfen, welche unsererseits als nützlich für die Bundesverfassung angesehen würden.

248. Privatschreiben an Minister Graf Bernstorff.

[Eigenhändig.]

13./1. Novb. 1861.

Verehrtester Freund und Gönner

ich erlaube mir der Expedition, welche Herr v. Schlözer überbringt, einige Zeilen privatim hinzuzufügen. Wenn ich den Umfang dessen überblicke, was ich Ihnen ohnehin zu lesen zumuthe, so fühle ich zunächst das Bedürfniß einer Apologie für die Weitläuftigkeit meiner Berichterstattung; da ich aber nicht weiß, welche der ältern Berichte zu Ihrer Kenntniß gelangt sind, so habe ich in Betreff der hiesigen innern Zustände manches schon Gesagte von Neuem berührt. Die Notizen aus den Berichten der russischen Gesandten im Auslande bringen Ihnen schwerlich etwas Neues, können aber vielleicht im Zusammenhalt mit den Berichten unsrer Agenten in einzelnen Punkten von Interesse sein.

Die Stimmung ist hier, wie schon gesagt, eine trübe. Auch der alte Graf Nesselrode, der gestern Abend bei mir war, sieht schwarz in die Zukunft; ich führe ihn besonders an, weil seine kühle und leichte Lebensanschauung ihm sonst in seinem hohen Alter einen gewissen Optimismus bewahrt hat. Nach seiner practischen Weise legt er unter den augenblicklichen Umständen ein Hauptgewicht auf die Zuverlässigkeit des Militärs. „Vom General bis zum Hauptmann, sagt er, kann man auf die Armee zählen, aber vom Hauptmann bis zum Feldwebel ist sie ‚angesteckt' und unsicher; es fragt sich nun, ob die Masse vom Feldwebel abwärts in kritischen Fällen von den Subaltern-Offizieren oder von den höhern beherrscht wird." Der alte Herr sprach mir damit nicht ein subjectives Urtheil, sondern die Meinung der höchsten amtlichen Kreise aus, wie sie sich nach den Symptomen gebildet hat, die in der Armee zu Tage treten. Die Wahrnehmungen im Privatleben widersprechen dem nicht. Man hat hier jederzeit unter den Offizieren Reden gehört, welche bei uns in militärischen Kreisen unmöglich sein würden; aber so arg wie jetzt, seit der Bauernemancipation, in der Erbitterung über die Vermögensverluste des Adels, ist es nie gewesen. Ich habe in dem beifolgenden Immediatbericht[1]) eines Unfalls gedacht, den der Kaiser im schwarzen Meer beim Baden gehabt hat. Bald nach demselben erschien hier in der Iskra, dem hiesigen Kladeradatsch, ein Bild, welches einen vom Ertrinken Geretteten darstellt mit der Unterschrift „was hängen soll, ersäuft nicht." Das Bild hatte gar keine ersichtliche Beziehung, ging aber unter den Offizieren mit dem Commentar umher, daß der Kaiser gemeint sei und daß er trunknen Muthes in die See gegangen sei. Der letztern Verläumdung fehlt jeder Vorwand; der Kaiser ißt sehr stark, trinkt aber mäßig, wie jeder bezeugen kann, der in der nähern Umgebung Sr. M. lebt. Die gewöhnliche Tafel ist klein, weil das Gefolge nicht daran Theil nimmt; ich habe schon zu 3, in Warschau vor 2 Jahren sogar allein mit dem Kaiser gegessen. Von den Diplomaten bin ich gegenwärtig der einzige, welchem die Ehre[2]) widerfährt, zur Familientafel gezogen zu werden, eine Auszeichnung, die nicht meiner Person, sondern dem Preußischen Gesandten gilt. Manche meiner Collegen sind 14 Jahr hier, ohne je anders als bei großen Festen am Hofe zu sein. Der Kaiser und eingeladne Militärs erscheinen bei Tisch im Ueberrock, Civilisten im frac. Nach dem Essen raucht der Kaiser, seine Gäste nur dann, wenn die Kaiserin abwesend ist. Auch wenn er mich in Audienz empfängt, läßt er die Cigarre nicht ausgehn, was Fürst Gortschakow für einen Beweis besondern Vertrauens erklärt. Ich würde noch stolzer darauf sein, wenn S. M. mir auch eine Cigarre gäbe, aber ich lasse mir an dem Bewußtsein genügen, der einzige Fremde zu sein, in dessen Gegenwart der Kaiser sich nicht genirt. Diese Dinge werden hier sehr ernstlich gewürdigt und besprochen. Neben seinem Schreibtische hat der Kaiser eine etwa eine Quadratruthe große Bucht, 2 Fuß hoch eingezäunt und inwendig gepolstert; in derselben spielen die jüngsten Großfürsten, während S. M. arbeitet. Auch bei Tisch circuliren die jungen Herrn zwischen den Stühlen umher; dieses Privilegium hat auch des Kaisers schwarzer englischer Hühnerhund Mylord, eins der wenigen Wesen, welche dem verderblichen Einflusse der Hofluft widerstehn, denn er frißt noch heut trocknes Brot und benimmt sich tadellos auf der Jagd. Die Kaiserin gilt für sehr zurückhaltend und abgeneigt, Bekanntschaften zu machen; ist letztres aber geschehn, so findet man in Ihrer Majestät eine Frau von Geist und lebhafter witziger Unterhaltung. Beide

[1]) Vgl. Nr. 242.
[2]) Von Kohl ist vor „Ehre" das Wort „hohe" eingefügt, das im Schreiben nicht steht.

Majestäten sprechen mit mir deutsch; die Kaiserin stets, der Kaiser so lange, als nicht von Politik die Rede ist. Mit allen übrigen Gesandten reden sie französisch als offizielle Sprache, was besonders bei großem Empfang des diplomatischen Corps auffällt, wo ich zwischen Münster und Thun der Anciennität nach stehe. Diese kleinen Dinge zeigen, daß wenigstens am Hofe der Preußische Gesandte noch als Familiengesandter aufgefaßt wird, wenn auch im Auswärtigen Ministerium diese Nüance nicht mehr fühlbar ist. Dort habe ich indessen einen Ersatz an den sehr guten persönlichen Beziehungen zu Gortschakow, die schon seit 10 Jahren, wo ich ihn als Collegen in Frankfurt kennen lernte, unverändert geblieben sind.

Von meinen Collegen fehlt noch Ossuna, den man in Verdacht hat, durch irgend ein neues Verlobungsproject zurückgehalten zu werden. Graf Münster bleibt aus entgegengesetzten Gründen aus, indem er sich scheiden lassen will; ich bin nicht unglücklich darüber, denn er spielt hier weniger den hanöverschen als anti-preußischen Agenten. Graf Thun geht morgen auf Urlaub; er ist kränklich und verstimmt über die innre Lage seines Landes; er sagt mir, daß er auf keinen Fall länger als bis zum Frühjahr hier bliebe, weil er sich pekuniär derangire. Er hat dabei 40 000 rth., volle Cursentschädigung und freie Wohnung. In Parenthese erwähne ich, daß ich aus demselben Grunde die Flucht ergreifen oder in das Proletariat der hiesigen Diplomatie hinabsteigen muß, wenn mein ferneres Probejahr in dieser Beziehung mit demselben Deficit abschließt wie das vorige. Thun klagt, daß er jährlich 30 000 Gulden zusetzt. Das kann wohl sein; gewiß ist, daß ich im vorigen Jahre, ohne ein nennenswerthes Haus zu machen, da ¾ Jahr Trauer war, 8000 rth. über mein Diensteinkommen verausgabt habe, während ich in Frankfurt mit 21 000 rth. reichlich gastfrei sein konnte und doch auskam. Napier, mit beinah 10 000 £ St., klagt, daß er sich mehr als im Haag[3]) einschränken müsse, und Montebello mit 300 000 frcs. wird wohl auskommen, da er sich die Repräsentation nichts kosten läßt. Der letztre geht in dieser Woche auf langen[4]) Urlaub, ich glaube 6 Monat, und man sagt, daß er nicht wiederkommt; er wäre schon fort, wenn nicht sein Sohn erkrankt wäre. Er sollte auch am Sonnabend Audienz haben, um sich bei der Kaiserin zu verabschieden, sie wurde aber auf Sonntag verlegt, weil, wie Gortschakow sagt, der Kaiser mich zur Tafel haben wollte, den Franzosen aber nicht, und dieser Unterschied bei unsrer gleichzeitigen Anwesenheit in Zarskoe nicht thunlich sei. Mein ministerieller Freund spricht über Frankreich, als habe er jedes sympathische Gefühl für Paris aus seinem Herzen getilgt. Ich glaube auch nicht, daß er damit für jetzt die Unwahrheit sagt, wie das überhaupt nicht in seinem Character liegt. Aber sein Geist ist so impressionabel und beweglich, daß auch eine andre Stimmung bald wieder die Oberhand gewinnen kann.

Als polizeiliches Curiosum erwähne ich des Gerüchtes, daß Herzen[5]) aus London, der große russische Demokrat, im August 3 Wochen lang mit englischem Paß als Schiffs-Capitän hier gewesen sei. Ich habe jemand gesprochen, der ihn selbst gesehn haben will, und der mir mehre Professoren nannte, die täglich mit ihm verkehrt hätten. Unmöglich ist es nicht, denn die so berühmte geheime Polizei der III. Abtheilung ist eigentlich herzlich

---

[3]) Lord Napier war, bevor er zum Botschafter in Petersburg ernannt wurde, anderthalb Jahre Gesandter in den Niederlanden gewesen.

[4]) Kohl irrig: längern.

[5]) Kohl liest irrig. „Henzen".

schlecht, fast so schlecht als die Criminal-Polizei, die nie etwas entdeckt, und der Liberalismus beherrscht die gebildeten Classen so ausnahmslos, daß alles gegen die Polizei zusammenhält. Doch ich will darüber nicht wiederholen, was ich amtlich schon berichtet habe.

Wir haben seit 4 Tagen sehr gute Schlittenbahn, 13 Grad Kälte und die Newa ist zugefroren; unter diesen Umständen wird in Berlin hoffentlich auch kein Thauwetter sein, und ich erlaube mir diesem Schreiben eine kleine Sendung frischen Caviar beizufügen. Indem ich diese Probe der Frau Gräfin als einen Tribut zu Füßen lege, bin ich mit Vergnügen erbötig, durch fernere Couriergelegenheiten mehr zu schicken, falls dieser Ihren Beifall hat. Auch die hiesigen Haselhühner kann ich für Diners des Auswärtigen Amtes empfehlen, man kauft 4 oder 5 für 1 rth. Der Caviar verträgt übrigens Thauwetter nicht länger als 24 Stunden, dann wird er säuerlich und verdirbt.

Schlözer erlaube ich mir Ihrer Gewogenheit als einen ungewöhnlich fleißigen, diensteifrigen und leistungsfähigen Arbeiter zu empfehlen. Ich hatte, als ich herkam, durchaus kein Wohlgefallen an seiner Person, aber seine Tüchtigkeit und Pflichttreue im Dienst haben mich entwaffnet. Auch Gortschakow ist mit ihm als Geschäftsträger sehr zufrieden gewesen und hat mich ausdrücklich gebeten, Ihnen dies zu melden. Graf Wielopolski wird hier eigenthümlicher Weise hauptsächlich von den deutschen Kreisen, mit Ausnahme der militärischen, protegirt; bei Meyendorfs und Nesselrode verkehrt er täglich, und namentlich ist Frau v. Meyendorf, die thätige Vertreterin östreichischer und katholischer Wünsche, seine Gönnerin. Ich lege darauf nicht so sehr viel Gewicht, wenn es dem klugen Polen nur nicht gelingt, den Fürsten Gortschakow für sich einzunehmen, wozu er auf dem Wege feiner und geschickter Schmeichelei einigen Anfang gemacht hat.

Von der hiesigen Behörde hat man mich unter der Hand sondirt, ob ich einen Aufruf hiesiger Deutschen zur Sammlung für „Deutsche Flotte unter Preußens Führung“ mit ungünstigem Auge betrachten würde. Ich habe geantwortet: Im Gegentheil, ich würde darin ein Bekenntniß ehrenwerther Anhänglichkeit an das gemeinsame Vaterland erblicken. Der Aufruf wird also voraussichtlich erfolgen, wenn die Herren Unternehmer, deren Phantasie nach hiesigem Style rothe Adler und Kronen vorschweben, sich nicht über das Directorium ihres Comités entzweien.

Indem ich bitte, mich der Frau Gräfin zu Gnaden empfehlen zu wollen, bin ich mit aufrichtiger Verehrung . . .

249. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

22./10. November 1861.

In betreff des Marquis Wielopolski höre ich aus guter Quelle, daß derselbe für sein Verbleiben im kais. Dienst die Trennung der Zivil- und Militärgewalt im Königreich Polen als Bedingung aufgestellt hat und auf eine baldige Entscheidung über diesen Punkt dringt. Man hat ihm bisher entgegengehalten, daß während der Dauer des Kriegszustandes eine derartige Einrichtung nicht getroffen werden könne und daß man zunächst abwarten müsse, ob die Haltung der Bevölkerung es möglich machen werde, die ausnahmsweisen Sicherheitsmaßregeln aufzugeben.

Schon in meinem Privatschreiben, welches ich an E. E. richtete,[1]) habe ich die Befürchtung ausgesprochen, daß es dem Marquis bei längerem Aufenthalte gelingen möchte, Einfluß auf den Fürsten Gortschakow zu gewinnen. Er scheint letzterem gegenüber die Rolle eines gelehrigen Zuhörers mit Geschick gespielt zu haben; denn ich sehe, daß der Fürst sehr befriedigt ist von der Einwirkung, die er auf den Marquis und dessen Ansichten gewonnen zu haben glaubt.

Der letztere hat dem Ansehen nach Aehnlichkeit mit dem in unserem Herrenhause sitzenden Grafen Dyhrn, aber nur äußerlich, denn im übrigen macht er den Eindruck kluger Verschlossenheit. Vor den meisten seiner Landsleute zeichnet er sich durch eine kühle und richtige Würdigung der Tatsachen aus. Er ist sich darüber klar, daß revolutionäre Gewalttaten die Auferstehung Polens nicht fördern, daß die Rechnung auf französischen Beistand trüglich und es für Polen heilsamer ist, den Kaiser von Rußland zu gewinnen, als ihn zu erzürnen und abzuschrecken. Er gilt für einen Panslawisten und hat sein politisches Bekenntnis früher, in seinem E. E. vermutlich bekannten Sendschreiben an den Fürsten Metternich[2]) infolge der galizischen Aufstände von 1846, dahin ausgesprochen, daß die polnischen Provinzen Preußens und Oesterreichs von ihrer widernatürlichen Verbindung mit diesen Staaten zu trennen und unter russischem Szepter mit den übrigen Bestandteilen der früheren Republik zu vereinigen seien. Ich glaube kaum, daß er sein Programm seitdem wesentlich geändert hat; es ist möglich, daß auch er in der Verwirklichung desselben nur den Uebergang zu voller Selbständigkeit Polens sucht; es kann aber auch sein, daß er sich eine solche Personalunion mit Rußland dauernd denkt. Aus seinen und seines Sohnes Reden spricht ein exklusives adliges Standesinteresse und eine große Geringschätzung der anderen Volksklassen, so daß ihm als Ideal Zustände vorzuschweben scheinen, wie sie heutzutage in einem regenerierten Polen kaum haltbar sein möchten, wenn sie nicht durch russische Truppen gestützt werden. Aristokratische Bestrebungen der Art finden nun freilich bei Sr. M. dem Kaiser, wenn sie ohne Maske auftreten, keinen Anklang. Eher schon bei dem Fürsten Gortschakow und andern hochgestellten Beamten. Wielopolski sagte mir, daß er seine Landsleute für unfähig halte, sich selbst in voller Unabhängigkeit zu regieren, und daß er sich deshalb[3]) die weitere Entwicklung Polens für lange Zeit nur unter dem Schutze und der Leitung der russischen Kaiserkrone als möglich denken könne. Dergleichen Wahrheiten dürfe er in Polen natürlich nicht offen aussprechen, wenn er auch an Popularität dort kaum mehr etwas zu verlieren habe. Als einziges Ziel seiner Bestrebungen bezeichnete er mir die Beteiligung des Königreichs „an den Wohltaten der Zivilisation", deren die Polen unter preußischem Szepter sich im vollsten Maße erfreuten, welche den Einwohnern des Königreichs aber bisher durch schlechte Verwaltung und unzweckmäßige Gesetze verkümmert würden. Er verlangt polnische Verwaltung und Gesetzgebung, gestützt auf ein starkes national-russisches Heer; mit andern Worten, eine von den militärischen Oberen unabhängige Zivilverwaltung unter der Leitung des Marquis Wielopolski und Schutz gegen die Bauern durch russische Truppen.

Aus den Aeußerungen des Fürsten Gortschakow muß ich leider schließen, daß der bewegliche Sinn dieses Staatsmannes sich mehr und mehr für die Pläne des Marquis

---

[1]) Vgl. Nr. 248 S. 290.
[2]) Lettre d'un gentilhomme polonais au prince de Metternich, Brüssel 1846.
[3]) Die Ausfertigung hat statt „deshalb" „selbst". Nach dem Konzept geändert.

Wielopolski gewinnen läßt. Die eigne Geschicklichkeit des letzteren wird in ihrer Einwirkung auf den kais. Minister besonders durch Graf Nesselrode und Baron Meyendorff unterstützt, die Spitzen der hiesigen deutschen Partei, deren aristokratischer Konservativismus in dem polnischen Edelmann ein verwandtes Element zu erkennen scheint.[1])

Fürst Gortschakow sagte mir gestern, daß wir, die wir im eignen Lande uns den Ruf des Liberalismus sorgfältig bewahrten, von Rußland nicht verlangen möchten, daß es für andere „die Kastanien aus dem Feuer hole" und vor der öffentlichen Meinung allein die Rolle einer absolutistischen und gewalttätigen Regierung übernehme.

Ich entgegnete ihm, daß jede Störung der öffentlichen Ordnung, jede Ueberhebung gegen das bestehende Gesetz bei **uns** verhindert oder mit Kraft unterdrückt werde. Ein weiteres muteten wir auch Rußland nicht zu. Er erwiderte, daß eben die bisherigen Gesetze und die Art ihrer Handhabung im Königreich Polen sich nicht bewährt hätten. Das Bajonett sei eine Stütze, aber man könne für die Dauer nicht darauf sitzen. Die Ordnung werde, so lange sie gefährdet erscheine, vom General Lüders gewaltsam aufrecht erhalten werden, aber ewig könne der Belagerungszustand nicht dauern. Man besitze nicht genug russische Beamte, welche mit der polnischen Sprache und der dort geltenden teils französischen, teils preußischen Gesetzgebung vertraut seien. Man habe wegen der geringen Auswahl schlechte Subjekte dort verwenden müssen. Er sehe nicht ein, warum man nicht für Polen zu einer ähnlichen Autonomie gelangen sollte, wie die der Ostsee-Provinzen und Finnlands, deren Bewohner sehr zufrieden seien, Rußland in dieser Form anzugehören. Wielopolski sei der gediegenste Jurist Polens und habe sich bisher als zuverlässig gezeigt. Man werde seiner Dienste schwer entraten können.

Ich antwortete dem Fürsten, daß mir die Mängel der bisherigen russischen Verwaltung Polens nicht unbekannt wären; aber Polen sei seit Jahrhunderten schlecht regiert worden und vielleicht gar nicht befähigt, eine gute Regierung zu tragen, am allerwenigsten eine nationale. Rußland habe vielmehr nur zwischen zwei Uebeln die Wahl, zwischen der bisherigen, allerdings mangelhaften Verwaltung und einer national-polnischen. Nach allen mit den Polen gemachten Erfahrungen erscheine es mir nicht als das kleinere Uebel, wenn die vom Kaiser verheißenen neuen Einrichtungen der nationalen Agitation ebensoviele neue Werkzeuge in die Hände gäben. Wenn schon bei der jetzigen Lage der Dinge die Mittel nicht gefehlt hätten, eine bedenkliche Aufregung in Westrußland zu verbreiten, so befürchtete ich, daß unter rein polnischer Leitung der Geschäfte die Schwierigkeiten für die kais. Regierung sich wesentlich steigern würden. Selbst angenommen, daß Graf Wielopolski sich bis ans Ende als treuer Untertan des Kaisers bewähre, so könne doch er allein nicht der Träger der Organisation Polens bleiben, und Fürst Gortschakow selbst gebe zu, daß man keinen zweiten Mann dieser Gattung zur Disposition habe, während man deren doch in erheblicher Anzahl bedürfe. Fürst Gortschakow berief sich diesen Gründen gegenüber auf die Notwendigkeit, ein neues System an Stelle des bisherigen wenigstens zu versuchen, und auf die Ueberlegenheit der Macht, welche die Regierung in der Hand habe, um ernsten Gefahren zu begegnen.

Entschieden ist übrigens in der Sache noch nichts, und beabsichtigt man noch immer, Wielopolski hier längere Zeit festzuhalten. Man vertröstet ihn auf die Zeit, wo der

---

[1]) Vgl. S. 293.

Kaiser in der Stadt sein werde, S. M. geht indes in diesen Tagen erst nach Gatschina, um von dort am 24. a. St. hierher zu übersiedeln.

Graf Wielopolski sagte mir heut, daß er nur noch zehn Tage hier bleiben würde. Er durchschaut ohne Zweifel die Ratlosigkeit des Kabinetts und fühlt, wie sehr man seiner bei dem Mangel an brauchbaren Persönlichkeiten bedarf; er tritt deshalb ziemlich bestimmt in seinen Anforderungen auf.

Fürst Gortschakow sagt mir, daß neuerdings auch die österreichische Regierung Bedenken gegen den Plan ausgesprochen habe, Wielopolski an die Spitze der polnischen Zivilverwaltung zu stellen. Die hiesigen Freunde Oesterreichs und die Einflüsse, über welche die katholische Kirche gebietet, fahren indessen fort, dem Marquis ihren Beistand zu leisten, während derselbe seinerseits das Verhalten der Geistlichkeit in Warschau, namentlich die Schließung der Kirchen, hier offen tadelt und die Verhaftung Bialobrzeskis[5]) billigt.

Nach einem dem kais. Kabinett aus Paris zugegangenen Berichte hat die Verhängung des Kriegszustandes auf die polnische Emigration in Frankreich und England einen tiefen Eindruck hervorgebracht. Infolge desselben sei beschlossen worden, die offene Agitation im Königreiche einstweilen ruhen zu lassen, dieselbe aber in Galizien mit aller Kraft zu beginnen. Dabei werde nur bedauert, daß die kirchlichen Demonstrationen dort wegen des mangelnden konfessionellen Zwiespaltes nicht dasselbe günstige Terrain finden würden.

Graf Wielopolski scheint hier über unser Generalkonsulat in Warschau Klage geführt zu haben,[6]) wegen der Entschiedenheit, mit welcher dasselbe zugunsten preußischer Untertanen, welche der Teilnahme an politischen Bewegungen verdächtig geworden, eingeschritten sei. Amtlich ist aber nichts davon zu meiner Kenntnis gelangt.

Nach dem Gesamtergebnis meiner Beobachtungen bin ich überzeugt, daß die Politik der hiesigen amtlichen Kreise bisher ohne weitergehende Hintergedanken, namentlich ohne Rücksicht auf fremde polenfreundliche Kabinette, nur darauf gerichtet ist, die inneren Beziehungen zu Polen in irgendeiner erträglichen Weise zu ordnen, ohne bei der öffentlichen Meinung durch blutige Gewaltmaßregeln zu viel Anstoß zu geben. Die Ratlosigkeit ist aber dabei so groß, daß man, sobald man einen für Rußlands Interessen annehmbar scheinenden Ausweg gefunden zu haben glaubt, sich durch nachbarliche Rücksichten auf uns oder Oesterreich nicht wird abhalten lassen, denselben einzuschlagen.

In Finnland ist Graf Berg, zur großen Befriedigung der Finnländer, seines Postens als Gouverneur enthoben und durch den bisher bei dem Gouvernement schon beschäftigten General Nakassowski ersetzt worden, der sich die Sympathien der dortigen Einwohner gewonnen hat. General Ignatiew ist ebenfalls in Ruhestand getreten und das hiesige Generalgouvernement dem Fürsten Suworow übertragen, der gern in Riga geblieben wäre, und dessen Abgang dort sehr bedauert wird. Sein Nachfolger in den Ostseeprovinzen ist Baron Lieven, bisher Chef des Generalstabes. Für Ost-Sibirien soll General Potapow bestimmt sein, der seit einem Jahre Polizeimeister von Petersburg und von Moskau, Gouverneur von Warschau und Dirigent der hohen Polizei (III. Abteilung) gewesen ist.

---

[5]) In der Nacht zum 13. November 1861 war der erwählte Administrator der Warschauer Erzdiözese, Prälat Bialobrzeski, gefänglich eingezogen worden, weil auf seine Veranlassung die Schließung der Kirchen stattgefunden hatte.

[6]) Vgl. Nr. 251.

250. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

23./11. November 1861.

Fürst Gortschakow zeigte mir in diesen Tagen einen vertraulichen Bericht des Baron Budberg, in welchem die Bestrebungen zur Herstellung einer deutschen Flotte besprochen werden. Der Herr Berichterstatter sieht in den bisherigen Erscheinungen auf diesem Gebiete mehr einen Kampf dynastischer Interessen als eine Förderung nationaler Bedürfnisse. Er nimmt als feststehend an, daß Hannover seinen Antrag am Bunde[1]) auf ausdrückliche Anregung Oesterreichs, nach vorgängiger Verabredung mit anderen Mittelstaaten gestellt habe, lediglich um der Ausbreitung unseres Einflusses in Norddeutschland entgegenzuwirken. Der Kaiser, welcher die Gewohnheit hat, am Rande der Depeschen, die er liest, mit Bleistift kritische Bemerkungen zu machen, hatte diesen Budbergschen Bericht mit einem ironischen „Vive l'unité allemande!" überschrieben.

Fürst Gortschakow sagte mir bei dieser Gelegenheit etwa folgendes:

„Wir wünschen Deutschlands Einigkeit und Stärke. Wir bedürfen derselben als Grundlage unserer eigenen Politik. Unser bester Freund in Deutschland ist Preußen, und es kann uns nur willkommen sein, wenn Deutschland sich unter Preußens Führung konsolidiert. Ganz abgesehen von unseren gegenseitigen guten Beziehungen, kann die defensive Stärkung und die Wohlfahrt Deutschlands, welche beide mit unseren eigenen Interessen Hand in Hand gehen, auf keinem anderen Wege als unter Preußens Führung praktische Fortschritte machen. Geleitet von dieser Ueberzeugung, haben wir dem österreichischen Kabinett wiederholentlich und noch in diesen Tagen wieder durch den Grafen Thun empfohlen, auf seine unverständige und leidenschaftliche Bekämpfung des preußischen Einflusses in Deutschland endlich zu verzichten und lieber die Hand zu bieten, daß Preußen eine solche Stellung in Deutschland gewinne, welche an sich der Mühe wert ist, sie mit dem Schwerte in der Hand zu verteidigen. Dann wird Preußen nicht mehr bloß durch den Buchstaben der Bundesverträge, sondern durch das eigene Interesse bewogen werden, ein zuverlässiger Bundesgenosse Oesterreichs zu sein, und letzteres wird für die Beseitigung der inneren Gefahren, von denen es bedroht ist, eine festere Stellung gewinnen. Wenn auf diese Weise das Zusammenhalten der deutschen Mächte sichergestellt ist, dann wird auch England weniger ängstlich seine Anlehnung an Frankreich festhalten, während ihm bisher die deutschen Zustände keinen sicheren Boden darbieten, den es betreten könnte, im Falle es sich von Frankreich entfernte."

Ich habe schon in älteren Berichten Veranlassung gehabt, zu melden, daß Fürst Gortschakow uns und Oesterreich die gegenseitige Verständigung empfahl. Ich sprach dabei die Vermutung aus, daß es ihm erwünscht sein werde, in Paris auf die Heranbildung einer Koalition gegen Frankreich verweisen zu können und dem dortigen Kabinette die Wahl zu stellen, ob die Gefahren für Frankreich durch Rußlands Gewicht verstärkt oder durch seine Vermittelung beschworen werden sollten. Der Kaiser ist einer Konsolidierung der deutschen Verhältnisse nicht abgeneigt, weil er in derselben eine Bürgschaft des

---

[1]) Am 31. Oktober 1861 stellte Hannover am Bundestage einen Antrag auf Bildung einer Kanonenbootflottille zur Verteidigung der deutschen Küsten außerpreußischen Gebietes. Vgl. Protokolle der deutschen Bundesversammlung 1861 S. 675.

Friedens erblickt. Wenn auch Fürst Gortschakow nicht in demselben Maße für Sicherstellung des Friedens besorgt ist, so strebt er doch, m. E., mit den Kombinationen, welche ich bei ihm voraussetze, auch seinerseits nicht nach einer kriegerischen, sondern nur nach einer diplomatischen Operationsbasis, durch deren Gewinnung die Auflösung des für Rußland so unbequemen westmächtlichen Bündnisses erleichtert werden würde.

251. Privatschreiben an Minister Graf Bernstorff.

[Eigenhändig.]

25./13. November 1861.

Verehrtester Freund und Gönner

ich schicke den Feldjäger von hier mit Depeschen, mehr in der Hoffnung, daß er mir bald mit einer gefüllten Mappe wieder zugeht, als in der Idee, daß die Expedition, welche ich ihm mitgebe, etwas Wichtiges oder Eiliges enthielte. Fürst Gortschakow ist durch tägliche Comité-, Conseil- und Ministerial-Sitzungen absorbirt und giebt sich wegen Erschöpfung ins Armenrecht, wenn man ihn nach denselben besucht. Er ist kaum fähig, über das was ihn beschäftigt zu schweigen, und da er mir nur von Polen spricht, so glaube ich auch, daß die eigentliche auswärtige Politik für ihn augenblicklich mehr im Hintergrunde steht. Im heutigen Ministerrath hat er sich über Kaukasische Angelegenheiten, insbesondre die der tschernomorischen Kosaken, heiser geredet. Dieser beklagenswerthe Stamm ist unter Katharina mit gewissen Privilegien als Gränz-Miliz an der damaligen Gränze angesiedelt worden. Sie haben Dörfer und Gärten errichtet und Aecker urbar gemacht, dabei den Dienst als Soldaten mit je Einem unter 5 abwechselnd geleistet. Nachdem nun die Gränze des Reichs erweitert ist, sollen sie gegen den Kaukasus hin nachrücken und ihre bisherigen Wohnsitze aufgeben. Es sind die besten Soldaten Rußlands, sie waren aber über diese Zumuthung fast aufständisch, bis sie in diesem Herbst vom Kaiser selbst gehört haben, daß er ihnen befiehlt, Haus und Hof zu verlassen. Sie wollen nun gehorchen, und man sucht ihnen den Umzug zu erleichtern, das heißt, man wird ihn mit der üblichen Dosis von bürokratischer Ungeschicklichkeit und Erpressung schwieriger machen oder gänzlich hindern. Darüber hatte sich Gortschakow heiser gesprochen.

Wielopolski klagt über Cheremin,[1]) der von ihm compromittirte Preußische Unterthanen vor dem Beweis ihrer Unschuld mit einer Entschiedenheit reclamirt habe, als ob er in den Donaufürstenthümern und nicht in dem geordneten Rechtsstaate Polen fungire. Er, der polnische Edelmann, behauptet, daß das Preußische Consulat gegen den dortigen Liberalismus schwach sei, aus Furcht vor der Preußischen Presse und den Kammerinterpellationen über diplomatischen Schutz im Auslande. Ich halte Cheremin für einen durchweg pflichttreuen und intelligenten Beamten; aber etwas weichlich kommt er mir nach seinen eignen Berichten vor. Er klagt über Brutalitäten der Kosaken und über willkührliche Strenge. Brutal und willkührlich ist hier mit Strenge gleichbedeutend, und wie die Dinge in Warschau liegen, ist es Schade um jeden Schlag, der vorbei fällt. Jeder Erfolg der polnischen Nationalbewegung ist eine Niederlage für Preußen, und wir können den Kampf gegen dieses Element nicht nach den Regeln der bürgerlichen Gerechtigkeit,

[1]) Vgl. Nr. 249 S. 296.

sondern nur nach denen des Krieges führen. Der Polonismus mit allen seinen Einzelheiten kann von uns nicht humanistisch und unpartheiisch, sondern nur feindselig beurtheilt werden, und wenn sich ein Königlicher Unterthan in die Warschauer Demonstrationen einläßt, so würde ich mehr auf seine nachdrückliche Bestrafung als auf seinen Schutz gegen die Behörden Bedacht nehmen. Zwischen uns und irgendwelchem Versuch zur Herstellung Polens ist kein Frieden möglich; wenn ich mich in dieser Ansicht Ihrer Billigung erfreue, so möchte ich anheimstellen, Theremin in seinem gesammten Auftreten eine scharf und unbedingt antipolnische Haltung zu empfehlen, ohne Rücksicht auf gelegentliches Ueberhauen der Schnur durch die russischen Behörden. Gortschakow wirft mir ohnehin schon vor, daß wir von Rußland die gewaltsame Unterdrückung der polnischen Nationalbewegung verlangen und sie unsrerseits nur mit aller Schonung unsrer liberalen Reputation anfassen.

Die langjährige politische Solidarität Preußens und Rußlands war für uns von nur zweifelhaftem Vortheil; die intimen Beziehungen beider Höfe haben noch heut einen Halt an der Person des Kaisers, wenn auch Stellungen, wie sie General Rauch und Graf Münster zum Kaiser Nikolaus hatten, heut nicht mehr möglich sein würden. Von den andern Mitgliedern der Kais. Familie sind uns Großfürst Konstantin, der Prinz von Oldenburg und der Herzog von Mecklenburg feindlich gesinnt, Erstrer vom russischen, die beiden Andern vom deutsch-mittelstaatlichen Standpunkte aus; die übrigen Großfürsten geben keine politischen Lebenszeichen. Die weiteren politischen Kreise sind nicht übelwollend für uns, aber durchaus kühl, wir imponiren ihnen durch keinen äußern Glanz von Ereignissen; was bei uns vorgeht, ist ihnen gleichgültig. Ein gewisses Dankgefühl für unser Verhalten im orientalischen Kriege hält noch vor, und der Haß gegen Oestreich veranlaßt zu relativ wohlwollenden Seitenblicken auf uns. Im Ganzen aber ist die Entfremdung, ich möchte sagen das Vergessen Preußens im Steigen. Man wirft uns vor, daß es auf unsrer Seite nicht anders sei. Im Vertrauen auf Ihre gewogentliche Discretion theile ich mit, was ich aus bester Quelle über die Eindrücke gehört habe, welche die Krönungsdeputation zurückgebracht hat. Der Großfürst und sein Gefolge haben bei Sr. M. dem Könige und Allerhöchstdessen Herrn Brüdern die volle Herzlichkeit der alten Beziehungen wiedergefunden, sind auch dankbar für die gnädige Art, in welcher I. M. die Königin sie verabschiedet hat. Dagegen behaupten sie, an der kalten Behandlung von Seiten der jüngern Generation unsrer Herrschaften empfunden zu haben, daß die Wege beider Höfe in Zukunft auseinander gehn würden. Ich erfuhr die Klagen darüber aus dritter, aber sicherer Hand. Der Großfürst hat in Kowno eine Depesche an Budberg wegen des Empfanges gerichtet, und die Antwort erhalten „in Galla“; er hat aber auf der Gränze keine Aufwartung gefunden, auch keinen Königlichen Zug, auf den er, mit Unrecht unter diesen Umständen, rechnete. Er spricht noch heut mit Verdruß davon, sich in Eydkuhnen unnöthig umgezogen zu haben und die Nacht in voller Preußischer Uniform gefahren zu sein. Die Herrn des Gefolges haben in Briefen aus Königsberg schon über kühlen Empfang, mit persönlicher Ausnahme dessen bei Sr. M. dem Könige, Klage geführt. Ich kann nicht das ganze Register resumiren, aber die Hauptsache scheint zu sein, daß I. K. Hoheiten der Kronprinz und Prinz Friedrich Karl die Russen ignorirt hätten, Clarendon und Magenta die erste Rolle gespielt, die Orden nicht früh und nicht hoch genug gegeben, und dergleichen, nebst Klagen über Budberg, auf den auch der Großfürst schilt. Das alles ist Klatsch, und ich gebe es nur, um Ihnen persönlich das Bild der Situation zu schattiren,

nicht um politische Folgerungen daraus zu ziehn. Die heutige Weltpolitik bewegt sich in zu breiten mächtigen Strömungen, um von individuellen Verstimmungen influenzirt zu werden. Das Erstaunen der Russen über die vor ihnen ausgeführten Leistungen unsrer Artillerie im Schießen, von denen sie fabelhafte Dinge erzählen, §) ist für uns von practischerem Werthe, als es die vollste Zufriedenheit über Empfang und Orden hätte sein können. Loen spricht von der Aussicht, ein Regiment zu bekommen; seinem eventuellen Nachfolger wird es schwer werden, die privilegirte Stellung am Hofe festzuhalten, die Loen im Vergleich mit dem französischen Bevollmächtigten traditionell noch hat; wird ein geistig bedeutender und für Politik befähigter Offizier dazu ausgesucht, so wird man ihn systematisch vom Kaiser entfernt zu halten suchen. Verzeihn Sie meine unschöne Sparsamkeit mit Papier,[2]) aber ich schäme mich, wenn ich zu einem Briefe, in dem nichts Bemerkenswerthes geschrieben steht, mehr als Einen Bogen verwende. Mit der Bitte, mich der Frau Gräfin zu Gnaden zu empfehlen, in aufrichtiger Verehrung der Ihrige.

252. Bericht vom 30./18. November 1861 an Minister Graf Bernstorff, betr. die Organisation des kaiserlichen Ministeriums als kollegialische Behörde unter dem Namen Conseil des ministres. — Vgl. Raschdau II 143.

*253. Telegramm an Minister Graf Bernstorff.

3. Dezember 1861.

Der Kaiser hat Nachricht von Exekution Oesterreichs in Türkei[1]) übel vermerkt. Balabine angewiesen, sich Erklärung Frankreichs in Wien[2]) anzueignen. Weitere Schritte einstweilen hier nicht beabsichtigt, bis man Wortlaut der Stipulation kennt, auf die Oesterreich sich beruft. Graf Wielopolski, von Aemtern enthoben, bleibt hier in unbestimmtem Urlaub. Augenblicklich krank.

254. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

3. Dezember/21. November 1861.

Im Anschlusse an meine telegraphische Meldung benachrichtige ich E. E. g., daß mir Fürst Gortschakow die Mitteilung Soukhozanetts in betreff des Grafen Wielopolski bestätigt hat. Der Marquis, welcher augenblicklich hier erkrankt ist, hatte in der Tat die Trennung der Militär- und Zivilgewalt als Bedingung seines Verbleibens im Dienste gestellt. Fürst Gortschakow ist diesem Gedanken an sich nicht abgeneigt, gibt aber zu, daß an seine Ausführung erst nach Aufhebung des Belagerungszustandes gedacht werden könne. Sogar

---

[2]) Die Worte von §) an stehen auf den Rändern der beiden letzten Briefseiten.

[1]) Die Aufständischen der Herzegowina hatten in der Suttorina Batterien errichtet, die die über jene Enklave führende österreichische Militärstraße und die Bocche di Cataro beherrschten. Als die Aufständischen der Aufforderung Oesterreichs, die Batterien zu beseitigen, nicht nachkamen, setzte Oesterreich am 30. November eine Brigade in Marsch und ließ die Batterien wegschaffen.

[2]) Frankreich hatte nach dem Schritt Oesterreichs Aufklärungen in Wien verlangt.

über das Prinzip sei es ratsam die Entscheidung erst dann zu fällen, wenn feststehen werde, daß der Sinn für Ordnung durch den Kriegszustand wirklich nachhaltig gefördert worden sei, und für den Fall, daß das Prinzip alsdann angenommen würde, bleibe die Frage eine offene, ob die Zivilgewalt Wielopolski oder einem andern übertragen werden solle.

Infolge dieser Gestaltung der Sachlage hat Graf Wielopolski die Enthebung von seinen bisherigen Aemtern nachgesucht, und dieselbe ist ihm in gnädigen Ausdrücken und in der Form eines unbestimmten Urlaubs bewilligt worden.

Man rechnet nach wie vor darauf, den Marquis hier für die Dauer der Beratung der vorliegenden polnischen Gesetzentwürfe zu fesseln, und hat ihm zu diesem Behufe seinen Kabinettsvorstand aus Warschau nachkommen lassen. Gedachte vier Entwürfe betreffen die Regulierung der Verhältnisse der Bauern, des Kultus, des Unterrichts und der Juden.

In der an Baron Budberg gerichteten Anlage wird letzterer angewiesen, E. E., falls es noch nicht geschehen wäre, den Text des vertraulichen Schreibens vorzulegen, welches Fürst Gortschakow an den kais. Gesandten in Rom in betreff der polnischen Geistlichkeit gerichtet hat,[1]) sowie den Brief des Grafen Lambert, welcher jenem Schreiben beigefügt war. Den vertraulichen Bericht des Herrn Kisselew über seine desfallsige Besprechung mit dem Kardinal Antonelli habe ich heute eingesehen. Nach demselben hat der Papst die Beschwerde des kais. Kabinettes zunächst ausweichend beantworten lassen, unter Bezugnahme auf die langjährige Verhinderung offizieller Verbindung zwischen dem heiligen Stuhl und den polnischen Bischöfen und auf den Mangel eines amtlichen päpstlichen Organs in Rußland und Polen. Auf wiederholte Vorstellungen des Herrn Kisselew hat der Kardinal infolge eines erneuten Vortrages bei Sr. Heiligkeit sich gegen den russischen Gesandten in einer Weise geäußert, die den Bedürfnissen des kais. Kabinetts vollständig entsprechen würde, wenn die von der päpstlichen Kurie vertraulich ausgesprochenen Ansichten eine öffentliche und amtliche Kundgebung erhielten. In demselben Sinne sind nach Angabe des Kardinals Antonelli die polnischen Berichterstatter über die Warschauer Vorgänge vom Papst beschieden worden. Denselben hat danach kein Zweifel bleiben können, daß der Römische Stuhl die Haltung der polnischen Geistlichkeit mißbilligt und das strafrechtliche Einschreiten der Regierung, einschließlich der Verhaftung aufrührerischer Priester innerhalb ihrer Kirchen, gerechtfertigt findet. Die höchsten Kirchenbehörden haben dabei die Hoffnung ausgesprochen, daß die Maßregel der Kirchensperrung auf das übrige Königreich nicht werde ausgedehnt werden, ohne indessen ein definitiv hemmendes Einschreiten Roms für den entgegengesetzten Fall in Aussicht zu stellen. Herr von Kisselew bestätigt die schon früher hier obwaltende Ansicht, daß der Römische Stuhl sich nicht stark genug fühle, um es auf einen Kampf zwischen der Katholizität und dem Nationalgefühl der Polen ankommen zu lassen, sondern für solchen Fall ein Schisma fürchte.

Am Schlusse seines Berichtes stellt der kais. Gesandte die Möglichkeit der zeitweisen Entsendung eines päpstlichen Legaten nach Polen hin; ein Auskunftsmittel, über dessen Annehmbarkeit man hier noch zweifelhaft ist, obschon Fürst Gortschakow demselben nicht abgeneigt zu sein scheint.

Den mit E. E. letzter Expedition erhaltenen Leitartikel der Sternzeitung[2]) über die polnische Bewegung habe ich dem Fürsten Gortschakow mitgeteilt. Er sprach sich dankbar und anerkennend über denselben aus, meinte aber, daß ihm daneben kürzere Berichtigungen

---

[1]) Vgl. S. 274 u. S. 283.

[2]) Der Artikel ist nicht bekannt.

der notorisch falschen und übertriebenen Nachrichten unserer Provinzialblätter erwünscht blieben.[3]) Ich habe ihn auf die in E. E. Erlaß hervorgehobenen Schwierigkeiten aufmerksam gemacht und versichert, daß die Berichtigungen, soweit das jedesmalige Material dazu vorläge, nicht ausbleiben würden. Ueber das Vorenthalten der zugesagten laufenden amtlichen Mitteilungen an unser Generalkonsulat in Warschau habe ich dabei von neuem Klage geführt und wurde mir Abhilfe versprochen.

*255. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

3. Dezember / 21. November 1861.

Die telegraphische Nachricht von dem Einrücken der Oesterreicher in die Suttorina hat hier wesentlich verstimmt, den Kaiser, wie es scheint, noch mehr als den Fürsten Gortschakow. Der letztere hat den Meinungsausdruck des kais. Kabinetts in der Form nach Wien gelangen lassen, daß Herr von Balabine angewiesen wurde, sich den vom französischen Botschafter dem Grafen Rechberg gemachten Vorstellungen anzuschließen.[1]) Nachdem Frankreich sich bei der österreichischen Berufung auf die mit der Türkei bestehenden Vertragsverhältnisse und den sofortigen Rückzug der österreichischen Truppen vom türkischen Gebiete einstweilen beruhigt zu haben scheint, will man auch von hier aus die Sache nicht weiter verfolgen. Fürst Gortschakow sagt mir, daß er den Wortlaut der Stipulationen, auf welche sich Oesterreich berufe, und namentlich der durch Graf Leiningen abgeschlossenen,[2]) bisher nicht genau kenne und sich nach Einsicht desselben weitere Auslassungen vorbehalte. Er tadelte lebhaft die Unvorsichtigkeit der österreichischen Staatsmänner, welche dem Kaiser Franz Josef zu diesem eigenmächtigen und isolierten Einschreiten geraten hätten, und war erfreut, daß auch von unserer Seite sofort Schritte geschehen wären, um das Wiener Kabinett vor weiterer Verfolgung ähnlicher Wege zu warnen. Er befürchtete, daß das Geschehene der österreichischen Regierung die Sympathien ihrer südslawischen Untertanen, deren sie so sehr bedürftig sei, noch mehr entfremden werde, da der Vorgang doch lediglich als Parteinahme für die türkische Unterdrückung werde aufgefaßt werden. Daß Vukalovich die von den Oesterreichern demolierten Verschanzungen friedlich geräumt habe, schrieb er insbesondere den rechtzeitig erteilten Ratschlägen des Herrn von Balabine und der russischen Konsular-Agenten zu, welche generell angewiesen seien, jeden Konflikt und jede Ausdehnung der Unruhen nach Kräften zu verhüten. In demselben Sinne habe man von hier aus neue Ermahnungen an den Fürsten von Montenegro gerichtet. Schwerlich aber sei von letzterem zu erwarten gewesen, daß er sich ruhig verhalten haben würde, wenn es zum Kampf zwischen Vukalovich und den Oesterreichern gekommen wäre. Die Teilnahme Montenegros würde dann auch diejenige Serbiens nach sich gezogen haben.

Fürst Gortschakow machte heute in meiner Gegenwart dem österreichischen Geschäftsträger Grafen von Revertera Vorhaltungen in obigem Sinne, namentlich in betreff des

[3]) Vgl. Nr. 240.
[1]) Vgl. Nr. 253.
[2]) Graf Leiningen hatte im Jahre 1853 als Vertreter Oesterreichs mit der Türkei ein Abkommen abgeschlossen. Vgl. Nr. 257.

Eindrucks auf die slawischen Untertanen Oesterreichs. Er machte darauf aufmerksam, daß das Andenken an die Solidarität Oesterreichs und der türkischen Unterdrückung während der Herrschaft des Metternichschen Systems noch zu frisch sei, um bei den slawischen Völkern, welche darunter gelitten haben, das Vertrauen zu Oesterreich aufkommen zu lassen.

Graf Revertera war bemüht, dem Vorgange in der Suttorina eine möglichst lokale und bedeutungslose Tragweite beizulegen. Aus Wien hatte er keine Mitteilung über diese Angelegenheit.

Für die Gedankenrichtung des Fürsten Gortschakow ist es bezeichnend, daß er den Verdacht aussprach, England allein sei von der beabsichtigten Expedition Oesterreichs unterrichtet gewesen.

256. Telegramm vom 10. Dezember 1861 an Minister Graf Bernstorff, betr. bevorstehenden russischen Protest in Wien wegen Verletzung türkischen Gebiets. Falsche Nachrichten betr. Lüders. Rückkunft Schlözers. — Vgl. Raschdau II 147.

*257. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

10. Dezember / 28. November 1861.

In meinem Berichte vom 3. d. M.[1]) bezüglich des österreichischen Verfahrens in der Suttorina hatte ich E. E. auf Grund der Aeußerungen des Fürsten Gortschakow gemeldet, daß das kais. Kabinett der Sache einstweilen keine weitere Folge geben und sich erst nach Einsicht des Textes der von Oesterreich angerufenen Spezialverträge weiter äußern werde. Inzwischen hatte ich schon von der französischen Botschaft erfahren, daß der Ausdruck der Befriedigung, mit welchem der Herzog von Gramont die Aufklärungen des Grafen Rechberg entgegengenommen, in Paris keine Bestätigung gefunden habe. E. E. wird schon bekannt sein, daß der französische Botschafter in Wien angewiesen ist, seine erste Verwahrung aufrecht zu erhalten, und daß das Pariser Kabinett dabei erklärt, sich der Uebereinstimmung seiner Auffassung mit der des englischen versichert zu haben. Letzteres wurde von Lord Napier bisher bezweifelt, und hatte derselbe sich gestern noch bemüht, Fürst Gortschakow zu vermögen, daß man hier die Sache fallen lasse.

Heut teilte mir der Fürst mit, daß S. M. der Kaiser befohlen habe, in Gemeinschaft mit den übrigen Unterzeichnern der Pariser Verträge, oder nötigenfalls auch für Rußland allein, noch eine nachdrückliche Verwahrung gegen die geschehene und jede ähnliche Ueberschreitung der Stipulationen von 1856 einzulegen. Die Ansicht, nach welcher die älteren Spezialabkommen und namentlich das 1853 durch Graf Leiningen geschlossene noch heute einen Titel für einseitige Maßregeln Oesterreichs abgeben könnten, hat danach der Auffassung Platz gemacht, daß die späteren Pariser

[1]) Vgl. Nr. 255.

Verträge die durchgreifende Wirkung haben, allen an denselben beteiligten Mächten jeden Akt der Selbsthilfe zu verbieten, welcher Natur auch ihre besondern Konventionen mit der Pforte seien.

Fürst Gortschakow fand es eigentümlich, daß gerade Rußland berufen sein müsse, die ihm so unwillkommenen Pariser Verträge gerade dem Wiener Kabinett ins Gedächtnis zu rufen. Er könne aber nicht zugeben, daß Oesterreich seiner Neigung, bei Auslegung der Verträge zweierlei Maß und Gewicht zu handhaben, auf einem so verfänglichen Gebiete, wie das der türkisch-slawischen Verwickelungen sei, die Zügel schießen lasse. Jene Verträge seien ein untrennbares Ganze, und so lange sie von den andern Mitpaziszenten beobachtet würden, werde auch Rußland sie achten, so lästig sie ihm seien; verletze man sie aber von einer Seite, so stelle man damit auch ihre Verbindlichkeit für die andre in Frage.

Wenn ich aus der Art, wie der kais. Minister sich gegen mich aussprach, auf die Fassung der nach Wien erteilten Instruktionen schließen soll, so nehme ich an, daß die russische Verwahrung in ziemlich entschiedenem Tone gehalten sein wird.[2])

Da Fürst Gortschakow nicht wohl ist, so habe ich die Unterredung mit ihm nicht verlängern wollen, zumal er mir sagte, daß Baron Budberg zu näheren Mitteilungen an E. E. autorisiert sein werde.

Graf Revertera, der österreichische Geschäftsträger, erklärt sich das Verfahren seines Kabinettes weniger aus politischen Gesichtspunkten, als aus einer weitgetriebenen militärischen Empfindlichkeit, vermöge deren die Aufstellung einer Batterie, welche angesichts der kais. Truppen deren Militärstraße beherrsche, als eine Herausforderung aufgefaßt worden sei.

Nach analogen Erfahrungen und nach den persönlichen Dispositionen des Kaisers Franz Josef erscheint diese Auslegung nicht so unglaubwürdig, wie sie von dem hiesigen französischen Geschäftsträger gefunden wurde, welcher hinter dem ausgeführten Handstreiche weitergehende politische Kombinationen suchte. Eine derartige Vermutung scheint mir namentlich alsdann allen Boden zu verlieren, wenn es sich bestätigt, daß auch England sich nunmehr den von den drei andern Mächten in Wien bereits erhobenen Protesten anschließt.

258. Bericht vom 10. Dezember/28. November 1861 an Minister Graf Bernstorff, betr. die Haltlosigkeit der Gerüchte von der Abberufung des Generals Lüders aus Warschau. Wielopolski. — Vgl. Raschdau II 148.

*259. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Eigenhändig.]

11. Dezember / 29. November 1861.

Da ich soeben Kenntniß von dem heutigen Abgange eines englischen Reisenden erhalte, so füge ich meinem durch russischen Courier beförderten Berichte über die Sutorina-

---

2) Vgl. Nr. 263.

Angelegenheit auf diesem Wege noch einige Worte hinzu. Fürst Gortschakow hat in dieser Sache sich wieder mehr, als es in den letzten Monaten der Fall zu sein schien, von Frankreich ins Schlepptau nehmen lassen. Seine Weisung an Balabine, sich der ersten Verwahrung des Herzogs von Gramont anzuschließen, seine Bereitwilligkeit de passer l'éponge sur cette affaire, solange er glaubte, daß Frankreich dasselbe thue, und die eifrige Wiederaufnahme der Sache, sobald vorgestern der französische Courier den Anstoß dazu gab, beweisen dieß deutlich. Auch habe ich ermittelt, daß er in seinen Eröffnungen an den französischen Geschäftsträger viel eingehender gewesen ist, als mir und meinen andern Collegen gegenüber. Vielleicht ist es die Persönlichkeit des Herrn Fournier, eines lebhaften und gescheuten jungen Mannes, der des Fürsten Franzosenliebe wieder aus dem Schlummer weckt, in den sie unter der einschläfernden Wirkung der monotonen Gesprächigkeit des Herzogs von Montebello verfallen war. Dazu kommt, daß kaum irgend ein Gebiet den Fürsten in allen Details so interessirt, wie das der südslavischen Bewegung, während er gleichzeitig befürchtet, daß auf demselben jede russische Initiative verdächtig gefunden werden könnte, und deßhalb lieber in die Fußtapfen Frankreichs tritt. Nicht mir, aber Herrn Fournier hat er einen Brief des Herzegowiner Insurgentenchefs Vukalovich gezeigt, in welchem dieser darüber klagt, daß Oestreich die türkischen Truppen ungehindert durch kaiserliches Gebiet passiren lasse, und sich über die Stellung der Provinz zur Pforte in der Art ausspricht, als ob an eine Herstellung des alten Verhältnisses nie mehr zu denken, die Herzegowina vielmehr den unabhängigen Vasallenstaaten der Pforte beizuzählen sei.

Ich würde auf einzelne Symptome erneuter Hinneigung zu Frankreich bei einem so erregbaren Gemüthe wie das des Fürsten Gortschakow kein Gewicht legen, sondern sie als vorübergehende Erscheinungen betrachten, wenn ich nicht überzeugt wäre, daß er bald wieder offner und bestimmter in dieser Richtung gehn werde. Die Lage der Dinge treibt ihn dazu. Die Beziehungen zu Frankreich sind sein einziges Manöverterrain; der Boden in Berlin, London, Wien bietet keinen Anknüpfungspunkt für Rußland und für eine auch nur scheinbare Thätigkeit seines Ministers der auswärtigen Angelegenheiten. Practisch genommen steht es in Paris nicht viel anders, und Rußland ist für jetzt durch seine innre Politik absorbirt. Daß dem so sei, gesteht Fürst Gortschakow, obschon er selbst gesagt hat la Russie se recueille, doch kaum sich selbst, geschweige denn vor der Welt ein. In dem wiederkehrenden Spiel der Annäherung und der Entfernung von Frankreich giebt sich der Leiter des Cabinetes in eignen und fremden Augen den Anschein wichtiger politischer Thätigkeit, die im Grunde nur Sham-fight, und weder Ziel noch Resultat hat; eine gymnastische Vorstellung, die von so glänzend befähigtem Künstler mit Eleganz und Würde durchgeführt und dann wiederholt wird. Die Thatsachen verschaffen sich aber ihr Recht, und der Fürst, den ich zweifellos für den besten Kopf im amtlichen Rußland halte, wird mehr und mehr von dem Strudel der i n n e r n Fragen gefaßt und festgehalten, und behält immer weniger Zeit für die dem Lande thatsächlich jetzt unwicht[ig]eren Geschäfte seines speziellen Amtes übrig. Wahrhaftes Interesse hat er auf den auswärtigen Gebieten nur an der Befreiung seines Landes von den Fesseln, welche ihm die Pariser Verträge im schwarzen Meer anlegen, und an der Zukunft der Slaven und der griechischen Kirche in der Türkei; alles Andre läßt ihn kalt. Wenn er in nächster Zeit gelegentlich wieder seine Mußestunden, deren er wenig hat, benutzen sollte, um den Schatten französisch-russischer Bündnißpläne an die Wand zu zeichnen, so lege ich, ganz abgesehn von dem starken Gegengewicht in den Gefühlen des Kaisers, keinen Werth darauf; es geschieht nur

um das prestige zu erhalten, um zu zeigen, daß man auswärtige Politik treibt. Wenn, außer der Wieder-Emancipation im schwarzen Meere, irgend welche durch französische Allianz zu erreichende Vortheile der russischen Phantasie vorschwebten, so würde man zu ihrer Erstrebung eine Zeit abwarten, wo Rußland mehr Macht-Capitaleinlagen, und also größern Antheil an der Dividende beanspruchen kann, als in diesem Augenblick.

Lord Napier scheint nicht erwartet zu haben, daß seine Regirung sich der Haltung der französischen in Wien anschließen werde, er bezweifelt auch jetzt noch die Richtigkeit der Angabe, welche die abschriftlich hierher gesandte Instruction an Herrn von Gramont enthält, daß volles Einverständniß der Cabinete von London und Paris vorhanden sei und in einem gemeinschaftlichen Protest gegen das Vorgehen Oestreichs seinen Ausdruck finden werde.

260. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

25./13. Dezember 1861.

Graf Wielopolski sagt mir, daß er die Absicht gehabt habe, in 14 Tagen abzureisen, daß aber neuerdings die Umstände sich in der Art geändert hätten, daß sein hiesiger Aufenthalt sich auf unbestimmte Zeit hinaus verlängern würde. Er schien diesen Wechsel in einem für ihn erfreulichen Lichte aufzufassen, und habe ich bei verschiedenen Gelegenheiten beobachten können, daß S. M. der Kaiser gnädig und wohlwollend mit ihm sprach. Aeußerlich höre ich, daß für den Grafen die Stelle eines Ratgebers der kais. Regierung in polnischen Angelegenheiten unter irgend welchem Titel in Aussicht genommen ist. Nominell hat bisher der Minister Tymowski eine Funktion der Art, welcher aber die praktische Geltung um deswillen fehlte, weil alle das Königreich betreffenden Sachen in der Tat durch den Reichsrat und russische Ministerkomitees erledigt wurden. Diese beiden Instanzen sollen in Zukunft wegfallen und die Geschäfte unmittelbar im Kabinett behandelt werden.

Da die Aufhebung des Kriegszustandes bisher weder im Königreiche noch in den westlichen Gouvernements beabsichtigt wird, so dürften auch Maßregeln von unmittelbarer bedenklicher Wirkung zunächst nicht zu erwarten stehen. Ich hoffe vielmehr, daß man einigermaßen von dem Gedanken zurückkommen wird, die polnische Frage als eine von den allgemeinen russischen Verhältnissen gesonderte und vorzugsweise dringliche zu behandeln.

Aus guter Quelle höre ich, daß die legislatorischen Arbeiten zur Herstellung einer Art von Provinzial-Landtagen in den Gouvernements ernstlich betrieben werden, und daß man hofft, auf diesem Wege bessernd auf Verwaltung und Rechtspflege einzuwirken, indem man gleichzeitig beiden einen gewissen Grad von Oeffentlichkeit verleiht. In ihren Einzelheiten stehen diese Pläne noch nicht fest; die Gewißheit aber, daß Schritte nach dieser Richtung hin in kurzer Zeit geschehen müssen und werden, wird von seiten der entscheidenden Persönlichkeiten selbst bereits offen ausgesprochen. Eine der Hauptschwierigkeiten liegt gerade in der Frage, wie d i e Gouvernements, deren Adel der polnischen Nationalität angehört, an diesen Einrichtungen beteiligt werden können, ohne der Regierung neue Verlegenheiten zu bereiten. Vielleicht wird man sich darauf beschränken, dieselben als unverträglich mit dem Kriegszustande zu bezeichnen und sie nur da, wo letzterer

nicht besteht, einzuführen. Die Art, wie diese Eventualität besprochen wird, berechtigt zu der Annahme, daß noch auf lange Dauer des Kriegszustandes gerechnet wird und daß man das Königreich Polen dabei im wesentlichen nicht anders als die westlichen Gouvernements behandeln will.

Für die hiesigen Verhältnisse ist es bezeichnend, daß die Minister Fürst Gortschakow und Walujew die erste Nachricht von der Verurteilung des Propstes Bialobrzeski[1]) durch die „Kreuzzeitung" erhielten und demnächst telegraphisch ermittelten, daß sie begründet sei. General Lüders hatte diesem Falle keine größere Tragweite beigelegt als jedem andern und Instruktionen weder erhalten noch verlangt. Der Kaiser hat das Verfahren einstweilen sistiert, und infolgedessen haben die amtlichen Blätter behauptet, daß gar kein Erkenntnis bisher gefällt sei, während doch die Verurteilung ohne allen Zweifel, so wie zuerst in den Zeitungen gemeldet, erfolgt war.

Man hat gefürchtet, daß die Verurteilung jenes Priesters auf die neuerdings wieder angeknüpften Verhandlungen mit Rom nachteilig zurückwirken würde. Die kais. Regierung ist gegenwärtig geneigt, der katholischen wie der evangelischen Kirche Konzessionen auf Kosten der bisherigen Starrheit der Orthodoxie zu machen. Es werden dieselben namentlich die gemischten Ehen, die Freiheit der Kindererziehung nach Wahl der Eltern und die Erlaubnis des Uebertrittes aus der griechischen Kirche in eine andere betreffen: vorläufig vermutlich nur in der Form, daß den Trauungsakten der Geistlichen nichtgriechischer, aber rezipierter Konfession die gesetzliche Gültigkeit bei gemischten Ehen in Polen und den Ostseeprovinzen beigelegt wird.

Auf dieser Basis soll Herr von Kisselew angewiesen sein, mit dem Römischen Stuhle zu verhandeln.

*261. Vertraulicher Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

25. Dezember 1861.

Die Umstände, welche den Tod des Generals Gerstenzweig[1]) begleitet haben, sind noch immer nicht vollständig aufgeklärt. In den höchsten militärischen Kreisen wird mir erzählt, daß Gerstenzweig in die Kirchen nicht einrücken, sondern dieselben habe aushungern wollen. Graf Lambert habe ihm befohlen einzurücken, und er habe den Befehl ausgeführt. Während dies geschehen, sei die telegraphische Weisung des Kaisers eingetroffen, die Heiligkeit der Kirchen jedenfalls zu respektieren. Als darauf Gerstenzweig dem Statthalter in Gegenwart anderer Generale seine Meldung gemacht, habe Graf Lambert ihn desavouiert und getadelt und Gerstenzweig ihn — sich umdrehend — einen Schuft (podlez) genannt, worauf Lambert ihm nachgerufen habe, er werde ihn vor Gericht stellen. Gerstenzweig habe infolgedessen seine Degradation zum gemeinen Soldaten als unvermeidlich angesehen und sich erschossen.

260. [1]) Bialobrzeski war wegen Hochverrats und öffentlichen Aufruhrs zum Tode verurteilt worden, wie ein in der „Neuen Preußischen Zeitung" vom 15. Dezember veröffentlichter Bericht aus Warschau vom 11. Dezember meldete. Andere Meldungen besagten, daß B. zu zehnjähriger Deportation verurteilt sei, was der Bericht der „Kreuzzeitung" als falsch bezeichnete.
261. [1]) Vgl. Nr. 242 S. 281.

Was diese, anscheinend offiziös, kolportierte Darstellung unwahrscheinlich macht, ist folgendes:

Von den beiden Schüssen, welche General Gerstenzweig hatte, ist, wie ich aus dessen Umgebung weiß, der eine hinter dem linken Ohr in der Art schräg eingedrungen, daß die Kugel nur längs des Schädelknochens aufwärts geglitten ist; der zweite Schuß hat ihn über der linken Hüfte, mehr hinten als vorne getroffen, und die nach der Leber durchgedrungene Kugel ist die eigentlich tödliche gewesen.

Es ist kaum denkbar, daß jemand, der sich selbst erschießt, auch in der größten Verwirrung seiner Sinne sich gerade diese Schüsse beibringt. Auch von einem eigentlichen Duell können sie nicht wohl herrühren, zumal Gerstenzweig nicht linkshändig war und die bekanntgewordenen Tatsachen nach Zeit und Lokalität die Vermutung eines Duells ausschließen.

Ich kann mir die zu meiner Kenntnis gekommenen Tatsachen nicht anders zusammenreimen, als wenn ich annehme, daß nach der oben geschilderten Szene Gerstenzweig den Grafen Lambert noch allein aufgesucht hat (was mir aus einer guten Quelle auch bestätigt wird) und daß bei dieser Gelegenheit wörtliche oder gar tätliche Beleidigungen vorgefallen sind, infolge deren der körperlich schwächere Graf Lambert auf seinen Gegner mit dessen eigenem oder einem anderen Revolver geschossen hat. Verwundet muß dann Gerstenzweig in seine Wohnung zurückgekehrt sein, welche er in der Tat durch eine kleine Hintertreppe ungesehen betreten hat. Fähig zu gehen, ist er mehrere Tage hindurch nach seiner Verwundung gewesen. Zu Hause angekommen, hat er geklingelt, sich auskleiden und den Arzt holen lassen. Sein Revolver, den er den Tag über geladen bei sich geführt, ist an allen Läufen abgeschossen auf dem Tisch gefunden worden. Den Grafen Lambert zu sehen, hat er sich geweigert; als derselbe dennoch erschienen, hat er die Augen geschlossen und Anwesende gebeten, dazwischen zu treten, damit seine letzten Stunden nicht durch diesen Anblick verbittert würden. Nur den General Soukhozanett soll er, behufs Mitteilung an den Kaiser, von allem, was zwischen ihm und Lambert vorgegangen, in Kenntnis gesetzt haben, und der Kaiser rechnet, wie man sagt, seitdem nicht mehr auf die Rückkehr des Grafen Lambert, der sich in Teneriffa befindet.

*262. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

6. Januar 1862.

Fürst Gortschakow hat mir eine unterm 20./8. Dezember hinsichtlich der serbischen Angelegenheit an den Fürsten Labanow gerichtete Depesche vorgelesen. Aus derselben beehre ich mich, auf E. E. hohen Erlaß vom 23. v. M.[1]) nachstehendes wiederzugeben.

Auf die entsprechende Mitteilung des hiesigen türkischen Geschäftsträgers hatte der kais. Minister zunächst erwidert, daß das hiesige Kabinett den von ihm erbetenen Rat nicht

[1]) Am 23. Dezember 1861 erging ein Erlaß des Ministers an B., in welchem Graf Bernstorff den Wunsch aussprach, zu erfahren, welche Aufnahme die von dem Fürsten Michael von Serbien in Uebereinstimmung mit den Beschlüssen der Skuptschina erlassenen Gesetze über die Thronfolgeordnung, die Umformung des Senats und die Organisation einer Miliz von 50 000 Mann bei dem russischen Kabinett gefunden habe. In einem abschriftlich beigefügten Erlasse vom 22. Dezember an den preußischen Geschäfts-

mehr zu erteilen vermöge, nachdem die Pforte ihre Entschließungen bereits gefaßt habe. Weniger um der Sache willen, als aus Wohlwollen für einen jungen Diplomaten, welcher des Stoffes zu einer Depesche bedurfte, hat Fürst Gortschakow — wie er dem Fürsten Labanow schreibt — schließlich auf Wunsch des türkischen Geschäftsträgers seine Meinung geäußert, welche etwa lautet, wie folgt:

Das Prinzip der Erblichkeit des Fürstentums in der Familie Milosch habe die Pforte schon vor Jahren anerkannt; dasselbe könne also dem Bestande der türkischen Rechte auf Serbien nicht gefährlich sein und habe gegenüber der seitdem gewaltsam eingeführt gewesenen Zwischenregierung ein Recht auf Schutz durch die Pforte besessen. Der zweite Punkt der türkischen Beschwerden betreffe die Erweiterung der Befugnisse des Senates, gegen dessen Uebergewicht die Pforte das serbische Volk glaube schützen zu müssen; in dieser Beziehung zeige sich die türkische Regierung „katholischer als der Papst", da das von ihr beschützte serbische Volk selbst, in Gestalt seiner Skuptschina, die angefochtenen Anträge gestellt habe. Die dritte Beschwerde betreffe die Erhöhung der serbischen Miliz auf 50 000 Mann. Die serbische Nation habe niemals erobernde Tendenzen gehabt, dagegen allerdings ihre Rechte gegen jede Unterdrückung stets mit Aufwand aller Kräfte verteidigt. Zu einer solchen Abwehr sei jeder Serbe bereit und mit dem Waffengebrauch vertraut. Die Wehrkraft des Landes und ihre etwaige Gefährlichkeit für die Pforte werde daher durch die nominelle Annahme einer Ziffer von 50 000 Mann nicht erhöht. Wohl aber läge in den Gefahren, von welchen Serbien vermöge der bedrohlichen Zustände aller seiner Nachbarländer sich umgeben finde, die Aufforderung, der eigenen Verteidigungsfähigkeit alle Aufmerksamkeit zuzuwenden.

Eine zweite Depesche des kais. Ministers an den Fürsten Labanow war durch eine Unterredung mit Lord Napier veranlaßt worden, in welcher der englische Botschafter den obigen Beschwerdepunkten einen vierten hinzugefügt hat, dessen Gegenstand die angeblich vom Fürsten von Serbien beabsichtigte Ernennung von auswärtigen Gesandten bildet. Hierüber schreibt Fürst Gortschakow, daß Lord Napier den Gegenstand mit der ihm in allen türkischen Angelegenheiten eigentümlichen Lebhaftigkeit behandelt und die Bestrebungen der Serbier als gefährlich für den Frieden im Orient bezeichnet habe. Das kais. Kabinett glaube nicht, daß der Fürst von Serbien in einer anderen Weise, als solches auch früher durch Absendung vertraulicher Agenten geschehen sei, diplomatische Verbindungen anzuknüpfen versuchen würde. Jedenfalls habe die kais. Regierung demselben von neuem empfohlen, daß er sich den bestehenden Verträgen füge und die Modifikationen derselben, welche von Serbien gewünscht würden, nur im Wege der Unterhandlung mit der Pforte erstrebe. Ebenso aber auch könne man der letzteren, nachdem sie den Rat des kais. Kabinetts zu hören gewünscht habe, diesen nur dahin erteilen, daß man Serbien gegenüber die Saiten nicht zu straff anziehe und sich nicht durch schroffe Ablehnung solcher Wünsche, welche ohne wirkliche Gefährdung der Interessen der Pforte gewährt werden könnten, das Vertrauen der serbischen Nation zu einer Zeit entfremden möge, wo man desselben leicht bedürftig sein könnte.

träger in Konstantinopel, Herrn v. Rehfues, sprach der Minister sich dahin aus, daß einseitige Abänderungen der zur Zeit des Pariser Friedens bestehenden Grundgesetze Serbiens durch den Fürsten Michael ohne Genehmigung der Pforte und der garantierenden Mächte mit dem Pariser Frieden nicht vereinbar seien. Es wäre besser gewesen, wenn in der Sache eine direkte Verständigung mit der Pforte stattgefunden hätte. Würde die Pforte auf diesem Wege nicht zum Ziele kommen, so wäre Preußen bereit, zu vermitteln. Der Geschäftsträger wurde angewiesen, sich in diesem Sinne gegenüber der türkischen Regierung zu äußern.

Vertraulich sagte mir Fürst Gortschakow schließlich, daß er nicht verkenne, wie das türkische Kabinett mit seiner Beschwerde über das einseitige Vorgehn Serbiens formell im Rechte sei, und man von serbischer Seite in einem Verlangen nach Reformen von unbestreitbarer Dringlichkeit die durch die Verträge gezogenen Grenzen überschritten habe. Das kais. Kabinett hat daher seinen ganzen Einfluß bei dem Fürsten Michael dahin geltend gemacht, daß derselbe die von ihm abgebrochenen Verhandlungen in Konstantinopel wieder aufnehme, und soll der Minister Garaschanin seine Geneigtheit hierzu schon früher ausgesprochen haben.

Das kais. Kabinett hat sonach im wesentlichen dieselbe Haltung angenommen, welche E. E. Erlaß vom 22. Dezember dem Herrn von Rehfues vorschreibt. Für den Erfolg der auf diesem Wege empfohlenen Versuche gegenseitiger Verständigung glaubt Fürst Gortschakow, daß es nachteilig sein würde, wenn Rußland sich unumwundener, als geschehen sei, für das formelle Recht der Pforte ausgesprochen hätte. Das günstige Zeugnis, welches Fürst Gortschakow der Mäßigung und Einsicht des Herrn Garaschanin erteilt, ist um deshalb von Gewicht, weil letzterer zur Zeit des orientalischen Krieges als Gegner Rußlands aufgetreten war.

*263. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

6. Januar 1862.

Graf Thun ist vor einigen Tagen hier eingetroffen, und scheint sein Aufenthalt in der Heimat nicht dazu beigetragen zu haben, die politische Mißstimmung zu heben, in welcher er Petersburg verlassen hatte. Die Angelegenheit, welche ihn hier zunächst beschäftigt, ist die letzte russische Depesche wegen der Suttorina und deren Veröffentlichung.[1]) Darüber sagt mir Fürst Gortschakow etwa folgendes:

Die unbedeutenden Erdwälle, welche die christlichen Insurgenten aufgeworfen hatten und deren Ausrüstung mit einer hölzernen und einer von einem österreichischen Kauffahrteischiffe früher geführten metallenen Kanone könnten unmöglich als das wahre Motiv angesehen werden, aus welchem Oesterreich eine Truppenmacht von 8000 Mann unter Verletzung aller politischen Konvenienzen auf türkisches Gebiet habe einrücken lassen. Die vertragsmäßige Berechtigung zu diesem Schritte werde jetzt von der Pforte selbst bestritten, und ein praktisches Bedürfnis, die Zirkulation auf der Militärstraße freizuhalten, habe um so weniger vorgelegen, als die österreichische Truppenmacht in jenen Gegenden allen Streitkräften der Insurgenten überlegen sei. Als einzigen Beweggrund der Handlungsweise des Wiener Kabinettes müsse man daher die Absicht ansehen, durch eine Machtentfaltung einschüchternd auf die Insurgenten zu wirken. Alle europäischen Mächte hätten der italienischen Bewegung gegenüber das Prinzip der Nicht-Intervention beobachtet. Das türkische Gebiet aber sei durch die neusten und bündigsten Verträge jedem einseitigen Einschreiten verschlossen, und die christlichen Insurgenten in der Türkei hätten begründetere Klagen über Mißregierung, als von den Untertanen des Königs beider Sizilien auch nur behauptet worden sei. Das kais. Kabinett sei deshalb gegenüber der versuchten Einmischung Oesterreichs in der Türkei mindestens ebenso berufen, das Prinzip

[1]) Vgl. Nr. 257. Die Depesche war von Gortschakow am 28. Dezember 1861 veröffentlicht worden.

der Nicht-Intervention zu verteidigen, wie England solches im Interesse Italiens getan habe. Durch den Nachdruck, mit welchem das kais. Kabinett gegen das Verfahren Oesterreichs auftrete, hoffe dasselbe der Wiederholung ähnlicher Vorgänge vorgebeugt zu haben.

Die Veröffentlichung der Depesche des Fürsten Gortschakow an Herrn v. Balabine sei zunächst auszugsweise und unrichtig durch Wiener Blätter erfolgt. Die Schmähungen gegen Rußland und gegen den Fürsten Gortschakow persönlich, von welchen diese Zeitungsartikel begleitet gewesen seien, lieferten den besten Beweis, daß die Indiskretionen, welche ihnen zugrunde lägen, nicht von der russischen Gesandtschaft in Wien herrührten, also nur dem dortigen Kabinette zur Last fallen könnten. Die schicklichste Beantwortung derselben habe Fürst Gortschakow in der einfachen Veröffentlichung seiner Depesche erblickt. Wenn man den hiesigen Blättern dieselbe Freiheit der Sprache in betreff Oesterreichs gewähren wollte, wie sie in Wien, trotz der faktischen Beherrschung der Presse, geübt werde, so würde die Animosität der öffentlichen Meinung Rußlands gegen Oesterreich den Ton der beiderseitigen publizistischen Organe bald zu einer unerfreulichen Höhe steigern.

Auf mein Befragen sagte Fürst Gortschakow, daß er zwar augenblicklich keinen Beruf habe, sich über seine Auffassung der insurrektionellen Bewegung der türkischen Christen amtlich auszusprechen, daß es ihm aber nicht unlieb sei, wenn ich mich gegen E. E. vertraulich über den Inhalt unserer Unterredung äußerte und namentlich darüber, daß Rußland für den Kampf, welchen die Christen gegen die grausamsten Bedrückungen und zur Erlangung geordneter Regierung führten, „gleiche Verteilung von Wind und Sonne“ und Fernhaltung jeder fremden Intervention fordere, wie solches der viel weniger berechtigten italienischen Bewegung gewährt und für die Türkei durch die Pariser Verträge verbürgt sei.

264. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

9. Januar 1862.

Nach einer heute hier eingegangenen telegraphischen Depesche hat der päpstliche Stuhl infolge einer Konsistorialsitzung den neuen Erzbischof von Warschau ernannt, und zwar — wie mir Fürst Gortschakow sagte — in der Person des Abtes Felinski. Letzterer stammt aus einer polnischen Familie, und seine Mutter starb als politisch verbannt in Sibirien. Er hat, wie ich höre, erst in späteren Jahren infolge persönlicher Beziehungen zu einer hochgestellten Dame, in deren Hause er Lehrer war, den geistlichen Stand erwählt und sich in demselben stets wirksamer Protektion, insbesondere von seiten der Einflüsse, welche mit Oesterreich in Beziehung stehen, zu erfreuen gehabt. Ich weiß nicht, ob er dem Jesuitenorden angehört oder nur in naher Verbindung mit demselben steht. Er war bisher an dem hiesigen katholischen Seminar und an dem großen Hospital tätig, welches unter Leitung der Baronin Meyendorff, geborenen Gräfin Buol, steht. Es scheint, daß insbesondere Graf Wielopolski die Aufmerksamkeit der Regierung auf ihn gelenkt hat.

In betreff der Verhandlungen mit dem Römischen Stuhl sagt Fürst Gortschakow, daß die neusten Nachrichten erfreulich lauteten und daß namentlich der Vorschlag

Felinskis für das Erzbistum ohne weitere Prüfung sofortige Annahme gefunden habe. Der Papst habe dem kais. Kabinett gegenüber die Schließung der Kirchen gemißbilligt, und wenn Se. Heiligkeit überhaupt sich öffentlich ebenso aussprechen wollte wie innerhalb der schwebenden Verhandlungen, so würde nichts zu wünschen übrig bleiben.[1]) Daß letzteres nicht geschehe, schreibt Fürst Gortschakow dem ungewöhnlich reichen Zufluß des Peterspfennigs von seiten des polnischen Adels zu, welcher der päpstlichen Finanznot mit Summen von mehreren Millionen zu Hülfe gekommen sei.

Auf Fortsetzung derartiger Zahlungen werde in Rom auch fernerhin gehofft, und sei man dort nicht in der Lage, dieselbe missen zu können.

Für den verlängerten Aufenthalt des Grafen Wielopolski dient einstweilen die Beratung des von ihm ausgearbeiteten Unterrichtsgesetzes als Motiv. Dieselbe hat tatsächlich noch nicht begonnen, und wenn sie vollendet ist, so wird der Entwurf zunächst nach Warschau gehen, um die Gegenäußerung der dortigen Behörden darüber zu vernehmen. Dieselbe Operation steht alsdann in betreff der Gesetzgebung wegen Zinsbarmachung der Bauern und wegen Stellung der Juden im Königreiche bevor, so daß der Aufenthalt des Grafen in Petersburg jedenfalls noch auf lange Zeit in Aussicht genommen ist. Seine Familie hat derselbe jedoch bisher nicht nachkommen lassen.

Alle Gerüchte über Ernennung eines anderen Statthalters in Warschau, namentlich das in betreff des Generals Besac, bezeichnet mir Fürst Gortschakow wiederholt als unbegründet, indem der Kaiser vollständig mit General Lüders zufrieden sei.

265. Vertraulicher Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

14./2. Januar 1862.

Vorgestern habe ich die Ehre gehabt, E. E. Expedition vom 8. c. durch den Feldjäger zu erhalten. Die Berichte des Prinzen Reuß und des Grafen Brandenburg[1]) haben mir Anlaß geboten, mich bei dem Fürsten Gortschakow zu erkundigen, ob auch hier von seiten der beiden westlichen Großmächte Schritte zugunsten der Anerkennung Italiens neuerdings versucht worden seien. Er verneinte dies; zwischen Herrn Thouvenel und dem Grafen Kisselew, sagte er, sei die Sache wohl gelegentlich zur Sprache gekommen, doch hätten derartige Privatunterredungen um so weniger eine praktische Bedeutung, als die persönlichen Ansichten des russischen Botschafters der Einheit Italiens günstiger seien wie die amtlichen des kais. Kabinetts. Auch der zeitige französische Geschäftsträger, Herr Fournier, nehme häufig Gelegenheit, seiner eigenen Vorliebe für die nationale Sache Italiens gesprächsweise Ausdruck zu geben. Zwischen den Gouvernements sei aber keinerlei noch so vertrauliche Mitteilung über den Gegenstand erfolgt. Lord Napier

---

264. [1]) Vgl. S. 301.

265. [1]) Der seit dem am 18. Dezember 1861 erfolgten Ableben des preußischen Gesandten in Paris, Grafen Albert v. Pourtalès, die preußischen Gesandtschaftsgeschäfte am Tuilerienhofe führende Legationssekretär Heinrich VII. Prinz Reuß hatte unter dem 4. Januar einen Bericht über die Auffassung der italienischen Frage seitens der französischen Regierung erstattet. Der preußische Geschäftsträger in London, Graf Brandenburg, berichtete unter dem 2. Januar, daß der englische Minister des Auswärtigen, Graf Russell, im Interesse der allgemeinen europäischen Politik die Anerkennung des Königreichs Italien durch Preußen angeregt hätte.

habe sogar jede Erwähnung desselben in letzter Zeit vermieden, und die Stellung des kais. Kabinetts zur Sache habe neuerlich keine Aenderung erlitten. Dem Turiner Kabinette sei gegenwärtig ohne Zweifel an einem diplomatischen Erfolge viel gelegen, um damit das Ministerium Ricasoli[2]) zu stützen. So untergeordnete Rücksichten wie die Erhaltung einer ministeriellen Kombination in Turin könnten aber auf die russische Politik keinen Einfluß üben.

Fürst Gortschakow nahm im Verlaufe des Gesprächs Gelegenheit, seine eigene Auffassung der italienischen Frage ausführlicher darzulegen.

Er sagte, daß er weit entfernt sei von einer feindseligen Stimmung gegen die piemontesische Regierung oder gegen italienische Einheitsbestrebungen überhaupt; wohl aber seien seine Gefühle noch mehr italienisch als piemontesisch. Die heutigen Italiener seien für eine kriegerische Machtentfaltung nicht geeignet und von tiefer Abneigung gegen das piemontesische Soldatenregiment beseelt. Ihre nationale Begabung weise sie mehr darauf an, eine hohe Entwickelung der friedlichen Errungenschaften europäischer Zivilisation zu erreichen und auf dem Gebiete der Künste und Wissenschaften eine befruchtende Tätigkeit, wie seit Jahrhunderten, so auch ferner zu üben; er glaube, dieser ihrer nationalen Bestimmung würden sie unter einer föderativen Verfassung besser genügen als unter der einheitlichen Herrschaft der sardinischen Regierung. Seiner Meinung nach werde das Schicksal Italiens endgültig nur auf einem Kongreß entschieden werden, und er würde, wenn ein solcher zustande käme, sich für den Plan aussprechen, Italien föderativ zu konstituieren und dem Bundesgebiete alsdann dieselbe Neutralität wie der Schweiz und Belgien allseitig zu verbürgen, damit die Hülfsquellen Italiens aufhörten, als „appoint" in den politischen Berechnungen anderer Mächte zu figurieren. Sollte Oesterreich der Verwirklichung dieses Systems Venetien zum Opfer bringen müssen, so würde er „ne pas rompre beaucoup de lances pour la lui conserver." Die Neutralisation Italiens würde zwar zur Folge haben, daß Oesterreichs Politik sich ausschließlicher dem Donaubecken zuwenden und dort mit der russischen in Kampf treten werde. Nichtsdestoweniger glaube er eine Verstärkung der Garantien für den Frieden und die Wohlfahrt Europas darin zu finden, wenn Italien aufhöre, der Zankapfel und das Schlachtfeld fremder Mächte zu sein. Abgesehen von dieser seiner Auffassung der Zukunft Italiens nach dem Gesichtspunkte politischer Zweckmäßigkeit, könne das kais. Kabinett prinzipiell die Sache des Königs von Neapel nicht fallen lassen und müsse, wenn die Wiedereinsetzung des bourbonischen Königshauses in den Staaten beider Sizilien sich nicht durchführen lasse, eine anderweite Entschädigung für dasselbe in Aussicht nehmen. Worin eine solche Entschädigung bestehen könne, darüber vermied er jede Andeutung auch dann, als er später auf die Opportunität der Anerkennung zurückkam, indem er sagte: wenn man derselben nähertreten wolle, so sei es wünschenswert, sich zuerst über ein Zwischenstadium in Vernehmen zu setzen. Meine Frage, wie er sich ein solches vorstelle, fand keine klare Beantwortung, indem er sich eine weitere Aussprache für den Fall wirklicher Verhandlungen vorbehielt. Nur so viel gab er zu verstehen, daß er sich die Aufstellung des Prinzips einer Entschädigung für den König Franz mit diesem Zwischenstadium verbunden denke.

---

[2]) Das am 12. Juni 1861 nach dem Tode Cavours gebildet war.

Ich bin auf eine Erörterung dieser Auslassungen nicht eingegangen, da ich keinen Auftrag hatte, eine bestimmte Richtung zu vertreten. Ich kann mir auch nicht denken, daß ein zwar phantasiereicher, aber scharfsinniger und erfahrener Staatsmann angesichts der historisch und geographisch gegebenen Lage der Dinge ernstlich an die Verwirklichung einer lediglich auf Pflege der Künste und Wissenschaften angewiesenen italienischen Konföderation glauben sollte, deren Territorium als neutrales Gebiet von kriegführenden Nachbaren gewissenhaft geschont werden würde, so daß die französische Grenze nur zwischen Basel und Luxemburg dem Angriff und der Verteidigung geöffnet bliebe. Ich enthalte mich deshalb auch aller Kritik der Nachteile, welche eine solche Neutralisation Italiens für Preußen haben würde, und begnüge mich, aus dem Vortrage des Fürsten den Schluß zu ziehn, daß er das italienische Königreich einstweilen nicht anerkennen, seine Weigerung aber auch nicht ausschließlich mit der Anhänglichkeit des Kaisers an die Grundsätze der Legitimität motivieren will, um die Zukunft nicht zu präjudizieren.

Ich glaube wahrzunehmen, daß der kais. Minister überhaupt auf die italienische Frage nach Maßgabe ihrer politischen Bedeutung ein unverhältnismäßig geringes Gewicht legt. Jede unbedeutende Erscheinung im Orient oder in den slawischen Ländern von Böhmen bis in den Balkan interessiert ihn mehr als alle Nachrichten aus Italien. Letztres gehört zu den gleichgültigeren Gebieten, auf denen er sich mit etwaigen Bedürfnissen der französischen Politik ohne wesentliches Opfer an eignen Wünschen in Einklang zu setzen vermag. Findet der Kaiser Napoleon es seinem Interesse entsprechend, die Angelegenheiten Italiens in einem Zustande schwebender Unsicherheit und das Turiner Kabinett in Verlegenheit zu erhalten, so zweifle ich nicht an der Bereitwilligkeit des Fürsten, seinem pariser Geschäftsfreunde zu solchem Zwecke gefällig zu sein. Die aus Paris und Italien hier eingehenden Berichte melden einerseits Aeußerungen Napoleons, nach welchen dessen Begeisterung für die italienische Einheit — wenn sie jemals vorhanden war — sehr abgekühlt und die Idee der Konföderation im Vordergrunde erscheint. Andrerseits lassen sie keinen Zweifel darüber, daß in den maßgebenden Kreisen Italiens die Stimmung gegen Frankreich einen hohen Grad von Verbitterung erreicht hat. Seit dem Frieden von Villafranca und der Abtretung von Savoyen und Nizza ließ sich vermuten, daß ein italienisches Reich, wenn es ihm gelänge, sich zu konsolidieren, zunächst kein dringenderes Bedürfnis haben werde als das der Emanzipation von Frankreich und dessen Uebergewichte. Sollte der Kaiser Napoleon jemals das einige Italien ehrlich gewollt und in ihm auf die Dauer ein fügsames Mitglied eines von Frankreich zu leitenden Bundes der romanischen Völker zu finden gemeint, so würde er damit nur bewiesen haben, daß auch die klügsten Politiker Fehlrechnungen machen. Für Italien ist das Bündnis Frankreichs gleichbedeutend mit einer abhängigen Unterordnung, welche mit steigender Verstimmung getragen wird. Sobald der neue Staat glauben wird, ohne seinen Beschützer bestehn zu können, wird er sich durch kein Gefühl nationaler Dankbarkeit abhalten lassen, gegen die Bevormundung zu reagieren, und wird notwendig in die Rolle eines wegen Bedrohung seiner Unabhängigkeit mißtrauischen Nachbarn dem mächtigeren und anspruchsvollen Frankreich gegenüber verfallen.

Ich weiß nicht, ob dieser Zustand der Dinge jemals wirklich eintreten, ob Italien jemals hinreichend erstarken und die nötige Anlehnung an andre Mächte finden wird, um jene naturgemäße Stellung Frankreich gegenüber einnehmen und des letzteren bedenkliche und demütigende Protektion abwerfen zu können. Ich wage auch keine Meinung

darüber auszusprechen, bis zu welcher Grenze es der königliche Wille unsres allergnädigsten Herrn sein werde, auch im Auslande für das Recht der Legitimität gegen die tatsächlichen Verhältnisse einzustehn: vom Standpunkte der politischen Zweckmäßigkeit aber kann ich mich der Ueberzeugung nicht verschließen, daß die Schöpfung eines lebensfähigen italienischen Reiches ein für Preußen günstiges Ergebnis wäre, und daß wir unsre eignen Interessen fördern, wenn wir die Selbständigkeit Italiens durch unsere Anerkennung befestigen helfen und uns freundschaftliche Beziehungen mit dem neuen Reiche sichern.[3])

England, unser natürlichster Bundesgenosse, ist uns auf diesem Wege bereits vorausgegangen, und wie die Sachen einmal liegen, ist die Erhaltung des italienischen Königreichs für den Frieden und den Bestand der Dinge in Europa ein weniger gefährliches Experiment als die Verlängerung der Ungewißheit in Aussicht auf Herstellung der alten Dynastien. Ohne fremde Intervention und vorgängige Republikanisierung ist es nicht wahrscheinlich, daß auf dem von Turin aus beherrschten Teile der Halbinsel eine geordnete Regierung außer der piemontesischen sich werde herstellen und halten können. Der Durchführung einer Reaktion würden stärkere Bewegungen innerhalb und außerhalb Italiens vorhergehen und folgen müssen, als diejenigen waren, welche den Sturz der alten Dynastien begleiteten. Die Erhaltung einer so gespannten Situation mit steter Aussicht auf plötzliche Komplikationen und Erschütterungen der bestehenden Zustände kann nur der unruhigen und schlagfertigen Politik Frankreichs willkommen sein, deren Werkzeug Italien bleiben muß, so lange der französische Schutz seine einzige Stütze ist. Muratistische Versuche, Angriffe auf Dalmatien, Bosnien oder Venetien verlieren an Wahrscheinlichkeit in dem Maße, als der gegenwärtige Bestand Italiens konsolidiert und außer Frage gestellt wird. Namentlich würden wir durch unsre Anerkennung eine Handhabe gewinnen, Italien von Versuchen gegen Venetien zurückzuhalten und so eine Eventualität zu entfernen, in welcher eine Preußens und Deutschlands wahren Interessen angemessene Entschließung schwer zu finden sein würde.

In einem selbständigen Italien haben — m. E. — Preußen und England einen natürlichen Bundesgenossen zu gewärtigen. Das neue Reich würde jederzeit gegen Frankreich und Oesterreich auf seiner Hut und der Anlehnung an andre Mächte bedürftig bleiben. Frankreich und Oesterreich aber sind, jedes in seiner Art, berufen, der Regel nach Gegner Preußens zu sein, und werden hierzu nicht durch die Willkür ihrer augenblicklichen Machthaber, sondern durch die Schwerkraft dauernder geschichtlicher Verhältnisse bestimmt.

Wenn ich mir in diesem vertraulichen Berichte erlaubt habe, gegenüber den Ansichten des Fürsten Gortschakow meine eigne vom preußischen Standpunkte aus zu entwickeln, so leitet mich dabei lediglich die Ueberzeugung, daß E. E. das Recht haben, meine persönliche Auffassung einer Frage von Wichtigkeit zu kennen, um durch hochdero Weisungen mich in den Stand zu setzen, meine Haltung der ah. Willensmeinung anzupassen.

Sollte es früher oder später in E. E. Intentionen liegen, der Frage der Anerkennung Italiens praktisch näherzutreten, und S. M. der König darauf einzugehen geneigt sein, so würde ich g. anheimstellen, von unseren Entschließungen — bevor wir sie anderweitig verlautbaren — dem hiesigen Hofe Kenntnis zu geben und mich mit dem Versuche zu einer

[3]) Vgl. hierzu Nr. 267.

Verständigung zu beauftragen. Wenn derselbe mißlingt, so dürfte es wenigstens den freundschaftlichen Beziehungen beider Höfe entsprechen, ihn gemacht zu haben.

266. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

15./3. Januar 1862.

Die heftigen Ausfälle, welche die österreichische Presse mit Bezug auf die letzte Note in der Suttorinasache gegen den Fürsten Gortschakow gerichtet hat,[1]) sind dem letzteren, wenn sie ihn auch persönlich verletzt haben, doch von Nutzen gewesen. Von seinem Aufenthalte in Wien her kennt er die Zustände der österreichischen Presse, die Herrschaft der Regierung über dieselbe und die offiziösen Beziehungen außerösterreichischer Blätter zur Wiener Zentralstelle. Die Gesandtschaften in Deutschland sind von ihm angewiesen worden, alle Angriffe gegen ihn, welche aus österreichischer Quelle stammen, zu sammeln und einzusenden. Dieselben werden in französischer Uebersetzung und mit den nötigen Erläuterungen über ihren Ursprung Sr. M. dem Kaiser vorgelegt, auch in weiteren Kreisen verbreitet und in russischen Blättern besprochen. Bei dem empfindlichen Nationalgefühl gereicht jede Anfeindung des Fürsten durch fremde Regierungen demselben an sich zum Vorteil, geht sie aber von Oesterreich aus, so macht sie ihn entschieden populär und befestigt ihn in seiner Stellung.

Besonders wirksam in dieser Richtung ist ein Artikel eines Hamburger Blattes, in welchem ein durch den Prinzen Alexander von Hessen zum Sturze Gortschakows gemachter Versuch besprochen wird. Die dem Kaiserhause verwandten deutschen Fürsten erfreuen sich im ganzen keiner großen Popularität, und eine nachweisbare Einmischung in die russische Politik verzeiht man ihnen vollends nicht. Es liegt indessen in der Natur der Dinge, daß eine solche stattfindet, ohne über den engern Kreis der kaiserlichen Familie hinaus kontrolliert werden zu können. Die Verhältnisse bringen es mit sich, daß diese Einflüsse in der Regel gegen Preußen in die Wagschale fallen und unter der Rückwirkung der deutschen Reformfrage eine erhöhte Tätigkeit entwickeln. Die Korrespondenzen der kaiserlichen Verwandten in Stuttgart und Darmstadt klagen unsre ehrgeizigen und destruktiven Tendenzen mit nicht weniger Bitterkeit an, als es etwa in den süddeutschen ultramontanen Blättern geschieht. In einer besonders gereizten Stimmung gegen uns ist der Herzog Georg von Mecklenburg aus Deutschland zurückgekehrt; er versäumt keine Gelegenheit, seiner antipreußischen Stimmung Ausdruck zu geben, verfehlt aber hier seinen Eindruck um deswillen, weil er den Ausfällen gegen uns in der Regel eine lobende Anerkennung Oesterreichs hinzufügt. In analoger Richtung, aber vorsichtiger, ist der Prinz von Oldenburg tätig, welcher mit Stuttgart, Wiesbaden und andern verwandten Höfen in lebhafter Korrespondenz steht. Der Großfürst Constantin legt gegen alle Deutschen eine generelle Abneigung an den Tag, doch richtet dieselbe vermöge der hannöverschen Verbindungen der Frau Großfürstin ihre Spitze mehr gegen uns als anderswohin.

Wenn Graf Thun ungeachtet der vielseitigen Unterstützung, welche Oesterreich von so vielen hochgestellten Seiten gewährt wird, dennoch zu keiner ihn befriedigenden Stellung

[1]) Vgl. S. 311.

am hiesigen Hofe gelangen kann, so kommt dies daher, daß in allen wirklich russischen Kreisen bisher der Gegensatz zu Oesterreich unversöhnt fortbesteht. Für uns dagegen ist die Stimmung, so weit sie sich überhaupt mit dem Auslande befaßt, fortwährend eine günstige, und wenn sie sich in ihrem publizistischen Ausdruck auch mehr der liberalen Seite unseres öffentlichen Lebens zuwendet, so haben wir doch in der Gesinnung des Kaisers für S. M. den König und allerhöchstdessen Haus meiner Ueberzeugung nach einen so sicheren Rückhalt, daß ich bei Lebzeiten des Kaisers eine feindselige Stellung Rußlands zu Preußen für unmöglich halte. Um so bedauerlicher ist mir die Wahrnehmung von einer zunehmenden Verstimmung gegen den Kaiser in allen höhern und mittlern Kreisen der Bevölkerung. Bei dem russischen Adel erklärt sich diese Erscheinung einigermaßen aus seiner Gereiztheit über die Verluste an Vermögen und politischer Stellung, welche er durch die Emanzipation erlitten hat. Schwerer ist es dagegen, zu verstehen, weshalb eine so edle und gewinnende Persönlichkeit, wie die des Kaisers, im Bürgerstande sich keiner größeren Anerkennung erfreut, vielmehr der übelwollendsten Beurteilung ausgesetzt ist. Einen großen Teil der Schuld tragen ohne Zweifel manche Personen aus der Umgebung des Kaisers, welche die allgemeine Stimme der ihnen gewährten kaiserlichen Gunst nicht würdig findet; auch wird die Nachsicht Sr. M. gegen unbrauchbare und pflichtwidrige Beamte in hohen Stellen getadelt. Mit berechneter Konsequenz aber werden in den mittleren und unteren Schichten der Gesellschaft Verleumdungen über das Privatleben des Kaisers verbreitet und die gröbsten Unwahrheiten in dieser Richtung von anscheinend achtbaren Leuten wiederholt und geglaubt. Die Bemühungen, dem Kaiser die Gemüter zu entfremden, erstrecken sich auch auf die Soldaten, indessen bisher, wie gutgesinnte Offiziere mir sagen, ohne Erfolg.

267. Privatschreiben an Minister Graf Bernstorff.

(Eigenhändig.)

15. u. 16. Januar 1862.

Verehrtester Freund und Gönner

ich beeile mich, Ihnen für das freundliche Schreiben vom 8.[1]) meinen verbindlichsten Dank zu sagen. Der deutsche sowohl als der italiänische Theil der vom Feldjäger überbrachten Expedition ist mir vom höchsten Interesse gewesen. Wenn man, wie ich, 8 Jahre lang Preußischer Bundestagsgesandter gewesen ist, und unter dem ungünstigsten Gegendruck des eignen Monarchen und der Manteuffelschen Politik einen mühsamen und undankbaren Kampf für Preußens und Deutschlands wahre Interessen gegen das große östreichische Lügennetz gekämpft hat, so bleibt man auch hier im hohen Norden empfänglich für die Freude an dem frischen Ton, den Sie mit Ihrer Antwort nach Dresden[2]) für unsre deutsche Politik angeschlagen haben. Für mich hat die analoge Situation, welche Sie 1850 in Wien allerdings in intensiverem Grade durchlebten, in Frankfurt von 1851 bis 59 gedauert, ein Streit, damals ohne Hoffnung auf Gewinn, weil unsre Gegner ihre besten Bundesgenossen in Berlin hatten, und es endlich auch durchsetzten, daß ich zur Freude aller Feinde Preußens das Feld räumen mußte. Die Erfolge auf der Bahn, welche wir jetzt ein-

[1]) Vgl. Bismarckjahrbuch VI 117.

[2]) 20. Dezember 1861. Vgl. über sie Sybel, Begründung usw. II ² S. 401; Stern, Geschichte Europas VIII S. 464. Erich Brandenburg, Reichsgründung I S. 414 f.

geschlagen haben, mögen sie langsam oder schnell erreicht werden, sind uns sicher, nachdem Sie das Eis gebrochen haben durch offne Erklärung über das, was Preußen will, und daß es das Bestehende nicht will. So schlecht ist dieses Bestehende für uns, daß jede Aenderung nur zum Besten führen kann; selbst der Beust'sche Plan[3]) wäre, faute de mieux, ein erheblicher Fortschritt Preußens im Vergleich mit der jetzigen Bundesverfassung, in welcher Preußen genau $^{1}/_{17}$ des Ganzen wiegt und vom Präsidium ausgeschlossen ist. Doch ich will der Versuchung widerstehn, von hier aus einen Ausflug in das Gebiet der Bundespolitik zu machen, und bei meinem russischen Leisten bleiben. Wir haben hier außer dem Grafen Thun zwei sehr leidenschaftliche Gegner Preußisch-deutscher Politik, den Herzog Georg von Mecklenburg und meinen hanöverschen Collegen, Graf Münster. Was sie hier von uns Uebles reden, knüpft sich einstweilen, abgesehn vom Nationalverein, Radowitz und Erfurt usw., an den Ausfall unsrer Wahlen,[4]) deren democratisches Ergebniß Herzog Georg in seinen Reden am Hofe ausschließlich dem gouvernementalen Einflusse zuschreibt. Die Wahlen sind schlecht, und vermöge ihrer Disciplin und Mäßigung werden sich die vorgeschrittenen Partheien heut zu Tage noch unbequemer machen, als vor 12 Jahren. Aber unliebsame Kammern sind un cas prévu par la constitution, und das verfassungsmäßige Heilmittel der Auflösung, wenn es rechtzeitig, d. h. nicht zu früh angewandt wird, ist bei uns wirksamer als in andern constitutionellen Ländern, weil es bei uns für viele Wähler, wenn nicht die meisten, welche über die Intentionen des Königs irre geleitet sind, darauf ankommt, sie aufzuklären, was sich durch die Auflösung, verbunden mit ansprechenden Manifesten, erreichen läßt. Die Neuheit unsrer constitutionellen Verhältnisse bringt es mit sich, daß wir ihren einzelnen Phasen noch eine etwas schwerfällige Wichtigkeit beilegen und die Ausübung des wohlbegründeten Auflösungsrechtes der Krone fast wie eine Art Staatsstreich ansehn.

Hier im Lande sind die Zustände auch nicht grade beruhigend, obschon ich an keine wesentliche Erschütterung des Bestehenden glaube. Stieglitz, der Leiter der Finanzen, stellt sogar eine beginnende Besserung der letztern in Aussicht, und er ist eher ein ängstlicher Schwarzseher als ein Schönmaler. Der Hauptmangel ist an Personen zu höhern Beamtenstellen. Es ist überraschend, wie wenig wirklich gebildete Leute, nach unserm Maßstabe, es hier in den höhern Kreisen giebt, und die wenigen gehören meist der Generation der Greise und den Deutschen an. Die exclusive Ueberweisung der Erziehung an das nationalrussische Element durch den Kaiser Nikolaus bestraft sich durch die Masse von Unwissenheit und Roheit, welche in den Sphären zu Tage tritt, aus denen die Staatsmänner hervorgehn sollen. Der Berg von Papier und Formenwesen, welcher das staatliche Leben erdrückt, ist schon im gewöhnlichen Geschäftsleben nicht zu bewältigen; die Arbeiten der Gesetzgebung aber, welche in allen Zweigen der Verwaltung begonnen sind, gelangen nicht von der Stelle, obschon jeder hohe Beamte sich einige deutsche Hülfsarbeiter zulegt, welche die regelmäßige Arbeitslast tragen. Gortschakow wäre ohne seinen Westmann, Hamburger, Sacken und den deutschen Kammerdiener garnicht denkbar. Baron Sacken, ein alternder Mann, ist die einzige Spezialität des Ministeriums für Schleswig-Holstein nebst allen deutschen Bundessachen, welche von allen Andern, Gortschakow eingerechnet, als eine Art Sanskrit behandelt werden, das niemand auch nur zu erlernen versucht. Ueber orientalische,

---

[3]) Vom 15. Oktober 1861. Vgl. über ihn Sybel, a. a. O. II² S. 397 f.; Stern, a. a. O. VIII S. 463 f.
[4]) Am 6. Dezember 1861 hatten die Wahlen zum preußischen Abgeordnetenhause stattgefunden.

slavische und allenfalls französische Dinge ist der Fürst jederzeit gesprächig und ein aufmerksamer Hörer. In allen deutschen Fragen, die Reform des Bundes eingerechnet, kann ich ihm nur mit Gewalt ein widerwilliges Gespräch abgewinnen. Auch Italien ist ihm jetzt, wo die innern Geschäfte in Reichsrath und Conseil ihn ermüden, langweilig geworden, und nur aus Gefälligkeit für die Cogetterien der Frau von Regina legt er gelegentlich einiges Interesse für den König Franz an den Tag.

Ich habe mir erlaubt in dem beifolgenden Bericht[5]) über die italiänische Anerkennungsfrage meine unmaßgebliche Ansicht vorzutragen. Meiner Ueberzeugung nach müßten wir das Königreich Italien erfinden, wenn es nicht von selbst entstände. Seine Herstellung kann durch Uebergangsstadien führen, welche ihre Bedenken haben, welche wir aber suchen müßten abzukürzen. Wenn es erst fertig auf eignen Füßen steht, so kann ich mir keine willkommnere Schöpfung für Preußische Politik denken; der Fehler der Situation liegt nur in der Fortdauer seiner Unselbständigkeit. Ich begreife, daß S. M. der König Sich schwer dazu entschließen würde, die Sache der italiänischen Fürsten aufzugeben. Aber Preußen hat garkeine Reciprocität zu erwarten, wenn es für dieselben einsteht. Weder vom Papste noch von Oestreich, noch von den vertriebnen Dynastien haben wir auf Dank zu rechnen, wenn wir ihnen unser Interesse und das Einverständniß mit England opfern. Gestützt auf unsre und Englands Anerkennung hat der neue Staat einige Bürgschaft des Bestehens, und wenn wir damit nur das Cabinet Ricasoli halten, so hängt daran vielleicht der ganze Bestand des statu[s] quo in Italien. Bricht derselbe zusammen, so eröffnet sich eine weite Perspective von Krieg und Unruhen, wie dieß Ricasoli m. E. nicht mit Unrecht Herrn von Brassier entwickelt hat. Ich kann mich überhaupt nicht recht von der Richtigkeit der Theorie überzeugen, daß die Anerkennung eines neuen Staates irgend welche rechtliche Billigung der Art, wie derselbe entstanden ist, in sich schließe; sie besagt vielmehr nur, daß man der neuen Regirung eine hinreichende Dauer zutraut, um im Interesse der eignen Unterthanen die regelmäßigen Geschäftsverbindungen mit ihr einzurichten. Die Engländer haben die practische Methode, neue staatliche Schöpfungen mit großer Leichtigkeit anzuerkennen, ohne damit eine Verantwortlichkeit für die rechtliche Basis oder eine Bürgschaft für ihre Dauer zu übernehmen. Sollte der König Franz in seine Staaten zurückkehren, so würde England sich höchstens durch eigne Interessen, nicht aber durch seine frühere Anerkennung Victor Emanuels abhalten lassen, wiederum einen Gesandten in Neapel zu beglaubigen. Wenn in der Anerkennung eine solidarische Haftung für die Rechtmäßigkeit der Einsetzung einer Regirung läge, so hätten wir seit 1830 in Paris keinen regelrecht beglaubigten Gesandten haben können.

Den 16./4. Soeben schickt mir Gortschakow einen telegraphischen Auszug der Thronrede,[6]) und ich freue mich auch in ihr die Bundesreform betont zu sehn. Demnächst ist mir besonders die Ueberzeugung beruhigend, die ich dem Auszug entnehme, daß wir an keine Art von Rückzug oder Compromiß in der Frage der Armee-Einrichtungen denken. In der nächsten Zeit stehn Conflicte mit der Kammer schwerlich zu erwarten; die etwaige Adreßdebatte hat zu wenig practisches Element in sich, als daß es dem Wähler im Lande recht verständlich würde, worüber der Bruch eigentlich entstanden sei, wenn er bei der Gelegenheit zu Tage tritt. Im März werden, wie ich glaube, die critischen

---

[5]) Vgl. Nr. 265.
[6]) Vom 14. Januar 1862.

Tage der Kammer erst beginnen. Sollte die Versammlung ihrerseits unannehmbare Vorlagen machen, so ist es, wie ich glaube, zunächst immer zweckmäßiger, dieselben am Herrenhause scheitern zu lassen, als die Autorität der Krone zu früh ins Gefecht zu führen. Für den gemeinen Wähler in Masse kommt viel darauf an, daß der Conflict, über welchen die Kammer seiner Wahl nach Hause geschickt wird, ein gemeinfaßlicher und klarer sei.

Gestatten Sie mir vertraulichst noch eine Frage anzuregen, die mir persönlich natürlich von hohem Interesse ist. Ihr Herr Vorgänger hatte mir schon im Sommer angedeutet, daß Ihr Eintritt ins Ministerium wahrscheinlich meine Versetzung von hier nach sich ziehn würde. Diese Wahrscheinlichkeit ist durch den Verlust von Pourtales erhöht worden. Ich formulire keine Art Wunsch, womit Sie ohne Zweifel bei der Gelegenheit hinreichend ohnedies behelligt sind; ich bin, aufrichtig gesagt, zu abergläubisch, um irgend etwas dringlich zu begehren, was mir nachher nicht zur Zufriedenheit ausschlägt, und ziehe vor, in militärischer Fassung die Befehle Sr. M. abzuwarten und zu vollziehn, mögen sie für hier oder für eine andre Bestimmung lauten. Sehr lieb aber wäre es mir, wenn ich eine Andeutung darüber haben könnte, ob ich mich auf Bleiben oder Umziehn überhaupt einrichte. Am 1. Februar a. St. muß ich mich erklären, ob ich mein Haus zum 1. Juni c. behalte oder aufgebe. Es ist das ein Gegenstand von etwa 8000 Thlr., da unsicher bleibt, ob mein etwaiger Nachfolger in meinen Contract würde treten wollen oder nicht. Dazu kommen Reparaturen, die ich bei Erneuerung des Contractes verlangen muß, sowie manche andre häusliche Einrichtungen, Pferdekäufe und dergl. Ist es also möglich, die Wahrscheinlichkeit schon jetzt zu beurtheilen, so würde ich für einen Wink darüber dankbar verpflichtet sein.

Ich weiß nicht, wie in den Zeitungen das Gerücht entstanden ist, als käme ich zur Landtagseröffnung nach Berlin; auch in der Correspondenz meiner Freunde wurde meine Anwesenheit als Thatsache behandelt, und mein Pächter aus Schönhausen war erschienen, mich dort aufzusuchen. Bei 24 bis 30 Grad Kälte, wie sie seit 14 Tagen herrscht, zu reisen, mit Kammerdebatten in Aussicht! ich hatte ein behagliches Frösteln am Kamin bei der Gewißheit, daß es nicht wahr sei.

Es wird Sie freuen zu vernehmen, daß Ihr Andenken bei liebenswürdigen Damen hiesiger Gesellschaft lebendig ist, und ich versäume daher nicht, einen sehr gnädigen Gruß zu bestellen, mit welchem mich die Frau Großfürstin Marie Niklajewna für Sie beauftragt hat, als ich im Hause Belosselsky,[7]) jetzt Kotschubey, beim Souper neben ihr saß; ich sollte Sie daran erinnern, wie vergnüglich Sie in eben jenen Räumen mit Ihrer K. H. getanzt hätten. Die Großfürstin ist für uns Preußen noch jetzt vorzugsweise liebenswürdig, während bei den übrigen Herrschaften, außer Kaiser und Kaiserin, wir nur noch zu den Ausländern im Allgemeinen zählen.

Mir und den Meinigen geht es wohl, nachdem meine Tochter beginnt, sich von dem für Kinder hier so gefährlichen typhösen Fiber zu erholen, welches sie vor 2 Monaten befiel und mehre Wochen in Lebensgefahr hielt. Ich erhalte mich durch die Jagd gesund, meine Kinder aber leiden unter Mangel an Luft und Bewegung, da ihnen die Aerzte bei der starken Kälte das Ausgehn verbieten. Mit der Zeit fürchte ich, daß ich mich aus Erziehungs-, Gesundheits- und Geld-Rücksichten doch zu dem Rochow'schen System werde entschließen und meine Familie werde in der Heimath lassen müssen; jeden-

---

[7]) Vgl. Kurd v. Schlözer, Petersburger Briefe S. 27, 233 und sonst.

falls schicke ich sie mit dem ersten Frühling dahin; wie lange ich die Einsamkeit aushalte, muß der Erfolg lehren. Loen führt hier als Garçon seit Jahren die Rolle einer Zierde der Salons durch. Ich habe eine wahre Sorge, ihn zu verlieren; er ist verträglich, angenehm und zu keinen Uebergriffen geneigt. Käme an seine Stelle jemand mit etwas geschäftlichem Ehrgeiz und Hang zur Intrigue, so ist dieses System der Doppelvertretung mit einem selbständigen Militärgesandten bei dem Kais. Hofe und einem diplomatischen bei der Kais. Regirung für den letztern nicht durchzuführen, hier weniger als irgendwo. Den Brief Sr. M. des Königs habe ich Loen ausgehändigt und ihn mit allem bekannt gemacht, was ich über Gerstenzweig gehört habe. Ueber den sonstigen Inhalt des Schreibens hat er mir nichts mitgetheilt, aber die Absendung seiner Antwort mit diesem Courrier in Aussicht gestellt.

Mit der Bitte, mich der Frau Gräfin zu Gnaden empfehlen zu wollen, bin ich in freundschaftlicher Verehrung der Ihrige.

268. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

16./4. Januar 1862.

Die Entwickelung der bäuerlichen Ablösung, welche bis zum Frühjahr 1863 dem freiwilligen Abkommen der Parteien überlassen ist, macht bisher wenig Fortschritte, weil die Bauern in der Hoffnung auf weitergehende kais. Bewilligungen sich zu keiner Einigung verstehen. Ueber bäuerliche Unruhen und Exekutionen sind in letzter Zeit von keiner Seite Nachrichten eingegangen, und bietet der Winter, da die Arbeit ruht, wenig Gelegenheit zu Streitigkeiten.

Dagegen wird allgemein und, wie ich mich bei eignem Aufenthalte auf dem Lande habe überzeugen können, mit Recht, über den gänzlichen Mangel aller polizeilichen Autorität geklagt. Die gutsherrliche Polizei- und Strafgewalt ist aufgehoben und bisher kein Ersatz an ihre Stelle getreten. Die Regierung hat zwar unter dem Namen mirovoi posrednik (Friedensvermittler) neue Beamte ernannt, deren Aufgabe im Grunde aber nur in Vermittelung gutsherrlich-bäuerlicher Streitpunkte besteht, zu welchem Behufe sie mit dem Rechte körperlicher Züchtigung ausgerüstet sind. Dabei ist ihre Anzahl und Verteilung unzulänglich und bestehen außer ihnen nur die Oberbehörden der sehr ausgedehnten Kreise in Gestalt des Kreisadelsmarschalls und des Capitan isprawnik; letzterer etwa in der Stellung eines sozial unter den Kreissekretär herabgedrückten, dem Trunke ergebenen und der Bestechung zugänglichen Landrates. Schon hier, in der verhältnismäßig bevölkerten und mit Fabrikindustrie versehenen Umgegend von Petersburg, habe ich Ortschaften gefunden, deren Bewohner sieben deutsche Meilen unpraktikablen Weges reisen müssen, um ihre Lokalpolizeibehörde zu erreichen, welche nirgends einen Stellvertreter hat und auf Bezirke von 60 Quadratmeilen ihre Tätigkeit erstreckt.

Um diesem Mangel jeder Lokalpolizei abzuhelfen, haben Gutsbesitzer und Bauern an manchen Orten sich verständigt und ohne höhere Autorisation die Gemeindeältesten als Polizeibehörde de facto eingesetzt. Diese Einrichtung hat nur den Uebelstand, daß kleine Vergehen, besonders gegen das Eigentum, von dieser Bauernpolizei unverhältnismäßig hart und willkürlich bestraft und körperliche Züchtigungen mit grausamen

Uebertreibungen vollzogen werden. Daß nicht schlimmere Exzesse vorkommen, spricht für den gesunden Sinn der ländlichen Bevölkerung; daß aber in beinahe Jahresfrist von der Regierung an Stelle der aufgehobenen Polizeibehörden nicht einmal eine provisorische Einrichtung getroffen wird, ist ein Beweis für die Schwerfälligkeit, mit welcher legislatorische Arbeiten sich hier bewegen, und für den Mißgriff, den man begangen hat, indem man mit der Aufhebung der Leibeigenschaft gleichzeitig die gänzliche Umwandlung der Polizeiorganisation in Angriff nahm.

*269. Telegramm an Minister Graf Bernstorff.

20./8. Januar 1862.

In Veranlassung E. E. Depesche vom 8. d. Nr. 6 schwedische Sache vertraulich und vorsichtig angeregt.[1]) Disposition günstig. Schweden hat eine stark gegen uns gerichtete Depesche im Sinne der Trennung Holsteins, Einverleibung Schleswigs übergeben. Fürst Gortschakow ganz abweisend und korrekt geantwortet, Rechte Deutschlands in Ansehung Schleswigs aus Verabredungen von 1851 anerkennend, deren Beachtung empfehlend, notwendige Reformen[2]) in Schleswig hervorhebend. In gleichem Sinne Instruktion an den russischen Gesandten am Bunde erlassen. Baron Budberg wird ermächtigt, E. E. vertraulich Einsicht der Schriftstücke zu geben.

270. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

23./11. Januar 1862.

Durch E. E. Erlaß Nr. 6 vom 8. c.[1]) und den demselben beigefügten Immediatbericht des Grafen Oriolla bin ich veranlaßt worden, die Stellung Schwedens zu den deutsch-dänischen Verwickelungen und die Neigung des Königs Karl zur Einmischung in letztere mit dem Fürsten Gortschakow vertraulich zu besprechen.

Die Aeußerungen des kais. Ministers ließen von Hause aus nicht bezweifeln, daß die ehrgeizigen Regungen Schwedens hier als eine unwillkommene Erscheinung betrachtet werden. Fürst Gortschakow gab mir eine schwedische Depesche zu lesen, welche vermutlich auch in London und Paris übergeben sein wird und über welche Baron Wedell-Jarlsberg mir gegenüber zur Geheimhaltung angewiesen zu sein scheint. In derselben wird die Schuld des Mißlingens der Unterhandlungen mit Dänemark uns zur Last gelegt, und werden die Ansprüche Deutschlands in betreff Schleswigs als eine unzulässige Einmischung

269. [1]) Der Minister Graf Bernstorff brachte unter dem 8. Januar B. einen Bericht des preußischen Gesandten in Stockholm zur Kenntnis, aus dem hervorging, daß der König Karl XV. von Schweden gesonnen war, für den Fall, daß Preußen in Schleswig einrückte, mit Waffengewalt einzuschreiten, und betonte in dem begleitenden Erlasse, daß es für ihn von Wert sei, zu wissen, wie die russische Regierung sich zu dieser Sache stelle. Er hege die Hoffnung, daß für den Fall des Krieges, den Preußen auf alle Weise zu vermeiden strebe, und für den Fall, daß Schweden dann Truppen nach Schleswig senden sollte, Rußland einen Druck auf den Stockholmer Hof ausüben und mit Preußen gemeinsame Sache machen werde. Zu direkten Schritten bei Gortschakow sei der Augenblick noch nicht gekommen. Es schiene ihm jedoch nützlich, den Gegenstand der ganz besonderen Aufmerksamkeit des Gesandten zu empfehlen.

[2]) Konzept: Notwendigkeit [von].

270. [1]) Vgl. Nr. 269 Anm. 1.

in Dänemarks innere Angelegenheiten dargestellt, welche von den Garanten der bestehenden Verträge nicht zu dulden sei. Am Schlusse des Aktenstücks wird der Plan empfohlen, in betreff Holsteins alle Anforderungen des Deutschen Bundes vollständig zu erfüllen, Schleswig dagegen als einen von jeder auswärtigen Verbindlichkeit freien Bestandteil des dänischen Staates zu behandeln, auch, nachdem dieses System ins Leben getreten sein werde, der deutschen Bevölkerung Schleswigs durch Abstellung gerechter Beschwerden Konzessionen zu machen.

Fürst Gortschakow ließ mich von der Antwort des kais. Kabinettes, noch bevor dieselbe zur Kenntnis meines schwedischen Kollegen kam, vertraulich Einsicht nehmen, und fand ich, daß der darin genommene Standpunkt sich dem unsrigen mehr als irgend eine frühere Auslassung der hiesigen Regierung annähere, wie ich dies schon telegraphisch zu melden mir die Ehre gegeben habe.[2]) Es wird die einseitige Auffassung des Stockholmer Kabinettes in betreff der jüngsten Unterhandlungen, wenn auch unter Bedauern, daß dieselben keinen bessern Erfolg haben, zurückgewiesen und sodann ausdrücklich ausgesprochen, daß Dänemark in betreff Schleswigs allerdings Verpflichtungen durch die Abmachungen von 1851 und 1852 übernommen und der Deutsche Bund, in dessen Namen dieselben von Preußen und Oesterreich stipuliert seien, ein Recht habe, ihre Erfüllung zu fordern. Auch wird die Mahnung ausgesprochen, daß das Kopenhagener Kabinett nicht erst nach beigelegter Sache, sondern behufs Erleichterung dieser Beilegung sich zu Konzessionen in der Verwaltung Schleswigs verstehen möge, wie dies von russischer Seite seit zwei Jahren wiederholt angeraten worden sei.

Ich bat den Fürsten Gortschakow, daß er Baron Budberg, welchem ein heut abgehender Kurier Abschrift dieser Aktenstücke bringen soll, zur vertraulichen Mitteilung derselben an E. E. ermächtigen möge, was mir auch zugesagt wurde.

Von einem meiner Kollegen, der in der Lage ist, darüber unterrichtet zu sein, wurde mir dieser Tage im engsten Vertrauen mitgeteilt, daß schon vor etwa einem Jahre der König von Schweden in Kopenhagen Insinuationen habe machen lassen, als seien ihm von unserer Seite Eröffnungen über eventuelle Teilung Dänemarks zwischen Preußen und Schweden zugegangen.[3])

271. Bericht vom 31./19. Januar 1862 an Minister Graf Bernstorff, betr. Beteiligung des diplomatischen Korps an der Weihe des Erzbischofs von Warschau. — Vgl. Radschau II S. 167.

*272. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

1. Februar/20. Januar 1862.

Fürst Gortschakow teilte mir vor acht Tagen mit, daß infolge des von uns eingeführten Gebrauchs der deutschen Sprache in der Korrespondenz mit der kais. Gesandtschaft zu

[2]) Vgl. Nr. 269.

[3]) König Karl XV. hatte, wie der Gesandte Graf Oriolla berichtete, auf den Hinweis des Gesandten, daß die Interessen Schwedens und Preußens im Norden identisch wären und Vergrößerung der beiderseitigen Machtstellung ein gemeinsamer Gewinn sei, bemerkt: „Vielleicht würden wir bei dieser Gelegenheit (Ueberschreiten der Eider durch preußische Truppen) durch einen Krieg um Dänemark am besten zu jener Verständigung über Dänemark gelangen, welche Sie angedeutet haben."

Berlin das hiesige Ministerium in Zukunft russisch an mich schreiben würde. Ich entgegnete, daß mir das nicht unlieb sein werde, da unsere Kanzleibeamten mit der russischen ebenso vertraut seien als mit der französischen Sprache und es für dieselben eine Erleichterung sein werde, die Antworten deutsch zu redigieren. Bis heut habe ich indessen keine russischen, sondern nur wie gewöhnlich französische Mitteilungen erhalten.

*273. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Konzept.]

9. Februar 1862.

E. E. beehre ich mich in der Anlage die Nr. 19 des „Journal de St. Petersbourg" zu überreichen, welche gleichzeitig die Veröffentlichung des Budgets und die Ernennung des neuen Leiters des Finanzministeriums, Herrn v. Reutern, enthält.

Das Budget ergibt unter der Bezeichnung der „außerordentlichen Einnahme aus der letzten (nicht 4proz., sondern 4½proz.) Anleihe" ein Defizit von 14 757 899 Rubel S., zu dessen künftiger Deckung die bereits gemeldeten Erhöhungen der Steuer-, Post- und Stempelgefälle bestimmt sind. Ueber das Ergebnis derartiger Steuererhöhungen geben sich die hiesigen Fachmänner mit Einschluß des neuen Finanzministers einigen Illusionen hin, welche — wie ich nicht zweifle — durch die Praxis ihre Widerlegung finden werden.

Die bisher aus dem Branntwein bezogenen Einnahmen stellen sich in zwei Ziffern von 123 022 580 und von 1 272 000 auf zusammen über 124 Millionen heraus, für welche Summe in Zukunft die Besteuerung der Brennereien nach dem gemischten Maßstabe des Maischraumes und des Branntwein-Ertrages aufkommen soll.

Es ist kaum glaublich, daß selbst bei durchweg ehrlicher Verwaltung die Steuer denselben Reinertrag wie das bisherige Monopol gewähren sollte. Dagegen ist die beabsichtigte Aenderung dem Nationalwohlstande ohne Zweifel förderlich, indem sie den übermäßig hohen unfruchtbaren Aufwand in Wegfall bringt, mit welchem die Ausübung des Monopols verbunden war. Da in den verschiedenen Pachtbezirken die Branntweinpreise verschieden sind, so hat bisher jeder Branntweinpächter neben seinen sonstigen sehr hoch bezahlten Beamten ein vollständiges Douanensystem, welches seinen Bezirk gegen den benachbarten abschließt. Der Eimer Branntwein kostet in den Brennereien 70 bis 80 Kopeken und wird im Detailhandel bis zu 10 Rubel verwertet. Von der Differenz fließt nur ein verhältnismäßig geringer Teil in Gestalt jener 124 Millionen zur Staatskasse; der größere wird durch die Kosten der Monopolverwaltung, einschließlich der Abfindungssummen an eine große Anzahl kaiserlicher Beamten teils absorbiert, teils dient er zur Bildung von kolossalen Vermögen, welche einzelne Generalpächter sich schaffen.

An den Uebergang in das neue Steuersystem hat sich der plötzliche Wechsel im Finanzministerium in einer Weise geknüpft, welche für die hiesigen Verwaltungszustände charakteristisch ist.

In Betracht der Verführung, welcher die Beamten der Branntweinsteuer ausgesetzt sein werden, sind für dieselben verhältnismäßig sehr hohe Gehälter in Aussicht genommen, und der Staatssekretär von Grote im Finanzministerium hatte mit besonderer Sorgfalt eine Liste möglichst zuverlässiger Kandidaten für die höheren Stellen entworfen.

Der Finanzminister Knäsiewitsch gilt in der öffentlichen Meinung für seine Person als ehrlich, steht aber unter dem Einfluß von nahen Verwandten, die ihrerseits keinen guten Ruf genießen und ihrem Oheim eine anderweite Kandidatenliste aufgedrängt hatten, in welcher übelberüchtigte Namen figurierten und wobei die Aufnahme durch das Versprechen der Zahlung eines Jahresgehaltes an zwei Neffen des Ministers erkauft werden mußte. Der Staatssekretär von Grote erklärte, seinen Abschied nehmen zu wollen, wenn der Minister bei der letzteren Liste verharre. Herr von Knäsiewitsch trug dieses Abschiedsgesuch dem Kaiser vor, war aber, als S. M. auf dasselbe eingehen wollte, ehrlich genug, zu erklären, daß es für das Land nützlicher sein werde, wenn der Kaiser ihm selbst den Abschied erteile und die Liste des Herrn v. Grote gutheiße. Nach einigem Bedenken und nach erfolgter Beratung mit dem Minister Tschewkine, dem Baron Meyendorff und dem Grafen Nesselrode ist S. M. hierauf eingegangen, hat dem Herrn von Knäsiewitsch den Abschied in Gnaden bewilligt und Herrn von Reutern die Leitung des Ministeriums mit der Aussicht auf definitive Ernennung übertragen. Man nimmt an, daß Herr von Knäsiewitsch, der alt und kinderlos ist, nicht die Kraft fühlt, die ihn beherrschenden Einflüsse seiner Umgebung anders als durch seinen Rücktritt unschädlich zu machen. Sein Nachfolger ist ein verhältnismäßig noch junger Mann von einigen vierzig Jahren, gehört einer livländischen Familie an und gilt für einen tüchtigen und jedenfalls rechtlichen Geschäftsmann. Doch scheint er mir von den veralteten Theorien, welche unter den amtlichen Finanzmännern Rußlands noch ihre volle Geltung haben, nicht freier als seine Vorgänger zu sein. Auf eine Erleichterung des auswärtigen Handels und eine Ermäßigung des komplizierten Schutzzollsystems bieten die Besprechungen, welche ich bisher mit ihm gehabt habe, wenig Aussicht.

274. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

10. Februar/29. Januar 1862.

Aus den öffentlichen Blättern werden E. E. zum Teil schon ersehen haben, daß einige der Adelsversammlungen, welche in jedem Gouvernement alle drei Jahre berufen werden, um die Adelsmarschälle und andere Provinzialbeamte zu wählen, mehr politische als lokale Fragen zum Gegenstande ihrer Diskussion gemacht haben. Es ist dies namentlich in Moskau, Tula und St. Petersburg der Fall gewesen. Hier am Orte bietet das Lokal der Versammlung und die Bereitwilligkeit des Adelsmarschalls Grafen Schuwalow einem zahlreichen Publikum Gelegenheit, auf den Tribünen den Verhandlungen zuzuhören. Für den Charakter der letzteren sind insbesondere zwei Fragen bezeichnend, welche in den jüngsten Tagen diskutiert wurden. Die eine war dahin gestellt: ob es wünschenswert sei, daß nach altslawischer Sitte eine Duma, bestehend aus den Vertretern aller Stände, über alle finanziellen und auch die übrigen wichtigeren gesetzlichen Bestimmungen, „vorbehaltlich der obersten Gewalt", mit ihrer Meinung gehört werde, bevor die Gesetze in Kraft träten. Die Frage wurde mit 98 gegen 96 Stimmen verneint, nicht sowohl, wie man mir sagt, des Prinzips wegen, als aus Rücksicht auf die mangelhafte und formlose Bezeichnung des Kaisers als „oberste Gewalt" (werchovii wlast) und die Unbestimmtheit des Vorbehaltes zugunsten der Krone.

Diese Verhandlung und Abstimmung über allgemeine konstitutive Grundsätze, welche mit der bisherigen Verfassung des Reichs so sehr in Widerspruch stehen, macht einen um so eigentümlicheren Eindruck, wenn man aus den Uniformen, in denen die Mitglieder erscheinen, ersieht, daß die meisten von ihnen höhere Stellungen im Militär- und Zivildienst einnehmen.

Die zweite Frage ging dahin, ob die zukünftigen freien Besitzer bäuerlichen Standes neben dem Adel vertreten werden sollten oder nicht. Dieselbe wurde mit großer Mehrheit bejaht.

Gestern zirkulierte ein Gerücht, daß die Regierung diesen politischen Erörterungen durch Vertagung der Versammlung auf das nächste Jahr ein Ende machen werde. Ich halte aber nicht für wahrscheinlich, daß dies geschieht, da durch eine solche Maßregel der Eindruck des ganzen Vorganges im In- und Auslande nur an Bedeutung gewinnen würde. Außerdem habe ich schon früher zu melden mich beehrt,[1]) daß die in den höchsten Regionen vorherrschende Stimmung der Schöpfung beratender ständischer Körperschaften prinzipiell nicht abgeneigt ist. In den aristokratisch-nationalen Kreisen hatte man früher nur die Vertretung des Adels ins Auge gefaßt; neuerdings aber tritt der Gedanke in den Vordergrund, der zu erstrebenden Nationalvertretung die Gesamtheit des Grundbesitzes als Unterlage zu geben, unter Beteiligung nach Verhältnis der Größe.

275. Privatschreiben an Minister Graf Bernstorff.

[Eigenhändig.]

10. Februar/29. Januar 1862.

Verehrtester Freund und Gönner

indem ich die plötzliche Abreise meines Hauslehrers, der seine Mutter verloren hat, zu einer kleinen Expedition benutze, kann ich derselben aus dem Gebiete der großen Politik nur eine Vacat-Anzeige beigeben. Gortschakow hat mir vorgestern seine neuste Pariser und Londoner Post vorgelegt. In dem Hauptberichte des Grafen Kisselew standen die Rathschläge im Vordergrunde, welche Napoleon dem Kaiser Alexander in Betreff des Schlittschuhlaufens und der Vortheile dieser Uebung für die Gesundheit ertheilt und welche mit höflichem Danke entgegengenommen, aber nicht befolgt werden. Der Kaiser liebt Anstrengungen der Art so wenig, daß selbst auf der Jagd der zu Fuß zurückzulegende Theil des Weges sehr kurz und auch in Mitten der wüstesten Wälder gänzlich eben und schneefrei sein muß; eine Wegebesserung, durch welche nicht selten das Wild vertrieben wird. Außer den Schlittschuhen bespricht Kisselew nur die Fouldschen Finanz-Pläne. Baron Brunnow's Berichte sprechen von Bestrebungen Lord Russels, den Frieden zwischen Turin und Wien zu erhalten, und schreiben dem Londoner wie dem Pariser Cabinete gleichmäßig den Wunsch zu, einander in Krieg mit Amerika zu verwickeln, selbst aber freie Hand zu behalten. Nicht ohne besorgte Theilnahme kann man lesen, was er über den Zustand der Königin schreibt. Danach sollen die Minister seit dem Tode des Prinzen Albert J. M. noch garnicht gesehn haben, und der vor Eröffnung der Session nöthige Cabinetsrath vor der offnen Thür des K. Zimmers abgehalten sein, ohne daß die Königin erschien. Ueber

---

[1]) Vgl. Nr. 242 S. 284 und Nr. 260 S. 306.

die Stellung, welche König Leopold unter stillschweigender Zulassung der Minister in Folge der Unzugänglichkeit der Königin eingenommen hat, werden Ihnen Londoner Nachrichten schon vorliegen. Baron Brunnow rechnet darauf, daß unter diesen Umständen die Opposition in tactvoller Courtoisie sich jedes Angriffes auf das bestehende Ministerium enthalten werde, und demselben für die Dauer der Session der Waffenstillstand im Innern gesichert sei.

Die Schwedische Depesche an die Großmächte[1]) will mir Gortschakow in Abschrift nicht geben, wenn ich ihm nicht die Erlaubniß Wedel's dazu schaffe; dagegen hat er mir die französische Antwort auf dieselbe, an Fournier und Dotézac gerichtet, gezeigt, die zu Concessionen in Schleswig räth und sich schließlich die Erklärungen aneignet, welche England in Kopenhagen hat geben lassen. Die Angelegenheit scheint bei der Uebereinstimmung in den Ansichten der drei Mächte, und der Abneigung der Schweden selbst gegen Einmischung in continentale Händel, eine erledigte zu sein. Gortschakow sagt vom König von Schweden in Betreff seiner Velleitäten, den Charles XII zu spielen: c'est un coureur de femmes impotent (qui ne b...[2]) pas, war sein drastischer Ausdruck).

Wenn die Neutralisirung Rußlands in der auswärtigen Politik noch ein Jahr lang dieselben Fortschritte macht wie bisher, so wird mein Posten hier keine größere Bedeutung behalten als der in Madrid. Die innern Fragen überwuchern selbst das auswärtige Amt, und Gortschakow selbst läßt nach in den Bemühungen, wenigstens den Schein zu retten und die Fiction großmächtlicher Betheiligung an der europäischen Politik lebendig zu erhalten. Vor einigen Monaten erklärte er es für ganz unzulässig, einen päpstlichen Nuntius hier anzunehmen; jetzt stellt er es als einen Sieg seiner Diplomatie dar, den Papst zur Entsendung eines Vertreters bewogen zu haben, und sagt mir, daß letztre nur durch die Schwierigkeit, eine geeignete Person zu finden, noch aufgehalten werde. Seit einigen Tagen giebt uns die Adels-Versammlung des Petersburger Gouvernements das heimische Schauspiel einer Kammerverhandlung, mit Tribünen, welche von Damen, Diplomaten und Litteraten zahlreich besetzt sind, und zu denen jedermann Einlaßkarten erhält, der sich an den Adelsmarschall Grafen Schuwalow wendet. Man spricht gut und geläufig, mit etwas mehr Pathos und Gesticulation, als bei uns üblich ist; Gegenstand der Abstimmungen sind mehr allgemeine Regirungsgrundsätze als practische Bedürfnisse des Petersburger Gouvernements.

Die Zeit nöthigt mich zu schließen. In freundschaftlicher Verehrung verharre ich

der Ihrige.

276. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

16./4. Februar 1862.

Fürst Gortschakow teilte mir gestern abend auf einem Balle bei Ihren Majestäten mit, daß der französische Geschäftsträger die Verhältnisse der bei dem Könige Franz II. noch akkreditierten kais. Gesandtschaft zum Gegenstande einer Besprechung gemacht habe, um sich zu vergewissern, inwieweit es in der Absicht des kais. Hofes liege, diese Mission fernerhin bestehen zu lassen.

[1]) Vgl. Nr. 269 und 270.

[2]) Das Wort ist von Bismarck nicht ausgeschrieben.

Fürst Gortschakow hat darauf erwidert, daß er mit den Auffassungen seines Herrn hinreichend bekannt sei, um diese Frage sofort beantworten zu können. Die ritterlichen Gefühle, von welchen der Kaiser beseelt sei, erlaubten Sr. M. nicht, einem im Unglücke befindlichen Monarchen den sichtbaren Ausdruck derjenigen freundschaftlichen Gefühle, an welche der König Franz von seiten des kais. Hauses gewöhnt sei, in der jetzigen Lage der Dinge zu entziehen, wo der König eines solchen Beweises von Teilnahme mehr als früher bedürftig sei und jede neue Veränderung in seiner gewohnten Umgebung schmerzlich empfinden müsse. Dem Prinzip der Nicht-Intervention erscheine übrigens die Beibehaltung der herkömmlichen diplomatischen Beziehungen entsprechender als der Versuch, eine Abänderung derselben herbeizuführen.

Ich verstehe die erteilte Auskunft dahin, daß der Beibehaltung der kais. Mission am Hofe beider Sizilien keine politische Tendenz und nicht die Absicht, irgendwelche Unternehmungen des Königs Franz zu ermutigen, sondern nur die rücksichtsvolle Schonung zugrunde liege, welche S. M. der Kaiser den veränderten Glücksumständen des Königs schuldig zu sein glaubt.

Herr Fournier hat auf die Erklärungen des Fürsten Gortschakow erwidert, daß er keine andere Antwort als die erhaltene erwartet habe.

Fürst Gortschakow sagt mir, daß er gegen meine Kollegen von Oesterreich und England diese Anfrage des Pariser Kabinettes nicht erwähnt habe, sondern nur mir, in Betracht der Analogie unserer Stellung zur italienischen Frage, im engsten Vertrauen diese Mitteilung mache.

*277. Telegramm an Minister Graf Bernstorff.

26./14. Februar 1862.

Ich habe mit Fürst Gortschakow vertraulich über Italien gesprochen; er verweigert die Anerkennung nicht mehr im Prinzip, wünscht aber Zeit zu gewinnen wegen der polnischen Verhandlungen, für die man den Papst braucht. Vielleicht will er auch abwarten, wie die parlamentarischen Vorgänge in Paris auf die Stellung Napoleons zu Italien, der er, wie er sagt, nicht traut, einwirken werden. Falls wir entschlossen sind, auch ohne Rußland vorzugehen, so würde man hier doch, wie mir der Kaiser gestern selbst gesagt, hohen Wert darauf legen, daß wir es nicht ohne vorgängigen Versuch zur Verständigung mit Rußland tun.

Dem Gedanken, Schleswig zu teilen, ist Gortschakow vorläufig nicht entgegen, will aber einen Kurier aus England abwarten, ehe er sich erklärt.

278. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

26./14. Februar 1862.

In einer vertraulichen Besprechung der dänischen Angelegenheit mit dem Fürsten Gortschakow habe ich unter andern Auskunftsmitteln, welche gelegentlich behufs Beilegung des Streites über Schleswig in Vorschlag gekommen sind, auch das in früheren Zeiten von England angeregte Projekt einer Teilung dieses Herzogtums berührt. Der

kais. Minister erklärte nach einigem Bedenken, daß er gegen diesen Plan nichts einzuwenden habe. Wenn er auch nachher diese Aeußerung durch den Zusatz modifizierte, daß er in diesen Tagen einen Kurier aus London erwarte, welcher ihm voraussichtlich Berichte des Baron Brunnow über den fraglichen Punkt bringen werde, und daß er bis zum Eingang desselben eine bestimmte Meinung nicht aussprechen wolle, so darf ich doch aus jener ersten Aeußerung den Schluß ziehen, daß das kais. Kabinett bisher keine vorgefaßte und prinzipielle Ansicht hegt, durch welche es verhindert würde, sich auf Vorschläge in der erwähnten Richtung einzulassen.

279. Privatschreiben an Minister Graf Bernstorff.

[Eigenhändig.]

27./15. Februar 1862.

Verehrtester Freund und Gönner

ich benutze in der Eile eine sich plötzlich darbietende englische Gelegenheit, um die beiden beifolgenden Berichte[1]) zu befördern, finde aber nicht die Zeit, einen dritten über die hiesigen Eindrücke der deutschen Angelegenheiten hinzuzufügen. Ich beschränke mich daher auf den Ausdruck des verbindlichsten Dankes, mit dem ich Ihr Schreiben vom 21.[2]) erhielt; dasselbe orientirt mich auf das Vollständigste über alle Verzweigungen unsrer Politik. In Betreff der dänischen wiederhole ich nur, daß man hier traitabler ist, als nach frühern Antecedenzien zu erwarten wäre, und weit entfernt von der doctrinären Verbissenheit, mit welcher unter Nikolaus die Holsteiner in den großen Topf der Rebellen und Jakobiner geworfen wurden, weil ihr König zu den Dänen hielt. Die Anerkennung Italiens durch Rußland ist wohl so weit gereift, daß sie wahrscheinlich vom Baume fällt, wenn wir ihn einigermaßen schütteln. Ich habe mit Gortschakow quasi proprio motu gesprochen, also keine amtlich verbindlichen Erklärungen von ihm verlangen können. Indessen fühlt man durch, daß er trotz seines Cicisbeat's bei Frau von Regina, bereit sein würde anzuerkennen, wenn der Kaiser die Sache nicht hielte. Ich habe Sr. M., immer als persönliche Ansicht, vorgestellt, daß die neusten Erscheinungen in der Bundespolitik zu verletzend und beunruhigend für uns seien, um uns zu gestatten, daß wir unsre politische Zukunft vertrauensvoll auf den guten Willen Oestreichs und der Mittelstaaten einrichten; ich schob die Schuld (die ich in Wahrheit weniger in Persönlichkeiten als in geschichtlichen Nothwendigkeiten suche) vorzugsweise auf Rechbergs mir durch langjähriges Beisammensein wohlbekannte Leidenschaftlichkeit und Bornirtheit.[3]) Der Kaiser gab zu, daß die identischen Noten[4]) eine Unbesonnenheit gewesen seien, und auch in der Bundesversammlung eine bedauerliche Rücksichtslosigkeit gegen Preußen an den Tag gelegt werde. Er habe in Wien

---

[1]) Vgl. Nr. 280 und 281.

[2]) Vgl. Bismarckjahrbuch VI 127.

[3]) Die beiden letzten Worte fehlen in dem Abdruck Kohls.

[4]) In dem S. 317 bereits erwähnten Erlasse an den preuß. Gesandten am kgl. sächs. Hofe vom 20. Dezember 1861 hatte sich Preußen für eine Bundesreform in dem Sinne ausgesprochen, daß der Bund mehr den Charakter eines Bundesstaates statt eines Staatenbundes erhielte. Namentlich wurde dabei eine straffere Zusammenfassung der deutschen Kriegsmacht ins Auge gefaßt. Anläßlich dieser Erklärung richteten die Regierungen von Oesterreich, Bayern, Hannover, Württemberg und Hessen-Darmstadt unter dem 2. Februar 1862 identische Noten an Preußen, die Verwahrung gegen derartige Gedanken einlegten.

Verträglichkeit und Nachgiebigkeit empfohlen und darauf hinweisen lassen, daß die Macht auf Preußens Seite sei und die Reihe der Concessionen an Oestreich; wir möchten aber auch bedenken, daß die Gereiztheit der Mittelstaaten eine große sei und dieselben schließlich zu neuen Rheinbundbestrebungen treiben werde. Unser Verlangen nach Führung und Consolidirung der Bundesarmee hält der Kaiser für gerechtfertigt, weniger sieht er die Nothwendigkeit der diplomatischen Vertretung der andern Staaten durch Preußen ein. In beiden Beziehungen aber, sagt er, würden wir eine freiwillige Zustimmung der deutschen Fürsten niemals erlangen. Die Familien-Correspondenz Sr. M. scheint den Mangel an Wohlwollen für Preußen, welcher die deutschen Höfe beherrscht, in kräftigen Ausdrücken bekundet zu haben.

Bei vertraulicher Mittheilung der „identischen Note“ hat Fürst Gortschakow gegen den Württembergischen Geschäftsträger[5]) sich tadelnd über das Verfahren der Coalition gegen uns ausgesprochen und an unsre materielle Ueberlegenheit erinnert, sowie an die Gefahr, uns zur Verständigung mit Frankreich zu drängen, welche ohne materielle Opfer für uns erreichbar sei. Voraussichtlich wird er zu den übrigen deutschen Gesandten in ähnlichem Sinne gesprochen haben. Thun wenigstens ist böser als je auf ihn. Die, uns persönlich nichtfeindlichen, Vertreter Sachsens und Würtembergs bedauern im Gespräch mit mir die identische Note als Mißgriff ihrer Regirungen, und erwarten die Anerkennung Italiens als unsern nächsten Gegenzug. Gortschakow hat ihnen allen gesagt, Rußland betrachte den Bundes-Verfassungsstreit als innre Angelegenheit Deutschlands, und werde sich hüten, wieder in die Fehler seiner frühern Regirung zu verfallen, indem es sich in fremde Häuslichkeiten einmische. Man spricht hier von weitern Reductionen der Armee, z. B. Verschmelzung der vier Garde-Kürassier-Regimenter, die bisher 2 Mill. Rubel kosteten, in Ein Regiment von 4 Escadrons.

Für den Fall, daß ich versetzt werden sollte, bezeichnet mir Gortschakow den Grafen Goltz und Schulenburg in Stuttgart als wünschenswerthe Nachfolger. Ich habe ihm höflich erwidert, daß ich mich mit [dem] schmerzlichen Gedanken, ihn und Petersburg zu verlassen, noch nicht vertraut machen könne.

Mit der Bitte, mich der Frau Gräfin zu Gnaden empfehlen zu wollen, bin ich in aufrichtiger Verehrung der Ihrige.

P. S. In der Anlage, die Legations-Secretäre betreffend,[6]) habe ich nur den Ausdruck der Besorgniß niederlegen wollen, plötzlich mit einer in allen Personen neuen Garnitur umgeben zu sein, deren Anlernung für die hiesige Spezialität eine schwere Arbeit sein würde. Wegen Saurma antworte ich mit Nächstem. Mir ist er willkommen, wenn er reich genug ist, hier leben zu können; unter 5000 Thlr. halte ich es nicht thunlich.

*280. Vertraulicher Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

27./15. Februar 1862.[1])

Schon vor einigen Tagen hatte mir der französische Geschäftsträger die Vermutung mitgeteilt, daß in den Auffassungen des Fürsten Gortschakow hinsichtlich der Zukunft

[5]) Frhr. v. Spitzemberg.
[6]) Vgl. Nr. 281.
[1]) Das Konzept hat das Datum 29./17. Februar. Eingegangen ist der Bericht in Berlin am 4. März.

Italiens, deren mein g. Bericht vom 14./2. d. M.[2]) erwähnte, eine Veränderung vorgegangen sei. Er schrieb dieselbe vorzugsweise den Berichten des Baron Budberg zu, in welchen die Anerkennung an sich empfohlen und vor der Isolierung gewarnt werde, in welcher sich Rußland befinden würde, wenn die Regierung Sr. M. des Königs, wie es neuerdings den Anschein gewönne, sich zu einer definitiven Regelung ihrer diplomatischen Beziehung zu dem neuen Königreiche entschließen sollte.

Ich nahm hiervon Veranlassung, den Fürsten Gortschakow privatim zu befragen, ob Herr Fournier neuerdings Schritte zugunsten der Anerkennung bei ihm getan habe. Er entgegnete mir mit der Frage, ob ich meinerseits Aufträge in der Sache erhalten hätte. Ich verneinte dies, sprach aber den Wunsch aus, daß unsere ah. Regierung sich entschließen möchte, der Sache näherzutreten, und die persönliche Ueberzeugung, daß dies über kurz oder lang der Fall sein werde.

Der Fürst entgegnete mir, daß eine übereinstimmende Haltung unserer Kabinette im Interesse beider dringend wünschenswert erscheine, um so mehr, als sie bei Gelegenheit der Abberufung des kais. Gesandten aus Turin nicht habe erreicht werden können. Für Rußland sei aber der gegenwärtige Augenblick ein schwieriger, weil man für die Regelung der katholisch-polnischen Kirchenfrage des guten Willens der römischen Kurie bedürfe. Außerdem empfehle es sich, den Verlauf der Verhandlungen in den parlamentarischen Körperschaften Frankreichs abzuwarten, weil infolge derselben vielleicht die Stellung des Kaisers Napoleon zu Italien klarer heraustreten und das Mißtrauen schwinden werde, welches man bisher in die Aufrichtigkeit der italienischen Politik Frankreichs setzen müsse.

Ich erwiderte, daß es m. E. für den Kaiser Napoleon eine politische Unmöglichkeit sei, der Sache Italiens den Rücken zu kehren, weil er dadurch nicht nur für seine auswärtige Politik, sondern auch der öffentlichen Meinung Frankreichs gegenüber in eine unannehmbare Lage geraten würde. „Wenn Ihr Kabinett," sagte der Fürst, „wie es nach den Berichten des Baron Budberg den Anschein hat, wirklich zur Anerkennung geneigt ist, so suchen Sie uns wenigstens Zeit zu gewinnen. Jedenfalls aber rechnen wir darauf, daß Sie auch dann, wenn Ihr Entschluß unwiderruflich wäre, ihn nicht zur Ausführung bringen, ohne sich vorher mit uns darüber in Verbindung zu setzen und eine Verständigung zu versuchen."

In demselben Sinne äußerte sich gestern der Kaiser, als S. M. mich auf einem Subskriptionsballe des adligen Vereins mit einer längern Unterhaltung beehrte. Die Möglichkeit der Anerkennung wurde dabei eingehend und ohne den sonstigen Ausdruck prinzipieller Mißbilligung besprochen.

Es ist schwer, bei der großen Beweglichkeit der Konzeptionen des Fürsten Gortschakow, seine zukünftigen Entschließungen mit Sicherheit vorauszusehen. Für jetzt aber habe ich den Eindruck, daß man uns dankbar sein wird, wenn wir uns enthalten, in kategorischer Weise auf eine schleunige Entschließung zu drängen, daß aber, falls wir zur Anerkennung bereit sind, der Versuch, Rußland zum Anschluß zu bewegen, Aussicht auf Erfolg hat, wenn er in einer das Selbstgefühl der kais. Regierung schonenden Form gemacht wird. Sobald also die Entschließungen unseres allergn. Herrn in dieser Beziehung festständen, würde ich E. E. g. bitten, mich zu Verhandlungen in dieser Richtung autorisieren zu wollen.

---

[2]) Vgl. Nr. 265.

Unser einseitiges Handeln ohne vorgängigen Versuch einer Verständigung mit Rußland würde hier sehr empfindlich verletzen und selbst in dem nicht vorliegenden Falle, daß die Fruchtlosigkeit des Schrittes sich mit Sicherheit voraussehen ließe, würde ich es beklagen, wenn wir nicht, der Form wegen, den offiziellen Versuch machten, ein übereinstimmendes Verhalten beider Kabinette anzubahnen.

Nach außeramtlichen Mitteilungen muß ich übrigens annehmen, daß der Gang der Verhandlungen mit der römischen Kurie in jüngster Zeit den Wünschen des kais. Kabinetts keineswegs entspricht und daß auch der neue Erzbischof Felinski der Regierung Anlaß zur Unzufriedenheit gibt. Wenn das der Fall ist, so würde es dem Fürsten Gortschakow gewiß willkommen sein, durch die Einleitung von Verhandlungen über die Anerkennung Italiens in eine Lage versetzt zu werden, welche ihm einen verstärkten Druck gegen die päpstlichen Entschließungen ermöglicht. Nach einer freilich nicht ganz verbürgten Mitteilung soll der Fürst im vertraulichen Gespräch geäußert haben, daß er nicht zögern werde, das italienische Königreich anzuerkennen, sobald nur die wegen der polnischen Geistlichkeit mit Rom gepflogenen Unterhandlungen entweder zum Ziele geführt oder abgebrochen seien.

*281. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Eigenhändig.]

27./15. Februar 1862.

Für den Fall, daß eine anderweite Verwendung des Legationssecretärs von Schlözer in Aussicht genommen ist,[1]) würde ich E. E. zu Danke verpflichtet sein, wenn Hochdieselben dieser Verwendung noch solange Anstand geben wollten, bis Herr von Krause[2]) sich mit den dem hiesigen Verkehr eigenthümlichen Geschäften vertraut gemacht haben wird. Die langjährige Erfahrung des Herrn von Schlözer am Orte noch eine Zeitlang zu benutzen, erscheint in dem Falle um so mehr als Bedürfniß, wenn Herr von Holstein behufs Ablegung des Examens Petersburg bald verlassen sollte. Der Letztre hat sich mit den dienstlichen Arbeiten in dem Grade vertraut gemacht, daß er mir in Besorgung derselben von wesentlichem Nutzen ist und ich ihm in Bezug auf Eifer und Brauchbarkeit für den Königlichen Dienst das beste Zeugniß geben kann.

282. Bericht an König Wilhelm I.

[Ausfertigung.]

1. März 1862.

Meine deutschen Kollegen haben Auftrag erhalten, die an E. M. Regierung in betreff der Reform der Bundesverfassung gerichteten identischen Noten[1]) dem hiesigen Kabinett vertraulich mitzuteilen und dessen Ansicht entgegenzunehmen. Nach dem, was

---

[1]) Herr v. Schlözer wurde bald darauf ins Ministerium der auswärtigen Angelegenheiten als Hilfsarbeiter übernommen.

[2]) Traf in jenen Tagen in Petersburg ein, um die Geschäfte eines zweiten Legationssekretärs zu übernehmen.

[1]) Vgl. oben S. 329.

ich teils vom Fürsten Gortschakow, teils von einigen der beteiligten Gesandten vernommen habe, hat der kais. Minister seine Mißbilligung des Verfahrens jener deutschen Regierungen deren Vertretern nicht vorenthalten. Er hat ihnen zu erwägen gegeben, daß die Grundlage der Macht und Sicherheit Deutschlands, angesichts der inneren Lage Oesterreichs, lediglich auf Preußen beruhe, und daß dieser Tatsache die Berücksichtigung von seiten der kleineren deutschen Staaten nicht versagt werden könne, wenn sie nicht selbst Gefahr laufen wollten, der Spielball europäischer Verwickelungen zu werden, denen ihre eigenen Kräfte am wenigsten gewachsen sein würden.

Fürst Gortschakow hat namentlich auch dem Grafen Thun wiederholt empfohlen, das Wiener Kabinett darauf aufmerksam zu machen, daß die Freundschaft der beiden deutschen Großmächte dermalen für Oesterreich unentbehrlicher sei als für Preußen, indem letzteres sich gesunder innerer Verhältnisse und einer Befähigung zu Allianzen nach allen Seiten hin erfreue.

Auf den Einwand, daß die deutschen Zerwürfnisse bei der Gereiztheit der Mehrzahl der mittelstaatlichen Kabinette den Keim eines neuen Rheinbundes in sich trügen, wenn Preußen nicht die Hand zur Versöhnung bieten würde, hat Fürst Gortschakow erwidert, daß der Beistand Frankreichs ein zweischneidiges Schwert sei und außerdem von Preußen viel leichter und mit weniger Gefahr für die eigene Unabhängigkeit erlangt werden könne als von den kleineren Staaten.

Wie sehr es dem kais. Kabinett daran liegt, in Deutschland Einigkeit zu erhalten und jeder Gefahr solcher Zerwürfnisse vorzubeugen, durch welche auch Rußland zur Tätigkeit nach außen berufen werden könnte, geht daraus hervor, daß Fürst Gortschakow mich in demselben Maße wie meine deutschen Kollegen von der Gegenpartei ermahnt hat, zur Herstellung des guten Einvernehmens in Deutschland und zur Schonung der uns gegenübertretenden dynastischen Interessen mitzuwirken.

Er wiederholte mir die bei früheren Gelegenheiten gemachte Aeußerung, daß die Konsolidierung der Defensivkraft Deutschlands im Interesse des heutigen Rußland liege, welchem eine friedliebende Politik auf längere Zeit hinaus vorgezeichnet sei, daß Rußland Preußen als den ihm am meisten befreundeten Staat in Deutschland am liebsten an der Spitze eines durch Einigkeit gekräftigten Bundes sehe, daß aber für den Augenblick die Gefahr sehr nahe liege, durch zu entschiedenes Vorgehen nach einem an sich wünschenswerten und vernünftigen Ziele die kleineren Staaten in die Arme Frankreichs zu treiben.

Ich habe in Fortsetzung des durchaus vertraulichen Gesprächs darauf erwidert, daß ich von Hause aus bei keinem unserer Bundesgenossen die Absicht, den Bund zu brechen, voraussetzte, daß aber die Nützlichkeit und die Dauer ihres Beistandes im Fall eines französischen Krieges wesentlich von dem Erfolge unserer eigenen Waffen abhängig sei, und daß gerade im Falle unglücklicher Kriegführung die Souveräne der kleineren Staaten sich genötigt sehen könnten, die von ihnen verteidigte Unabhängigkeit ihrer Kontingente zur Ausscheidung derselben aus der Bundesarmee zu benutzen. Wir würden somit Gefahr laufen, gerade in dem Augenblicke, wo wir des Beistandes am dringendsten bedürftig wären, zu erleben, daß wesentliche Teile der Bundesarmee die Reihen des Feindes verstärkten und dort, wie im frühern Rheinbunde, unter der einheitlichen französischen Leitung eine Kriegstüchtigkeit entwickelten, die ihnen in der Gestalt vereinzelter deutscher Kontingente stets unerreichbar geblieben wäre.

Die Bundesverfassung — bemerkte ich ferner dem Fürsten Gortschakow — lege uns große Pflichten auf, ohne uns entsprechende Vorteile zu gewähren; denn die Existenz der kleinen Staaten sei zwar durch die Macht Preußens, keineswegs aber die Zukunft Preußens durch den Schutz des Deutschen Bundes verbürgt. Unser Vertrauen beruhe daher wesentlich auf uns selbst und auf der Kraft des eigenen und des deutschen Nationalgefühls. Außerdem aber sei die Verteidigung der Integrität Preußens und die Verhinderung einer Machtausdehnung Frankreichs ebensosehr ein europäisches wie ein preußisches Interesse und werde weder für Rußland noch für England die politische Möglichkeit vorhanden sein, einem siegreichen Kriege Frankreichs gegen Deutschland teilnahmlos zuzusehen.

Fürst Gortschakow hörte meine Entgegnung stillschweigend an, hat indessen bei früheren Gelegenheiten die Richtigkeit meiner vorstehenden Auffassung ausdrücklich anerkannt.

Am Abend nach dieser Unterredung hatte der Kaiser die Gnade, sich längere Zeit mit mir zu unterhalten. S. M. bedauerten ebenfalls die diplomatischen Zerwürfnisse in Deutschland und bezeichneten den Erlaß der identischen Noten als einen beklagenswerten und unzweckmäßigen Schritt.

Der Kaiser fragte mich, ob ich an die Möglichkeit eines engeren Bundes der Würzburger Koalition mit Oesterreich glaubte. Ich verneinte dies mit dem Bemerken, daß kein deutscher Staat es wagen könne, die Kräfte seines Landes der außerdeutschen Politik Oesterreichs zur Disposition zu stellen und damit gleichzeitig das Wiener Kabinett in seinen kriegerischen Velleitäten zu ermutigen. Ich äußerte die Ansicht, daß die von Sr. M. beklagte innere Spaltung Deutschlands meiner Ueberzeugung nach zunehmen werde, so lange Graf Rechberg die österreichische Politik leite. Die Leidenschaftlichkeit dieses Staatsmannes sei mir von unserer gemeinschaftlichen Tätigkeit in Frankfurt her zu genau bekannt und würde ihm auch dann, wenn sein politischer Horizont sich seitdem wesentlich erweitert haben sollte, nicht gestatten, einer besseren Einsicht zu folgen.[1])

Der Kaiser nahm diese Aeußerung zustimmend auf und verhehlte auch seinerseits nicht, daß ihm das Vertrauen zu dem Leiter des österreichischen Ministeriums fehle. Im weiteren Gespräche sagten S. M., daß unser Verlangen nach der Leitung und Konsolidierung der deutschen Kriegesmacht ein ganz gerechtfertigtes sei;[2]) indes biete die Gereiztheit, welche sich in den vertraulichen Korrespondenzen deutscher Fürsten ausspreche, einstweilen wenig Aussicht, daß eine solche Reform die freiwillige Zustimmung unserer Bundesgenossen erlangen werde. Noch weniger sei auf dieselbe hinsichtlich der diplomatischen Vertretung durch Preußen im Auslande zu rechnen; auch wolle die Notwendigkeit einer solchen Abschaffung des Gesandtschaftsrechtes der kleineren Staaten Sr. M. nicht wohl einleuchten. Ich entgegnete, daß uns die gegenwärtige Abneigung der deutschen Fürsten, auf irgendeinen Teil ihrer militärischen Hoheitsrechte zugunsten der Gesamtheit zu verzichten, nicht unbekannt sei, daß wir aber in einer so großen Aufgabe, wie die einer Reform der Bundesverfassung, auch keine augenblicklichen Erfolge erwarteten, dagegen überzeugt seien, daß die gemäßigten Forderungen, welche E. M. Regierung bisher aufgestellt habe, zu sehr dem Interesse sämtlicher Bundesgenossen entsprächen und für die Sicherheit des

---

[1]) Vgl. Nr. 279.
[2]) ebenda.

gesamten Deutschlands nach außen und nach innen zu notwendig seien, um nicht mit der Zeit auch von seiten ihrer jetzigen Gegner Anerkennung zu finden.

283. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

4. März 1862.

Die Adelsversammlung des Twerschen Gouvernements hat an S. M. den Kaiser die in einer Uebersetzung hier anliegende Adresse[1]) gerichtet. Infolgedessen ist der Generaladjutant und Generalkontrolleur Annenkow mit ausgedehnten Vollmachten nach Twer gesandt worden, und sind bisher zwölf, nach anderen Nachrichten dreizehn der Unterzeichner in die hiesige Zitadelle gefänglich eingeliefert worden, darunter ein Bruder des bekannten, kürzlich aus Sibirien geflüchteten Bakunin. Das Strafverfahren gegen dieselben soll vor dem Senate geführt werden.

Das schnelle und strenge Einschreiten gegen eine Manifestation, welche in ihrer Tendenz nicht wesentlich von der liberalen Richtung abweicht, wie sie in den gouvernementalen Kreisen vorherrscht und von der zensierten Presse vielfach vertreten wird, hat hier einigermaßen überrascht. Dasselbe findet aber seine Erklärung zunächst in dem unehrerbietigen Tone der Adresse, in welcher dieselben Gedanken, die in anderer Form häufig ohne Anstoß zutage treten, mit einer für den Kaiser persönlich verletzenden Schärfe ausgedrückt werden. Außerdem ist diesem Aktenstücke eine ungewohnte und dem Geschäftsgange nicht entsprechende Publizität dadurch gegeben, daß einige der Unterzeichner dasselbe auf dem platten Lande durch den Druck und durch Verlesung vor versammelten Gemeinden verbreitet haben.

Die Anzahl der Unterzeichner beträgt 148, von welchen vorzugsweise solche verhaftet worden sind, die als Friedensrichter funktionieren und also erst kürzlich durch ihre Ernennung einen Beweis kaiserlichen Vertrauens erhalten und besondere Pflichten im Interesse des öffentlichen Friedens überkommen haben.

Wie ich höre, hat Graf Panin, dessen entschiedene reaktionäre Tendenzen mit dem Liberalismus seiner jüngeren Kollegen in schroffem Gegensatze stehen,[2]) den Kaiser, unter Widerspruch des Ministers des Innern Walujew, zu dem erwähnten Verfahren bestimmt. Infolgedessen wird erzählt, daß Herr von Walujew aus dem Ministerium scheiden und den Botschafterposten in Paris erhalten werde, ein Gerücht, dessen Glaubwürdigkeit ich dahingestellt sein lasse.

Der General Annenkow gilt nicht gerade für einen denkenden Staatsmann, jedenfalls aber für einen treuen und entschlossenen Diener des Kaisers. Man sagte gestern, daß seine Mission behufs Entdeckung und Verhaftung unruhiger Köpfe sich noch auf andere Gouvernements als das Twersche erstrecken solle.

---

[1]) Die Adresse bezeichnete die von Kaiser Alexander II. veranlaßte Bauernreform als ungenügend, verlangte Beseitigung aller Vorrechte des Adels und kam um Berufung einer allgemeinen Reichsversammlung ein.

[2]) Vorlage: steht.

284. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

6. März 1862.

Der neue Erzbischof von Warschau hatte vor seinem Abgange von hier einen Hirtenbrief in polnischer Sprache entworfen, welcher zur Beruhigung der Eingesessenen seiner Diözese bestimmt war und dessen Inhalt den Beifall Sr. M. des Kaisers und des Fürsten Gortschakow hatte. Zur Benutzung bei den höchsten Behörden war durch den Priester Lubinski eine französische Uebersetzung dieses Aktenstücks angefertigt worden.

In Warschau angekommen, hat der Erzbischof Felinski seiner Behauptung nach die Haltung der Behörden nicht mit den ihm in Petersburg gemachten Zusagen übereinstimmend gefunden und beklagt sich insbesondere über den General Lüders. Er hat diese Umstände zum Vorwand genommen, um mit der Veröffentlichung jenes beruhigenden Hirtenbriefes zurückzuhalten, und verweigert sie noch jetzt. Dagegen ist die französische Uebersetzung desselben wörtlich so, wie sie von Lubinski angefertigt wurde, inzwischen von den klerikalen Blättern Frankreichs abgedruckt worden. Diese Veröffentlichung des von dem Erzbischof noch nicht publizierten Hirtenbriefes ist an sich den Interessen der kais. Regierung nicht nachteilig, beweist aber, daß jene Tagesblätter in den höchsten Regionen gute Verbindungen haben.

Besonders tätig im Interesse des Katholizismus und infolgedessen auch für die sogenannte konservativ-polnische, durch Wielopolski vertretene Partei ist in den Hofkreisen die Gemahlin des früheren Gesandten in Berlin, Barons von Meyendorff. Die persönlichen Auffassungen meines österreichischen Kollegen, welcher derselben Parteifarbe wie sein Bruder, der frühere Kultusminister, angehört, stehen diesen Bestrebungen näher, als nach der amtlichen Politik des Wiener Kabinetts der Fall sein sollte. Graf Thun ist demgemäß einer Verwendung des Grafen Wielopolski nicht abgeneigt. Seine Regierung enthält sich zwar äußerlich der Parteinahme für die Pläne des Grafen Wielopolski, doch läßt sich nicht verkennen, daß sie denselben heutzutage nicht in dem Maße als ihren Gegner betrachtet, wie man dies nach dem früheren Auftreten des Grafen gegen Österreich vermuten sollte.

*285. Telegramm an Minister Graf Bernstorff.

12. März/28. Februar 1862.

Telegramm[1]) gestern abend erhalten. Fürst Gortschakow wegen Graf Goltz vertraulich befragt, wird mir Antwort des Kaisers mitteilen. Ich bitte dringend, mir vor definitivem Abgang von hier Frist zu notwendigen[2]) Einrichtungen zu lassen, die überdies durch Ungewißheit des Orts meiner künftigen Bestimmung wesentlich erschwert werden.[3])

---

[1]) Wortlaut liegt nicht vor.

[2]) Konzept sagt: häuslichen.

[3]) Antwort Bernstorffs s. Bismarckjahrbuch VI 134.

*286. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

14./2. März 1862.

In Verfolg des Telegramms E. E. vom 12. d. M.[1]) habe ich bei dem Fürsten Gortschakow die vorgeschriebene vertrauliche Anfrage in betreff der Ernennung des Grafen Goltz zu meinem Nachfolger gestellt. Der Fürst behielt sich vor, bei Sr. M. dem Kaiser anzufragen, und hat mir infolgedessen heute das im Original beigefügte Billett[2]) zugehen lassen.

*287. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

14./2. März 1862.

Durch E. E. h. Erlaß vom 8. d. M. Nr. 32,[1]) die serbische Verbalnote betreffend, bin ich veranlaßt worden, den Fürsten Gortschakow über seine gegenwärtige Auffassung der bezeichneten Sache zu befragen. Er hat mir darauf nicht direkt, sondern durch mündliche Mitteilung des Inhaltes einer von ihm, wie er mir sagt, anfangs Januar nach Konstantinopel gerichteten Depesche geantwortet.

In der letzteren ist erklärt, daß die serbische Note der kais. Regierung in hohem Grade willkommen gewesen sei, weil sie an zwei Stellen bestimmtes Zeugnis ablege von der Anerkennung und Achtung der serbischen Regierung für die Suzeränitätsrechte der Pforte; „par ces déclarations explicites," sagte mir der Fürst, „l'amour propre de la Porte Ottomane se trouve mis à couvert; la note lui offre par là un point de départ pour sortir de l'impasse où elle se trouve, et s'entrer dans la voie de conciliation."

---

286. [1]) Das Telegramm hatte folgenden Wortlaut: „S. M. der König haben E. E. zu anderen diplomatischen Funktionen bestimmt. Im allerhöchsten Auftrage ersuche ich Sie, Ihre Vorbereitungen zu treffen, daß Sie Petersburg verlassen und sich hierher begeben können, sobald Ihnen Ihr Abberufungsschreiben zugeht, welches Sr. M. sofort zur Vollziehung vorgelegt und Ihnen übersandt werden wird. Zu Ihrem Nachfolger ist Graf Goltz bestimmt, und E. E. wollen vertraulich anfragen, ob diese Wahl der kais. Regierung genehm ist." Das in diesem Telegramm angekündigte Abberufungsschreiben für B. wurde sofort nach Eintreffen des Agréments für Graf Goltz unter dem 15. März ausgefertigt. Es ging B. indes noch nicht zu. Zur Erläuterung der Angelegenheit schrieb ihm Graf Bernstorff am 21. März: „Die ganze Sache ist eigentlich dadurch verschoben worden, daß Konstantinopel, wenn nicht Graf Goltz zurückkehren sollte, schleunigst besetzt werden mußte und man ihn in diesem Falle nicht in der Luft schweben lassen konnte. Er mußte daher nach Petersburg ernannt werden und Sie für einen andern Posten. Das ist bereits durch Kabinettsorder geschehen, aber der König wünscht sich dennoch die definitive Entscheidung noch bis zu Ihrer Ankunft hierselbst vorzubehalten, und die Order ist daher sekretiert worden. Ich kann Ihnen hiernach zu meinem lebhaften Bedauern vor der Hand nur sagen, daß es sich um Paris oder London handelt" (vgl. Bismarckjahrbuch VI 134 f.). Die in diesem Schreiben erwähnte sekretierte Order erhielt das Datum „31. März 1862" und hatte folgenden Wortlaut: „Auf ihren Vortrag will Ich den bisherigen Gesandten in St. Petersburg, Wirklichen Geheimen Rat v. Bismarck-Schönhausen hierdurch des Postens entheben und denselben zum außerordentlichen Gesandten und bevollmächtigten Minister in Paris ernennen."

[2]) Das Billett hatte folgenden Wortlaut: Sa Majesté l'Empereur m'a ordonné de vous exprimer tous ses regrets de ce que vous allez cesser d'être l'organe des relations entre les deux cours. Vous n'ignorez pas combien mon Auguste Maître a invariablement rendu justice à la loyauté et à la franche intimité que vous avez apportées et combien Sa Majesté apprécie votre caractère personnel. En même temps l'Empereur m'a prescrit de vous faire savoir que Sa Majesté recevrait avec plaisir Mr. le comte de Goltz.

287. [1]) In dem Erlaß vom 8. März 1862 ersuchte der Minister mitzuteilen, welchen Eindruck eine serbische Verbalnote betr. die Beschwerdepunkte der Pforte über die neuere serbische Gesetzgebung auf das St. Petersburger Kabinett gemacht habe, insbesondere, ob Fürst Gortschakow noch an dem Standpunkt festhalte, den er laut des Berichtes Bismarcks vom 6. Januar 1862 eingenommen hatte.

Ich führe diese eignen Worte des kais. Ministers an, weil ich eine eingehendere Erklärung über den Standpunkt der kais. Regierung und über die Frage, ob derselbe sich seit Eingang meines Berichtes vom 6. Januar c.[2]) geändert habe, nicht erlangen konnte. Auch nach dem vollen Text seiner Depesche, deren Inhalt er mir, wie vorstehend, bezeichnete, suchte er in meiner Gegenwart, ohne das Konzept finden zu können.

Diese Art von Zurückhaltung schreibe ich übrigens nur dem Umstande zu, daß die Sache den Fürsten augenblicklich nicht interessiert, weil er von anderweiten Angelegenheiten präokkupiert ist.

288. Privatschreiben an Minister Graf Bernstorff.

[Eigenhändig.]

14./2. März 1862.

Verehrtester Freund und Gönner

nach dem Telegramm von vorgestern Abend ist es der Wille Sr. M. des Königs, daß ich in voraussichtlich wenigen Tagen, sobald ich meine Abschiedsaudienz gehabt haben werde, Petersburg definitiv verlasse. Ich werde natürlich mit gewohnter Pünktlichkeit den ah. Befehlen gehorsamen, kann aber nicht verhehlen, daß die Kosten der Uebersiedlung auf irgend welchen andern Posten durch diese unerwarte[te] Beschleunigung meiner Abreise, unmittelbar nach der ersten Nachricht von der mir bevorstehenden Veränderung, sehr gesteigert werden. Ein großer Hausstand läßt sich nicht in einigen Tagen auflösen und fällt unter hiesigen Verhältnissen der Plünderung anheim, sobald ich abreise. Ich weiß auch nicht, was ich hierlassen und was ich mitnehmen soll, weil ich meinen künftigen Aufenthaltsort und dessen Bedürfnisse nicht kenne. Unser Fiskus ist nicht der freigebigste und eigentlich nur auf unverheirathete Gesandte eingerichtet; das habe ich auf hiesigem Posten empfunden, und Versetzungen mit 3000 Thlr. Einrichtungsgeldern gleichen einer Zwangsanleihe auf das Privatvermögen des Versetzten, deren Rückzahlung aus künftigen Gehaltsersparnissen dem gewandtesten Sparer schwierig sein dürfte. Muß ich plötzlich reisen, ohne Aussicht nochmals herzukommen, so lasse ich meine, im Winter nicht zu transportirende Habe unter den räuberischen Händen russischer Diener; den Schutz dagegen in Vollmacht zu übernehmen, ist ein Freundschaftsdienst, den ich von niemand verlangen kann. Ich habe schon telegraphisch gebeten, mir Zeit zu lassen,[1]) und wiederhole die Bitte, hier privatim, indem ich an Ihr Wohlwollen und Ihre eigne Sachkenntniß in Betreff derartiger Umzüge appellire. Daß ich selbst meine künftige Bestimmung nicht kenne, will mir Gortschakow nicht glauben; er vermuthet irgend eine Heimlichkeit hinter meiner Angabe.

Daß Goltz hier persona grata sein wird, ist mir schon früher außer Zweifel gewesen; Gortschakow befragt der Form wegen den Kaiser und wird mir vermuthlich heut noch antworten. Der Telegraph bringt die Nachricht von der Ernennung des neuen Ministerpräsidenten,[2]) und das offiziöse Journal de St. Pétersbourg knüpft daran Betrachtungen, welche den völligen Bruch mit dem liberalen Elemente als bevorstehend erscheinen lassen. Für die nächsten Wahlen wäre es m. E. vortheilhafter gewesen, die Auflösung noch zu

287. [2]) Vgl. Nr. 262.

288. [1]) Vgl. Nr. 285.

[2]) Fürst zu Hohenlohe-Ingelfingen.

verschieben und den Conflict sich vor den Augen des Landes schärfer ausprägen zu lassen. Doch bescheide ich mich, daß die Dinge sich von hier aus nicht übersehn lassen. Hoffentlich schreckt S. M. auch vor einer zweiten Auflösung nicht zurück, wenn sie, wie ich vermuthe, nöthig wird.

Meine hiesige Wohnung ist noch bis zum 1./13. Juni 1863 gemietet; ich weiß nicht, ob Goltz sie nehmen wird; sie ist größer als ein unverheiratheter Gesandter sie braucht, aber er wird nicht leicht eine andre finden, wenn er nicht mit andern Miethern zusammen im Hause wohnen will, was für die größern Missionen bisher nicht üblich ist. Ich werde darüber noch amtlich schreiben, wozu heut die Zeit zu kurz ist. Ein mir bekannter Kaufmann nimmt dieß Schreiben mit, und ich erfuhr seine Abreise erst soeben. Sie werden, wenn auch die Kammer momentan beseitigt ist, an lästigen Geschäften keinen Mangel haben und es mir kaum Dank wissen, daß ich Ihnen auch meine Sorgen noch klage. Ich würde mich auch dessen enthalten haben, wenn ich nicht hoffte, daß diese Zeilen noch rechtzeitig kommen werden, um mir einige Verlängerung der Frist für meinen Abgang von hier zu erwirken.

So eben erhalte ich die Anlage meiner amtlichen Meldung von Gortschakow und werde den Schluß-Passus derselben heut noch telegraphiren; ich komme mir sehr ehrlich vor, indem ich dieß thue, denn der Drang der Umstände bringt mich in starke Versuchung, die Entwicklung meinerseits zu verschleppen, soviel ich kann. Dringend wünschenswerth wäre es mir, vor meiner Abreise von hier zu wissen, wohin ich bestimmt bin, und falls es London oder Paris ist, einige Nachricht zu haben, inwieweit die dortigen Wohnungen mit Königlicher Einrichtung versehn sind. Meine hiesige Einrichtung ist, bei dem kläglichen Geldmangel in allen Kreisen, so gut wie unverkäuflich, und eine Auction durch die dafür vorgeschriebnen Förmlichkeiten grade so gut wie verboten. Was ich daher an meinem neuen Wohnorte brauchen kann, nehme ich mit, da ich es hier verschenken oder verbrennen müßte, um nicht noch überschüssige Aufbewahrungskosten zu haben.

Mit der Bitte, mich der Frau Gräfin zu Gnaden empfehlen zu wollen, bin ich in aufrichtiger Verehrung der Ihrige.

*289. Telegramm an Minister Graf Bernstorff.

22. März 1862.

Fürst Gortschakow war im Auftrage des Kaisers bei mir, um die Glückwünsche Sr. M. für des Königs Majestät zu überbringen und mich zur Tafel einzuladen. Gleichzeitig bitte E. E. die alleruntertänigsten Glückwünsche der Gesandtschaft Sr. M. zu Füßen zu legen. Telegramm vom 19.[1]) dankbar erhalten und bin nunmehr bereit zu reisen, sobald nach Eingang des Abberufungsschreibens die Abschiedsaudienzen gehabt haben werde.

290. Bericht an König Wilhelm I.

[Ausfertigung.]

24. März 1862.

E. M. beehre ich mich, über die Art, in welcher allerhöchstdero Geburtsfest am kais. Hofe gefeiert worden ist, nachstehendes a. u. zu berichten.

[1]) Muß heißen 17. Vgl. Bismarckjahrbuch IV 134 und Nr. 292.

Schon einige Tage vorher hatte mir Fürst Gortschakow mitgeteilt, daß ich zur Tafel befohlen werden würde, letztere aber wegen der Fasten nicht offiziell, sondern im Stile der Familientafel sein würde. I. M. die Kaiserin sei wegen leichten Unwohlseins noch ungewiß, ob sie erscheinen könne und ob infolgedessen auch Damen zugezogen werden würden. Deshalb erfolgte die Einladung für mich erst wenige Stunden vor der Tafel, nachdem I. M. die Kaiserin, welche die Fasten mit großer Strenge beobachtet und infolgedessen sehr angegriffen sein soll, sich nicht kräftig genug fühlte, um zu erscheinen, und ich daher ohne meine Frau eingeladen wurde.

Am Vormittage des 22. erschien Fürst Gortschakow bei mir in Uniform und mit dem Bande des Schwarzen Adlerordens, um mir im Auftrage Sr. M. die Glückwünsche des Kaisers für E. M. amtlich zu überbringen, nachdem der Kaiser persönlich schon zu gleichem Zwecke an allerhöchstdieselben telegraphiert habe.

Gleichzeitig teilte mir Fürst Gortschakow mit, daß der Kaiser die Gnade gehabt habe, mir bei diesem Anlaß den St.-Alexander-Newski-Orden zu verleihen, dessen Insignien er mir demnächst mit dem in Abschrift a. u. beigefügten Schreiben übersandte.

Bei Tafel hatte ich die Ehre, neben Sr. M. dem Kaiser zu sitzen, rechts von mir II. KK. HH. der Großfürst Thronfolger und Großfürst Michael, links von Sr. M. die Großfürsten Constantin und Nicolai. Sämtliche höchste Herrschaften waren in den Uniformen ihrer preußischen Regimenter, aber der Fasten wegen nicht in Gala. Außer dem Baron Loën waren noch zugezogen Fürst Gortschakow und die Grafen Berg, Adlerberg I, Schuwalow, Fürst Suwarow, General Ogarew und Fürst Schachowskoi. Das Diner war für sämtliche russische Teilnehmer streng nach den Vorschriften der Fasten eingerichtet und nur für Baron Loën und mich nach gewöhnlicher Art.

Das Tafelgeschirr bestand ganz aus Erzeugnissen unserer Porzellanmanufaktur, namentlich ein großer Tafelaufsatz, welcher von E. M. höchstseligem Herrn Vater dem Kaiser Alexander zu Anfang dieses Jahrhunderts, und ein Dessertservice, welches von Friedrich dem Großen der Kaiserin Katharina geschenkt worden ist. Auf letzterem sind in sehr feiner Malerei russisch-türkische Kriegsszenen aus damaliger Zeit dargestellt. Der Kaiser bemerkte bei Besprechung desselben, es sei gerade hundert Jahre her, daß zwischen Preußen und Rußland Frieden geschlossen worden sei, und S. M. hoffe und sei überzeugt, daß dieser Frieden auch noch mindestens ebenso lange dauern werde. In der Tat datiert der damalige Waffenstillstand zwischen beiden Mächten vom 16. März 1762,[1]) während der Friede selbst etwa sechs Wochen später[2]) zu Petersburg geschlossen wurde.

Etwa um die Mitte der Tafel erhob sich der Kaiser und brachte mit einigen herzlichen Worten E. M. Gesundheit aus, auf welche die höchsten Herrschaften mit mir anstießen.

Der Kaiser enthielt sich, wie bei Tafel in der Regel, aller politischen Gespräche. Außer teilnehmenden Erkundigungen nach mannigfachen Berliner Verhältnissen bewegte sich die Unterhaltung vorzugsweise auf dem Gebiete der hiesigen Tagesereignisse und namentlich der letzten kaiserlichen Jagden.

---

[1]) Zu Stargard in Pommern. Vgl. Arnold Schaefer, Geschichte des Siebenjährigen Krieges II 2 S. 451 f.

[2]) 5. Mai.

Nach Tische indessen befragte mich S. M. über die Persönlichkeit und die Vergangenheit der einzelnen in E. M. Ministerium neu eingetretenen Mitglieder.[3]) Der Kaiser war durch die von mir gegebene Auskunft sehr befriedigt und äußerte seine zuversichtliche Hoffnung auf eine gedeihliche Wirksamkeit des Ministeriums in seiner jetzigen Zusammensetzung und insbesondere auf einen besseren Ausfall der diesmaligen Wahlen.[4]) Ich hatte dabei den Eindruck, daß die Nachrichten, welche Sr. M. über die Lage der Dinge bei uns zugegangen sind, mutmaßlich von Sr. H. dem Herzog Georg von Mecklenburg[5]) herrühren und daß infolge derselben der Kaiser, ebenso wie der Herzog, sich die Aufgabe, in der kurzen verfassungsmäßig gegebenen Zeit mit vollem Erfolg auf das Ergebnis der Wahlen einzuwirken, leichter denken, als sie in der Praxis sich ausweisen dürfte.

*291. Bericht an König Wilhelm I.

[Ausfertigung.]

25. März 1862.

Baron Loën hat E. M. gestern den Tod des Kanzlers Grafen Nesselrode[1]) telegraphisch gemeldet. Ich erlaube mir, über die letzten Tage dieses Staatsmannes einige Nachrichten alleruntertänigst hinzuzufügen.

Derselbe hatte sich in der letzten[2]) Woche nach einer anstrengenden Sitzung des Finanzkomitees, welcher er präsidierte, erkältet und seinen Zustand durch Unvorsichtigkeit verschlimmert. Heute vor acht Tagen war er indessen noch so wohl, daß er mich auf Donnerstag[3]) zu einem Abschiedsdiner einlud, welches aber am Mittwoch abend wegen vermehrten Unwohlseins wieder abgesetzt wurde. Am Donnerstag waren die Aerzte schon darüber einig, daß sein Zustand hoffnungslos sei. Ungeachtet großer Schwäche ist er in seiner Krankheit bis vier Stunden vor seinem Tode bei voller Besinnung geblieben, und hat sich während der letzten Tage, soweit es seine Kräfte irgend zuließen, unausgesetzt mit Besprechung von Staatsangelegenheiten, mit Ordnung seiner Hinterlassenschaft und mit den Bestimmungen über sein Begräbnis beschäftigt. Die Genauigkeit seines Gedächtnisses ging soweit, daß er einzelne ausgeliehene Bücher von deren Empfängern zurückforderte. Bis in die letzten Stunden war sein Geist insbesondere mit der Finanzlage des Reiches beschäftigt, und noch am Tage seines Todes hat er den Großfürsten Constantin zu sich eingeladen und zu Sr. kais. H. über die Staatsgeschäfte mit derselben Klarheit gesprochen, wie drei Tage früher in einer letzten zweistündigen Unterredung mit dem Kaiser. S. M. hat ihn noch einmal vorgestern um 4 Uhr besucht, bei welcher Gelegenheit der Kanzler indessen nur noch die Worte zu sagen vermochte: „Je ne puis plus rien faire pour vous," die letzten, welche er überhaupt gesprochen hat. Der Verstorbene gehörte, seit

---

[3]) Am 18. März 1862 traten die Herren von der Heydt, Graf Itzenplitz, v. Mühler, Graf zur Lippe und v. Jagow neu in das preußische Ministerium.

[4]) Am 11. März 1862 war das preußische Abgeordnetenhaus wegen seiner Opposition gegen die Militärvorlagen aufgelöst worden. Die Wahlen am 6. Mai führten nur zu einer Verstärkung der Opposition.

[5]) Vgl. S. 316 u. 318.

[1]) Der Reichskanzler Graf Nesselrode war am 23. März 81jährig in St. Petersburg gestorben.

[2]) Konzept: vorletzten.

[3]) 20. März.

er auf einem englischen Schiff geboren wurde, der anglikanischen Kirche an und hat den hiesigen englischen Geistlichen in seiner Krankheit wiederholt bei sich gesehen, auch von ihm am Freitag das heilige Abendmahl empfangen, nachdem er dazu auf den ersten desfallsigen Vorschlag eine zwölfstündige Frist zur Vorbereitung verlangt hatte. Er sagte dabei dem Geistlichen: „Wir werden uns um Ostern wiedersehen."

Bemerkenswert ist, daß der Kanzler in der vorletzten Nacht noch Gefahr lief, zu verbrennen. Er hatte bis an sein Ende nicht zugeben wollen, daß des nachts bei ihm gewacht wurde, und beim Anzünden des Lichtes sein Kopfkissen in Brand gesteckt, so daß sein Sohn im Nebenzimmer erst durch den Brandgeruch auf die Gefahr aufmerksam geworden ist. Die Aerzte nehmen an, daß er, obschon er wenig klagte, in den letzten 24 Stunden doch schwer gelitten haben muß, weil die Leiche schon gestern morgen, am Tage nach dem Tode, dergestalt in Zersetzung überging, daß sie in einem luftdichten Sarg verschlossen werden mußte.

Die Beisetzung findet am Donnerstag[4]) früh auf dem Smolensker Kirchhof nach vorgängigem Gottesdienst in der englischen Kirche statt.

*292. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

25./13. März 1862.

E. E. habe ich bereits telegraphisch meinen Dank für die geneigte Mitteilung vom 17. d. M.[1]) ausgesprochen, nach welcher meine Abreise nicht so schleunig erfordert wird, daß mir nicht Zeit zu den notwendigen Einrichtungen bliebe. Wenn mir auch zu diesem Zwecke eine Verlängerung des hiesigen Aufenthaltes um einige Wochen wünschenswert gewesen wäre, so habe ich doch nach dem Inhalte der telegr. Weisung vom 11. c. entnehmen müssen, daß S. M. der König die größtmögliche Beschleunigung meiner Abreise erwarten, und mich deshalb beehrt, am 22. die Mitteilung zu machen, daß ich nach Eingang meines Abberufungsschreibens bereit sein würde, Petersburg zu verlassen, sobald ich die üblichen Abschiedsaudienzen würde gehabt haben.

Ich bemerke dabei g., daß dem Herkommen nach während der Fastenzeit[2]) ein amtlicher Empfang von seiten Sr. M. des Kaisers nicht stattzufinden pflegt. Auch die kais. Tafel am Geburtstage Sr. M. des Königs hatte aus diesem Grunde keinen offiziellen Charakter, und war ich eingeladen, im Frack zu erscheinen. Wenn S. M. der König es befiehlt, werde ich indessen, sobald mein Abberufungsschreiben eingegangen ist, versuchen, ob zugunsten meiner Abschiedsaudienz eine Ausnahme gemacht wird.

Demnächst wird es aber unerläßlich sein, daß ich mich auch bei den einzelnen Mitgliedern der kais. Familie beurlaube, und dürften die desfallsigen Audienzen immer[hin] einige Tage in Anspruch nehmen. Ich glaube daher, daß auch in dem Falle, daß der Kaiser mich während der Fasten amtlich empfängt, nach Eingang meines Abberufungsschreibens

---

[4]) 27. März.

[1]) Vgl. Nr. 289.

[2]) Da das russische Osterfest im Jahre 1862 auf den 8. April fiel, befand man sich in Petersburg seit dem 21. Februar in der Fastenzeit.

zu diesen Audienzen und sonstigen Abschiedsbesuchen immer noch mehr als eine Woche Zeit erforderlich sein wird, bevor ich reisen kann. Innerhalb dieser Frist würde ich dann auch die Auflösung meines Haushaltes bewirken, welche ich soweit vorbereitet habe, als es mir, ohne den wirklichen Zeitpunkt meines Abgangs und meine zukünftige Bestimmung zu kennen, möglich war.

Was meine hiesige Wohnung[3]) anbetrifft, so ist es mir gelungen, den Vermieter derselben dahin zu bestimmen, daß er einwilligt, den ursprünglich bis zum 13. Juni 1863 laufenden Kontrakt am 13. Juni d. J. aufzuheben, so daß nur bis dahin die Miete noch zu bezahlen wäre, falls nicht eben Graf Goltz die Wohnung übernehmen will.

Meine Quittungen über Gehalt und Mietsentschädigung für das nächste Quartal sende ich dem Bankier Bleichröder ein, um sie der k. Legationskasse zum 1. April behufs Zahlung vorzulegen, indem ich g. bemerke, daß die Mietsentschädigung für das nächste Quartal, bei der Dauer meines Kontraktes bis in den letzten Monat desselben, unter allen Umständen der Legationskasse zur Last fallen wird, und daß ich bereit bin, auch wegen der Gehaltzahlung demnächst je nach der weiteren dienstlichen Verwendung, für welche S. M. der König mich bestimmt, zu berechnen.

293. Privatschreiben an Minister Graf Bernstorff.

[Eigenhändig.]

25./13. März 1862.

Verehrtester Freund und Gönner

gestatten Sie mir zunächst meinen aufrichtigen Glückwunsch zu der im Ministerium vorgegangnen Wandlung. Ohne irgend einer politischen Ueberzeugung zu nahe treten zu wollen, sehe ich doch als das erste Erforderniß eines Cabinetes, welches in bewegten Zeiten wirksam sein soll, die innre Einigkeit desselben an. Deren bisheriger Mangel muß die Aufgabe jedes Einzelnen unmöglich gemacht und die Arbeit verdoppelt haben. In den hiesigen amtlichen Kreisen findet die Wahl Ihrer neuen Herrn Collegen den vollsten Beifall; gemäßigte Conservative, ohne doctrinären Fanatismus. Mir ist insbesondre Herr von Jagow ein Freund aus alten Zeiten, von der Universität und aus Kreuznach her, wo ich mitunter zur Jagd bei ihm war. Ich bitte Sie, ihm meine herzlichen Grüße und guten Wünsche zur Durchführung seiner dornigen Aufgabe zu bestellen. Daß es für diesmal gelingt, die Wahlen nach Wunsch zu lenken, bezweifle ich; die Zeit ist zu kurz, und der Bruch mit der Kammer kam für das Land zu überraschend. Ich möchte fast sagen, es ist Schade um eine politisch so ungeschulte und erregbare Kammer wie diese war; wenn man sie statt der sofortigen Auflösung durch kühle Nichtachtung noch etwas gereizt hätte, so würde sie die nutzbarsten Thorheiten begangen haben und der Verurtheilung durch die Wähler in höherem Grade anheimgefallen sein.

Ich warte hier, und, wie ich nicht läugnen kann, mit einigem Unbehagen, auf eine bestimmtere Gestaltung meiner eignen Zukunft. Als ich die erste Kunde von meiner bevorstehenden Abberufung erhielt, hatte Gortschakow auf Grund Budberg'scher Nach-

[3]) Vgl. Nr. 288.

richten die Meinung, daß diese Maßregel mit den neuen ministeriellen Combinationen in Verbindung stehe; ich glaubte nicht daran, theils aus sachlichen [Gründen], theils aus dem formellen Grunde, daß mir ausdrücklich gesagt wurde, S. M. habe mich zu andern diplomatischen Functionen bestimmt. Die anderweite Besetzung der Ministerposten hat meine Vermuthungen gerechtfertigt; ich bin aber noch immer in der Lage, die sich täglich wiederholenden Anfragen nach der neuen Bestimmung, welcher ich entgegengehe, unbeantwortet zu lassen. Lord Napier nimmt an, daß es London sei, und giebt mir in der Voraussetzung heut ein offizielles Diner; er giebt sich die Miene, mehr darüber zu wissen als ich. Unter den Russen dagegen erzählt man sich, meine Abberufung sei weniger durch das Bedürfniß anderweiter Verwendung, als durch Unzufriedenheit mit meinem allzu russischen Standpunkte in der Politik motivirt. Gortschakow theilt diese Meinung natürlich nicht, sondern erwartet von Goltz, nach seinen Antecedentien in Constantinopel, eine ebenso entgegenkommende Haltung wie von mir; er wird darin ebenso von mir bestärkt wie von Budberg, dessen vertrauliche Berichte mit der wärmsten Anerkennung von Goltz reden. Aber auch Gortschakow hat den Eindruck, daß eine Abberufung, welche nicht gleichzeitig eine Versetzung ist, den Schatten Königlicher Ungnade auf mich fallen läßt; er fragte mich, ob ich glaubte, daß S. M. irgend welchen Anlaß zur Unzufriedenheit mit mir habe, und rieth mir als Freund, auf eigne Hand sogleich nach Berlin zu fahren und das Terrain zu recognosciren. Ich sagte ihm, daß er m. E. auf falscher Fährte sei, und daß wahrscheinlich um deshalb mir nicht gesagt werde, wohin ich bestimmt sei, weil die definitive allerhöchste Entscheidung in der That noch zu erwarten stehe. Warum aber dann die schleunige Abberufung und Sendung des Nachfolgers, bevor man Sie anderswo braucht? fragte er etwas ungläubig. Ich erzähle dieß nur à titre de renseignement, und erwarte in Geduld, was der König befehlen wird; mir ist es bei der jetzigen Kälte, den schlechten Wegen durchaus nicht unlieb, noch länger hier zu bleiben, meinen Auszug in Ruhe vorzubereiten und eine Reihe von Abschiedsdiners einzunehmen, deren Folgen ich allwöchentlich durch einen Jagdtag neutralisire. Dabei ist immerhin der Wunsch, zu wissen, was aus mir werden wird, von einer verzeihlichen Neugierde eingegeben, für deren Befriedigung ich jederzeit dankbar sein würde. Meine Familie schicke ich, sobald die Witterung etwas milder wird (wir haben 18° Frost), zu mir aufs Land nach Pommern, ohne Rücksicht auf meine eigne frühere oder spätere Abreise von hier; ebendahin werde ich auch mein hier jetzt nicht verkäufliches Mobiliar dirigieren.

In Ermanglung politischen Stoffes ist der Tod des alten Kanzlers das Thema, welches die Unterhaltung hier beherrscht; er ist eigentlich an einer Flanelljacke gestorben, die er seit Jahren auf der Haut trug und wegen eines leichten Ausschlags mit einem leinenen Hemd vertauschte; dadurch ist der Ausschlag zurückgetreten. Er war für seine Jahre sonst noch so rüstig, daß man ihm langes Leben zumaß; im vorigen Frühjahr ritt er noch mit mir aus. Er muß ein großes Vermögen hinterlassen, besonders von den umfangreichen Brennereien herrührend, die er mit gekauftem Korn im Süden Rußlands betreiben ließ. Auch Peter Meyendorf ist bedenklich erkrankt, und Graf Bludow's Schwäche nimmt täglich zu. Es ist hier der Aberglaube, daß einem sterbenden Andreas-Ritter in demselben Jahre 3 andre nachfolgen; der erste war Lanskoi.

In der Hoffnung, Sie demnächst in Berlin persönlich in erwünschtem Wohlsein begrüßen zu können, bin ich mit aufrichtiger Verehrung der Ihrige.

*294. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

26./14. März 1862.

Auf dem Gebiete der auswärtigen Politik ist in diesem Augenblicke die italienische Frage die einzige, welcher das kais. Kabinett einige Aufmerksamkeit zuzuwenden scheint.

Fürst Gortschakow spricht gegen mich die Hoffnung aus, daß wir den gegenwärtigen Moment nicht für geeignet halten würden, um der Anerkennung des Königreichs Italien näher zu treten. Die innern Zustände auf der Halbinsel seien von der Art, daß selbst die gleichzeitige Anerkennung durch Preußen und Rußland einstweilen der Regierung des Königs Viktor Emanuel keine wesentliche Beihilfe zur Sicherstellung geordneter und friedlicher Zustände zu gewähren vermöge. In Paris zeige sich, nach den Berichten des Grafen Kisselew, eine zwiespältige Auffassung der italienischen Frage, indem der Kaiser sich einer konservativen Haltung geneigt erweise, die Herren Thouvenel und Persigny aber hofften, ihren Souverän in die Bahn allmählichen Fortschrittes wieder hineinzuleiten. Die Tätigkeit des Herrn von Lavalette zeige sich diesen Bestrebungen günstig, indem derselbe die Räumung Roms unbedingt befürworte und dahin zurückzukehren ablehne. Als sein Nachfolger sei Fürst Latour d'Auvergne in Vorschlag gebracht worden; derselbe sei aber, nach seinen Ueberzeugungen und Antezedentien nicht imstande, die Vertretung bei dem Römischen Stuhle zu übernehmen, wenn ihm nicht gleichzeitig Bürgschaften zugunsten des Papstes von Kaiser Napoleon gegeben würden, deren Tragweite außerhalb der bisherigen französischen Politik liege.

295. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

2. April 1862.

Die Herstellung provinzialständischer Einrichtungen für die einzelnen Gouvernements ist im Prinzip von Sr. M. dem Kaiser beschlossen, und nur über die Modalitäten, nach welchen die zu berufenden Versammlungen gewählt werden sollen, und über den Umfang ihrer Attributionen hat noch keine Entscheidung stattgefunden. Die nationale Fortschrittspartei wird durch Einrichtungen der Art nicht befriedigt werden und in denselben zwar neue Anknüpfungspunkte für ihre Bestrebungen finden, dadurch aber schwerlich zu einer größeren Klarheit derselben gelangen als bisher. Alle Stände und Parteien stimmen in der Verurteilung der bestehenden Zustände überein, nur selten aber läßt sich ein positiver, niemals ein ausführbarer Vorschlag über die vorzunehmenden Verbesserungen hören. Die Mitglieder der Universitäten, Professoren sowohl als Studenten, sind naturgemäß an politischen Deklamationen der fruchtbarste Teil der Bevölkerung, ohne daß die in diesen Kreisen zutage tretenden politischen Projekte durch das Licht der Wissenschaften einen höheren Grad politischer Reife zu gewinnen scheinen.

Nachdem vor einigen Wochen ein Professor Pawlow, welcher die ihm durch Auflösung der Universität gewährte Muße zu aufregenden Vorträgen benutzte, auf polizeilichen Befehl in eins der inneren Gouvernements verwiesen ist, erblicken die hohen Behörden des Reichs ihren gefährlichsten Gegner in der Person eines zweiundzwanzig-

jährigen jüdischen Studenten namens Utin, dessen Vater ein reichgewordener Branntweinspächter ist. Die Richtung, welcher dieser jugendliche Demagoge angehört, charakterisiert sich dadurch, daß seine Parteigenossen beabsichtigten, den 14. Dezember, als Jahrestag der Verschwörung von 1825,[1]) öffentlich zu feiern, eine Demonstration, welche erst am 13. abends, mehr durch die Popularität als durch die Strenge des Fürsten Suwarow in der Ausführung gehindert wurde. Der neue Minister des Unterrichts, Golownin, betrachtet diese liberalen Bestrebungen nicht ohne Wohlwollen. Von vier Petitionen, welche in den letzten Wochen aus dem Kreise der Petersburger Bevölkerung an den Kaiser gerichtet wurden, um liberale Konzessionen zu fordern, sind die beiden gemäßigteren durch diesen Minister Sr. M. vorgelegt worden, zwei andere weitergehende hat Fürst Suwarow, um ihre Beförderung angegangen, uneröffnet zurückgegeben. Auf desfallsigen Vortrag hat der Kaiser dem Fürsten den Wunsch geäußert, daß der letztere sich auf vertraulichem Wege Kenntnis des Wortlautes und insbesondere die Namen sämtlicher Unterzeichner verschaffen möge.

Das treibende Element in der ganzen Situation liegt nicht sowohl in dem Gewichte der Personen, welche die Bewegung zu fördern suchen, oder in dem Werte der verworrenen und unausführbaren Vorschläge, welche von ihnen als Ideal der Zukunft aufgestellt werden, sondern in der allgemeinen, auch von dem Monarchen und den höchsten Regierungskreisen geteilten Ueberzeugung, daß es so, wie es ist, in Rußland nicht bleiben könne, daß durchgreifende politische Veränderungen notwendig seien, während sich niemand findet, der es vermöchte, diesem dunklen Drange nach einer besseren Gestaltung der Dinge in der Form klarer und praktischer Vorschläge einen bestimmten Ausdruck zu geben. Von der Notwendigkeit, „daß etwas geschehen müsse," ist jedermann durchdrungen; da aber niemand anzugeben weiß, was geschehen soll, so ist kaum anzunehmen, daß gerade das Wünschenswerte geschehen werde.

296. Privatschreiben an Minister Graf Bernstorff.

[Eigenhändig.]

2. April / 20. März 1862.

Verehrtester Freund und Gönner

Ihr freundliches Schreiben vom 21. v. M.[1]) habe ich gestern, durch den englischen Courrier mit verbindlichstem Danke erhalten und bin durch den Inhalt desselben über den Entwicklungsgang meines Umzuges wesentlich beruhigt. Wenn die Eventualitäten meiner Zukunft nur zwischen London oder Paris schwanken, so genügt die dadurch gegebne Sicherheit vollständig, um meine Einrichtungen treffen zu können. Insbesondre bin ich Ihnen für die Angaben der Kategorien dankbar, welche in den Einrichtungen der dortigen Gesandschaftshäuser vorhanden sind oder fehlen. Mehr oder weniger accreditirte Gerüchte waren hierhergelangt, welche mir auch die Bestimmung nach Frankfurt offen ließen und schließlich mein Verbleiben in Petersburg in Aussicht stellten; letztres noch vorgestern, nach einer Mittheilung Gortschakow's. Die Aufgabe, die bereits in meinem Haushalt

295. [1]) Dekabristenaufstand.
296. [1]) Vgl. Bismarckjahrbuch VI S. 134.

gemachten Breschen wieder herzustellen, wäre natürlich eine unerfreuliche gewesen. Anderweite Gerüchte wiesen mir Bestimmungen zu, bei denen ich die Chancen des Rücktrittes in das Privatleben hätte gleichzeitig ins Auge fassen müssen. Die Ungewißheit erstreckt sich für mich nunmehr nur noch auf den Zeitpunkt der Abreise, und bin ich in dieser Beziehung sehr erkenntlich für den mir gelassnen Spielraum. Ueblich ist ein offizieller Empfang am Hofe während der Fasten nicht, doch würde eine Ausnahme für uns auf Verlangen gemacht werden; nur in der letzten Woche vor Ostern ist die Abgeschlossenheit eine ganz strenge. Mein unmaßgeblicher Vorschlag wäre, mir das Abberufungsschreiben nach Ostern zugehn und mir dann noch etwa 14 Tage Zeit bis zur Abreise zu lassen. Diese Frist ist um deshalb sehr erwünscht für mich, weil ich erst dann, wenn der Zeitpunkt der Abreise genau feststeht, mich von allen Bedürfnissen der täglichen Existenz durch Verkaufen oder Einpacken definitiv entblößen kann. Daß Goltz hier noch einige Tage mit mir zusammen ist, wird unsern beiderseitigen Interessen förderlich sein, geschäftlich und privatim; Ihr Schreiben läßt mich ersehn, daß Sie die Güte haben, dazu die Hand zu bieten.

Durch Thun-Caroly scheint die Nachricht hierher gelangt zu sein, daß die Anerkennung Italiens bei uns beschlossene Sache sei und nur aus Rücksicht auf die Stimmung der Katholiken bei den Wahlen noch zwei Monat lang geheim gehalten werden, jedenfalls aber vor Eröffnung des Landtags erfolgen solle. Gortschakow fragte mich in einiger Verstimmung danach, worauf ich die Wahrscheinlichkeit der Nachricht in Abrede stellte.

Baron Spitzenberg, der diese Expedition mitnimmt, sollte erst übermorgen reisen, ist aber durch telegraphische Nachricht von der Erkrankung seines Vaters in Stuttgart veranlaßt schon heut aufzubrechen, so daß ich plötzlich mit der Zeit ins Gedränge komme und mich auf diese Zeilen beschränken muß.

Mit aufrichtiger Verehrung verharre ich der Ihrige.

*297. Telegramm an Minister Graf Bernstorff.

4. April 1862.

Mit Bitte um Mitteilung an Grafen v. d. Goltz melde ich, daß der Kaiser Dienstag nach Ostern[1]) mir Abschiedsaudienz erteilen will und ich einige Tage danach abzureisen gedenke.

*298. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

5. April / 24. März 1862.

Die zunächst durch Graf Thun hierher gelangte Nachricht, daß von uns beschlossen sei, das Königreich Italien noch vor Eröffnung des Landtags anzuerkennen, ist seitdem durch Berichte des Baron Budberg bestätigt worden. Fürst Gortschakow zweifelt nicht mehr

[1]) 22. April. Daß es sich bei der Angabe „Dienstag nach Ostern“ nicht um das russische Osterfest, das auf den 8. April fiel, sondern um das Osterfest nach dem Gregorianischen Kalender handelt, geht unzweifelhaft aus Nr. 300 und 301 hervor.

an der Richtigkeit derselben und beklagt sich bei mir darüber, daß wir unsre Entschließungen festgelegt hätten, ohne mit Rußland zu verhandeln, wäre es auch nur in betreff von Zeit und Modalität der Ausführung gewesen, falls überwiegende Gründe uns in der Hauptsache unwiderruflich bestimmten, auch ohne Rücksicht auf etwaige Bedenken Rußlands vorzugehn. Ich habe mich auf die Erwiderung beschränkt, daß mir direkte Mitteilungen fehlten, daß aber auch dann, wenn Baron Budberg recht berichtet wäre, der Versuch der Verständigung mit der kais. Regierung immer noch zulässig erscheine, da in allen Fällen, wo Kabinette über eine Frage in Unterhandlung träten, ein jedes derselben sich vorher das Ziel, zu welchem es die Verhandlungen zu führen wünsche, klar zu machen pflege. Dies könne in Berlin bezüglich der Anerkennung der Fall gewesen sein, ohne daß dadurch etwaigen Unterhandlungen über gemeinsames Verhalten beider Mächte in höherem Maße vorgegriffen werde, als das der Regel nach unter ähnlichen Umständen der Fall zu sein pflege.[1])

*299. Telegramm an Minister Graf Bernstorff.

6. April 1862.

Die außerdeutschen Mächte, wenigstens England und Rußland, unterhandeln über gemeinschaftliche Verwahrungsschreiben[1]) gegen die uns zugeschriebene Auffassung, daß dänische Verbindlichkeiten in betreff Schleswigs Gegenstand einer Bundes e x e k u t i o n sein könnten.

300. Bericht an König Wilhelm I.

[Ausfertigung.]

8. April 1862.

Nach Empfang meines Abberufungsschreibens habe ich mit dem Fürsten Gortschakow über den Zeitpunkt, auf welchen meine Abschiedsaudienz zu verlegen sein würde, Rücksprache genommen. Da E. M. mir allergnädigst gestattet hatten, meine Abreise bis zur Erledigung meiner durch den Umzug bedingten Geschäfte aufzuschieben, so hatte ich für dieselbe den Schluß der Osterwoche in Aussicht genommen. Wenige Tage später[1]) ist der Geburtstag des Kaisers, an welchem S. M. das diplomatische Korps zu empfangen pflegt, und mein Nachfolger eine schickliche, in den nächsten Monaten mutmaßlich nicht wiederkehrende Gelegenheit zur Einführung am kais. Hofe hat, nachdem er zuvor sein Beglaubigungsschreiben übergeben haben wird. Jedenfalls erschien es nicht angemessen, daß alsdann bei dem offiziellen Empfange des diplomatischen Korps mein Nachfolger und ich gleichzeitig hier anwesend wären.

Da in der letzten Woche vor Ostern keinerlei Empfang am Hofe stattfindet, so verabredete ich mit dem Fürsten Gortschakow, daß er die Abschiedsaudienz für mich auf den dritten Ostertag nachsuchen sollte, falls sich annehmen lasse, daß mir alsdann die

---

298. 1) Vgl. Nr. 311.
299. 1) Konzept: gemeinsame verwahrende Schritte.
300. 1) 29. April.

nötige Zeit bleiben würde, um mich bei den Mitgliedern der kais. Familie in herkömmlicher Weise zu verabschieden. Nach Besprechung mit dem Oberzeremonienmeister hat Fürst Gortschakow aber angenommen, daß die Abschiedsaudienzen an den großfürstlichen Höfen für meine Frau und mich so schnell sich nicht erledigen lassen würden, und deshalb aus eignem Antriebe die Ansetzung meiner Audienz beim Kaiser auf heute[2]) veranlaßt, während die Mitglieder der kais. Familie uns teils in dieser, teils in der Osterwoche zu empfangen beabsichtigen.

Ich habe also heute die Ehre gehabt, dem Kaiser mein Abberufungsschreiben zu überreichen. Die Audienz dauerte über eine Stunde, und S. M. sprach über verschiedene politische Fragen, Deutschland, Italien und Polen betreffend, worüber ich an E. M. Minister der auswärtigen Angelegenheiten gesondert berichten werde.[3]) Am Schluß gab mir der Kaiser, unter schmeichelhaften Ausdrücken des Bedauerns über meine Abreise, in sehr beweglichen Worten den Auftrag, E. M. bei meiner Ankunft in Berlin mündlich nochmals zu versichern, daß er unter allen Umständen entschlossen sei, an der innigen Freundschaft mit E. M. festzuhalten, und hierzu nicht nur durch die Bande des Blutes und die ererbten Neigungen seines Herzens getrieben werde, sondern auch das engste Bündnis mit Preußen als das allein den Interessen Rußlands entsprechende erkenne. Von beiden Ländern, sagte S. M., habe keines auf Kosten des andern etwas zu gewinnen oder zu erstreben, sondern beide seien zu gemeinsamer Verteidigung gleichartiger Interessen gegen mannigfache durch den gegenwärtigen Zustand Europas bedingte Gefahren aufeinander angewiesen.

Der Kaiser erklärte schließlich, daß er von mir persönlich noch nicht Abschied nehmen wolle, sondern hoffe, mich vor meiner Abreise noch einige Male zu sehen. Zunächst wird dies heute abend auf einem Konzert bei Sr. K. H. dem Großfürsten Constantin der Fall sein.

Gestern hatte ich die Ehre, zur kaiserlichen Tafel befohlen zu werden, an welcher, außer Sr. K. H. dem Thronfolger, Fürst Suwarow und die Landmarschälle von Estland und Livland, Graf Keyserlingk und Fürst Liewen, teilnahmen.

Die Unterhaltung wurde ausschließlich deutsch und insbesondere von I. M. der Kaiserin mit Lebhaftigkeit geführt. Der Graf Keyserlingk, ein jüngerer Bruder des gleichnamigen Besitzers von Rautenburg und Schwiegersohn des russischen Finanzministers Cancrin, erfreut sich der besonderen Gunst Ihrer Majestäten, und wird allgemein vermutet, daß er zu einer höheren Stellung im russischen Staatsdienste bestimmt sei. Bisher steht ihm der Mangel geläufiger Kenntnis der russischen Sprache im Wege. E. M. dürfte er vielleicht als früherer Begleiter der Großfürstin Helene auf den Reisen I. K. H. persönlich bekannt sein.

*301. Telegramm an Minister Graf Bernstorff.

9. April 1862.[1])

Durch Mißverständnis des Fürsten Gortschakow hat meine offizielle Abschiedsaudienz vierzehn Tage früher als beabsichtigt gestern stattgefunden,[2]) doch will mich der Kaiser

---

[2]) Der 8. April fiel auf das russische Osterfest.
[3]) Vgl. Nr. 302—304.
[1]) Aufgegeben 10. April. Vgl. Nr. 313.
[2]) Vgl. Nr. 297.

nochmals sehen. Audienzen bei Großfürsten noch bevorstehend. Wenn nicht anders befohlen wird, denke, wie gemeldet, in[3]) Woche nach Ostern zu reisen.[4])

302. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

8. April/27. März 1862.

Bei meiner Abschiedsaudienz sprach der Kaiser seine Besorgnis aus über die Lage der Dinge in Deutschland und die zunehmende Uneinigkeit der Bundesregierungen unter sich. S. M. fürchtete, daß die deutsche Frage schließlich in der Richtung der Revolution ihre Lösung suchen und von Frankreich werde ausgebeutet werden.

Ich entgegnete, daß die deutschen Zustände mir in Wirklichkeit nicht so bedenklich vorkämen, wie es nach den Deklamationen der Presse und nach anderen Vorgängen im konstitutionellen Leben der einzelnen Staaten für auswärtige Beobachter den Anschein haben könne. Sollte ich aber auch die Gefahren, welche aus der Uneinigkeit der deutschen Regierungen folgen könnten, zu gering anschlagen, so wisse ich doch nicht, was Preußen mehr, als bisher geschehen, zu deren Beschwichtigung tun könne. Das Mißtrauen vieler deutschen Fürsten gegen uns, von welchem der Kaiser spreche, sei mir bekannt und habe durch die uneigennützigste Haltung meines ag. Herrn und des höchstseligen Königs nicht entwaffnet werden können. Unsere Reformbestrebungen hielten sich in den Grenzen der äußersten Mäßigung und hätten keinen andern Zweck als die im Interesse aller deutschen Fürsten liegende gemeinsame Sicherstellung gegen äußere Gefahr durch bessere Organisation der Streitkräfte Deutschlands. Das Gefühl, vermöge der eignen Kriegsverfassung sich dem Auslande gegenüber in Unsicherheit zu befinden, sei für eine an sich mächtige und tapfere Nation wie die deutsche in der heutigen Zeit schwer zu ertragen und auf die Dauer von der nachteiligsten Rückwirkung auf die Sicherheit der inneren Zustände. Unsere Versuche, dem abzuhelfen, bewegten sich streng innerhalb der vertragsmäßigen Bundesverfassung. Sollten sie erfolglos bleiben, so hätten wir keine Verantwortung für die dann eintretenden Gefahren und Nachteile. Im Vertrauen auf die eigene Macht Preußens und in der Gewißheit, gegen jeden ungerechten Angriff mächtige Bundesgenossen zu finden, deren Interessen mit den unsrigen zusammenfielen, könnten wir allen Eventualitäten der Zukunft ruhiger und sichrer entgegensehn als irgendein andrer deutscher Staat. Außerdem würden, sobald wir zur Verteidigung Deutschlands Krieg zu führen hätten, m. E. die Gewalt der Tatsachen und der Trieb der Selbsterhaltung mächtiger sein als die Bundeskriegsverfassung; ich würde es in solchem Falle für die Pflicht Preußens halten, die militärische Diktatur im Bereich seiner Armeen mit oder ohne Zustimmung unsrer Bundesgenossen für die Dauer des Krieges zu ergreifen.

Der Kaiser räumte mir ein, daß ein solches Verfahren für uns vielleicht unumgänglich sein werde, fügte aber hinzu, daß nach den ihm vorliegenden Nachrichten die deutschen Fürsten sich weder im Frieden auf das von uns angestrebte Uebergewicht in der Verfassung des Bundesheeres einlassen, noch selbst im Kriegsfalle ohne Widerstreben bereit sein

---

[3]) Im Konzept fehlt „in“.

[4]) Im Konzept folgt: Mittwoch.

würden, sich unsrer militärischen Führung unterzuordnen. Die Impopularität Preußens bei den mittelstaatlichen Regierungen sei größer als jemals früher, wenn auch für uns selbst vielleicht nicht in dem Maße erkennbar wie für fremde Höfe, denen gegenüber im vertraulichen Verkehr eine offnere Aussprache stattfinde.

Ohne Zweifel verstatten die Korrespondenzen der verwandten Höfe von Darmstadt, Stuttgart, Hannover, Nassau den Mitgliedern der kais. Familie manchen Einblick in Stimmungen, welche sich uns gegenüber nicht unumwunden aussprechen.

*303. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

10. April/29. März 1862.

Bei Gelegenheit meiner Abschiedsaudienz berührte der Kaiser aus eignem Antriebe die Frage der Anerkennung des Königreichs Italien. Graf Kisselew hat berichtet, daß durch den Prinzen Reuß die Mitteilung nach Paris gelangt sei, als beabsichtige Rußland ohne vorgängiges Einvernehmen mit uns in nächster Zeit auf die Anerkennung einzugehen. Dieser Annahme widersprach der Kaiser auf das bestimmteste, indem er hinzufügte, daß man vor einigen Wochen und insbesondre vor dem Rücktritt des Ministeriums Ricasoli[1]) sich vielleicht hätte sagen können, daß die gegenwärtigen Zustände Italiens durch Anerkennung derselben konsolidiert und auf diesem Wege bessere Bürgschaften für Erhaltung des Friedens in Europa gewonnen werden könnten, als die Fortdauer der bisherigen Situation darbiete. S. M. persönlich habe indessen sich schon damals von der Richtigkeit dieser Berechnung nicht vollständig überzeugen können. Seitdem aber sei die Schwäche des Turiner Kabinettes der Bewegungspartei gegenüber täglich offenkundiger geworden und werde gegenwärtig die Anerkennung vielleicht eher die Unternehmungslust der extremen Parteien ermutigen, als die Regierung kräftigen. Allem Anschein nach erstrecke die italienische Propaganda ihre Wirksamkeit auf Griechenland und suche die Aufstände der christlichen Untertanen der Pforte zu schüren und für ihre Zwecke auszubeuten. Falls die letzteren unter solcher Beihilfe irgendwelche Ausdehnung gewönnen, würden sie der russischen Politik die peinlichste Verlegenheit bereiten. Einerseits werde es für den Kaiser schwer sein, die Glaubensgenossen des russischen Volkes der Mißhandlung, welche dem Siege der Türken folgen würde, schutzlos zu überlassen; auf der andern Seite aber sei es Sr. M. nicht möglich, mit den Umtrieben der italienisch-ungarisch-polnischen Revolution in eine wenn auch nur indirekte Gemeinschaft der Sache zu treten.

Jeden Gedanken an die Möglichkeit einer Restauration der früheren Zustände Italiens erklärte der Kaiser für fernliegend und unausführbar; von der Anerkennung des neuen Königreichs erwartet S. M. aber im Augenblick gar keinen politischen Nutzen, eher eine aufmunternde Wirkung für die Partei der Bewegung.

Die vom Kaiser kundgegebene prinzipielle Abneigung gegen die Anerkennung scheint von Fürst Gortschakow nicht geteilt zu werden, wenn er auch sorgfältig vermeidet, eine von der kaiserlichen abweichende Ansicht auszusprechen.

---

[1]) Das Ministerium Ricasoli trat am 1. März 1862 zurück.

304. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

10. April/29. März 1862.

Während meiner Abschiedsaudienz äußerte der Kaiser in betreff Polens, daß seine Hoffnungen auf dauerhafte Verständigung mit irgendeiner Partei des polnischen Adels ziemlich geschwunden seien. Es scheine nachgerade zweifellos, daß alle polnischen Parteien kein anderes schließliches Ziel hätten, als die Herstellung Polens in dem Umfange von 1772. Ein dahingehendes in einem Blatte der Emigration zu Paris und Genua aufgestelltes Programm habe im Grunde den Beifall aller Schattierungen, auch der anscheinend gemäßigteren unter den Polen. Man könne sich nicht der Hoffnung hingeben, daß irgendein erheblicher Bruchteil derer, die überhaupt unzufrieden seien, sich auf anderen als den oben bezeichneten Grundlagen mit Rußland ehrlich aussöhnen wolle. Davon aber könne nicht die Rede sein, daß Rußland sich irgendwie darauf einlasse, zur Polonisierung ursprünglich russischer, zeitweise von den Polen, schließlich aber wieder von den Russen eroberter Landesteile die Hand zu bieten.

Der Kaiser erklärte, niemals volles Vertrauen in die Richtigkeit der Auffassungen einiger seiner Ratgeber gesetzt zu haben, welche sich von der Hoffnung hätten leiten lassen, daß die Polen im Königreich durch nationale Organisation und gute Verwaltung dahin gebracht werden könnten, in ihrem durch die Verträge bedingten Verhältnisse zu Rußland zufrieden und einig zu leben, wie etwa Norwegen mit Schweden.

Man könne indes, setzte S. M. hinzu, ungeachtet der Undankbarkeit der Polen, doch nicht darauf verzichten, alle wirklichen Mißbräuche und unpraktischen Einrichtungen im Königreich nach Möglichkeit abzustellen und das Land so gut zu regieren, wie es ohne die Mitwirkung des intelligenten Teils seiner Bewohner möglich sei. Der Kaiser werde sich daher in Durchführung seiner wohlgemeinten Reformen nicht beirren lassen, aber sich auch nicht mit der Hoffnung schmeicheln, dadurch an dem polnischen Adel treue Untertanen zu gewinnen.

305. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

11. April/30. März 1862.

Mit Bezug auf mein heutiges Telegramm[1]) beehre ich mich zu berichten, daß nach einer vertraulichen Mitteilung meines dänischen Kollegen die letzten Berichte des Baron Brunnow behufs Beilegung der schleswig-holsteinschen Frage den Plan der Teilung Schleswigs dringend zur Annahme empfehlen und zu verstehen geben, daß das englische Kabinett nicht abgeneigt sei, auf die 1848 von Lord Palmerston gemachten Vorschläge zurückzukommen.

Fürst Gortschakow sagte mir, ohne sich über die Darlegungen des Baron Brunnow näher auszulassen, daß er gegen einen solchen Teilungsplan nichts einzuwenden haben würde. Graf Thun dagegen findet in einer Teilung Schleswigs eine bedenkliche Rück-

[1]) Gemeint ist Nr. 307. Das Telegramm ist vom 12. April datiert.

sichtsnahme auf das so gefährliche Nationalitätsprinzip; er würde es bedauern, wenn der historische Zusammenhang Schleswigs in sich und des gesamten Landes mit Holstein einer politischen Konvenienz geopfert würde. Ich glaube nicht zu irren, wenn ich annehme, daß er sowohl wie Graf Rechberg jedes Abkommen bedauern würde, durch welches der deutsch-dänische Streit und die Handhabe, welche derselbe zur Rückwirkung auf Preußen gewähre, definitiv aus der Welt geschafft würde.

Die am 6. April/25. März[2]) telegraphisch von mir gemeldete Nachricht von Verhandlungen über einen Protest gegen Bundesexekution in betreff Schleswigs erhielt ich zunächst von Lord Napier, der sich mit seiner Regierung in Korrespondenz darüber befindet und mir die rechtliche Unzulässigkeit eines solchen Verfahrens darzulegen suchte. Ich erwiderte ihm, daß mir die Frage eine müßige schiene, weil es sich in der praktischen Wirkung ganz gleich bleibe, ob der Deutsche Bund gegen Dänemark aus dem Titel der Exekution einschreite oder ob er von seinem unzweifelhaften Rechte Gebrauch mache, dem Könige von Dänemark und Herzoge von Schleswig wegen Nichterfüllung vertragsmäßiger Zusagen den Bundeskrieg zu erklären; wie die Sachen einmal ständen, liege die Wahrscheinlichkeit vor, daß auch eine Exekution in Holstein zum Kriege mit Dänemark führen werde.

Fürst Gortschakow teilte mir auf Befragen mit, daß auch Frankreich, und zwar entschiedener als Rußland und England, sich gegen die Zulassung einer Bundesexekution wegen Schleswigs ausgesprochen habe. Die Eventualität eines internationalen Bundeskrieges gegen Dänemark bezeichnete er als gefährlich für den europäischen Frieden, weil die außerdeutschen Mächte in solchem Falle bezüglich ihrer Teilnahme am Kriege nur das eigne Interesse zu Rate ziehn würden.

306. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

11. April 1862.

Im Anschlusse an meinen gestrigen Bericht in betreff der Stimmung des Kaisers bezüglich der Anerkennung Italiens[1]) bemerke ich g., daß die Angaben über die der griechischen Bewegung von italienischer Seite gewährte Unterstützung durch einen von Graf Thun mitgeteilten Bericht des österreichischen Gesandten in Athen hierhergelangt sind. Nach demselben soll sich in Neapel ein griechisches Komitee gebildet und bereits die Landung einer garibaldinischen Freischar an der albanischen Küste bewirkt haben. Letztere Tatsache soll nach demselben Berichte von dem Vertreter Sardiniens am griechischen Hofe gegen seinen österreichischen Kollegen ausdrücklich eingeräumt worden sein, mit dem Zusatze, daß diese Expedition keineswegs gegen Oesterreich gerichtet sei, weil man sonst lieber in Fiume gelandet sein würde.

Während der Kaiser, wie ich in dem eingangs gedachten Bericht gemeldet, mit Besorgnis dem Anwachsen der Christenaufstände in der Türkei entgegensieht, liefern österreichische Quellen mannigfache Verdachtsgründe gegen das Verhalten des russischen Konsuls Petkowitsch in Ragusa, und hat Graf Thun sich gegen Fürst Gortschakow dahin ausgesprochen, daß ein Verdacht der Art hinreichen müsse, diesen Agenten von seinem Posten zu entfernen, da es an andern geeigneten Kandidaten für die Stelle nicht fehle.

---

[2]) Vgl. Nr. 299.

[1]) Nr. 303.

Der Kaiser sprach zu mir mit Genugtuung von dem Umstande, daß die englische Politik in ihrer Sorgfalt für die Integrität des türkischen Reiches das gleiche Interesse wie Rußland an der Verhütung weiterer Aufstände der slawischen Bevölkerung nehmen werde. Dabei bedauerte S. M., daß das Mißtrauen des Londoner Kabinettes gegen vermeintliche russische Eroberungspläne sich immer noch nicht beruhigen lasse, sondern von Lord Napier unumwunden ausgesprochen werde, während doch Rußland schon mehr als zuviel schlecht bevölkerte und angebaute Provinzen besitze und gegenwärtig am allerwenigsten in Versuchung sei, sich noch mehrere desgleichen auf Kosten der Türkei und des europäischen Friedens anzueignen.

Wie mir Graf Thun mitteilt, hat ihm Fürst Gortschakow erklärt, daß Rußland im Falle einer Bedrohung der Existenz Montenegros angesichts der Stimmung des russischen Volkes und der Geistlichkeit diesem Fürstentum „mit allen Mitteln" zu Hilfe kommen müsse. Worin diese Mittel bestehen, hat er nicht angegeben, jedoch den Gedanken an eine bewaffnete Intervention ausdrücklich zurückgewiesen.

*307. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

12. April 1862.

Meinem gestrigen Berichte Nr. 27,[1]) die Mißstände in der Türkei betreffend, erlaube ich mir auf Grund einer inzwischen mit Fürst Gortschakow gehabten Unterhaltung hinzuzufügen, was der kais. Minister zu den österreichischen Klagen über den Konsul Petkowitsch in Ragusa sagte. Er äußerte, daß dieser Agent von Vukalowisch, nach dessen Unterhandlungen mit Omer Pascha, befragt worden sei, ob er als russischer Konsul die Garantie dafür übernehmen wolle, daß die türkischen Versprechungen ehrlich gehalten würden. Dies habe Petkowitsch abgelehnt, da er mit Recht Bedenken getragen habe, die Ehre Rußlands für das Verhalten eines so unzuverlässigen Renegaten wie Omer Pascha zu verpfänden. Außerdem habe gedachter Konsul die Ausgleichung einiger Mißverständnisse zwischen Vukalowitch und dem Fürsten von Montenegro bewirkt und darin den Interessen der christlichen Bevölkerung einen dankenswerten Dienst erwiesen. Jedenfalls sei die kaiserliche Regierung entschlossen, Petkowitsch den österreichischen Anklagen nicht zu opfern, so lange die Agenten des Wiener Kabinettes der türkischen Bedrückung der Christen in unzähligen, namentlich nachzuweisenden Fällen einen mit dem Prinzip der Nicht-Intervention unverträglichen Vorschub leisteten.

308. Privatschreiben an Minister Graf Bernstorff.

[Eigenhändig.]

12. April/31. März 1862.

Verehrtester Freund und Gönner

meine amtlichen Berichte bringen Ihnen die ganze Blumenlese, welche, auf dem winterlichen Boden hiesiger Politik freilich etwas verspätet, sich zusammenbringen läßt; ich schreibe

---

[1]) Vgl. Nr. 306.

daher diese Zeilen nur, um meine Dankbarkeit für Ihr freundliches Schreiben vom 3. c.[1]) zu bethätigen. Ich bin, seit ich weiß, daß es sich nur um die beiden westlichen Posten für mich handelt, vollkommen beruhigt, und werde in Berlin die Befehle Sr. M. entgegennehmen.

Aus dem beifolgenden Immediatbericht[2]) werden Sie entnehmen, wie Gortschakow zu meiner Ueberraschung mich auf eigne Verantwortung 14 Tage früher vom Kaiser hat Abschied nehmen lassen, in Abweichung von der sonstigen Fasten-Etikette. Ich hatte noch garkeinen amtlichen Schritt bei ihm zur Erlangung der Audienz gethan, nichts schriftlich eingereicht, nur mündlich und gelegentlich die Eventualitäten besprochen. Ich habe keinen Grund anzunehmen, daß er diese Einrichtung in einer andern als der wohlmeinenden Absicht getroffen hat, mir Zeit zu der übrigen Verabschiedung zu lassen. Eine schwere Arbeit; gestern empfing mich der Thronfolger und Großfürstin Helene; nun stehn mir noch die Kaiserin, Großfürst[3]) Michael und Gemalin und Großfürstin Marie bevor, vermuthlich nach Ostern, wo mich auch der Kaiser nochmals als Partikulier einladen will, um definitiv Abschied zu nehmen. Dann etwa 200 Visiten, nachdem etwa 50 erledigt. Die Wege sind durch das Thauwetter halsbrechend, und gegen 100 Werst werde ich wohl in der Stadt umherzufahren haben, bis ich fertig bin. Die unangenehmste Seite des Umzugs liegt in der gänzlichen Unverkäuflichkeit aller Einrichtungsgegenstände, Möbel, Pferde, Wagen ꝛc. ꝛc. Niemand hat Geld, alle gehn ins Ausland oder aufs Land, und meine ganze hergebrachte und angeschaffte Einrichtung bringt mir nicht $^1/_{10}$ von dem, was sie vor 3 Jahren kostete. Auf Goltz kann ich nicht rechnen, da er erst 2 Tage vor meiner Abreise kommen will, und ich das, was er nicht nähme, garnicht unterbringen könnte. Einen Theil der Sachen schicke ich nach Schönhausen, um sie nicht zu verschleudern, und meine Reitpferde nach London oder Paris; hier reitet niemand, und ich verlöre beim Verkauf 6 Mal so viel, als der Transport kostet. Versetzungen sind, nach unserm Entschädigungs-Modus, wahrhaft ruinös für die Gesandten, und die Gehälter nicht geeignet, den Schaden zu ersetzen.

Ueber den muthmaßlichen Ausfall der Wahlen fängt man an hier besser zu denken, als vor 4 Wochen; doch hat der Brief des Herrn Finanz-[Ministers] an den Kriegsminister[4]) den Glauben an die Dauer des Cabinetes wieder etwas erschüttert. Auch ich kann die Bemerkung nicht unterdrücken, daß Concessionen, wenn sie überhaupt gemacht werden sollen, sich vortheilhafter im Handeln mit der Kammer, als vor den Wahlen verwerthen. Besonders auf die 25% Zuschlag würde ich, wenn ich mitzureden hätte, durchaus nicht verzichten, am wenigsten proprio motu, ohne dafür Andres zu erreichen. Diese Nachgiebigkeit macht die Opposition dreister, die Conservativen zweifelhaft und könnte in einem kritischen Moment mit der kommenden Kammer entscheidend wirken, wenn sie bis dahin aufgespart würde.

Doch ich rede von diesen Dingen, auf 200 Meilen Entfernung, ohne Actenkenntniß, und will lieber warten, bis ich mich in Berlin mit der Situation vertrauter gemacht habe,

---

1) Vgl. Bismarckjahrbuch VI S. 140 f.
2) Nr. 300.
3) Kohl hat irrig: Graf.
4) Ein Brief des neuen Finanzministers von der Heydt an den Kriegsminister v. Roon vom 21. März 1862 über die bevorstehenden Wahlen war durch Indiskretion in der „Vossischen Zeitung" veröffentlicht worden. Vgl. Schultheß, Europäischer Geschichtskalender 1862 S. 135 und Bergengrün, Staatsminister von der Heydt, S. 288 ff.

am liebsten aber schweigen, so lange ich nicht gefragt werde; je älter man wird, desto mehr fühlt man die Nothwendigkeit, sich streng auf die Aufgaben des eignen dienstlichen Berufs einzuschränken und das Uebrige Gott und à qui de droit anheimzustellen.

Die Newa steht noch fest und ist mit frischem Schnee bedeckt. Die Meinigen sind Gott sei Dank bisher gesund und reisefähig, so daß ich hoffen darf, in der Woche nach Ostern aufzubrechen, wie früher gemeldet. Nur unsre Gouvernante ist seit 2 Monaten so krank, daß wir sie hier in einer Art Bethanien unterbringen und zurücklassen müssen.

Mich der Frau Gräfin g. empfehlend, bin ich in freundschaftlicher Verehrung der Ihrige.

*309. Telegramm an Minister Graf Bernstorff.

15. April 1862.

Auf Bericht Budbergs wünscht Fürst Gortschakow, daß ich telegraphiere, Rußland habe bei Meinungsaustausch mit England über Exekution wegen Schleswig niemals beabsichtigt, bis zum Protest gegen uns zu gehen, sondern dem englischen Kabinett gemäßigte Haltung empfohlen. Stellt in Abrede, daß Baron Brunnow Teilung Schleswigs befürwortet.

Baron Budbergs Bericht über unsere Absichten wegen Italien hat Fürst Gortschakow beruhigt.

*310. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

15./3. April 1862.

Der hiesige türkische Gesandte[1]) zeigte mir gestern die Vorschläge, welche ihm Fürst Gortschakow in vertraulichster Weise behufs Beilegung der Unruhen in der Herzegowina und Montenegro gemacht hat. Da das Aktenstück metallographiert war, so läßt sich annehmen, daß das kais. Ministerium dasselbe einigen der russischen Missionen zugeschickt hat.

Fürst Gortschakow schlägt der Pforte vor:

1. die staatliche Selbständigkeit Montenegros definitiv anzuerkennen,
2. einige halb eingeschlossene Bezirke an Montenegro abzutreten, von welchen eine dem Betrage des bisherigen Staatseinkommens aus denselben gleiche[2]) Abgabe an die Pforte zu zahlen wäre und welche laut mündlicher Erläuterung des Fürsten sehr unbedeutend sein, auch einen Hafen nicht in sich begreifen sollen.
3. Befriedigende Regelung der Beziehungen der christlichen Untertanen in der Herzegowina zu den türkischen Obrigkeiten und Grundherren.

---

[1]) Khalil-Bey.

[2]) So im Konzept. In der Ausfertigung steht irrig: demselben gleichen.

Es scheint, daß dem letzten Punkt, wie dies auch aus der Allgemeinheit seiner Fassung hervorgeht, eine praktische Bedeutung weder von russischer noch von türkischer Seite beigelegt wird, und daß beide Teile die Hauptschwierigkeiten für überwunden ansehen, wenn Montenegro befriedigt ist.

Khalil Bey glaubt die Autorisation der Pforte für die Gegenvorschläge, welche er dem kais. Minister darauf gemacht hat, gewärtigen zu können. In denselben legt er der Gebietsabtretung, sobald sie auf keinen Hafen ausgedehnt wird, ein wesentliches Gewicht nicht bei. Dagegen macht er die Anerkennung der staatlichen Selbständigkeit Montenegros von der Bedingung abhängig, daß das Fürstentum für die Zukunft unter den Schutz der fünf Großmächte gestellt und Konsuln derselben sowie der Pforte in Cettinje akkreditiert würden. Ferner verlangt er das Zugeständnis, daß der Pforte, wenn sie in Zukunft wieder von Montenegro angegriffen würde, gestattet werde, dasselbe zu erobern und „damit zu machen, was sie wolle".

Diese letztere Bedingung formuliert Lord Napier mit den Worten: que le Monténégro subirait toute la responsabilité que comport l'indépendance politique.

Mein türkischer Kollege behauptete, daß Fürst Gortschakow einstweilen nur gegen die Zulassung der Konsulate Bedenken geäußert habe.

Da Khalil Bey mich bat, gegen den Fürsten Gortschakow über die mir gemachte Mitteilung nichts zu erwähnen, weil ihm Geheimhaltung der Sache empfohlen sei, so habe ich mich bisher auch enthalten, an den kais. Minister in betreff dieser Verhandlungen Fragen zu stellen.

*311. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

15./3. April 1862.

Fürst Gortschakow hatte gestern von Baron Budberg Berichte erhalten, aus welchen er entnahm, daß die frühere Meldung des kais. Gesandten, nach welcher die Anerkennung des Königreichs Italien von uns bereits beschlossen sei, auf einem Mißverständnis beruhe, welches durch eine neue Unterredung mit E. E. aufgeklärt worden sei. Der kais. Minister selbst schien in den beiden Berichten Baron Budbergs, aus welchen er mir nur Bruchstücke mitteilte, die volle Uebereinstimmung zu vermissen. Jedenfalls hatte er die früheren Meldungen des kais. Gesandten zweifellos in dem Sinne verstanden, wie ich dies unter dem 5. c. Nr. 23[1]) zu berichten mich beehrte. Die jetzt von Baron Budberg gegebenen Erläuterungen haben dagegen den Fürsten vollständig befriedigt, und sagte er, daß ich zu weit gegangen sei, wenn ich seine damalige Stimmung mit dem Ausdruck „mécontentement" bezeichnet hätte, dessen sich Baron Budberg bedient. Abgesehen davon, daß dies von mir nicht geschehen ist, mußte ich ihn doch daran erinnern, daß seine Verstimmung eine ziemlich lebhafte gewesen sei.

Baron Budberg berichtet, daß E. E. zwar nicht darauf eingegangen sei, bestimmt zuzusagen, daß wir zur Anerkennung Italiens nicht schreiten würden, solange Rußland sich

---

[1]) Vgl. Nr. 298.

derselben enthalte, daß es aber in hochdero Absicht liege, damit nicht vorzugehen, ohne mit Rußland die Verständigung über gleichmäßige Haltung beider Regierungen versucht zu haben, und daß wir auch dann, wenn wir uns definitiv zur Anerkennung entschließen sollten, uns zur Ausführung dieser Absicht mit dem kais. Kabinett in Einvernehmen setzen würden. Bisher habe die kgl. Regierung einen solchen Beschluß aber noch nicht gefaßt.

Hierdurch erklärte sich Fürst Gortschakow vollkommen befriedigt, mit den Worten: „Ein Mehreres können wir von Ihnen nicht verlangen."

Das Mißverständnis, welches in betreff eines festen Beschlusses unserer Regierung, noch vor Eröffnung des Landtages zur Anerkennung zu schreiten, hier obgewaltet hat, dürfte vielleicht teilweise dem Wunsche Baron Budbergs, Rußland zur Anerkennung zu bewegen, seinen Ursprung verdanken. Die Geneigtheit meines russischen Kollegen in Berlin für diese Maßregel ist schon Gegenstand meiner früheren Berichte gewesen,[2]) ebenso meine Ueberzeugung, daß dieselbe vom Fürsten Gortschakow einigermaßen geteilt, wenn auch nicht eingestanden wird. Der entschiedene Widerstand geht von den persönlichen Ueberzeugungen des Kaisers aus.

Wie ich schon früher vermieden habe, eine formelle Initiative für Besprechung dieser Anerkennungsfrage zu ergreifen, so habe ich seit dem Ende des Februar mich nach Möglichkeit jeder eingehenden Erörterung derselben enthalten, da ich keinen Auftrag zur Vertretung einer bestimmten Richtung hatte. Den häufig wiederkehrenden Fragen meiner englischen und französischen Kollegen sowie des Fürsten Gortschakow selbst habe ich nur die Bemerkung entgegengesetzt, daß mir seit längerer Zeit jede Mitteilung der kgl. Regierung über den Gegenstand fehle.

Neuerdings erweist sich der französische Geschäftsträger Herr Fournier tätiger für die Anerkennung als Lord Napier; inwieweit er dazu Auftrag hat, weiß ich nicht, und muß ich nach seinen Worten annehmen, daß innerhalb der französischen Politik und namentlich zwischen dem Kaiser und Herrn Thouvenel die widerstrebenden Ansichten noch keine Ausgleichung gefunden haben.

312. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

15./3. April 1862.

Im Anschluß an meinen Bericht vom 11. d. Mts. Nr. 29[1]) und mein heutiges Telegramm[2]) beehre ich mich, E. E. zu melden, daß Fürst Gortschakow mich gestern um eine Unterredung bitten ließ. Er war durch die letzte Expedition des Baron Budberg veranlaßt worden und ersuchte mich, zunächst den Eindruck zu berichtigen, welchen meine Mitteilungen an E. E. in betreff des Verhaltens der auswärtigen Mächte zu einer Bundesexekution wegen Schleswigs gemacht hätten.

Ich habe aus diesem Gesichtspunkte an meinem eingangs erwähnten Berichte nichts zu ändern, da derselbe lediglich die Tatsachen, welche sich mir darboten, wiedergibt.

---

[2]) Vgl. z. B. Nr. 280.

[1]) Nr. 305.

[2]) Nicht abgedruckt.

Lord Napier empfing in meiner Gegenwart ein Telegramm seiner Regierung über den Gegenstand und knüpfte daran die Erörterung der Frage, ob ein Exekutionsverfahren gegen den Herzog von Schleswig wegen seiner gleichzeitigen Eigenschaft als Herzog von Holstein zulässig sei. In einer darauf folgenden Besprechung mit dem Fürsten Gortschakow räumte dieser ein, daß Verhandlungen der angegebenen Art auf Anregung Englands im Gange seien, infolgederen auch Frankreich ebenso entschieden wie England sich gegen unser vermeintliches Vorhaben ausgesprochen habe.

Der in meinem Telegramm gewählte Ausdruck „verwahrende Schritte"[3]) ist von Baron Budberg, obschon er sagt, daß E. E. ihm meine Depesche vorgelesen, in seinem Berichte an Fürst Gortschakow mit dem stärkeren Worte „protestation" wiedergegeben worden. Hieran knüpfte Fürst Gortschakow die Berichtigung, daß es niemals in der Absicht Rußlands gelegen habe, sich an einer so starken Demonstration gegen Preußen zu beteiligen, sondern daß das kais. Kabinett die Verhandlungen lediglich als Meinungsaustausch über eine staatsrechtliche Frage angesehen und seinerseits für etwaige Mitteilungen an die deutschen Mächte stets nur die mildesten und versöhnlichsten Formen wählen, sich aber an gemeinschaftlichen oder identischen Schritten uns gegenüber nie beteiligt haben würde. In dieser Richtung habe Fürst Gortschakow mäßigend und abmahnend auf England zu wirken gesucht, wenn er auch im Prinzip die Exekution in betreff Schleswigs allerdings nicht für zulässig halten könne.

Ich glaube gern, daß das hiesige Kabinett, wie in allen Fragen, so auch in dieser, jede unfreundliche Haltung uns gegenüber und selbst den äußeren Anschein einer solchen nach Kräften vermeiden wird, und sehe den wahren Ausdruck seiner Gesinnung mehr in der gestrigen Aussprache des kais. Ministers, während die frühere, meinem Berichte vom 11. vorhergehende allerdings eine gemessenere Färbung hatte, welche ich dem frischen Eindruck einer Unterredung mit Lord Napier, auf die sie gefolgt war, zuschreibe.

Die mir von Baron Plessen gewordene Mitteilung von der Befürwortung der Teilung Schleswigs durch Baron Brunnow erklärt Fürst Gortschakow neuerdings, nachdem er durch den Grafen Thun darüber interpelliert und auf die Gefahr des Nationalitätsprinzips verwiesen worden, für ungenau. Baron Brunnow habe nur pro informatione über die älteren derartigen Vorschläge Lord Palmerstons berichtet. Doch zeigte er mir nicht, wie er sonst zu tun pflegte, die betreffenden Berichte des kais. Botschafters, mit dem er, wie ich schon am 26. Februar Nr. 14[4]) meldete, jedenfalls über die Frage korrespondiert hat.

*313. Telegramm an Minister Graf Bernstorff.

15./3. April 1862.

Aus Brief des Grafen v. d. Goltz[1]) entnehme ich, daß mein Telegramm vom 10.[2]) Irrtum enthalten muß. Ich reise, wie gemeldet, erst Sonnabend nach Ostern.[3])

---

[3]) Vgl. Telegramm vom 6. April Nr. 299.
[4]) Vgl. Nr. 278.

[1]) Vgl. Bismarckjahrbuch V 213. Brief des Grafen v. d. Goltz an B., Berlin, 10. April 1862. Graf Goltz entschloß sich infolge des Telegramms vom 10., B. in Berlin abzuwarten, bat ihn aber zugleich, womöglich sogleich nach Ostern zu reisen.
[2]) Gemeint ist Nr. 301, das als Datum den 9. April hat.
[3]) D. h. am 26. April.

*314. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

15./3. April 1862.

Aus einem Schreiben des Grafen Goltz ersehe ich soeben, daß auf Grund meines Telegramms vom 10. d. M. meine Abreise von hier früher als bisher erwartet wird. Ich habe nach wie vor die Absicht, am Sonnabend (26.) Petersburg zu verlassen und kann nicht wohl eher reisen, da mir in der Woche nach Ostern noch drei Abschiedsaudienzen bei Mitgliedern der kaiserlichen Familie bevorstehen und auch der Kaiser und die Kaiserin beabsichtigen mich nach Ostern privatim nochmals zu empfangen.

Für die Abreise des Grafen Goltz bleibt außerdem zu erwägen, daß am 17./29. der Geburtstag des Kaisers ist, an welchem Tage eine Gratulationscour für das diplomatische Korps stattfindet.

Das Mißverständnis meines Telegramms vom 10. ist mutmaßlich dadurch entstanden, daß ich nach dem Zeichen für den Schluß der Depesche, behufs Feststellung der Bedeutung des im Text gebrauchten Wortes „gestern" das Datum der Depesche angeben wollte und es der Einfachheit wegen durch „Mittwoch" ausdrückte.[1]) Da Telegramme nach 8 Uhr abends doppelte Gebühren zahlen, so ließ ich die Depesche erst am Donnerstag den 10. früh aufgeben.

E. E. bitte ich g. Graf Goltz von Vorstehendem geneigtest in Kenntnis setzen zu wollen.

*315. Telegramm an Minister Graf Bernstorff.

24. April 1862.

On m'assure que le Grand-Duc Michel[1]) sera nommé Lieutenant de la Pologne, ayant comme adjoint le ministre de l'intérieur Walujew.

*316. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

26./14. April 1862.

E. E. beehre ich mich anzuzeigen, daß Graf Goltz gestern abend hier eingetroffen ist und ich im Begriff bin, mit ihm zum Fürsten Gortschakow zu fahren, damit er die Abschrift seiner Beglaubigung einreicht und die Audienz zur Uebergabe des Originals nachsucht.

Ich beabsichtigte, wie früher gemeldet, heute meine Reise nach Berlin anzutreten. Nachdem ich gestern zur kais. Tafel befohlen war, haben mich aber bei dieser Gelegenheit beide Majestäten persönlich eingeladen, noch bis zum Geburtstage des Kaisers 29./17. April hierzubleiben und der Feier dieses Tages, wenn auch der offizielle Charakter schon auf Graf Goltz übergegangen sei, beizuwohnen. Ich habe diese ehrenvolle Einladung angenommen und werde infolgedessen meine Abreise bis zum Mittwoch aufschieben müssen.

314. [1]) Das Wort „Mittwoch" war in der Original-Entzifferung ausgefallen. Vgl. oben S. 350.
315. [1]) Nicht Michael, sondern Constantin wurde zum Statthalter von Polen ernannt. Vgl. S. 364.

317. Privatschreiben an Minister Graf Bernstorff.

[Eigenhändig.]

2. Mai/20. April 1862.[1])

Verehrter Freund und Gönner

über meiner Abreise waltet ein eigner Unstern, der sie über meine Berechnung hinaus verzögert. Als ich vor 8 Tagen bei Ihren Majestäten zur Tafel war, empfing mich die Kaiserin mit Vorwürfen, weil ich 3 Tage vor dem Geburtstage des Kaisers reisen wollte, und der Kaiser lud mich persönlich ein, den 17./29. noch hier zuzubringen, um der Gratulationscour und dem Balle beizuwohnen. Ich beabsichtigte hiernach am 30. zu reisen, wurde auch am Schlusse des Balles in gnädigster Weise von Ihren Majestäten verabschiedet, wachte aber am andern Tage mit einer rheumatischen Lähmung, Lumbago, auf, sodaß ich mich zum Bleiben entschließen mußte. Bis heut Abend ist mein Zustand noch von der Art, daß ich nicht wagen kann, den morgen abgehenden Zug zu benutzen. Doch hoffe ich bis Montag[2]) soweit besser zu werden, daß ich ohne Gefahr die Reise unternehmen kann, denn meine Existenz in einem fast ausgeleerten Hause, nachdem alle Bedürfnisse des täglichen Lebens für den ganzen Haushalt in Kisten vernagelt auf dem Zollspeicher lagern, gränzt an das Unerträgliche, selbst wenn man gesund ist.

Goltz hat ein Haus in meiner Nähe genommen, das Eckhaus an der großen Nikolai-Brücke; nach der ganzen Art, wie er sich einrichtet, muß ich glauben, daß er an Verheirathung denkt, und Gerüchte, die aus Berlin hier[her] gelangen, nennen die Tochter des Grafen Arnim[3]) als künftige Gesandtin. Er hat die Geschäfte seit Anfang dieser Woche vollständig übernommen; ich enthalte mich daher aller Excursionen in das politische Gebiet und bescheide mich auf die Meldung, daß das Wetter kalt und windig ist und die Newa noch einzelne Eisschollen treibt. Bevor nicht das Ladoga-Eis passirt ist, bleibt die Temperatur winterlich, und der Gesundheitszustand ist in diesem Frühjahr so schlecht wie selten; ich will daher doppelt froh sein, wenn ich der Kälte und der unbehaglichen Häuslichkeit entrückt sein werde.

In der Hoffnung in wenig Tagen bei Ihnen zu sein,[4]) bin ich mit aufrichtiger Verehrung der Ihrige.

318. Schreiben an Minister Graf Bernstorff.

[Eigenhändige Ausfertigung.][1])

Berlin, 23. Mai 1862.

In Beantwortung des h. Erlasses vom gestrigen Tage 7091 beehre ich mich E. E. meinen aufrichtigsten und verbindlichsten Dank auszusprechen für die mir auf Hochdero Antrag zu Theil gewordenen neuen Beweise der Gnade und des Vertrauens, mit welchen S. M. der König mich beehrt.[2])

---

317. [1]) Von Kohl nicht gedruckt.
[2]) 5. Mai.
[3]) Wohl die Tochter Frida des Ministers Graf Arnim-Boitzenburg gemeint.
[4]) Am 10. Mai traf B. in Berlin ein.

318. [1]) Im Bismarckjahrbuch VI S. 145 nach dem Konzept gedruckt.
[2]) Am 22. Mai erhielt B. Mitteilung von seiner Ernennung zum außerordentlichen Gesandten und bevollmächtigten Minister am kaiserlich französischen Hofe.

Indem ich bereit bin, sogleich nach meinem neuen Bestimmungsort abzugehn, bitte ich um gen. Bestimmung einer Stunde, zu welcher ich das Nähere wegen meiner Verabschiedung bei Sr. M. dem Könige und meiner sonstigen dienstlichen Abfertigung an E. E. mündlich entgegen nehmen könnte.

*319. Telegramm an Minister Graf Bernstorff.

Paris,[1]) 2. Juni 1862.

Beglaubigungsschreiben gestern in öffentlicher Audienz übergeben.[2]) Privataudienz bevorstehend; nach derselben werde ich berichten.

320. Bericht an König Wilhelm I.

[Ausfertigung.]

Paris, 2. Juni 1862.

Arrivé le 29 du mois dernier à Paris, j'ai rendu visite à Mr. Thouvenel le lendemain, pour lui donner copie des lettres de créance, par lesquelles V. M. a daigné m'accréditer près de l'Empereur des Français.

Le ministre ayant informé son souverain de mon arrivée, j'ai eu l'honneur d'être reçu hier par l'Empereur en audience publique et de lui remettre les lettres de V. M.

L'Empereur m'adressa la parole en me disant combien il était content des relations entre les deux gouvernements et qu'il espérait qu'elles pourraient se resserrer encore.

J'ai répondu que V. M. m'avait assuré à mon départ qu'elle avait toujours éprouvé une extrême satisfaction, en considérant l'ensemble des bonnes relations que l'Empereur n'avait jamais cessé d'entretenir tant avec V. M. qu'avec feu le Roi.

En me congédiant, l'Empereur m'a dit qu'il espérait me revoir un de ces jours, et ce ne sera donc qu'alors que je me trouverai en mesure d'adresser à V. M. un rapport plus détaillé.

Après cette audience j'ai été reçu par S. M. l'Impératrice à laquelle j'ai présenté les compliments dont V. M. m'avait chargé pour elle, et laquelle m'a également exprimé l'intention de me revoir bientôt.

*321. Telegramm an Minister Graf Bernstorff.

4. Juni 1862.[1])[2])

Thouvenel widerspricht den Behauptungen des Grafen Rechberg über Frankreichs Verhalten in Kassel auf das bestimmteste und versichert, daß der Kaiser jede gegen uns

---

319. [1]) Von hier ab sind sämtliche Schreiben dieser Abteilung, wenn nicht ausdrücklich ein anderer Ort angegeben ist, von Paris datiert.

[2]) Nachdem B. am 26. Mai sein vom 25. Mai datiertes Beglaubigungsschreiben für Paris erhalten hatte, reiste er noch an demselben Tage nach der französischen Hauptstadt ab. Dort traf er am 29. Mai früh ein.

320. [1]) Das Konzept eigenhändig.

[2]) Unter dem 3. Juni hatte der Minister Graf Bernstorff an B. telegraphiert: „Graf Rechberg behauptet, für den Fall eines selbständigen Handelns Preußens in der hessischen Sache arbeite Frankreich darauf

gerichtete diplomatische Einwirkung streng untersagt habe. Ich glaube, daß Graf Rechbergs Nachricht aus der Luft gegriffen ist.

*322. Vertraulicher Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

6. Juni 1862.

Auf E. E. telegraphische Weisung vom 3. d. M., die Nachrichten des Grafen Rechberg über französische Einwirkung auf den Kurfürsten von Hessen betreffend, habe ich Gelegenheit genommen, mit Herrn Thouvenel, während ich vorgestern bei ihm eingeladen war, zu sprechen. Das Ergebnis habe ich E. E. in der Hauptsache schon telegraphisch zu melden die Ehre gehabt.[1]) Der kais. Minister wies die Unterstellung, als ob irgendein uns feindlicher Einfluß von der französischen Diplomatie in Kassel geübt werden könnte, mit großer Entschiedenheit zurück. „J'y oppose le démenti le plus formel en mon nom et même en celui de l'Empereur", sagte er, und sprach sich mit großer Entrüstung über eine Intrige aus, die, wie er sagte, vollständig aus der Luft gegriffen sei und nur von einer Seite her erfunden sein könne, wo man der Verstimmung zwischen Preußen und Frankreich als Basis der eignen Politik bedürfe. Er fügte hinzu, daß er die ganze hessische Angelegenheit als eine innere deutsche betrachte, in welche Frankreich sich nicht einzumischen habe, in welcher es aber die vollsten Sympathien für Preußen und nicht das mindeste Interesse für den Kurfürsten hege.

Herr Thouvenel äußerte im Laufe des Gesprächs, seine Lebhaftigkeit steigernd, die Absicht, dem Ursprung des fraglichen Gerüchts auf den Grund zu gehen, um sich gegen die Wiederholung ähnlicher Manöver sicherzustellen. Ich bat ihn, von jedem weiteren Schritt abzustehen, da meine Anfrage nur eine ganz vertrauliche und ich im voraus von der Unrichtigkeit des Gerüchtes überzeugt gewesen sei.

Ich erlaube mir hinzuzufügen, daß die Nachrichten des Grafen Rechberg in der Tat an innerer Unwahrscheinlichkeit leiden. Wenn es die Absicht des Kaisers Napoleon wäre, die hessische Frage zu benutzen, um uns Schwierigkeiten zu bereiten, so wäre einerseits der Moment, in welchem man großes Gewicht auf die Durchführung des Handelsvertrags legt, ein übelgewählter, andererseits wäre es zu früh, jetzt schon mit einer feindlichen Haltung gegen uns hervorzutreten, wenn das Pariser Kabinett wirklich beabsichtigte, uns in Verlegenheiten zu verwickeln.

323. Vertraulicher Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

6. Juni 1862.

Unter den Gegenständen, welche S. M. der Kaiser und andere Persönlichkeiten in diesen Tagen mit mir besprochen haben, nimmt die polnische Frage und die Ernennung des

---

hin, daß der Kurfürst sich an alle Unterzeichner der Wiener Kongreß-Akte wende. Es würde indirekt im Widerspruch stehen mit den Aeußerungen des Thouvenel, welche Prinz Reuß unter dem 22. Mai telegraphisch und im Bericht Nr. 58 gemeldet hat. Suchen Sie soviel und sobald als möglich sich Aufklärungen über die Sache und über die etwaigen Absichten und Hintergedanken der französischen Regierung zu verschaffen. Berichten Sie telegraphisch." — Ueber die hessische Sache vgl. Sybel, Begründung des Deutschen Reiches II 416 ff.

[1]) Vgl. Nr. 321.

Großfürsten Constantin zum Statthalter ein besonderes Interesse in Anspruch. Die hiesige polnische Emigration scheint eine erhöhte Tätigkeit zu entwickeln; sie bringt die Anwesenheit des Herrn von Budberg mit der neuen Organisation der Statthalterschaft in Verbindung und glaubt, daß die nationale Entwickelung des Königreichs Gegenstand diplomatischer Unterhandlungen zwischen Petersburg und Paris sei.

Der Kaiser sprach zu mir gestern nach der Tafel von der Aufmerksamkeit, mit welcher die öffentliche Meinung in Frankreich allen Vorgängen in Polen folge, und von dem peinlichen Eindruck, welchen hier die Nachrichten von so manchen Ungeschicklichkeiten der russischen Behörden in Warschau hervorbrächten. S. M. erwähnte dabei einige Details und insbesondere der angeblichen Tatsache, daß einer Anzahl polnischer Damen die Hälfte des Kopfhaares polizeilich rasiert worden sei.

Ich erwiderte, daß ich aus Erfahrung wüßte, wie wenig Glauben derartige Nachrichten verdienten, und wie fruchtbar die polnische Propaganda in Erfindungen und Uebertreibungen sei. Der Kaiser gab dies zu und fragte mich nach meiner Ansicht über die künftige Gestaltung der polnischen Verhältnisse. Ich erwiderte, daß ich an die Möglichkeit einer dauernden Befriedigung der polnischen Bewegungspartei wegen der Ueberspanntheit ihrer Forderungen nicht glaubte, und daß es selbst der großen Begabung des Großfürsten Constantin und des Grafen Wielopolski nicht gelingen würde, ein erträgliches Einvernehmen zwischen der kais. Regierung und der Mehrheit des polnischen Adels herzustellen, daß dagegen im russischen wie im preußischen Polen die Regierungen an der Anhänglichkeit des Bauernstandes eine zuverlässige Stütze hätten, und daß der Großfürst Constantin bei seinem Mangel an allen aristokratischen Sympathien diese Stütze gewiß benutzen würde.

Ich fügte hinzu, daß für uns Preußen nach unserer geographischen Lage jede Möglichkeit ausgeschlossen sei, uns mit einer Auferstehung polnischer Nationalität zu befreunden, daß wir vielmehr durch unsere höchsten politischen Interessen unabweislich genötigt seien, den dahin gerichteten Bestrebungen innerhalb unserer Grenzen und in der unmittelbaren Nähe derselben mit aller Entschiedenheit und mit allen Mitteln entgegenzutreten. Diese unsere Aufgabe stehe nach meiner persönlichen Ansicht so fest, daß wir sie keinem anderen politischen Interesse unterordnen könnten und notwendig jede entgegengesetzte Bestrebung als eine uns feindliche betrachten würden.

Bei den mangelhaften und einseitigen Informationen, welche man hier über die Lage der Dinge in Polen und über die Möglichkeit ihrer künftigen Gestaltung besitzt, hielt ich für notwendig, mich gegen den Kaiser, der nach meinen Aeußerungen dem Gespräche eine andere Wendung gab, mit voller Bestimmtheit auszusprechen, um so mehr, als die Art, wie der Kaiser sich über die Mißgriffe der Behörden in Warschau gegen mich aussprach, mich annehmen ließ, daß S. M. bei mir eine weniger entschiedene Beurteilung der polnischen Bewegung und ihrer Ziele voraussetze.

*324. Vertraulicher Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

6. Juni 1862.

Baron Budberg hat bei seiner hiesigen Anwesenheit Veranlassung gehabt, mit Herrn Thouvenel sowohl als mit dem Kaiser selbst über die Anerkennung Italiens zu sprechen,

ohne daß er seinerseits die Initiative dazu ergriffen hätte. Nachdem der Kaiser auf seine Konversation mit Herrn von Budberg mir gegenüber Bezug genommen, habe ich letzteren über den Inhalt seiner Unterredungen direkt befragt, indem ich geltend machte, daß die von uns gegebene Zusicherung, in der Sache nicht ohne Besprechung mit Rußland vorzugehen, die Reziprozität bedinge. Baron Budberg erklärte, daß seine Regierung hierüber nicht zweifelhaft sei, sich aber zu irgendwelchen Schritten noch nicht entschlossen habe. E. E. ist bekannt, daß er persönlich für die Anerkennung gestimmt ist; aus seinen Aeußerungen entnehme ich, daß in jüngster Zeit die Abneigung des Kaisers Alexander gegen den fraglichen Schritt nicht mehr so stark sein dürfte, als in der Zeit, wo ich Petersburg verließ. Die feste Haltung der piemontesischen Regierung den jüngsten Bewegungen der italienischen Fortschrittspartei gegenüber hat offenbar in Petersburg einen sehr günstigen Eindruck gemacht und ist von den dortigen Freunden der Anerkennung benutzt worden. Wenn auch Herr von Budberg keinen bestimmten Auftrag gehabt haben mag, die Unterhandlung seinerseits zu suchen, so ist er doch offenbar nicht ohne Instruktion für den Fall, daß die Frage zur Sprache käme, hergekommen. Es geht dies daraus hervor, daß er in der Lage war, dem französischen Kabinett wenigstens einige der Bedingungen zu bezeichnen, unter welchen das russische sich entschließen würde, der Sache näherzutreten. Dieselben beziehen sich nicht auf den Schutz Venetiens, auch nicht einmal, wie ich vermutet hatte, auf Garantien gegen Landungsversuche in Dalmatien und Ruhestörungen in der Türkei. Sie betreffen vielmehr nur die Aufhebung der polnischen Militärschule in Cuneo,[1]) die Unterdrückung der polnischen Zeitschrift in Genua und die Abschaffung aller nicht italienischen nationalen Legionen.

Ich glaube nicht, daß diese Bedingungen in Turin auf dauernde Schwierigkeiten stoßen würden, falls die Darstellungen richtig sind, welche mir hier von den Stimmungen der gouvernementalen Kreise Italiens gemacht werden. Nach denselben muß ich annehmen, daß der König Viktor Emanuel geneigt ist, auf jede Fortsetzung einer propagandistischen Politik zu verzichten, sich lediglich der Konsolidierung der bisherigen Errungenschaften zu widmen und in dieser Richtung selbst vor der Notwendigkeit eines Staatsstreichs gegen die Verfassung nicht zurückzuschrecken. Unter sicherer Bürgschaft kann ich diese Nachricht allerdings nicht geben.

Der Kaiser Napoleon hat mir gegenüber die Anerkennung des Königreichs Italien durch uns und Rußland zwar besprochen und sie als ein im Interesse der Ordnung und des Friedens wünschenswertes und ohne Zweifel in nicht zu langer Zeit bevorstehendes Ereignis bezeichnet, doch schien er die Frage nach ihrer Wichtigkeit und Dringlichkeit nicht grade in den Vordergrund zu stellen.

Die Besetzung der Stellen des Botschafters und des kommandierenden Generals in Rom[2]) durch die eine oder die andere Persönlichkeit kann ich, nach allem, was ich hier höre, durchaus nicht als ein entscheidendes Symptom für die Beurteilung der definitiven Entschließungen des Kaisers ansehen. Aus seinen direkten Aeußerungen dagegen darf ich entnehmen, daß er für jetzt nicht daran denkt, in seiner Haltung zum päpstlichen Stuhl

---

[1]) Stadt im piemontesischen Gebiet.

[2]) Der französische Botschafter am päpstlichen Stuhle, Marquis Felix de Lavalette, wurde am 16. Dezember 1862 durch den Fürsten Henri de La Tour d'Auvergne ersetzt. Der Oberbefehlshaber der päpstlichen Truppen, der französische General Lamoricière, war seit einiger Zeit von Rom abwesend. Erst nach mehreren Jahren trat ein anderer General an seine Stelle.

und zur weltlichen Herrschaft des Papstes über den Rest der Kirchenstaaten irgendwelche Aenderung eintreten zu lassen. Er sagte mir, daß er dabei nicht sowohl von seiner Auffassung der priesterlichen Stellung des Papstes, als von der Achtung geleitet werde, welche er jeder bestehenden weltlichen Souveränität schuldig zu sein glaubt.

*325. Vertraulicher Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

7. Juni 1862.

Der österreichische Botschafter hat mir mitgeteilt, daß er von Herrn Thouvenel vor einigen Tagen ersucht worden sei, seine Regierung um Vermittlung der Montenegriner Streitigkeiten anzugehen. Das Wiener Kabinett hat sich hierzu auf telegraphische Anfrage unter der Bedingung bereit erklärt, daß die Annahme des türkischen Ultimatums dem weitern Verfahren als Grundlage diene. Fürst Metternich war überrascht von der Bereitwilligkeit des hiesigen Kabinettes, auf diese Bedingung einzugehen; es schien mir, daß er mit dem Inhalt des fraglichen Ultimatums nicht vollständig vertraut war, indem er voraussetzte, daß in demselben die Anerkennung der Suzeränität der Pforte enthalten sei und Rußland sich deshalb durch diese Bedingung verletzt fühlen werde. Es ist dies, soviel ich weiß, nicht der Fall, sondern es bezieht sich das Ultimatum, ohne ein Präjudiz für Prinzipienfragen zu stellen, nur auf die Feststellung der beiderseitigen militärischen Positionen bis zu ausgemachter Sache. Daher hat auch Rußland schon gestern sein Einverständnis mit dem österreichischen Vorschlag telegraphisch hierher ausgesprochen. Graf Kisselew bezeichnet das Ergebnis als ein erwünschtes und ist der Ansicht, daß Rußland und Frankreich analoge Vorschläge selbst gemacht haben würden, wenn sie nicht angenommen hätten, daß dieselben, von Oesterreich ausgehend, eine günstigere Aufnahme in London finden würden. Wenn letzteres der Fall ist, so dürften demnächst der österreichische Konsul in Skutari und der kais. Internuntius in Konstantinopel den Auftrag zur Vermittelung eines Waffenstillstandes erhalten. Für die weitern Stadien der Verhandlung scheint mir die Tätigkeit der Gesandtenkonferenz in Konstantinopel in Aussicht genommen zu werden.

326. Bericht an König Wilhelm I.

[Ausfertigung.]

7. Juni 1862.

Vorgestern war ich mit dem Prinzen Reuß und dem Grafen Hatzfeldt zur kais. Tafel eingeladen. Der Kaiser erschien mit dem kais. Prinzen an der Hand und in Begleitung der Kaiserin gegen 8 Uhr, nachdem die Gesellschaft sich um ½8 versammelt hatte. Ich finde den Kaiser seit fünf Jahren nicht wesentlich verändert, unbedeutend stärker geworden; nur in seinen Bewegungen und seiner Sprache langsamer, letzteres besonders im Gehen, wobei er den Eindruck einer Schwäche im linken Bein macht. I. M. die Kaiserin ist etwas stärker geworden und sieht infolgedessen jünger und besser aus, als 1857 der Fall war. Der kais. Prinz ist für sein Alter nicht groß und fein von Gliedern, macht aber den Eindruck vollständiger Gesundheit und Natürlichkeit. Die

Kaiserin bemerkte, daß sie ihn gelehrt habe, ein „compliment à la prussienne“ zu machen, indem sie hinzufügte, daß nur bei uns anständige Verbeugungen üblich wären. Der Kaiser trug das Band der Ehrenlegion, die übrigen Anwesenden preußische Orden, insofern sie deren besaßen. Der Kaiser führte die Kaiserin und den Prinzen zu Tisch, ich folgte ihm mit der Herzogin von Bassano und wurde neben die Kaiserin placiert, welche den Prinzen Reuß auf der anderen Seite hatte. Die Kaiserin drückte mir zu wiederholten Malen und mit großer Wärme ihre Verehrung für E. M. aus und sprach mit Vorliebe von den Eindrücken, welche die Zusammenkunft in Compiegne[1]) bei ihr hinterlassen hat. Im übrigen sprach I. M. vorzugsweise von Politik und war zu meiner Ueberraschung genau über die kurhessische Frage, sogar über den Unterschied der Wahlgesetze von 1831 und 49 unterrichtet. Mit ihren, im wesentlichen sehr konservativen Auffassungen kontrastierte eigentümlich eine lebhafte Empfehlung allgemeiner und direkter Wahlen und die Ansicht, daß es nicht möglich sei, einer Kammermajorität auf die Dauer mit Erfolg zu widerstehen.

Nach der Tafel ging der Kaiser mit mir in ein Nebenzimmer, um sich längere Zeit über verschiedene politische Gegenstände zu unterhalten. Er sprach zunächst über unsere inneren Angelegenheiten und stellte die Theorie auf, daß die öffentliche Meinung eine jede Regierung nach der Gesamtheit ihrer Richtung beurteile; wenn diese der Nation sympathisch sei, so werde die Nützlichkeit und Gerechtigkeit einzelner Maßregeln nicht so genau auf die Wagschale gelegt, und selbst eine beträchtliche Einbuße an politischer Freiheit werde verschmerzt; im umgekehrten Fall dagegen werde den zweckmäßigsten und liberalsten Maßregeln jede billige Beurteilung versagt. Der Kaiser führte als Beispiel die Regierung Louis Philippes im Vergleich mit seiner eigenen an.

In der Anwendung auf unsere Zustände war er der Meinung, daß im gegenwärtigen Augenblick nur eine Regierung, welche der nationalen Richtung der öffentlichen Meinung Hoffnung und Nahrung gebe, sich eine Stellung schaffen könne, in welcher sie den Kampf der Parteien im Innern beherrsche und den Kammern gegenüber dasjenige Maß von Macht und freier Bewegung gewinne, welches einem monarchischen Regiment unentbehrlich sei. Der Schwerpunkt unserer politischen Aufgabe liege deshalb in der auswärtigen und insbesondere in der deutschen Politik. Dieselbe sei allerdings voll von Schwierigkeiten, von welchen sich für jetzt nicht absehen lasse, wie sie überwunden werden sollten, da die Mehrzahl der deutschen Fürsten nur geringe Neigung zeigten, uns dabei die Hand zu bieten und mit uns in Gemeinschaft Verbesserungen zu erstreben, in welchen allein ihre eigenen Dynastien zuverlässige Bürgschaften der Zukunft finden könnten. Wenn nach dieser Richtung hin sich gar nichts tun lasse, so sei zu befürchten, daß Deutschland mit der Zeit in eine Gärung gerate, welche aus diesem sonst so ruhigen Lande einen Herd für europäische Wirren und Gefahren machen könnte. Frankreich vermöge sich mit jeder Gestaltung der Dinge in Deutschland zu befreunden und werde in der Abhilfe mannigfacher Gebrechen der gegenwärtigen Organisation nur eine Bürgschaft friedlicher und gedeihlicher Beziehungen mit dem Nachbarlande erblicken. Nur zu einer Eventualität könne Frankreich und, wie S. M. glaubte, auch die anderen außerdeutschen Kabinette unter keinen Umständen seine Zustimmung geben. Es sei dies der Eintritt Gesamt-Oesterreichs in den Deutschen Bund. Die Wahrscheinlichkeit, daß letzterer in

[1]) Vgl. Nr. 245.

solcher Ausdehnung sich jemals konsolidieren könne, sei zwar gering; wenn es aber dennoch gelänge, so würde von der unteren Donau bis zum unteren Rhein ein politischer Organismus herrschen, welcher das europäische Gleichgewicht vollständig störe. Ein solcher Zustand der Dinge sei ebenso unzulässig wie gewisse geographische Ausdehnungen Frankreichs, nach welchen zu streben dem neuen französischen Kaisertum so häufig mit Unrecht vorgeworfen werde. Nur sehr oberflächliche und leichtsinnige Staatsmänner könnten der französischen Politik Ziele hinstellen, deren Erreichung mit einer Verewigung der Koalition des gesamten übrigen Europa gegen Frankreich gleichbedeutend sein würde. Der Kaiser sprach die Hoffnung aus, daß dergleichen Verdächtigungen seiner Politik sowohl wie seines Verstandes bei uns in Preußen wenigstens keinen Glauben und keinen Anklang mehr finden würden. Ich bestätigte ihm dies mit dem Zusatze, daß jeder Staat, welcher die Rolle einer selbständigen Macht beanspruche, zur eigenen Kraft das Zutrauen besitzen müsse, daß er sich selbst zu schützen imstande sei. Ich sei außerdem überzeugt, daß Frankreich sich hinreichend mächtig fühle, um alle Lebensbedingungen einer europäischen Großmacht durch seinen gegenwärtigen Besitzstand erfüllt zu sehen, und der Kaiser selbst keine Neigung habe, durch Bestrebungen über das Gegebene hinaus das friedliche Gedeihen Frankreichs und seiner Nachbarn zu beeinträchtigen.

Nachdem der Kaiser mit mir in den Salon zurückgekehrt war, leistete er eine kurze Zeit hindurch der Kaiserin bei Entwirrung einer sehr verwickelten patience am Kartentisch Gesellschaft und zog sich dann zurück, während I. M. uns erst nach dem Tee, zwischen 12 und 1 Uhr, entließ.

*327. Telegramm an Minister Graf Bernstorff.

7. Juni 1862.[1]

Telegramm[2] erhalten. Graf Tolstoy, der E. E. betreffenden Bericht[3] überbringt, muß morgen abend 10 Uhr in Berlin eintreffen; bitte die Depeschen gleich bei seiner Ankunft auf der russischen Gesandtschaft entgegenzunehmen.

*328. Telegramm an Minister Graf Bernstorff.

9. Juni 1862.

Mr. Thouvenel se dit très-content des bonnes dispositions du cabinet russe en faveur de la reconnaissance du royaume d'Italie. Il est probable que le Baron de Budberg ait mission de transiger sur la reconnaissance en vue de faire protéger le Monténégro.

---

[1]) Konzept eigenhändig.

[2]) Unter dem 7. Juni telegraphierte der Minister Graf Bernstorff an B.: „Nachrichten von verschiedenen Seiten lassen vermuten, daß Baron Budberg in Paris über die italienische Frage, vielleicht über die Anerkennung unter gewissen von Frankreich zu gebenden Garantien verhandle. Sie wollen diesen Gegenstand sorgfältig im Auge behalten und uns sogleich melden, was Sie vernehmen. Die Absicht der Versetzung des Baron Budberg nach Paris wird in St. Petersburg bis jetzt in Abrede gestellt."

[3]) Vgl. Nr. 330.

*329. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

Paris, 10. Juni 1862.

Lord Cowley teilt mir mit, daß auch die englische Regierung mit der österreichischen Vermittlung in der Montenegriner Angelegenheit[1]) einverstanden sei. Er verhehlte indessen den Verdruß nicht, welchen es ihm verursachte, daß die Pforte in dem Augenblicke, wo sie es endlich möglich gemacht habe, mit hinreichender Macht in jenen Bergen zu erscheinen, verhindert werde, dieselbe zur definitiven Beendigung der dortigen Wirren zu benutzen. Er beklagte sich, daß der christliche Name jederzeit gemißbraucht werde, um die Sympathien Europas den rebellischen Bewegungen in der Türkei zuzuwenden. Er habe für die Mohammedaner keine Sympathie, aber die dortigen Christen seien um nichts besser und gehörten nicht minder als jene in die Kategorie barbarischer und gesetzloser Kehlabschneider.

Lord Cowley betrachtet den Schutz, welchen Frankreich dem Fürsten von Montenegro zuwenden will, als einen Preis, für welchen der Kaiser Napoleon das Petersburger Kabinett zur Anerkennung Italiens gewinnen wolle. Wenn er hierin recht hätte, so wäre es eine eigentümliche Erscheinung, Oesterreich vermöge seiner Dazwischenkunft zugunsten Montenegros als Werkzeug für die Herbeiführung der russischen Anerkennung Italiens verwendet zu sehen. Vielleicht erblickt der englische Botschafter zwischen diesen Erscheinungen einen Zusammenhang, der in der Wirklichkeit nicht vorhanden ist. Es läßt sich ebenso gut denken, daß Frankreich in jenen Ländern eigene Interessen hat, welche ihm die Erhaltung Montenegros wünschenswert erscheinen lassen.

*330. Vertraulicher Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

10. Juni 1862.[1])

Gestern habe ich Herrn Thouvenel wiederholt über seine Unterhandlungen mit Baron Budberg in betreff der Anerkennung Italiens befragt.[1]) Er sagte mir, daß diese Angelegenheit bei verschiedenen Unterhaltungen mit Herrn von Budberg natürlich in den Bereich der Besprechung gezogen worden sei. Dabei habe Baron Budberg seine eigne, der Anerkennung günstige Auffassung nicht verhehlt und einige der Bedingungen hervorgehoben, welche bisher einer Annäherung des kais. Kabinetts an das Königreich Italien entgegenständen. Baron Budberg habe über den Inhalt dieser Besprechungen nach Petersburg geschrieben und sei der Meinung, daß die Abneigung gegen die Anerkennung in den dortigen höchsten Kreisen sich wesentlich vermindert habe, indem man sich mehr und mehr überzeuge, daß es im Interesse der Ordnung und des Friedens nützlicher sei, die gegenwärtige Verfassung Italiens zu konsolidieren, als in der Erwartung einer anderweitigen Gestaltung die Ungewißheit fortbestehen zu lassen. Dieselbe Wahrnehmung einer veränderten Auffassung des Petersburger Kabinetts und einer Vermehrung des

329. [1]) Vgl. Nr. 325.
330. [1]) Vgl. Nr. 327, Anm. 2.

Vertrauens zur Turiner Regierung auf Grund des Einschreitens derselben gegen demokratische Aufstandsversuche sei auch von Herrn Fournier gemacht und hierher gemeldet worden.

Herr Thouvenel fügte hinzu, daß die Verschiedenartigkeit der Stellung beider Kabinette zur italienischen Frage an und für sich keine Spannung zwischen ihnen bedinge, daß es aber für die gegenseitigen intimen Beziehungen und für das Gewicht eines gemeinschaftlichen Einflusses auf die italienischen Angelegenheiten doch förderlich sein werde, wenn beide sich auf dem gleichen Boden Italien gegenüber befänden und ihre amtlichen Beziehungen zu dem neuen Königreich in Einklang setzten.

E. E. werden hieraus geneigtest ersehen, daß die Angaben des Herrn Thouvenel mit den unter dem 7. d. M. von mir gemeldeten[3]) des Baron Budberg vollständig übereinstimmen, und daß sich aus beiden mit einiger Wahrscheinlichkeit auf eine wirkliche Unterhandlung schließen läßt, deren Bedeutung über einen rein persönlichen Meinungsaustausch hinausgeht. Derselben Ansicht ist Lord Cowley, welchem die Anzeige einer Aenderung der russischen Ansicht über Italien um deswillen eine geringe Genugtuung zu gewähren scheint, weil er sie mit Unterhandlungen zugunsten Montenegros und zum Nachteil der Pforte in Zusammenhang bringt.

Ich vermute, daß das russische Kabinett sich gegen das hiesige zur Anerkennung verpflichten und demnächst uns Eröffnungen zur Herbeiführung gemeinschaftlicher Schritte in dieser Richtung machen wird. Die Art, wie der Minister Thouvenel sich ausspricht, läßt mich etwas bestimmter als die eignen Worte des Baron Budberg darauf schließen, daß letzterer zu Unterhandlungen ausdrücklich beauftragt ist; doch muß ich dabei die Möglichkeit in Anschlag bringen, daß der kais. Minister vielleicht unsere eigne Neigung zur Anerkennung beleben will, indem er uns vermuten läßt, daß der Abschluß mit Rußland nahe bevorsteht. Die Anwesenheit unseres russischen Gesandten, in dessen Gewohnheiten es nicht liegt, zu seinem Vergnügen nach Paris zu gehen, hat jedenfalls einen geschäftlichen Zweck, vielleicht aber auch den, sich die Nachfolge des Grafen Kisselew zu sichern.

Baron Budberg spricht davon, daß er noch etwa 14 Tage hier bleiben werde.

*351. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

11. Juni 1862.

Meinem gestrigen Berichte[1]) über die italienische Anerkennung erlaube ich mir noch nachzutragen, daß mir Baron Budberg heut mitgeteilt hat, das russische Gouvernement sei beschäftigt, sich der in meinem Berichte vom 7. d. M. erwähnten Garantien in betreff der Polen[2]) von seiten des Turiner Kabinettes zu versichern. Sobald es in dieser Beziehung die verlangten Zusicherungen erhalte, würde es mit uns in Unterhandlung treten, um ein gemeinsames Auftreten zu verabreden.

---

[3]) Vgl. Nr. 325.
[1]) Vgl. Nr. 330.
[2]) Vgl. S. 365.

Baron Budberg reist morgen auf einige Tage nach Baden; zu seiner Rückkehr, Anfang nächster Woche, dürfte er also das Eintreffen der Antwort aus Turin erwarten.

Zwei Berichte des Herrn Bamberger[3]) über italienische Angelegenheiten füge ich gehorsamst bei.

*332. Telegramm an Minister Graf Bernstorff.

12. Juni 1862.[1])

D'après ce que me dit le Baron de Budberg, le cabinet de St. Pétersbourg nous fera des ouvertures en vue de la reconnaissance du royaume d'Italie, dès que le cabinet de Turin aura donné, par rapport aux Polonais en Italie, les garanties exigées par la Russie et indiquées dans mon rapport du 7. c.[2])

*333. Telegramm an Minister Graf Bernstorff.

13. Juni 1862.

Der Kaiser beabsichtigt, den übrigen Kabinetten vorzuschlagen, daß sie dem Papst seinen gegenwärtigen Besitzstand garantieren und ihm zur Erhaltung der Ordnung in demselben, nach Abzug der französischen Besatzung, ein Budget gewähren, wozu Frankreich drei Millionen Franken beisteuern würde. Oesterreich, vorläufig befragt, scheint auf den Plan eingehn zu wollen, falls der Papst keinen ausdrücklichen Protest gegen denselben erhöbe.

*334. Telegramm an Minister Graf Bernstorff.

15. Juni 1862.

Thouvenel hat mir vertraulich mitgeteilt, daß die Regierung durch Entsendung von Verstärkungen in zwei Abteilungen ihre Truppen in Mexiko auf 25 000 Mann bringen werde.[1])

---

[3]) Es handelt sich um einen Preßagenten Dr. Bamberg, dessen sich die preußische Gesandtschaft in Paris auch anderweitig bediente. Vgl. Nr. 340, Anm. 1 und Nr. 349, Anm. 1. Es ist offenbar derselbe Agent, der für die Anhänger des Erbprinzen Friedrich von Holstein-Augustenburg in Paris tätig war. Vgl. darüber Kupke: Vor fünfzig Jahren. Briefwechsel zwischen Dr. Karl Lorentzen und den Führern der Augustenburgischen Partei 1863—1866. (Quellen und Forschungen zur Geschichte Schleswig-Holsteins, Band II). Leipzig 1914. S. 163, 281 ff.

[1]) Das eigenhändige Konzept datiert: 11.

[2]) Nr. 325.

[1]) Die Suspendierung der Zahlungen Mexikos an seine auswärtigen Gläubiger durch den am 1. Juli 1861 zum Diktator Mexikos ausgerufenen Juarez hatte Napoleon III. Anlaß gegeben, sich in die mexikanischen Wirren einzumischen. Er schloß mit England und Spanien am 31. Oktober 1861 den Londoner Vertrag, um Zahlung und Genugtuung für die Forderungen und Beschwerden der Untertanen dieser drei Staaten zu erwirken. Spanien übernahm es, 3000 Mann, Frankreich 2500 Mann, England ein Geschwader nach Mexiko zu entsenden. Es stellte sich aber bald heraus, daß diese Truppenmacht viel zu gering war, um mit Nachdruck auftreten zu können.

335. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Eigenhändig.]

15. Juni 1862.

Telegraphisch habe ich E. E. vorgestern zu melden die Ehre gehabt,[1]) daß das hiesige Cabinet mit der Absicht umgeht, den übrigen Mächten eine Garantie des gegenwärtigen päpstlichen Besitzstandes vorzuschlagen. Ich weiß nicht, ob in diesem Augenblick die betreffenden Verhandlungen das Stadium vertraulicher Besprechung zwischen dem hiesigen und dem Wiener Cabinette bereits überschritten haben, und ob namentlich dieser Plan bei Gelegenheit der einleitenden Schritte behufs Anerkennung Italiens durch Rußland mit dessen Regirung erörtert worden ist. Fürst Metternich sieht das Project als ein im Interesse des Papstes vortheilhaftes oder doch wohlgemeintes an und besorgt, daß es am Widerspruche Englands, vielleicht auch an einem Proteste des Römischen Stuhles scheitern könne, indem letzterer sich gedrungen fühlen könne, Verwahrung gegen eine Garantie einzulegen, welche aus dem ursprünglichen Umfange des Kirchenstaates den jetzigen factischen Besitzstand aussondert.

Ich kann mir kaum denken, daß der Kaiser Napoleon eine ernstlich gemeinte Initiative ergreifen sollte, um eine Aenderung in der Lage Italiens herbeizuführen. Die Abhängigkeit der Turiner Regirung zwischen Hoffnung und Furcht, die Hauptstadt der katholischen Christenheit als französische Garnison, die Lage des Papstes dadurch in Analogie mit der seiner Vorgänger in Avignon, die unsichre Zukunft Süditaliens: Das alles sind Vortheile für Frankreich, welche ohne Weitres aufzugeben, man gewichtige Beweggründe haben müßte. Vielleicht hat der neue Plan nur den Zweck, den Status quo durch Unterhandlungen zu variiren und zu verlängern. Sollte aber der Kaiser aus irgend welchen außerhalb der rein Französischen Interessen liegenden und nur ihm bekannten Rücksichten den Italiänern zur Erwerbung Roms Vorschub leisten wollen, so würde man annehmen müssen, daß ihm nicht die Garantie, sondern die dadurch ermöglichte Räumung Roms in einer den Katholiken gegenüber vertretbaren Form Hauptsache ist. Die Garantie würde ihre Bedeutung nur gegen Sardinische Angriffe richten; zur Aufrechterhaltung seiner Autorität den eigenen Unterthanen gegenüber würde man dagegen dem Papst Geldmittel behufs Unterhaltung eigner Truppen gewähren, wobei Frankreich bereit ist, sich mit drei Millionen Francs zu betheiligen. Sollten dann die hierfür zu beschaffenden Einrichtungen sich nicht ausreichend erweisen, um die päpstlichen Unterthanen und etwaige Deserteurs und Einwanderer im Zaume zu halten, so würde es dann vielleicht darauf ankommen, ob England der beabsichtigten Garantie in so bindender Form beigetreten wäre, daß es eine neue Französische Landung und Intervention zuzulassen hätte, oder ob letztre aus Rücksicht auf Englischen Widerspruch dann schicklicher Weise unterbleiben könnte. Diese und andre Conjecturen, welche sich an den Garantieplan knüpfen lassen, sind indessen jedenfalls verfrüht. Baron Budberg soll für die Anerkennung Italiens auch von Frankreich Concessionen, theils in Betreff der Stipulationen des Pariser Friedens, theils in Betreff der Französischen Presse bezüglich Polens, verlangt haben. Ueber den Erfolg konnte ich indessen nichts erfahren.

---

[1]) Vgl. Nr. 333.

336. Bericht vom 15. Juni 1862 an Minister Graf Bernstorff, betr. die mexikanische Expedition. — Vgl. Raschdau II, 206.

*337. Telegramm an Minister Graf Bernstorff.

16. Juni 1862.

Der Fürst von Montenegro hat vor vier Tagen hierher telegraphiert, daß er sich auf den Waffenstillstand nicht einlassen könne.

338. Privatschreiben an Minister Graf Bernstorff.

[Eigenhändig.]

16. Juni 1862.

Verehrtester Freund und Gönner

unerwartet erfahre ich heut Abend, daß sich morgen eine Gelegenheit zum Schreiben bietet, durch den Delmarschen Geschäftsmann Herrn Epstein; da er aber früh um 7 reist und unsre jungen Herrn und Kanzellisten heut am Sonntag Abend nicht aufzutreiben sind, so muß ich schon selbst zur Feder greifen.

Die Initiative Rußlands in der italiänischen Anerkennung geht doch etwas weiter, als ich nach der frühern Abrede erwartet hätte. Die ersten Nachrichten darüber gingen mir durch einen indiscreten französischen Secretär zu, waren aber zu vage und entstellt, um sie zu melden; Rußland sollte danach den Verzicht auf Venetien von den Italiänern verlangt haben, eine Bedingung, die ihm sicherlich zuletzt einfällt. Erst mehre Tage später gelang es mir, Budberg zu Hause zu finden, der mir dann auf Befragen so ziemlich die Wahrheit sagte, ob die ganze, lasse ich dahingestellt; die Schwenkung ist fast zu scharf und zu plötzlich, um bloß durch das Streben nach Auflösung der polnischen Schule und Legion[1]) erklärbar zu sein. Thouvenel schildert die Bereitwilligkeit der Russen zur Anerkennung noch lebhafter als Budberg, der sich anstellt, als sei ihm hier sehr zugeredet worden, und als habe er erst in Folge dessen die Sache telegraphisch in Petersburg angeregt.

Ich weiß nicht, wer mir hier gesagt hat, es seien von uns in London Anerbietungen gemacht worden, Italien anzuerkennen, falls sich England unsern Wünschen in der dänischen Frage günstiger erweise. Ich glaube kaum, daß die Engländer auf den Handel eingehn. Hier wäre es unnöthig, einen solchen Austausch von Gefälligkeiten anzubieten. Der Kaiser wird auch ohnehin in Betreff Schleswigs so weit entgegenkommen als er kann, d. h. er wird die Theilung Schleswigs befürworten, wenn wir es verlangen, und damit auch bei Rußland wahrscheinlich durchdringen, bei England und Oestreich aber schwerlich, und überwerfen wird er sich mit England deshalb nicht. Bevor wir nicht Dänemark auf der See gewachsen sind, sollten wir m. E. über die Frage kein Wort weiter verlieren; mit 3 oder 4 Panzerschiffen aber wären wir in der Lage, sie zu erledigen.

Ueber den Handelsvertrag höre ich zu meiner Freude durch Herbet, daß wir ihn zeichnen werden, sobald die Kammern ihn angenommen haben.[2]) Die Budgetberathungen werden sich voraussichtlich ziemlich in die Länge ziehn und dem Herrn Finanzminister manchen unerfreulichen Moment darbieten; aus der hiesigen Perspective läßt sich der

---

[1]) Vgl. Nr. 324.
[2]) Die Unterzeichnung erfolgte am 2. August 1862.

Kampf mit mehr Beschaulichkeit ins Auge fassen. Ich bemühe mich einstweilen, den hiesigen Staatsmännern und Preß-Autoritäten etwas richtigere Begriffe von der Bedeutung und Regirungsfähigkeit unsrer Opposition beizubringen, als sie in der Regel haben. Die vielen Zeitungsartikel über meine Person geben zu vielen Fragen an mich selbst Anlaß, die ich nach Belieben beantworte, ohne die Wahrheit, wenn ich sie auch sagen wollte, zu kennen. Der König ließ mich mit den in der letzten Audienz wiederholten Worten abreisen, daß ich „au qui vive" bliebe. Ich weiß bisher nicht, ob S. M. mich noch als eventuellen Ersatz für Prinz Hohenlohe im Auge hat; wenn es der Fall wäre, so hätte ich gern über die muthmaßliche Dauer meines hiesigen Verbleibens einige Andeutungen, ob Tage, oder Wochen, oder bis zum Winter. Wenn ich aber definitiv hier zu bleiben bestimmt bin, so möchte ich eine kleine Trink-Kur beginnen und nach derselben um einige Wochen Urlaub für ein Seebad bitten. Der Hof kommt längere Zeit nicht wieder her, Fontainebleau, Vichy, Chalons, vielleicht Biaritz werden ihn haben, und von Thouvenel ist dann eine geregelte Thätigkeit nicht mehr zu erwarten; er ist schon jetzt meist in Fontainebleau. Zum September würde ich mich dann mit meiner Familie hier einstellen. Unter allen Umständen wende ich mich an Ihre Güte mit der Bitte, mir die Erlaubniß auszuwirken, daß ich mich zur Besichtigung der Ausstellung auf 4 oder 5 Tage nach London begeben kann, sobald die Geschäfte es gestatten, und bevor ich anfange, Brunnen zu trinken. Der Frau Gräfin meine gehorsamsten Empfehlungen zu Füßen legend, bin ich mit aufrichtiger Verehrung und Ergebenheit der Ihrige.

339. Bericht vom 17. Juni 1862 an Minister Graf Bernstorff, betr. den Plan, dem Papst sein Besitztum zu verbürgen — Vgl. Raschdau II, 207.

*340. Telegramm an Minister Graf Bernstorff.

17. Juni 1862.[1])

Ich habe mich schon vorgestern mit Herrn Imhaus über eine Erwiderung auf den dänischen Artikel besprochen, und ist dieselbe[2]) gestern in einer dem hiesigen Verständnis angemessenen, nicht zu gründlichen Gestalt dem „Constitutionnel" zum Abdruck gegeben.

*341. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

17. Juni 1862.

E. E. Depesche Nr. 89[1]) habe ich heute zu erhalten die Ehre gehabt und der mir erteilten Weisung gemäß sofort die Gelegenheit ergriffen, den französischen Minister der

[1]) Am 15. Juni erschien in dem offiziösen Pariser Blatte „Le Constitutionnel" (Nr. 166) ein längerer, Francis Aubert gezeichneter Artikel „La question danoise", in dem die Entwicklung der schleswig-holsteinschen Frage seit dem Jahre 1848 in dänenfreundlichem Sinne behandelt wurde. Darauf erging unter dem 16. Juni an B. seitens des Ministers Graf Bernstorff die Weisung: „Der Artikel über dänische Frage im Constitutionnel von gestern erheischt unbedingt eine Gegenwirkung in der Presse. Sorgen E. E. dafür durch Bamberg. Bedürfen Sie wider Erwarten noch Materialien, so verlangen sie es."

[2]) Vorlage: dieser. Verbessert nach dem Konzept.

[1]) Der Minister Graf Bernstorff hatte unter dem 14. Juni anläßlich eines Immediatberichts des preußischen Gesandten in Konstantinopel über die der christlichen Bevölkerung in Syrien wiederum drohenden

auswärtigen Angelegenheiten nach seinen Nachrichten über die syrischen Zustände zu befragen.

Herr Thouvenel sagte mir, daß sich nach den Berichten, die er erhalten habe, allerdings eine gewisse Aufregung unter den Drusen und Arabern bemerkbar mache. Dieselbe scheine jedoch weniger gegen die Maroniten und Christen im allgemeinen als gegen die türkische Herrschaft gerichtet zu sein. Den Vorfall in Aleppo[2]) betrachtet der Minister als zur Zufriedenheit der französischen Regierung erledigt.

Herr Thouvenel bemerkte mir endlich, daß S. M. der Kaiser in vollem Maße das lebhafte Mitgefühl Sr. M. des Königs für das Schicksal der christlichen Bevölkerung Syriens teile, daß es aber schwierig sein würde, seinen Souverän aufs neue zu einer tätlichen Einmischung in derartige Verhältnisse zu bringen. Der diplomatische Widerstand, welchen der Kaiser bei der letzten syrischen Expedition seitens einiger Mächte gefunden und der ihn an der gründlichen und wirklich praktischen Ausführung des vorgesetzten Zieles einer Verbesserung der dortigen unheilvollen Zustände gehindert hätte, würde ihn für die Zukunft wenig geneigt machen, sich ähnlichen Unannehmlichkeiten auszusetzen.

342. Telegramm vom 17. Juni 1862 an Minister Graf Bernstorff, betr. Protest Frankreichs gegen die Beschießung Belgrads durch die Türken. — Vgl. Raschdau II, 208.

*343. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

17. Juni 1862.

In Verfolg der mir durch E. E. Erlaß vom 14. d. M. über die montenegrinische Angelegenheit[1]) mitgeteilten Nachrichten habe ich diese Sache heut wiederholt mit Herrn Thouvenel besprochen. Aus der Unterhaltung ergab sich, daß das hiesige Kabinett eine ihm im vorigen Monat zugegangene Erklärung des Fürsten von Montenegro in betreff der in dem türkischen Ultimatum enthaltenen Bedingungen auch seinerseits keineswegs als eine unbedingte Annahme dieses Ultimatums aufgefaßt hat. Die auf Grund jener Mitteilung behufs Herbeiführung einer unbedingten Annahme geführten Unterhandlungen dauern vielleicht noch fort. Dem Fürsten von Montenegro die genaue Beobachtung des Ultimatums von seiten der Großmächte zu garantieren, hat, wie mir Herr Thouvenel sagt,

---

Gefahren einen Erlaß an B. gerichtet, in dem er der Ansicht Ausdruck gab, daß die Großmächte ev. Schritte zu tun hätten, um neuen Ausbrüchen des muselmänischen Fanatismus vorzubeugen, und B. beauftragt, Erkundigungen über die Nachrichten einzuziehen, welche der französischen Regierung in betreff der Zustände Syriens zugegangen wären. „E. E.," so fügte er hinzu, „sind ermächtigt, dabei auf die hohe Teilnahme, welche S. M. der König dem Schicksale der bedrohten Christen zu widmen geruht, Bezug zu nehmen."

[2]) Die Frau des französischen Konsuls war in Aleppo auf der Straße insultiert worden.

[1]) Mit Erlaß vom 14. Juni sandte der Minister die Abschrift eines Berichts des preußischen Gesandten in Wien vom 11. Juni, betr. den Waffenstillstand zwischen der Türkei und Montenegro und dessen etwaige Garantierung durch die Großmächte, und den Wortlaut der dem Gesandten in Wien darauf unter dem 14. erteilten Weisung, daß Preußen zu einer Herbeiführung des Waffenstillstandes die Hand biete, sich aber nicht zu der Uebernahme einer Gewährleistung entschließen könne.

niemals in der Absicht des kais. Kabinetts gelegen, und waltet also in dieser Beziehung bei dem Wiener Kabinett ein Mißverständnis ob.

Gestern meldete ich E. E. telegraphisch,[2]) daß der Fürst von Montenegro vor vier Tagen hierher telegraphiert habe, er könne sich auf den Waffenstillstand nicht einlassen; da Herr Thouvenel die letzten drei Tage in Fontainebleau zubrachte, so konnte ich ihn erst heut über diesen Gegenstand befragen. Er stellt die Nachricht in Abrede, woraus ich schließe, daß er diesen Widerspruch des Fürsten Nikolas zu überwinden hofft oder bis zum Empfang der Nachricht von dem Bombardement Belgrads wenigstens hoffte. Die Mitteilung von jener Weigerung des Fürsten ist mir durch Graf Kisselew gemacht worden und an ihrer Richtigkeit kein Zweifel. Schon am 11. hat der Fürst nach Petersburg und hierher erklärt, daß er jetzt, angesichts der von der Türkei errungenen Vorteile, an keinen Waffenstillstand denken könne, sondern den Erfolg des Kampfes Gott anheimstellen müsse. Er rechnet darauf, daß die türkischen Streitkräfte, welche sich bisher vergleichsweise in einer Ebene bewegt haben, in das eigentliche Hochgebirge von Montenegro nicht einzudringen vermögen.

Das Bombardement von Belgrad wird, wie man im hiesigen Ministerium annimmt, zunächst die Einäscherung dieser Stadt und dann einen allgemeinen Aufstand der Serben gegen die Türken zur Folge haben. Daß das hiesige Kabinett gegen das Bombardement auf Grund des Art. 29 im Pariser Vertrage protestieren und die Einstellung der Feindseligkeiten fordern will, habe ich mich heute telegraphisch zu melden beehrt.[3])

P. S.[4]) Telegraphisch[5]) habe ich soeben E. E. schon gemeldet, daß Herr Thouvenel seine Weisungen nach Belgrad nicht so hat abgehn lassen, wie er nach Vorstehendem beabsichtigte. Als ich ihn verließ, ging Lord Cowley zu ihm, den ich nachher aufsuchte. Demselben war es gleich mir aufgefallen, daß der Kais. Minister keine Nachrichten über die Veranlassung des Bombardements habe, oder doch uns keine mittheilte. Der englische Botschafter war sehr geneigt anzunehmen, daß die Serben an dem Streite Schuld hätten, und hatte er Thouvenel bewogen, einstweilen nur unverfängliche und abwartende Instructionen an seine Agenten zu telegraphiren.

344. Bericht vom 18. Juni 1862 an Minister Graf Bernstorff, betr. die an die Vertreter Frankreichs in Sachen des Bombardements an Belgrad ergangenen Weisungen. — Vgl. Raschdau II, 209. In der dritten Zeile des Textes muß es dort statt „beabsichtigt" heißen „beabsichtigte".

*345. Telegramm an Minister Graf Bernstorff.

20. Juni 1862.[1])

General Forey, zum Befehlshaber der neuen Expedition nach Mexiko ernannt, hat den Major v. Stein eingeladen, ihn dorthin zu begleiten; derselbe schreibt dem Kriegs-

---

[2]) Vgl. Nr. 337.
[3]) Vgl. Nr. 342.
[4]) Die Nachschrift eigenhändig.
[5]) Vgl. Nr. 344.
[1]) Nur der Schlußabsatz in Berlin eingegangen. Der erste Absatz nach dem Konzept.

minister. Ich halte die Genehmigung in politischer Beziehung sehr wünschenswert und bitte dasselbe bei Sr. Majestät, ev. zugleich für Hauptmann von der Burg geneigtest zu befürworten. Baldige Antwort wäre für General Forey erwünscht.

Oesterreich scheint für Belgrad Auftrag der Großmächte zum militärischen Einschreiten zu erwarten und zu wünschen.

*346. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Konzept.]

21. Juni 1862.

Wie ich E. E. telegraphisch bereits meldete,[1]) hat der General Forey den Major von Stein eingeladen, ihn bei der Expedition nach Mexiko zu begleiten, und hat der letztere die Bitte um Erlaubnis hierzu bereits an den kgl. Kriegsminister gerichtet. Auch der Hauptmann von der Burg hat den lebhaften Wunsch, an der Expedition teilnehmen zu dürfen, und zweifle ich nicht, daß die Erlaubnis dazu von französischer Seite gegeben werden würde.

Abgesehen von dem Zwecke, zwei Offiziere des kgl. Heeres bei dieser Gelegenheit militärische Erfahrungen sammeln zu lassen, würde ich es im Interesse unserer politischen Beziehungen zu Frankreich für sehr nützlich halten, durch die Anwesenheit unserer Offiziere bei der bevorstehenden Expedition einen ostensiblen Beweis des zwischen beiden Regierungen obwaltenden freundschaftlichen Verhältnisses zu geben, welches auf die öffentliche Meinung in der französischen Armee und der Presse nicht ohne günstige Rückwirkung bleiben würde.

Ich erlaube mir daher E. E. g. zu bitten, die Erteilung der Autorisation für die beiden genannten Offiziere zum Anschluß an den Generalstab des Generals Forey bei Sr. M. dem Könige geneigtest befürworten zu wollen.[2])

*347. Telegramm an Minister Graf Bernstorff.

23. Juni 1862, 7.25 Uhr nachm.

Le cabinet impérial consent que conférence de Constantinople soit saisie de la question de la Servie, mais désire avant tout enquête contrôlée par consuls à Belgrade, pour y vérifier les faits; en attendant status quo serait maintenu. L'Autriche se propose de demander au gouvernement de la Servie satisfaction éclatante pour attentats commis sur fonctionnaires Autrichiens. M. Thouvenel a conseillé de s'en remettre à la conférence.

348. Bericht vom 23. Juni 1862 an Minister Graf Bernstorff, betr. Regelung der serbischen Angelegenheit. — Vgl. Raschdau II, 210 f.

---

[1]) Vgl. Nr. 345.

[2]) Beide Offiziere erhielten in der Folge die erbetene Ermächtigung.

*349. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

24. Juni 1862.

In bezug auf den Artikel des „Constitutionnel“ vom 15. c.,[1]) die dänische Frage betreffend, bemerke ich gehorsamst, daß die Erwiderung um deshalb noch nicht hat gedruckt werden können, weil der Abdruck der Verhandlungen des Corps législatif den Platz in den Zeitungen vollständig in Anspruch nimmt und dieselben zur Beifügung umfangreicher Supplemente nötigt.

Der Abdruck der Erwiderung ist indessen gesichert und wird jedenfalls in dieser Woche erfolgen.[2])

*350. Telegramm an Minister Graf Bernstorff.

26. Juni 1862.[1])

Herr Thouvenel sagt mir, daß Oesterreich seinen Widerspruch gegen Beteiligung der Konsuln bei der Untersuchung in Belgrad schon aufgegeben habe.

351. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

27. Juni 1862.

Wie ich E. E. telegraphisch schon zu melden die Ehre hatte,[1]) ist mir von Herrn Thouvenel mitgeteilt worden, daß Oesterreich seinen Widerspruch gegen die Beteiligung der Konsuln an den Untersuchungen in Belgrad aufgegeben hat. Der kais. Minister war sehr dankbar für die unsererseits ausgesprochene Bereitwilligkeit, dem desfallsigen Vorschlage beizutreten und ihn in Konstantinopel zu unterstützen, und erwartet er, daß nunmehr die Ausführung desselben auf keine weiteren Schwierigkeiten stoßen werde.

Der frühere englische Antrag, mit welchem die Besetzung der Zitadelle von Belgrad durch österreichische Truppen in Verbindung stand, ist hier von Haus aus und, wie mir Herr Thouvenel versichert, noch ehe die Ablehnung Rußlands bekannt war, auf sehr bestimmten Widerspruch gestoßen. Es ist möglich, daß die Uebereinstimmung in der Haltung des

---

349. [1]) Vgl. Nr. 340.

[2]) Der Abdruck erfolgte in der Nummer des „Constitutionnel“ vom 28. Juni. Er enthielt eine Auseinandersetzung der dänischen Frage und war unterzeichnet P. de Troimonts. Hinter diesem ein Redaktionsmitglied bezeichnenden Namen verbarg sich diesmal Dr. Bamberg, der, wie er sich in einem Schreiben an B. vom 28. Juni 1862 ausdrückt, den „Ideengang“ des Artikels von demselben vorgeschrieben erhalten hatte. „Ich habe mich bemüht“, so schrieb Dr. Bamberg weiter, „diesen Ideengang so weit als möglich innezuhalten“. (Daß Tr. Redaktionsmitglied, geht aus einem Schreiben Bambergs an B. vom 6. Juli 1862 hervor.)

350. [1]) Am 23. Juni 1862 telegraphierte der Minister Graf Bernstorff an B.: „Infolge Ihrer Mitteilung von gestern hatte ich Ermächtigung nach Konstantinopel telegraphisch erteilt. Darauf geht heute aus Wien folgende Mitteilung ein: Dem französischen Antrag, daß den Konsuln der Großmächte in Belgrad Teilnahme an den türkischen Untersuchungsverhandlungen über die dortigen Vorgänge eingeräumt werde, hat Graf Rechberg nicht beigestimmt. Seine Bedenken betreffen Beeinträchtigung der Selbständigkeit der türkischen Regierung und Befürchtung der parteiischen Auffassungen von seiten der Konsuln“. Im Konzept des Telegramms lauten die ersten Worte ursprünglich: „Infolge ihrer vorgestrigen Mitteilung“. Die Silbe „vor“ ist ausgestrichen.

351. [1]) Vgl. Nr. 350.

hiesigen und des Petersburger Kabinetts auf einer umfassenderen Verständigung beruht, von welcher die russische Anerkennung Italiens und die in betreff selbständiger Verwaltung des Königreichs Polen gemachten Konzessionen einzelne Glieder sein könnten; es ist mir nicht möglich gewesen, hierüber etwas Sicheres festzustellen, doch glaube ich, daß man darauf gefaßt sein muß, bei etwaigen weiteren Verwicklungen in den türkischen Donauländern Frankreich und Rußland im vollen Einverständnis auftreten zu sehen. Die Mäßigung, mit welcher sich der Minister Thouvenel über die Streitigkeiten beider Parteien in Belgrad ausspricht, gibt aber dabei einige Bürgschaft dafür, daß die orientalische Frage vor der Hand mit Ruhe und im Sinne der Herstellung und Erhaltung des Friedens behandelt werden wird, und daß eingreifende Umgestaltungen des bisherigen Zustandes jener Provinzen nicht unmittelbar erstrebt werden.

Die neuesten Nachrichten über die Erfolge der Montenegriner gegen die Türken sind hier offenbar mit Genugtuung aufgenommen worden.

P. S. Von Lord Cowley höre ich, daß der Widerspruch Oesterreichs in betreff der Belgrader Untersuchungen auf englische Anregung erfolgt war und aufgegeben ist, nachdem das Londoner Kabinett sich mit dem hiesigen über einen geschäftlichen Modus geeinigt hat, vermöge dessen das Ansehn der türkischen Regierung der Form nach und die offiziöse Mitwirkung der Konsuln der Sache nach gesichert wird.

352. Bericht vom 27. Juni 1862 an Minister Graf Bernstorff, betr. die mexikanische Angelegenheit: Die Verstärkungen des französischen Expeditionskorps. Verstimmung des Kaisers gegen Spanien. Napoleons weitgehende Absichten in Mexiko. Verhandlungen im gesetzgebenden Körper. — Vgl. Raschdau II, 214. Dort fehlt indes folgende Nachschrift:

Ich habe mich enthalten, auf die Verhandlungen im gesetzgebenden Körper einzugehn, da sie in extenso in den Zeitungen abgedruckt sind, und bemerke nur in bezug auf die von Jules Favre angedeuteten Wuchergeschäfte mit den Forderungen eines Schweizer Kapitalisten, daß die Gerüchte allerdings den Grafen Morny in dieser Richtung anklagen, daß aber andrerseits die mexikanische Unternehmung am kais. Hofe grade von Einflüssen gefördert und getragen wird, mit welchen Graf Morny im Kampfe lebt. Zu beachten in betreff der Haltung Spaniens ist noch, daß der Wechsel in derselben zu Tage kam, nachdem festgestellt wurde, daß Frankreich den General Almonte in seine Protektion nahm; die obige Version Sr. M. des Kaisers wird dadurch aber nicht notwendig ausgeschlossen.

353. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

27. Juni 1862.

Im Anschluß an meinen g. Bericht vom 17. d. Mts. Nr. 68,[1]) die römische Frage betreffend, beehre ich mich, E. E. zu melden, daß nach einer mir neuerdings vom Fürsten Metternich gemachten Mitteilung, welche auf Unterredungen mit Sr. M. dem Kaiser

[1]) Vgl. Nr. 339.

beruht, bei dem Plane einer Garantie der gegenwärtigen päpstlichen Besitzungen unzweifelhaft die Beteiligung sämtlicher Großmächte und Spaniens in Aussicht genommen werden soll. Nach derselben Quelle befindet sich die Sache gegenwärtig in dem Stadium, daß die Antwort des Papstes auf die Frage erwartet wird, ob Seine Heiligkeit sich die Garantie des verbliebenen Restes der Kirchenstaaten stillschweigend und ohne daß irgend ein Verzicht vom Römischen Stuhl gefordert würde, gefallen lassen und zu den weiteren Maßregeln die Hand bieten will. Die in Aussicht genommene Beisteuer sämtlicher Mächte zu dem päpstlichen Budget soll nicht zehn, sondern fünfzehn Millionen Francs betragen.

Ich vermag nach Vorstehendem dem ganzen Plan keine praktische Bedeutung beizulegen, da auf die Garantie Englands und Rußlands in keinem Fall und auf die unsrige vermutlich auch nicht zu rechnen ist. Das ganze Projekt dürfte zu keinem anderen Zwecke zur Sprache gebracht sein, als um ein Thema für die politischen Unterhaltungen des Kaisers mit dem Fürsten Metternich abzugeben und allenfalls die Hoffnungen Oesterreichs auf eine Verständigung mit Frankreich über diese und andere Fragen eine Zeitlang zu nähren, ohne daß eine Aussicht für ihre Verwirklichung in der Tat vorhanden wäre.

354. Privatschreiben an Minister Graf Bernstorff.

[Eigenhändig.]

28. Juni 1862.

Verehrtester Freund und Gönner

Mit verbindlichstem Danke habe ich Ihr Schreiben vom 20.[1]) erhalten, und denke morgen oder übermorgen meine Excursion nach London anzutreten, um etwa Donnerstag[2]) wieder hier zu sein. Wir treten hier in die todte Zeit; sobald der Kaiser Fontainebleau verläßt, geht auch Thouvenel fort, und läßt sich theils durch Banneville (den hiesigen Gruner), theils durch Billaut vertreten, ohne daß beide sich auf eigentliche Geschäfte einließen. Schon mit Thouvenel ist nicht viel anzufangen, sobald er den Kaiser und dessen Instructionen nicht zur Hand hat. Ich denke daher, wenn Sie kein Veto einlegen, bald einen Urlaub zu erbitten, um mich durch Ruhe und erleichternden Brunnen von den übeln Wirkungen des Klimawechsels und der veränderten Lebensweise zu befreien und für ein Seebad vorzubereiten. Ich bin hier noch keinen Tag so gesund gewesen, wie ich bei der Ankunft war, und die Abhärtung der Pariser gegen Zug und Kälte ist für jeden an Petersburger Vorsicht gewöhnten sehr verderblich. Ich würde nach Vichy gehn, wo mein Petersburger College Plessen den Kaiser dänisch bearbeiten wird; aber ich fürchte, daß die Kaiserliche Gegenwart Einem dort nicht Ruhe für die Gesundheit läßt, und ich würde hier Vichy trinken, wenn ich des Bleibens sicher wäre. Ich finde es unglaublich langweilig hier, weil ich wenig Leute kenne und die meisten derselben schon verreist sind. Im Hause fehlt mir alle Einrichtung und die gewohnte Umgebung, besonders auch ein Reitpferd; für Garçonvergnügungen bin ich zu alt, allein ins Theater zu gehn, ist auch nicht erfreulich, und zu thun ist wenig. Ich fange an hypochonder zu werden, und das Wetter ist abscheulich. Sie haben vermuthlich in Mitten der parlamentarischen Verdrießlich-

[1]) Vgl. Bismarckjahrbuch VI S. 149.
[2]) 3. Juli.

keiten wenig Mitgefühl für meine Leiden. Mir scheint aber, daß die Dinge in Berlin garnicht schlecht gehn; die Kammer benimmt sich mit einer so kindischen Verbissenheit und stellt die Partheifrage so rücksichtslos über die Landesinteressen, daß sie sich ruiniren muß, wenn man ihr Zeit dazu läßt. Ein so unpatriotisches Verhalten wie das der Opposition in Kammer und Presse bezüglich der Hessischen Frage erregt selbst hier, und namentlich beim Kaiser, Anstoß. Die Leute wollen eine ehrgeizige Politik, aber keine Armee; Ansehn im Auslande und lassen der eignen Regirung kein gutes Haar; constitutionelle Entwickelung, und sie nehmen jedes Entgegenkommen der Krone mit Hohn auf.

Vorgestern beim Kaiser kam ich etwas in die Lage Josephs bei der Frau von Potiphar. Er hatte die unzüchtigsten Bündnißvorschläge auf der Zunge; wenn ich etwas entgegengekommen wäre, so hätte er sich deutlicher ausgesprochen. Er ist ein eifriger Verfechter deutscher Einheitspläne, d. h. klein-deutscher, nur kein Oestreich darin; wie schon einmal vor 5 Jahren mir gegenüber, wollte er, daß Preußen eine Seemacht wenigstens zweiten Ranges werden und die dazu nöthigen Häfen besitzen müsse. Er ließ sich von mir den Jahdebusen auf der Karte zeigen und fand die Einschachtelung in Oldenburg und dann in Hanover eine „Absurdität“.[3]) Merkwürdig ist die abweichende Politik der Kaiserin; sie ist katholisch, päpstlich, conservativ für das Ausland; sogar östreichisch. Sie hat Metternich gern um sich, und Reuß, der beim Kaiser nicht in demselben Maße zu gelten scheint. Reuß ist ein sehr gewissenhafter Arbeiter im regelmäßigen Dienst und in den Salons außerordentlich beliebt, politisch aber erscheint er mir etwas unreif, ohne eignes Urtheil,[4]) abhängig von Metternich, der weniger Verstand, aber mehr Aplomb hat als Reuß. Gegen mich ist er verschlossen und reservirt, auch zu sehr in den Doctrinen der Kreuzzeitung befangen. Er hat alle Anlagen für höhere Stellungen; wenn sie aber zu voller Ausbildung gelangen sollen, so wird es, wie ich glaube, nöthig sein, daß er die Welt auch von andern Gesichtspunkten her betrachten lernt, als aus dem der Umgebung, in die er sich hier eingelebt hat. Ihn hier vom Secretär zum Gesandten zu machen, würde ich in seinem eignen und im geschäftlichen Interesse nicht für richtig halten. Er ist augenblicklich mit Metternich in Fontainebleau bei der Kaiserin. Walewski und seine Coterie darf man p o l i t i s ch auch zur Farbe der Kaiserin zählen und nicht zu den Freunden Preußens; er hat katholisch-polnisch-östreichische Farben. Budberg ist noch hier, Kisselew reist dieser Tage nach Wildbad und nimmt im September den Abschied, bleibt aber hier wohnen. Mit der Bitte, mich der Frau Gräfin zu Gnaden zu empfehlen, bin ich in aufrichtiger Verehrung der Ihrige.

355. Schreiben an Minister Graf Bernstorff.

[Eigenhändig.]

28. Juni 1862.

Hochgeborner Graf

Der Kaiser hatte mich gestern nach Fontainebleau eingeladen und machte nach meiner Ankunft zunächst einen längern Spaziergang mit mir. Im Laufe der Unterhaltung über politische Fragen des Tages und der letzten Jahre fragte er mich unerwartet:

[3]) Vgl. über diese Unterredung das folgende Schreiben.
[4]) „Ohne eignes Urteil“ fehlt in dem Abdruck Kohls.

Croyez-vous que le Roi serait disposé à conclure une alliance avec moi? Ich antwortete etwa: Les dispositions dont le Roi est animé pour la personne de V. M. sont les plus amicales, et les préjugés qui autrefois chez nous régissaient l'opinion publique à l'égard de la France, ont à-peu-près disparu. Mais les alliances ne sont fécondes en résultats, qu'en tant qu'elles sont le produit naturel des circonstances qui en déterminent le besoin ou l'utilité; pour une alliance il faut un motif ou un but. Der Kaiser fand diese Ansicht nicht immer zutreffend; il y a des puissances, fuhr er fort, qui sont amies l'une de l'autre, il y en a qui le sont moins; en vue d'un avenir incertain on doit placer quelque part sa confiance. Ce n'est pas à l'intention de quelque projet avantureux que je parle d'alliance; mais je trouve à la Prusse et à la France tant de conformité d'intérêts, qu'il doit y avoir les éléments d'une entente intime et durable, dès que les préjugés et les partis pris n'y font pas obstacle. Ce serait une grande faute que de vouloir *créer* des évènements, mais ils arrivent bien sans nous, et sans que nous puissions en calculer la direction et la force; il faut donc se prémunir en avisant aux moyens pour y faire face et pour en profiter. Der Gedanke einer „diplomatischen" Allianz, in welcher man die Gewohnheit gegenseitigen Vertrauens annähme und für schwierige Lagen auf einander rechnen lernte, wurde vom Kaiser in Anwendung auf uns noch weiter ausgesponnen, bis er nach einer Pause plötzlich stehn blieb und sich mit den Worten zu mir wandte: Vous ne sauriez vous figurer, quelles singulières ouvertures m'a fait faire l'Autriche il y a peu de jours. Il paraît que votre nomination et l'arrivée simultanée de M. de Budberg à Paris, ont produit une espèce de panique à Vienne; le Pce Metternich m'a fait entrevoir les appréhensions de son gouvernement en ajoutant, qu'il venait de recevoir des instructions d'une portée tellement vaste, qu'il en était effrayé lui-même, et qu'il osait à peine en signaler l'étendue; que j'avais à le regarder comme l'ambassadeur „le plus puissant" et muni sur toutes les questions que je voudrais aborder des pouvoirs les plus illimités qu'un souverain eût jamais conférés à son représentant. Voilà une déclaration qui m'a mis dans l'embarras, je ne savais quelle réponse lui donner; il se dit autorisé à s'arranger à tout prix et sans scrupule; mais moi, à part l'incompatibilité des intérêts des deux pays, je me trouve[1]) une répugnance presque superstitieuse à être associé aux destinées de l'Autriche.[2])

Ich lasse dahingestellt sein, inwieweit diese Auslassungen unbefangen und worauf sie berechnet waren; aber ganz aus der Luft gegriffen können sie nicht sein. Fürst Metternich ist dabei eine einfache und geschäftlich träge Natur, die nicht ohne bestimmten Auftrag sich in solche Erörterungen einläßt. Lord Cowley sagte heut zu mir, daß Lord Napier ihm schreibe, als ob Rußland und Oestreich sich in Paris einander den Rang abliefen, um geheime Verträge mit Frankreich zu Stande zu bringen; er, Cowley, halte das alles aber für blinden Lärm.

Meinerseits zweifle ich durchaus nicht an dem guten Willen weder Rußlands noch Oestreichs, wenn es sich darum handelt, ihre Intimität mit Frankreich auf zukünftige Ereignisse hin zu sichern. Fürst Gortschakow arbeitet ohne Zweifel an der Lösung des westmächtlichen Bundes, und nach meiner Kenntniß von dem Character des Grafen Rechberg halte ich die österreichische Politik unter seiner Leitung jeder Combination für

[1]) Kohl setzt irrig: j'éprouve. Die von Bismarck gebrauchte Wendung ist sprachlich einwandsfrei, sogar sehr elegant.

[2]) Vgl. über diese Unterredung das Privatschreiben von demselben Tage (Nr. 354) und G. u. E. I 256 f.

fähig, wenn sie nur zum Uebergewicht über Preußen in Deutschland verhilft. Man wird in Wien Venetien und das linke Rheinufer opfern, wenn man dafür auf dem rechten eine Bundesverfassung mit gesichertem Uebergewicht Oestreichs gewinnt. Ein sentimentales Deutschthum ist seit Jahrhunderten niemals das leitende Prinzip in der Wiener Hofburg gewesen, und die deutsche Phrase hat dort nur so lange Cours, als sie zum Leitseil für uns oder die Würzburger dient. Wenn eine östreichisch-französische Coalition gegen uns seit 1852 nicht schon längst zu Stande gekommen ist, so haben wir das nicht Oesterreich, sondern Frankreich zu danken, und hier nicht einer etwaigen Liebe Napoleons für uns, sondern dem Mißtrauen, welches er in die Zukunft Oestreichs setzt, welches nicht im Stande ist, mit dem zur Zeit mächtigen Winde der Nationalitäten zu segeln.

Aus dieser Auffassung ziehe ich nicht die Consequenz, daß wir uns bemühn sollen, mit Frankreich auf bestimmte Artikel ein Bündniß zu schließen, wohl aber, daß wir keine Politik treiben dürfen, bei der wir auf treue Bundesgenossenschaft Oestreichs gegen Frankreich zu zählen hätten, und daß wir uns nicht der Hoffnung überlassen müssen, Oestreich werde jemals freiwillig einer Verbesserung unsrer Stellung in Deutschland zustimmen. Der Wiener Politik wird vielmehr kein Opfer zu schwer fallen, für welches Entschädigung auf unsre Kosten gewonnen werden kann. Eine solche braucht nicht direct in Land und Leuten zu bestehn, sondern in Erhöhung und Sicherstellung des Einflusses auf den deutschen Bund.

Der Kaiser sagte mir bei der Trennung, daß er seinerzeit die Besprechung in obigem Sinne fortzusetzen hoffe. Am 7. verläßt er Fontainebleau, und fängt am 10. seine Kur in Vichy an, so daß ich für die nächsten Wochen keine Aussicht habe ihm zu begegnen.

Genehmigen E. E. die erneute Versicherung der ausgezeichnetesten Hochachtung, mit der ich verharre . . .

*356. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

8. Juli 1862.

Herr von Budberg hat dem Minister Thouvenel heut in offiziöser Weise die Mitteilung gemacht, daß der Kaiser Alexander bereit sei, einen Abgesandten des Königs von Italien als Ueberbringer eines Schreibens zu empfangen.

Ueber die Bedingungen, unter welchen diese Wiederaufnahme der diplomatischen Beziehungen zwischen den Höfen von Petersburg und Turin stattfindet, sind hier mannigfache Versionen verbreitet. Fürst Metternich, sich auf eine ihm heut von Herrn Thouvenel gemachte Mitteilung berufend, nimmt an, daß das Turiner Kabinett versprochen habe, allen revolutionären Bestrebungen gegen die „puissances voisines“ zu entsagen, und hat, wie er mir sagt, von Herrn Thouvenel die Versicherung erhalten, daß diese Klausel ihrer Fassung nach auf das venetianische und das römische Gebiet zu beziehen sei. Ich lasse dahingestellt sein, ob und mit welchem Rechte der österreichische Botschafter selbst an diese seine Darstellung glaubt; nachdem ich aber von den Instruktionen Baron Budbergs Einsicht erhalten habe, kann ich versichern, daß in diesen wenigstens von keinen anderen Bedingungen die Rede ist, als von den in meinen früheren Berichten schon erwähnten in betreff der Abschaffung aller polnischen revolutionären Institutionen in Italien, wie der Vermeidung aller gegen die Sicherheit des russischen Reiches gerichteten Unternehmungen und dem Versprechen, keine revolutionären Legionen nicht-italienischer

Nationalität zu errichten. Baron Budberg selbst erklärt, daß man von den Italienern nichts Unmögliches, also auch keine Bürgschaft wegen ihres Verhaltens in betreff Venedigs und Roms habe verlangen können.

Ich lasse dahingestellt sein, ob und welche Nebenverabredungen bei dieser Gelegenheit dennoch stattgefunden haben; dieselben können, wie man sagt, Bequemlichkeiten für die russische Schiffahrt in den italienischen Häfen oder Bürgschaften gegen Freischaren-Unternehmungen nach den türkisch-slawischen Provinzen, vielleicht auch Zusicherungen Frankreichs wegen Abänderung der Stipulationen des Pariser Friedens in Hinsicht des Schwarzen Meeres und anderer Fragen im Orient betreffen; doch glaube ich darüber gewiß zu sein, daß sie Venedig und Rom nicht berühren.

Man sagt, daß Garibaldi auf einer Unternehmung begriffen sei, als deren Ziel nach der unwahrscheinlichsten Version das römische Gebiet, nach anderen Griechenland oder Serbien bezeichnet wird. Die letzte Meinung, wenn die Tatsache überhaupt richtig ist, ist wohl die glaublichste. Das Turiner Kabinett hat versichert, allen Werbungen und bewaffneten Unternehmungen Garibaldis nötigenfalls mit Gewalt entgegentreten zu wollen, ihn aber von einer Reise, welche er allein oder mit geringem Gefolge unternehmen wolle, nicht abhalten zu können.

Auf den Vorschlag einer Garantie des päpstlichen Gebietes durch die Großmächte hat der Papst nunmehr geantwortet und zwar nicht, wie man vermutete, mit einer bestimmten Ablehnung, sondern mit dem Verlangen, zunächst die Garantie von seiten Piemonts zu beschaffen, bevor die römische Kurie sich auf weitere Verhandlungen einlassen könne. Herr Thouvenel hat bei einer heutigen Besprechung dieser Angelegenheit mit dem Fürsten Metternich dem letzteren keinen Zweifel darüber gelassen, daß das hiesige Kabinett die Garantie nicht nur sämtlicher Großmächte, sondern aller Unterzeichner der Wiener Kongreßakte in Aussicht genommen habe, also ein Ziel, dessen Erreichung der Kaiser Napoleon selbst nicht für wahrscheinlich halten kann.

357. Bericht an König Wilhelm I.

[Ausfertigung.]

8. Juli 1862.

In Benutzung der mir von E. M. allergn. gewährten Erlaubnis habe ich mich zu Anfang der vorigen Woche nach London begeben[1]) und dort Gelegenheit gehabt, mit Lord Russell und Lord Palmerston verschiedene Tagesfragen zu besprechen.

Von besonderem Interesse war es mir, die Ansichten dieser beiden Staatsmänner über unsere heimischen Zustände kennenzulernen, und bin ich einigermaßen überrascht worden von dem Mangel an Verständnis derselben, welchem ich bei beiden begegnete, und zwar, wie mir schien, in noch höherem Grade bei Lord Palmerston.[2])

Derselbe betrachtet es als eine unausweichliche Notwendigkeit, daß E. K. M. allerhöchstdero Ministerium aus dem Schoße der oppositionellen Mehrheit des Abgeordnetenhauses wählten. Er kannte die preußische Verfassung nicht näher, leitete aber

[1]) Am 30. Juni reiste B. mit dem damaligen preußischen Gesandten in Lissabon, Harry v. Arnim, zum Besuch der Weltausstellung nach London, von dem er am 5. Juli zurückkehrte.

[2]) Vgl. dazu Brief an die Gattin vom 5. Juli 1862.

die Notwendigkeit, die Räte der Krone jedesmal aus der parlamentarischen Majorität zu wählen, aus dem Wesen repräsentativer Verfassung im allgemeinen ab.

Ich erwiderte ihm nach längerer Besprechung, daß es schwer sei, derartige Fragen ohne eine vollständige Kenntnis der Zustände des betreffenden Landes aus der Ferne her zu beurteilen; daß, m. A. n., die praktische Lösung der Frage durch Befolgung der aufgestellten Theorie versucht werden könnte, ohne daß ich unwiederbringliche Schäden für E. M. Staaten erwartete, wenn nicht von einem aus der Opposition zu wählenden Ministerium Bedingungen gestellt werden würden, welche tief und dauernd in die Rechte der Krone eingriffen. Dazu rechnete ich namentlich die Einmischung in die Organisation des Heeres. Wenn diese, unter Umständen auch für England wichtige, Stütze des preußischen Staates einmal durch verderbliche Maßregeln in ihren Grundlagen erschüttert wäre, so würde es nicht leicht sein, ihr in kurzer Zeit die alte Tüchtigkeit wiederzugeben.

Lord Palmerston entgegnete hierauf, daß gesetzliche Veränderungen der Armee-Einrichtungen doch bei uns nicht ohne Zustimmung beider Häuser eingeführt werden könnten, und ein liberales Ministerium, wenn es darin zu weit ginge, am Widerstande des Herrnhauses scheitern würde. Ich machte ihn darauf aufmerksam, daß ein solches Kabinett, wie es ihm vorschwebe, als Bedingung seiner Wirksamkeit von Hause aus eine Reform des Herrnhauses, sei es im Wege der Verordnung, sei es durch Ernennung einer beliebigen Anzahl von Mitgliedern, von der Krone verlangen und, wenn dies Verlangen abgeschlagen würde, sich zur Erfüllung seiner Pflicht außerstande erklären würde. Ich überzeugte mich dabei, daß Lord Palmerston mit der Einrichtung unsres Herrnhauses gänzlich unbekannt war und annahm, daß das Ernennungsrecht der Krone nach Inhalt der Verfassung sehr enge Grenzen habe.

Wenn ich die Unbekanntschaft mit den einzelnen Bestimmungen unserer Verfassung bei einem englischen Minister erklärlich fand, so konnte ich doch nicht ohne Befremden wahrnehmen, daß sich der erste Lord der Schatzkammer[3]) und, in nur etwas geringerem Grade, auch Lord Russell, in der vollständigsten Unwissenheit über die Richtung befanden, welche auf dem Gebiet der auswärtigen Politik diejenige Partei bei uns verfolgt, aus welcher, nach Ansicht der englischen Minister, ein neues preußisches Kabinett zu bilden wäre.

Ich hatte wahrgenommen, daß Lord Palmerston einen großen Wert darauf legt, Preußen gegenwärtig in gutem Einvernehmen mit Oesterreich bleiben und jede Störung des Friedens unter den Mitgliedern des Deutschen Bundes verhütet zu sehen. Ich sagte ihm, daß gerade nach dieser Richtung hin unsere parlamentarische Majorität, wenn ihr von E. M. das Ruder übergeben würde, sehr geringe Bürgschaften gewähre, indem die sogenannte Deutsche Fortschrittspartei unter den obersten Sätzen ihres Programms eine Behandlung der deutschen Frage verlange, welche notwendig in ziemlich kurzer Zeit zum Bruch mit unsern deutschen Bundesgenossen und vornehmlich mit Oesterreich würde führen müssen.

Diese Auffassung war für Lord Palmerston vollständig neu, und er hielt es für eine Entstellung der Tatsachen, welche ich mir im Interesse eines reaktionären Parteistandpunktes seiner Meinung nach gestattete, als ich behauptete, daß der Widerstand der Majorität in der Militärfrage schwinden und jeder geforderte Betrag für die Armee

---

[3]) Dieses Amt bekleidete Lord Palmerston in dem damaligen britischen Kabinett.

ohne Schwierigkeit bewilligt werden würde, falls E. M. sich herbeilassen wollten, die Verwendung der Armee zur Unterstützung einer Politik im Sinne des National-Vereins in Aussicht zu stellen.

Ich lege diesen Auffassungen der leitenden englischen Politiker nur um deswillen Bedeutung bei, weil aus denselben hervorgeht, welche vollständige Unwissenheit in diesen Kreisen hinsichtlich der Lage der Dinge und der Stellung unserer Parteien vorherrscht, obschon die Urteile und Ratschläge, welche ich von den beiden Ministern hörte, mit einer Sicherheit gegeben wurden, wie nur die gründlichste Sachkunde sie hätte rechtfertigen können.

Mir war es von Wichtigkeit erschienen, die Meinung der englischen Minister über unsere Zustände zu hören, die Motive zu kennen, welche ihrer Parteinahme für die Opposition gegen E. M. Ministerium zugrunde liegen, und auf dieselbe nach Kräften berichtigend einzuwirken. Die vorgefaßten Meinungen, auf welche ich stieß, schienen aber auf amtlichen englischen Nachrichten zu beruhen, welchen die dortigen Minister natürlich größeren Glauben beimessen als den Ansichten eines fremden Diplomaten.

Ich kann nicht umhin, aus dem Vorstehenden zu schließen, daß Lord Augustus Loftus seiner Regierung über unsere inneren Angelegenheiten unrichtige Vorstellungen beibringt, welche er selbst, wie ich gern glaube, nicht absichtlich, sondern aus Mangel an Fähigkeit, zu beobachten und zu unterscheiden, in sich aufnimmt.

Ueber die dänische Frage äußerten sich die beiden genannten Minister übereinstimmend im eider-dänischen Sinne, und wird E. M. Regierung in dieser Beziehung durch allerhöchstdero Gesandtschaft darüber berichtet sein, daß eine unseren Wünschen günstigere Haltung Englands zunächst nicht zu erwarten steht.

Mit großem Interesse erkundigte sich Lord Palmerston nach meinen Ansichten über die Wahrscheinlichkeit eines französisch-russischen Bündnisses und über die etwaige Leistungsfähigkeit Rußlands für die möglichen Zwecke einer solchen Allianz. In betreff der letzteren Frage bestritt ich die Richtigkeit seiner Meinung von der vollständigen Ohnmacht Rußlands und begnügte mich, was den ersten Punkt anlangt, zu bemerken, daß das Einverständnis jener beiden Kontinentalmächte in den augenblicklich schwebenden Episoden der serbischen und montenegrinischen Frage allerdings ohne jedesmalige Verabredung sichergestellt zu sein scheine.

*358 Telegramm an Minister Graf Bernstorff.

9. Juli 1862.

Baron Budberg sieht seine Ernennung zum hiesigen Botschafter jetzt als sicher an,[1]) geht Sonnabend[2]) über Baden nach Berlin und glaubt, daß Oubril[3]) nach Berlin, Stackelberg[4]) nach Turin bestimmt ist.

---

[1]) Baron Budbergs Ernennung zum Botschafter in Paris erfolgte erst am 17. November 1862.

[2]) 12. Juli.

[3]) Paul v. Oubril, Legationsrat bei der russischen Botschaft in Paris, wurde am 24. Januar 1863 als Gesandter am Berliner Hofe beglaubigt.

[4]) Der frühere Gesandte Rußlands am sardinischen Hofe, Graf Stackelberg, wurde am 18. September 1862 am italienischen Hofe als Gesandter beglaubigt.

Neue Nachrichten des hiesigen Kabinetts machen wahrscheinlich, daß Garibaldi, dessen angebotene[5]) Vermittelung bei dem Aufstande in Nauplia[6]) von König Otto früher abgeschlagen, nach Griechenland gegangen, in Aussicht auf Krieg gegen die Türkei mit oder ohne König Otto.[7])

*359. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung, chiffriert.]

9. Juli 1862.

On m'a communiqué le contenu de la lettre par la lecture de laquelle le Baron de Budberg hier a fait part à M. Thouvenel de l'intention du gouvernement russe de reconnaître le royaume d'Italie.

Il est à présumer que cette pièce ait été portée à la connaissance de V. E.; je tiens cependant, pour le cas qu'il en fût autrement, à lui rendre compte de quelques détails qui m'ont frappé.

Il appert que le gouvernement russe est en effet bien éloigné de vouloir stipuler des garanties en faveur de la Vénétie ou de Rome. Il est vrai qu'il se défend expressément de vouloir encourager le cabinet de Turin à des entreprises hasardées; mais tout en protestant contre l'emploi de moyens révolutionaires, le prince Gortschakow parle en termes de haute bienveillance des aspirations italiennes et paraît en prévoir la complète satisfaction.

Une partie de la lettre, empreinte d'une certaine affectation d'afficher l'entente franco-russe, est consacrée à établir que le cabinet de St. Pétersbourg, en reconnaissant l'Italie, suit l'initiative française, et qu'en se plaçant sur le même terrain, désire donner une expression formelle à l'accord qui unit les deux gouvernements.

Le dernier passage du document révèle les intentions personnelles de l'Empereur Alexandre, en recommandant énergiquement la restitution de la fortune particulière de la famille royale des Deux-Siciles; on dit qu'elle doit s'effectuer dès que le Roi François quittera l'Italie, et que la promesse en sera consignée dans la lettre à écrire par le Roi Victor Emanuel à l'Empereur Alexandre. Il paraît que le Baron de Budberg a confidentiellement donné copie de sa communication, pour servir de base à la note que le cabinet de Paris adresse à celui de Turin.

*360. Schreiben an Minister Graf Bernstorff.

[Eigenhändig.]

10. Juli 1862.

Im Wege der Privat-Korrespondenz habe ich mir schon erlaubt meinen Wunsch, einige Wochen Urlaub zu erhalten, zu E. E. geneigten Kenntnis zu bringen.[1]) Ich habe seit

[5]) Vorlage: dargebotene. Geändert nach dem Konzept.

[6]) Am 13. Februar 1862 war in Nauplia eine Revolte ausgebrochen, bei der Stadt und Festung in die Hände der Aufständischen fielen. König Otto erließ darauf am 1. März eine Proklamation an das hellenische Volk. Am 20. April gelangte der Ort wieder in die Hände der kgl. Truppen.

[7]) Die Nachrichten trafen nicht zu.

[1]) Vgl. Nr. 354.

meiner Ankunft in Paris über fortschreitende Verschlechterung meiner Gesundheit zu klagen gehabt, und schreibt mein hiesiger Arzt diese Erscheinung, abgesehen von den ungewöhnlichen Witterungsverhältnissen, vorzugsweise dem Wechsel des Klimas und der Lebensweise zu, wie ihn der Uebergang von Petersburg hierher mit sich bringt. Er hat mir deshalb einen Aufenthalt von einigen Wochen in der Bergluft von Bagnères de Luchon,[2]) verbunden mit Brunnenkur, und dann den Gebrauch eines Seebades empfohlen.

Die Geschäfte gehen hier in nächster Zeit dem Stillstande entgegen, da, während der Abwesenheit des Kaisers, auch der Minister Thouvenel, nachdem er in der Mitte nächster Woche aus England zurückgekehrt sein wird, sich in ein Bad, wahrscheinlich Schlangenbad, begeben wird. Der Minister der öffentlichen Arbeiten[3]) soll ihn, wie ich höre, vertreten.

Unter diesen Umständen dürfte ich mich im jetzigen Augenblick als abkömmlich betrachten und der Herstellung meiner Gesundheit einige Wochen widmen können. Ich bitte daher E. E. g., mir bei Sr. M. dem Könige einen Urlaub von sechs Wochen gen. auswirken zu wollen, und möchte denselben gern sobald als möglich antreten, um die günstige Jahreszeit benutzen zu können.

361. Privatschreiben an Minister Graf Bernstorff.

[Eigenhändig.]

Verehrtester Freund und Gönner — 15. Juli 1862.

ich benutze den russischen Courrier, um zunächst meinen verbindlichsten Dank für Ihr Schreiben vom 12. July[1]) zu sagen, welches der Feldjäger gestern früh mit den Depeschen gebracht hat. An politischen Nachrichten bin ich ganz arm. Thouvenel kommt erst übermorgen aus London zurück, Cowley verheirathet seine Tochter in England und weiß nicht, wann er wieder hier sein wird, Kisselew ist fort, Metternich in Trouville, und ich bin auf unpolitischen Verkehr beschränkt. Außerdem weiß ich nicht, ob Oubril oder Mohrenheim diese Zeilen lesen werden; sollten sie es thun, so will ich auch ihnen nachstehende Bemerkungen nicht vorenthalten. Die hiesige Presse vermuthet, daß die Anerkennung Italiens ein Bruchstück einer allgemeineren Verständigung zwischen hier und Petersburg sei, deren übrige Elemente bisher nicht gekannt sind. Ich theile diese Vermuthung bis zu einem gewissen Grade, indem ich annehme, daß Rußland in Italien und Polen die bekannten Concessionen gemacht und dafür die Sicherheit erlangt hat, daß Frankreich wenigstens jede *Verschlechterung* der Lage des griechisch-slavischen Elementes in Montenegro, Serbien, Herzegowina verhindern hilft. Dagegen bezweifle ich durchaus die Existenz irgend einer Verschwörung beider Cabinete gegen das europäische Gleichgewicht, wie sie den englischen Politikern bei meiner dortigen Anwesenheit vorzuschweben schien. Höchstens mögen die guten Dienste Frankreichs zur Beseitigung oder Ermäßigung der Pariser Stipulationen über das schwarze Meer noch in Aussicht gestellt sein. Ich erlaube mir in einigen Tagen, wenn ich den Feldjäger schicke, auf dieses Thema zurück-

[2]) Bad im Departement Haute-Garonne im Pyrenäentale Luchon.
[3]) de Franqueville.

[1]) Vgl. Bismarckjahrbuch VI S. 155 f.

zukommen. Vermuthlich hat Thouvenel in London die Aufgabe, dort einer besorglichen Ueberschätzung der Tragweite der russischen Annäherung entgegenzuwirken. Die Berufung aller bedeutenderen englischen Diplomaten nach London läßt erwarten, daß dort wichtige Berathungen über auswärtige Verhältnisse stattfinden.

Ueber die in Ihrem Schreiben berührten Punkte, in Betreff deren nähere Kenntniß der hiesigen Intentionen wünschenswerth wäre, bin ich für jetzt weder factisch noch rechtlich in der Lage, mir Auskunft zu verschaffen. Nur in Betreff der dänischen Sache bemerke ich, daß die Theilung Schleswigs nach den Nationalitäten vom Kaiser Napoleon bedingungslos zugestanden werden würde, wenn die Frage auf einem Congresse oder in Folge anderweiter Complicationen sich naturgemäß stellte, daß man sie aber ohne einen derartigen Anlaß, aus heiler Haut nicht aufwerfen mag. Gortschakow war im Winter dem Gedanken ebenfalls nicht abgeneigt.[2])

Mein Urlaubsgesuch hat, wie ich hoffe, S. M. der König inzwischen bewilligt. Ich theile ganz die Ansicht Sr. M., daß ich „bedeutende Dienste" während des gegenwärtigen Landtages nicht leisten würde; wenn u. agn. H. überhaupt an dem Gedanken festhält, daß ich ins Ministerium trete, und mir dabei die Wahl des Zeitpunktes läßt, so würde ich das Ende des Jahres, einige Wochen vor dem Zusammentritt der Kammern, für das Beste halten. Wenn ich jetzt, vor Antritt meines Urlaubs, nach Berlin käme, so würde ich mich in einer schiefen Stellung dort fühlen. Neben den Geschäften stehend, dazu ohne den Vorwand der Theilnahme an den Arbeiten des Herrenhauses, sehe ich keine ersprießliche Thätigkeit, und habe das Ansehn, als belagerte ich ein Ministerhotel. Ich würde die gute Jahreszeit zu einer Kur verlieren, ohne etwas leisten zu können, was nicht ohne mich auch geschehn würde. Außerdem läßt sich der Eintritt eines neuen Ministers auf die Bühne als Manöver im Kampf mit der Kammer vielleicht zu irgend einem Momente, der jetzt nicht vorliegt, zweckmäßig verwenden; zum Beispiel, wenn das Budget aus den Berathungen der Abgeordneten in einer unannehmbaren Gestalt hervorginge und entweder durch das Herrenhaus dann abzulehnen oder mittelst K. Botschaft behufs neuer Berathung an die Abgeordneten zurückgereicht würde. In solchem Momente würde eine numerische Verstärkung des Ministeriums, als Beweis der Entschlossenheit zur Durchführung des Kampfes, einen nützlichen Eindruck machen. Ich denke mir den Verlauf des Kampfes ungefähr in der Art, daß das Ministerium jeder unerwünschten Streichung eines Postens der Militärausgaben zwar mit ruhiger Bestimmtheit entgegentritt, aber niemals eine Cabinets- oder Auflösungsfrage daraus macht, sondern die Kammer ihre Arbeit vollenden läßt. Darüber würden, wie es den Anschein hat, doch 6 bis 8 Wochen vergehn, vielleicht mehr. Je länger die Kammer sitzt und redet, desto günstiger stellt sich die Sache in der öffentlichen Meinung für die Krone; alle Nachrichten lassen mich glauben, daß ein Umschwung der Art schon beginnt sich fühlbar zu machen. Es fehlt der Kammer an Elementen, welche sie vor Langweiligkeit bewahren. Verlängert man die Situation zur rechten Zeit durch eine Vertagung von 30 Tagen und läßt die Kreisrichter etwas von den Kosten ihrer Stellvertretung hören, so kommen die Herrn vielleicht verständiger wieder. Vielleicht auch nicht. Geduldige und beharrliche Versuche zur Verständigung führen uns allein durch das Fahrwasser zwischen der Scylla kurhessischer Zustände im Lande und der Charybdis parlamentarischer Herrschaft.

---

[2]) Vgl. Nr. 278.

Mir wäre es am Liebsten, nach Ablauf meines Urlaubs nach Berlin zu kommen und dann mündlich zu besprechen, ob ich meinen vollständigen Umzug hierher zu bewirken, oder wann ich in das Ministerium zu treten habe. Ich bin zu allem bereit, was der König befiehlt, nur möchte ich nicht gern auf unbestimmte Zeit ein sonniges Zimmer im Gasthof bewohnen; ein Domicil und eine bestimmte Beschäftigung sind schließlich in unserm Alter unentbehrliche Bedürfnisse. Ich würde es dankbar erkennen, wenn Sie mir zur Verwirklichung meiner Wünsche in Betreff des Urlaubs Ihren gewogentlichen Beistand leisten wollten. Mein gegenwärtiger Aufenthalt hier hat keinen geschäftlichen Nutzen, da ich mir in der kurzen Zeit nicht hinreichende Verbindungen habe schaffen können, um von dem social verödeten Paris aus Beziehungen mit den abwesenden politischen Größen zu unterhalten. Nach Vichy zu gehn, ohne bestimmte Aufträge für den Kaiser, wäre zudringlich und würde namentlich dem Kaiser selbst den Eindruck machen, als wären wir seiner zu dringend bedürftig für irgend welche Pläne, die uns ja ganz fern liegen. Ich finde also schwerlich eine günstigere Zeit, um den Vorrath an Gesundheit zu sammeln, dessen ich für den Winter hier oder in Berlin bedarf.

Mit der Bitte, mich der Frau Gräfin zu empfehlen, bin ich in freundschaftlicher Verehrung der Ihrige.[1])

*362. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

18. Juli 1862.

E. E. werden die Andeutungen öffentlicher Blätter, welche an die von Herrn von Budberg hier geführten Verhandlungen die Voraussetzung eines russisch-französischen Bündnisses knüpfen, nicht entgangen sein.[1]) Meiner Ueberzeugung nach sind diese Angaben nicht ganz ohne Grund, wenn auch Verabredungen, welche dem europäischen Gleichgewicht gefährlich werden könnten, zwischen beiden Kabinetten bisher nicht getroffen sein dürften.

Von Petersburg aus habe ich Veranlassung gehabt, zu wiederholten Malen in meinen Berichten die Bemühungen des Fürsten Gortschakow zum Behufe der Störung des Einverständnisses beider Westmächte zu besprechen. Als ich hierher kam, traten mir in den ersten Unterredungen mit Sr. M. dem Kaiser verschiedene Aeußerungen entgegen, welche Unzufriedenheit mit England verrieten und mich auf das Mißlingen irgendwelcher in London versuchter Verständigung schließen ließen. Ich lasse dahingestellt sein, ob ein solcher Versuch die amerikanischen Verhältnisse, die italienischen oder den Orient zum Gegenstand gehabt hat. Das Vorhandensein einer Mißstimmung aber war unverkennbar. Falls dieselbe Wahrnehmung von russischer Seite gemacht worden sein sollte, so läßt sich annehmen, daß Fürst Gortschakow nicht versäumt haben wird, sie zu einer Annäherung zu benutzen. Wenn der Kaiser Napoleon dieser Annäherung entgegengekommen ist, so darf m. E. daraus noch nicht geschlossen werden, daß er ernstlich beabsichtige, das englische Bündnis mit dem

361. [1]) Vgl. zu diesem Schreiben den Brief an Roon von demselben Tage G. u. E. I 258 ff.
362. [1]) Vgl. Nr. 361.

russischen zu vertauschen, um,[1]) gestützt auf letzteres, den europäischen Frieden zu gefährden. Vielmehr würde ich darin zunächst nur ein diplomatisches Manöver sehen, bei welchem die Absicht vorwaltet, den Eindruck, welchen die Besorgnis vor dem russisch-französischen Bündnis jedesmal, wenn sie auftauchte, in England gemacht hat, zu benutzen, um England willfährig für französische Zwecke zu stimmen. Ebensowenig glaube ich, daß das Petersburger Kabinett für jetzt daran denkt, sich mit dem hiesigen in eine Verschwörung gegen die Sicherheit anderer Staaten einzulassen. Wenn dies der Fall wäre, so würden gleichzeitige Versuche, uns in die Verbindung hineinzuziehen oder doch wenigstens die Intimität mit uns zu verstärken, nicht ausgeblieben sein; teils um das Uebergewicht des Bündnisses sicherzustellen, teils um innerhalb desselben, gekräftigt durch die engeren Beziehungen zu Preußen, das eigene Gewicht im Verhältnis zu Frankreich zu verstärken, um von letzterem nicht ins Schlepptau genommen zu werden. Ein solcher Versuch ist nicht gemacht worden; im Gegenteil hat Rußland kein Bedenken getragen, sich uns durch sein Verhalten bei der italienischen Anerkennungsfrage einigermaßen zu entfremden. Fürst Gortschakow hat uns in den letzten Jahren jedesmal, wenn er sich der französischen Politik näherte, Eintracht mit Oesterreich empfohlen; seine Absicht war dabei, in dem gesamtdeutschen Bündnis Frankreich einen Gegner zu zeigen, dessen Gewicht zu verstärken oder zu neutralisieren jederzeit in dem Belieben Rußlands stände, und auf diese Weise Kaiser Napoleon zu nötigen, sich um Rußlands Freundschaft zu bewerben. Auch während der Verhandlungen über die italienische Anerkennung hat Fürst Gortschakow, ungeachtet der dringenden Nötigung zur Verständigung mit uns, welche in den jüngsten Beziehungen beider Kabinette lag, es dennoch mit auffallender Beflissenheit vermieden, Preußen zu den Verhandlungen zuzuziehen. Ihm lag, wie mir scheint, weniger daran, daß die Anerkennung selbst erfolgte, als daran, daß Rußland allein mit Frankreich in inniger Intimität erschien. Der Abschluß der Verhandlungen[2]) ist in einer Form erfolgt, bei welcher die Berechnung auf einen derartigen Eindruck unverkennbar hervortritt. Die Erklärungen des Petersburger Kabinettes stellen das ganze Verdienst der russischen Anerkennung auf Rechnung Frankreichs und des engen Einverständnisses beider Kaiserhöfe. Man ist versucht zu glauben, daß beide Kabinette sich von ihrer ostensiblen Annäherung untereinander den entgegengesetzten Eindruck auf England versprechen; Frankreich hofft England durch die Perspektive eines russischen Bündnisses zu ängstigen und nachgiebig zu stimmen; Rußland hofft das Mißtrauen des Londoner Kabinettes gegen Frankreich zu erregen und so die Westmächte einander zu entfremden. Daraus erklärt sich auch, daß Rußland mit auffälliger Absichtlichkeit bemüht ist, an ein folgereiches Einverständnis mit Frankreich glauben zu machen, während das hiesige Kabinett der Sache einen kühleren Anstrich zu geben sucht und sich sogar während der italienischen Verhandlungen ausdrücklich gegen die Beteuerungen des Fürsten Gortschakow, daß er nur aus Gefälligkeit für Frankreich die Anerkennung betreibe, verwahrt hat.

Der Minister Thouvenel hat in London versucht, den beunruhigenden Eindruck der Gerüchte zu mäßigen und zu benutzen. Nach der Mißstimmung über die Einseitigkeit englischer Staatsmänner und der Geringschätzung der politischen Befähigung derselben, welche in meiner heutigen Unterredung mit ihm zutagetraten, muß ich schließen, daß

---

[1]) So im Konzept. In der Ausfertigung steht irrig: und.

[2]) Am 10. Juli war die Anerkennung des Königreichs Italien seitens Rußlands in Turin notifiziert.

seine Bemühungen nicht den gewünschten Erfolg gehabt haben und daß die russische Berechnung der Wirkungen, welche das anscheinende Bündnis im Lande hervorbringt, einstweilen die richtigere ist. Herr Thouvenel klagt über die senile Schwäche und den Mangel an Verständnis der gegenwärtigen Situation, welche er bei Lord Palmerston gefunden hat.

Wenn bisher die Annäherung zwischen Frankreich und Rußland wahrscheinlich keine praktische Tragweite von gefährlichem Umfange hat, so will ich damit nicht sagen, daß der Schein nicht zur Wirklichkeit werden könnte. Das Streben des Fürsten Gortschakow nach dem französischen Bündnis hat einen neuen Sporn erhalten durch die Bereitwilligkeit Oesterreichs, seinerseits der Verständigung mit Frankreich, selbst mit Aufopferung mancher bisher vertretenen Interessen, näherzukommen. Man sagt, daß die Nachricht von den Werbungen Oesterreichs um ein französisches Bündnis vorzugsweise den Kaiser Alexander bestimmt habe, mehr als bisher in die politische Richtung seines Vizekanzlers[3]) einzulenken.

In dem Gebiete der orientalischen Frage scheint in der Tat die Verständigung der Kabinette von Petersburg und Paris soweit gediehen zu sein, daß die bisher vorliegenden Tatsachen zu keiner Meinungsverschiedenheit zwischen ihnen Veranlassung gaben, wohl aber laufen dort die Bahnen Frankreichs und Englands mehr und mehr auseinander. Der Minister Thouvenel beklagt sich, daß die Pforte durch üble Ratschläge Englands irregeleitet und halsstarrig gemacht werde. Er fürchtet, daß die serbische Angelegenheit schwere Verwickelungen bringen werde. Während er vor einigen Wochen nur von der Abschaffung der türkischen Wachtposten in der Stadt Belgrad sprach, deutet er jetzt die Besorgnis an, daß die Aufregung der Serben dadurch nicht beschwichtigt, sondern die Aufgabe der Zitadelle von ihnen würde verlangt werden. Sollten in der Türkei die Verwicklungen noch ernster und ausgedehnter werden, so steht allerdings zu erwarten, daß die Entfremdung zwischen Frankreich und England steigen und die Verständigung Frankreichs mit Rußland einen materiellen Inhalt gewinnen wird, welcher mehr als bisher dem Nimbus entspricht, den Fürst Gortschakow schon um dieselbe zu verbreiten sucht.

363. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

18. Juli 1862.

E. E. Telegramm Nr. 121, die holsteinische Angelegenheit betreffend,[1]) erhalte ich soeben und beehre mich, Nachstehendes darauf zu erwidern, indem ich gleichzeitig bemerke, daß ich den Auslassungen der englischen Minister mir gegenüber keine Art von amtlichem Charakter beizulegen berechtigt bin, da sie im vertraulichen Privatgespräch erfolgten.

Lord John Russell stellte sich wesentlich auf den eiderdänischen Standpunkt und schien den ganzen Umfang der von Dänemark zu gewährenden Konzessionen mit einer Selb-

[3]) Fürst Gorschakow war am 29. April, dem Geburtstage Kaiser Alexanders II., zum Reichsvizekanzler ernannt worden.

[1]) Am 18. Juli telegraphierte der Minister: „E. E. Bericht Nr. 75 [vgl. Nr. 357] deutet Ihre Londoner Wahrnehmungen in betreff der schleswig-holsteinschen Angelegenheit nur an. Es wäre mir erwünscht, dieselben genauer zu kennen.“

ständigkeit Holsteins nach der Analogie Luxemburgs als erschöpft anzusehen. Ich erwiderte ihm, daß die Klagen der Deutschen in Schleswig über die politische Einverleibung des Herzogtums in die dänische Monarchie und über Bedrückung durch dänische Beamte den schwierigsten Teil der Frage bildeten und die öffentliche Meinung Deutschlands stets von neuem aufregten. Eine praktische Erledigung des schleswigschen Teils der Frage würde ich nur in der Teilung Schleswigs nach den Nationalitäten erblicken können. Lord Russell wandte ein, daß die Dänen hierauf niemals eingehen würden; worauf ich entgegnete, daß der gegenwärtige Zustand von den Deutschen niemals akzeptiert werden würde, deren Freundschaft doch unter Umständen für England wertvoller sein könne als die Dänemarks. Hiergegen hob Lord Russell hervor, daß die Teilung Schleswigs selbst von dem österreichischen Kabinett mißbilligt worden. Ich war dadurch veranlaßt, ihn darauf aufmerksam zu machen, daß die gouvernementalen Gesichtspunkte Oesterreichs von denen der deutschen öffentlichen Meinung vielfach abwichen und daß es dem Wiener Kabinett unter Umständen nicht unwillkommen sei, eine schwierige Frage, für deren Lösung vorzugsweise Preußen in Deutschland verantwortlich gemacht werde, in der Schwebe zu erhalten. Lord Russell fand außerdem Schwierigkeiten in der Frage, was aus dem deutschen Teile Schleswigs werden und ob er zum Bunde geschlagen werden solle. Ich entgegnete ihm, daß derselbe meiner Meinung nach Holstein einzuverleiben sei, ohne deshalb notwendig zum deutschen Bundesgebiet zu gehören, und daß der König von Dänemark alsdann nach der Analogie von Schweden und Norwegen über einen dänischen und einen deutschen Staat regieren würde, von welchen der letztere teilweise dem Deutschen Bunde verpflichtet sei; bei Preußen finde, ungeachtet der vollständigen Einheit des Staats, das analoge Verhältnis statt.

Ohne daß ich annehmen könnte, Lord Russell von der Nützlichkeit einer solchen Kombination überzeugt zu haben, wurde doch sein Widerspruch schließlich weniger entschieden, vermutlich, weil es ihm an Argumenten dazu fehlte.

In ganz ähnlicher Weise sprach sich Lord Palmerston aus, nur mit dem Unterschiede, daß er sehr viel entschiedener und, ohne andere Gründe als die Abneigung Dänemarks geltend zu machen, den Gedanken an eine Teilung Schleswigs von sich wies und überhaupt weniger diskutierte als dozierte, auch weniger genau als sein Kollege für das Auswärtige mit dem Sachverhalt bekannt war. Eine motivierte Erörterung scheint mir mit Lord Palmerston überhaupt schwieriger als mit Lord Russell, weil seine Argumente selten sachlicher Natur sind.

Dem bei beiden Ministern durchblickenden Verdachte, als hege Preußen Eroberungspläne in betreff der deutschen Herzogtümer, habe ich mit aller Entschiedenheit widersprochen und hervorgehoben, daß wir, wenn derartige Absichten uns leiteten, uns nicht die Mühe geben würden, den Einwohnern jener Länder eine Situation zu verschaffen, in welcher sie mit ihrer jetzigen Regierung zufrieden sein könnten.

E. E. wollen aus Vorstehendem gen. ersehen, daß die Auffassungen der englischen Minister mir keine neuen und nicht schon vielfach erörterten Momente darboten, weshalb ich mich auch einer eingehenderen Aeußerung in meinem Berichte Nr. 75 enthalten habe.

364. Bericht vom 18. Juli 1862 an Minister Graf Bernstorff, betr. den Vorschlag einer Teilung des Festungsvierecks. — Vgl. Raschdau II, 222.

*365. Bericht an Minister Graf Bernstorff.

[Ausfertigung.]

24. Juli 1862.

Auf dem kais. Ministerium der Auswärtigen Angelegenheiten ist es seit der Zeit des Grafen Walewski[1]) üblich, daß ein oder zwei Tage in der Woche festgesetzt werden, an welchen der Herr Minister diejenigen Missionschefs, welche ihn geschäftlich zu sprechen wünschen, in den Stunden von 1 bis 3 Uhr empfängt. In der jetzigen Sommerperiode beschränkt sich also die für den mündlichen Verkehr mit 42 Missionschefs ausgeworfene Zeit auf zwei Stunden in der Woche. An dieser Einrichtung wird mit solcher Strenge festgehalten, daß ich sogar mit einer schriftlich nachgesuchten Unterredung behufs der mir durch E. E. h. Erlaß vom 21. d. M. Nr. 122 in betreff Italiens vorgeschriebenen Mitteilungen[2]) durch schriftliche Antwort auf den allgemeinen Empfangstag verwiesen und mir eine bestimmte Stunde nicht angegeben wurde.

Die hier akkreditierten Botschafter scheinen sich einer größern Leichtigkeit im Verkehr mit dem Minister zu erfreuen; wenigstens weiß ich, daß Lord Cowley, wenn er hier ist, zu jeder Zeit und oft eine Woche hindurch täglich empfangen wird. Den übrigen Missionschefs aber wird die Zeit von zwei Stunden in der Woche außerdem noch durch die Konkurrenz der Botschafter beeinträchtigt. Dabei ist seit einigen Jahren der Gebrauch aufgekommen, daß die Botschafter sofort bei ihrem Eintritt empfangen werden und den sämtlichen, schon stundenlang wartenden Gesandten vorgehen. Da nun hier, einschließlich des Nuntius, sechs Botschafter akkreditiert sind, so gehört es zu den Ausnahmen, wenn nicht mehrere derselben zur Empfangszeit sich einfinden. Sind die festgesetzten zwei Stunden abgelaufen, so werden die bis dahin nicht empfangenen Missionschefs durch den Huissier benachrichtigt, daß der Herr Minister bedaure, sie nicht mehr sehen zu können.

Als es mir widerfuhr, daß, nachdem ich erheblich lange gewartet hatte, der türkische Botschafter erschien und sofort vor mir eingelassen wurde, stellte ich Herrn Thouvenel vor, daß dieser Gebrauch für die dadurch benachteiligten Gesandten etwas Verletzendes habe, indem es sich hier nicht um Rangfragen, sondern um ein geschäftliches Rendezvous handle, bei welchem kein Grund vorliege, zugunsten der Botschafter den einfachen Regeln des gesellschaftlichen Herkommens Gewalt anzutun; solle dabei der Rang entscheiden, so müsse auch der früher akkreditierte seinem jüngeren Kollegen in derselben Weise vorgehen.

Der Herr Minister entgegnete mir, er sei vollständig meiner Ansicht und wundre sich, daß wir uns diese Einrichtung gefallen ließen, er selbst aber habe nicht den Beruf „de faire la police du corps diplomatique."

Ich hatte bis dahin geglaubt, daß das von den Botschaftern beanspruchte Privilegium auf einer Anordnung der kais. Regierung beruhe. Nachdem ich auf diese Weise erfahren, daß es nicht der Fall sei, glaube ich einem im gewöhnlichen Geschäftsverkehr so auffälligen Anspruch der Botschafter mich nicht fügen zu sollen, so lange es mir nicht von Sr. M. dem König ausdrücklich befohlen wird.

---

[1]) Der präsidierende Staatsminister Graf Walewski bekleidete das Amt eines Ministers des Auswärtigen vom 7. Mai 1855 bis 4. Januar 1860.

[2]) In dem Erlaß vom 21. Juli beauftragte der Minister Graf Bernstorff B., den französischen Minister des Auswärtigen von Schriftstücken in Kenntnis zu setzen, die sich auf die Anerkennung König Viktor Emanuels II. als König von Italien seitens Preußens, insbesondere auf die an demselben Tage erfolgende Notifikation in Turin bezogen.

Da der englische, russische und spanische Botschafter abwesend sind und ich den Nuntius sowie den türkischen sehr wenig kenne, so habe ich die Frage einstweilen vertraulich mit dem Fürsten Metternich besprochen, der mir sagte, er habe den bestehenden Gebrauch hier vorgefunden und könne, als der jüngste Botschafter, daran nichts ändern, zumal Lord Cowley die Vorrechte der Botschafter mit einiger Leidenschaftlichkeit vertrete und sehr wenig geneigt sei, irgendwo auf irgend jemand zu warten. Fürst Metternich äußerte dabei die unzweifelhaft richtige Ansicht, daß es wünschenswert sei, solchen Kollisionen durch Vermehrung der Empfangsstunden oder durch Ansetzung besonderer Empfangstage für die Botschafter vorzubeugen.

Um Streit zu vermeiden und in der Hoffnung, daß es mir möglich sein werde, Herrn Thouvenel außerhalb der amtlichen Empfangsstunden so oft zu sehen, als es nötig wäre, bin ich seither der Begegnung mit den Botschaftern ausgewichen. Nachdem aber der Herr Minister gegen meine Erwartung die letzte von mir erbetene Unterredung auf die Zeit der allgemeinen Empfangsstunde verlegt hatte, fand ich dort zunächst fünf vor mir erschienene Kollegen, denen sich bald noch andere zugesellten, und als mein letzter Vordermann vorgelassen war, erschien der österreichische Botschafter. Die Rücksicht auf meine persönlichen Beziehungen zu ihm und auf das Verhältnis zu Oesterreich im allgemeinen ließ mich wünschen, einen Konflikt grade mit dem Fürsten Metternich zu vermeiden; ich entfernte mich deshalb, nachdem ich dem Fürsten den Grund davon mitgeteilt hatte.

Unter diesen Umständen kann ich aber nicht länger anstehen, E. E. um Anweisung über mein Verhalten g. zu bitten, da ich es nicht unternehmen kann, einen Anspruch gegen die Botschafter zu erheben, bevor ich des ah. Einverständnisses Sr. M. des Königs sicher bin.

Ich muß fast annehmen, daß das kais. Kabinett sich mit einer gewissen Absichtlichkeit der ihm zustehenden Entscheidung der Frage enthält und es unterläßt, Einrichtungen zu treffen, durch welche den Gesandten Konflikte erspart werden, deren Peinlichkeit meine sämtlichen Kollegen empfinden, [die] sich auch zum Teil darüber ausgesprochen und von Herrn Thouvenel ähnliche Antworten wie ich selbst erhalten haben. Danach hält also der kais. Minister den Anspruch der Botschafter für einen unberechtigten. Bei seiner großen Arbeitsamkeit und dem lebhaften Interesse, welches er allen Geschäften widmet, kann man nicht annehmen, daß es ihm, wie dem Grafen Walewski wohl zuzutrauen wäre, auf möglichste Beschränkung der Geschäfte mit den Gesandten ankäme, um die eigne Muße zu vermehren. Ich kann auch nicht vermuten, daß es der kais. Regierung willkommen sei, die Botschafter und die Vertreter anderer Staaten in persönliche Mißhelligkeiten untereinander zu bringen.

Entweder dürfte das für jede Regierung natürliche Bestreben zugrunde liegen, die Geschäfte mehr durch ihre eignen Agenten im Auslande als durch die bei ihm akkreditierten Gesandten zu betreiben und deshalb den Verkehr mit letzteren zu beschränken, oder aber die kais. Regierung will darauf hinwirken, daß die größern Staaten, welche es noch nicht getan haben, Botschafter bei ihr akkreditieren.

E. E. werden in der eignen diplomatischen Tätigkeit ohne Zweifel selbst Gelegenheit gehabt haben, zu erfahren, wie verletzend für den Vertreter Preußens die Unterschiede sind, welche namentlich in London und hier zwischen Botschaftern und den Gesandten gemacht werden. Die außerordentlichen Prärogativen, welche den Botschaftern beigelegt werden, sind in ihrem Ursprung auf die ständigen diplomatischen Vertretungen, wie sie sich heutzutage ausgebildet haben, nicht berechnet gewesen, und ihre Durchführung wird ohne Zweifel

früher oder später die Folge haben, daß alle Staaten, welche auf Achtung ihrer Vertreter Anspruch machen, ihren Agenten den Titel als Botschafter beilegen. Für Preußen aber namentlich dürfte es m. u. E. an der Zeit sein, die k. Gesandtschaften an den größern Höfen in Botschaften zu verwandeln, indem sonst unsere Vertreter, wenn sie anders von dem richtigen Gefühl für das Ansehn unseres ag. Herrn durchdrungen sind, sich einer auf die Dauer damit nicht verträglichen Reihe von Zurücksetzungen und Kränkungen ausgesetzt finden.

In betreff der finanziellen Bedenken, welche sich einer solchen Maßregel entgegenstellen könnten, erlaube ich mir die g. Bemerkung, daß ich weder hier noch in Petersburg einen merklichen Unterschied zwischen den Botschaftern und den Gesandten hinsichtlich ihres Haushalts und ihrer Ausgaben gefunden habe. Unsere Gehälter sind in den meisten Fällen nicht ausreichend, um ohne eignen Zuschuß die für den Gesandten einer Großmacht wünschenswerte Repräsentation davon zu bestreiten. Dieser Uebelstand würde aber auch bei dem Titel einer Botschaft[3]) kaum fühlbarer sein als bisher, und glaube ich nicht, daß der türkische, der spanische Botschafter oder der Nuntius und selbst Lord Cowley auf ihre Repräsentation hier mehr verwenden, als dies von seiten meiner Vorgänger im hiesigen Posten der Fall gewesen ist.[4])

366. Bericht vom 25. Juli 1862 an Minister Graf Bernstorff, betr. das mexikanische Unternehmen. Schwierigkeiten des Verhältnisses zu Almonte. Erfolgreiche Bemühungen Spaniens zu einer Beseitigung der französischen Verstimmung. — Vgl. Raschdau II, 223 f. Zeile 2 des zweiten Absatzes muß es dort „Geleise" statt „Gleiche" heißen.

367. Bericht vom 25. Juli 1862[1]) an Minister Graf Bernstorff, betr. das Einverständnis zwischen Frankreich und Rußland. Fürst Metternich über die serbenfreundliche Politik Frankreichs. Verbindung der serbischen mit der italienischen Bewegung. Napoleon und Venetien. Entschädigung auf griechisch-slawischem Gebiete erschwert Bündnis der Ostmächte. Kombinationen Napoleons in dieser Beziehung. — Vgl. Raschdau II, 225 f.

368. Privatschreiben an Minister Graf Bernstorff

[Eigenhändig.]

Biarritz, 24. Aug. 1862.

Verehrter Freund,

Ihr Schreiben vom 5.[1]) habe ich mit verbindlichstem Dank, aber erst vor 3 Tagen erhalten. Durch eine Voreiligkeit von Deluze war es nach Luchon gegangen, und der

---

[3]) Konzept: eines Botschafters.

[4]) Am 16. September 1862 beauftragte der Minister der Auswärtigen Angelegenheiten, Graf Bernstorff, den preußischen Geschäftsträger zu Paris, Prinzen Heinrich VII. Reuß, den französischen Minister der Auswärtigen Angelegenheiten zu benachrichtigen, daß die preußische Regierung nach vorhergegangener vertraulicher Verständigung mit der kaiserlichen Regierung beabsichtige, ihren Vertreter in Paris zum Botschafter zu ernennen.

[1]) An demselben Tage trat B. einen ihm am 16. Juli bewilligten Urlaub an und reiste nach Südfrankreich.

[1]) Nicht bekannt.

französische Formalismus hat mir die Habhaftwerdung außerordentlich erschwert. Nach vergeblichem Telegraphiren habe ich zweimal vergebens geschrieben, und die Briefe brauchen, über Bordeaux und Toulouse gehend, 5 Tage zwischen hier und Luchon hin und her. Schließlich habe ich mich auf die Mairie begeben müssen, und dort unter Feststellung der Identität meiner Person ein amtliches Requisitorium aufnehmen lassen, auf welches die eigensinnige Behörde der Haute Garonne mir endlich Ihr Schreiben und eine Menge andre, die dort meiner warteten, ausgeliefert hat.

Ich habe in meiner langen Krankheit gelernt, mehr meinem Instinct als den Aerzten zu folgen. Sobald ich bemerkte, daß mir 3 Bäder, die ich probeweis in diesem warmen und bewegten Salzwasser nahm, sehr wohl thaten, bin ich länger geblieben, et bien m'en a pris. Ich bade seit dem 4. regelrecht und befinde mich in einem Gesundheitszustande, wie ich ihn seit 4 oder 5 Jahren nicht mehr kannte. Der Badearzt sagt mir, wenn ich mir diese Erfolge sicher stellen wolle, so müsse ich wenigstens 4 Wochen hier bleiben, und ich habe mich als fügsamer Patient darin gefunden, Luchon aufzugeben und den Pyrenäen nur die Woche der Heimreise zu widmen. Uebermorgen wird der Kaiser hier erwartet, und ich denke sein Hoflager noch einige Tage zu zieren und dann, wenn es der Anstand erlaubt, mich in der Richtung auf Toulouse zu entfernen, mit einem 2tägigen Abstecher nach St. Sauveur, Gavarnie, Luchon, so daß ich gegen Mitte September als ein an Leib und Seele gestärkter Beamter wieder zu Sr. Majestät Diensten bereit bin, sei es in Paris, Berlin oder wo sonst. Ich vertraue auf Ihre Güte, daß mir kein Querstrich durch diesen Plan gemacht wird; muß es aber sein, so bin ich über Paris und durch die Gesandschaft täglich zu finden, indem ich Reuß von meinen Bewegungen in Kenntniß halte.

Ich erhalte hier von unsern Blättern nur die Kreuzzeitung, und auch die nicht vollständig, durch Bekannte, da ich mir bei der Unsicherheit meines Aufenthaltes nichts nachbestellt habe. Nach dem, was ich daraus entnehme, scheinen mir aber die Dinge bei uns über Erwartung gut zu gehn. Ich habe nie geglaubt, daß die Blüthe unsrer fortschrittlichen Intelligenz einen so ungeschickten Feldzug machen würde, indem sie ihrerseits die Zeit mit Nebendingen verliert und das Publikum so über alles Bedürfniß hinaus langweilt. Was das Ministerium im Interesse des eignen Operationsplans zu erstreben hatte, die Abstumpfung der öffentlichen Meinung, das bringen ihm diese gewiegten Politiker auf dem Präsentirteller. Es wäre jammerschade, diese Schwätzer jemals aufzulösen; bei mäßigem Feuer langsam gesotten, werden sie ein vortreffliches Ingrediens für unsre constitutionelle Küche liefern, und die Krone wird ihnen schließlich die Wahrung der Königlichen Rechte danken.

Ich schicke diese Zeilen mit einem russischen Freunde bis Paris; von ihm habe ich mir auch Papier geborgt, auf welchem ich mir erlaube, Ihnen zu schreiben, weil mein Vorrath erschöpft ist.[1]) Man lebt hier vom Morgen bis zum Abend im Freien und entwöhnt sich von Feder und Tinte und schreibt comme voilà. Die Mehrheit der Gesellschaft hier sind Spanier, Leute von guter Familie und schlechter Erziehung. Ich lebe fast nur mit Russen und einigen Franzosen, bade täglich zweimal und verjünge mich alle zwei Tage um ein Jahr. Ich bin für diese stärkende Muße Ihnen und dem Könige von Herzen dankbar und werde mich demnächst gesund melden, auch nicht verfehlen, nach Ankunft des Kaisers wieder zu schreiben, sobald mir der Herr Stoff bietet.

---

[1]) Die Oktavbriefbogen tragen die Buchstaben CO verschlungen (Catharina Orlow).

Mit der Bitte, der Frau Gräfin meine unterthänige Empfehlung zu machen, bin ich in freundschaftlicher Verehrung der Ihrige.

Ich kann diese Zeilen nicht abschicken, ohne einen Glückwunsch über die feste Haltung hinzuzufügen, die wir nach den mir eben zugehenden französischen Blättern in der Handels-Vertrags-, Zoll- und Bundesreformfrage angenommen haben! „Ich danke Ihnen im Namen Deutschlands“, wie wir Anno 48 sagten.

369. Privatschreiben an Minister Graf Bernstorff.

[Eigenhändig.]

Montpellier, 12. Sept. 1862.

Verehrtester Freund und Gönner,

Nachdem ich meine Kur, Gott sei Dank mit sehr günstigem Erfolge, beendigt habe, denke ich morgen wieder in Paris einzutreffen, und habe zunächst Ihre Nachsicht anzurufen, weil ich meinen Urlaub schon um 6 Tage überschritten; es sei denn, daß Sie die Theorie einiger Collegen gutheißen, nach welcher der Gesandte in dem Lande seiner Mission überall auf dem Posten ist. Ich weiß nicht, ob in Paris Geschäfte meiner warten; sollte dieß, wie bei der Abwesenheit des Kaisers zu vermuthen steht, nicht der Fall sein, so würde ich gern auf einige Tage nach Hause reisen. Ich habe meine Frau und Kinder seit dem 8. Mai nicht gesehn, und führe seitdem eine Existenz, welche allen Gewohnheiten eines Familienvaters widerspricht. Die Meinigen sind auf dem Lande in Hinterpommern, meine Sachen noch in Petersburg, meine Wagen in Stettin, meine Pferde in Schönhausen, und ich selbst weiß nicht, wo ich mein Haupt zu Winter niederlegen werde. Ich appellire an Ihre eignen deutsch-hausväterlichen Gefühle, ob ein solches Leben auf die Dauer für einen Gatten und Vater von achtbarem Schlage erträglich ist. Ich wüßte nicht, welchen Posten ich mir von der Gnade des Königs lieber erbitten möchte als den des Gesandten oder gar Botschafters[1]) Sr. M. in Paris, sobald ich meine Ernennung als eine definitive betrachten könnte, und meine Lebens-Einrichtung danach treffen. Wenn ich eine Gewißheit darüber, daß von meinem Eintritt in das Ministerium überhaupt Abstand genommen ist, jetzt nicht erhalten kann, so würde S. M. vielleicht doch die Gnade haben, mir zuzusichern, daß ich bis zum 1. April oder Neujahr oder bis zu irgend einem festen Termine in Paris bliebe; dann würde ich mich danach einrichten können. Einstweilen habe ich den 1. October als Termin ins Auge gefaßt, um meine Familie nach Paris überzusiedeln; wenn ich den Umzug meines zahlreichen Hausstandes mit Kindern und Lehrerpersonal einmal bewirkt habe, so wäre es eine Härte, in die ich mich nicht leicht zu finden wüßte, wenn ich unmittelbar danach wieder einpacken sollte. Da ich mich niemals geweigert habe, sobald S. M. es befiehlt, auch ohne Portefeuille in das Ministerium zu treten, so weiß ich im Grunde nicht, was einer allerhöchsten Entscheidung über meine Zukunft entgegensteht. Der Zeitpunkt meiner Ernennung, falls dieselbe von Sr. M. noch beabsichtigt wird, kann, nach der Convenienz unsrer Stellung zu den Kammern, beliebig verschoben werden; für mich ist nur die Entscheidung darüber Bedürfnis, ob ich Paris als Wohnsitz ansehn kann oder nicht. Einstweilen kann ich mich an nichts andres als an die Realität halten,

---

[1]) Vgl. oben S. 396.

daß ich Gesandter in Paris und nichts weiter bin, und muß mich demgemäß verhalten. Ich habe daher nach Petersburg geschrieben, daß man meine Effecten mit dem letzten, Anfangs October nach dem Havre gehenden Dampfschiff dorthin abschickt, und bitte um geneigte Erlaubnis, mich zur Abholung meiner Familie nach Pommern begeben zu dürfen. Befiehlt der König anderweit über mich, so kann ich bis zum letzten dieses Monats auch meine Einrichtungen noch demgemäß abändern. Wenn S. M. erlaubt, daß ich mich in den nächsten Tagen zur Vorbereitung meiner Uebersiedlung nach Paris und zur Abholung der Meinigen nach Pommern begebe, so haben Sie wohl die große Güte, mich hiervon telegraphisch zu benachrichtigen. Ich würde dann zunächst ad audiendum verbum Regis in Berlin erscheinen und dann, je nach Ausfall der allerhöchsten Entscheidung, nach Pommern gehn und meine Familien-Caravane in Bewegung setzen, um gesicherte Winterquartiere zu erreichen.

Ich habe keine andre Gelegenheit als die Post, um diesen Brief zu befördern, und aus der gasthofmäßigen Beschaffenheit des Papiers[2]) ersehn Sie, daß mir während der unerwartet langen Dauer meiner Reise die Schreibmaterialien ausgegangen sind. Ich habe auf den Rath meines Biarritser Arztes die Seebäder im äußersten Maße gebraucht, 28 Tage lang täglich 2, nachdem ich mäßiger angefangen hatte, und ich blieb schließlich eine volle Stunde im Wasser. Der Arzt rieth mir gewisse Symptome abzuwarten; diese traten in der That ein, und ich kann den Erfolg nicht genug loben. Ich habe mich seit 10 Jahren nicht so wohl befunden wie jetzt.

Ich habe meine Reise von Biarritz aus mit Orlows aus Brüssel gemacht, und trenne mich morgen von ihnen. Reuß erwartet mich in Paris mit Sehnsucht, er will irgend einen hühnerschießenden Urlaub antreten. Ich halte es für unbedenklich, im Nothfall Hatzfeld die Geschäfte auf einige Tage zu geben; er verspricht ein tüchtiger und umsichtiger, für seine Jahre sogar etwas pedantischer Geschäftsmann zu werden.

Mit der Bitte, mich der Frau Gräfin zu Gnaden zu empfehlen, bin ich in freundschaftlicher Verehrung der Ihrige.[3])

---

[2]) Die Bogen tragen den Stempel: Hotel Nevet, Montpellier.

[3]) Hierauf sandte Bernstorff unter dem 16. September ein amtliches Telegramm (chiffriert) folgenden Wortlauts: „Privatbrief vom 12. empfangen. Der König genehmigt, daß Sie jetzt herkommen, und ich rate Ihnen, sogleich zu kommen, da Seine Majestät bald wieder abreist“ (aufgegeben 6 Uhr 50 abends). Am 20. September morgens traf B. darauf in Berlin ein.

Personenregister.

Abdul Aziz, Sultan (25. Juni 1861 bis 30. Mai 1876) 244.
Abdul Medjid, Sultan (1. Juli 1839 bis 25. Juni 1861) 85.
Adlerberg, Graf Wladimir, ruff. Hausminister, 44, 174, 232, 233. 340.
Adlerberg, Graf Alexander, ruff. General, Sohn des vorigen, Generaladjutant, 127, 130, 159, 175, 285.
Adlerberg, Graf Nikolaus, Bruder des vorigen, ruff. Militärattaché in Berlin, 211.
Albert, Prinzgemahl, f. Großbritannien.
Albrecht, f. Oesterreich und Preußen.
Alexander, f. Hessen und Rußland.
Alexandra, f. Rußland.
Alexejeff, reicher Russe, 10.
Almonte, mexikanischer General 379, 396.
Amban, chinesischer Gouverneur, 160.
Annenkow, ruff. Generaladjutant, 335.
Angouleme, Herzog von, f. Frankreich.
Antonelli, Kardinal, 274, 301.
Aragon, Graf, f. Cutrofiano.
v. Arnim, Harry Freiherr (später Graf), Legationsrat in Wien, dann Gesandter in Lissabon († 1881), 68, 253, 256, 259, 384.
v. Arnim-Boitzenburg, Graf Adolf Heinrich, Staatsminister, 361.
v. Arnim-Boitzenburg, Gräfin Freda, 361.
v. Arnim-Kröchlendorff, Oskar, Schwager Bismarcks, 67.
v. Arnim-Kröchlendorff, Malwine, geb. v. Bismarck, Schwester Bismarcks, 134, 208.
Aubert, französischer Journalist, 374.
v. Auerswald, Rudolf, Staatsminister, 100.
August, f. Schweden und Württemberg.
Augusta, f. Preußen.
Augustenburger, f. Holstein.
Aumale, Herzog von, f. Frankreich.
Baden, Prinz Wilhelm von, 191 f.
— f. a. Rußland.
Bakunin, Michael, Revolutionär, 335.
Bakunin, Bruder Michaels, 335.
v. Balabine, Viktor, ruff. Gesandter in Wien, 15, 18, 40, 41, 53, 84, 86, 87, 99, 139, 140, 159, 197, 226, 300, 302, 305, 311.
v. Balan, preuß. Gesandter in Kopenhagen 179, 195, 203, 208.
Bamberg, Dr., Agent, 371, 374, 378.
Banneville, Unterstaatssekretär im französischen Ministerium des Aeußern, 380.
Bariatinski, Fürst, Gouverneur des Kaukasus, 57.
Baring, Bankhaus, 80, 81.
Bassano, Herzogin von, 367.
Baude, Baron, franz. Diplomat, 109.
Bayern, König Max von, 111, 129, f. a. Griechenland.
Behrend, H. Th., preuß. Abgeordneter, 134.
Behrend, Frau, geb. Ralfe, in Danzig, 134.
Belgien, Leopold I, König der Belgier, 100, 271, 327.
— Herzog von Brabant (der spätere Leopold II.), 272.
Belosselsky, Petersburger Haus, 320.
v. Below-Hohendorf, Alexander, Freund Bismarcks, 66, 69, 100, 148, 266.
Berg, Graf Friedrich, Gouverneur von Finnland, 33, 176, 184, 202, 296, 340.
v. Bernhardi, Theodor, 100.
v. Bernstorff, Graf Albrecht, preußischer Gesandter in London, seit 31. Juli 1861 Minister des Auswärtigen, 40, 52, 195, 199, 246, 262, 270 bis 280, 285 bis 339, 342 bis 366, 368 bis 384, 386 bis 399.
Bernstorff, Gräfin, geb. v. Könneritz, 293, 300, 321, 330, 356, 374, 381, 390, 398, 399.
Bertolotti, secrétaire interprète bei der preuß. Gesandtschaft in Petersburg 4, 6, 13, 47, 159.
Besac, ruff. General, 312.
Beschir, Emir, f. Chehab.
v. Beust, Friedrich Ferdinand Freiherr, sächs. Minister, 45, 57, 79, 87, 95, 238, 241, 259, 318.
Bialobrzeski, Prälat, Administrator der Warschauer Erzdiözese, 296, 301, 307.
Billault, franz. Minister, 380.
v. Bismarck, Johanna, geb. v. Puttkamer, Gattin Bismarcks, 21, 58, 62, 64, 67, 91, 95, 99, 105, 137, 207, 240, 252, 263, 344, 349, 356, 374, 384, 398.
v. Bismarck, Marie, Tochter Bismarcks, 62, 64, 67, 91, 95, 207, 320, 344, 356, 374, 398.
v. Bismarck, Herbert, ältester Sohn Bismarcks, 62, 64, 67, 91, 95, 207, 240, 252, 320, 344, 356, 374, 398.
v. Bismarck, Wilhelm, jüngster Sohn Bismarcks, 62, 64, 67, 91, 95, 99, 207, 240, 252, 320, 344, 356, 374, 398.
v. Bismarck, Malwine, geb. Lettow-Vorbeck, Schwägerin Bismarcks, 266.
v. Bismarck, Malwine, f. v. Arnim.
Blau, Dr., provisorischer preuß. Konsul in Bosnien, 242.
Bleichröder, Bankier, 343.

v. Blixen-Fineke, Baron, dänischer Staatsmann, 171, 193, 194, 199, 204.
v. Blome, Baron, hannoverscher Legationssekretär in Petersburg, 177.
Bloomfield, Lord, britischer Gesandter in Berlin, seit 30. Januar 1861 in Wien, 27, 31, 40, 139, 204.
Bludow, Dmitri Graf, Präsident des russischen Reichsrats, 169, 190, 233, 344.
Bludow, Gräfin Antoinette, Tochter des Präsidenten, 190.
Blum, Karl Ludwig, Komponist, 68.
Bobrinsky, Graf, Rübenzuckerfabrikant bei Kiew, 233.
Bonart, russisches Bankhaus, 9.
v. Bonin, Eduard, General 188.
Bourbon, Haus, 148, 313.
— s. Angouleme.
Bourkoff, s. Burghof.
Brabant, s. Belgien.
Brandenburg, Graf, preußischer Geschäftsträger in London, 312.
Brandt, Handlungshaus in Petersburg, 233.
Brassier de St. Simon, Graf, preuß. Gesandter in Turin, 86, 134, 145, 188, 319.
Braun, Adolf, österreichischer Geschäftsträger in Frankfurt a. M., 90, 91.
Brekow, Arbeiter aus Memel, 174.
Bruck, österreichischer Finanzminister, 174.
Brunnow, Baron Philipp, russ. Gesandter in London, 2, 6, 17, 244, 286, 289, 326, 327, 329, 352, 356, 359.
Budberg, Baron Andreas, russischer Gesandter in Berlin, 18, 27, 30, 35, 43, 44 bis 49, 53, 58, 63 bis 66, 76, 77, 86, 91, 115 bis 118, 130 bis 132, 134, 147, 150, 159, 176, 179, 186, 217, 218, 237, 297, 299, 301, 304, 322, 323, 331, 343, 344, 347, 348, 356 bis 359, 364, 365, 368 bis 373, 381 bis 384, 386, 387, 390.
v. Bülow, Bernhard, dänischer Gesandter am Deutschen Bunde, 173.
Bulwer, Henry, 1858 bis 1865, britischer Botschafter in Konstantinopel, 135, 144, 154, 197, 244.
v. Buol-Schauenstein, Graf, österreichischer Staatsmann, 2, 16, 17, 21, 41, 139, 149.
von der Burg, preußischer Hauptmann († als General der Infanterie), 377.
v. Burghof, Frau, 174, 232, 233.
Cancrin, Graf Georg, 1823 bis 1844 russischer Finanzminister († 1845) 349.
Carl, s. Preußen, Sachsen-Weimar, Schweden.
v. Carlowitz, Albert, sächs. Staatsmann, 51.
Castellane, französischer Marschall, 109.
Castland de Michele, britischer Konsul in Petersburg, 50.
Cato, Römer, 148.
Cavour, italienischer Staatsmann, 6, 7, 17, 119, 147, 256, 257, 261, 313.
Cerrutti, Ministerresident des Königreichs Italien in Konstantinopel, ernannt Juli 1861, 286,
Charlotte, s. Preußen.
Chehab (Schehab), Familie im Libanon, 153, 154, 209, 218.
— Emir Beschir, Mitglied der Familie Chehab, 154.
Chigi, Fürst, päpstlicher Nuntius am kais. franz. Hofe, 394 bis 396.
Chominski, russ. General, Gouverneur von Kowno, 276.
Chreptowitsch, Graf Michael, russ. Diplomat, Schwiegersohn des Kanzlers Nesselrode, 259.
Chrulow, russ. General, 227.
Chrzanowski, russ. General, 209, 215.
Cialdini, sardinischer General, 115, 117, 119.
Clarendon, Earl of, britischer Staatsmann, im Oktober 1861 Vertreter Englands bei der Krönungsfeier in Königsberg († 1870), 39, 289, 299.
Coburg, s. Sachsen und Großbritannien.
Colson, Oberst, franz. Militärbevollmächtigter in Petersburg, 192, 300.
Constantin, s. Rußland.
Cowley, Lord, britischer Botschafter in Paris, 39, 40, 97, 225, 231, 235, 242, 257, 289, 369, 370, 376, 379, 382, 388, 394 bis 396.
Crampton, Sir John, 2. Okt. 1858 bis Anfang 1861 britischer Gesandter in Petersburg, 1, 3, 6 bis 8, 14, 21, 25, 26, 30 bis 32, 39, 40, 42, 49 bis 51, 57, 79, 81, 98, 116, 124, 134, 173, 183, 191, 219, 220, 226, 246, 271.
Cromwell, Oliver, 149.
Croy, Prinz Georg von —-Dülmen (* 1828, † 1879), preuß. Legationssekretär bei der Gesandtschaft in Petersburg, 6, 13, 14, 25, 47, 48, 62, 67, 82, 88, 89, 95, 96, 98, 140, 142, 150, 151, 176, 190, 207, 241, 252, 253, 255, 256, 259.
Croy, Prinzessin Marie von, geb. Herzogin de Lorge, vermählt 22. Januar 1862, 190, 253.
Cusa, Fürst Johann, Gospodar der Moldau und Walachei, 35, 142, 143, 147, 235, 237, 244, 286.
Cutrofiano (Graf Aragon), Gesandter des Königs beider Sizilien, 136, 140.
Dänemark, König Friedrich VII. von, 194, 204, 287, 288, 329.
Dalekarlien, s. Schweden.
v. Dalwigk, Freiherr Reinhard, hessen-darmstädtischer Minister, 77, 238.
Dandolo, A., jonisches Parlamentsmitglied, 198.
Dapples, Schweizer Diplomat, wegen der Savoyer Frage nach Petersburg entsandt, 81.
Delmar, Bankier, 373.
Demidow, russ. Familie, 209, 221.
Derby, englischer Minister, 32, 38 bis 40, 52, 56.
Dolgoruki, Fürst Basil, 169, 230.
— Fürstin, 285.
v. Dotézac, franz. Gesandter in Kopenhagen, 194, 199, 248, 249, 327.
Duncker, Max, 100.
Dunten, Graf, 77.
Durando, General, sardinischer Vertreter in Konstantinopel, 144.
Dyhrn, Graf, Mitglied des preuß. Herrenhauses, 294.
v. Eder, Freiherr, österreichischer Generalkonsul in Bukarest, 161.
v. Eisendecher, oldenburgischer Bundestagsgesandter, 100.
Epstein, Geschäftsmann, 373.
Ernst, s. Sachsen-Coburg.
Erskine, britischer Geschäftsträger in Petersburg, 83, 85, 86, 96, 97, 101, 111.
Eugenie, Kaiserin, s. Frankreich.
Eynatten, österreichischer General, 174.

Favre, Jules, französischer Politiker 379.
Felinski, Sigismund Felix, Abt, dann Erzbischof von Warschau, 311, 323, 332, 336.
Ferdinand, s. Sizilien.
Festetics, Graf, österreichischer Feldmarschallleutnant, 83.
Festetics, Graf, Bruder des vorigen, in russischen Diensten, 83.
Fijalkowski, Erzbischof von Warschau, 281.
de Flahault, de la Villarderie, Graf, seit 3. Dezember 1860 als französischer Botschafter am großbritannischen Hofe beglaubigt, 248.
v. Flemming, Graf, seit 26. April 1859 in Karlsruhe als preuß. Gesandter beglaubigt, 238.
Flottwell, Oberpräsident von Posen, 203.
Fonton, russ. Gesandter am Deutschen Bunde, beglaubigt seit 19. Februar 1857, 29, 40, 45.
Forey, französischer General, 376, 377.
Fould, Achille, franz. Finanzminister, 326.
Fournier, erster Sekretär der französischen Botschaft in Petersburg, 116, 304, 305, 312, 327, 328, 330, 358, 370.
Frankreich, Karl X., König von —, 110.
Angoulême, Herzog von, 110.
Louis Philipp, König v. —, 229, 367.
Aumale, Herzog von, 229.
Napoleon I., Kaiser der Franzosen, 96, 147.
Napoleon III., Kaiser der Franzosen, 5, 7, 20, 33, 42, 48, 52, 55, 56, 59 bis 61, 69, 76 bis 79, 82, 83, 85, 88, 91, 100, 102 bis 104, 106, 107, 109, 111, 115 bis 120, 126 bis 129, 132, 133, 136, 138 bis 140, 146, 150, 155, 157, 158, 161, 162, 167, 174, 175, 186, 187, 189, 207, 219, 223, 224, 226, 229, 239, 255 bis 257, 261, 265, 288, 289, 314, 326, 328, 331, 345, 358, 362 bis 369, 371 bis 373, 375, 379 bis 384, 388 bis 391, 396 bis 398.
Eugenie, Kaiserin der Franzosen, Gemahlin Napoleons III., 362, 366 bis 368, 381.
Napoleon, Prinz, Sohn Napoleons III. und der Eugenie, 366.
Napoleon, Prinz (Plon-Plon), Sohn des Königs Jerome, 49, 55, 187, 188, 191, 229.
Clotilde, Prinzessin, Gemahlin des Prinzen Napoleon, Tochter Viktor Emanuels II., Königs von Italien, vermählt 30. Januar 1859, 288.
de Franqueville, franz. Minister der öffentlichen Arbeiten, 388.
Franz, s. Sizilien.
Franz Josef, s. Oesterreich.
Frerichs, Arzt, 260.
Freytag, Gustav, 100.
Friedrich, s. Dänemark, Hessen, Holstein, Preußen, Württemberg.
Friedrich Franz, s. Mecklenburg.
Friedrich Karl, s. Preußen.
Friedrich Wilhelm, s. Hessen und Preußen.
Fuad Pascha, 1858 bis 1861 türkischer Minister des Auswärtigen, 152, 153, 287.
Gagarin, Fürst, russischer Legationssekretär (Geschäftsträger) in Turin, 86, 116, 117, 119, 131, 134.
Gagarin, Paul, Fürst, 169, 178.
Gagarin, Fürst, im Gouvernement Jaroslaw, 221.
Galizyn, russ. Familie, 176.
Garaschanin, serbischer Minister, 310.
Garibaldi, 3, 98, 104, 116, 119, 128, 133, 140, 182, 197, 207, 353, 384, 387.
Georg, s. Hannover und Mecklenburg.
v. Gerlach, Leopold, General, 100, 148.
v. Gerlach, Ludwig, Präsident, 148.
Gerson, Berliner Geschäftshaus, 90.
Gerstenzweig, russ. General, 281, 282, 307, 308, 321.
Gevers, J. C., Baron, niederländischer Gesandter in Petersburg, 103, 116, 137.
v. Giers, russ. Generalkonsul in den Donaufürstentümern, 142, 143.
Golownin, Alexander, russischer Unterrichtsminister, 346.
v. d. Goltz, Robert Graf, preußischer Gesandter in Konstantinopel, dann in Petersburg, 82, 134, 135, 144, 197, 285, 286, 330, 336 bis 339, 343, 344, 347, 348, 355, 359 bis 361.
Gortschakow, Alexander, Fürst, russischer Minister des Auswärtigen, seit 29. April 1862 Vizekanzler, 1 bis 4, 6 bis 9, 14 bis 22, 24 bis 33, 35, 38 bis 43, 45 bis 53, 57 bis 62, 64, 66 bis 68, 76 bis 79, 81, 83 bis 89, 93, 94, 96 bis 109, 111 bis 121, 126 bis 140, 143 bis 147, 149 bis 151, 153 bis 159, 161 bis 164, 166 bis 168, 171 bis 180, 182 bis 184, 186, 188 bis 199, 201 bis 207, 209 bis 220, 222 bis 227, 229, 231 bis 238, 240, 242 bis 244, 246 bis 251, 253 bis 256, 259 bis 266, 270 bis 275, 277 bis 280, 283 bis 288, 291 bis 305, 307 bis 316, 318, 319, 322 bis 324, 326 bis 334, 336 bis 340, 343 bis 349, 351 bis 360, 382, 387, 389 bis 392.
Gortschakow, Michael, Fürst, Statthalter (Namiestnik) von Polen, Vetter des Ministers, 77, 180, 182 bis 186, 200, 202, 209 bis 211, 213, 254, 280.
Gramont, Herzog von —, französischer Botschafter in Wien seit 1. September 1861, 302, 303, 305, 306.
Griechenland, König Otto von —, 386.
v. Grimm, Aug. Theodor, Erzieher des russischen Thronfolgers, 141.
v. Grolman, Leutnant, 263.
Großbitannien, Victoria, Königin von —, 32, 39, 40, 326, 327.
Albert, Prinzgemahl, 326.
Victoria, Herzogin von Kent, Mutter der Königin Victoria, 207.
v. Grote, Staatssekretär im russischen Finanzministerium, 324, 325.
v. Gruner, Justus, Polizeipräsident, 1813/14 Mitglied der Zentralverwaltung, 263.
v. Gruner, Justus, Unterstaatssekretär im Auswärtigen Amt, Sohn des vorigen, 126, 208, 238 bis 241, 251 bis 254, 255, 256, 258, 263, 380.
Hahn, Feldjäger, 25, 35.
Hall, dänischer Minister, 193 bis 195, 203, 204, 257, 258.
Hamburger, Gehilfe Gortschakows, 318.
Hannover, Georg V., König von —, 238.
Harkort, Fritz, liberaler Politiker, 191.
Hatzfeldt, Graf Paul, Attaché bei der preuß. Gesandtschaft in Paris, 366, 399.
Haydar-Effendi, türkischer Geschäftsträger in Petersburg, 82.
Helene, s. Rußland.

Herbette (Herbet), Jules, franz. Diplomat, seit 1860 im auswärtigen Ministerium beschäftigt, 373.
Herzen, Alexander, russischer Revolutionär, 292.
Hessen, Friedrich Wilhelm, Kurfürst von —, 75, 363.
Alexander, Prinz von — -Darmstadt, 136, 316.
Friedrich, Prinz von — -Darmstadt, 130.
von der Heydt, preuß. Finanzminister, 341, 343, 355, 373.
Hohenlohe, Prinz Heinrich zu — -Kirchberg, † 23. April 1859, 25.
Hohenlohe-Ingelfingen, Prinz Adolf, preuß. Ministerpräsident, 338, 374.
Hohenzollern, Fürst Karl Anton von —, 100.
Hohenzollern, Haus, 148, 158, 317.
Schleswig - Holstein - Sonderburg- Augustenburg, Friedrich, Herzog von, 371.
Holstein-Gottorp, Haus, 174, 276.
v. Holstein, Fritz, Attaché bei der preußischen Gesandtschaft in Petersburg (geb. 1837, † 1909 als Wirkl. Geh. Rat), 191, 253, 255, 256, 332.
v. Hügel, württembergischer Minister des Auswärtigen, 238.
v. Jagow, Minister des Innern, 341, 343.
Jakowleff, reicher Russe, 10.
Jerebzoff, Haus in Petersburg, 95.
Ignatiew I, russ. General, 296.
Ignatiew II, russ. General, 149, 150, 159.
Imhaus, Journalist, 374.
Jomini, Baron, russ. Diplomat, 140.
Italien, Viktor Emanuel II., seit 23. März 1849 König von Sardinien, seit 17. März 1861 König von —, 5, 116, 139, 188, 215, 250, 261, 287, 288, 319, 345, 365, 383, 387, 394.
Maria, Prinzessin von —, jüngste Tochter Viktor Emanuels II., geb. 16. Oktober 1847, 288.
— s. a. Frankreich und Sardinien.
Itzenplitz, Graf, Minister der landwirtschaftlichen Angelegenheiten, 341, 343.
Juarez, Diktator Mexikos, 371.
Jussupow, Fürst, 49.
Jussupow, Fürstin, 49.
Kalergis, Gräfin, geb. Gräfin Nesselrode, Nichte des Kanzlers, 176, 273.
Karl, s. Preußen, Schweden, Württemberg.
Karl Albert, s. Sardinien.
Karolyi, Graf, österreichischer außerordentlicher Gesandter in Petersburg 1859, Gesandter am Hofe zu Berlin seit 6. Januar 1860, 15, 20, 21, 25, 33, 40 bis 42, 45, 48 bis 50, 53, 161, 176, 262, 347.
Katharina, s. Mecklenburg und Rußland.
Kelchner d. J., Heinrich, geb. 10. April 1828, Sohn des Johann Andreas K., Hofrat, Vorstand der preußischen Gesandtschaftskanzlei in Petersburg, seit 1855 daselbst, 48.
Kempe, preußischer Konsul in Petersburg, 49, 50.
Kent, s. Großbritannien.
Keyserling, Alexander, Graf, 1857 bis 1862 Ritterschaftshauptmann von Estland, Jugendfreund Bismarcks, 349.
Keyserling, Otto, Graf, Besitzer von Rautenberg, Bruder des vorigen, 349.
Khalil Bey, türkischer Gesandter in Petersburg, 356, 357.
Kiprisli Pascha, 135, 154.
Kisselew, Nikolaus, Graf, russischer Gesandter beim päpstlichen Stuhl, 214, 301, 307.
Kisselew, Paul, Graf, russischer Botschafter in Paris, 86, 88, 140, 145, 146, 149, 150, 159, 177, 226, 230, 235, 237, 238, 244, 260, 261, 265, 312, 326, 345, 351, 366, 370, 376, 381, 388, 395.
v. Kleist-Retzow, Oberpräsident a. D., Verwandter Bismarcks, 148.
v. Klitzing, 11.
Klüber, Friedrich Karl (geb. 1833, geadelt 8. August 1863, † 23. Dezember 1908 als Generalmajor z. D.), Militärattaché bei der preußischen Gesandtschaft in Petersburg, 3 bis 6, 67.
Kniäjewitsch, Alexander, russ. Finanzminister, 120, 121, 124, 125, 169, 181, 325.
v. Knorring, russ. Botschaftsrat in Wien, 177.
v. Könneritz, Hans, Freiherr, kgl. sächs. Gesandter in Petersburg seit 8. Oktober 1858, 45, 51, 95, 241, 330.
v. Koller, Freiherr, österreichischer Gesandter in Berlin seit 2. April 1857 bis Ende 1859, 38.
Kong, Prinz, Bruder des Kaisers von China, 149.
Kosciusko, polnischer Nationalheld, 270.
Kotschubey, russische Familie, 176, 320.
Kotzebue, russischer General, 209, 215.
v. Koudriawski, russischer Geschäftsträger in Hamburg, 217.
Kowalewski, russischer Unterrichtsminister, 254.
v. Krause, 2. Legationssekretär bei der preuß. Gesandtschaft in Petersburg, 332.
Krekicova, Darinka, Tochter eines serbischen Großkaufmanns in Triest, Witwe des Fürsten Danilo von Montenegro, 287.
Krupski, österreichischer Agent, 186.
Kusa, s. Cusa.
Labanow, Fürst, russischer Gesandter in Konstantinopel, 84, 135, 143, 144, 162, 189, 197, 244, 286, 308, 309.
Lambert, Graf, General, Statthalter von Polen, 270, 271, 273, 274, 278 bis 282, 301, 307, 308.
Lamoricière, franz. General, 1860 Oberbefehlshaber der päpstl. Truppen, 187, 365.
Lanskoy, Graf Sergei, russ. Minister des Innern, 152, 169, 230, 233, 234, 344.
Laroche-Jaquelin, Marquis von —, Mitglied des franz. Senats, 187.
Latour d'Auvergne, Prinz, seit 19. Februar 1860 französischer Gesandter in Berlin, 177, 234, 235, 345, 365.
Lavalette, Marquis de —, 21. Mai 1860 bis August 1861 französischer Botschafter in Konstantinopel, seit 7. Dezember 1861 am päpstlichen Stuhle, 197, 345, 365.
Lazarefffches Haus in Petersburg, 113.
Leopold, s. Belgien.
Leiningen, Graf, Vertreter Oesterreichs in der Türkei im Jahre 1853, 302, 303.
v. Lieven, Baron Wilhelm, russ. Generalstabschef, Generalgouverneur der Ostseeprovinzen, 51, 61, 176.
Lieven, Fürst Paul, Landmarschall von Livland, 349.

v. Lindheim, General der Infanterie, Generaladjutant Friedrich Wilhelms IV., 163, 175, 177.
zur Lippe, Graf Leopold, Justizminister, 341, 343.
v. Lobstein, württembergischer Geschäftsträger in Petersburg, 45.
v. Loën, Leopold, preußischer Militärbevollmächtigter in Petersburg (später Präses der Generalordenskommission), 22, 24, 48, 55, 64, 93, 106, 129, 130, 155, 158, 159, 192, 210, 211, 218, 219, 241, 282, 300, 321, 340, 341.
Löwenstein-Wertheim-Freudenberg, Prinz von, Wilhelm, seit 6. März 1859 preuß. Gesandter in München, 95.
Loftus, Lord Augustus, seit 11. April 1858 britischer Gesandter in Wien, seit 10. Februar 1861 in Berlin, 2, 31, 257, 258, 386.
Lorentzen, Karl, holsteinischer Politiker, 371.
de Lorge, Emmerich Lorenz Paul, Herzog von Durfort-Civrac, 190, 253, 255.
— s. auch Croy.
Lothringen, Haus, 148.
Louis Philipp, s. Frankreich.
Lubinski, polnischer Priester, 336.
Lüders, russ. General, Statthalter von Polen, 31, 273, 276, 281, 284, 295, 303, 304, 307, 312, 336.
Macdonald, englischer Kapitän, 239, 240, 247.
Mac Mahon, Herzog von Magenta, Marschall, Botschafter des Kaisers der Franzosen bei den Krönungsfeierlichkeiten in Königsberg im Oktober 1861, 299.
v. Magnus, preuß. Legationssekretär in Brüssel, 256.
v. Magnus, russisches Bankhaus, 9.
Malet, Sir Alexander, russ. Gesandter am Deutschen Bunde, 40, 45.
Malmesbury, Graf, 1858 bis 1859 großbrit. Minister des Auswärtigen, 2, 8, 48, 56.
v. Maltitz, Freiherr, russ. Geschäftsträger in Weimar, 44.
Maltzoff, russ. Geheimrat, 121.
v. Manteuffel, Freiherr Otto, preußischer Ministerpräsident, 67, 317.
Marie, s. Italien, Rußland, Schweden, Sizilien.
Maria Theresia, s. Oesterreich.
Max, s. Bayern.
Mecklenburg,
  Friedrich Franz, Großherzog von — -Schwerin, 129.
  Wilhelm, Herzog von — -Schwerin, Kommandeur des Brandenb. Kür.-Regts. Kaiser Nikolaus von Rußland, 137.
  Georg, Herzog von — -Strelitz, russ. General, 44, 88, 279, 299, 316, 318, 341.
  Katharina, Herzogin von — -Strelitz, Gemahlin des Herzogs Wilhelm, Tochter des Großfürsten Michael und der Großfürstin Helene, 44, 279.
Menschikow, Fürstin, 82.
v. Mescery de Tsoor, Freiherr, seit dem 20. Oktober 1860 österreichischer Polizeiminister, 161.
Metternich, Fürst, Staatskanzler, 264, 294, 303.
Metternich, Fürst Richard, Sohn des Staatskanzlers, Gesandter Oesterreichs in Dresden, seit 14. Dezember 1859 Botschafter in Paris, 64, 99, 222, 225, 231, 242, 366, 372, 379 bis 384, 388, 395, 396.
Metz, liberaler Abgeordneter in Hessen-Darmstadt, 64.
v. Meyendorff, Baron Peter, russischer Diplomat, 33, 40, 46, 81, 151, 285, 293, 295, 325, 336, 344.
v. Meyendorff, geb. Gräfin Buol, Gemahlin des vorigen, 293, 311, 336.
Michael, s. Rußland und Serbien.
Miljutin, Nikolai, russischer Staatsmann, 190, 206, 234.
Milosch, Familie, 35, 309.
  s. a. Serbien.
Minna Iwanowna, Minnawanna, s. Burghof.
Mirabeau, Graf († 1791), 206.
Mirko, Vater des Fürsten Nikolaus von Montenegro, 287.
Möller, Staatsprokurator, 247.
v. Mohrenheim, Arthur, Legationsrat bei der russ. Gesandtschaft in Berlin, 244, 265, 388.
Montebello, Herzog von —, Napoleon Auguste, geboren 1802, ältester Sohn des Marschalls Lannes, französischer Botschafter in Petersburg seit 12. Mai 1858, 7, 8, 14, 16 bis 20, 25 bis 30, 32, 33, 39, 40, 42, 48, 49, 51, 56, 57, 59, 60, 79, 82, 88, 91, 96, 98, 105 bis 107, 109 bis 112, 115 bis 117, 119, 126 bis 129, 131 bis 133, 138, 147, 158, 159, 161, 168, 173, 175, 177, 186 bis 189, 194 bis 199, 209, 210, 213, 214, 222, 224 bis 226, 229, 231, 232, 235, 237, 242, 247 bis 250, 255 bis 257, 260, 261, 265, 272, 292, 305.
Montebello, Herzogin von —, Gemahlin des Botschafters, 88.
Montebello, Herzog von —, Sohn des Botschafters, 292.
Montebello, Graf, Bruder des Botschafters, Adjutant Napoleons III., 229.
Montenegro (s. auch Krekicova)
  Nikolaus (Nikita), Fürst von —, 286, 287, 302, 354, 369, 373, 375, 376.
Montgelas, Graf Ludwig, bayerischer Gesandter in Petersburg, 45, 51, 62, 88.
Montgelas, Gräfin, geb. Gräfin Seinsheim, Gemahlin des Gesandten, 88.
Morny, Graf, Sohn der Königin Hortense (Mutter Napoleons III.) und des Grafen Flahault, franz. Staatsmann, 1856 bis 1857 Gesandter in Petersburg, 379.
Moustier, Marquis de, franz. Gesandter in Berlin seit 16. Juni 1853 bis Ende 1859, 27, 30.
v. Mühler, Kultusminister, 341, 343.
v. Münster-Meinhövel, Graf Hugo, Flügeladjutant, zur Zeit Friedrich Wilhelms IV. preuß. Militärbevollmächtigter in Petersburg, 42 bis 46, 53 bis 55, 58, 61, 159, 192, 299.
Münster, Graf Georg, hannoverscher Gesandter in Petersburg seit 20. Juni 1857 († am 27. März 1902 als Fürst Münster von Derneburg), 45, 46, 51, 58, 241, 292, 318.
Münster, Gräfin, geb. Fürstin Galitzin, Gemahlin des hannov. Gesandten, geschieden 1864, 292.
Murat, Haus, 139, 146, 315.
Murawiew, Graf Michael, General der Infanterie, 169.
Murawiew-Amurski, Graf Nicolaus, General der Infanterie und Generaladjutant, 1848

bis 1861 Generalgouverneur des östl. Sibiriens, 160, 182, 184, 202, 211, 256.
Napier, Lord, großbritannischer Botschafter in Petersburg seit 11. März 1861, 191, 194 bis 199, 203 bis 205, 207, 209, 210, 213, 215 bis 219, 224 bis 226, 231, 232, 234, 235, 237, 240, 244 bis 247, 250, 251, 255, 258, 264, 271, 278, 292, 303, 306, 309, 312, 344, 353, 354, 357 bis 359, 382.
Napoleon s. Frankreich.
Neapel s. Sizilien.
v. Nesselrode, Graf Karl Robert, russ. Kanzler, 33, 43, 44, 124, 140, 151, 176, 259, 264, 270, 273, 278, 285, 291, 293, 295, 325, 341, 342, 344.
v. Nesselrode, Graf Dmitry, Sohn des Kanzlers, 259, 341.
Nicolay, russ. Gesandter in Kopenhagen seit Januar 1861, 179, 193, 194, 199, 203, 208, 217.
Niebuhr, Markus, Kabinettsrat, 240.
Niederlande,
Wilhelm III., König der —, 103, 112, 130.
Niel, franz. General, 182, 189.
Nigra, Ritter, sardinischer Geschäftsträger (Ministerresident) in Paris, 115, 117.
Nikolaus, s. Montenegro und Rußland.
v. Nostitz, Graf, General der Kavallerie, 1850 bis Ende 1859 preuß. Gesandter in Hannover, 93.
Nowikow, russ. Kommissar in Syrien, 287.
Oesterreich,
Maria Theresia, Kaiserin von — 191.
Franz I., Kaiser von —, 83, 107.
Franz Josef, Kaiser von —, 5, 26, 27, 41, 63, 88 bis 90, 93, 96, 99, 100, 103, 105, 106, 113, 129, 130, 133, 146, 190, 226, 247, 302, 304.
Ogarew, russ. General, 340.
Oldenburg, Peter, Prinz von —, russ. General, 88, 279, 299, 316.
Oldenburg, Therese, Prinzessin von —, Gemahlin des Prinzen Peter, Tochter des Herzogs Wilhelm von Nassau, 279.
Oldenburg, s. auch Rußland.
Olga, s. Rußland und Württemberg.
Olschin, Graf, russ. Gutsbesitzer, 221, 224.
Omer-Pascha, türkischer Feldherr, 354.
Oriola, Alfons, Graf, 16. März 1860 bis Anfang 1862 preuß. Gesandter in Schweden, 322, 323.
Orleans, s. Frankreich.
Orlow, Fürst Alexei, russ. Staatsmann, 33, 43, 44, 169.
Orlow, Fürst Nikolai, russ. Gesandter in Brüssel, 140, 209, 397, 399.
Orlow, Fürstin Katharina, Gemahlin des Gesandten in Brüssel, 397, 399.
Orsini, Revolutionär, 119, 207.
Ossuna, Herzog von —, seit 3. August 1858 Gesandter, seit 13. November 1860 Botschafter Spaniens in Petersburg, 137, 139, 292.
v. Osten-Sacken, Baron, russ. Diplomat, 257, 258, 263, 318.
Otto, s. Griechenland.
v. Oubril, Paul, Legationsrat bei der russ. Botschaft in Paris, 386, 388.
Oxenstierna, Axel, schwed. Reichskanzler.
Paget, Sir, seit Juni 1859 britischer Gesandter in Kopenhagen, 199, 248, 249, 258.
Palmerston, britischer Staatsmann (geb. 1784, † 1865), 17, 32, 39, 56, 76, 101, 162, 247, 352, 359, 384 bis 386, 392, 393.
Panin, Graf Viktor, russischer Justizminister, 43, 44, 152, 166, 169, 335.
Paschkoff, russ. General, 120, 121, 124, 125.
Paskewitsch, Fürst, russ. Feldmarschall, 191, 212.
v. Patow, Freiherr Erasmus Robert, preuß. Finanzminister, 58.
Patzke, Chef der Berliner Schutzmannschaft, 239, 240.
Paul, s. Rußland.
Pawlow, russ. Professor, 345.
Pereira, Bankhaus, 81.
v. Perglas, Freiherr Penzler —, bayerischer Gesandter in Petersburg, 283.
Perowski, russ. General, 160.
v. Perponcher-Sedlnitzki, Wilhelm, Graf, preuß. Diplomat, 68, 71, 76, 77, 95, 256.
Persigny, französischer Staatsmann, 1855 bis 1858 und 1859 bis 1860 Gesandter in London, 1860 bis 1863 Minister des Innern, 104, 109, 111, 345.
Peter, s. Oldenburg.
Petkowitsch, russ. Konsul in Ragusa, 353, 354.
von der Pfordten, bayerischer Minister, 38, 241.
Pietri, franz. Polizeipräfekt, 234.
Pius IX., 6, 115, 223, 257, 261, 265, 283, 301, 312, 319, 327, 328, 345, 366, 371, 372, 374, 380.
Pitt d. J., 108.
Platanow, russ. Geheimrat, 215.
v. Plessen, Freiherr Otto, dänischer Gesandter in Petersburg (seit 1849), 164, 171, 172, 246, 250, 258, 352, 359, 380.
v. Plessen, Freiherr Carl, Präsident der holsteinischen Ständeversammlung, Bruder des Gesandten, 172.
Polignac, französischer Minister († 1847), 110.
Potapow, russ. General, Polizeimeister von Petersburg und Moskau, dann Gouverneur von Warschau, dann Dirigent der hohen Polizei, 296.
Pourtalès, Graf Albert, seit 17. März 1859 preuß. Gesandter in Paris, † 19. Dezember 1861, 86, 156, 168, 193, 195, 211, 255, 312, 320.
Preußen,
Friedrich der Große, 87, 340.
Friedrich Wilhelm III., 107, 340.
Friedrich Wilhelm IV., 63, 155, 158, 163, 224, 240, 241, 317, 350, 362.
Wilhelm, Prinz von Preußen, Regent, als König Wilhelm I., 2 bis 6, 15 bis 18, 19 bis 23, 27, 30, 33, 36, 38 bis 43, 45, 46, 48, 51 bis 58, 63 bis 65, 68, 71, 76, 77, 82, 86 bis 89, 91, 93, 98, 99, 100, 104 bis 108, 112 bis 114, 119, 126 bis 130, 133, 134, 139, 155 bis 158, 162 bis 164, 168, 172, 184, 188, 200 bis 205, 210, 211, 213, 219, 226, 228, 235 bis 237, 241, 243, 255, 259 bis 261, 266, 271, 272, 280 bis 285, 288, 289, 299, 315, 317 bis 321, 331 bis 335, 337 bis 344, 348 bis 350, 355, 361, 362, 366 bis 368, 374, 375, 377, 382, 384 bis 386, 388 bis 390, 394, 395, 397 bis 399.
Augusta, Gemahlin König Wilhelms I., geb. Prinzessin von Sachsen-Weimar, 1, 82, 299.

Karl, Prinz von —, Bruder Wilhelms I., 137, 138.
Albrecht, Prinz von —, Bruder Wilhelms I., 137, 138.
Friedrich Wilhelm, Prinz von —, Sohn Wilhelms I. (nachmals Kaiser Friedrich), 91, 299.
Victoria, Prinzessin von Preußen (nachm. Kaiserin Friedrich), 91.
Friedrich Karl, Prinz von —, Sohn des Prinzen Karl, 299.
Albrecht, Prinz von —, Sohn des Prinzen Albrecht, 137, 138, 142, 149, 299.
Charlotte, Prinzessin von —, Tochter des Prinzen Friedrich Wilhelm und der Prinzessin Viktoria (nachm. Herzogin von Sachsen-Meiningen), 91.
v. Prokesch-Osten, Freiherr, österreichischer Internuntius in Konstantinopel, 84, 99, 197, 286, 366.
v. Pückler, Graf, Hofmarschall König Wilhelms I., 150.
Pugatscheff, russischer Kronprätendent und Bauernbefreier († 1775), 81.
Putiatin, Graf, russ. General, 160.
Putiatin, Graf E., russ. Admiral, 254.
Raaslöff, dänischer Minister für Holstein, 193 bis 195, 199, 203.
v. Radowitz, Josef, Staatsmann, Vertrauter Friedrich Wilhelms IV., 318.
Rakassowski, General, Gouverneur von Finnland, 296.
v. Rauch, Rittmeister im Brandenb. Kürassier-Regiment Kaiser Nikolaus von Rußland, 137.
v. Rauch, Alfred, General der Infanterie, Generaladjutant König Friedrich Wilhelms IV., vor 1848 Militärbevollmächtigter in Petersburg, 175, 192, 299.
v. Rauch, Rittmeister im 11. Ulanen-Regiment, Sohn des Generaladjutanten, 175.
v. Rayneval, Graf Alfons, 1853 bis 1857 franz. Botschafter am päpstlichen Stuhl, 187.
v. Rayneval, Graf Aloys, franz. Legationssekretär in Turin, 260, 261.
v. Rechberg-Rothenlöwen, Graf Bernhard, österreichischer Ministerpräsident seit 17. Mai 1859, 42, 58, 61, 64, 84, 86, 87, 89, 90, 113, 130, 139, 190, 197, 222, 231, 238, 239, 242, 263, 283, 302, 303, 329, 334, 353, 362, 363, 378, 382.
v. Rechberg, Graf Louis, österr. Leutnant, Sohn des Ministers, 83.
v. Redern, Graf Heinrich, seit 13. März 1859 preußischer Gesandter in Brüssel, 95.
v. Redern, Graf Wilhelm, Generalintendant, 95.
Regina, Herzog von —, sizilianischer Gesandter in Petersburg seit dem 15. November 1848, 83, 224.
Regina, Herzogin von —, Frau des Gesandten, 319, 329.
v. Rehfues, preuß. Geschäftsträger in Konstantinopel, 309.
Reuß, Prinz Heinrich VII., Legationssekretär bei der preuß. Gesandtschaft in Paris, 132, 312, 351, 363, 366, 367, 381, 396, 397, 399.
v. Reutern, Michael, russ. Finanzminister, 324, 325.
Revertera, Graf, österr. Geschäftsträger (Legationsrat) in Petersburg, 83, 89, 302 bis 304.
Ricasoli, italienischer Ministerpräsident, 313, 319, 351.
Richter, Direktor der Kreditanstalt zu Triest, 174.
Richter, Oberinspektor, 210.
v. Richthofen, Freiherr, seit 11. Juni 1859 preuß. Gesandter in Hamburg, 255.
Rifaat Pascha, seit 21. April 1861 türkischer Botschafter in Paris, 394 bis 396.
v. Rochow, Theodor, General und Diplomat, †1854 als preuß. Gesandter in Petersburg, 14, 47, 320.
v. Roggenbach, Franz, badischer Staatsmann, 238.
v. Roon, (Graf) Albrecht, preuß. Kriegsminister, 147, 239, 266, 355, 377, 390.
Rostowzew, russischer Minister, Vorkämpfer der Bauernbefreiung, † 18. Februar 1860, 234.
Rovere, Mamiani della —, italienischer Gesandter in Athen seit 3. Juli 1861, 353.
Rozwadowski, Polizeimeister in Warschau, 210, 215.
Russell, Lord John, großbritannischer Minister des Auswärtigen 18. Juni 1859 bis Oktober 1865, 39, 56, 59, 76, 85, 97, 139, 198, 199, 204, 216, 244 bis 248, 258, 286, 289, 312, 326, 384 bis 386, 392, 393.
Rußland,
Katharina, Kaiserin von —, 206, 298, 340.
Paul, Kaiser von — († 1801), 174.
Alexander I., Kaiser von —, 284, 340.
Nikolaus I., Kaiser von —, 54, 55, 173, 174, 200, 212, 230, 284, 299, 318, 329.
Alexandra, Kaiserin von —, früher Charlotte, geb. Prinzessin von Preußen, Schwester König Wilhelms I., Gemahlin des Kaisers Nikolaus, 1, 18, 23, 46, 52, 54, 83, 96, 106, 136 bis 138, 155, 174, 271.
Alexander II., Kaiser von —, Sohn Kaiser Nikolaus I., 1, 4, 5, 8, 9, 11, 12, 15 bis 18, 20 bis 27, 30, 32, 33, 39 bis 46, 51 bis 58, 61 bis 65, 71, 76 bis 79, 83 bis 85, 88, 89, 91, 96, 98 bis 101, 103 bis 109, 112 bis 115, 117, 118, 126 bis 134, 136 bis 141, 144 bis 146, 150, 151, 155 bis 159, 161 bis 164, 166 bis 170, 174, 175, 178 bis 186, 188 bis 192, 200, 201, 203, 205 bis 207, 209 bis 219, 223, 224, 226 bis 234, 242 bis 244, 246 bis 248, 253, 259 bis 261, 263 bis 266, 270 bis 273, 275 bis 285, 288 bis 292, 294, 295, 297, 300, 302, 303, 305, 306 bis 308, 314, 316, 317, 320, 325 bis 331, 334 bis 342, 345 bis 355, 360, 361, 383, 387, 392.
Maria, Kaiserin von —, Tochter des Großherzogs Ludwigs II. von Hessen, geb. 8. August 1824, 4, 41, 104, 112, 129, 130, 175, 285, 291, 292, 320, 327, 340, 349, 355, 360, 361.
Nikolaus, Großfürst-Thronfolger, geb. 20. September 1843, † 1865, 11, 62, 141, 271, 340, 349, 355.
Paul, Großfürst, jüngster Sohn Kaiser Alexanders II., 112.

Maria Nikolajewna, Großfürstin, Schwester Kaiser Alexanders II., Witwe des Herzogs von Leuchtenberg, 44, 51, 52, 320, 355.
Olga, Großfürstin, Schwester Kaiser Alexanders II., s. Württemberg.
Constantin, Großfürst, Bruder Kaiser Alexanders II., Großadmiral, 5, 42, 51, 160, 169, 181, 205, 206, 209, 215, 299, 316, 340, 341, 349, 364.
Alexandra, Großfürstin, Gemahlin des Großfürsten Constantin, Tochter des Herzogs Josef zu Sachsen-Altenburg, 316.
Nikolaus, Großfürst, General, Bruder des Kaisers Alexanders II., Vertreter Rußlands bei der Krönungsfeier in Königsberg im Oktober 1861, 88, 155, 158, 163, 279, 299, 340.
Alexandra, Großfürstin, Gemahlin des Großfürsten Nikolaus, Tochter des Prinzen Peter von Oldenburg, 44, 279.
Michael, Großfürst, General, Bruder des Kaisers Alexanders II., 340, 355, 360.
Olga Feodorowna, Gemahlin des Großfürsten Michael, vorher Cäcilie, Tochter des Großherzogs Leopold von Baden, 271, 279, 355.
Helene, Großfürstin, Witwe des Großfürsten Michael, vorher Charlotte, Tochter des Prinzen Paul von Württemberg (geb. 9. Januar 1807), 44, 52, 205, 277, 279, 349, 355.
Katharina, Großfürstin, Tochter der Großfürstin Helene, s. Mecklenburg-Strelitz.
Sachsen-Altenburg, Marie, Prinzessin von —, 142.
Sachsen-Coburg.,
Ernst II., Herzog von —, 64, 101, 270.
Josias, Prinz von —, österreichischer Feldherr, 108.
— s. a. Großbritannien.
Sachsen-Weimar, Karl Alexander, Großherzog von —, 54, 129.
— s. a. Preußen.
Sacken, s. Osten-Sacken.
Salm, Prinzessin Rosine, geb. Gräfin Sternberg, 190.
Sardinien, Karl Albert, König von —, 5.
— s. a. Italien.
Sauli, Marquis, sardinischer Geschäftsträger in Petersburg, 28, 51, 91, 96, 107.
v. Saurma-Jeltsch, Freiherr Anton, Referendar († 1900 als Botschafter a. D.), 330.
v. Savigny, C. F., seit dem 29. April 1859 preuß. Gesandter in Dresden, 95.
Schachowskoi, Fürst, 340.
Schehab, s. Chehab.
Schiller, secrétaire interprète bei der preuß. Gesandtschaft in Petersburg, 48, 159.
v. Schleinitz, Freiherr Alexander, Minister des Auswärtigen, 2 bis 4, 6 bis 15, 20, 22 bis 39, 41 bis 53, 57 bis 71, 76 bis 127, 130 bis 164, 166 bis 199, 202, 203, 205 bis 238, 241 bis 252, 254 bis 266, 270, 275, 320.
Schleswig, s. Holstein.
v. Schlözer, Kurd, Legationssekretär bei der preuß. Gesandtschaft in Petersburg (geb. 1822, † 1894 als Botschafter a. D.), 47, 48, 78, 88, 89, 96, 98, 111, 142, 177, 190, 207, 253, 256, 259, 290, 293, 303, 332.
Schneider, Louis, Hofrat, Vorleser König Wilhelms I., 139.
Schönborn, Graf Erwin, 51.
v. Schrenck, Freiherr Karl, bayerischer Minister des Aeußern, 38, 238.
v. Schulenburg-Priemern, Gustav, preußischer Gesandter in Stuttgart seit 10. Mai 1859, 95, 330.
Schuwalow, Graf, Militärbevollmächtigter bei der russ. Gesandtschaft in Paris, 52.
Schuwalow, Graf Peter, Ministerialdirektor, Chef der Polizei, später Botschafter in London, 230, 340.
Schuwalow, Graf, Adelsmarschall, 325, 327.
Schwarck, Oberstaatsanwalt, 149, 151, 174, 239.
Schwarzenberg, Fürst Felix, österreichischer Staatsmann, 5, 90, 107, 149, 239.
Schweden, Karl XII., König von —, 327.
Karl XV., König von —, 288, 322, 323, 327.
August, Herzog von Dalekarlien, Sohn Karls XV., geb. 24. August 1831, 288.
v. Schweinitz, Hans Lothar, General, deutscher Botschafter in Petersburg von 1876 bis 1893, 5.
v. Schwerin-Putzar, Graf, Minister des Innern, 64, 279.
v. Seebach, Albin Leo, kgl. sächsischer Gesandter in Paris, Schwiegersohn des Kanzlers Nesselrode, 259.
Seinsheim, Graf Maximilian, Schwiegervater des bayer. Gesandten Graf Montgelas, 51.
Serbien,
Milosch III. (Michael) Obrenowitsch, Fürst von — seit 23. Dez. 1858, 35, 308 bis 310.
Sizilien,
Ferdinand II., König beider —, 6.
Franz II., König beider —, 83, 86, 87, 101, 150, 154, 191, 313, 319, 327, 328, 387.
Marie, Gemahlin des Königs Franz, Tochter des Herzogs Maximilian in Bayern, geb. 4. Oktober 1841, † in München 19. Januar 1925, 191.
Solaroli, sardinischer General, 287, 288.
Soltikow, Fürstin, 285.
Solms-Sonnenwalde, Graf Eberhard, geb. 1825, † 1912, preuß. Legationssekretär in Petersburg, 82, 88, 89, 95, 98.
Soukhozanett, russ. Kriegsminister, 51, 254, 271, 278, 281, 300, 308.
Soutzos, Fürst, griech. Gesandter in Petersburg seit 9. August 1859, 232.
Soutzos, Fürstin, Frau des Gesandten, 137.
v. Spitzemberg, Freiherr Karl, württ. Geschäftsträger in Petersburg 330, 347.
v. Spitzemberg, General, Vater des württembergischen Geschäftsträgers, 347.
Stackelberg, Graf Ernst, russ. Gesandter in Turin, 139, 140, 155, 159, 331, 386.
Stackelberg, Baron Otto Magnus, 1772 bis 1775 russ. Gesandter in Warschau, seit 1775 Botschafter daselbst, 206.
Steffens, Kapitän des „Adler“, 106, 255.
v. Stein, preuß. Major, 376, 377.
Stessow, Polizeimeister von Warschau, General, 288.

Stieber, Polizeidirektor, 149, 239, 240.
Stieglitz, russ. Bankhaus, 9, 318.
Stroganoff, Graf, Kurator des russ. Thronfolgers, 141.
Stupp, Oberbürgermeister von Köln, 233.
Suwarow (Suworow), Graf Alexander, Generalgouverneur von Livland, Estland und Kurland, dann Generalmilitärgouverneur von Petersburg, 184, 202, 296, 340, 346, 349.
Szechenyi, Graf Emmerich, österr. Geschäftsträger in Petersburg, 9, 69.
Talleyrand, Fürst, franz. Gesandter in Turin, 111, 112, 115, 127.
Tatischeff, Fürst, russ. Diplomat, 44.
Theremin, preuß. Generalkonsul in Warschau, 180, 181, 210, 277, 298, 299.
v. Testa, Freiherr, österr. Gesandter in Athen, 353.
Thouvenel, franz. Minister des Auswärtigen, 107, 118, 126 bis 128, 133, 168, 193, 194, 217, 222, 225, 231, 237, 238, 242, 248, 260, 261, 265, 312, 345, 358, 362, 363, 366, 368 bis 371, 373 bis 380, 383, 384, 387 bis 389, 391, 392, 394 bis 396.
v. Thun-Hohenstein, Graf Friedrich, seit 18. Dezember 1859 österr. Gesandter in Petersburg, 83, 84, 88 bis 90, 94, 98, 99, 103, 108, 109, 111, 113, 114, 130, 133, 139, 161, 176, 177, 190, 191, 196 bis 199, 222, 224, 225, 231, 232, 239, 240, 242, 247, 248, 258 bis 260, 262, 264, 272, 283, 292, 297, 310, 316, 318, 330, 333, 336, 347, 352 bis 354, 359.
v. Thun-Hohenstein, Gräfin Leopoldine, geb. Gräfin Lamberg, Gemahlin des Gesandten, 190, 240
v. Thun-Hohenstein, Graf Leo, 1849 bis 1860 österr. Kultusminister, Bruder des Gesandten, 336.
Tilly, kaiserlicher Feldherr im 30jähr. Kriege, 81.
Timaschеff, Chef der Petersburger Polizei, 174, 175, 230, 234.
Tolstoy, Graf Iwan, Adjunkt des russ. Ministers des Auswärtigen, 88, 120, 124, 137, 250, 254, 255, 257, 258.
Tolstoy, Gräfin, Frau des vorigen, 254.
Tolstoy, Graf, russ. Obersthofmeister, 155.
Tolstoy, Graf, Attaché bei der russ. Gesandtschaft in Paris, 368.
de Troimonts, P., französischer Journalist, 378
Tschewkin(e), russ. Eisenbahnminister, 151, 152, 169, 233, 325.
Tsian-Tsian, chinesischer Gouverneur, 160.
Tutscheff, s. Tatischeff.
Tymowski, russ. Minister, 306.
v. Unruh, Hans Viktor, liberaler Politiker, 64.
v. Usedom, preuß. Gesandter beim Bundestage, 100.
Utin, jüdischer Student, 346.
Utin, Branntweinspächter, 346.
Vatel, Völkerrechtslehrer († 1767), 198.
Venivitinoff, russ. Schriftsteller, 169.
Victor Emanuel, s. Italien.
Victoria, s. Großbritannien und Preußen.
v. Vincke, Freiherr Georg, Parlamentarier, 174, 191, 239
Vukalovich, Herzegowiner Insurgentenchef, 302, 305, 354.
Walewski, Graf, franz. Minister, natürlicher Sohn Napoleons I., 2, 15, 20, 381, 394, 395.
Walujew, Graf Peter, russ. Minister des Innern, 234, 307, 335, 360.
v. Wedel-Jarlsberg, Freiherr Friedrich, schwed. Gesandter in Petersburg seit 20. November 1858, 322, 323, 327.
v. Wedel-Jarlsberg, Frau des Gesandten, 137.
v. Wentzel, Otto, Geh. Legationsrat in Frankfurt a. M., 21, 100.
v. Werther Freiherr Carl, preuß. Gesandter in Petersburg, seit 24. März 1859 in Wien, 14, 15, 120.
v. Werthern, Freiherr Georg, Legationssekretär bei der preuß. Gesandtschaft in Petersburg, seit Januar 1860 Gesandter in Athen, seit März 1862 Gesandter in Konstantinopel, 6, 14, 25, 47, 68, 374.
v. Westmann, W., russ. Geheimrat, Gehilfe Gortschakows 318.
Weymarn, Alexander, russ. General und Flügeladjutant, 98, 228.
Wielopolski, Graf Alexander, poln. Staatsmann, († 1877), 209, 270, 272, 273, 275, 277 bis 281, 293 bis 296, 298, 301, 304, 306, 311, 312, 336, 364.
Wielopolski, Graf, Sohn des vorigen, 270, 272, 294.
Wilhelm, s. Baden, Mecklenburg, Niederlande, Preußen, Württemberg.
v. Willisen, Freiherr Adolf, preuß General, 35.
Windischgrätz, Fürst, österr. Feldmarschall, 40 bis 42, 53, 60.
v. Witzleben, Feldjäger, 24.
Wjäsemski, Fürst, 221.
Woodhouse, Lord, Juli 1856 bis März 1858 großbritannischer Gesandter in Petersburg, 271.
Württemberg, Wilhelm, König von —, 53, 54, 70
  Karl, Kronprinz (später König) von —, 208.
  Olga, Kronprinzessin von —, geb. Großfürstin von Rußland, Tochter Nikolaus I., 23, 175, 208.
  Friedrich, Prinz von —, 44.
  August, Prinz von —, preuß. General der Kavallerie, 44, 130.